



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

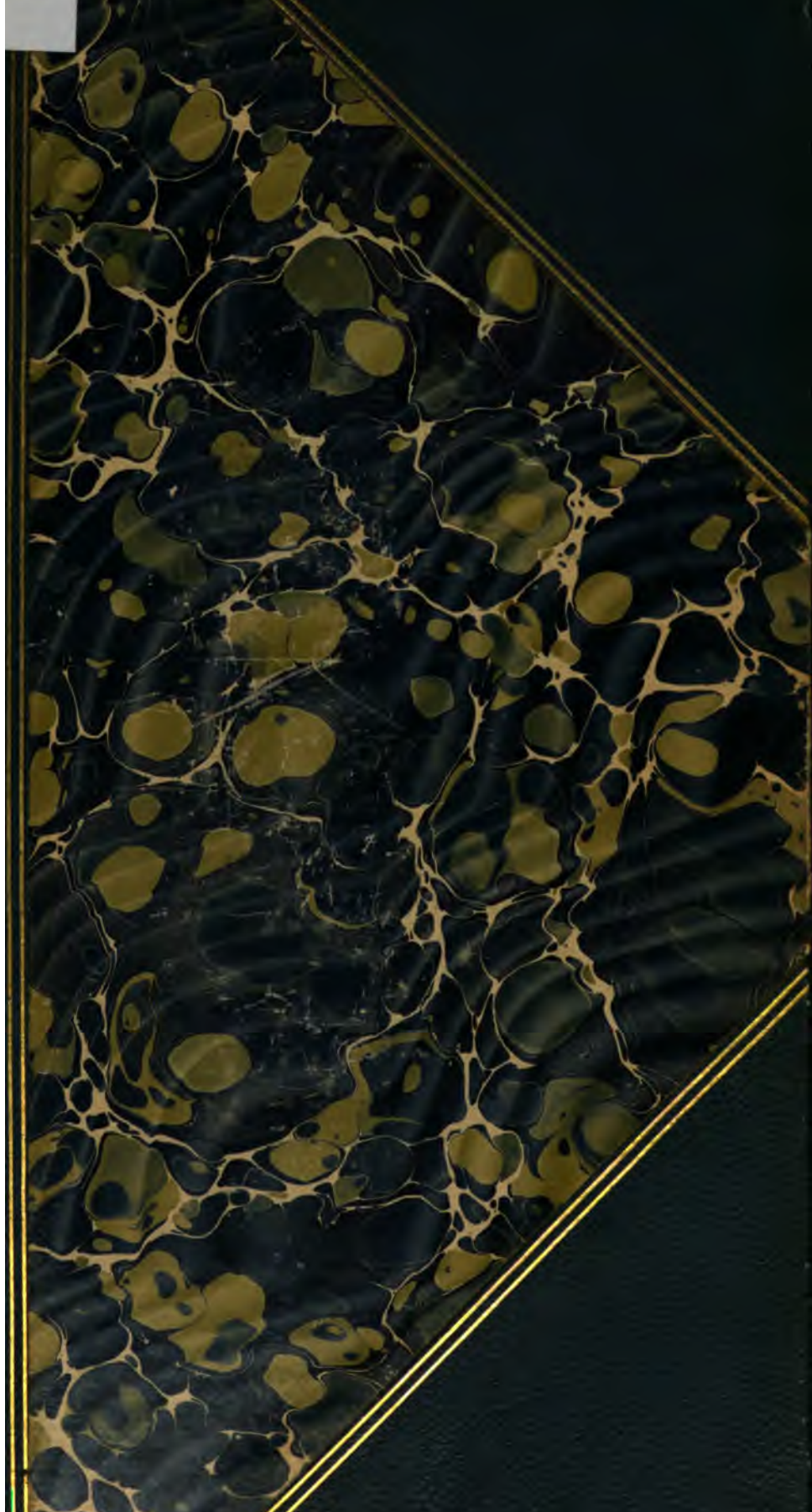
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

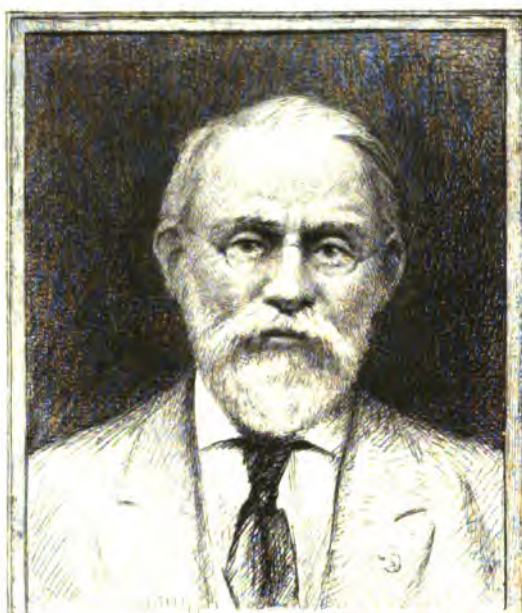
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



22
10/10/10

De
61
N
S

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NIVERNAISE
DES
SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

NEVERS,

IMPRIMERIE FAY. — G. VALLIÈRE, SUCCESSEUR,

PLACE DE LA HALLE ET RUE DU REMPART, 2.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NIVERNAISE
DES
SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

TROISIÈME SÉRIE. — TOME I^{er}. — XI^e VOLUME DE LA COLLECTION.



A NEVERS
CHEZ MICHOT, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ, PLACE SAINT-SÉBASTIEN
ET CHEZ M. MORIN-BOUILLIER, LIBRAIRE, RUE DE L'EMBARCADÈRE.

1883

Denning
Nijhoff
13603
5-4-27

SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

COMPOSITION DU BUREAU.

MM. ROUBET, *président*.
l'abbé BOUTILLIER, *vice-président*.
Ernest DE TOYTOT, *secrétaire*.
l'abbé BOYER, *secrétaire-adjoint*.
l'abbé FOUCHÉ, *bibliothécaire*.
Massillon ROUVET, *architecte*.
BRICHETEAU, *trésorier*.
MORIN-BOUTILLIER, *pro-secrétaire*.
Henri CANAT, *conservateur du musée de la Porte du Croux*.

MEMBRES D'HONNEUR.

Mgr l'ÉVÊQUE DE NEVERS.
MM. le PRÉFET DE LA NIÈVRE.
le PRÉSIDENT DU TRIBUNAL CIVIL.
DE TOYTOT *, ancien président du tribunal civil.

LISTE DES MEMBRES TITULAIRES

DRESSÉE SELON L'ORDRE DE LEUR RÉCEPTION.

MM. CLÉMENT, curé de Châtillon, fondateur,	5 juin 1851.
HURALT, curé de Saint-Pierre, à Nevers, <i>id.</i> ,	<i>id.</i>
le D ^r JACQUINOT (Honoré) *, à Imphy, <i>id.</i> ,	<i>id.</i>
LABORDE (l'abbé), chanoine, à Nevers, <i>id.</i> ,	<i>id.</i>
LEBRUN *, chanoine honoraire, ancien provi- seur du lycée de Nevers, <i>id.</i> ,	<i>id.</i>
LÉONARD (Victor), propriétaire à Nevers, <i>id.</i> ,	<i>id.</i>
LEOSPIED, ancien instituteur, à Nevers, <i>id.</i> ,	<i>id.</i>
V. DE MAUMIGNY (le comte), à Nevers, <i>id.</i> ,	<i>id.</i>

- MM. Alfred ROBERT, propriétaire à Nevers, fondateur, 5 juin 1851.
 ROBERT SAINT-CYR *, docteur-médecin à Nevers, *id.*, *id.*
 Adolphe DE ROSEMONT, propriétaire à Nevers, *id.*, *id.*
 Arthur DE ROSEMONT, propriétaire à Nice, *id.*, *id.*
 DE SOULTRAIT (le comte George) *, à Besançon, *id.*, *id.*
 THOMAS (O. *), docteur en médecine à Nevers, *id.*, *id.*
 TROCHEREAU, propriétaire à Nevers, *id.*, *id.*
 DU VERNE (Henri), à Nevers, *id.*, *id.*
 DE VILLEFOSSE, ancien archiviste, à Nevers, *id.*, *id.*
 ROUBET, à La Guerche (Cher), 2 août 1855.
 DE LAUGARDIÈRE, conseiller à la cour de Bourges, 23 avril 1857.
 DÉSVEAUX *, lieutenant-colonel d'artillerie, à
 Lyon, 14 janvier 1858.
 BOGROS *, docteur en médecine à Château-
 Chinon, 3 février 1859.
 LAUVERNAY, agent-voyer d'arrondissement re-
 traité, à Nevers, 14 juin 1860.
 MILLIEN (Achille) *, à Beaumont-la-Ferrière, *id.*
 POT, curé de Magny-Cours, *id.*
 ROLLAND, aumônier des Ursulines, à Nevers, *id.*
 BOUTILLIER, curé de Coulanges, 6 décembre 1861
 DE TOTOT (Ernest), 6 février 1862.
 RONCÉ, curé de Champlemy, *id.*
 JOBERT, à l'école normale de Varzy, 13 mars 1862.
 BOUVEAULT, architecte à Nevers, 3 avril 1862.
 D'AIGUSON, juge, à Châteauroux (Indre), *id.*
 DECRAY *, conseiller général, à Decize, 12 novembre 1863.
 FOUCHÉ, aumônier du lycée, à Nevers, 2 décembre 1863.
 SUBERT, docteur en médecine à Nevers, 12 janvier 1865.
 MIRAUT, régisseur à Cours-les-Barres (Cher), 10 janvier 1866.
 René DE LESPINASSE *, à Urzy, 8 juin 1867.
 MALLEVAL, banquier à Nevers, 8 août 1867.
 MORLON, conseiller à la cour d'appel, à Bourges, 5 décembre 1867.
 Henri d'ASSIENY, à Sauvigny-les-Bois, 7 juillet 1868.
 BLANDIN-LYONS, propriétaire à Nevers, 4 février 1869.
 l'abbé DELOST, à Cercy-la-Tour, 4 mars 1869.
 DE VILLENAUT, à Vauzelles, près Nevers, 13 mai 1869.
 DU VERNE (Charles), au Veuillin (Cher), 3 mars 1870.
 L. CHARPENTIER, docteur en médecine à Prémery, 20 avril 1871.
 FERRIER (Henri), peintre à Prémery, *id.*
 DE PIERREDON *, directeur, à Imphy, 1^{er} février 1872.
 Auguste LE BLANC-BELLEVaux, licencié en droit,
 à Paris, *id.*

MM. Gaston DE CHALVRON, à Nevers,	7 mars 1872.
Albert BLAUDIN VALIÈRE, à Nevers,	<i>id.</i>
Gustave ANDRIEU, à Nevers,	11 avril 1872.
Bognos, curé de Marzy,	9 mai 1872.
l'abbé PANNETIER, à Grenois,	29 août 1872.
MONTIGNIER, à Dompierre-sur-Nièvre,	<i>id.</i>
CHAPOIS, curé d'Aunay,	30 août 1872.
CHEVALIER-LAGÉNISSIERE, juge-suppléant, chargé de l'instruction au tribunal de Chalon-s-Saône,	5 décembre 1872.
DU VERNE (Victor), à Nevers,	9 janvier 1873.
SOYER (l'abbé), à Nevers,	<i>id.</i>
MICHOT, libraire de la Société nivernaise,	6 février 1873.
MONOT *, docteur en médecine à Montsauche,	6 mars 1873.
HUGON (Edmond). juge à Nevers,	3 juillet 1873.
DE SAVIGNY DE MONCORPS (Charles) *, à Fer- totot,	<i>id.</i>
D'ANCHALD (Maurice), à Donzy,	21 juillet 1873.
Victor GUINEAU, percepteur à Clamecy,	7 août 1873.
Ernest MIGNOT, médecin à Pougues,	<i>id.</i>
Michel CROSNIER, curé de Saint-Louis de Fourchambault,	<i>id.</i>
DE SAVIGNY DE MONCORPS (René) *, à Fertotot,	6 novembre 1873.
PELLETIER DE CHAMBURE, au château de La Chaux, par Saulieu (Côte-d'Or),	<i>id.</i>
BUSQUET, directeur à La Machine,	<i>id.</i>
DUBARBIER (l'abbé), vicaire général à Nevers,	4 décembre 1873.
DE BERTHIER (Charles), propriétaire à Nevers,	5 mars 1874.
DE CHABROL, à Saint-Patrice, près Tours,	26 mars 1874.
CHONEZ *, président de chambre, à Bourges,	7 mai 1874.
D'ESPIARD (le baron Henri), à Mazille, par Moulins-Engilbert,	<i>id.</i>
Abel MÉTAIRIE, à Fontfaye, par Châteauneuf- val-de-Bargis,	9 juillet 1874.
LOCQUIN, avocat à Nevers,	<i>id.</i>
BERTAUX (Prosper), à Nevers,	<i>id.</i>
Albéric GONAT, à Saint-Pierre-le-Moutier,	17 août 1874.
Massillon ROUVET, architecte à Nevers,	<i>id.</i>
Théodore MEYNIER, propriétaire à Coulanges,	5 novembre 1874.
GADOIN, président à Cosne,	14 janvier 1875.
ROBERT, juge à Cosne,	<i>id.</i>
DE LANGLE DE CART, juge à Nevers,	13 mai 1875.
FAULQUIER (Adrien), ancien conseiller général, à Clamecy	<i>id.</i>

MM. BONNEAU DU MARTRAY, ingénieur, à Chalon-sur-Saône,	7 octobre 1875.
DUFRENE (l'abbé), chanoine à Nevers,	4 novembre 1875.
DE LAUBESPIN (le comte) *, à Tracy,	9 décembre 1875.
JAVILLIER, pharmacien à Nevers,	<i>id.</i>
Paul USQUIN, à Donzy,	6 avril 1876.
DE SAINT-VALLIER *, à la Cave, commune de Beaumont-Sardolles,	1 ^{er} juin 1876.
POT, ingénieur à Clamecy,	3 août 1876.
DE BOISSONDY, magistrat, à Château-Chinon,	<i>id.</i>
LUQUET, imprimeur à Château-Chinon,	<i>id.</i>
JÉRAMEC *, directeur, à Pougues,	<i>id.</i>
LEGRAND, agent-voyer d'arrondissement, à Nevers,	<i>id.</i>
MARILLIER (l'abbé), aumônier à Corbigny,	4 octobre 1877.
PRÉGERMAIN aîné, au château de Gron, par Châtillon,	<i>id.</i>
HEULHARD (Sébastien), à Corvol-l'Orgueilleux,	8 novembre 1877.
Maurice DE LA PLANCHE, au château de La Planche, par Millay,	10 janvier 1878.
Frédéric D'ASSIGNY, à Nevers,	4 avril 1878.
MONTAGNON, à Nevers,	13 février 1879.
Édouard DE FONTENAY, à Varennes,	3 avril 1879.
Raoul DE DREUILLE, à Donzy,	1 ^{er} mai 1879.
le Dr PERRIER, à La Charité,	13 novembre 1879.
Amédée JULLIEN, 5, rue Saint-Benoist, à Paris,	8 janvier 1880.
Paul PERREAU, notaire à Saint-Benin-d'Azy,	4 mars 1880.
THÉPÉNIER, curé de Saint-Parize-le-Châtel,	7 octobre 1880.
le Dr FICHOT, à Nevers,	<i>id.</i>
SARRIAU, propriétaire à Cosne,	<i>id.</i>
RICARD, sous-intendant militaire, à Nevers,	<i>id.</i>
CHARBONNIER, directeur de l'imprimerie Fay,	<i>id.</i>
DE RÉMUSAT, rue du Lycée, à Nevers,	<i>id.</i>
Auguste DU VERNE, à Nevers,	4 novembre 1880.
CHEVRIER, conservateur des hypothèques, rue de Rémigny, à Nevers,	<i>id.</i>
Henri CANAT, à Nevers,	<i>id.</i>
Maurice CANAT, vérificateur de l'enregistrement, à Nevers,	<i>id.</i>
Henri MARANDAT *, officier retraité, à Thé, par Saincaize,	mars 1881.
Charles LUTZ, architecte à Nevers,	<i>id.</i>

MM. Louis THÉVENIN, directeur des usines de La

Pique,	2 juin 1881.
Félix DE GRANDPRÉ, à Imphy,	<i>id.</i>
GIBARD (Gustave), curé de Gimouille,	<i>id.</i>
Albert MARON, rédacteur du journal <i>la Vraie</i> <i>France</i> , à Lille,	<i>id.</i>
Edmond DUMINY, rue Mirangron, 8.	<i>id.</i>
l'abbé SERV, curé de Grenois,	27 octobre 1881.
l'abbé CADEAU, curé de Livry,	<i>id.</i>
l'abbé CHARRIER (Jules), vicaire de Clamecy,	<i>id.</i>
Gaston DE MONTRICHARD, à La Chasseigne,	<i>id.</i>
Raoul MEYNIER, officier d'état-major, à Paris,	<i>id.</i>
MORIN-BOUTILLIER, commis au chemin de fer, à Nevers,	<i>id.</i>
Édouard MARANDAT, rue du Sort, 10, Nevers,	24 novembre 1881.
Albert ROBELIN, commis principal à la direc- tion des contributions directes, à Nevers,	<i>id.</i>
Henri CARIMANTRAND, rue de l'Embarcadère, à Nevers,	30 décembre 1881.
JULLIEN, employé secondaire des ponts et chaussées,	26 janvier 1882.
BILLARDON, économe de l'hospice de Nevers,	<i>id.</i>
Henri DE FLAMARE, archiviste du département,	23 février 1882.
Hippolyte BLANC, à Chamenay, commune de Garchizy,	30 mars 1882.
l'abbé BOITAT, archiprêtre de la cathédrale,	27 avril 1882.
le D ^r JOURDAN, rue du Cloître-Saint-Cyr, à Nevers,	27 juillet 1882.
le colonel DE CHARRANT, rue d'Auvergne, à Nevers,	<i>id.</i>
le comte DE LA FARGUE, à Pougues,	<i>id.</i>
le D ^r ROBERT SAINT-CYR fils, Nevers,	<i>id.</i>
Charles COL, à Nevers,	25 janvier 1883.
MOHLER, artiste peintre à Nevers,	<i>id.</i>
l'abbé POCHON, curé de Saint-Verain,	22 février 1883.
DEBOURGES, avocat à Nevers,	<i>id.</i>
Algar GRIVEAU, juge honoraire à Nevers,	<i>id.</i>
REGNAULT, avocat à Nevers,	29 mars 1883.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM. DU BROC DE SEGANGE *.

MOREAU DE CHARNY, professeur de dessin, à Nevers.

BAUDOIN, architecte à Avallon.

DE BELLOUET (le baron), à Paris.

BLANCHÉ, ancien juge.

BLANDIN, docteur en médecine à Nantes.

BOUCHARDON.

BOUDARD, inspecteur des enfants assistés à Gannat.

BRILLAUD, inspecteur des écoles primaires à Autun.

BULLIOT, président de la Société éduenne, à Autun.

DE BURES, membre de la Société d'émulation, à Moulins (Allier).

MM. DE BRÉMOND D'ARS (le comte), à Nantes.

DE CHAMBURE fils.

CIRODDE, ingénieur des ponts et chaussées.

COUGNY, ancien professeur au lycée de Versailles.

COUGNY, professeur de dessin à Paris.

DESROSIER, professeur au collège de Riom.

DUMOUTET, sculpteur à Bourges.

GARBONNET *, inspecteur de l'académie de Dijon.

GAUTHERIN, statuaire, 11, impasse du Maine, Paris.

GERMAIN, docteur en médecine à Paris.

HUMANN, propriétaire à Saint-Loup.

JULLIEN, peintre à Paris.

LAFETRE DE CRESSOL, receveur de l'enregistrement.

DE L'ÉTOILE (le comte), à Moulins (Allier).

MARTIN (Émile).

MORELLET, censeur retraité, à Paris.

RAYNAUD *, ancien recteur.

SABOURIN DE NANTON.

DE SENAC.

THOMAS, employé au ministère de la guerre, à Paris.

Paul LEHUGEUR, professeur d'histoire à Angers.

Docteur JANICOT, à Pougues

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

- 1 Comité des travaux historiques et des sociétés savantes.
- 2 Société française d'archéologie.
- 3 Société philotechnique, à Paris.
- 4 Société éduenne, à Autun.
- 5 Société d'agriculture, de commerce, etc., du département de la Marne, à Châlons.
- 6 Société archéologique de Sens.
- 7 Société archéologique et historique, à Orléans.
- 8 Académie de Reims.
- 9 Société d'émulation de l'Allier, à Moulins.
- 10 Société des sciences naturelles et historiques de l'Yonne, à Auxerre.
- 11 Société historique du Cher, à Bourges.
- 12 Société d'émulation de Montbéliard.
- 13 Société des lettres, à Varzy (Nièvre).
- 14 Société académique du Var, à Toulon.
- 15 Académie de Mâcon.
- 16 Académie des sciences et belles-lettres d'Angers.
- 17 Société de l'histoire naturelle, à Colmar.
- 18 Société d'études, à Avallon (Yonne).
- 19 Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.
- 20 Société littéraire de Lyon.
- 21 Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, à Strasbourg.
- 22 Académie des sciences de Clermont-Ferrand.
- 23 Société académique de Boulogne-sur-Mer.
- 24 Société des antiquaires du Centre, à Bourges.
- 25 Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille.
- 26 Société des sciences, lettres et arts des Alpes-Maritimes.
- 27 Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.
- 28 Commission historique du département du Nord.
- 29 Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise.
- 30 Société des sciences et arts de Vitry-le-Français.
- 31 Société des travaux de statistique de Marseille.
- 32 Académie du Gard.
- 33 Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts d'Orléans.
- 34 Société archéologique de Rambouillet.
- 35 Société d'histoire naturelle de Toulouse.
- 36 Société des sciences naturelles et historiques, des lettres et beaux-arts de Cannes.

XII

- 37 Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du département du Var, à Draguignan.
 - 38 Société académique de Cherbourg.
 - 39 Société historique et archéologique de Soissons (Aisne).
 - 40 Société d'études des sciences naturelles de Béziers.
 - 41 Société des sciences et arts du Havre.
 - 42 Société des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne.
 - 43 Académie de la Val-d'Isère, à Moutiers (Savoie).
 - 44 Société historique et archéologique du Périgord.
 - 45 Société niçoise des sciences naturelles et historiques, à Nice.
 - 46 Société littéraire de Clamecy (Nièvre).
 - 47 Archives générales de la Côte-d'Or, à Dijon.
 - 48 Société havraise d'études diverses, au Havre.
 - 49 Comité archéologique de Senlis, à Senlis.
 - 50 Société historique et archéologique de Langres.
 - 51 Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.
 - 52 Directeur du musée Guimet, à Lyon.
 - 53 Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
-

Au moment même où se faisait la distribution de notre dernier Bulletin, les douloureuses appréhensions que nous ressentions depuis plusieurs mois sur la santé de notre vénéré Président avaient leur dénoûment fatal. Nous recevions tous la nouvelle de la mort de M^{sr} CROSNIER, survenue le jeudi 2 septembre 1880.

Dès sa première réunion, la Société, voulant rendre hommage à la mémoire de son regretté et honoré fondateur, pria l'un de ses membres de faire une notice nécrologique qui serait insérée en tête du nouveau volume de ses publications.

Nous nous empressons de l'adresser à tous nos collègues et aux sociétés avec lesquelles nous sommes en correspondance.



M^{GR} CROSNIER

Protonotaire apostolique, Vicaire général de Nevers.
Fondateur et président de la Société Nivernaise.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

M^{GR} CROSNIER

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, VICAIRE GÉNÉRAL DE NEVERS,

FONDATEUR ET PREMIER PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ NIVERNAISE
DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS,

MEMBRE CORRESPONDANT DE LA COMMISSION DE LA TOPOGRAPHIE DES GAULES
ET DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, ETC.

PAR M. L'ABBÉ BOUTILLIER

CURÉ DE GOULARGES-LES-NEVERS, VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ NIVERNAISE,
ARCHIVISTE MUNICIPAL DE NEVERS.

NEVERS,

IMPRIMERIE FAY. — G. VALLIÈRE, SUCCESSEUR,
Place de la Halle et rue du Rempart, 2.

—
1881

NOTICE
SUR LA VIE ET LES ŒUVRES
DE
M^{GR} CROSNIER

FONDATEUR ET PREMIER PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ NIVERNAISE
DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS.

MESSIEURS,

Il y a environ trente ans, au mois de mai 1851, sur la convocation de M. l'abbé Crosnier, vicaire général du diocèse, membre et inspecteur de la Société française pour la conservation des monuments, une réunion de fervents amis des études archéologiques se tenait pour la première fois à Nevers, dans une salle de la bibliothèque de la ville, sous la présidence du doyen d'âge, M. Avril, à l'effet de s'entendre pour la formation d'une *Société nivernaise des lettres, sciences et arts* (1).

Les noms de ces vaillants fondateurs nous sont connus, ils remplissent noblement nos premiers *Bulletins*. C'étaient, pour ne citer que les princi-

(1) Voir 1^{er} volume du *Bulletin*, 1^{re} série.

paux : M. le comte Georges de Soultrait, dont les importants travaux à Nevers, à Moulins, à Lyon, ne se comptent plus ; M. Morellet, professeur d'histoire au collège de Nevers, et le digne commandant Barat, les laborieux auteurs de l'*Album du Nivernais* ; M. l'abbé Lebrun, aumônier du collège ; M. Cougny, le savant professeur de rhétorique ; M. Delaroche, professeur de philosophie et bibliothécaire de la ville ; le général de division baron Pétiét ; le colonel d'artillerie Caffort ; les docteurs Thomas et Jacquinet ; le comte Victor de Maumigny, que l'on est toujours sûr de rencontrer dans toutes les œuvres qui peuvent contribuer à l'honneur du pays ; M. de Villefosse, archiviste du département ; le bon abbé Millet, qui a patiemment recueilli tant de notes sur l'histoire de notre province, bien d'autres encore... et enfin celui dont le nom demeurera toujours vivant parmi nous, Mgr Crosnier, l'âme de ce mouvement, le principal instigateur de cette réunion, où il recevait, comme par acclamation, « le titre de président que lui conservèrent toujours la reconnaissance et la justice rendue à ses talents (1) ».

Messieurs, si, pour nous conformer au pieux usage des sociétés académiques, nous aimons à rendre un public hommage de regrets à la mémoire de nos collègues décédés, quand il s'agit d'un archéologue proclamé « l'un des plus dignes de

(1) Paroles de Mgr l'Évêque de Nevers dans sa *Lettre-circulaire au clergé du diocèse, à l'occasion de la mort de Mgr Crosnier*.

marcher sur les traces de M. de Caumont (1), » de celui dont l'habile direction valut à notre Société d'obtenir, dès son apparition, le droit de cité dans la république des lettres, quand enfin la mort nous a ravi celui que nous appelons notre fondateur, quelques lignes ne sauraient suffire, et vous avez voulu que la mémoire de Mgr Crosnier, illustrée avec le développement qu'elle comporte, fût placée en tête du premier volume de nos nouvelles publications.

I.

Nous avons été devancés dans l'accomplissement de l'œuvre que j'entreprends aujourd'hui devant vous. Gardons-nous bien de nous en plaindre ! Dès le 3 septembre, Mgr l'Évêque de Nevers adressait au clergé du diocèse une *Lettre-circulaire à l'occasion de la mort de Mgr Crosnier, protonotaire apostolique, vicaire général, archidiacre*.

« Cette mort, qui nous atteint dans une de nos meilleures affections, » écrivait le prélat, « est un deuil pour le diocèse de Nevers : Mgr Crosnier était une de ses gloires, et il y a occupé une trop large place pour que vous ne nous demandiez pas

(1) Rapport de M. Silvy dans le *Journal officiel de l'instruction publique*, du 16 juin 1855.

et que nous-même n'éprouvions pas le besoin d'inscrire officiellement son nom dans les annales de notre chère Église.

» Nous trouvons à accomplir ce devoir de reconnaissance un allègement à notre douleur, et, d'ailleurs, il ne saurait être inutile d'esquisser en quelques mots les traits les plus saillants d'une si belle vie... »

Sans nul doute, Messieurs, vous vous félicitez de voir ici reproduites les lignes principales de ce magnifique tableau :

« Né le 10 juillet 1804, dans cette ville de Nevers, où devait s'écouler la plus grande partie de son existence et où sa tombe devait, à soixante-seize ans d'intervalle, s'ouvrir là, où avait été son berceau, Augustin-Joseph Crosnier eut le bonheur de grandir au sein d'une de ces familles patriarcales malheureusement trop rares de nos jours : la piété et les saintes pratiques y étaient en honneur ; il n'eut qu'à regarder et à imiter. Dans ce milieu béni, et dont il ne parlait qu'avec une religieuse émotion, il puisa cette foi énergique, cet inébranlable attachement à la sainte Église, cette austérité de mœurs qui furent le caractère distinctif de toute sa vie : là se fit entendre cette voix qui l'appelait à une vocation supérieure, la même qui devait s'adresser à plusieurs autres membres de cette famille privilégiée et les attirer vers le sacerdoce ou la vie religieuse.....

» Ordonné prêtre par Mgr Millaux, le 1^{er} mars 1828, il fut aussitôt envoyé, à titre de vicaire, à Saint-Saulge. Il n'y demeura que peu de temps. Les vides étaient nombreux dans le clergé niver-nais ; beaucoup de paroisses étaient sans pasteurs ; on lui confia non-seulement celle de Bona, mais plusieurs autres à desservir dans le voisinage.....

» Il ne tarda pas à être envoyé dans l'importante paroisse de Saint-Parize. Mais déjà le travail du saint ministère, quelque considérable qu'il fût, ne suffisait plus à son ardente nature ; il avait commencé ces savantes études qu'il devait poursuivre avec tant de persévérance et de bonhenr, et qui étaient appelées à lui conquérir une place si honorable parmi les archéologues contemporains.

» Ces études, il les continua dans la cure déca-nale de Donzy, où sa réputation naissante le fit nommer le 21 octobre 1835. Ce fut là qu'il fit paraître les *Éléments d'archéologie*, ouvrage d'autant plus remarquable, qu'un des premiers il remettait en lumière et en honneur une science un peu délaissée par le clergé, par suite des préoccupations et des obligations d'un autre ordre qu'avaient imposées aux ministres de l'Église les nécessités des temps malheureux qu'elle venait de traverser. En même temps il appuyait ses théories sur des œuvres : dans l'intelligente restauration de la belle église de Donzy, il donnait un noble exemple qui a été heureusement suivi dans le diocèse. Il continuait, d'ailleurs, à s'initier à la connaissance intime de l'histoire de l'église de

Nevers, de ses monuments et de ses traditions : comme l'abbé Gorini, d'illustre mémoire, il recueillait avec une patience et un empressement admirables tous les documents qu'il prévoyait pouvoir lui être utiles un jour; c'était sa récréation; il y consacrait, après le temps donné à l'exercice d'un ministère qui n'eut jamais à souffrir de ses goûts scientifiques, les heures qu'auraient pu réclamer le repos et de légitimes distractions...

» Ces heureuses dispositions devaient naturellement attirer sur le doyen de Donzy l'attention de l'autorité diocésaine...; le 11 juin 1850, Mgr Dufêtre l'appelait auprès de lui, à titre de vicaire général, archidiacre de Bethléem...

» Ces hautes fonctions réclament d'éminentes qualités de désintéressement et de prudence sur-naturelle... Pendant trente ans, Mgr Crosnier les fit paraître non-seulement sous l'épiscopat de celui qui l'avait choisi, mais sous ses trois successeurs, auprès desquels il demeura comme le représentant et le fidèle gardien des traditions diocésaines.

» Versé dans la connaissance du droit civil et du droit canonique, travailleur patient, infatigable, ne sortant presque jamais de son austère cellule, n'ayant avec le monde que les rapports indispensables qu'imposent les bienséances, ne craignant pas de consacrer de longues heures à étudier avec une scrupuleuse attention les nombreuses pièces d'un dossier ou à rechercher dans le dédale de notre législation un texte sur lequel il pût appuyer

victorieusement sa thèse, il devait nécessairement se rendre très-utile à l'administration épiscopale...

» Les services qu'il rendait à la religion et à la science avaient dès-lors attiré sur sa personne l'attention du Souverain Pontife et du gouvernement français.

» Le 8 juin 1855, Pie IX lui accordait le titre de protonotaire apostolique, et en 1856, l'Empereur le nommait chevalier de la Légion-d'Honneur.

» Le vaste travail administratif auquel, pour remplir son devoir, Mgr Crosnier consacrait la majeure partie de ses journées, ne l'empêchait pas en effet de se livrer à ses chères études. Il avait si bien organisé sa vie, il était si ménager de son temps, les heures de sa longue journée, qu'il commençait exactement chaque jour dès quatre heures du matin, étaient si bien remplies, et il était si bien servi par une santé exceptionnelle, qu'il pouvait suffire à tout et mener de front ces occupations si diverses.

» Il dirigeait avec autant de zèle que d'habileté cette Société nivernaise dont il demeurait l'âme après en avoir été le fondateur..... Il ne se contentait pas de lui prodiguer ses conseils et ses encouragements, il prêchait d'exemple et ne cessait de publier, sous son patronage, de remarquables travaux; nous ne pouvons qu'en donner en note une sèche nomenclature; mais nous espérons bien que quelqu'un de ses anciens collègues tiendra à se faire, en entrant dans tous les détails et avec toute la compétence désirable, l'historien de sa vie à ce point de vue particulier..... »

II.

Cette histoire spéciale des œuvres de Mgr Crosnier c'est bien, en effet, Messieurs, ce que vous m'avez demandé; c'est donc ici que commence vraiment ma tâche; je ne m'en dissimule point la difficulté, et, dans le sentiment de mon insuffisance, j'ai besoin de solliciter hautement toute votre indulgence.

La première publication archéologique qui contribua le plus à faire connaître l'abbé Crosnier a pour titre : *Éléments d'archéologie à l'usage des séminaires et des maisons d'éducation*. Tours, A. Mame et C^{ie}, imprimeurs - libraires, 1845 (1).

« Depuis longtemps, » écrit-il dans l'épître dédicatoire à Mgr Dufêtre, évêque de Nevers, « les magnifiques monuments qu'avait élevés la foi de nos pères étaient considérés avec une froide indifférence; ici ils tombaient de vétusté, faute de réparations opportunes; là le marteau démolisseur détachait sans respect leurs admirables débris, pour les jeter au milieu des pierres brutes dans de nouvelles constructions; ailleurs, pour les consolider, on employait la main inhabile d'un manœu-

(1) Par ordre de dates, nous verrons plus tard que la première publication de M. Crosnier fut le *Tableau synoptique de l'histoire du Nivernais et du Donziais*, imprimé à Nevers, en 1841.

vre, ou bien, sous le vain prétexte de les rajeunir, on les souillait de grossières couleurs. Cependant on finit par comprendre, et cette gloire était réservée à notre siècle, tout ce que le passé nous a laissé de grand et de beau. »

Désormais le mouvement était imprimé ; Mgr Dufêtre était un de ceux qui les premiers l'avaient secondé, et pour engager son clergé à marcher dans cette nouvelle carrière, il donnait une large part à l'archéologie dans le programme des conférences ecclésiastiques. De là l'idée du livre des *Éléments*, destiné à faire connaître les principes constitutifs de l'archéologie, à développer avec clarté et simplicité les connaissances préliminaires de la nouvelle science et à vulgariser les ouvrages de M. l'abbé Bourassé et de M. de Caumont.

Malgré sa forme élémentaire, on rencontre déjà en germe dans ce petit manuel la première indication de la théorie des *écoles monacales* si chère à notre président ; théorie qu'il énonçait d'abord timidement au congrès scientifique de Tours, et qu'il développait ensuite dans le congrès archéologique de Bourges, en 1849. Son mémoire fut alors imprimé dans le *Bulletin monumental* de M. de Caumont, sous le titre de : *Notice sur les écoles d'architecture au moyen-âge*, par M. l'abbé Crosnier, membre de l'Institut des provinces.

Résumons ici, en quelques mots, cette question

si intéressante ; il nous semblera , une fois encore (1), entendre cette voix si autorisée :

« Les savants qui ont consacré leur vie à l'étude approfondie de l'archéologie , après avoir posé les principes généraux de la science basés sur des observations constantes , ont remarqué certaines variétés dans l'ornementation , dans le plan même et le mode d'exécution , variétés qui dominaient dans toute une contrée , et qui , dans la contrée voisine , admettaient de nouvelles modifications ; de là ils ont conclu qu'il devait y avoir au centre de chacune de ces régions des écoles particulières qu'ils ont nommées écoles provinciales.

» Tout en admettant cette division purement territoriale , ne serait-il pas plus rationnel de reconnaître une autre influence prédominante partant des monastères , véritables foyers de toutes les lumières pendant le cours du moyen-âge , en tenant compte toutefois du climat , des matériaux , des fonds plus ou moins abondants , des influences locales , etc. ? Pourquoi , dans une même contrée qui devrait naturellement être soumise à la même influence , des édifices voisins et contemporains présentent-ils une si grande variété de formes et d'ornements ? Pourquoi , par exemple , les églises de Vézelay et de Pontigny , l'une et l'autre en

(1) *Bulletin de la Société nivernaise*, 1^{re} série, t. I ; *Les Écoles monacales en France au moyen-âge ; Influences de Cluny en Italie*, p. 70 ; — *Bulletin*, 2^e série, t. VII ; *Écoles monacales d'architecture*, p. 12.

Bourgogne, à quelques lieues de distance et construites dans le même temps, n'ont-elles pas la même physionomie ?.....

» Si l'on admet seulement les écoles provinciales, la réponse demeure incertaine ; les écoles monacales, au contraire, semblent donner le mot de l'énigme. Que l'on recherche l'ordre monastique qui a donné naissance à ces monuments ! L'église de Vézelay, si remarquable par la richesse de son ornementation, présente le type de l'école de Cluny ; celle de Pontigny, si belle par la pureté des lignes, si majestueuse dans ses proportions, mais dépourvue de tout ce luxe d'ornements que saint Bernard réproouve avec tant d'énergie, offre le type de l'école de Cîteaux. »

Ainsi, l'esprit vif, plein de sagacité du laborieux curé de Donzy, non content d'établir les principes rudimentaires de l'archéologie avec une précision mathématique, cherchait à découvrir des horizons nouveaux, à pénétrer les mystères que recélait encore une science naguère enveloppée des langes de l'enfance.

Un de ces bonheurs qui n'appartiennent qu'aux hommes de bonne volonté vint merveilleusement seconder cette généreuse ardeur. Mgr Dufêtre, qui avait encouragé les premiers travaux de l'abbé Crosnier, lui proposa, dès l'année 1845, de l'accompagner dans une de ses courses apostoliques dans le midi de la France : « Pendant que je prêcherai des retraites, » disait le prélat-mission-

naire, « vous pourrez visiter les monuments les plus remarquables des environs. »

Un semblable voyage, dans de telles conditions, c'était vraiment une bonne fortune. « Heureux mortel ! » lui écrivait à son retour (lettre du 30 novembre) un archéologue d'une grande notoriété, l'abbé Bourassé, « que j'envie votre sort ! Vous avez fait un voyage du plus haut intérêt dans une partie de la France qui n'a pas encore été convenablement exploitée au point de vue de l'archéologie chrétienne. Vous m'avez donné un long catalogue des lieux que vous avez parcourus. Quelle belle moisson vous avez pu faire ! Vous n'étiez pas réduit à glaner, vous pouviez là cueillir en plein champ ! J'attends avec une vive impatience l'intéressante communication que vous m'avez promise. »

N'admirez-vous pas, Messieurs, cette curieuse impatience de nos maîtres ! Mais permettez-moi de vous citer encore quelques passages d'une lettre qui n'était certes pas destinée à la publicité et qui nous initie d'une manière tout intime au mouvement si enthousiaste de cette époque :

« Pour moi, j'ai dirigé ma course dans des régions mieux connues sous le rapport de l'archéologie, mais aussi mieux peuplées en chefs-d'œuvre. Je ne sais pas ce que vous me réservez ; mais quels magnifiques monuments j'ai pu admirer et admirer encore !.... »

Il s'agissait des diocèses de Soissons, de Beauvais et d'Amiens, que l'on s'accordait alors assez généralement à regarder comme ayant été le berceau de l'architecture ogivale. Donc: « A Soissons, comme partout, je regardais d'un œil avide les églises du onzième, de la transition et du treizième siècle. Je voulais y saisir la naissance de l'arc ogival sur le fait. Eh bien! à Soissons, j'ai vu quelque chose propre à dérouter les plus intrépides partisans du système des origines gothiques du nord de la France. A côté les uns des autres, comme pour se montrer en comparaison, s'élèvent trois vieux monuments dont les dates sont parfaitement connues: la cathédrale, treizième siècle; Notre-Dame (en ruine), douzième siècle; Saint-Pierre, onzième siècle. Or, ces trois constructions portent absolument les mêmes caractères que nous retrouvons dans les édifices contemporains du centre de la France. Dans l'église de Notre-Dame, une architecture de transition, d'une richesse pleine de luxe, pas une ogive, pas la moindre apparence d'ogive n'apparaît. Tout cela donne à rêver! Où se prendre? où s'arrêter? »

Et le savant chanoine de Tours continue ainsi :

« Vous énoncez une proposition qui sent quelque peu le paradoxe. Vous me dites dans votre lettre que l'ogive a été connue dans le Midi aussitôt que dans le Nord. C'est une rude besogne que vous vous imposez, si vous voulez maintenir et prouver vos assertions. Parce que le Midi possède

quelques rarissimes monuments de l'époque ogivale, est-ce que vous croyez qu'il peut soutenir avec avantage la lutte avec le Nord, qui est si riche en édifices de cette nature ? Enfin, c'est votre affaire, et je vous attends. Nous verrons. »

Cependant, ce n'était plus assez pour l'abbé Crosnier d'être initié aux secrets de l'archéologie proprement dite, de connaître en détail tout ce qui constitue la structure de nos monuments et de soulever les voiles encore obscurs de ce qu'il appelait les principes secondaires de la nouvelle science. Une branche, la plus belle, la plus féconde de l'archéologie chrétienne, l'iconographie, était devenue son étude de prédilection. Le voyage dans le Midi, cette chaude contrée qui, héritière des traditions de l'Orient, fut comme le berceau du symbolisme et de l'iconographie, devait naturellement exercer une grande influence sur les travaux qu'il préparait.

Convaincu par l'examen attentif de tant de chefs-d'œuvre de l'imagerie lapidaire que, dans la pensée des premiers iconographes chrétiens, il y avait un plan d'ensemble formant une sorte de catéchisme mural, dévoilant à tous la science divine, il conçut dès-lors le projet de réunir les feuilles éparses de ce livre admirable, de les coordonner de manière à présenter tout l'ensemble de notre sainte religion.

Déjà, sans doute, l'illustre docteur de l'Université de Louvain, Jean Molan, au seizième siècle,

avait composé son traité *des Images*; de son côté, M. Didron avait fait paraître son *Histoire de Dieu* et son *Manuel d'iconographie grecque et latine*, sans parler d'intéressants mémoires insérés dans les *Annales archéologiques*; mais ces ouvrages n'étaient pas à la portée de toutes les bourses, et l'on pouvait désirer un travail plus méthodique, plus élémentaire et plus pratique.

Telle était précisément l'œuvre entreprise par notre habile iconographe; il venait de la terminer quand eut lieu, en 1847, le congrès archéologique de Sens. Invité par Mgr Dufêtre à représenter le diocèse de Nevers à ces assises scientifiques, il s'empresse dès son arrivée d'aller jeter un coup d'œil rapide sur les portails de l'antique métropole. Le triple portail et les portes latérales sont couverts de tableaux muets encore pour le plus grand nombre; il en a bien vite pénétré les mystères; et quand, le lendemain, sur les instances de Mgr Jolly, archevêque de Sens, et de M. de Caumont il dut expliquer, à deux reprises, en présence du congrès, ces merveilleuses pages de poésie tour à tour biblique, évangélique ou légendaire, ce fut un véritable triomphe pour l'orateur.

M. de Caumont prend alors la parole; il annonce que M. Crosnier est l'auteur d'un ouvrage qui offre à tous la clef d'une science si attrayante. « Vous avez pu vous-mêmes », dit-il, « juger des résultats de ce travail; hier seulement l'auteur arrivait dans cette ville pour la première fois; il ne connaissait aucunement la métropole, et cepen-

dant, à l'aide des principes recueillis et formulés par lui, il vient de nous dévoiler les sujets iconographiques qui font son plus riche ornement. » Tous les membres du congrès se lèvent à l'instant et demandent l'impression; tous déclarent souscrire à l'ouvrage. L'année suivante, il paraissait, en effet, dans le *Bulletin monumental*, sous ce titre : *Iconographie chrétienne ou Étude des sculptures, peintures, etc., qu'on rencontre sur les monuments religieux du moyen-âge*, par M. l'abbé Crosnier, chanoine de Nevers, curé de Donzy, inspecteur des monuments de la Nièvre, membre correspondant des comités historiques et de plusieurs sociétés savantes.

Nous croyons être ici l'écho fidèle des sentiments de tous ceux qui ont connu Mgr Crosnier, en déclarant que ce genre d'études était vraiment la voie que la Providence avait tracée à son esprit. Aussi bien le poursuivit-il toute sa vie, quoique d'une manière trop incomplète encore à notre gré.

En 1850, il publie dans le *Bulletin monumental* une notice historique sur la ville de Cosne-sur-Loire et l'église de Saint-Agnan. Sans doute on y peut remarquer les descriptions archéologiques d'une netteté et d'une précision parfaites; mais le but principal de la notice est l'explication du si curieux portail de cette petite église de Saint-Agnan, où l'on retrouve la grande épopée si chère au moyen-âge, et que le douzième siècle a si souvent reproduite sous les yeux des fidèles : la lutte du bien contre le mal.

Les premiers *Bulletins* de notre Société naissante nous offrent aussi chaque année quelques articles de ce genre : en 1851, c'est l'interprétation de dix figurines rappelant les premières allégories des chrétiens, récemment découvertes dans l'église d'Ainay, à Lyon (1); — en 1852, une *Étude iconographique sur le portail de l'église de Conques* (Aude), l'une des trois merveilles du sud-ouest de la France (2), — et encore l'*Histoire symbolique et iconographique du Lion* (3); — en 1854, une description des peintures murales de la crypte de l'église d'Alluy (Nièvre) (4); — puis, une *Promenade archéologique à Saint-Benoît-sur-Loire et dans les environs*, avec une explication des si remarquables chapiteaux du narthex, où le savoir-faire bien connu des Bénédictins se montre dans toute son originalité.

Cette même année paraissait la *Monographie de la cathédrale de Nevers*, où la partie iconographique, traitée de main de maître et avec une visible complaisance, excitait alors un étonnement plein d'admiration.

« On sait que c'est en cela surtout qu'excelle le savant auteur, » écrivait le professeur de rhétorique de Nevers, M. Cougny (5). « La symboli-

(1) Tome I^{er}, p. 48-49.

(2) *Id.*, p. 59-60.

(3) *Id.*, p. 88-104.

(4) Tome II, p. 41-43.

(5) *Journal de la Nièvre*, numéro du 23 juin 1855.

que chrétienne n'a pas de secrets pour lui, et nul ne sait mieux que lui pénétrer les pieuses intentions de nos pères et lire l'expression si variée et si touchante de leur foi dans ces poèmes sculptés ou peints qui s'offrent aux regards impuissants ou indifférents, hélas ! de leur postérité : *Oculos habent et non vident*. Dieu merci, nous n'avons pas pu écrire *et non videbunt* (et ils ne verront pas); grâce à M. l'abbé Crosnier, tout le monde aujourd'hui a des yeux pour voir; tout le monde peut lire couramment dans ces signes qui, naguère encore, étaient pour tous lettres closes; tout le monde peut comprendre ces hiéroglyphes chrétiens. M. l'abbé Crosnier a donné la traduction, — une traduction élégante et fidèle, — du livre mystique; il a fait plus, il nous en a enseigné la langue sacrée.....

» Ainsi, grâce à lui et avec lui, nous pouvons lire même les pages effacées de ces chants ou de ces récits pieux, replacer les statues dans leurs niches, fouiller les pierres du portail et en faire sortir cette divine épopée du jugement dernier, de l'enfer et du paradis; et cette illusion nous est à la fois un regret et un plaisir : nous déplorons l'aveugle fureur qui a fait ces mutilations sacrilèges

Et déchiré le livre aux endroits les plus beaux,

et nous sommes heureux de voir que, pour restituer les feuillets perdus, il n'y a plus qu'une question de temps et d'argent..... »

Mais voici encore toute une série d'autres mémoires de même nature; citons-les rapidement: en 1855, *l'Immaculée-Conception proclamée par les iconographes du moyen-âge* (1), œuvre d'actualité, — puisque la pieuse croyance d'autrefois venait d'être élevée à la hauteur d'un dogme catholique par Pie IX, — et qui fut aussitôt reproduite par M. de Caumont dans son *Bulletin monumental* et maintes fois citée avec éloge par Mgr Malou, évêque de Bruges, dans son savant ouvrage sur *l'Iconographie de l'Immaculée-Conception de la très-sainte vierge Marie*; — en 1857, *le Symbolisme, ses causes et ses développements* (2); — en 1859, un souvenir de voyage en Italie, au commencement de l'année 1852: *Ravenne et ses monuments* (3), charmante étude pleine d'explications iconographiques, avec de curieux dessins des belles mosaïques de Saint-Vital, de Sainte-Marie in Cosmedin, de Saint-Apollinaire *intra-muros*; et le *Dernier mot sur le coq superposé à la croix*, article plein de verve qui avait d'abord paru dans le *Journal de la Nièvre* et fut reproduit dans plusieurs journaux de province et de la capitale (4); — en 1863, une importante *Monographie de la croix*, illustrée de belles lithographies, et quelques pages intitulées: *Dévergondage iconographique*, à propos

(1) Tome II, p. 96-117.

(2) *Id.*, p. 369-391.

(3) *Bulletin monumental*, publié à Caen.

(4) 2^e série, tome II, p. 140-156.

d'une note bizarre d'un journal, *l'Abeille du Bugey*, reproduite dans le *Monde*, relatant la découverte d'un bas-relief, où le Père-Éternel aurait été représenté « tirant la langue, et la tirant si longue que son extrémité semblait lécher la tête du Christ placé au-dessous, sur un crucifix ». La fameuse langue n'était qu'un débris de la colombe environnée de rayons souvent figurés au quinzième siècle dans les images de la Trinité, sur le sommet de la croix, que le Père-Éternel, vêtu en pape, soutient entre ses jambes et appuie contre sa poitrine; — en 1867, deux nouveaux souvenirs d'un second voyage en Italie : *Description de la chaire de saint Pierre*, exposée par Pie IX à la vénération de tous les évêques de la catholicité, à l'occasion des fêtes du centenaire (1); — *Une séance archéologique au musée de Latran* (2); — la même année : *Nouvelles preuves de l'Immaculée-Conception de Marie, proclamée par les iconographes du moyen-âge* (3); — en 1873, dans la belle préface du *Sacramentarium ad usum ecclesiæ Nivernensis*, que possède la Bibliothèque nationale, la lumineuse interprétation de la scène aussi naïve que gracieuse renfermée dans la grande lettre initiale de l'office de Pâques, etc.; — enfin, en 1876, à la demande des iconographes français et aussi du célèbre historiographe des catacombes, M. de Rossi, la réim-

(1) 2^e série, tome III, p. 70-74.

(2) *Id.*, p. 83-95.

(3) *Id.*, p. 96-100.

pression de l'*Iconographie*, dont la première édition était complètement épuisée.

III.

Nous avons raconté les brillants succès de M. l'abbé Crosnier aux congrès de Sens, de Tours et de Bourges. Cependant Nevers n'avait pas encore eu l'honneur d'une de ces magnifiques réunions; lors donc qu'en 1851 l'illustre directeur de la Société française, M. de Caumont, choisit notre cité pour le siège de la dix-huitième session du Congrès archéologique de France, le vicaire général de Nevers fut naturellement désigné pour les importantes fonctions de secrétaire général, avec la collaboration de M. le comte Georges de Soultrait, familier de ces assemblées.

Le 1^{er} mai de cette année, il s'empressait d'adresser aux archéologues du Berry, du Bourbonnais, du Sénonais, de l'Orléanais et de l'Autunois, le programme des questions à discuter.

« Je n'ai pas oublié, » disait-il en terminant, « l'accueil bienveillant et gracieux qui m'a été fait dans les différents congrès dont j'ai eu l'honneur de faire partie, et je serai heureux, dans cette circonstance, de payer ma dette de reconnaissance. »

Les deux premières questions du programme avaient trait aux voies romaines du Nivernais et à

l'emplacement de l'ancienne *Gergovia Boiorum*. Ce fut pour notre président l'occasion d'exposer le résultat des sérieuses études qu'il avait faites dans sa cure de Saint-Parize-le-Châtel, l'antique village de *Gentili*, le *pagus Gentilicus*, sur les migrations des Boïens et leur concentration dans ce pays d'entre Loire et Allier. Ses conclusions fortement motivées furent dès-lors admises par la docte assemblée; plus tard, dans son grand travail sur la *Vie de César*, l'Empereur admit également Saint-Parize-le-Châtel pour la *Gorgobina* des Boïens (1); et tout récemment, en 1877, Mgr Crosnier, revenant sur cette question, confirmait ses premières conclusions dans ses *Études sur la géographie de la Nivernie pendant les cinq premiers siècles de notre ère et principalement sur la Gergovie des Boïens* (2).

Nous passons sur les autres questions archéologiques ou historiques du congrès auxquelles le secrétaire général prit une part prédominante; il en est une cependant qui captiva l'attention de l'assemblée et provoqua une discussion très-animée entre plusieurs membres. Il s'agissait, dans la description du portail de l'antique église Saint-Pierre de Nevers, dont on ne possède plus qu'un dessin de la fin du dernier siècle, lors de sa démolition en

(1) 2^e volume de la *Vie de César*, p. 247.

(2) *Bulletin* de la Société nivernaise, 2^e série, tome VIII, p. 94-126. Voir aussi dans le tome I^{er} du *Bulletin*, 1^{re} série, *passim*, et dans les tomes I^{er} et V de la 2^e série.

1771, d'expliquer la présence de la fameuse reine Pédauque avec son pied d'oie. C'était de la grande iconographie, et M. l'abbé Crosnier était là sur son terrain de prédilection. M. Victor Petit, tout en acceptant la légende d'une reine de France ayant un pied d'oie « la reine Berthe-au-Grand-Pied », contestait sa présence aux portails des églises du moyen-âge, parmi les statues des saints ou des rois de l'Ancien-Testament; M. Morellet, bien que s'étonnant de l'étrangeté du simulacre, se refusait à nier l'existence d'un fait attesté par des auteurs dignes de foi; il serait tenté, disait-il, d'y voir un souvenir de la mythologie germanique, où le pied de cygne et le pied d'oie marquent d'ordinaire une nature intermédiaire entre l'homme et la divinité. Pour M. Crosnier, la reine Pédauque était la reine de Saba, dont les vilains pieds contrastaient, dit-on, avec la beauté de son visage. Le « pied d'oie » marquait la sagesse de cette reine d'Orient qui vint visiter Salomon à Jérusalem. L'oie serait le symbole de l'esprit et de la prudence dans l'antiquité...

Tous écoutaient avec une attention des plus curieuses et paraissaient captivés, quand un membre, M. Victor Petit, interrompt l'orateur par cette boutade : « En mon pays, on dit : Bête comme une oie. »

Admis, bien que simple élève du collège, à la faveur d'assister à cette séance, je me rappelle encore la grande hilarité qui accueillit cette citation.

ment sur l'architecture du moyen-âge. » « Il compare, » ajoute-t-il, « les diverses écoles, il suit de plus près que je ne l'ai vu faire jusqu'ici les ramifications quelquefois cachées des principes propagés par les écoles rivales de Cluny et de Cîteaux. Cette comparaison fructueuse des styles d'architecture, l'exactitude des descriptions, la sûreté de jugement font de cette partie importante de l'œuvre une des meilleures et des plus complètes expositions archéologiques qui aient été publiées dernièrement. »

Il est vrai que cette partie de l'ouvrage, à raison même de son importance, fut attaquée dans un article publié par la *Bibliothèque de l'école des Chartes* (1). On reprochait aussi à l'auteur quelques expressions qualifiées de dangereuses, telles que : *intertransept*, *plate-bande cintrée*, *arc ogival*, *architecture ogivale* et quelques faits historiques un peu hasardés; mais, après l'énoncé de ces points sujets à controverse, le savant critique n'hésitait pas à ajouter que « la *Monographie* atteste une étude consciencieuse du monument qu'elle décrit et qu'elle porte la trace de l'expérience en archéologie que l'on connaît à l'auteur. »

L'histoire des évêques qui termine le volume et le complète, on peut dire, — car l'histoire des évêques n'est-elle pas l'histoire de leurs églises? — est en grande partie empruntée à la chronique

(1) Dix-septième année, 4^e série, tome II, p. 605-607.

manuscrite que Parmentier rédigeait en 1770. Nous ne la citons que pour exprimer le regret qu'il ne soit pas venu en pensée à quelqu'un de nos collègues de demander la publication intégrale de ce travail si important, que les diocèses voisins nous envient, et dont il n'existe que deux ou trois copies. La Société fera certainement une œuvre méritoire en réparant cet oubli.

Quelques mois après la *Monographie* paraissait le premier *Bulletin* de la Société, où l'on remarque, entre autres notices archéologiques du même auteur, celle qui concerne l'église Saint-Gildard et l'ancien sanctuaire de la Visitation, et surtout, à raison de l'importance exceptionnelle du monument, l'étude sur l'église et le prieuré de Saint-Étienne.

Citons encore dans ce même *Bulletin* un mémoire qui eut alors un certain retentissement, sur les *Cachets de médecins-oculistes romains*, à l'occasion d'un de ces cachets récemment découvert dans cette antique cité d'Alluy qui naguère nous révélait un beau trésor mérovingien.

Dès cette époque Mgr Crosnier semble plus particulièrement diriger l'activité de son esprit vers les questions historiques (1). Sa grande

(1) Ce qui ne l'empêche pas cependant de continuer à publier dans les *Bulletins* d'autres études archéologiques : dans le tome I^{er} de la 2^e série, p. 42, *Coup d'œil sur les sépultures dans l'antiquité et au moyen-âge* ; — p. 436 à 449, *Compte-rendu d'une promenade archéologique dans les départements de l'Yonne et de Saône-et-Loire* : Avallon, les grottes d'Arcy, Vermenton, Montréal, Saint-Andoche de Saulieu et Saint-Lazare d'Autun ; — tome II, p. 251, lettre au

préoccupation est l'*Histoire du Nivernais* ; il suffit, pour en être convaincu, de relire les procès-verbaux de nos séances depuis 1854. A diverses reprises, il en expose le plan (1), qui consisterait d'abord à renfermer les développements de cette histoire en autant de cadres particuliers qu'il y a d'époques principales, ayant soin toutefois d'unir ces cadres pour en former un tout. Il veut que nous renoncions à notre vieille devise : *Le Nivernais en France*, pour la remplacer par une autre plus rationnelle : *La France dans le Nivernais*.

« C'est-à-dire, au lieu de faire l'histoire isolée de notre pays, groupons-la autour de l'histoire générale de France, dont nous indiquerons sommairement les principaux faits. » Ce serait l'objet de la première partie du travail. Viendrait ensuite l'étude du département commune par commune.

On sent que depuis longtemps ce plan a été étudié, mûri et, plus encore, déjà mis en pratique. En 1841, en effet, le curé de Donzy faisait paraître à Nevers, à l'imprimerie Pinet, un grand *Tableau synoptique de l'histoire du Nivernais et du Donziais, mise en rapport avec l'histoire ecclésiastique et l'histoire de France*, Le journal

ministre des cultes relative à une *Mosaïque chrétienne découverte dans l'église de Saint-Genest de Thiers* (Puy-de-Dôme) ; — tome III, p. 21, rapport sur la *Découverte d'un cimetière souterrain à Saint-Benin-d'Azy* ; — tome VII, p. 288, *Cimetière carlovingien à Saint-Pariŕe-le-Châtel* ; — p. 339 à 427, *Excursion de la Société nivernaise dans les vallées de la Nièvre, du Beuvron, de l'Yonne, de la Cure et du Nohain*.

(1) *Bulletin de la Société nivernaise*, 1^{re} série, tome II, p. 12, 86, 163.

l'Écho de la Nièvre, dans son numéro du 29 janvier 1842, rendant compte de ce travail, s'exprimait en ces termes : « Le tableau chronologique-synoptique, nous ne craignons pas de l'écrire, est destiné à être pour le Nivernais et pour la Nièvre ce que *l'Art de vérifier les dates* a été pour la France. »

C'est donc le développement de ce vaste tableau que notre président eût voulu réaliser et qu'il poursuivait résolûment pendant plusieurs années, en détachant parfois les plus curieux épisodes pour les insérer dans nos *Bulletins* (1); ainsi la célèbre narration par l'historien Nithard, le petit-fils de Charlemagne, de la bataille de Fontenay en 841; — la *Croisade contre les Turcs prêchée à Nevers au dix-septième siècle et la fondation de l'ordre de l'Immaculée-Conception*.

En 1860, dans la séance du 8 mars, il insiste de nouveau pour l'exécution définitive du projet (2). La Société, dit-il, a adopté la pensée émise par son président de commencer par présenter, dans une espèce de discours préliminaire, l'ensemble de l'histoire générale du Nivernais aux différentes époques. Après ce travail d'ensemble devait venir le travail de détail. Le discours préliminaire est avancé, et déjà la Société a entendu la lecture des périodes celtique, gallo-romaine, mérovingienne et carlovingienne; mais il serait important

(1) *Bulletin*, 1^{re} série, tome II, p. 397-404, — 215-299.

(2) *Id.*, 2^e série, tome I^{er}, p. 273.

qu'on ne se laissât pas arrêter par certaines difficultés, et que la seconde partie de l'ouvrage pût se faire simultanément.

Nous avons un auteur qui nous sera d'un grand secours : c'est Gillet, dans les *Annuaire*s dont il a doté le département, depuis l'an IX de la République jusqu'en 1809..... « Je viens donc vous proposer tout simplement de nous servir de Gillet pour l'exécution de notre projet, c'est-à-dire de rééditer Gillet, en le corrigeant et en le complétant...; nous saurons aussi ajouter à la variété, en traitant des sujets à peu près inconnus au commencement de notre siècle, l'archéologie monumentale et l'iconographie. »

A l'appui de cet énoncé, Mgr Crosnier lisait une *Notice archéologique et iconographique sur l'église de Clamecy* (1). D'autres mémoires suivirent encore : *Notice sur les comtes de Nevers de la maison de Flandre* (2); — *Nouvelles études sur les comtes et ducs de Nevers* (3). Mais la Société avait été effrayée par les dépenses dans lesquelles nous eussions été entraînés; et puis, si la publication des documents originaux et manuscrits que recèlent les archives nationales ou particulières est toujours votée avec le plus louable empressement, il ne pouvait en être de même de la réimpression des articles de Gillet, quelles

(1) *Bulletin de la Société nivernaise*, 2^e série, tome I, p. 381.

(2) *Id.*, p. 278.

(3) *Id.*, p. 477-498.

que soient d'ailleurs leur importance et leur rareté relative.

En vain, en 1864, dans la séance du 14 janvier, notre président pose une dernière fois la question de la fameuse histoire de la province, observant que cette œuvre serait digne de la Société nivernaise, et que d'ailleurs nous n'aurions pas à nous occuper de la partie du Morvand, qui a été traitée avec un remarquable talent par M. l'abbé Baudiau, — ce digne et savant collègue dont nous devons aussi aujourd'hui regretter la perte. — Plusieurs membres observent qu'un travail de si longue haleine est difficile à conduire à bonne fin et qu'il pourra demeurer inachevé ; ils proposent de publier simplement l'*Histoire des comtes et ducs de Nevers*, tout en exprimant la crainte qu'on ne soit peut-être pas parfaitement en mesure de faire cette publication (1).

Ainsi le projet fut indéfiniment ajourné ; toutefois, en 1871, la Société votait à l'unanimité, sur la proposition d'un de ses membres, la réimpression, dans le format du *Bulletin*, du *Tableau synoptique de l'histoire du Nivernais et Donziais*, précédé d'un coup d'œil général sur l'histoire de la Nivernie avant Jésus-Christ (2).

Un autre projet, conçu par M. du Broc de Seganges, et formulé dans la séance de janvier 1857, avait été au contraire mis en exécution avec

(1) *Bulletin* de la Société nivernaise, 2^e série, tome II, p. 250, 291

(2) *Id.*, tome V, p. 8, 107-240.

une trop grande célérité : il s'agit de l'*Hagiographie diocésaine* (1). L'exposé des motifs de ce travail, très-heureusement développé par M. du Broc, se terminait par cette judicieuse déclaration :

« Aujourd'hui, je viens vous demander seulement de voter en principe une histoire des saints du Nivernais. Plus tard, si vous acceptez cette idée, nous vous proposerons les moyens de la mettre à exécution et de lui donner de la publicité. A ce sujet, permettez-moi de vous présenter une observation sur nos travaux. Chaque fois qu'une étude quelconque est décidée par la Société, un plan général d'ensemble devrait être immédiatement arrêté ; plus tard, on distribuerait les détails aux sociétaires qui voudront bien s'associer à ce travail. Ce ne serait plus l'œuvre d'un seul, mais bien l'œuvre de tous qui serait publiée, et cette manière de procéder communiquerait à notre Société un ressort et une vitalité qui sont les conditions essentielles de son existence et de son avenir. »

Cependant, il n'en fut pas ainsi : trois mois à peine écoulés, le président informait la Société (2) qu'il s'est beaucoup occupé du projet d'*Hagiologie* proposé par M. du Broc et qu'il a préparé un discours préliminaire sur l'influence qu'avaient eue,

(1) *Bulletin* de la Société nivernaise, 1^{re} série, tome II, p. 350.

(2) *Id.*, 2^e série, tome I^{er}, p. 3.

pour la prospérité du Nivernais, les institutions religieuses. C'est un abrégé de l'histoire du christianisme dans cette contrée, et qui forme l'introduction naturelle du nouvel ouvrage. Puis, les livraisons se succèdent rapidement et le volume est achevé en 1858, sous le titre de : *Hagiologie nivernaise ou Vie des saints et autres pieux personnages qui ont édifié le diocèse de Nevers par leurs vertus.*

Des appréciations sévères en furent faites aussitôt dans la *Revue des sociétés savantes*, par M. Léopold Delisle, et notre *Bulletin* dut enregistrer avec la critique la réponse très-habile assurément que notre président, si prompt à l'attaque, mais si ardent surtout dans la défense, sut faire aux principaux reproches qui lui étaient adressés (1). Il demeurait évident que le dépouillement moins précipité des grands recueils hagiographiques eût amené la découverte de bien des épisodes demeurés inconnus et que des notes supplémentaires devenaient indispensables tandis que d'autres articles eussent pu être abrégés.

Ce volume, cependant, hâtons-nous de le dire, restera quand même un précieux recueil indispensable à ceux qui voudraient un jour tenter, par exemple, l'entreprise d'un *Légendaire de l'église de Nevers*.

Un reproche fut surtout sensible à Mgr Crosnier et produisit bientôt ses fruits : « Les vieux livres

(1) *Bulletin* de la Société nivernaise, 2^e série, t. I^{er}, p. 312-327.

liturgiques du diocèse de Nevers, » observait M. Delisle, « devront être recherchés avec un soin tout particulier. » Il citait en même temps, avec de longs détails, le précieux graduel nivernais du onzième siècle, récemment acquis à Nevers, hélas ! et transporté à la Bibliothèque nationale, et il ajoutait : « La description que nous en avons donnée éveillera sans doute l'attention de MM. les Membres de la Société nivernaise et les excitera à rechercher et à étudier les anciens monuments de la liturgie locale. »

Inimmédiatement suivirent dans le *Bulletin des Recherches sur les auteurs liturgiques du diocèse de Nevers* qui, reprises avec de longs développements dans la *Semaine religieuse* du diocèse, parurent, en 1868, en un volume de 200 pages, sous ce titre plus général : *Études sur la liturgie nivernaise, son origine et ses développements*.

La continuation de ces recherches liturgiques amena surtout, en 1873, la publication du sacramentaire nivernais du onzième siècle, précédé d'une longue préface qui forme, à elle seule, un très-intéressant travail. Ce volume, imprimé sur papier-parchemin, où sont chromo-lithographiées plusieurs grandes lettres ornées de délicieuses vignettes et des pages entières reproduites d'après la photographie, demeurera, sans contredit, un des plus beaux ouvrages édités par la Société nivernaise.

Dès le commencement de l'année suivante notre infatigable travailleur entreprenait dans la

Semaine religieuse une longue publication qu'il était heureux de nous annoncer. Depuis longtemps, disait-il dans la séance du 5 mars 1874, la Société s'est occupée de réunir tous les documents relatifs au Nivernais, mais il manque un travail important : l'*Histoire des ordres religieux* dans notre pays. En effet, les monastères ont été l'origine de la plupart de nos paroisses et même de certaines villes, telles que Saint-Pierre-le-Moûtier, La Charité-sur-Loire, Corbigny-les-Saint-Léonard, Saint-Saulge, etc. L'histoire de la province se rattache donc essentiellement à l'histoire de ces établissements (1).....

Au mois de septembre 1877, l'ensemble de ces articles produisait un fort volume de plus de 600 pages :

Les Congrégations religieuses d'hommes dans le diocèse de Nevers.

On admirait ce vieillard de soixante-quatorze ans, poursuivant avec toute l'ardeur de la jeunesse un travail dès longtemps conçu dans le presbytère de Donzy ou dans la cure de Saint-Parize, mais qu'il écrivait au jour le jour, et exprimant encore, à la fin de ce volume, la pensée de continuer pour les monastères de femmes ce qu'il venait d'achever pour les monastères d'hommes. « Les congrégations de femmes, » disait-il, « quoiqu'ayant eu aussi leur mission providentielle,

(1) Voir *Bulletin* de la Société nivernaise, 2^e série, tome II, p. 250, une première annonce de ce travail, en 1863, et tome VII, p. 108.

n'ont pas eu la même action. Un jour peut-être entreprendrons-nous ce nouveau travail, si Dieu nous prête vie, tendant toujours au même but : la gloire de Dieu et l'intérêt de la Société. »

Il recommençait en effet, à la fin de ce même mois. « Nous allons donc de nouveau compulser nos chroniques locales, espérant, avec l'aide de Dieu, conduire un autre volume à bonne fin. » Cette satisfaction bien légitime de voir s'accomplir l'œuvre de la dernière heure, Dieu la lui refusa; mais nous espérons bien que le travail, qui touchait presque à son terme, ne demeurera pas inachevé et que le volume des *Congrégations religieuses de femmes dans le diocèse de Nevers* viendra bientôt prendre place à côté de son aîné.

Avons-nous donc achevé la nomenclature de tout ce qu'a écrit, publié Mgr Crosnier ? Non ! et nous n'avons pas la prétention d'y parvenir.

Sans compter tant d'études spéciales insérées dans nos *Bulletins*, dans la *Semaine religieuse* du diocèse, dans les journaux de la localité, dans différentes revues, articles de nécrologie, comptes-rendus d'ouvrages, bénédictions de chapelles, consécration d'églises, citons cependant : en 1854, les *Prières et Cérémonies de la consécration d'une église, d'après le Pontifical romain, avec la traduction en regard*, suivies d'une explication sur le symbolisme de ces cérémonies, d'une notice historique sur les dédicaces chez les Juifs, chez les païens, depuis l'établissement du christianisme, et enfin d'une dissertation sur le plan et

les dispositions des églises et des autels; — en 1868, la *Vie de Mgr Dufêtre, évêque de Nevers* (1), dont Mgr Crosnier avait été si longtemps le confident et l'intime ami; elle est dédiée *Au clergé de France dont Mgr Dufêtre a été l'apôtre pendant plus de trente ans*; — puis, des brochures d'actualité : *Notre-Dame-du-Peuple - Nivernais*; relation des fêtes des 3 juin 1855 et 30 avril 1857, en l'honneur de Marie Immaculée; — *Fêtes de Rome; souvenirs du centenaire*, 1871; — *Sacre de Mgr de Ladoue, évêque de Nevers*, et *Pèlerinage des Nivernais à Lourdes*, 1873; — *Restauration de la cathédrale de Nevers et Culte de saint Cyr et de sainte Julitte*, 1875; — *Souvenir du sacre de Mgr Lelong et de son entrée à Nevers*, 1877.

IV.

Il me semble, Messieurs, avoir accompli la mission que vous m'avez confiée. Trop librement peut-être, mais toujours avec un profond respect, et sans autre passion que celle de la vérité, je vous ai rappelé les œuvres principales de Mgr Crosnier, archéologue, iconographe, liturgiste, historien, voire même chroniqueur. Peut-être vous aura-t-il paru, comme à moi, que cette revue rétrospective nous retraçait l'histoire même de notre Société,

(1) Chez TOLRA et HATON, éditeurs, à Paris.

et n'est-ce pas à la plus grande gloire de notre vénéré président ?

D'autres, dans une autre enceinte, eussent pu l'étudier encore sous un autre aspect et saluer en Mgr Crosnier l'habile polémiste, j'oserais dire le savant jurisconsulte. Nos avocats de Nevers ne l'avaient-ils pas, un jour, proclamé leur bâtonnier d'honneur ?

Et, en effet, « que d'affaires il a traitées et fait heureusement aboutir ! que de difficultés il a prévues ou résolues ! que de procès il n'a pas craint d'affronter pour soutenir les droits de l'Église, du diocèse et des communautés religieuses !..... »

Ajoutons que Mgr Crosnier était un collectionneur sérieux et persévérant, qui avait fait de son habitation un véritable musée. *Nivernais nivernisant*, dans toute la force du terme, il avait surtout recueilli, avec un soin jaloux et minutieux, non-seulement tous les ouvrages importants publiés sur la province, mais, depuis plus de quarante ans, il n'est aucune brochure, aucun opuscule se rattachant au Nivernais par son auteur ou par le sujet traité qu'il n'ait su se procurer. Il laisse à l'évêché cette *Bibliothèque nivernaise*, l'une des plus précieuses que nous connaissions et dont le simple catalogue présenterait à lui seul un intérêt incontestable.

.

Il n'est si forte constitution qui ne finisse par s'épuiser ; il est probable néanmoins que Mgr Crosnier eût été conservé plus longtemps à ses amis

et à ses travaux si des deuils de famille n'étaient venus lui porter un coup fatal (1). Depuis six mois environ notre président n'assistait plus à nos réunions; jamais il n'avait fait une aussi longue absence; et, s'il en éprouvait une profonde tristesse, ici nous en ressentions une pénible inquiétude qui semblait nous frapper d'impuissance. Avec quel soin il s'enquérât, auprès des sociétaires qui le visitaient, des mémoires qui avaient été lus, des travaux en préparation !..... Cette chère Société de la porte du Croux, en vérité, combien elle lui tenait au cœur !.....

« Je crains, » me disait-il dans un de nos derniers entretiens, « que les nouvelles études qui partout sont à l'ordre du jour, et comptent parmi nous de si habiles partisans, ne viennent à occuper une place prédominante au préjudice de tant de travaux à peine ébauchés qu'il nous reste à accomplir dans la seule période de notre beau moyen-âge. » Ce n'était certainement pas qu'il fût l'ennemi des sciences préhistoriques; il avait applaudi, avec toute la Société, à la publication du si intéressant mémoire d'un de nos vénérables doyens, M. le docteur Jacquinet, sur la *Découverte d'un gisement de la pierre taillée dans la commune de Sauvigny-les-Bois*. D'autres mémoires relatant des découvertes d'objets de l'époque préhistorique sur différents points du département, avaient toujours, de sa part, trouvé bon accueil dans notre

(1) Le *Conservateur de la Nièvre*, 9 septembre 1880.

Bulletin; mais il pensait que la vraie manière d'être utile à une science encore au berceau était de se borner à une description exacte des objets accompagnés de dessins. Surtout, il redoutait cette malheureuse tendance signalée dans d'autres sociétés, par M. Alexandre Bertrand, par M. Chabouillet, le savant secrétaire de la section d'archéologie à la Sorbonne, et par tant d'autres membres de l'Institut, tendance qui consiste à reculer jusqu'à des époques fabuleusement lointaines tout ce qui touche aux âges divers de la pierre (1). Dans ces questions qui côtoient nos croyances religieuses, il se montrait d'une susceptibilité que personne n'eût osé lui reprocher, et il redisait, avec une simplicité pleine d'énergie, ces paroles de Mgr Meignan, l'auteur de l'ouvrage si renommé : *le Monde et l'Homme primitif selon la Bible* : « Je pense toujours et vous pensez aussi que les plus grandes lumières que nous ayons sur les origines de l'homme se trouvent là où sont consignées les plus vieilles archives de l'humanité, dans la Bible (2) ».

Vers la fin du mois d'août dernier l'état de santé de Mgr Crosnier inspirait les craintes les plus douloureuses. Le samedi 28, jour de la fête

(1) *Revue des sociétés savantes*, 5^e série, tome VIII, p. 450; rapport de M. Alexandre Bertrand sur une communication de M. Liénard, intitulée : *Époque préhistorique, station de Cumières (Meuse)*.

Même revue, 6^e série, tome V; compte-rendu par M. Chabouillet des lectures faites en 1877 à la Sorbonne, p. 405-406.

(2) Discours d'ouverture du congrès archéologique tenu à Châlons, le 23 août 1875.

de son patron, saint Augustin, il entendit la messe dans son oratoire, auquel lui donnait droit la dignité de protonotaire apostolique, communia des mains de Mgr l'Évêque et reçut le Saint-Viatique; puis, avec cette présence d'esprit qui ne l'abandonna jamais, et surtout avec ce sentiment de fidélité inflexible à la règle, qui était le caractère dominant de sa vigoureuse nature, il demanda, conformément aux prescriptions de la sainte Église, à renouveler de ses lèvres défaillantes sa profession de foi aussi ferme, aussi complète que lorsque, cinquante ans plus tôt, il la prononçait jeune prêtre au pied de l'autel de son ordination. Monseigneur lui ayant ensuite suggéré cette consolante pensée qu'il accueillit avec un doux sourire : *In pace in idipsum dormiam et requiescam*, il reçut ses visiteurs en leur disant qu'il était prêt à s'endormir et à se reposer dans la paix de Celui dont il avait été le bon et le fidèle serviteur.

Le lundi suivant, le mal fit de rapides progrès ; le mercredi soir, Mgr Crosnier perdit connaissance, et le jeudi 2 septembre, un peu après cinq heures du soir, il rendait le dernier soupir.

Les obsèques eurent lieu le samedi suivant à la cathédrale. Plus de cent prêtres remplissaient le chœur; les congrégations religieuses et les fidèles se pressaient dans les nefs.

Cette cathédrale, — redirons-nous avec la *Semaine religieuse* du diocèse (1), — si chère

1) Tome XVII, p. 350.

depuis ses premières affections d'enfance à l'illustre défunt, si minutieusement étudiée, décrite avec tant de lumière et d'amour dans sa belle *Mono-graphie*, cette cathédrale dont toutes les lignes lui parlaient et dans laquelle nos yeux de longtemps ne s'habitueront point à ne plus le revoir, cette basilique aimée de Saint-Cyr et de Sainte-Julitte nous est apparue bien triste ce jour-là. L'office mortuaire s'y est accompli avec une grande solennité. Mgr l'Évêque était à son trône; M. l'abbé Dubarbier, vicaire général, a présidé la cérémonie de la levée du corps et de la sépulture, et chanté la grand'messe. Les insignes de protonotaire apostolique étaient placés sur le catafalque; les honneurs militaires ont été rendus par un détachement du 13^e de ligne; M. le comte de Maumigny, M. le comte de Bouillé, M. Ernest de Toytot et M. Berthiau tenaient les cordons du poêle. Autour de ce cercueil se groupaient de la sorte l'amitié fidèle, la reconnaissance de toutes les bonnes œuvres, le souvenir de la Société nivernaise des sciences, lettres et arts, le deuil de la fabrique de notre cathédrale. Mgr l'Évêque, avant de donner l'absoute, est monté en chaire et, s'inspirant de ce texte de saint Paul : « J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi; ma course est consommée, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice, » Sa Grandeur a retracé la vie laborieuse et militante de Mgr Crosnier. Puis, la longue procession a conduit la dépouille du très-honoré défunt au cimetière, où nos

prières et nos larmes lui ont dit un suprême adieu.....

Dans cet ancien carré de la croix (1) où reposent les restes précieux des vétérans du clergé nivernais, les abbés de Montrichard et Groult, les curés Fion et Imbert, le docte abbé Rouchauce, et tant d'autres....., au milieu des simples dalles ou des magnifiques mausolées, bientôt s'élèvera un monument digne du prélat et de l'archéologue.

Ici, Messieurs, une gravure, œuvre d'un artiste, nous conservera ses traits respectés, mais, mieux encore, sa mémoire demeurera gravée dans nos cœurs. Pussions-nous, héritiers de sa vaillante ardeur au travail, de sa perspicacité dans les plus difficiles investigations, maintenir et développer les sages traditions qui firent, à son début, l'honneur de notre Société !.....

Après ce faible et si imparfait tribut d'hommages à la mémoire de Mgr Crosnier, écoutons-le donc nous répétant cette parole qui est devenue notre devise : *Revertimini ad antiquitatem*: Oui, Messieurs, retournons à nos antiquités; et, comme on nous le disait naguère (2): « mettons-nous à

(1) L'ancienne croix du cimetière se trouvait dans ce carré. Comme elle tombait de vétusté, elle fut enlevée en 1878; et le 17 mars de cette même année la belle croix de mission de 1817 qui, depuis 1830, avait été placée à la cathédrale, fut transférée dans le centre du cimetière.

(2) Paroles de M. Roubet, élu président dans la séance du 4 novembre 1880.

l'œuvre, faisons appel aux travailleurs, qu'ils soient de la première ou de la dernière heure ; recherchons les révélations cachées dans les vieilles chartes, dérobons au sol les secrets qu'il recouvre, faisons parler les pierres des monuments, et par ainsi nous continuerons à marcher avec quelque succès, espérons-le, dans cette voie qui, pendant trente années, nous a été indiquée par notre vénéré et éminent président. »

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NIVERNAISE
DES
LETTRES, SCIENCES ET ARTS.

SÉANCE DU 1^{er} AVRIL 1880.

Présidence de M. le D^r JACQUINOT, doyen des membres présents.

M. Jacquinot annonce à la Société que ses études persévérantes sur les monuments mégalithiques du Nivernais l'amènent de plus en plus à conclure qu'il n'y a pas de dolmens proprement dits dans notre province; il n'y a que des pierres à bassins, soit à cuvette simple ou double, soit à forme humaine; il se propose de publier un travail sous ce titre : *Les Pierres à bassins à forme humaine*.

Le même membre met ensuite sous les yeux de ses collègues un certain nombre de dessins d'inscriptions tumulaires païennes ou chrétiennes qu'il a recueillies à Arles; il s'attache particulièrement à faire remarquer la présence de la *feuille cordiforme* qui s'y rencontre très-fréquemment, et se

déclare disposé à lui attribuer une signification mystérieuse analogue à celle du chrisme, de l'ancre, de la colombe et des autres signes symboliques des premiers chrétiens. S'adressant à M. l'abbé Boutillier, il lui demande ce qu'il pense de cette attribution.

M. l'abbé Boutillier répond qu'on ne saurait, en thèse générale, admettre l'avis de notre honorable collègue. Il rappelle que tout récemment, dans la belle inscription de Monceaux-le-Comte, gravée par les *opifices loricarii* en l'honneur du centurion Ulpius Avitus, il a fait remarquer la présence de cette feuille trois fois répétée, sans qu'on puisse en aucune façon y attacher un sens mystérieux (1). C'est évidemment un signe séparatif, une marque de ponctuation, et rien de plus. Telle est l'interprétation constante des hommes qui font autorité en cette matière, notamment M. de Rossi et l'abbé Martigny.

Cependant, si la feuille se rencontre en dehors des inscriptions auprès d'autres signes certainement symboliques, rien ne s'oppose à ce qu'on y attache une pensée mystérieuse, selon l'avis de M. le docteur Jacquinot, encore qu'on puisse n'y voir qu'un motif d'ornementation.

Les membres présents prient M. l'abbé Boutillier de compléter dans une prochaine séance ces intéressantes explications.

(1) *Bulletin de la Société nivernaise*, 2^e série, tome VIII, p. 218.



SÉANCE DU 13 MAI 1880.

Présidence de M. JACQUINOT.

En réponse aux questions qui lui ont été faites à la dernière séance, M. l'abbé Boutillier lit une note intitulée : *De la feuille en forme de cœur des inscriptions antiques et chrétiennes jusqu'au neuvième siècle.*

Il y est dit que les savants ont été longtemps en désaccord sur l'interprétation de ce signe. Comme il se rencontre souvent sur les monuments funéraires, plusieurs interprètes ont voulu y attacher l'idée de douleur, de regret des vivants à l'égard des morts. Mais il est vrai d'ajouter que ce signe apparaît aussi sur des inscriptions non funéraires, par exemple sur des tables de jeu...

Une inscription d'Afrique, donnée par M. Léon Renier, semble même trancher la question; ces signes y sont appelés *hederæ distinguentes*. Ils sont d'ailleurs si fréquents, observe l'abbé Martigny (1), qu'on doit supposer qu'ils constituent un système arrêté de ponctuation. Cependant, il est juste de remarquer que les premiers chrétiens avaient adopté l'usage antique d'orner les tombeaux de fleurs et de feuillages. Prudence, dans ses hymnes, s'exprime ainsi :

*Nos tecta fovebimus ossa
Violis et fronde frequenti.*

(1) *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, aux mots : Cœur et Inscriptions.

On décorait de fleurs et de verdure les basiliques qui, dans leur primitive institution, ne sont autre chose que les mémoires ou les vastes tombeaux des martyrs.

Le lieu où règnent les justes a toujours été désigné par l'Église sous le nom de paradis, c'est-à-dire jardin de délices. Ainsi, les feuilles et les fleurs sont-elles bien à leur place sur les tombeaux et dans tous les monuments funèbres.

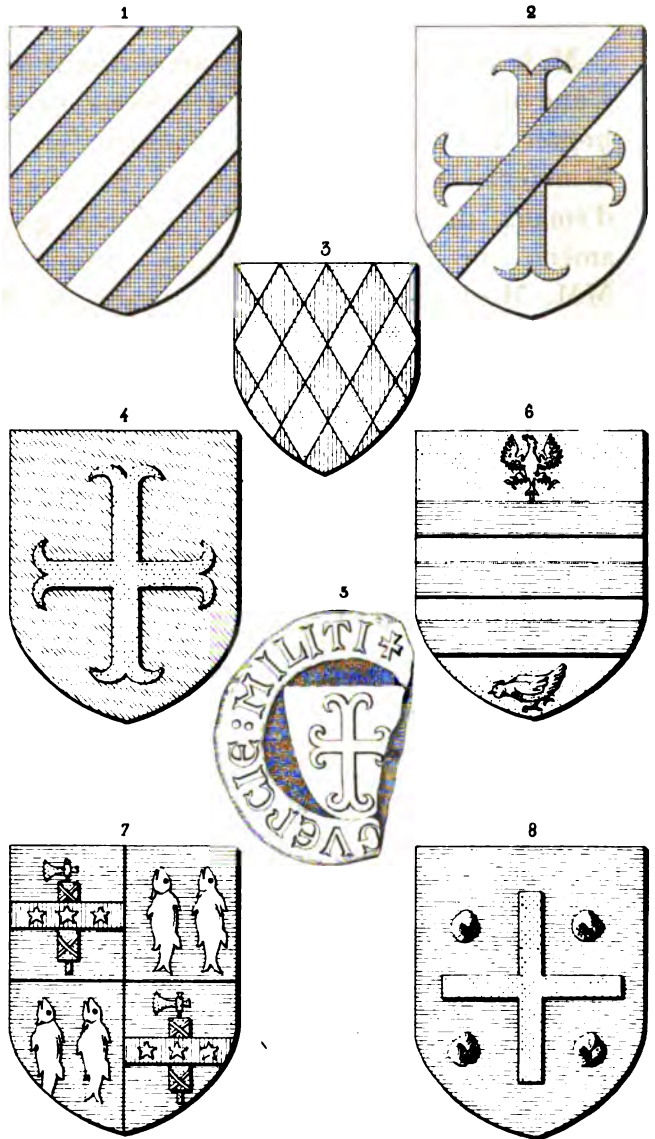
Ces détails ne font que confirmer la distinction établie dans la dernière séance : si la feuille en forme de cœur fait corps avec l'inscription, c'est un des signes de ponctuation très-variés employés par les anciens graveurs ; s'il est bien constaté qu'elle est en dehors de l'inscription, auprès de l'ancre, symbole d'espérance, de l'oiseau becquant des fleurs, etc., on peut y chercher une pensée mystérieuse qui, admise par les païens, aurait été adoptée par les chrétiens.

Le savant Père Ignace Mozzoni, énumérant les symboles apposés aux épitaphes chrétiennes, cite le Phénix avec *la palme*, figure de la vie éternelle des justes ; la colombe avec *le rameau d'olivier*, signe de paix ; *la couronne* et *la palme*, figures de la victoire et de la récompense ; *la grappe de raisin*, symbole de Jésus-Christ qui s'appelle la Vigne, ainsi que de son sang et de celui des martyrs, etc. Il n'est aucunement question de la feuille cordiforme (1).

(1) *Tableaux chronologiques-critiques de l'histoire de l'Église universelle*, par le Père Ignace Mozzoni, prêtre de l'ordre de Saint-

SEIGNEURS DE BOIS-ROZERAIN

Coupe de la Motte et de ses approches.



1- 2 - GUILLAUME des BARRES. Seigneur de la Guerche
avant et après la croisade. - d'après M. GRÉSY.

3 - GUILLAUME des BARRES - d'après M. de RAYNAL.

4- 5 - des BARRES. et des BARRES-le-BARROIS.

6 - de GALLINE.

7 - MAZARINI-MANCINI.

8 - CHAILLOUX des BARRES.

M. le docteur Jacquinot donne ensuite lecture d'une de ses dernières *Excursions archéologiques* à Crécy-sur-Canne, Tintury, etc. Incidemment, une note relative à des fragments d'émaux du Beuvray et de poteries gauloises amène une discussion des plus éclairées entre MM. Morlon, de Toytot et Jacquinot. M. de Toytot insiste pour établir que la céramique n'a point, à proprement parler, de nationalité, qu'il n'y a que des époques différentes à constater.

Le travail de M. Roubet sur Bois-Rozerein est déposé sur le bureau pour être livré à l'impression.



LE CHATEL DE BOIS-ROZERAIN.

LES MOTTES FÉODALES.

S'il n'existe qu'un bien petit nombre de chartes des douzième et treizième siècles, dans lesquelles nous puissions lire, avec Jean de Colmieu, la description, assez précise de quelque demeure seigneuriale : *Domum vel arcem non nisi per pontem valeat adiri valde excelsam...*, en revanche, à partir du quinzième siècle, il n'est point rare de rencontrer dans les aveux ou dénombrements inscrits aux terriers féodaux une mention ainsi conçue : « *Item*, ou de rechief, une mothe environnée de foussés en laquelle souloit estre chastel avec pont-leviz ruinés par fortune de guerre. »

Jean-de-Dieu, traduits de l'italien par l'abbé F.-Joseph Sattler, professeur d'histoire ecclésiastique au grand séminaire de Strasbourg. 1865.
3^e fascicule, page 29.

Si donc, nous voulons énumérer les manoirs, châteaux, donjons, maisons-fortes, mottes ou lieux-nobles dont les ruines ou les vestiges se rencontrent, de proche en proche, sur cette portion du territoire nivernais qui, située sur la rive gauche de l'Allier et de la Loire, avant et après leur jonction, s'étendait vers le Berry, nous devons en induire deux observations historiques :

La première, c'est qu'au temps si mal apprécié de la haute féodalité, l'existence de ces lieux-nobles, avec les métairies ou domaines, *curs et grangia*, qui en étaient les accessoires indispensables, a dû apporter à ces contrées une active et féconde prospérité.

La seconde, c'est qu'il a dû survenir des époques néfastes pendant la durée desquelles, la guerre avec tous ses fléaux, s'est abattue bien violemment sur notre cher pays.

Malgré le ravage du temps, malgré le travail de culture et de nivellement auquel se livre chaque jour la main de l'homme, plusieurs de ces mottes féodales persistent à indiquer leur assiette incomplètement effacée; tandis que quelques autres, ignorées au milieu des grands bois, demeurent encore sur leurs bases, envahies et protégées à la fois par la nature arborescente du sol.

Telle est la motte ou château de Bois-Rozeraïn qui va faire l'objet de cette notice locale :

Pour la fourmi, pour l'antiquaire,
La moindre motte est un atlas !

§

BOSCU - ROSARUM.

Boscu - Rosarum : Bois-Rozeraïn, 1229 ; — Bois-Rozeran, Bois-Rozère, 1248 ; — Bois-Rouzan, Bois-Rozelain, Bois-Roziers, Bois-Rozèle, Bois-Rousain, Bois-Bourrain, aujourd'hui Bourrain et En-Bourrain.

S'il est arrivé à nos pères d'aimer à prolonger les vocables

par paragoge, nous pouvons reconnaître aussi avec Courtépée qu'ils étaient grands avaleurs de syllabes : *Augustodunum* a fait Autun ; *Boscum-Rosarum* a fait Bourrain (1).

Le titre le plus ancien qui, à notre connaissance, fasse mention de *Boscum-Rosarum* date de 1229.

En cette année, Pierre des Barres reconnaissait devant Guy, comte de Forest et de Nevers, « 1226-1239 » que Bois-Rozerein était du fief du comte, lequel avait droit d'y mettre garnison toutes et quantes fois qu'il aviserait.

Cette chartre nous apprend donc qu'au commencement du treizième, siècle Bois-Rozerein faisait partie des fiefs qui relevaient de la comté du Nivernais, à cause de la châtellenie de Cuffy, et que cette seigneurie était en la possession de la maison des des Barres.

§

UNE QUESTION DE TERRITOIRE.

Avant de restituer, si faire se peut, l'ancienne forteresse sur sa base, avant de parler de ses nobles possesseurs, nous nous trouvons en présence d'une question pour laquelle jusqu'à ce jour il n'a pas été proposé de solution, et qui, par conséquent, ne saurait être éludée dans une monographie locale (2). C'est à savoir comment cette portion de territoire qu'arrosent les rives gauches de l'Allier et de la Loire, depuis le Veurdre (3) jusqu'à La Charité, et qui comprend l'assiette

(1) G. Gillet, bien connu des Nivernistes, avant de devenir juge et archiviste à Nevers, était agréé comme arpenteur-à-terrier. Nous avons eu sous les yeux le plan de la justice de Bourrain dressé par lui. Il avait écrit en légende : — BOURRAIN, anciennement BOSCU-M-ROSARUM.
— 1785.

Déjà sous l'arpenteur pointait l'archéologue.

(2) Cette question se trouve posée dans l'appendice qui fait suite à l'*Inventaire des titres de Nevers* de l'abbé de Marolles.

(3) Archambaud III, dit Le Fort, tenait Le Veurdre en fief de l'évêque de Nevers. (BALUZE.)

de Cuffy et de Bois-Rozerein, est arrivée à faire partie du Nivernais, bien que primitivement cette contrée fût assise *in finibus Biturigum* ? Voici la réponse que nous offrons, tout en l'enveloppant de précautions conjecturales :

Quelles que fussent leur origine et leur importance, les nationalités ont dû, à toutes les époques, se montrer jalouses de leur autonomie.

Si donc une indication de limites, une fixation de frontières s'imposait comme une nécessité, il est rationnel d'admettre que les cours d'eau, les fleuves et les rivières aient dû servir naturellement de délimitation aux subdivisions des peuplades, des régions et des États.

Après la décadence de leur empire, les Romains avaient pu conserver dans les Gaules un territoire qui s'étendait jusqu'à la Loire : *Habitabant Romani usque ad Ligerim* (1). — En 486, Syagrius était le chef à peu près indépendant de cette province romaine ; mais, ayant été défait par Clovis, les Francs adoptèrent la Loire pour limites de leur conquête (2).

Si nous voulons encore remonter à l'époque de César, nous verrons que le Berry s'étendait jusqu'à la rive gauche du fleuve, tandis que les Edues arrivaient jusqu'à la rive droite.

Quand, chez les Romains, la religion chrétienne eut été proclamée religion de l'Etat, les *diocèses ecclésiastiques*, qui furent alors établis, conservèrent, à peu de différence près, les délimitations des *diocèses administratifs* qui avaient départagé les provinces gallo-romaines.

Bourges et Autun, cités considérables, obtinrent un siège épiscopal.

Plus tard, dans cette importante partie du pays des Eduens, qu'il est convenu de désigner sous le nom de

(1) Saint GRÉGOIRE DE TOURS.

(2) *In diebus illis Francorum terminos usque ad fluvium Ligerim (Clovis) protolavit.*

Nivernie, l'accroissement de la population, le besoin d'une administration moins difficile et plus féconde, provoquèrent la création d'un nouveau diocèse qui eut Nevers pour siège (1).

Cet établissement ne pouvait avoir lieu que par le démembrement partiel des diocèses limitrophes; et comme avant tout, selon l'expression de Guy-Coquille, la dignité épiscopale « ne doit estre méprisée et en vilité », il fut concédé à l'église de Nevers, cette zone située sur les rives gauches des deux fleuves, depuis le Veurdre jusqu'à ce lieu qui devint La Charité-sur-Loire.

Des chapelles et des paroisses furent successivement fondées sur ce territoire. Ainsi ont été instituées les paroisses de La Chapelle-Molinard, d'Argenvières, de Saint-Léger, de Beffes, de Marseille, d'Aubigny, de Cours-les-Barres, de Dompierre, de Saint-Germain-sur-l'Aubois, de Patinges, de Cuffy, de Baulne, du Veuillin, d'Apremont, d'Omery-les-Gaux, de Neuvy-le-Barrois, qui font actuellement partie du diocèse de Bourges;

Et encore les paroisses de Château et du Veurdre, qui font actuellement partie du diocèse de Moulins (2).

Nous présumons que les *Presules* de l'église de Nevers ont dû favoriser, soit pour leur propre avantage, soit au profit du comte, l'inféodation progressive de la contrée située *in finibus Biturigum*, sur laquelle s'étendait leur adminis-

(1) Le siège épiscopal de Nevers ne fut point attribué au siège métropolitain et à la province de Lyon, parce que cette ville appartenait aux Bourguignons; il fut attribué au siège de Sens, qui appartenait aux Français.

(2) Il existait encore sur la même zone des chapelles relevant du diocèse de Nevers qu'il est utile de rappeler, puisque le temps et les hommes les ont détruites. Nous citerons : Saint-Denis de Jouet, Saint-Grésil de Cours-les-Barres, Saint-Nicolas de Cuffy, Saint-Caprais et encore Saint-Nicolas de Neuvy-le-Barrois, enfin Notre-Dame-de-la Grâce, à Apremont, qui vient de disparaître dans la reconstruction du presbytère.

tration spirituelle. C'était là au surplus, à bien des points de vue, une œuvre profitable aux populations, qui se trouvaient ainsi mises en rapport plus direct avec la métropole.

La cohésion a toujours été l'une des conditions essentielles et vitales des droits ecclésiastiques ; mais le pouvoir civil ne possédait point une force aussi vive.

Si donc, dans les contrées dont nous parlons, les limites du diocèse de Bourges demeurèrent immuables depuis la création de l'église de Nevers, il n'en fut point de même pour les délimitations des deux provinces ; elles durent subir des changements qui permirent au comté de Nivernais d'empiéter sur le Berry, de telle sorte que La Guerche, par exemple, qui demeura toujours du diocèse de Bourges, n'en comptait pas moins au nombre des quatre premières baronnies du Nivernais ; et, sur le territoire de Patinges il existe encore une rue qui se dirige vers le couvent de Fontmorigny, et qui *d'ancienneté faisait la séparation des deux provinces* (1).

Au surplus, ces inféodations nouvelles, ces changements parcellaires de provinces et de coutumes, peuvent aisément se comprendre, à une époque où les actes des gouverneurs ou marquis de ces provinces, n'étaient point strictement soumis à l'approbation de l'autorité royale ; et, alors que nous trouvons Guillaume I^{er}, comte de Bourges, être en même temps pourvu du marquisat de Nevers (2). Enfin, nous savons que Charles-le-Gros, consentait à modifier certaines circonscriptions seigneuriales, au profit du comte et de l'évêque de Nevers, demeurés fidèles aux descendants de Charlemagne.

(1) Registres notulaires. — La Guerche.

(2) Cartulaire de l'église de Nevers, cité par Pallet. — *Histoire du Berry*. — Bernard, comte de Bourges, est marquis de Nevers. Avant l'an 887, Guillaume, comte de Bourges, était aussi marquis de Nevers.

§

LE CHATEL.

Les vestiges et substructions qui restent de Bois-Rozerein, peuvent nous permettre de rétablir ses *approches défensives*, d'une manière assez exacte. En voici la description moins archaïque que néo-technique :

Situé à l'extrémité orientale de la paroisse du Gravier, aujourd'hui La Guerche, le *castellum de Bosco-Rosarum* n'était éloigné que d'une lieue du formidable donjon de Cuffy que les comtes de Nevers avaient fait construire sur le coteau au pied duquel l'Allier et la Loire venaient joindre leurs eaux.

Il était entouré d'un premier fossé de trois mètres de profondeur, avec *escarpe* et *contrescarpe* revêtues de pierres ou de maçonnerie. L'évasement du fossé mesure huit mètres.

En avant se trouvait un *masque* en terre qui offre encore en son pourtour l'indication d'un chemin ou glacis de six mètres de large ; il a dû anciennement être revêtu d'un petit parapet pour servir de *contre-garde*.

Ces ouvrages défensifs sont encore précédés d'un deuxième fossé, avec *escarpe* ou *contrescarpe* en terre, formant un talus naturel ou *glacis de raccordement*, avec le terrain naturel.

Ce sol était et est encore à l'état marécageux.

Ce deuxième fossé a six cents mètres de pourtour.

Un vaste étang dont la chaussée apparaît encore, et qui servait sans doute de chemin, pouvait à volonté inonder les fossés et les approches. Ses eaux, en s'écoulant, formaient bientôt, sous le nom de Riot-Jacob, un de ces ruisseaux qui arrivaient non loin de là, au pied du château des Ryaulx, pour y faire mouvoir un moulin, et aller ensuite se perdre dans l'Allier.

Sur la plate-forme circulaire de la motte, si nous voulons, à l'aide des substructions que nous y avons observées, resti-

tuer par la pensée la silhouette de l'ancien castel, point ne seraient grands les efforts d'imagination.

Et d'abord, délaissions à d'autres mottes la condition primordiale de recevoir un édifice construit en bois, ainsi que nous le représente la fameuse tapisserie de Bayeux.

N'avons-nous pas, comme à pied-d'œuvre, les carrières du Veullin, des Ryaulx et de la Cense-Margot, *de Censa-Margoti*, qui peuvent abondamment nous fournir ces belles pierres blanches dont le spécimen se retrouve à Sainte-Croix d'Orléans et à Chambord ?

Sur des bases profondes et quadrangulaires, élevons de solides murailles; à l'aspect du nord, accostons une tour assez élevée pour que des signaux puissent être échangés d'un côté avec le donjon de Cuffy, et de l'autre côté avec la vigie placée sur la motte de La Guerche. *Quæ omnia dispiciat.*

Ajoutons les murailles de longues et étroites archières. Couronnons l'édifice de brétèches, à défaut de mâchicoulis.

Sur la tour, n'oublions pas l'eschiffe où se tenait le guetteur ou trompeur avec son olifant (1).

Surmontons le castel d'un toit aigu, et pour ce faire livrons aux *chapuisiers à la grande hache* les plus beaux chênes de la forêt voisine; demandons-leur ces longues poutrelles qu'ils sauront enchevêtrer de manière à ménager la gracieuse courbure des acoyaux.

Enfin armaturons le portail d'une herse, et sur la clé de voûte engravons la croix ancrée ou recerclée de la famille des

(1) Il y a quatre ans, lors de la démolition de l'ancienne église de Saint-Germain-sur-l'Aubois, nous avons retrouvé des peintures murales cachées sous plusieurs couches de badigeon. L'une de ces peintures représentait, avec sa gigantesque stature, saint Christophe traversant une rivière pourvue de nombreux poissons et d'écrevisses; de l'autre côté de la rivière apparaissait en perspective un château-fort. Sur l'une des tours on distinguait le guetteur, qui sonnait de la trompe, et qui de l'autre main tenait une longue lance ornée d'une oriflamme.

Barres, et nous aurons ou à peu près la configuration du châtel de Bois-Rozerein tel qu'il existait au treizième siècle, constituant en temps de guerre, une forteresse avancée prête à obéir et à porter secours au donjon du comte son suzerain, et offrant en temps de paix un séjour plein d'attrait, où châtelains et châtelaines des nombreux manoirs d'alentour, pouvaient venir se livrer à de joyeux déduits.

Aujourd'hui, le noble manoir a disparu pierre par pierre. Les bâtiments qui, comme dépendances nécessaires, avaient été construits dans cet espace compris entre les deux fossés désigné sous le nom de bayle, *ballium*, et qui constituèrent ensuite la cour, *curs*, ou métairie, ont disparu à leur tour à la fin du siècle dernier. Il ne reste plus que cette butte imposante qui sert de point de ralliement aux chasseurs, sous l'appellation de la Motte-de-Bourrain.

§

FAMILLE DES BARRES.

Nous avons vu qu'en 1229 Pierre des Barres était seigneur de Bois-Rozerein.

Nous sommes naturellement amené à parler de cette illustre et chevaleresque famille des Barres qui, dans le courant du douzième siècle, avait acquis une grande notoriété dans le royaume, en même temps qu'à la cour des comtes de Nevers elle établissait sa puissance et sa considération.

Nous voyons, dès cette époque, plusieurs membres de cette maison étendre leurs possessions territoriales dans le Nivernais, et notamment dans les contrées qui joutaient les rives gauches de l'Allier et de la Loire.

Vouloir tenter de restituer une généalogie complète serait chose téméraire, et nous savons trop comment les généalogistes sont exposés à trouver des lacunes et condamnés à commettre des erreurs.

M. Grésy (1) a déjà donné sur les des Barres, en tant que seigneurs d'Oisery (près Dampmartin), un essai généalogique bien digne d'intérêt, sans doute, mais qui peut comporter quelques notes rectificatives.

Dans notre modeste étude monographique, nous nous contenterons de rechercher la série des seigneurs de Bois-Rozerein issus de la famille des des Barres. Nous irons recueillir leurs noms disséminés dans un assez bon nombre d'archives, et nous tâcherons, par la concordance des chartes, de suivre une certaine filiation, en laissant comme toujours à la critique, son entière liberté d'action.

Il est utile que les chroniqueurs fassent connaître tout ce qu'ils peuvent savoir, pour arriver ensuite à apprendre ce qu'ils ignorent.

Si nous nous en rapportons à M. Grésy, le premier des Barres connu avait nom FREDULUS; il aurait eu sept enfants mâles.

M. Grésy ne dit point le nom de sa femme. Dans ses *Chroniques de France*, du Tillet nous apprend qu'elle se nommait Amicie, laquelle avait épousé en premières noces le comte de Montfort, et était sœur du comte Robert de Liceste.

Au nombre des sept enfants de Fredulus, figurerait Guillaume I^{er}, seigneur d'Oisery, qui aurait eu l'insigne honneur de vaincre l'orgueilleux Richard-Cœur-de-Lion, dans un tournoi improvisé à Messine.

Et, tout d'abord, nous osons nous emparer de ce noble chevalier comme nôtre, puisque nous le trouvons seigneur de La Guerche en 1152. *Dominus Guercie regnante Ludovico Ludovici filio et domino Petro Bituricense archiepiscopo episcopante* (2).

Il concédait en cette année, à l'abbaye de Chaligny, un

(1) XX^e volume des *Mémoires de la Société des antiquaires de France*.

(2) *Vidimus* communiqué par M. Le Normand du Coudray.

petit bois dépendant de la métairie de Borderousse, *Grangia de Borda-Russa*.

Le récit du fameux tournoi qui apporta tant de déplaisir à Richard-Cœur-de-Lion, est assez curieux pour être rappelé dans cette notice.

Philippe-Auguste et Richard avaient pris la croix à Vézelay; tous deux s'embarquèrent, le premier à Gênes et le second à Marseille; ils étaient convenus de se rejoindre en Sicile. Mais, au lieu d'y faire une simple relâche, ils passèrent l'automne de 1190 et l'hiver de 1191 dans les murs de Messine.

En attendant que l'heure fût venue de pourfendre les Sarrazins, rois et chevaliers employaient leurs instants à se divertir.

Un soir, raconte M. Guizot, vint à passer, au milieu des croisés réunis dans la plaine, un paysan menant un âne chargé de ces longs et forts roseaux connus sous le nom de cannes; Anglais et Français les achetèrent, et, montant à cheval, ils coururent les uns contre les autres, armés de ces roseaux en guise de lances.

Richard se trouva en face d'un chevalier français, Guillaume des Barres. Les deux champions se heurtèrent si rudement, que leurs roseaux se brisèrent, et que le manteau du roi fut déchiré.

Richard pousse violemment son cheval contre Guillaume, pour essayer de lui faire perdre les étriers, mais il reste ferme en selle, tandis que le roi tombe sous son cheval qui s'abattit dans son élan.

Richard, de plus en plus irrité, fit amener un autre cheval et chargea une seconde fois le chevalier inébranlable qu'il assaillit sans succès.

Emporté par la colère, Richard s'écria qu'il serait à jamais l'ennemi mortel de Guillaume et des siens.

Il ne fallut rien moins que l'intervention des évêques et d'une menace d'excommunication, pour le décider à accorder à Guillaume des Barres la *paix du roi* pendant la durée de la croisade.

§

Guillaume I^{er} aurait eu de son mariage avec Hélisandre, dame de Chaumont, au vicomté de Sens, cinq enfants mâles, savoir :

1° Guillaume, deuxième du nom, qui mourait en 1231 ; 2° Jean ; 3° Eudes ; 4° Pierre, qui devint seigneur de Bois-Rozerein, et 5° Guillaume, dit le Jeune, que nous retrouvons seigneur de La Guerche.

Ce fut l'un ou l'autre de ces deux frères du nom de Guillaume qui eut la bonne fortune de sauver Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines.

Sans trop nous écarter de la vérité, nous pouvons admettre que c'est à la légitime influence de ces nobles chevaliers que la seigneurie de La Guerche dut d'être érigée en baronnie et de prendre rang, elle quatrième, parmi les quatre principales baronnies de la comté du Nivernais.

§

PIERRE DES BARRES.

Pierre des Barres ne doit point être confondu avec son proche parent, autre Pierre des Barres, qui eut pour femme Aalis de Chaumont, et dont le nom se trouve souvent répété dans les archives de l'Yonne, lequel vivait à la même époque que le seigneur de Bois-Rozerein.

Comme ses frères Guillaume, il fut un personnage considérable dans le Nivernais.

En 1208, il concédait à l'abbaye de Fontmorigny, en présence de Guy, abbé, différentes terres qu'il avait acquises de Rémond du Lieu (aujourd'hui domaine de Givry), dans le territoire de Corz (*Curs*, Cours-les-Barres), pour acheter la cire et l'huile destinées à brûler jour et nuit devant le

grand autel, et encore trois muids de vin, mesure de La Charité, pour les messes (1).

Pierre des Barres, comme arbitre, donnait à connaître que la dispute survenue entre Robert d'Aubigny, et le couvent de Fontmorigny, au sujet de certaines prétentions sur le moulin d'Alte-Fièrre et sur un autre moulin, *quod verberat corticem*, l'un et l'autre situés sur la rivière de l'Aubois, près de la grange de Johet, avait été assoupie, et, que pour *reformatione pacis*, c'est-à-dire norrir paix, le couvent s'obligeait à donner dix livres à Robert, et *unam vaccam* à sa femme (2).

Lui-même accordait à ce couvent, en 1213, le droit de pêcher librement dans ses eaux de Corz et dans son étang de Crille, afin que les moines puissent, pendant le Carême, se nourrir de poisson.

En 1215, Pierre et son frère Guillaume étaient donnés comme pléges (cautions), dans le traité intervenu entre le roi et le comte Hervé (3).

En 1221, il acquérait, moyennant deux livres de rente annuelle, plusieurs fiefs, au nombre desquels figuraient Aberaut (l'Aubray, près Cuffy), Saint-Gervais et la Lozette, paroisse de Neuvy-sur-Allier.

Dans une charte de 1222, Archambault, sire de Bourbon, reconnaissait Pierre des Barres, comme son parent, et celui-ci s'avouait, en 1226, homme-lige d'Archambault VI, s'engageant à faire tout son possible pour obtenir du duc de Bourgogne, dont il était le vassal, la permission de reconnaître aussi pour son suzerain le sire de Bourbon (4).

Par suite, il déclarait tenir de ce dernier seigneur, sa maison-forte, les terres et la seigneurie de Verroz (5), situées en la châtellenie de Germigny.

(1) Cartulaire de Fontmorigny. — Archives de Bourges.

(2) Cartulaire de Fontmorigny. — Doit-on lire *baccam* au lieu de *vaccam*?

(3) Titres de Nevers.

(4) *Noms féodaux*. — Archives nationales, cotes 3030 et 3031.

(5) L'emplacement de l'ancien château de Veraux existe encore ; nous y avons recueilli un denier argent de Louis IX.

L'année d'avant, pour l'amour de Jésus-Christ et pour l'honneur de Loys, roi de France, il s'engageait à l'entreprise contre les Albigeois, avec Etienne de Sancerre, Archambault de Bourbon et Guillaume des Barres-le-Jeune (1).

En 1229, comme seigneur de Bois-Rozerein, il consentait à recevoir dans ce châtel, la garnison que le comte de Nevers voudrait y placer, toutes et quantes fois qu'il le désirerait.

Nous le voyons figurer en 1231 avec son frère Guillaume, au nombre des seigneurs et barons, amés et féaux (*dilecti et fideles*), qui jurent de maintenir la charte d'affranchissement octroyée par Guy et Mathilde aux échevins et habitants de Nevers, pour confirmer encore la charte donnée par Pierre de Courtenay en 1194 (2).

Après avoir fait de nombreuses libéralités au couvent de Fontmorigny, où il avait élu sa sépulture, Pierre des Barres mourait en l'année 1233.

Par testament, il nommait pour l'exécution de ses volontés l'abbé dudit couvent, et Thomas, moine, qui plus tard devait aussi occuper le même siège abbatial.

Ce testament donna lieu à de nombreux et regrettables conflits. Enfin, en 1235, l'official de Bourges faisait connaître que Gibaud, seigneur d'Andry, et Pétronille ou Perennelle, sa femme, fille de Pierre des Barres, abandonnaient au couvent de Fontmorigny différents biens meubles qui avaient appartenu à Pierre des Barres; et « ont pardonné audit Pierre des Barres les fautes (lésions dans les biens) qu'il avait pu commettre à l'occasion de ladite Pétronille, *autant qu'ils le pourraient*; et pardonnaient auxdits abbé et religieux, toutes les querelles et disputes qu'ils avaient eues ensemble à l'occasion dudit testament, pourquoi ils ont reçu trois cents livres tournois de la main des exécuteurs testamentaires. »

(1) *Chroniques des rois de France.* — DU TILLET.

(2) Privilèges de Nevers.

ODO DE BARRIS.

Eudes, Odet ou Odon des Barres succéda à son père, Pierre des Barres, dans la seigneurie de *Bosco-Rosarum*, qui se trouve traduit par Bois-Rozère.

Il eut pour femme Marguerite.

En 1241, il approuvait la donation faite par son père au couvent de Fontmorigny, laquelle comprenait, comme nous l'avons vu plus haut, le droit de pêche dans les eaux de Corz et dans l'étang de Crille,

Et faisait don à la même abbaye, pour le salut de son âme, d'un muid de seigle à prendre dans sa métairie de Givry, (*grangia de Givriaco*), et de trois muids de vin dans sa vigne du Clos-Narsaut. Il ajoutait encore des redevances à prélever sur Cours-les-Barres et sur la dîme qu'il possédait à Patinges; enfin, il donnait dix livres à prendre sur Franchèze, destinées au moine qui serait chargé d'entretenir la chapelle créée à Fontmorigny, et dans laquelle gisait son père.

Odon mourait dans le courant de cette même année 1248. Marguerite, sa veuve, qui aima à conserver sa qualité de dame de Bois-Rozère, épousa bientôt Guillaume de Bourbon, seigneur de Bessay (1).

Elle faisait aussi son testament en 1250, et prescrivait que les trente-six livres douze sols tournois qu'elle redevait sur le legs contenu au testament de son défunt mari, fussent acquittés à Fontmorigny.

Enfin elle faisait des legs à différentes églises, et donnait quatre septiers de seigle pour la célébration de son anniversaire.

(1) Aujourd'hui Bessais-le-Fromental, canton de Charenton (Cher). Dans cette paroisse il existe encore un vieux châtel-fort qui porte le nom de des Barres. — LA THAUMASSIÈRE.

JEAN 1^{er} DES BARRES.

Jean des Barres, issu du mariage d'Odon avec Marguerite, devint seigneur de Bois-Rozère.

En 1270, le pieux chevalier donnait à connaître que prêt à partir pour aller au-delà des mers *voto salvando*, « il constituait, en son lieu et place, Thibaud de Villaine, Philippe de Borg et Achard de Parcon (1), tous trois ses chambellans, pour avoir soin de ses biens, et iceux payer ses debtes. » Il confirmait encore la donation faite par son grand-père, Pierre des Barres, et par Marguerite, sa mère, au profit du couvent de Fontmorigny.

Comme on le voit, les libéralités d'alors, résultant des testaments, avaient souvent besoin de confirmation et d'approbation de la part des héritiers des testateurs; ce qui n'empêchait pas de voir fréquemment surgir d'étranges controverses au sujet de leur parfaite exécution.

Jean des Barres mourut où il plut à Dieu, c'est-à-dire à Nicosie. L'abbé de Fontmorigny traversa les mers pour aller quérir et rapporter en son monastère le corps du preux chevalier. Ce voyage et toutes les cérémonies civiles et religieuses, faites en l'honneur du défunt, furent l'occasion d'énormes dépenses. On voit alors Pierre et son frère Guy des Barres, tous deux fils de Guillaume, seigneur de La Guerche, ainsi qu'un de leurs neveux, fonder pour le repos de l'âme de Jean, leur frère et oncle, une vicairie dans l'abbaye de Fontmorigny, qu'ils dotaient de quinze livres de rente, à prendre sur la châtellenie de La Guerche (2).

(1) Il existait à Jouet une motte entourée par les eaux de l'Aubois, qui appartenait à la famille de Parcon. — 1202, Jean Parcon; 1208, Arnulfe de Parcon; Girard, fils d'Achard de Parcon. — Cette motte s'appelait la motte Chevreau.

(2) Archives de l'Yonne. — On y lit Fontenay au lieu de Fontmorigny. Cette erreur est facile à rectifier, puisque la charte indique l'abbaye comme étant située au diocèse de Bourges.

ODON II.

Nous trouvons Odon ou Odot héritier et fils aîné de Jean des Barres, d'heureuse mémoire, sieur de *Bois-Roset*.

Comme il négligeait d'exécuter, en tout ou en partie, le testament de son père, il se trouvait en butte aux réclamations incessantes des moines de Fontmorigny; il se laissa alors emporter par sa fougue hautaine, et, de complicité avec ses affidés, il osa maltraiter l'abbé et les moines dudit couvent.

Ceux-ci eurent recours à la justice du roi, et Odon était condamné à cent livres et cent sols tournois, *pro quibusdam injuriis prolatis*.

Odon, bien conseillé sans doute, ne voulut point appeler de cette sentence; mais comme il ne possédait point le numéraire nécessaire pour acquitter le montant de sa condamnation, il intervint une transaction aux termes de laquelle il constituait au couvent dix livres tournois de rente, payable annuellement à la Saint-Denis, sur le pont de Nevers (1).

JEAN II DES BARRES.

A Odon II succéda Jean II : en 1283 il était à la fois seigneur de La Guerche et de Bois-Rozère; il faisait en cette année son testament, et mourait bientôt après.

En 1291, Isabeau, sa veuve, dame de Bois-Rozère, sœur de Guillaume de Thianges, seigneur de Rosemont, faisait reconnaissance à Robert, comte de Nevers, d'un petit fief qu'elle tenait de son frère, lequel l'avait acquis de l'évêque d'Orléans.

(1) C'est là le plus lointain témoignage que nous ayons trouvé de l'existence d'un pont sur la Loire et de la foire qui s'y tenait le 9 octobre; nous savons aussi que ce pont s'écroulait en 1309, par le moyen des grandes eaux.

A partir de 1291, nous trouvons dans la série nominative des seigneurs de Bois-Rozerein des lacunes que nous regrettons de ne pouvoir remplir; il nous faut arriver jusqu'en 1367 pour rencontrer une charte qui nous apprenne que Jean des Barres, chevalier, était alors seigneur de Bois-Rozère, et qu'il avait pour femme N. de Sellière, dame de Sercy.

Quarante-quatre ans après, nous voyons un de ses successeurs, Louis des Barres, qui se refuse d'acquitter à l'abbaye de Fontmorigny, la quotité des redevances qui avaient été léguées par ses ancêtres. Le motif en était basé sur cette considération: « que, par suite des guerres, les terres n'étaient plus en rapport comme ci-devant. »

Après Louis des Barres, et encore par suite des troubles et divisions qui si longuement eurent cours dans le royaume, nous sommes forcé de compter, sinon comme seigneur fiefié, au moins comme détenteur de Bois-Rozerein, un de ces capitaines aventuriers qui cherchaient avant tout « à faire mould grandement leur profit dans quelqu'entreprise hardie »; il se nommait François l'Aragonais.

Pendant la guerre des Anglo-Bourguignons, les chevaliers des Barres étaient demeurés fidèles au parti du roi. A cette époque, Perrinet Grasset était maître de La Charité; et François l'Aragonais commandait dans Saint-Pierre-le-Mouëtier. De sa propre autorité, il s'était fait reconnaître bailli du ressort et, en vertu de l'octroi qu'il prétendait lui avoir été fait par Henri VI, roi de France et d'Angleterre, il s'était mis en possession de toutes les terres qui appartenaient aux des Barres.

§

Sans doute le moment serait venu pour le chroniqueur, de rechercher quelles furent les destinées diverses du châtel de Bois-Rozerein pendant ces années pleines de sang et de désastres qui suivirent la bataille de Poitiers, et qui, pen-

dant une période centenaire, virent éclore la guerre civile, la guerre sociale et la guerre étrangère.

Mais, hélas ! nous sommes bien empêché. Les annales locales se taisent ; elles semblent avoir été emportées dans le néant avec le souvenir des habitants immolés ou dispersés.

L'historien Guy-Coquille se contente de nous dire « qu'à cette époque le pays du Nivernais se trouva fort brouillé ».

Froissart lui-même, qui a prodigué tant de détails sur les gestes des Anglo-Navarrais, garde un regrettable silence sur les événements particuliers au fait de guerre, dont furent témoins nos contrées du Berry et du Nivernais.

Il se contente de répéter le récit qu'en 1338 lui faisait un jour le bâtard de Mauléon : « Je tenais lors, disait le vieux capitaine, un chastel que on appelle le Bie-d'Allier, assez près de La Charité, en allant en Bourbonnais, et avais quarante lances dessous moi, et fis pour ce temps (1363) au pays et marche de Moulins, moult grandement mon proufict, et environ Saint-Père-le-Moustier. »

Nous avons établi déjà (1) qu'au lieu de *Bie-d'Allier*, il convenait de lire *Cuffy*, par la raison fort simple qu'il n'y a jamais eu de château au Bec-d'Allier, et que cette localité et Cuffy offrent, dans la même paroisse, un point géographique à peu près identique.

Or, si le bâtard de Mauléon occupait le châtel de Cuffy, il est bien présumable que quelques-unes de ses quarante lances, qui constituaient un effectif de près de deux cents hommes, ont dû occuper Bois-Rozeraïn qui en était une dépendance.

Quoi qu'il en soit, chaque jour la découverte de précieuses chartes vient confirmer avec plus de précision ce que l'on savait déjà, c'est-à-dire qu'à divers intervalles, nos contrées nivernaises et berrichonnes furent visitées tour à tour :

Par les Anglais, enorgueillis de leurs succès ;

Par ces compagnies de routiers qui renaissaient sans cesse ;

(1) *Epigraphie historique de La Guerche*, page 151.

Par les Bretons-Navarrais,
Et par les Anglo-Bourguignons.

Situé près du *Bie*, c'est-à-dire du confluent de l'Allier et de la Loire, Bois-Rozerein a dû voir s'organiser ces douze cents hommes d'armes qui, en 1363 (1), à la solde de Louis de Navarre, et, sous le commandement de La Salle et d'Hortingo, s'emparaient de La Charité-sur-Loire; et qui, faisant de cette place leur quartier général, organisaient, de concert avec le bâtard de Mauléon, des incursions dans tous les environs, toujours prêts à écheller et villes et châteaux.

Nul doute que Bois-Rozerein ne se trouvât au nombre de ces vingt-sept villes et châteaux, sis sur la Loire, qui étaient tombés au pouvoir des ennemis, « à quoi l'archiprêtre (Arnaud de Cervole), capitaine de Nevers, n'y savait ni pouvait remédier. »

Après le départ des Navarrais, ainsi que Cuffy son suzerain, le châtel de Bois-Rozerein répara les dommages que lui avait fait subir l'occupation étrangère; mais les temps de paix et de sécurité étaient bien loin d'éclorre.

Notre castel a-t-il vu passer : Bernard de Labrac et Naudon de Baugerant, avec leurs routiers, qui pilloyent et dévastaient partout pleins de mal volonté (1367) ?

Le guetteur, du haut de sa tour, a-t-il signalé les chevauchées de Teste-Noire et de Jean l'Abbé (1384) ? et le passage de Pye-de-Vache avec ses malandrins (1385) ?

Les Anglais qui, en 1372, avaient brûlé le château de Cours-les-Barres et l'avaient réduit à n'être plus qu'une motte entourée de fossés, connue aujourd'hui sous le nom de la *Motte-Pillée*, sont-ils venus à entreprise contre Bois-Rozerein ?

A toutes ces questions nous ne saurions répondre que par des conjectures que la proximité des lieux semblent rendre

(1) La date de l'occupation de La Charité, sur laquelle se taisent bien des chroniqueurs modernes, peut être fixée au mois d'octobre 1363. (FROISSART, édition Luce, sommaire, t. VI, p. Lxi.)

rationnelles. Il devait partager les éventualités de guerre qui atteignaient Cuffy. Or, nous savons qu'en cette même année 1372, Bartholomé d'Arbousse, capitaine-châtelain de Cuffy, « pour ce que les Anglais chevauchaient sur le pays de Berry, assez près du château, avait cru nécessaire d'appeler à sa défense quatre arbalestriers : Thomas Le Breton, Guilemin de La Charité, Guillaume des Couches et Pierre Guyot, lesquels séjournèrent depuis la semaine de la Madeleine jusqu'au cinq aoust (1) ».

Nous dirons encore qu'à ces époques néfastes, les désastres furent tels, que Thomas Voisin, capitaine-châtelain de Cuffy, écrivait en 1400 « que les terres de la châtellenie n'étaient plus en rapport, étant devenues en buissons et demeurées vacques, nul ne se trouvant pour les labourer ».

Cependant, au si beau et si malheureux pays de France, la guerre continuait sa fatidique période centenaire.

Après la bataille de Cravant, Perrinet Grasset, qui avait quitté son métier de maçon pour se faire homme de guerre, était rentré triomphant dans La Charité-sur-Loire, qui déjà avait été soumise à ses lois, mais qu'il avait été forcé d'abandonner en 1419.

« En ce temps-là (1423), » dit la chronique des Cordeliers, « fust prinse La Charité, par subtilité et sans défense, par ung machon, Perrinet Grasset, capitaine de gens d'armes de la partie des Bourguignons (2). »

Nous n'avons point ici à rappeler les sanguinaires exactions auxquelles se livra cet aventurier, qui finit par devenir grand panetier dans la maison de Bourgogne, mais nous constaterons qu'il contribua efficacement à l'envahissement

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 4376-4384.

(2) Perrinet Grasset. On trouve ce nom écrit de diverses manières : Gracet — Graçay — Gressert — Gressart. — MM. Chazaux et J. Qui-cherat ont prouvé que le véritable nom est Grassart.

Il importe au surplus de ne point confondre ce personnage, qui vivait encore en 1440, avec Perrin Grasset, qui fut créé chevalier et nommé châtelain de Cosne.

de la rive gauche de l'Allier et de la Loire par les Anglo-Bourguignons, lesquels firent de Cuffy et de La Guerche deux places fortes pour tenir en échec Bourges, devenu la capitale du royaume (1).

Il n'est point douteux qu'à cette époque Bois-Rozerein n'ait eu à subir l'occupation anglaise, au moins jusqu'au moment où l'amiral Louis de Culant, aidé de Rodrigue de Villandrando, fût parvenu à rejeter les ennemis sur les rives opposées des deux rivières (1424).

Construit pour la guerre, Bois-Rozerein devait succomber par la guerre. Il partagea le sort commun qui atteignit tous les châteaux d'alentour.

Il fut ruiné comme le châtel d'Apremont, que ses douze tours furent impuissantes à protéger. Il fut dévasté comme le château d'Omerly-les-Estrats, qui appartenait aussi à la famille des Barres, et qui aujourd'hui n'offre plus qu'un tertre imposant, ignoré au milieu des grands bois d'Apremont, avec le nom roturier de Lieu-Rivet (2). Seul, le vieux donjon carré de Cuffy reste encore debout après avoir été restauré par le comte Jehan de Nevers qui, en 1461, donnait un appointement pour rappeler la population sur ses terres abandonnées, disant : « que tous ceulx qui voudroient venir demourer audict Cuffy, pourroient prendre dans ses forêts le bois nécessaire pour bastir et pour leur chauffage (3). »

Quoi qu'il en ait été, les nombreux fers de flèche et les débris d'armures qui ont été recueillis dans l'enceinte de la forteresse, les traces manifestes d'incendie qu'on y a remarquées, témoignent suffisamment que Bois-Rozerein a été en butte aux entreprises de l'ennemi, et que si parfois il a

(1) J. QUICHERAT, *Vie de Villandrando*. — Chronique de Raoulet, le héraut du Berry.

(2) Les mariniers de nos contrées ont conservé le souvenir du passage de Jeanne d'Arc à Apremont; l'un d'eux me disait que c'était au Lieu-Rivet que l'héroïne avait *fait escale* avant de saluer par un boulet de canon le donjon du château.

(3) Titre entre nos mains.

trouvé de vaillants défenseurs, il finit par subir la loi du vainqueur.

Après la prise de Saint-Pierre-le-Moûtier par Jeanne d'Arc, les officiers du bailliage royal, qui s'étaient retirés dans le bourg de Saint-Etienne de Nevers, se hâtèrent de retourner prendre possession de leur siège ordinaire. François l'Aragonnais se trouva dépouillé de sa qualité de bailli, mais il dut garder encore pendant quelque temps sa main-mise sur les terres de Bois-Rozerein; il imitait en cela Perrinet Grassard qui, nonobstant la paix et les injonctions de Charles VII, ne consentit à abandonner le château de Maulce et la ville de La Charité, que moyennant de grosses indemnités, et après avoir préalablement stipulé « que lui et les siens ne sauraient estre à l'avenir molestés et travaillés par gens de justice, pour cause de pilleries, robberies, des-trousses, excès et délitz, sacrilèges et bouttements de feu ».

§

LOUIS DES BARRES.

Dès avant l'année 1450, nous retrouvons enfin Louis des Barres paisible possesseur de Bois-Rozerein.

Ce seigneur fut le premier qui crut devoir ajouter à son nom l'appellation de *le Barrois*.

Par suite, la baronnie de Neuvy-sur-Allier, qui lui appartenait, prit la désignation de Neuvy-le-Barrois (1).

Et désormais les des Barres-le-Barrois formèrent comme une branche particulière qui permet de les distinguer parmi les nombreux rameaux de leur maison.

Louis avait épousé Jeanne de Giac, petite-fille du malheu-

(1) Cours-les-Barres doit sa désignation adjonctive à la famille des Barres. En 1413, Louis des Barres était seigneur du château du Breuil, en la châtellenie d'Aisnay-le-Château; le manoir prit le nom de Le-Breuil-des-Barres.

reux Pierre de Giac, chancelier de France et seigneur de la tour de Jouy (1).

JACQUES DES BARRES.

Après Louis, nous voyons Jacques des Barres. Il faisait, en 1471, foi et hommage au comte de Nevers pour sa seigneurie de Bois-Rozerein, que l'abbé de Marolles écrit improprement Bois-Josserand.

Il décédait en 1498, laissant quatre enfants : 1° Louis, 2° François, 3° Jacques et 4° Jean, qui fut d'abord curé de Mars-sur-Allier et devint abbé de Fontmorigny (1512-1523) (2). Il était protonotaire du Saint-Siège apostolique, et avait reçu à Bourges ses grades de licencié en l'un et l'autre droit.

Louis II succéda à Jacques, et devint maître d'hôtel ordinaire de la reine. Il donnait procuration à Jean, son frère, pour faire foi et hommage des terres et seigneurie de Bois-Rozerein.

Il mourait en 1544, laissant pour veuve la célèbre Marie de Brabançon qui, pendant quinze jours, soutint contre les catholiques le siège de son château de Bannegon.

Après la mort de Louis II, son frère, François des Barres-le-Barrois, qui occupa aussi le siège abbatial de Fontmorigny (1537-1551) (3), devint seigneur de Bois-Rozerein.

En cette qualité, il afferma les terres de sa seigneurie à Gilbert Champriat, dont le nom est demeuré attaché à un domaine situé entre Germigny et La Guerche.

Le 5 mai 1581, il consentait bail nouvel à Jean Carreau, qui a aussi laissé son nom à la métairie dite des Carriaux, laquelle relevait de Bois-Rozerein (4).

(1) LA THAUMASSIÈRE.

(2) *Gallia christiana*.

(3) *Idem*.

(4) Titres entre nos mains.

Après lui nous trouvons pour seigneur de Neuvy, d'Apremont et de Bois-Rozerein, un nouveau François des Barres-le-Barrois, plus connu sous le nom de Neuvy. Sous les ordres de M. de La Châtre, il prit une part très-active dans les guerres de la Ligue. Furieux d'avoir vu le duc de Nevers s'emparer de Sancoins et de son château d'Apremont, qui fut livré, moyennant une somme d'argent, par le capitaine Fresne (1592), il s'empara violemment des Aix et de Mont-faucon (1), et vint bientôt après trouver la mort au siège de l'abbaye de la Prée, en Berry.

Il ne laissait point d'enfants. Dame Perronnelle de Bellangier, veuve de Anne de Ligondès, que nous croyons être sa nièce, et fille de Jacques de Bellangier lieutenant-général au gouvernement du Nivernois en 1563, se porta comme héritière *simple* de François des Barres.

La succession de celui-ci était fortement obérée, si bien que les baronnies de Neuvy et Apremont et autres seigneuries, furent mises en décret et vendues, le 4 septembre 1602, au bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier.

C'est à cette époque que Bois-Rozerein sortait de la maison des Barres, après y être demeurée pendant près de quatre siècles.

Cette longue période dépasse de deux cents ans la limite trop restreinte que M. Grésy avait cru devoir accorder à l'existence de cette famille dans nos contrées nivernaises et berrichonnes.

§

NOUVEAUX SEIGNEURS.

Au nombre des nouveaux seigneurs détenteurs de la terre de Bois-Rozerein, nous trouvons Jérôme de Galline.

Il avait épousé Anne Desprès, d'une famille nivernaise.

Devenue veuve, elle faisait compte un jour avec Jacques

(1) Aujourd'hui Villequiers.

Clerc, son métayer, et détalquait vingt-cinq livres pour le prix d'une vache que les loups avaient mangée faute de garde.

En 1642, Jérôme ou Hiéronyme de Galline, seigneur de Bois-Rozerein, était attaché à la maison du duc de Nevers en qualité d'écuyer d'écurie (1). Il accompagnait le duc « qui se trouvait alors du côté de Sedan, pour empêcher d'entrer en France au comte nommé Mouchefer, qui assiégeait et ruinait partout où il passait, mais qui fut repoussé par le seigneur de Nevers ».

A Jérôme succéda Louis de Galline, qui prenait le titre de baron de Bois-Rozerein ; il était maréchal-des-logis d'une compagnie de cheval-légers au régiment de Thirion.

Il avait épousé Pierrette de Noury.

En 1661, il afferma le domaine et la métairie de la cour de Bois-Rozerein à François Pinet, marchand à Nevers. Ce bail était fait en présence de François Roussel, seigneur des Ryaulx, « l'excellent avocat, » de la légende de l'abbé de Berthier, prieur de Saincaize.

De cette terre dépendaient les étangs de la Forge-de-Chatreau, ceux du Pont et des Grilots, ainsi que la petite retenue d'eau qui avait servi autrefois à inonder les fossés du châtel féodal.

Louis de Galline laissa six enfants mineurs, qui tombèrent sous la tutelle de François de Godine, écuyer, sieur de Chabannes et des Craux, paroisse de Dienne, en Nivernais.

En 1709, les seigneurie et justice de Bois-Rozerein étaient acquises par Philippe-Jules-François Mazarini-Mancini, duc de Nevers. Il venait d'épouser Marie-Anne Spinola, qui lui apportait les titres de grand d'Espagne et de prince de Vergagne.

Le 4 octobre de la même année, Michel de Varennes, conseiller du roi et receveur en titre du duché, faisait, sous le bon plaisir de Monseigneur, bail de la terre de Bois-Rozerein.

(1) Abbé DE MAROLLES.

Cinquante ans après, il était procédé devant Glaut, notaire à La Guerche, à la reconnaissance du terrier desdites terres, justice et seigneurie ; et nous voyons parmi les tenanciers soumis à foi et hommage, Pierre-Noël Léveillé, écuyer, seigneur du Fournay, qui déclare être tenu à cinq sous de cens et à huit boisseaux d'avoine, à cause du bois-taillis appelé les Coques - d'Amont, situé en la justice de Bois-Rozerein.

L'époque de la Révolution était arrivée ; Cuffy et Bois-Rozerein appartenaient alors à Louis-Jules-Barbon Mazarini-Mancini, ci-devant duc de Nivernais. Malgré son grand désintéressement et son adhésion complète aux principes nouveaux, il fut néanmoins emprisonné le 13 septembre 1793, et quinze jours après, le Nivernais Chaumette, procureur de la Commune, proposait de l'y maintenir jusqu'à ce qu'il eût restitué à la veuve et à l'orphelin toutes ses concussion !

Mais, impassible, le vieil académicien presque octogénaire se contentait de répliquer :

Je verrai Minos sans effroi,
Qu'a-t-il à reprendre à ma vie ?
La vertu fut ma seule loi,
Être aimé fut ma seule envie.

Néanmoins la plupart de ses biens furent saisis et vendus par la nation.

Bois-Rozerein forma, sous le nom de Bourrain, un lot qui fut adjugé à M. Chailloux des Barres, secrétaire du roi avant la Révolution, propriétaire des forges importantes de Sauvage, près La Charité, et qui exploitait divers fourneaux dans nos contrées, notamment le fourneau du Chautay, qu'il avait acquis des Nuchèze et Torcy.

Le fils de M. Chailloux des Barres, dont le nom est demeuré justement estimé des archéologues, avait épousé M^{lle} de Champagny de Cadore ; il était devenu attaché d'ambassade, préfet et baron. Mais, avec la chute de l'Em-

pire, il vit sombrer sa brillante position et sa fortune. Son père, pour combler un désastre fâcheux, se trouva dans la nécessité de vendre Bourrain et le fourneau du Chautay.

Ces immeubles furent acquis par M. Dupin, agent de change à Paris, qui les transmit à sa fille M^{me} Alexis Revenaz.

Aujourd'hui ces biens demeurent encore fraternellement indivis entre les mains de MM. Revenaz, dont le nom se rattache à de nombreuses créations de bienfaisance.

Pendant de longues années, l'exploitation des bois de Bourrain servit par aménagement à l'entretien des fourneaux circonvoisins.

Les fermiers ou régisseurs du Chautay mirent non-seulement les bois en coupe réglée, mais ils demandèrent aussi aux ruines du vieux château les pierres qu'ils employaient aux constructions ou réparations nécessitées par l'exploitation du fourneau.

C'est alors qu'on découvrit au milieu des substructions une certaine quantité de blé que la flamme avait torréfié.

On trouva aussi un grand nombre de fers de flèche, et un casque fermé qui contenait encore l'ossature de la tête de quelque combattant.

Tous ces objets, qui témoignaient suffisamment de fastes belliqueux de la vieille forteresse, n'ont point été recueillis (1835).

Sans doute, si des fouilles étaient pratiquées dans sa double enceinte, il serait possible de retrouver quelques-uns de ces débris chers à l'histoire locale et aux musées de nos provinces.

Aujourd'hui, le touriste ne saurait rencontrer dans les fossés qui l'entourent que quelques pierres d'assises, rapprochées pour servir d'âtre aux charbonniers, ou bien ces roseaux *rosæ*, toujours vivaces et abondants qui avaient primitivement fait donner au château le nom de Bois-Rozerein, *Boscum-Rozarum*, et qui, pour ainsi dire, perpétuaient encore le souvenir de ce fameux tournoi où Guillaume des

Barres avait vaincu Richard-Cœur-de-Lion sous les murs de Messine.

§

Ne nous reste-t-il plus rien à dire à propos de Bourrain ? Pour plaire aux curieux, le monographe doit-il livrer les minimes détails qu'il a pu recueillir ? Ainsi que M^{me} de Sévigné, soyons résignés à considérer comme devant être de l'histoire un jour les faits dont nous sommes les témoins. Or, voici un fait qui, pour n'être point précisément archéologique, peut se rattacher volontiers à nos chroniques modernes.

Un jour, sur le sommet de ce tertre où Pierre des Barres avait élevé son castel, et où Jean des Barres, son petit-fils, s'en allant mourir à Nicosie, avait déployé sa bannière, on vit flotter une espèce d'oriflamme qui n'avait rien de bien chevaleresque.

C'était en 1848, le gouvernement d'alors, désireux de débarrasser Paris du trop grand nombre de ces travailleurs incommodes et turbulents qui, à la première comme à la dernière heure, peuplaient les ateliers nationaux ; avait cru devoir diriger un millier d'entre eux dans nos contrées, pour être employés au terrassement du chemin de fer d'Orléans, entre La Guerche et Le Guétin.

Il s'agissait précisément de pratiquer cette tranchée au milieu de laquelle apparaît une maisonnette qui, semblable à une sentinelle isolée, répond au nom de Bourrain.

Des baraquements avaient donc été préparés à l'avance pour recevoir *les Parisiens*. Le campement avait été placé au pied même de cette butte qui n'avait jamais vu dans ses approches une semblable compagnie de routiers.

Ces travailleurs résumaient une étrange variété de professions, et beaucoup d'entre eux n'étaient guère aptes aux rudes travaux qui leur étaient destinés.

Ils s'appliquèrent donc à faire le moins de besogne possible ; ils ne mirent tout d'abord un peu d'ardeur que pour

rechercher dans les décombres du vieux château ce trésor qui, par tradition, devait immanquablement s'y trouver enfoui.

Bref, un beau matin, l'un de ces Parisiens s'avisait d'arborer, sur le sommet de la butte, une espèce de drapeau sur lequel figurait en rébus ces mots philanthropiques :

MORT A QUI SUERA.

C'était là une paraphrase du fameux refrain : *Nourris par la patrie* ..

C'était aussi l'expression du droit au travail !

§ §

Le voyageur qu'emporte la locomotive à travers les bois de Bourrain, en voyant apparaître près du bord du chemin le monticule circulaire qui émerge au milieu des ronces et des roseaux, demandera peut-être s'il ne cacherait point quelque trésor tumulaire et préhistorique ? Nous lui répondrons en lui offrant humblement les parcelles d'un maigre butin que nous avons recueilli péniblement dans la lecture des chartes ; c'est là notre plus sûr trésor !

L. ROUBET.



SÉANCE DU 3 JUIN 1880.

Présidence de M. l'abbé LABORDE.

Les membres présents à cette réunion n'ont qu'une voix pour exprimer la tristesse qu'ils ressentent de la maladie de Mgr Crosnier, notre président ; tous font des vœux pour le rétablissement de sa santé, naguère encore si vigoureuse.

Sur l'invitation qui lui en est faite par M. le docteur Subert, M. l'abbé Laborde donne des détails techniques fort intéressants sur l'éclairage électrique qu'on a récemment expérimenté à Nevers, pendant le concours régional.

M. l'abbé Boutillier commence la lecture du premier chapitre d'une notice sur les gentilshommes verriers établis à Nevers, dès la fin du seizième siècle. L'histoire du seigneur *Jacobo Sarodo*, qui paraît avoir, le premier, porté cet art de la verrerie dans notre ville, à l'appel du duc Ludovic de Gonzague, captive surtout l'attention autant par l'attrait de la nouveauté que par l'abondance des détails curieux qui la remplissent. La suite de cette étude est réclamée avec instance, pour entrer au plus tôt dans le *Bulletin*.

Le même membre dépose sur le bureau, en attendant qu'il ait pu terminer l'histoire des verriers, travail qui demande des recherches fort minutieuses, un mémoire lu il y a déjà longtemps, sur les rétributions données par les échevins aux anciens prédicateurs de la ville de Nevers pendant l'Avent et le Carême, depuis le quatorzième siècle jusqu'à la Révolution.

L'impression de ce mémoire, votée lors de sa lecture, avait été retardée par la révision et le complément de la liste des prédicateurs qui lui fait suite, de 1426 à 1789.



SÉANCE DU 1^{er} JUILLET 1880.

Présidence de M. le docteur JACQUINOT.

Un membre rappelle qu'à l'issue de la dernière séance, par suite de la communication de M. l'abbé Boutillier sur les gentilshommes verriers de Nevers, les sociétaires sont allés visiter l'ancienne Verrerie Royale établie dans la rue de la Tartre, à l'angle de la rue Conrade, précédemment rue aux Chevaux ; il fait observer qu'il serait très-utile de visiter ainsi certaines vieilles maisons de notre ville qui offrent de véritables curiosités. Cette proposition est admise en principe ; une décision sera prise ultérieurement.

La parole est ensuite à M. le Bibliothécaire, qui donne lecture de la liste des ouvrages récemment offerts à la Société ; il propose de ne plus rejeter cette liste à la fin de nos *Bulletins*, mais de la placer à la suite des procès-verbaux, selon l'usage de la plupart des sociétés. Cette proposition est favorablement accueillie, et M. le Président remercie M. l'abbé Boutillier du service qu'il rend à ses collègues en signalant, dans les diverses sociétés, les mémoires qu'il croit devoir présenter un intérêt particulier.

M. Jacquinot termine la séance en rendant compte d'une visite qu'il vient de faire au musée de Saint-Germain ; il décrit verbalement des poteries romaines du mont Beuvray qui y sont conservées.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

1^o *Les Echanges internationaux, littéraires et scientifiques*. Leur histoire, leur utilité, leur fonctionnement au ministère de l'instruction publique de France et à l'étranger (1832-1880), par Alphonse Pessin. Paris, 1880.

2^o *L'Investigateur*, journal de la Société des études historiques, ancien Institut historique. 45^e année, septembre à décembre 1879. 46^e année, janvier, février 1880. Ce dernier fascicule contient un article de M. A. Combier, intitulé : *Un Livre de raison laonnais*, qui nous rappelle celui qu'a publié récemment notre regretté collègue, M. Paulin Riffé, dans le quatrième volume des *Essais généalogiques sur les familles du Berry*, consacré à la famille Hodeau. Ces livres de raison (*liber rationum, liber domus meæ*), sur lesquels l'attention est appelée tout particulièrement aujourd'hui, depuis la publication du beau livre de M. de Ribbes : *Les Familles et la Société en France avant la Révolution*, étaient, on le sait, le livre des comptes de la maison, dans lequel les chefs de famille avaient l'habitude d'inscrire l'état de leurs affaires et les principaux événements de leur vie domestique.

Il serait à souhaiter que quelque livre de ce genre pût être découvert dans les archives de nos anciennes familles nivernaises, et publié dans notre *Bulletin*.

3° *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (ancienne Académie d'Angers), tome XX, 1877-78.

Dans un travail très-important de M. L. Rondeau, sur Saint-Michel-du-Tertre d'Angers, nous remarquons un chapitre concernant *les Mystères* de la Passion et autres, joués à Angers au quinzième siècle, et qui nous rappelle l'étude publiée dans notre *Bulletin* sur les mêmes mystères joués à Nevers dès la fin du quatorzième siècle.

4° *Bulletins de la Société d'étude des sciences naturelles de Béziers*. Compte-rendu des séances. Extrait des procès-verbaux. Quatre fascicules, dont un pour 1876, un pour 1877, deux pour 1878.

5° *Bulletin de la Société linnéenne de la Charente-Inférieure*, troisième et quatrième année, 1879, 1880. Deux petits cahiers in-12. Le second cahier, rempli par un mémoire de M. de Toyon, sous ce titre : *Onomastique de la Saintonge*, promet une étude intéressante. Le premier chapitre, intitulé : *Généralités*, se subdivise en trois paragraphes, dont le premier a pour titre : Origine des noms ; le deuxième : Chronologie des noms ; le troisième, Géographie des noms. — Un deuxième chapitre, intitulé : *Etude des noms*, commence en donnant les noms traduits ou dérivés de la vieille langue celtique. — A continuer.

6° *Société des sciences et arts agricoles et horticoles du Harve*, seizième bulletin, 1879.

7° *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, deuxième série, tome XXI, n° 2, 1879. Deuxième trimestre.

Nous signalons aux docteurs-médecins de la Société une étude sur la *longévité des médecins à Orléans*. Rappelant l'aphorisme d'Hippocrate, *vita brevis*, le docteur Charpignon, auteur du mémoire, est heureux de constater que la durée moyenne de la vie des médecins orléanais est de soixante-deux ans, dépassant ainsi de beaucoup les moyennes de cinquante ou cinquante-sept ans au plus, habituellement admises.

8° *Travaux de l'Académie nationale de Reims*, 63^e et 64^e volume, année 1877-78. Il convient de signaler dans le premier volume un mémoire de M. Ch. Loriquet sur les triens mérovingiens du pays de Reims, à la légende *Vico sancti Remi* ou *sancti Remidi*, et dans le second, une étude magistrale de M. Jadart sur le grand bénédictin qui est une de nos gloires nationales, dom Jean Mabillon.

9° *Conférence sur le phylloxera* faite à la sous-préfecture de Claincy, le 29 novembre 1879, par M. Piffaut, pharmacien, fondateur et conservateur du musée de Varzy (Nièvre).

10° *Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du département du Var*, tome IV, troisième livraison, 1880. — Ce fascicule commence par la publication d'un rapport du comité d'études et de surveillance de Draguignan sur le

phylloxera, qui nous rappelle l'étude de notre collègue.

11° *Journal des Savants*, deux fascicules, janvier et février 1880.

A consulter tout spécialement les deux articles de M. de Saulcy, intitulés : *Le Musée de Saint-Germain*, et tendant à prouver, d'après l'étude des monuments que les Celtes et les Galates ne représentent qu'une seule et même race, mais ayant des coutumes différentes.

12° *Revue des sociétés savantes*, septième série, tome I^{er}, en quatre livraisons, et première livraison du tome II.

13° *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, par Edouard Fleury, 3^e volume, 1879. Cette troisième partie de la splendide publication de l'infatigable secrétaire général de la Société académique de Laon comprend l'étude des monuments du roman primitif, du roman secondaire et de la transition.

14° *Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille*, tome XXXIX, quatrième de la huitième série, 1880.

15° *Œuvres chirurgicales et médicales* du docteur G. Guillon, 1879.

16° *Journal des Savants*, avril, mai 1880.

17° *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome VII.

18° *Société d'histoire naturelle de Toulouse*, 10^e année, 1877, 3^e fascicule ; — 12^e année, 4^e fascicule 1878 ; — 13^e année, 2^e, 3^e et 4^e fascicules 1879.

Le fascicule de 1877 contient un article intitulé : *L'art chez les chasseurs de rennes de l'Europe préhistorique*, par M. Emile Cartailhac, avec un grand nombre de très-intéressantes gravures d'ossements sculptés et gravés de Laugerie-Basse.

DES ANCIENS PRÉDICATEURS

DE LA VILLE DE NEVERS

PENDANT L'AVENT ET LE CARÊME

ET DE LEUR RÉTRIBUTION PAR LES ÉCHEVINS ET HABITANTS

(DE 1395 A 1790.)

I.

Plusieurs fois déjà nous avons extrait du trésor des archives communales de cette ville divers titres originaux et inédits concernant spécialement les artistes qui, depuis la fin du quatorzième siècle, ont, chacun dans leur sphère, illustré notre cité nivernaise (1). Nous demanderons aujourd'hui à entretenir quelques instants la Société de personnages, pour la plupart inconnus et oubliés, dont le nom cependant fut, un jour, béni et vénéré des foules qui se le répétaient avec transports, mais qui d'ailleurs, bien que

(1) État des dépenses de la construction de la porte du Croux, en 1393. Jean des Amognes, maître maçon, conducteur de l'œuvre. (*Bulletin*, tome III.) — Requête d'un maître ès-arts de Nevers en 1689; requête de l'imprimeur de Nevers en 1622. (*Bulletin*, t. VI.) — Épisodes inédits de l'*Histoire des Émailleurs*. (*Bulletin*, t. VIII.) — Les auteurs des fresques de l'église Saint-Pierre de Nevers. (*Bulletin*, t. VIII.) — Anciennes marques des boulangers de Nevers en 1565. (*Idem*.)

passés maîtres dans l'*art des arts* (1), n'ambitionnèrent jamais le titre pompeux d'artistes, car ils n'étaient que de simples ouvriers de la parole évangélique.

L'usage de prédications spéciales pendant l'Avent et le Carême est très-ancien (2). Dès l'an 845, au concile de Meaux, les Pères de ce concile demandaient avec instance au roi Charles-le-Chauve qu'on laissât la liberté aux évêques de résider dans leur église pendant l'Avent et le Carême, afin qu'ils pussent employer ce temps de piété à la prédication et à la correction des vices publics.

Nous ne remonterons pas si haut dans nos recherches, ne voulant que publier les noms recueillis, avec une religieuse sollicitude, dans les comptes des receveurs de l'Hôtel-commun de Nevers, qui ne commencent eux-mêmes qu'en l'année 1389.

Mais, dira-t-on, comment les receveurs de l'Hôtel de Ville ont-ils pu inscrire dans leurs comptes les noms de nos anciens prédicateurs ? Rien n'est plus simple. Ouvrons ces précieux cahiers de parchemin, rédigés avec un si grand soin et dont la plupart sont de véritables monuments de calligraphie : C'est en l'année 1396, Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, comte de Nevers, est aux marches de Hongrie sur les Sarra-sins; les échevins s'empressent de demander deux processions, dont l'une fut conduite jusqu'à Notre-Dame de la Charité, plus un sermon, pour mondit seigneur le comte, qui fut prêché à Saint-Cyr, par un des Pères Jacobins, réunis alors en cette ville pour leur grand-chapitre. Le receveur Jean Maignen note tout le détail de la dépense occasionnée par ces cérémonies, et en particulier 15 sols tournois auxdits Frères-Prêcheurs, pour le sermon et aussi pour subvenir aux frais de leur assemblée générale.

(1) *Ars artium regimen animarum*. (S. GREGOR., *Reg. pastor. offic.*, c. 1.)

(2) *Cours alphabétique et méthodique de droit-canon*, par l'abbé André, au mot : *Prédicateur*.

L'année précédente (1395), frère Girart Bériet, pour deux sermons prêchés « au nom de la ville », le vendredi après la Pentecôte et le vendredi avant la Saint-Laurent, avait reçu 20 sols tournois, ce qui fait 10 sols pour chaque sermon. Tel était alors le prix convenu dans les usages de la ville; on en trouve de fréquents exemples.

En 1397, il est donné 10 sols à religieuse et honnête personne, le lecteur des Frères-Mineurs, pour cause d'un « sarmon » prêché en l'église Saint-Cyr, le jour de Saint-Mathieu, dit le receveur, sans toutefois en indiquer le motif. Quelques années plus tard (1402), « pour cause de la grant mortalité, » une procession est menée, à la requête des habitants, en l'église Saint-Trohé; là, un Frère-Prêcheur fait le sermon, pour lequel il reçoit 10 sols. Pour la même cause, en 1420, une procession, avec offrandes de cire, est conduite à Saint-Benin, sur la demande de la ville, et frère Guillaume Bouloit, du couvent des Jacobins de Nevers, ayant fait le sermon, reçoit 10 sols. Pareille somme est allouée, en 1405, à un Frère-Prêcheur qui avait fait un sermon « pour la paix de l'Eglise et pour la bonne victoire de nosseigneurs les ducs de Bourgogne et d'Orléans, tenant les sièges devant Bourdeaux et Calays ».

Ainsi, dans ces temps de foi vive et pratique, lorsque survenait une calamité publique, guerre, épidémie ou toute autre affliction, et Dieu sait si elles furent nombreuses, pour la France surtout, dans cette première moitié du quinzième siècle, les habitants, précédés de leurs échevins, se tournaient vers l'Eglise, dont ils demandaient avec ardeur toutes les prières, prenant à leur charge chacune des dépenses occasionnées par les cérémonies qui s'ensuivaient; et voilà comment les receveurs de la ville sont en ce point les plus fidèles auxiliaires de nos chroniques ecclésiastiques (1).

(1) Voir, dans l'*Inventaire historique des titres de Nevers*, de Parmentier, le chapitre xviii (tome I^{er}, p. 282) : *Des vœux de la ville*. — Archives communales, séries CC 4, 5, 11, 14, 25.

Quelqu'un de ces zélés prêcheurs qui parcoururent alors la France et que les villes se disputaient l'honneur de posséder dans leurs murs, venait-il à franchir l'enceinte de la cité, les échevins s'empressaient de même de le défrayer de toute sa dépense avec les gens de sa suite, lui faisant en outre, à son départ, une nouvelle aumône en argent ou en nature.

Le premier et le plus célèbre fut saint Vincent Ferrier. En 1417, il se trouvait à La Palisse, les échevins l'y envoient chercher, et il prêche à Nevers pendant neuf jours, depuis le samedi avant la fête de saint Clément, 22 novembre, jusqu'au jour de Saint-André apôtre, 30 du même mois. Les églises n'étant plus assez vastes pour contenir l'affluence de la population qui veut entendre, « l'excellent et noble prescheur, maistre en théologie et homme de sainte vie. » comme le qualifie le receveur, les échevins font tout exprès construire un échafaud et une chapelle sur une des places de la ville (la place du Marché-aux-Bêtes, le bas de la place actuelle de la Halle) ; ils donnent 7 livres tournois aux Jacobins pour « dépense de bouche » faite chez eux par maître Vincent et six de ses gens, et indemnisent également le maître de Saint-Didier pour la dépense de douze personnes suivant ledit maître Vincent, vêtues en habit d'ermites, et qui ont logé audit hôtel-Dieu ; enfin, 20 sols sont employés à l'achat de quatre paires de souliers pour quatre « bons hommes » qui suivent ledit maître et 25 sols pour une robe donnée à l'un de ses serviteurs (1).

C'est ensuite, au mois d'avril 1425, religieuse et honnête personne, frère *Pierre Cortoys*, aussi Jacobin, « moult solennel prescheur, » qui prêche à Nevers durant l'espace de quatorze jours. En considération de ses « peines et labours d'avoir fait tout ce temps notables prédications moult solennelles par toute la ville », les échevins achètent cinq aunes de fin drap blanc, à 32 sous l'aune, chez Guillaume

(1) *Bulletin de la Société nivernaise*, tome III, p. 190. — Archives communales, série CC 23, comptes de Perrin Garin.

Bolacre, drapier, et lui en font faire par Bonne « la cousturière », qui reçoit pour cet effet 10 sols, un habit et des chausses.

En 1427, pendant dix jours, environ la Chandeleur, un autre « notable et solennel prescheur », religieuse personne *frère Thomas*, de l'ordre des « Carmelins » (Carmes), ayant prêché à Nevers, les échevins, après sa nourriture et celle de ses compagnons payées (1), lui font faire un habit de drap « de blanchet et briffaudure », chez la veuve de Jean Gimon, plus « deux grans pères de boutes et neuf pères de doubles semèles » pour plusieurs religieux et autres personnes de sa compagnie, chez Hugues Fanbeuf, « corduennier, » ce qui fait en tout la somme de 12 livres 5 sols tournois donnée, dit le receveur Michel Maignien, « pour l'amour de Dieu ».

En 1442, vénérable personne *Damp Jehan Ozean*, religieux de Saint-Benoît et maître de l'église de Tiron, au diocèse de Chartres, fait plusieurs « collacions et sermons » à Saint-Étienne, à Saint-Père et dans les autres églises de Nevers, pour « enseigner et doctriner les bourgeois, manans et habitans d'icelle ville ». Les échevins lui font remettre en aumône 4 livres tournois, en considération aussi, dit le receveur Jean Breton, de ce qu'il est toujours malade.

Dix ans plus tard, un autre prêcheur, de l'ordre de Saint-François, *frère Bazile*, prêche pendant les mois de décembre 1452, janvier et février 1453 ; le receveur Jean de Sitiernhes porte sur son compte qu'il lui fut pour cela donné 27 livres 10 sols 5 deniers tournois.

En 1456, il est fait don à *frère Pierre Chambon*, gardien du couvent des Cordeliers de Beuvrai, de 10 aunes de « drap bureaul » achetées chez honorable homme et sage Guillaume

(1) A Guillaume, l'oste, 3 sols tournois, « pour le logis de trois hasnes d'icelluy frère, » qui ont été pendant le temps dessus dit au foin et à l'avoine dudit Guillaume; — à Jaquet Robert, « bolengier, » 5 sols tournois pour pain livré auxdits religieux, etc. (Archives communales, série CC 31.)

le Freppier, bourgeois de Nevers, au prix de 10 sols tournois l'aune, pour vêtir les religieux de son couvent, « en faveur de ce que ledit frère, depuis huit mois en ça, a fait en cette ville à deux voyaiges, 21 sermons ».

Nous avons hâte d'arriver, — et c'est d'ailleurs l'objet de ce mémoire, — aux prédicateurs qui, « à la louenge de Dieu notre créateur et l'introduction du peuple, » prêchent non-seulement en la « grant esglise monseigneur Saint-Cire, » mais encore dans les autres paroisses de la ville et quelquefois des environs « tout le long de la Karesme » ou « tous les Advents ». Les échevins tenaient à honneur de leur « bailler pour rémunéracion, — en pitié et aulmosne, pour leurs peines et vacations, labeurs et salaires », — et aussi pour que lesdits précheurs eussent désormais la ville et ses habitants « en recommandation dans toutes leurs prières, dévotions et oraisons », une rétribution qui variait selon le nombre des sermons, selon l'excellence du prédicateur ou la disposition des habitants, et que le receveur inscrivait soigneusement sur son livre de comptes. Cette somme était prélevée sur les deniers ordinaires de la ville, et les vérificateurs des comptes pendant tout le quinzième siècle ne manquent pas de noter en marge de cet article de la dépense : *Transeat super denariis ordinariis villæ* ; puis de même, dans le siècle suivant : *Passe, sur les deniers patrimoniaux de la ville*, et quelques receveurs, comme pour justifier cette dépense qui, après tout, n'était point obligatoire, ajoutent au chiffre de la rétribution ces mots : « Ainsi qu'on a accoustumé chacun an et qu'il est de bonne, ancienne et louable coustume de faire ».

Au reste, en cas d'oubli des échevins, une lettre, un mot du prédicateur suffisait à leur rappeler la coutume. Ainsi, en 1589, le R. P. Fleury, prieur des Jacobins de cette ville, leur adresse cette humble et courte supplique :

« Messieurs, de bonne et sainte coustume, donnés aux prescheurs qui ont presché Advent et Caresme vostre libéralité; ne m'avés rien donné l'Advent, me remettant au Caresme,

je vous supplie avoir pitié de nostre pauvre maison qui est si pauvre et nous obligerés le reste de nostre vie à prier Dieu pour vous. »

Au bas de la requête on lit : « Maître Philibert Roux , recepveur des deniers commungs de ceste ville de Nevers, payez aux Frères-Prescheurs de l'ordre de Saint-Augustin (1), la somme de deux escus en aulmosne et récompense de ce que leur prieur a presché les Avans et Caresme derniers et rapportant la présente seulement, la somme vous sera allouée. Faist au bureau commung de la ville de Nevers le neufviesme avril 1589. »

L'ancienne coutume subit toutefois dès cette époque un changement dont les *pièces justificatives des comptes* nous apportent de nombreux témoignages. La rétribution pécuniaire donnée personnellement au prédicateur, et qui devait l'aider à subvenir à sa dépense, n'est plus mentionnée par les receveurs, mais on voit que la ville prenait à sa charge les frais de voyage et de nourriture et autres dépenses quotidiennes, comme le chauffage et l'éclairage, etc. En 1602, les échevins font mener au couvent des Capucins, à Sainte-Valière, plusieurs cents de bois de coche et une charrette de fagots de sarments de vigne, pour le Père Séraphin, qui prêchait l'Avent à Saint-Cyr; en 1606, le receveur Jacques Semellier inscrit minutieusement à sa dépense tout ce qu'il a fallu pour la nourriture du prédicateur du Carême, en pain, poisson, huiles de noix et d'olive, sel, verjus, vinaigre, oignons, poireaux, pois, harengs, figues, raisins, amandes, pruneaux, plus pour le bois et les chandelles; sans compter 15 livres tournois qui furent aussi données à « ung carrochier » de Lyon pour mener ledit prédicateur « avec

(1) L'érudition du sieur échevin en charge qui a rédigé la présente note n'est pas ici à la hauteur de son bon vouloir; il est bien entendu que les Jacobins ou Frères-Prêcheurs appartiennent à l'ordre de Saint-Dominique.

son homme » en la ville de Paris. La même année, il est fait emplette, pour le prédicateur de l'Avent, le Père Denys, Jésuite, d'une main de papier, « d'une escriptoire de fayence », d'un écritoire de cuir, d'un horloge de sable, d'un tranche-plumes, d'une cruche de verre, de deux verres, de plumes et d'encre; il est aussi dépensé 30 sols pour avoir fait « carreler » les souliers d'un autre Jésuite venu avec le prédicateur.

En 1610, le receveur Droin-Millin inscrit 3 livres 6 sols, pour onze livres de « chandelles d'estude » fournies au prédicateur qui a presché l'Avent à Saint-Cyr, et qu'il a usées tant audit Avent qu'aux mois précédents, en ses études. Outre ces dépenses, dont le détail revient chaque année avec de nouvelles particularités, les échevins offraient quelquefois au prédicateur de l'Avent une collation le jour de Saint-Thomas et un dîner le jour de Noël; de même messieurs traitaient le prédicateur du Carême, le soir de « Caresmentrant », le Jeudi-Saint, le jour de Pâques et lors de son départ ils faisaient mettre dans sa « cabane » sur le bateau soit un pâté de carpe, soit un pâté de lièvre et autres provisions de route (1).

Cependant cette pratique nouvelle parut un instant susciter un conflit assez sérieux entre le conseil de ville et Mgr Dulys, évêque de Nevers, en l'année 1613. Pendant le Carême de cette année, plusieurs habitants avaient protesté contre l'usage de fournir la nourriture du prédicateur, prétendant qu'elle était à la charge du révérend évêque, conformément aux saints canons et au concile de Trente, qui l'obligent à enseigner ou faire enseigner; et les échevins et conseillers étant réunis en séance au bureau de l'hôtel commun, le 26 février, par la pluralité des voix, il avait été conclu que l'on continuerait à donner la nourriture pendant le reste du Carême, « affin de ne rendre aucun mescontente-

(1) Consulter pour de plus nombreux et de plus amples détails l'*Inventaire des archives communales de Nevers*, série CC 248 à CC 294.

ment au prédicateur, » mais que pour l'avenir on ferait consulter en la ville de Paris par nombre de « *fameux advocatz* qui sont ceux qui sont tenuz de la nourriture, traitement et aultres frais et nécessités » qu'il convient fournir audit prédicateur (1).

La consultation ne se fit pas attendre, et le 14 mars suivant, trois avocats de Paris concluaient pour les habitants que Mgr le Révérend sera condamné à fournir tant le logis que la nourriture des prédicateurs de l'Avent et du Carême, d'autant que lesdits prédicateurs acquittent la charge dudit sieur révérend évêque, qu'il a un beau et grand revenu, à cause de son évêché, de 6 à 7,000 livres chacun an, toutes charges déduites, y ayant grande apparence que ledit revenu soit principalement affecté à cette charge, etc. (2).

Le conseil de ville, assez honoré d'avoir vu prévaloir son sentiment, voulut néanmoins conserver le privilège de son antique libéralité : on lit dans le procès-verbal de l'assemblée du 6 novembre de la même année 1613 : Trouvant à propos que, pour le bien et édification des consciences et à ce que la « chéze épiscopalle de l'église cathédralle » soit remplie de gens de mérite, comme elle a été de longtemps, il a été conclu à la pluralité des voix que, suivant l'intention de

(1) Série BB 21, folios 59 et 60 du registre des délibérations.

(2) Cette consultation est copiée tout au long sur le registre BB 21, au folio 88; on y lit ces passages intéressants : « Les prédécesseurs évêques du sieur Eustache du Lys et luy, depuis sa promotion audit siège épiscopal, n'ont manqué de fournir en temps d'Advent et de Caresme de bons et doctes prédicateurs pour annoncer aux habitants la sainte parolle de Dieu, ce qu'ils font en l'église Saint-Cire, cathédralle du diocèse, et y en a encore de présent.

» Auxquels prédicateurs lesdits sieurs évêques avoient accoustumé de fournir logis et nourriture, sauf depuis dix ou douze ans en ça et pendant l'épiscopat du deffunct sieur Sorbin que les habitants de cette ville, portés partie de dévotion et partie d'affection, qu'ils pourtoient audit deffunct pour le grand soing qu'il avoit et peine qu'il prenoit d'édifier les consciences par ses saintes prédications, ont fourni la nourriture aux ausdits prédicateurs, etc. »

Monseigneur (le duc de Nivernois), dont il a été pris avis et pour certaines considérations de la personne de M. le Révérend, les habitants fourniraient pendant l'Avent la nourriture due au sieur prédicateur et ledit sieur révérend pendant le Carême, le tout sans tirer à conséquence et sans faire préjudice aux droits des parties

Au surplus, il nous paraît ressortir clairement, de l'examen des comptes des années suivantes que tout le bruit fait en cette circonstance n'eut pour objet que de donner satisfaction à quelques mécontents, comme il en existe à toutes les époques, et les échevins continuèrent à se montrer aussi généreux et gracieux qu'autrefois envers les prédicateurs tant de l'Avent que du Carême (1).

Bientôt l'usage des rétributions pécuniaires fut repris. Au commencement du dix-huitième siècle, il était habituellement donné 50 livres pour l'Avent et 120 livres pour le Carême ; mais attendu que ces rétributions étaient trop modiques « pour avoir un prédicateur de la qualité requise à une cathédrale », disent les échevins, dans une réunion tenue le 26 janvier 1725 (2), l'affaire mise en délibération, l'assemblée a été d'avis que la rétribution de l'Avent fût portée à 100 livres au lieu de 50 et celle du Carême à 150 livres au lieu de six-vingts qu'elle était ci-devant, desquelles sommes mandements seraient tirés sur le revenu des octrois, suivant l'usage. Cette délibération fut, il est vrai, modifiée cinq ans plus tard dans la réunion du 24 janvier 1730 (3), portant règlement pour les octrois et patrimoniaux de Nevers. Il y fut statué qu'il ne sera alloué aux prédicateurs de l'Avent et du Carême dans la cathédrale que la somme de 200 livres

(1) En l'année 1654, ayant mandés exprès en cette ville le R. P. André Boullanger, religieux de l'ordre des Augustins, pour y prêcher en l'église cathédrale, pendant l'octave de la Fête-Dieu, les échevins se chargent également, bien que sans tirer à conséquence, de la nourriture du prédicateur. (Délibérations de l'hôtel de ville, série BB 25.)

(2) Série BB 38, folio 274.

(3) Série BB 39.

« pour aider au chapitre à payer les rétributions qui leur sont dues », laquelle somme sera partagée, savoir : 80 livres au prédicateur de l'Avent et 120 livres à celui du Carême, et Parmentier, qui rédigeait son *Inventaire historique*, en 1770, après avoir rappelé cette charge de la ville, allait même jusqu'à proposer une mesure plus *radicale*, comme on dirait aujourd'hui : « Peut-être, » écrit-il, « cette dépense pourrait-elle être retranchée. Nos pères ont déjà observé que c'était à M. l'Évêque et à messieurs du chapitre à payer le prédicateur, parce qu'il fait leur devoir ; opinion qui n'est pas sans fondement (1)... » Quoi qu'il en soit, à la fin même de ce siècle, quelques années à peine avant la Révolution, qui devait renverser tout l'ancien ordre de choses, MM. les Maire, Échevins et Conseillers de ville, étant réunis au bureau de l'hôtel-commun le 29 juin 1783, M. le maire Lempereur de Bissy informe l'assemblée qu'instruit que Mgr l'Évêque de Nevers et messieurs du chapitre, désirant rendre l'auditoire des sermons plus nombreux qu'il n'est depuis longtemps, ont pensé qu'en augmentant les honoraires des prédicateurs, il serait plus facile d'en trouver dont

(1) *Archives de Nevers*, tome I^{er}, p. 271. — Si cela pouvait être encore de quelque utilité, il serait facile de montrer combien l'argumentation de notre scrupuleux archiviste est ici défectueuse, mais ce n'est plus aujourd'hui qu'une question purement historique. — Les personnes que la question de droit pourrait cependant intéresser n'ont qu'à se reporter aux décisions de la Congrégation du Concile. Ou bien ç'a été la coutume que l'évêque nommât et que d'autres détrayassent les prédicateurs ; et si cette coutume est immémoriale, le concile de Trente ne l'a point abolie. Si elle n'est pas immémoriale, le concile l'a ôtée, et l'évêque qui nomme doit aussi donner l'honoraire des prédicateurs, etc. Si la coutume est que le peuple ou autre que l'évêque nomme et nourrisse le prédicateur, si cette coutume n'est pas immémoriale, le concile de Trente veut qu'on l'abolisse et que l'évêque seul nomme le prédicateur ; mais aussi le peuple ne pourra plus être obligé à le nourrir, et ce sera à l'évêque de fournir à cette dépense, etc. (*Dictionnaire de Droit-Canon*, de l'abbé André ; — *Encyclopédie théologique*, de Migne, tome X, col. 854.)

les talents rappelleraient les peuples à la parole de Dieu ; qu'en conséquence, mondit seigneur l'Évêque et messieurs du chapitre s'étaient occupés de cette augmentation et la faisaient assez considérable (1); mais qu'il avait pensé que telle qu'elle fût, il convenait à la ville de contribuer à cette augmentation ; qu'indépendamment du bien qui pouvait en résulter, il suffisait pour s'y déterminer de considérer que la somme donnée par la ville était fixée depuis plus de soixante ans, qu'une fixation aussi ancienne n'étant plus en proportion de toutes les choses utiles à la vie, il devenait de justice et d'équité d'accorder cette augmentation... Sur quoi, la matière mise en délibération, il a été arrêté d'une voix unanime qu'à l'exemple de Mgr l'Évêque et de messieurs du chapitre, la ville demeurerait autorisée à augmenter de la somme de 100 livres les honoraires qui se payent annuellement aux prédicateurs d'Avent et de Carême ; et comme il est juste aussi de s'occuper des moyens de rendre cette augmentation vraiment utile au public, M. le Maire est prié de vouloir bien solliciter auprès de Mgr l'Évêque et de messieurs du chapitre le changement de l'heure des sermons et d'en indiquer une plus commode, attendu qu'à huit heures du matin, heure fixée jusqu'à présent, soit à cause des occupations domestiques, soit par rapport à la rigueur de la saison, il y a beaucoup de citoyens à qui il n'est pas possible d'aller au sermon.

Donc, en vertu de cette délibération, jusqu'en 1789, il était accordé au prédicateur de l'Avent 40 livres, au prédicateur du Carême 60 livres, pour supplément de leurs honoraires...

Mais voici l'heure venue où l'église « cathédrale monseigneur saint Cîre » sera fermée aux prêtres et aux fidèles, et la « vieille chêze épiscopalle » va demeurer muette. Que si les portes du « temple de l'Être suprême » se rouvrent

(1) Mgr l'Évêque donnait au prédicateur de l'Avent 80 livres, à celui du Carême 120 livres.

encore aux jours des décadis ou pour la célébration de quelque fête civique, les noms des nouveaux prédicateurs du « culte de la Raison » ne sont, hélas ! que trop connus, ils sont également trop rapprochés de notre temps pour qu'il soit utile et opportun de les rappeler.

II.

LISTE DES PRÉDICATEURS DE L'AVENT ET DU CARÊME, A NEVERS, DE 1426 A 1789.

1426. — Frère JEHAN SARRAZIN, de l'ordre des Prêcheurs, sermone « journellement » en la ville, depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, et reçoit « pour ses peines » 15 livres tournois.

1451. — Maître GENEST, prêcheur de l'ordre de Saint-François, « prêche la parole de Dieu et endoctrine le peuple de cette ville et des environs toute la Karesme et jusques au dimanche de Quasimodo. »

Les échevins lui donnent, en aumône, 20 écus d'or neufs, valant 27 livres 10 sols tournois.

1456. — Frère JEHAN MOREAU, du couvent de « Complaigne » (Compiègne), de l'ordre des Frères-Prêcheurs, prêche « tout le long de la Karesme » et jusqu'au dimanche de Quasimodo, dans la ville ou aux environs. Pour ses « belles prédications », il lui est donné en aumône 10 écus d'or neufs (la moitié de l'année précédente), valant 13 livres 15 sols (chaque écu estimé 27 sols 6 deniers tournois).

1459. — Maître PIERRE DE LAUNOY, Frère-Prêcheur, prêche « tous les Advens » jusqu'au jour où il a été « persécuté de maladie » ; la ville lui fait remettre 20 sols tournois pour acheter du bois, afin de se chauffer dans sa chambre.

1460. — Maître JEHAN BERTHOLOMIER (Barthélemy), docteur en théologie, de l'ordre des Frères-Mineurs, pendant environ un mois avant Noël jusqu'à l'Épiphanie 1461, tous les jours fait une ou deux prédications dans la ville.

De l'avis des gens du conseil de notre très-redouté seigneur, Mgr le comte de Nevers, et de plusieurs bourgeois et habitants, il est décidé qu'on lui « baillera 6 écus d'or », valant 8 livres 5 sols tournois, pour lui avoir un habit « le sien estant fort usé », afin qu'il ait ladite ville et ses habitants en recommandation dans toutes ses prières, dévotions et oraisons.

1462. — Frère JEHAN SALEMON, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, prêche « tout le long de la Karesme ».

Pour ses peines, et aussi pour qu'il ait les habitants de cette ville en recommandation dans ses prières et oraisons, le receveur lui remet 8 livres 5 sols tournois.

1476. — Frère ROBERT, de l'ordre des Prêcheurs, « introduit le peuple de Nevers en ses prédications » l'espace de deux mois entiers, partie en mois de mars, avril, et partie de mai, « chacun jour faisant de trois à quatre sermons. »

Il lui est « baillé en haulmosne, pour passer son chemin », 4 écus d'or neufs, valant 4 livres 16 sols 3 deniers tournois.

1486. — Maître PHILIBERT BONNET, licencié en théologie, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, natif de cette ville, fait plusieurs prédications « à mouvoir et instruire le peuple à dévotion pour le salut de leurs âmes, tant en la grant esglise de Nevers, comme en plusieurs autres lieux, esglises et paroisses d'icelle ville et mesmement en cette Karesme dernière ».

Les échevins et autres principaux habitants de la ville, assemblés le 2 avril, après Pâques, lui font remettre, en pitié et aumône, la somme de 6 livres tournois.

1487. — Maître NOËL CHAMPEAUL, docteur en théologie, de l'ordre de Notre-Dame-des-Carmes.

Il lui a été remis 100 sols tournois « en pitié et aumosne », pour les causes contenues, dit le receveur, au mandement des échevins du 17 avril.

1488. — Frère JEHAN DE PARDIEU, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, fait plusieurs sermons « ès églises parrochiales », et notamment en l'église cathédrale « monsieur saint Cire », en la dernière semaine de Carême.

Le même frère prêche le 8 août de cette année 1487, à la cérémonie d'actions de grâces, pour la paix de messeigneurs d'Orléans et du prince d'Orange.

1493. — Frère GUILLAUME FONTAINE, des Frères-Mineurs du couvent de « Chasteau-Roux », et frère GILES DE XAINCTES, de Notre-Dame-du-Mont-du-Carme, prêchent, le premier en l'église des Frères-Mineurs, le second en l'église Saint-Aricle, « pour introduire le peuple en l'Advent derrenier. »

Pour leurs « peines et salaires », la ville leur donne 7 livres tournois.

1494. — Frère SIMON DE LOLIVE, docteur en théologie, religieux de l'ordre de Saint-François, prêche tout le Carême en l'église Saint-Cyr, « à la loenge de Dieu, notre créateur, pour introduire le peuple. »

Il lui est alloué 10 livres tournois « pour rémunération » (le double des prédicateurs de 1487 et 1488).

1496. — Frère ANTHOINE GARD, bachelier en théologie, religieux « de l'ordinaire de Saint-François » du couvent de Nevers, « introduit le peuple à la louange de Dieu, notre créateur, » pendant tout l'Avent.

Il lui est accordé en rémunération 100 sols tournois pour lui avoir « ung habit ».

1497. — Frère JEAN MALEMYN, docteur en théologie, de l'ordre de Saint-François, gardien du couvent de

Nevers, et GUILLAUME FRANCILLON, bachelier en théologie, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, prêchent tous les deux « ordinairement » pour « enseigner et introduire le pouvre peuple » pendant le Carême.

Ils reçoivent chacun pout « récompense et rémunération » 4 écus d'or, valant 35 sols tournois la pièce, ce qui fait la somme de 14 livres tournois.

1498. — Frère BEAUPÈRE, de l'ordre des Frères-Mineurs, prêche en l'église des Cordeliers et autres églises de cette ville.

« Pour ses labeurs, peines et salaires » il lui est donné 4 livres tournois (20 sols de moins qu'au prédicateur de 1496).

1499. — Frère PIERRE DORBERY, de l'ordre de Saint-François, prêche en l'église des Cordeliers et autres églises de la ville.

Il ne lui est donné que 60 sols tournois.

1501. — Frère PIERRE HENRY, docteur en théologie, prêche « le long de la Karesme en l'esglise monseigneur saint Cire ».

Il lui est donné 4 livres tournois (20 sols de plus qu'en 1499).

1503. — Frère GUILLAUME SILVESTRE, du couvent de Dijon, prêche en l'église Saint-Cyr; frère MATHURIN THIERCELIN, bachelier en théologie, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, prêche dans les églises Saint-Victor et Saint-Etienne; frère GRATIEN LEVERT, mineur de l'observance du couvent des sœurs de Sainte-Claire, de la ville de Gien, prêche en l'église Saint-Aricle.

La ville leur donne 10 livres 10 sols, ce qui fait à chacun 70 sols tournois.

1507. — Frère GUILLAUME POLLAT et frère JEAN PAVYOT, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, prêchent le Carême, l'un à Saint-Cyr, l'autre à Saint-Martin.

Maitre VINCENT TATIN, de l'ordre de Saint-François, prêche l'Avent de 1507 et le Carême de 1508 en l'église cathédrale, et frère JEHAN ARRE, de l'ordre des Prêcheurs, prêche de même en l'église Saint-Aricle.

1509. — Frère FRANÇOIS DU BOCQUET, de l'ordre des Mineurs, prêche le Carême dans les deux églises de Saint-Cyr et de Saint-Aricle, et reçoit « pour ses peines » 7 livres tournois.

1510 (Carême). — Frère JEHAN DU JARDIN, de l'ordre de Saint-Dominique, prêche en l'église Saint-Victor.

Frère JEHAN MAULBERT, de l'ordre de Saint-François, prêche à Saint-Cyr.

L'un et l'autre reçoivent « en aulmosne et pour leurs peines » 100 sols tournois.

1512 (Carême). — Frère GABRIEL DREUZEAL, docteur en théologie, gardien du couvent des Frères-Mineurs d'Orléans, prêche à Saint-Cyr, et reçoit 7 livres tournois.

Deux autres « beaulx Pères, Frères-Myneurs » prêchent l'un à Saint-Aricle, l'autre à Saint-Etienne.

1512 (Avent). — Frère JEAN COLUMENT, gardien des Frères-Mineurs de Nevers, prêche à Saint-Aricle.

Frère SIMON NÉRAULT, prieur des Jacobins, prêche à Saint-Martin.

Il est remis à chacun d'eux « pour ses peines » 40 sols tournois.

1513 (Carême). — Frère SÉBASTIEN DE MONTMARIN, docteur en théologie, de l'ordre de Saint-Dominique, prieur du couvent de Clermont en Auvergne, prêche en l'église Saint-Cyr.

Il reçoit « tant par aulmosne que pour ses peines » 7 livres tournois.

Frère JACQUES BERNARD, docteur en théologie, prêche à Saint-Aricle, et reçoit 4 livres tournois.

Frère JEHAN LÉVESQUE, de l'ordre de Saint-François,

prêche en l'église Saint-Etienne. Il ne lui est donné que 60 sols.

1514 (Carême). — Frère MATHURIN GRANGIER, docteur en théologie, gardien du couvent des Frères-Mineurs de Nevers, prêche en l'église Saint-Cyr.

Frère JEHAN DE BONNY, aussi docteur en théologie, prieur du couvent des Frères-Prêcheurs de Nevers, prêche à Saint-Martin.

Tous deux avaient déjà prêché dans les mêmes églises l'Avent de 1513.

Ils reçoivent pour le tout chacun 7 livres tournois.

1515 (Carême). — Frère JEAN DE BONNY, qui avait prêché l'année précédente à Saint-Martin, le fait cette année en l'église cathédrale. Il lui est donné 100 sols.

Frère GUILLAUME CREUSEAUL, docteur en théologie, de l'ordre de Saint-François, prêche à Saint-Aricle, et recoit 70 sols.

1516 (Carême). — Frère MATHURIN GRANGIER, qui avait déjà prêché l'Avent et Carême à Saint-Cyr, en 1513 et 1514, y prêche une nouvelle station.

FRANÇOIS FLORET, docteur en théologie, prêche à Saint-Aricle.

Frère PIERRE UBAUDIN, lecteur du couvent des Cordeliers de cette ville, prêche à Saint-Etienne.

Il leur est accordé une somme de 10 livres 10 sols tournois, comme en l'année 1503; ce qui fait pour chacun 70 sols.

1519 (Carême). — Deux Frères-Mineurs, de l'ordre de Saint-François, prêchent, l'un à la cathédrale, l'autre à Saint-Etienne. Il est remis 100 sols au premier, 70 au second.

1521 (Carême). — Le frère gardien des Cordeliers de Nevers prêche à la cathédrale et reçoit 100 sols « pour ses peines et vaccasions ».

Frère VINCENT AMYET, « Jacopin, » prêche à Saint-Aricle et reçoit 50 sols.

1523 (Carême). — Frère JEHAN POICTEVIN, docteur en théologie, de l'ordre de Saint-François, prêche à Saint-Cyr ;
Frère HUGUES GEOBAN, de l'ordre de Saint-Dominique, à Saint-Aricle.

1527 (Carême). — Deux Frères-Prêcheurs prêchent, l'un à Saint-Cyr, l'autre à Saint-Aricle.

Ils reçoivent, le premier 100 sols, le second 4 livres tournois.

1530 (Carême). — Frère NICOLLE PILLON, Jacobin, du couvent de Nevers, prêche en l'église Saint-Cyr ;

Frère NICOLLE CAILLOT, Cordelier de la maison de Nevers, en l'église Saint-Etienne ; il reçoit 40 sols et le premier 70 sols.

1531. — Frère GIRARD BERQUELLE, docteur en théologie, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, du couvent de Nevers, « seul prédicateur en cette ville es Adventz et Caresme », reçoit 10 livres tournois.

1532. — Deux vénérables docteurs des Frères-Mineurs prêchent l'un à « Saint-Arille », il lui est donné 60 sols ; l'autre à Saint-Etienne, il lui est donné 40 sols. Un autre vénérable docteur des Frères-Prêcheurs prêche à Saint-Cyr et reçoit 100 sols tournois.

Le receveur Philibert Jourdin tait précéder cet article de son compte de cette mention : « Aux prescheurs qui la Caresme dernier passé ont presché en cette ville, la somme de 10 livres tournois à eux payée et délivrée, ainsi qu'on a accoustumé chacun an, et qu'il est de bonne, ancienne et louable coustume de faire, savoir, etc. »

1533. — Frère JEHAN DARRAS, de l'ordre des Frères-Mineurs, qui avait prêché l'Avent de 1532 à Saint-Cyr, est revenu de même pour le Carême, et pour le tout reçoit 100 sols.

1536. — Deux docteurs en théologie, de l'ordre de Saint-Dominique, prédicateurs du dernier Avent à Saint-Cyr et

à Saint-Aricle, prêchent le Carême dans les mêmes églises et reçoivent chacun 100 sols « ainsi qu'il est accoustumé ».

1537. — Frère ANGLISIIS, prieur des Jacobins de Nevers, docteur en théologie, prédicateur du dernier Avent à Saint-Victor, y prêche aussi le Carême. Il lui est donné 6 livres tournois.

1538. — Frère GIRARD BLOCQUELL (*alias* BERQUELLE), Jacobin, docteur en théologie, déjà prédicateur de l'Avent en 1530, du Carême en 1531, prêche de nouveau l'Avent de 1537 et le Carême de cette année en l'église Saint-Cyr. Il lui est accordé la rétribution ordinaire de 100 sols.

1539 (Carême). — Frère JEHAN « ROSSELY, » prieur des Frères-Prêcheurs, prêche à Saint-Victor;

Frère MICHEL FOULLON, gardien du couvent des Cordeliers, à Saint-Cyr.

Tous deux avaient déjà prêché le dernier Avent dans les mêmes églises.

Ils reçoivent chacun 100 sols.

1540. — Le prieur des Jacobins qui avait prêché l'année précédente à Saint-Victor le fait cette année à Saint-Cyr.

Le lecteur des Cordeliers prêche à Saint-Aricle, et frère DOMINIQUE CHAULGER à Saint-Victor.

Il leur est accordé la somme de 7 livres 10 sols, qui fait à chacun 50 sols.

1541 (Carême). — Le prieur des Jacobins, frère JEHAN « ROCHELLY, » se fait de nouveau entendre à Saint-Cyr.

Frère FRANÇOIS ROUSSEAU, gardien du couvent des Frères-Mineurs, prêche à Saint-Aricle.

Il reçoit 3 livres, et le premier 4 livres 10 sols.

1543 (Carême). — Frères JACQUES LOUAT, FRANÇOIS CHASSAY et PHILIPPE PATINGES, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, prêchent dans les églises de Saint-Cyr, Saint-Aricle et Saint-Victor.

1544 (Carême). — Maître DYNOLÉ, docteur en théologie, prêche en la grande église ;

Maître DANIEL MORELON, aussi docteur en théologie, en l'église Saint-Aricle.

Au premier est accordée la rétribution ordinaire de 100 sols, le second ne reçoit que 50 sols tournois.

1545 (Carême). — Frère FRANÇOIS DESSVALIS (?), docteur en théologie, prêche à Saint-Cyr et reçoit 60 sols.

1546. — Maître JACQUES LE LOUAT, prieur des Jacobins de cette ville, qui a prêché le Carême à Saint-Cyr en 1543, le fait cette année à Saint-Victor.

Maître PIERRE MARTIN, docteur en théologie, va à Saint-Aricle.

1547 (Carême). — Frère SAMUEL MENOUST, docteur en théologie, prêche à Saint-Cyr et reçoit 100 sols.

Frère ANTOINE, de l'ordre des Prêcheurs, est à Saint-Aricle, un autre à Saint-Victor, mais leurs noms sont effacés sur le registre, qui est à moitié détruit par l'humidité.

1548 (Carême). — Frère JEHAN AMYET, docteur en théologie, et frère LOYS JOUVET, tous deux de l'ordre des Frères-Prédicateurs, prêchent, le premier à Saint-Cyr, il lui est donné 4 livres 10 sols ; le second à Saint-Aricle, il ne lui est donné que 40 sols.

1549 (Carême). — Frère LOUIS CHATILLON, docteur en théologie, de l'ordre des Frères-Mineurs, prêche à Saint-Cyr ;

Frère ARNOUL BELLIN, du couvent des Frères-Prêcheurs de cette ville, à Saint-Aricle.

La ville accorde pour les deux 9 livres tournois.

1550 (Carême). — Frère JEAN BROCHARD, docteur en théologie, prieur du couvent des Frères-Prêcheurs de cette ville.

Frère PHILIBERT FOUGNOT, licencié en théologie, de l'ordre des Frères-Prêcheurs.

Le receveur ne dit pas en quelles églises ils ont prêché ; il indique seulement leur rétribution, qui est pour le premier de 100 sols et pour le second de 60 sols tournois.

1585. — Avertis que monsieur le révérend évêque (Arnauld Sorbin) doit aller prêcher en cour l'Avent prochain, et que pendant son absence il ne se trouverait prédicateur pour prêcher ledit Avent, « quoique ce soit qui fût docte et savant et tel qu'il est requis en l'église de cette ville, si ledit sieur révérend n'en était averti de bonne heure et avant son partement, » les échevins et conseillers de ville se réunissent en séance, au lieu ordinaire des délibérations de l'hôtel commun, et après en avoir délibéré concluent « que nous supplierons mondit sieur le révérend de commettre un homme docte et scavant en la charge de l'église de Nevers, pour en son absence faire les prédications tant de l'Advent que du Caresme prochain (1) ».

1589 (Carême). — Frère FLEURY, prieur des Jacobins de Nevers, qui avait déjà prêché « les Avans de 1588 », reçoit en « aulmosne et récompense » la somme de 2 écus.

1601 (Carême). — R. P. DE JOYEUSE, Capucin.

Les échevins furent si touchés de ses « admonitions et prédications », qu'ils fondèrent à Nevers une maison de son ordre, de concert avec noble et scientifique personne maître Jean Genest, grand archidiacre et official, qui leur abandonna le prieuré de Sainte-Valière avec ses dépendances (les bâtiments de la fonderie nationale). C'est du nom de ce célèbre religieux que la croix par lui plantée et qu'on voit encore près du grand séminaire est appelée la Croix-Joyeuse.

1602 (Avent). — Père SÉRAPHIN, Capucin.

1602 (Carême). — Père JACQUES, Capucin.

1604-1605. — Le prédicateur de l'Avent est reconduit par

(1) Archives communales, BB 19, folio 278.

les mariniers en la ville de Tours, où on l'envoie de nouveau chercher « pour prescher pendant la Caresme prochaine » ; le receveur emploie à cette dépense la somme de 30 livres, sans compter les frais de nourriture dudit prédicateur et de son homme, plus un grand pâté de carpe de 30 sols, qui lui fut présenté et mis en sa « cabane » le jour qu'il est parti de cette ville, etc.

1605-1606. — Il est donné 15 livres tournois à un carrossier de Lyon pour mener le prédicateur du Carême « avec son homme » en la ville de Paris.

1606-1607. — R. P. DENYS, Jésuite, prêche l'Avent et le Carême.

1612-1613. — R. P. MASSON, Jésuite.

1616-1617. — Le prédicateur avait son logis chez les Pères Minimes, ce qui indique que c'était un religieux de leur ordre. La ville fait mener à leur couvent un poinçon de vin et une voiture de fagots, etc.

1617-1618. — Il est donné 11 livres aux mariniers qui, à la fin du Carême, ont reconduit le Père prédicateur en la ville d'Orléans. Le jour de son départ les échevins lui font remettre huit pains de 10 deniers, une poitrine de veau et un pâté de lièvre de 53 sols 8 deniers.

1619-1620. — Le prédicateur demeure chez les Capucins. Il lui est fourni deux cierges de cire jaune, pesant cinq quarterons, pour allumer pendant sa messe, etc.

1620-1621. — Il est fait marché avec un voiturier par eau pour reconduire, moyennant 8 livres, le prédicateur du Carême en la ville d'Orléans.

1625-1626. — Le prédicateur est un des Pères de l'Oratoire de Nevers.

1626-1627. — Père JOSEPH, Jésuite.

1628-1629. — Le prédicateur loge pendant l'Avent chez les Pères Minimes et pendant le Carême chez un des sept-

prêtres de Saint-Cyr. Ce devait être un religieux du couvent des Minimes de Decize. Le receveur note en effet la dépense de 6 livres 17 sols pour le louage de deux chevaux et pour le service d'un homme qui a mené le Père Minime, prédicateur, et son compagnon jusqu'à Decize.

1643. — Le R. P. BENOIT, du tiers-ordre de Saint-François, gardien de Charolles, prêche le Carême à Saint-Cyr.

1678. — Cette année, une mission « apostolique » fut prêchée par les RR. PP. HONORÉ DE CANNES, chef de la mission; JÉRÔME DE QUIMPER-CORENTIN, et dix-huit autres Capucins, à la suite de laquelle une croix fut plantée vis-à-vis l'hôpital général. (Archives communales de Nevers, BB 29, délibérations.)

1686. — Le Carême de cette année dut être prêché par un R. P. LOUIS, probablement un Père Jésuite, ami de l'intendant de Moulins, qui adressait à son sujet, le 4 décembre 1685, cette curieuse épître aux échevins de Nevers (1) :

« Messieurs, vous serez si contents des sermons du Père Louis, que je ne doute pas que vous ne soyez bien aise de le luy tesmoigner par quelque gratification particulière. Je la laisse à votre discrétion; mais, comme il est de mes amys, et que la maison a besoin et luy aussy pour son voyage, je ne doute pas que vous la fassiez honneste. Je suis, Messieurs, vostre très-affectionné serviteur.

» DECREIL, *intendant en la généralité de Moulins.* »

1703. — Une autre grande mission, qui dura cinquante jours, fut prêchée par le P. BONNAUD, célèbre missionnaire de la Compagnie de Jésus, et sept autres Pères Jésuites, et c'est de cette époque que datait la première institution de l'adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement dans

(1) Archives communales, délibérations, BB 32, folio 77. — Lettre-missive de Mgr l'intendant touchant le prédicateur.

l'église du collège (aujourd'hui église paroissiale de Saint-Père). (Archives communales, délibérations, BB 35; comptes, CC 306.)

1706-1707. — R. P. SABLÉ, Jésuite.

Pour avoir prêché et annoncé la parole de Dieu pendant l'Avent de 1706, il lui est donné 50 livres, et 70 livres pour sa prédication du Carême en l'église cathédrale.

1707-1708. — R. P., Jacobin.

1712-1713. — R. P. DUTEIL, procureur du collège de la Compagnie de Jésus.

Il reçoit 50 livres pour la rétribution « ordinaire » d'avoir prêché pendant l'Avent à la cathédrale.

1717. — R. P. BELINGAN, Jésuite, prédicateur du Carême, « en faveur duquel tout le monde est si justement prévenu ». (Mandement pour le Carême de 1717.)

1722-1723. — R. P. JÉDU, supérieur de l'Oratoire de Nevers.

1724-1725. — R. P. AMY, Dominicain.

1725 (Avent). — R. P. JEAN DE LA FOSSE, Minime.

1727 (Carême). — Le sieur FITY, vice-promoteur de l'officialité de Nevers.

1731 (Carême). — R. P. THÉODORE, Capucin.

(Avent). — R. P. ÉTIENNE DE MONTAY.

1732 (Carême). — L'abbé LENORMAND.

(Avent). — R. P. FRANÇOIS-JOSEPH LECLERC, des Frères-Prêcheurs.

1733 (Carême). — R. P. BÉRANGER, Dominicain.

(Avent). — R. P. SACLEUX, Jacobin.

1740 (Carême). — R. P. PICARD, Jacobin.

(Avent). — R. P. THÉOPHILE, religieux du couvent des Récollets.

- 1741 (Carême). — R. P. LABORDE, Jacobin.
(Avent). — R. P. PACIFIQUE, Capucin.
- 1742 (Carême). — R. P. ROUZANT, Jésuite.
(Avent). — R. P. MONTPELLIER, Jacobin.
- 1743 (Carême). — R. P. AUGUSTIN FRANQUELIN, Minime.
(Avent). — R. P. LABORDE, Jacobin, prédicateur du
Carême en 1741.
- 1744 (Carême). — R. P. LOUIS-MARIE DE LA ROCHELLE,
gardien des Capucins de Nevers.
(Avent). — R. P. MATHIEU DE BOURGES, gardien
des Capucins de cette ville.
- 1745 (Carême). — R. P. DE LÉPINE.
(Avent). — R. P. JEAN ANTOINE, Capucin.
- 1750 (Carême et Avent). — R. P. MOREAU, prieur des
Jacobins de Nevers.
- 1751 (Carême). — R. P. MATHIEU DE BOURGES, gardien
des Capucins de Nevers, prédicateur de l'Avent en
1744.
(Avent). — M. l'abbé GUILLAUME DECANTES, curé
de la paroisse Saint-Victor de cette ville.
Ses prédications lui valurent le titre de théologal du
chapitre qu'il reçut en 1756.
- 1752 (Carême). — R. P. JÉRÔME DE MACON, Capucin.
(Avent). — P. GRINÉE, religieux « Piquespus ».
- 1753 (Carême). — M. l'abbé GAUCHARD, prieur de Saint-
André.
(Avent). — M. l'abbé ROUSSET, curé de Decize.
- 1755 (Carême). — R. P. THOMAS-OLIVIER CORRET.
(Avent). — R. P. ROUSSET, Minime (1).

(1) Cette année, le second dimanche de décembre, un célèbre missionnaire, JEAN-CHARLES VILLERMET, dont on ignore le lieu de la naissance et de la mort, prononça, à Nevers, un sermon sur le

- 1756 (Carême). — R. P. ROUSSET, Minime.
1765 (Avent). — R. P. TERRASSE.
1766 (Carême). — R. P. CHARTIER (?), Carme.
(Avent). — R. P. LEROUGE, Minime.
1767 (Carême). — R. P. CARROUGE, Minime.
(Avent). — R. P. LOUIS-FRANÇOIS DE CHALONS,
Capucin.
1768 (Carême). — R. P. JEAN-BAPTISTE GLAISE, Cordelier.
(Avent). — R. P. LOUIS ALBRIER, Récollet, « un
des plus illustres prédicateurs du siècle. »

désastre de Lisbonne. Nous croyons, dit le *Dictionnaire des Prédicateurs*, devoir en donner une espèce d'analyse, à cause de la singularité du sujet.

Peut-être nous saura-t-on gré aussi de reproduire les premières lignes de cette page, au lendemain d'un désastre semblable qui vient d'épouvanter l'île de Chio :

Erunt... terræ motus per loca. — Des tremblements de terre se feront sentir en divers endroits. (S. MAAC, chap. 18.)

« Quelles terribles annonces viennent de frapper nos oreilles ! La mer a fait entendre le mugissement de ses flots, la terre a été ébranlée jusque dans ses fondements, des royaumes ont senti de violentes secousses, une grande ville a été abîmée, engloutie, Lisbonne n'est plus ! Voilà le terrible événement qui se répand dans tout le monde, et qui fixe l'attention de l'univers. Dans un si affreux désastre, qui intéresse la religion et l'humanité, garderions-nous le silence ? Non, Messieurs, nous devons des larmes aux malheurs de nos frères, et leur malheur doit servir à notre instruction. Voici mon dessein : La ruine de Lisbonne est un événement bien triste et bien déplorable pour un grand nombre de ses habitants qui ne pensaient point à leur conversion.

» *Premier point.* — La ruine de Lisbonne est un avertissement pour nous, bien frappant, de penser sérieusement à notre conversion.

» *Second point.* — Entendez, mes frères, ce discours avec le même esprit qui l'a inspiré ; rejetez sur le zèle de vos âmes les négligences que la précipitation pourrait avoir occasionnées : ouvrez vos cœurs à la voix de la grâce et de la miséricorde, et adressez-vous à celle qui en est la mère. *Ave Maria.* »

- 1769 (Carême). — R. P. LOUIS-FRANÇOIS CHALON-GAUTHIER, Capucin, le même sans doute qui avait prêché l'Avent en 1767.
(Avent). — R. P. PIERRE DE CLUGNY, Minime.
- 1770 (Carême). — R. P. GRIMOND, Dominicain.
(Avent). — R. P. JUSTIN DE SAINT-GABRIEL, Carme.
- 1771 (Carême). — Le même que pour le dernier Avent.
(Avent). — R. P. ANCEAUX, prieur des Jacobins de cette ville.
- 1772 (Carême et Avent). — Un religieux Cordelier dont le receveur communal a omis le nom.
- 1773 (Carême). — R. P. CLUNY, Minime, qui a déjà prêché l'Avent en 1769.
(Avent). — R. P. ..., gardien des Capucins de cette ville.
- 1774 (Carême). — Le même que pour le dernier Avent.
(Avent). — R. P. BENJAMIN DERVIER, Carme.
- 1775 (Carême). — R. P. ..., prieur des Jacobins de cette ville.
(Avent). — R. P. MIRLIN, gardien des Récollets de Nevers.
- 1776 (Carême et Avent). — R. P. ..., gardien des Capucins de cette ville.
- 1777 (Carême). — R. P. ..., Jacobin, de la maison d'Auxerre.
(Avent). — R. P. CORGEOT SAINT-ANGE, Carme.
- 1778 (Carême). — R. P. GARNIER, Dominicain.
(Avent). — M. HEUDIER.
- 1779 (Carême). — D. TROUTAULT, Jacobin.
- 1783 (Avent). — Frère LAVIGNE, supérieur des Cordeliers de Bourges.

- 1784 (Carême). — Frère FRANÇOIS DE NEVREZE, Dominicain.
(Avent). — Frère BERNARD SIROT, religieux Carme.
- 1785 (Carême). — M. RABOTEAU.
(Avent). — R. P. CYRILLE JAMELIN, religieux Grand-Carme.
- 1786 (Carême). — R. P. DENIS HEUDEBERT, Récollet.
(Avent). — L'abbé AMPHOUSE.
- 1787 (Carême). — Frère G. GARNIER, Dominicain.
- 1789 (Avent). — R. P. LACROIX (1).

III.

Un dernier paragraphe semblerait, et tout naturellement, devoir s'ajouter ici ; il contiendrait la suite des prédicateurs depuis la réouverture des églises et la restauration publique du culte catholique jusqu'à la présente année ; mais la liste précédente, encore qu'elle soit bien incomplète, pourra paraître si longue que nous devons savoir nous borner et ne pas lasser davantage la patience du lecteur.

L'abbé BOUTILLIER,
Curé de Coulanges-les-Nevers.

(1) Entre autres remarques à faire sur cette longue suite de prédicateurs, une des plus curieuses est de savoir quels sont les ordres religieux qui ont été le plus souvent représentés dans les chaires de Nevers. Nous avons fait cet examen ; en voici le résultat : Sur 160 prédicateurs environ, dont les noms ou qualifications nous sont parvenus, l'ordre des Frères-Prêcheurs ou Jacobins compte au moins 60 de ses membres, l'ordre des Frères-Mineurs, Cordeliers, Récollets, Capucins, 50 ; puis les Carmes 8, les Minimes 8, les Jésuites 6, les Oratoriens 2, les Picpus 1, et plusieurs autres religieux simplement dénommés frères sans que nous sachions à quels ordres ils appartenaient. Le clergé séculier ne compte, et dans le dix-huitième siècle seulement, que huit de ses membres.

SÉANCE DU 5 AOUT 1880.

Présidence de M. ROUBET, vice-président.

M. le docteur Jacquinet, ancien membre correspondant de la Société de topographie des Gaules, récemment nommé à titre *d'auxiliaire* de la commission de géographie historique de l'ancienne France, fait connaître le programme de la nouvelle commission, et lit ensuite le compte-rendu d'une de ses promenades archéologiques à Diennes et à Montigny-sur-Canne.

M. le Président lit un mémoire sur le *Séjour des dragons à Germigny-l'Exempt en 1693*. Il rappelle ensuite qu'à raison des vacances, la Société s'ajournera, comme d'habitude, au mois d'octobre.

M. le Bibliothécaire donne la liste des ouvrages reçus par la Société depuis la dernière séance :

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, tome VII, troisième trimestre de 1879.

Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne, année 1878-79. — La moitié de ce volume est occupée par un très-important travail que son auteur, M. Félix Huet, a modestement intitulé : *Etude sur les différentes écoles de violon depuis Corelli jusqu'à Baillot*, précédée d'un examen sur l'art de jouer des instruments à archet au dix-septième siècle.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, année 1879, 34^e volume (premier de la troisième série).

Nous y avons remarqué en particulier les *Recherches sur le régime municipal à Auxerre au seizième siècle*, par M. Max Quentin ; — le *Bois des Grands-Noms, souvenirs du martyr de saint Prix et des vieilles superstitions de la Puisaye*, par M. Challe.

Mémoires de la Société d'agriculture, etc., d'Orléans, tome XXI, n^o 3.



SÉANCE DU 7 OCTOBRE 1880.

Présidence de M. ROUBET, vice-président.

Sont présents : MM. Roubet, *vice-président* ; Subert, *secrétaire* ; l'abbé Boutillier, *bibliothécaire-archiviste* ; Morlon, *trésorier* ; Lhospied, *pro-secrétaire* ; le docteur Jacquinet ; les abbés Greuzard, archiprêtre de la cathédrale ; Fouché, aumônier du lycée ; Soyer ; MM. de Villenaut, Leblanc de Lespinasse, Léonard, Massillon Rouvet, Perreau.

M. le Président ouvre la séance et rappelle, d'une voix émue, le cruel événement qui a frappé la Société depuis sa dernière réunion. Mgr Crosnier, décédé le 2 septembre, à un âge avancé sans doute, mais néanmoins trop prématuré au gré de nos désirs, était le fondateur de notre Société ; il était, comme président, l'âme de nos réunions. Sa

mort fait un vide qu'il sera bien difficile de combler...

Ces paroles trouvent un écho sympathique dans le cœur de tous les membres présents. Diverses propositions sont faites pour perpétuer par quelque monument la mémoire de notre président. Les uns demandent un buste, d'autres un médaillon, le plus grand nombre une gravure exécutée par un artiste et qui soit une œuvre d'art. La Société se rallie à cette proposition, et M. Massillon Rouvet offrant de s'entendre avec l'artiste qui a gravé le portrait de M. Viollet-Leduc, notre collègue est prié de faire à ce sujet les démarches nécessaires.

Il est également décidé qu'une notice sur la vie et les œuvres de Mgr Crosnier devra être insérée au premier volume du *Bulletin* ; elle sera précédée du portrait gravé de notre président. M. l'abbé Boutillier est prié de vouloir bien rédiger cette notice.

M. Roubet rappelle ensuite que nous avons encore à regretter la perte de M. l'abbé Baudiau, curé-doyen d'Entrains, l'un de nos plus laborieux collègues.

Le *Bulletin* reproduira l'article du *Journal de la Nièvre* contenant le discours prononcé sur sa tombe par M. Amédée Jullien.

A l'unanimité des membres présents il est statué que la nomination du nouveau président sera mise à l'ordre du jour de la prochaine séance, et que des lettres d'avis en seront adressées à tous les sociétaires.

Sont admis comme membres titulaires de la Société : M. l'abbé Thépénier, curé de Saint-Eloy-les-Nevers, sur la présentation de MM. Boutillier et Fouché ; MM. Ricard, intendant militaire à Nevers, et Charbonnier, prote de l'imprimerie Fay, présentés par MM. Michot et Subert ; MM. Maigne, inspecteur des contributions à Nevers, et Sarriau, propriétaire à Cosne, présentés par MM. Jacquinot et Subert ; M. le docteur Fichot, présenté par MM. Subert et Boutillier ; M. de Rémusat, présenté par MM. de Lespinasse et de Villenaut.

Lecture est faite par le secrétaire d'une lettre de M. l'abbé Clément, curé de Châtillon, annonçant la découverte de bijoux mérovingiens dans un tombeau, à Alluy. M. Massillon Rouvet prépare un rapport sur ces précieux objets.

M. Perreau, de Saint-Benin-d'Azy, présente une sorte de jeton en cuivre rouge très-grossièrement gravé qu'il pense avoir été à l'usage de la Société populaire « d'Azy-sur-l'Îxure », nom révolutionnaire de Saint-Benin-d'Azy où cet objet a été trouvé. MM. Roubet et Boutillier, après un examen attentif, parviennent à lire, au-dessous du faisceau républicain.

D'un côté :

1793

—

VIVE LA RÉPUBLIQUE.

VIVE LA NATION.

—

21 JANVIER.

De l'autre :

LES MORTELS SONT

ÉGAUX, CE N'EST PAS LA

NAISSANCE

MAIS LA SEULE (VERTU ?)

QUI FAIT LEUR (DIF)

FÉRENCE.



*Extrait du JOURNAL DE LA NIÈVRE du 24 septembre 1880
sur la mort de M. l'abbé Baudiau.*

Le département de la Nièvre vient d'éprouver une nouvelle et bien cruelle perte. M. l'abbé Baudiau, curé-doyen d'Entrains, auteur de plusieurs ouvrages importants, est décédé à Quarré-les-Tombes (Yonne), le 17 septembre 1880, dans sa soixante et onzième année.

Après deux cérémonies religieuses, l'une à Quarré-les-Tombes, l'autre à Dun-les-Places, dont il avait été pendant longtemps le pasteur, son corps a été ramené à Entrains, où il a été inhumé mardi 21 septembre, en présence d'un nombreux concours de prêtres, d'amis et de paroissiens.

Au cimetière, M. Amédée Jullien, dont on connaît la compétence en matière d'art et d'archéologie, et qui fut l'ami et le collaborateur du défunt, a prononcé sur sa tombe le discours suivant :

« MESSIEURS,

» M. Baudiau, curé-doyen de la paroisse d'Entrains, était membre de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, et de plusieurs autres sociétés savantes.

» Je viens, comme ami respectueux et comme président d'honneur de la Société scientifique et artistique de Clamecy, dont il était un des membres les plus distingués, rendre un dernier hommage au prêtre vénéré et au savant illustre que nous venons de perdre si subitement.

» Il y a peu de jours, après nous avoir quittés pour revoir sa famille, ses anciens paroissiens de Dun-les-Places et ses chères montagnes du Morvand, il devenait gravement malade, et malgré tous les soins qui lui furent donnés, il expirait dans les bras de son ami, M. Chauvin, curé d'Etais.

» Ai-je besoin d'exprimer en présence de cette tombe nos regrets et notre douleur ?

» La consternation qui a frappé cette commune à l'arrivée de la triste dépêche, la rapidité que cette nouvelle a mise à se répandre, notre empressement à assister à cette funèbre cérémonie, l'assistance et les prières de ses nombreux confrères, tout ne témoigne-t-il pas combien le bon pasteur était digne de l'affection de tous ses paroissiens ?

» Bienveillant, doux et charitable, telles étaient les grandes qualités de M. Baudiau.

» Qui de nous ne gardera longtemps le souvenir précieux de ses indulgentes et bonnes paroles, de ses conseils et de ses exemples si pénétrants et si dévoués ?

» Cette part modeste que nous venons de faire à l'homme de bien ne peut nous faire oublier que M. Baudiau fut un des historiens les plus distingués du département de la Nièvre.

» Sa place restera marquée parmi les hommes utiles, laborieux et persévérants, qui aiment le travail et savent le conduire avec le calme et la conviction que donnent la science et l'amour de la vérité.

» M. Baudiau, sous les dehors de la plus grande modestie, était un savant : doué d'une excellente mémoire, d'un esprit élevé et d'un jugement sûr, il arrivait rapidement, dans toutes ses œuvres historiques, à des appréciations et à des conclusions claires et précises.

» C'est à lui que devait revenir l'honneur d'avoir le mieux traité, au point de vue géographique et topographique, l'histoire du Morvand.

» Cet ouvrage important, qu'il écrivit pendant qu'il était curé de Dun-les-Places, où il fut si regretté, lui valut, le 8 août 1855, par son érudition, son utilité et son style d'un caractère essentiellement personnel, à la fois simple et élégant, une mention très-honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et les appréciations les plus éloquentes et les plus méritées d'un grand nombre de savants.

» Dans cette œuvre remarquable, il a levé le voile de toutes les préventions qui existaient encore sur les contrées du Morvand peu étudiées et cependant si belles et si intéressantes.

» Mais ses études patientes et ses recherches pénibles l'ont amené à visiter les archives de cette partie de la France qui s'étend de Luz y à Avallon, sur une longueur de quatre-vingts kilomètres.

» N'est-ce pas dans ces voyages fatigants, dans un pays souvent humide, froid et aux accès difficiles, que M. Baudiau a été atteint par les premières causes de sa maladie ?

» Nous nous le rappelons tous, à son arrivée à Entrains, sa santé était fortement ébranlée; cependant, les forces revinrent; mais le mal avait à peine cessé que déjà, avec toutes les occupations du pasteur, il reprenait ses travaux littéraires.

» Il y a à peine un an, il publiait une nouvelle œuvre historique sur la ville d'Entrains.

» Ce livre intéressant, plein de détails inconnus et si précieux pour nous, il l'a dédié aux habitants d'Entrains ! Pensée touchante et dernier souvenir qu'il nous donnait, sans doute sous le pressentiment du mal qui devait le frapper.

» M. Baudiau, vous le savez tous, avait la préoccupation constante de faire le bien. Vous savez aussi combien il y avait de projets dans son cœur naturellement bon; Dieu l'a rappelé avant qu'il eût la satisfaction de les mettre lui-même à exécution.

» Messieurs, sa mort est une grande perte; elle sera vivement sentie dans le département de la Nièvre et dans tous nos départements voisins ?

» Elle sera beaucoup plus vive et plus douloureuse pour nous qui l'avons connu, qui avons pu apprécier toutes ses qualités et toutes ses vertus. Mais, dans notre douleur, nous avons cette douce consolation de lui rendre ici les hommages publics qui lui sont dus, en disant ce qu'il fut : excellent prêtre, savant utile et homme de bien. »



SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1880.

Présidence de M. ROUBET, vice-président.

Siègent au bureau : MM. Roubet, Subert, Lhospied, Boutillier, Bouveault.

Sont présents : MM. les abbés Dubarbier, vicaire général ; Michel Crosnier, curé de Saint-Louis de Fourchambault ; Dufrène, supérieur de l'institution Saint-Cyr ; Hurault, curé de Saint-Père ; Laborde, chanoine ; Pot, curé de Magny ; Rolland, Fouché, Soyer, Thépénier ; MM. Victor Léonard, Victor du Verne, Arthur de Rosemont, de Berthier-Bizy, Henri d'Assigny, de Lespinasse, de Rémusat, de Toytot, Auguste Le Blanc-Bellevaux, Adolphe de Rosemont, de Villenaut, Charles du Verne, Montagnon, d'Asis-Gaillissans, de Villefosse, Javillier, Massillon Rouvet, Maigne, Bertaux, le docteur Fichot, le docteur Mignot, Charbonnier, Elie Cassiat, Gravelle, Michot, Raoul de Dreuille.

Après la lecture du procès-verbal, M. Roubet annonce qu'il va être procédé à la nomination d'un président, à bulletins secrets et à la majorité des membres présents.

Sur 39 votants, M. Roubet obtient 26 voix, M. le docteur Jacquinot 13 voix. En conséquence, M. Roubet est proclamé président. Le nouveau président remercie l'assemblée et prononce l'allocution suivante :

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Notre bureau n'est pas une tribune; je ne viens donc point vous faire un discours, ni vous exposer quelque programme nouveau; je tiens seulement à vous exprimer en peu de mots toute ma gratitude pour les témoignages de confiance et de sympathie que vous avez bien voulu m'accorder.

Parmi les membres nombreux qui composent notre Société, bien d'autres que moi étaient dignes de fixer votre choix; mais, inspirés sans doute par la devise que nous avons adoptée : *Ad antiquitatem revertimini*, vous êtes venus tendre la main à un vieux collaborateur qui ne se recommande guère à vos suffrages que par son amour, peut-être exagéré, pour tout ce qui est d'ancienneté, pour tout « ce qui fust chez nos ancesseurs », c'est-à-dire pour cette étude de l'archéologie qui, selon la définition donnée par Mgr Dupanloup, comprend dans son amplitude les mœurs, les lois, l'histoire, aussi bien que les monuments.

Recevez donc, Messieurs, mes vifs remerciements pour l'honneur que vous me faites, et que j'accepte au nom des nobles principes du travail et de l'intérêt de cette science qui forme le principal objectif de notre Société.

Pline-le-Jeune recommandait à ses amis Ariston et Arien de mêler quelquefois dans leur écrits un peu d'enjouement au sérieux, de crainte, disait-il, que l'un ne dégénère en gravité fastidieuse et l'autre en gaieté frivole.

Permettez-moi donc d'user quelque peu de ce précepte en vous contant une anecdote qui ne figure point dans les annales écrites de notre bien-aimée province, bien qu'on y voie figurer un duc de Nevers.

Voici la chronique :

Charles de Gonzague sollicitait vivement auprès du roi le collier de l'ordre de Saint-Michel en faveur du marquis de Bérulle; Henri IV hésitait à satisfaire à cette demande; bref, comme il n'avait rien à refuser au prince magnifique qui, à

son entrée à Rome en qualité d'ambassadeur, venait d'étonner tous les représentants de l'Europe par l'éclat inouï de son cortège, M. de Bérulle fut admis à prêter le serment d'usage; et au moment où, agenouillé devant le grand-maître, le récipiendaire prononçait la formule sacramentelle : *Domine non sum dignus*, le roi, se tournant vers le duc de Nevers, lui dit : « Ventre-saint-gris ! je le sais bien. »

De même aussi, Messieurs, je puis dire *non sum dignus*; et si en toute justice et liberté quelques-uns de mes collègues répètent les paroles du Béarnais, je les prie d'être assurés, comme tous, de mes sentiments de bonne et durable confraternité.

A défaut d'autre aptitude, je puis toujours promettre au moins ce que saint Martin promettait à Dieu : *Si parumper bonus non recuso laborem*.

Mettons-nous donc à l'œuvre; faisons appel aux travailleurs, qu'ils soient de la première ou de la dernière heure; recherchons les révélations cachées dans les vieilles chartes, dérobons au sol les secrets qu'il recouvre, faisons parler les pierres des monuments, et par ainsi nous continuerons, je l'espère, à marcher avec quelque succès dans cette voie qui, pendant trente années, nous a été indiquée par le vénéré et éminent président dont nous déplorons la perte et que j'ai la difficile mission de suppléer aujourd'hui en obéissant à vos bienveillants suffrages.

La vice-présidence devenant vacante, la Société décide qu'il y a lieu de procéder immédiatement à la nomination d'un titulaire.

Sur 38 votants, M. le docteur Jacquinot réunit 16 voix, M. l'abbé Boutillier 21 voix. En conséquence, M. l'abbé Boutillier est proclamé vice-président.

Plusieurs membres font alors observer que, par

suite d'un oubli, le bureau de la Société n'a pas été renouvelé au mois de mai 1879, époque à laquelle expiraient ses pouvoirs. Une discussion s'engage sur le mode de règlement de cette situation. Plusieurs membres proposent de reporter l'opération à l'ordre du jour de la prochaine séance, la majorité pense qu'on peut y procéder de suite.

Après une suspension de séance de quelques minutes, motivée par l'imprévu de cette détermination, il est procédé au vote.

Sont élus à la majorité des voix :

MM. Subert, *secrétaire* ;
Lhospied, *pro-secrétaire* ;
Bricheteau, *trésorier* ;
l'abbé Fouché, *bibliothécaire* ;
Massillon Rouvet, *architecte*.

Sont ensuite admis comme membres de la Société :

M. Auguste du Verne, présenté par MM. de Villenaut et Victor du Verne ; M. Chevrier, conservateur des hypothèques à Nevers, présenté par MM. Roubet et Charbonnier ; MM. Henri Canat et Maurice Canat, vérificateur de l'enregistrement à Nevers, présentés par MM. Jacquinet et Javillier.

Sur la proposition de M. de Villenaut, la Société décide que les réunions auront lieu à l'avenir, non plus le premier, mais le dernier jeudi de chaque mois, et qu'en conséquence la prochaine séance est fixée au jeudi 25 novembre.



SÉANCE DU 25 NOVEMBRE 1880.

Présidence de M. ROUBET.

M. le Président donne lecture de plusieurs lettres :

1^o De M. le docteur Subert, par laquelle il se désiste des fonctions de secrétaire ;

2^o De M. le Président de la Société archéologique de Langres, demandant l'échange de nos *Bulletins*. — Adopté ;

3^o De M. Bricheteau, agréant avec reconnaissance la nomination de trésorier de la Société ;

4^o De notre jeune collègue, M. Sarriau, sur les intéressantes découvertes de l'époque gallo-romaine qu'il a faites à Alligny, près Cosne ;

5^o De M. Clément, curé de Châtillon, au sujet des bijoux mérovingiens d'Alluy. Notre collègue qui, on le sait, ne craint pas la rime et se plait aux récits des légendes des vieux temps, sent s'éveiller sa muse en présence de ces élégantes fibules, de ce riche pendant d'oreilles, en un mot, de ce trésor, et il brode une légende

Où l'inventive fiction
Par un simple récit commande
A notre cœur l'émotion.
C'est une jeune châtelaine
... Qui, dans sa tour,
Attendait, se mourant de peine,
De son cher époux le retour.
Emporté par son noble zèle,
Avec mille autres cavaliers

Il a poursuivi l'infidèle
Jusqu'aux lointains champs de Poitiers.
Parviendra-t-il ! Ah ! chaque aurore
La trouve veillant sans secours ;
La châtelaine espère encore,
La châtelaine attend toujours.
Enfin il arrive un message :
Sur les pas de Charles Martel,
Dont il secondait le courage,
Frank est percé d'un trait mortel,
Il est mort ! Clotilde succombe,
Priant son Dieu, gardant sa foi.
Après mille ans, voilà sa tombe !
Quelle légende, dites-moi !

La lettre de M. l'abbé Clément est suivie de la lecture du rapport de M. Massillon Rouvet sur cette très-précieuse découverte ; il y sera joint une planche reproduisant chacun de ces objets sur ses faces principales. Plusieurs membres désireraient que le musée de la porte du Croux fit l'acquisition de ce trésor, comme M. le curé de Châtillon le demandait ; mais nos ressources ne nous permettent pas cette dépense, et d'autre part le prix offert par la ville n'ayant pas été accepté, nous sommes heureux d'apprendre que M. Sarriau va s'en rendre adjudicataire. Il demeurera ainsi à la disposition des collègues qui désireraient l'examiner.

M. le Président soumet à l'examen de la Société quelques médailles romaines récemment découvertes à Millay, canton de Luzy, et lit à ce sujet un rapport qui sera inséré au *Bulletin*.

M. l'abbé Boutillier termine la séance par une notice sur un sujet nouveau pour la Société : *Les*

Livres de famille dans le Nivernais. Ses textes sont empruntés : 1° à un livre-terrier de la famille de Corbigny au seizième siècle ; 2° au livre de famille d'un sieur Claude Duminy, marchand à La Charité-sur-Loire, en 1752 et 1758.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ DEPUIS LE
MOIS D'AOUT.

Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons, tome IX, deuxième série, 1878.

La deuxième partie de ce volume est entièrement consacrée à la numismatique soissonnaise, par M. Michaux. C'est un travail très-important, orné d'une planche. Dans la première partie du volume, nous remarquons les *Recherches historiques sur l'instruction publique dans le Soissonnais (du douzième au quinzième siècle)*, par M. Choron. L'auteur étudie successivement les écoles urbaines, les écoles monastiques, les écoles épiscopales ou capitulaires, les collèges, puis les simples écoles.

Une note de M. de La Prairie sur l'existence au moyen-âge d'un grand nombre d'hôpitaux ruraux, distincts des maladreries, mérite d'être signalée, car elle appelle l'attention sur un fait intéressant et peu remarqué jusqu'à ce jour. Les pèlerins et les voyageurs malades, les *pauperes christi*, en un mot, trouvaient ainsi un refuge presque à chaque pas dans ces petites maisons hospitalières.

Société des sciences et arts de Vitry-le-François, tome IX, 1878.

Le travail capital de ce volume est intitulé : *Documents inédits sur les États-Généraux (1482-1789), tirés des archives de Vitry-le-François*, par M. G. Hérelle, professeur de philosophie. — Les études archéologiques de M. le docteur Mongin, de la Société française d'archéologie, sur les cimetières de la Marne, sont aussi à signaler, à raison des belles planches qui les accompagnent.

Mémoires de la Société éduenne, nouvelle série, tome VIII, 1879. — Ce volume est rempli de mémoires des plus intéressants : *Une session des États-Généraux de Bourgogne, à Autun, en 1763*, par M. Gabriel Dumay ; — *Monnaies des Edues pendant et après la conquête de la Gaule*, par M. C. Rossignol ; — *Le Château de Riveau ou la Citadelle d'Autun au quinzième siècle*, par M. Etienne Picard ; — *Les Origines du régime municipal à Autun*, par M. Anatole de Charmasse ; — *Epigraphie autunoise, moyen-âge et temps modernes*, par M. Hérold de Fontenay ; — *Fouilles du mont Beuvray, le Champlain*, par M. Bulliot ; — Note sur un sacramentaire manuscrit de la bibliothèque du Vatican, et copie d'initiales tirées du *Missale gothicum* du Vatican et d'un évangélaire de 754 de la bibliothèque du grand séminaire d'Autun.



LES DRAGONS A GERMIGNY.

1693.

Si chaque jour encore, les étymologistes semblent avoir pris à tâche de rendre presque obligatoire leur science conjecturale, leurs détracteurs n'en persistent pas moins à proclamer que des serres chaudes de cette école, on voit éclore les fleurs les plus inattendues.

Voici entre autres un bourgeon qui nous paraît passablement hybride : Au dix-septième siècle on écrivait indifféremment dragon ou drageon. Or, comme drageon signifie rejeton, les étymologistes en ont conclu que ce nom avait été donné à ce corps de troupe, par le motif que l'on n'a jamais su au juste si les dragons étaient fantassins ou cavaliers, et que conséquemment ils n'étaient qu'un rejeton de l'une ou de l'autre de ces armes.

On comprend que dans la grave question il était nécessaire de faire intervenir l'époque romaine. Aussi Ménage, l'auteur des *Origines de la langue française*, et que Molière accuse d'avoir fait tant de larcins aux Grecs et aux Romains, a-t-il déclaré que les dragons avaient emprunté leur nom aux *draconarii*, troupes qui, chez les Romains, portaient un dragon au bout de leur lance.

Disons au moins que dans son *Traité de la Milice*, le Père Daniel paraît peu satisfait de l'étymologie donnée par Gilles Ménage. Quoi qu'il en soit, nous savons que l'institution du corps des dragons remonte à Henri II, et qu'en 1556 le maréchal de Brissac fut chargé de l'organisation de ces régiments, auxquels il donna le nom de dragon, pour exprimer un être courageux et entreprenant.

Nous nous en tiendrons volontiers à la leçon de M. de Cossé-Brissac.

Quant au classement d'incorporation à faire, soit dans la cavalerie, soit dans l'infanterie, ce n'est point là notre affaire; nous aimons mieux répéter ce quatrain :

Au fier dragon accordons un éloge,
C'est qu'en tous lieux il n'a point de rival;
C'est qu'il combat, comme à l'auberge on loge,
Tantôt à pied et tantôt à cheval.

§

Nous n'avons point ici à faire l'histoire de ces valeureux régiments; nous dirons seulement qu'en 1692, le marquis de Boufflers, à la tête de ses dragons, décida la victoire de Steinkerke; et que si quatre de ces régiments se firent hacher à Malplaquet, plus tard on put voir à Fontenoy

. Voler ce corps fier et rapide
Qui, semblable au dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme en courant,
Donna de deux combats le spectacle effrayant.

Destinés, à l'armée, à être placés dans les postes avancés, les dragons étaient appelés *des enfants perdus*. Peut-être est-ce en considération de cette condition de *morituri*, que d'étranges tolérances leur étaient accordées, à raison des pilleries et autres ingérences soldatesques auxquelles ils se livraient en temps de guerre comme en temps de paix.

Les dragons avaient fidèlement conservé les traditions des anciennes compagnies de gens d'armes qui vivaient aux champs avec grand foule du pauvre laboureur. Ils avaient foi en la doctrine du Gascon Lahire, qui disait que si Dieu le Père s'avisait de se faire gendarme, bien vite il deviendrait pillard.

Bref, il était reconnu qu'un apprenti dragon ne pouvait point vivre comme nonnain en son cloître, ni sans commettre quelques étourderies.

Nous allons donc, d'après des pièces authentiquement libellées, raconter quelques-uns de ces exploits ou *étourderies* qui se produisaient à Germigny-en-Luisant l'an 1693, lors des étapes ou quartiers d'hiver de la compagnie de Longeval, du régiment de Saint-Aignan.

§

LES ÉTAPES.

On appelait étapes, de l'allemand *stappell*, qui veut dire entrepôt, une fourniture ou distribution de vivres et de fourrages faite à des troupes en marche, *annona militaris*.

Autrefois les armées ne combattaient guère pendant la mauvaise saison, et afin que les régiments pussent vivre plus commodément, on distribuait les compagnies en différentes localités, où elles prenaient leurs quartiers d'hiver.

Partie des dépenses occasionnées par ces cantonnements était à la charge des habitants, et partie était aux frais de l'État. Après le départ des troupes, chaque paroisse produisait un mémoire pour avoir règlement des étapes auxquelles elle avait contribué.

De nos jours on se plaint volontiers de la multiplicité des rouages qui fonctionnent dans les bureaux administratifs; nous allons, à titre de curiosité et à propos des étapes, montrer ce qu'ils étaient au grand siècle, même après les réformes introduites par le ministre Colbert.

En 1670, la paroisse de La Guerche avait reçu en quartier d'hiver la compagnie du Coudray, du régiment du Pape, et la compagnie de Saint-Facte, du régiment de Bourgogne.

Après le départ de ces compagnies, la communauté des habitants se mit en devoir de recouvrer les étapes, c'est-à-dire le montant des frais ou indemnités qu'elle pouvait prétendre à cette occasion.

Pierre Chamorot, ancien chirurgien d'armée, est délégué pour aller à Bourges. Il part monté sur son vieux cheval et muni de la procuration signée par dix notables.

Le 5 avril il vient coucher à Baugy, à l'auberge de la Croix-Blanche, où il dépensa quarante-cinq sols.

Le lendemain, c'était dimanche, il continua sa route et s'arrêta à Savigny pour ouïr la messe et faire manger l'avoine à sa monture.

Le voilà enfin à Bourges ; il ne peut rencontrer Mgr l'Intendant que le mardi matin, et après avoir payé cent quinze sols à un procureur, les étapes sont visées et arrêtées.

Mais le trésorier du roi n'a point d'argent, et force est à Chamorot de revenir à La Guerche. Il lui plaît de changer de route ; il passe donc à Lugny et s'en vient déjeuner à Nérondes, à l'auberge du *Sauvaige*, chez la *Boulongny*.

Puis, un mois plus tard, il retourne à Bourges, se présente chez le trésorier, auquel il peut parler grâce à l'intermédiaire de son valet préalablement gratifié de trente-cinq sols ; le trésorier lui donne un mandat qui sera payé par le receveur des tailles à La Guerche.

L'année d'après, c'est un sieur René Pellault qui reçoit, toujours à La Guerche, mission d'aller à Bourges pour faire régler les étapes.

Il acquitte d'abord six livres à M. Clerjault, qui arrête le compte ; puis il donne pareille somme à M. Baudon, greffier de M. Brisacier, trésorier général de France.

Mais l'argent fait encore défaut en la caisse royale ; il est forcé de revenir à La Guerche sans les deniers qu'il croyait rapporter

Retourné un mois plus tard en la bonne ville de Bourges, le délégué se trouve dans la nécessité de faire opérer par un sergent une sommation au trésorier général ; enfin il écrit victorieusement qu'il est parvenu à toucher le montant des étapes par l'intermédiaire de M. Maréchal ; secrétaire de Mgr l'Intendant, auquel il a présenté deux lapins qu'il a achetés quarante sols.

A cette époque, le lapin jouait un certain rôle dans les rouages de l'administration et de la judicature; Racine n'a-t-il point dit

Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon procureur porte-les ce matin ?

Et nous savons tous aussi que les anciens baillis de Nevers, lors de leur solennelle prestation de serment, juraient de ne prendre ni souffrir prendre par quelqu'un des leurs, « or, ne argent, ne bête à quatre pieds; se n'est lièvres ou connins (lapins). »

En 1664, le remboursement des étapes afférent à la paroisse du Chautay s'élevait à deux cents livres; le procureur du fait commun proposa de prélever cent livres sur cette somme pour l'acquisition d'un calice, « attendu que celui qui estait en l'église avait été prins et emporté par messieurs les visiteurs pour n'estre que d'estaim. » Cette proposition fut acceptée; sans doute les chapitre et chainoines de Sainte-Croix d'Orléans, qui étaient seigneurs du Chautay, n'étaient guère soucieux des ornements de l'église paroissiale, pour laquelle ils avaient droit de présentation curiale.

§

Après avoir été réformés, les dragons furent rétablis en 1635. En 1668, alors que de Lauzun était colonel-général du corps, le nombre des régiments n'était que de quatorze.

En 1668, il s'éleva à quarante-trois, composés de chacun vingt compagnies. Aussi voyons-nous plusieurs de ces compagnies venir successivement prendre leurs cantonnements ou quartiers d'hiver dans les paroisses de Cuffy, du Chautay et de La Guerche.

Les annales locales attestent trop souvent les ingérences de ces hommes de guerre.

En 1686, un dragon logé au Chautay s'était porté à des

excès et voies de fait contre un nommé Lenoir, habitant de La Guerche ; celui-ci formule sa plainte au juge ; l'information démontre que Lenoir est extrêmement affligé de sa personne et fort blessé, et que la grâce de Dieu pourra seule le guérir de ses blessures. Alors intervient Clodiadus de Langues-Choiseul, capitaine de la compagnie des dragons de la reine qui, moyennant une somme de 69 livres, parvient à faire départir Lenoir de sa plainte, même pour le cas où il viendrait à mourir de ses blessures, et pardonne ledit dragon.

Sur le registre mortuaire de la paroisse de Germigny, nous lisons la mention suivante :

« Est inhumé Nicolas Perrin, dit Francœur, cavalier du régiment de Larochehoucalt, compagnie de Menou, mort dans son lit, à l'âge de vingt-huit ans, en présence de tous les cavaliers. »

Ils ne mouraient point tous dans leur lit les cavaliers des étapes ; en effet, nous trouvons les constatations qui suivent :

« 25 juillet 1686. — Décédé à Cuffy Philippe Prot, blessé d'un coup d'espée.

» 1748. — Est inhumé Paul Bernard, de la paroisse de Billy, diocèse de Nevers, qui, à raison de désertion, a eu la tête cassée, et est mort dans des sentiments très-chrétiens.

» 1778, 15 février. — Est inhumé Philippe Dubourg, lequel a été malheureusement tué d'un coup d'espée à Germigny, par un des soldats de la compagnie de M. de Martel, du régiment royal. »

En 1693, était mort aussi à Germigny le nommé Saint-Michel, maréchal de la compagnie de Fraydin ; la mention se tait sur le genre de mort.

Par contre, nous voyons en 1740 un cavalier du régiment de Saint-Aignan abjurer le luthérianisme. Le cérémonial a lieu en grande pompe ; le marquis de La Frezalière, seigneur

de Germigny, est présent; le parrain est messire Pierre Mosnier, écuyer, seigneur de Valtière, lieutenant de la compagnie.

Le néophyte renonce au nom de Adam, qu'il avait reçu dans la secte où il était né.

A la fin de 1692, une compagnie de dragons prenait ses quartiers d'hiver à Germigny.

Voici à peu près la liste nominative des cavaliers qui composaient son effectif :

M. de Longeval, capitaine ;

M. Courtois, lieutenant ;

M. X..., cornette ;

Montot, maréchal-des-logis ;

La Rose, sergent.

Cavaliers : Beaulieu, Picard, Joli-Cœur, La Ferrée, Carène, La Rivière, La Ramée, La Ronde, Dauphiné, Laurent, Saint-Georges, Francœur, La Forêt, La Liberté, Robequin, Saugy, La Laine, Lorange, Saint-Romain, Monplaisir.

Comme on le voit, les auteurs de vaudevilles ou d'opéras-comiques n'auraient que l'embarras du choix pour prendre sur cette liste d'appel, des noms pouvant convenir à leurs personnages.

Les dragons de M. de Longeval étaient, nous n'en doutons pas, de vaillants soldats. N'avaient-ils point fait leurs preuves en maintes circonstances périlleuses ? N'avaient-ils point fait partie de ce corps de dragons qui, à Steinkerke, décida le succès de la journée ? et ne devaient-ils point bientôt se distinguer encore à Merwinde ?

Mais nous devons ajouter que dans leur cantonnement ils se livraient trop volontiers à toutes espèces de désordres ; ils traitaient Germigny comme pays conquis.

La compagnie avait été répartie en trois chambrées ; c'était à qui mieux mieux mènerait joyeuse vie, et les moyens habiles d'y pourvoir étaient l'objectif quotidien.

Pour les cavaliers de Longeval, dérober oies ou poulets

n'était que mièvre chose; leur vaste appétit demandait des chairs plus substantielles. Semblables aux héros d'Homère, ils ne dédaignèrent point sur leurs tables à tréteaux le dos succulent du porc.

Quant au jus de la treille, il coulait abondamment dans leurs verres; comme les dragons de Damas que Gresset fait monter sur la nef qui emporte Vert-Vert sur les flots de la Loire, ils aimaient à fêter le patron du vin.

Au milieu de leur joyeuse ripaille, par contraste ironique, ils se plaisaient à rappeler les jours de misère et de privation qu'ils avaient eu à subir sur les bords du Rhin avec le maréchal de Luxembourg, et répétaient en chœur cette boutade improvisée alors par quelque soldat en belle humeur :

Le pain, le vin, tout nous manque,
Le diable est au fond de la banque,
Saint Roch devient notre soutien
En cette occurrence funeste;
Surtout n'amène pas ton chien,
Le B... avalerait le reste.

Cédant à l'intimidation, les pauvres habitants de Germigny se voyaient contraints de supporter toutes les vexations et tous les dommages que les dragons se faisaient un jeu de leur infliger. Pour formuler leurs doléances ils attendaient avec résignation la levée des étapes.

Enfin, le 21 avril 1693 avait lieu le départ de la compagnie de Longeval, et dès le lendemain, à la requête de Simon Aimé, syndic de la paroisse, se transportait à Germigny M^e Thevet, notaire royal à La Guerche, à l'effet de dresser procès-verbal et constatation des dégâts et désordres commis par les dragons.

Le syndic commence par déclarer que s'il a donné au sieur Courtois, lieutenant de la compagnie, pour lui et ses dragons, une décharge de *bonnes vie et mœurs*, ce n'a été que pour éviter aux menaces qui lui étaient faites et pour se parer des violences qu'il aurait encourues.

Il ajoute qu'ayant réclamé à la chambrée de La Forêt les draps qu'il avait fournis, celui-ci mit le sabre en main et le menaça de lui en donner à travers le corps, en disant qu'il y avait longtemps qu'il lui en voulait. Les quatre draps, les nappes et les serviettes n'ont point été rendus.

André Aillaume déclare que La Liberté, Beaulieu et autres, sont entrés de nuit dans sa grange, où ils ont dérobé quinze boisseaux de froment, trois moutons et une truie.

Gilbert Danton, marchand, dépose que les dragons Saugy, La Rivière, Lorange et Robequin, ont nuitamment pénétré dans sa boutique et y ont volé quatre gros pains et un porc qui avait été salé et *pendelé* au soliveau d'icelle.

Il déclare encore qu'avant carnaval Laurent et La Laine lui ont enlevé un mouton.

Esmé Desclaies, cabaretier, déclare que les dragons La Rose, Dauphiné et Saint-Romain, lui ont dérobé une catalogue de lit et de deux draps de toile neuve; qu'ayant prévenu le lieutenant Courtois, celui-ci point ne s'est mis *en justice* de les lui faire rendre, disant qu'il n'y avait que faire.

Gilbert Soudy dépose que les dragons lui ont pris deux des plus beaux agneaux de sa bergerie.

Antoine Renaud dit que le dragon Joli-Cœur lui a dérobé, au domaine de la Billerie, un superbe veau de lait,

Etienne Auclerc, dit Pallot, déclare que Saint-Georges lui a pris un mouton.

François Gonnin, demeurant au Champriat, dépose que les dragons lui ont tué une mère truie d'un coup de fusil.

Pierre Cognat déclare que la nuit de Notre-Dame de mars, la chambrée du nommé La Rose a pénétré dans son étable et lui a dérobé deux chèvres et deux chevreaux; qu'ayant porté plainte au lieutenant, celui-ci lui a répondu que les dragons étaient des sots et qu'ils auraient mieux fait de prendre une bonne vache.

François Aillaume dit que les dragons lui ont tué, d'un coup de fusil, un porc, qu'ils ont emporté et mangé; qu'il

n'a point osé se plaindre, parce que les cavaliers le menaçaient de le faire brûler s'il en parlait à leurs officiers.

François Nouvel déclare que la chambrée de Beaulieu est venu au domaine de la Forêt, où il habite, et qu'elle a enlevé cinq boisseaux de blé, avec une charge de poulets et d'oies grasses.

Enfin le syndic a ajouté que les cavaliers Lorange et Monplaisir lui ont tué et mangé un porc ; qu'il n'a point osé porter sa plainte au commissaire qui était venu à Germigny passer les dragons en revue, et qu'au surplus les notaires de la localité et des environs n'auraient point voulu prêter leur ministère pour dresser de semblables procès-verbaux, tant que les dragons ne seraient point partis.

Bien entendu, il n'est parlé au procès-verbal dressé par M^e Thevet, que pour mémoire, des portes, des fenêtres, des volets et des escaliers de bois qui ont servi à chauffer les marmites des cavaliers de Longeval.

Il faut bien reconnaître que si les dragons étaient de hardis pillards, le syndic, les notaires royaux et les manants de la châtellenie étaient doués d'un tempérament sinon débonnaire, du moins bien pusillanime.

Or, tous ces excès se produisaient au grand siècle de Louis XIV, alors que François-Bernard de Brissonnet, marquis d'Oisonville, était seigneur de Germigny ;

A Germigny qui, après avoir fait partie de la comté du Nivernais, était devenu une des dix-sept châtellenies du Bourbonnais ;

A Germigny qui, après la trahison du connétable, avait été octroyé en don à Louise de Savoie, mère de François I^{er}.

A ce Germigny enfin que l'on distinguait des autres localités du même nom par l'adjectif *en Luisant* ou *en Laissant*, qui a fini par devenir et se transformer en Germigny-*l'Exempt*, bien que la châtellenie ne participât jamais aux immunités ou exemptions qui afféraient aux autres localités du Bourbonnais.

§

Comme un épilogue emprunté à nos fastes de judicature, nous allons, dans une instance dévolue au procureur fiscal de Germigny, voir encore apparaître, au moins par insinuation, la *race assez peu dévote des dragons*.

En 1556, Henri II avait promulgué un édit qui punissait du dernier supplice les filles qui célaient leur état de grossesse.

Afin que cette ordonnance ne fût point ignorée, Henri III enjoignait, en 1585, à tous les curés, d'avoir à la publier, de trois mois en trois mois, au prône de leurs messes paroissiales.

Or donc, il advint qu'en l'an 1768, une nommée Anne Ausourd, de la paroisse de Flavigny, qui avait été pendant quelque temps servante chez Silvain Sallé, syndic de la ville de Germigny, se vit dans la nécessité de satisfaire aux prescriptions de l'édit.

Elle se présente à cet effet devant le procureur fiscal, et dans sa déclaration elle ose accuser son ancien maître d'être l'auteur de son fâcheux état.

Silvain Sallé se trouvait en ce moment à Saint-Amand, à l'occasion des célèbres foires d'Orval, et grande fut sa surprise quand en rentrant à son domicile il reçoit notification de toute une procédure qui avait été par défaut dirigée contre lui.

Il s'empresse de se rendre auprès du procureur fiscal et lui dit :

« Qu'il est complètement rassuré par la tranquillité de sa conscience, et qu'il proteste contre des imputations calomnieuses, œuvre la plus noire que le mensonge ait pu enfanter. »

Le procureur lui répond : *Creditur virgini juranti se ab atquo cognitam et ex eo prænantem*. Puis il ajoute : *Dura lex sed lex*.

La loi en effet établissait une présomption contre le maître en faveur de la servante.

Alors le syndic s'écrie : « Vous oubliez bien vite, Monsieur le Procureur, que Germigny est ville d'étapes, et qu'il y a moins de dix mois, les dragons de Damas arrivaient dans nos murs. »

Quoi qu'il en fût, en présence d'une procédure qui menaçait d'être longue et difficile, le pauvre Silvain Sallé préférait, « à titre de pure humanité, » accorder une somme de 60 livres à Anne Ausourd, « laquelle, mue par le remords de sa conscience, reconnaît sa déclaration être complètement mensongère, et consent à mettre la procédure au néant et à livrer aux flammes toutes les écritures. »

Cette condition dernière fut assez mal observée, puisque dans les pièces, qui subsistent encore, nous avons pu en extraire les détails qui précèdent, et qui sont comme un reflet rétrospectif d'une jurisprudence que l'on ne comprend guère aujourd'hui.

L. ROUBET.



SÉANCE DU 30 DÉCEMBRE 1880.

Présidence de M. ROUBET.

M. le Président annonce à la Société que M. le docteur Subert, ayant maintenu sa démission offerte à la dernière séance, il y a lieu de procéder à l'élection d'un nouveau secrétaire, et qu'il y aura à ce sujet un scrutin secret. Sur treize membres votants, dix voix sont données à M. Ernest de Toytot, qui est élu.

M. le Secrétaire vient aussitôt prendre place au bureau.

MM. Bouchard, avocat à Moulins, et Huguenot, à Châteauroux, qui sollicitent le titre de membres correspondants, sont admis à l'unanimité.

M. de Boissoudy, directeur de la *Société générale française de crédit* à Nevers, présenté par MM. Roubet et de Toytot, est reçu en qualité de membre résidant.

M. l'abbé Boutillier commence la lecture de la notice qu'il a reçu la mission de rédiger sur la vie et les œuvres de Mgr Crosnier, fondateur et premier président de notre Société. Sur la proposition de M. de Toytot, il en sera fait un tirage à part pour être vendu séparément.

M. de Pierredon signale le renversement du Chailloux-Magnin sur les terres de M. de Grandpré, à Imphy. Peut-être des fouilles opérées sur l'emplacement de ce monument auraient-elles un heureux résultat ! M. le Président écrira à M. de Grandpré pour s'entendre sur le jour où la Société pourrait y faire une excursion.

Il est déposé sur le bureau plusieurs fragments provenant des fouilles opérées par M. Sarriau à Alligny, lequel en fait don au musée lapidaire ; ils consistent notamment en un petit corbelet gallo-romain et un tuyau d'hypocauste. — Remerciements à notre collègue.

M. le président Roubet soumet à l'attention de la Société un christ byzantin, en bronze émaillé, trouvé sur le territoire de l'ancienne paroisse du Veuillin, dans un champ qui avoisine le lieu où

s'élevait jadis le châtel des Ruyaux, *castellum de Rivis*, fief relevant des comtes de Nevers.



LIVRES OFFERTS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ.

Journal des Savants, juin 1880.

Bulletin de la Société niçoise des sciences naturelles et historiques, tome IV, 1879.

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, tome VII, quatrième trimestre 1879.

Romania, n° 34, avril 1880.

Mémoires et documents de l'Académie de la Val-d'Isère, 3^e volume, sixième livraison.

Ce fascicule contient un intéressant mémoire de M. Vallier sur la numismatique mérovingienne de la Tarentaise, l'ancienne *Darentasia*.

Bulletin de la Société d'émulation de l'Allier, tome XVI, première livraison.

Cette livraison se termine par un travail intitulé : *La Faune de l'Allier*; elle a pour objet tous les animaux vertébrés du département, rangés en cinq classes : les mammifères, les oiseaux, les reptiles, les batraciens et les poissons.

Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du département du Var, tome IV, première livraison.

Travaux de l'Académie nationale de Reims, 60^e volume, (année 1875-76), n^{os} 3 et 4.

Le travail capital de ce volume a pour titre : *L'Enseignement dans l'archidiocèse de Reims depuis l'établissement du christianisme jusqu'à sa proscription*, par feu M. l'abbé Portagnier.

Annales de l'Académie de Mâcon, deuxième série, tome II, 1880.

Nous y remarquons un mémoire de M. Adrien Arcelin sur *les Archives domestiques et les Livres de famille*. L'auteur, rappelant les hautes questions soulevées naguère par les beaux travaux de M. Le Play et de M. Charles de Ribbe, sur la vie domestique et les livres de raison de la Provence, indique les moyens pratiques de créer dans toutes les familles un livre de raison où viendraient se joindre aux documents écrits au jour le jour et de père en fils, sur l'histoire du foyer, les sages conseils et les maximes de vertu qui se transmettent comme une hérédité morale non moins précieuse que l'héritage de la naissance.

Mémoires de l'Académie de Nîmes, septième série, tome I^{er}, année 1878.

Les travaux qui remplissent ce volume sont classés par séries, selon leur nature : 1^o archéologie, histoire ; 2^o littérature ; 3^o poésie ; 4^o philosophie ; 5^o médecine. Nous signalons dans la première série une étude sur le collège de Nîmes par M. l'abbé Azais et un autre très-important mémoire sur la céramique antique dans la vallée du Rhône, d'après les notes et la collection d'Émilien Dumas, de Sommière, par M. A. Lombard-Dumas. Ce travail est accompagné de vingt-six planches, présentant plus de deux cents marques de fabrique sur poteries rouges, cinquante-une marques d'amphores, puis des marques de briques, de lampes funèbres, etc., et quelques spécimens de poteries gauloises de la grotte sépulcrale d'Aubussargues (Gard). La cinquième série renferme une étude historique sur les chirurgiens d'autrefois à Nîmes, par le docteur Albert Puech.

Société des sciences et arts agricoles et horticoles du Havre, 17^e bulletin, 1879, 4^e trimestre ; — 18^e bulletin, 1880, 1^{er} trimestre.

L'Investigateur, journal de la Société des études historiques, 46^e année, mars, avril, mai, juin 1880.

Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres, 1^{er} fascicule du tome II.



JOYAUX CARLOVINGIENS

TROUVÉS A ALLUY (NIÈVRE).

Au mois de septembre 1880, M. l'abbé Boutillier, notre vice-président, me confia pour quelques jours des bijoux en or d'un fort beau style que je dessinai en couleur (la planche ci-contre est l'exacte reproduction de ces dessins); aux dimensions naturelles j'ajoutai des détails plus grands que nature, afin de bien faire saisir leur structure.

M. l'abbé Boutillier tenait ces bijoux de M. l'abbé Clément, curé-doyen de Châtillon, qui, en homme de goût, avait flairé une trouvaille d'un très-haut intérêt; il ne se trompait point.

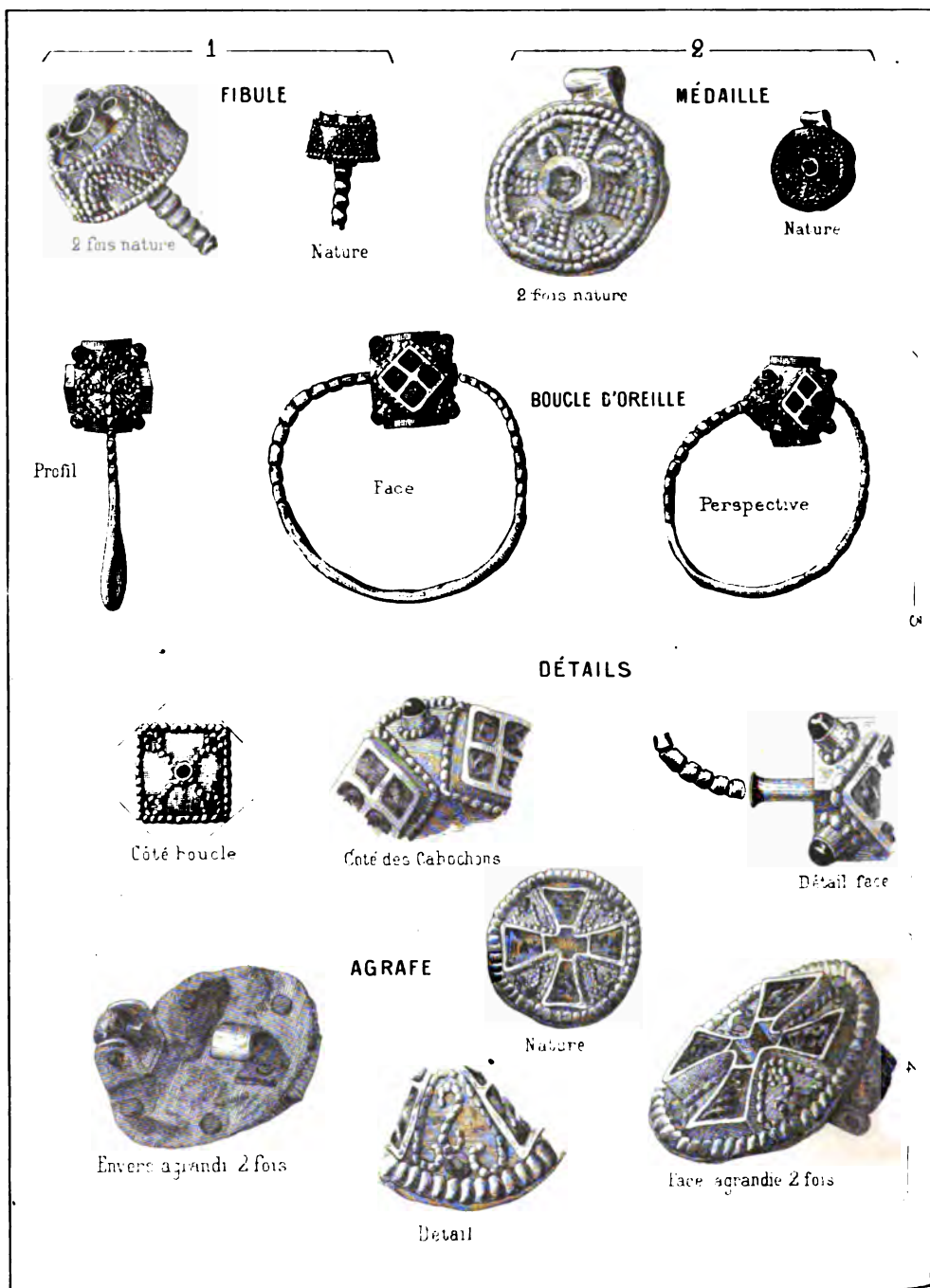
Ces bijoux ont été trouvés à Alluy, au mois de mai 1880, près de l'église et sur le bord de la route qui va de ce village à Châtillon. Ils étaient tous dans un même sarcophage en grès (m'a-t-on dit), dont les pieds avaient déjà été brisés, afin d'établir les fondations d'une maison que faisait construire un menuisier (M. Boulandet).

C'est là que M. l'abbé Clément, immédiatement prévenu, put prendre des notes qu'il s'empressa d'adresser à la Société dans une lettre explicative que je regrette de ne pas avoir sous les yeux.

Ces objets peuvent se diviser en deux groupes différents parfaitement caractérisés. Ils sont les uns en or montés sur argent, et les autres tout en or massif.

Il a été remarqué que les orfèvres byzantins faisaient de préférence des métaux estampés; que les peuplades indo-européennes ornaient leurs bijoux avec des verres cloisonnés; que les Gallo-Romains qui, à l'époque de l'invasion romaine, avaient acquis une grande habileté, ornaient leurs bijoux de pierres embatées; enfin, que les Orientaux fabriquaient les

JOYAUX Carolingiens trouvés à ALLUY (Nièvre)



Dessins d'après les Aquarelles de M^{re} MASSILLON ROUVET, Architecte.

leurs avec des parties fondues et ciselées, des filigranes soudés et des damasquinures.

Les bijoux qui sont présentés ici semblent n'avoir aucun de ces caractères bien tranchés. Ils paraissent être le résumé de tous ces principes ; en effet, pierres embatées, verroteries, filigranes soudés, métal fondu et ciselé, etc., etc., tout cela se trouve résumé dans les spécimens présentés.

Donc, de ces deux groupes, l'un (*figures 1 et 2*) a une provenance grecque, je veux dire byzantine; l'autre (*figures 3 et 4*) est d'une provenance orientale, et cependant tous les deux pourraient bien être de fabrication française.

Ce qui est curieux et intéressant, c'est d'avoir trouvé ces deux groupes d'ornemens dans le même cercueil. N'y avait-il là qu'une seule sépulture qui n'aurait jamais été profanée? Les bijoux étaient-ils portés par une seule personne? Quel était le sexe de cette personne?

Autant de conjectures que l'inexpérience des terrassiers n'a pu aider à résoudre.

Le premier groupe (*figures 1 et 2*) se compose d'une tête conique tronquée (*figure 1*). Dans la partie supérieure, quatre petits cabochons noirs sertis dans des tubes en or soudés à l'or entourent une cinquième pierre plus grosse.

Une tige brisée est à la partie inférieure; elle est en argent, recouverte d'une feuille d'or estampée. La partie cylindrique est ornée de filigranes soudés également à l'or, faisant un triple rang d'arcatures; on dirait une fibule brisée dont jadis l'on se servait pour retenir les nattes de cheveux ou les habits d'apparat.

La *figure 2* représente l'une des trois petites plaques circulaires toutes en or, espèces de médailles orlées d'un double rang de filigranes. Du centre, où est un verre rouge serti dans une cloison saillante, partent irrégulièrement, suivant les diamètres perpendiculaires, trois rangées de filigranes, laissant quatre triangles à peu près égaux, décorés également de filigranes. Un ruban en or replié forme un

anneau qui devait être passé dans un fil de métal; il est soudé, ainsi que tous les filigranes, à l'or.

Ces trois médailles ne devaient pas être seules, car il y a là évidemment un de ces bijoux si fort en usage chez les Grecs: un collier arrangé avec ces médailles ou un cercle qui ornait la tête, comme en ont encore les émigrants hongrois ou les habitants des plateaux de l'Himalaya.

Le deuxième groupe (*figures 3 et 4*) se compose d'abord d'une agrafe en or (*figure 4*), montée sur argent et retenue après sa monture par quatre rivés d'argent placés régulièrement. Le dessus de cette agrafe est décoré d'une croix pattée, dessinée par des cloisons saillantes en or, lesquelles sont remplies par quatre verres rouges sertis dans les quatre branches de la croix; il y avait au centre un cinquième verre qui manque.

Les triangles que réservent cette croix sont décorés de dessins en filigranes irréguliers et le bouton circulaire est orlé de sortes d'oves pointus par les deux bouts.

Le dessous, qui est en argent, a encore sa charnière et son mentonnet en argent, rivés seulement sur la plaque de monture; le tourillon de l'épingle est fortement oxydé. Je suppose que cette dernière était en laiton; elle est d'ailleurs brisée assez près du tourillon.

La dernière pièce à décrire (*figure 3*) est peut-être la plus remarquable et la plus importante à mon avis.

Elle est tout en or massif; c'est évidemment une boucle d'oreille.

Selon moi, les oreilles qui portaient cet ornement n'étaient pas percées; le cercle faisait ressort; l'un des bouts est arrondi et correspond à une tête aplatie; de plus, le joyau principal ne peut s'éloigner du point d'intersection que de quelques millimètres à peine; ce qui confirme que cette partie était à côté de l'oreille, devant la pince, et que le cercle en or seul pendait en bas. Au surplus, l'ornement aurait été beaucoup trop lourd la boule posée en bas.

Le dessin et les détails me dispensent d'une plus minu-

tieuse description. Je crois pourtant devoir dire que les huit petits tubes en or sertissent huit cabochons aujourd'hui d'aspect noir, dont quelques-uns sont perdus; que d'autres, défilés, laissent voir à l'intérieur une couleur bleu marine et d'une contexture assez tendre. Quatre carrés saillants sont divisés en quatre autres par des cloisons, lesquelles scrtissent des verres bleus et rouges alternés, savoir : dans le sens horizontal de notre dessin (*vue de face*), rouge, et bleu-pâle dans le sens perpendiculaire.

Viollet-le-Duc, qui n'a trouvé nulle trace dans aucun des monuments des douzième et treizième siècle de boucles d'oreilles ou de bracelets (en bijoux) bien caractérisés, dit que l'ornement qui remplaçait les boucles d'oreilles pour les deux sexes se composait de bijoux suspendus à des cercles ou couronnes et descendait le long des cheveux jusqu'aux épaules; que d'ailleurs cette parure était fort en vogue dès avant l'époque carlovingienne et qu'elle persista jusque vers la moitié du douzième siècle.

Ces bijoux prouvent évidemment que les boucles d'oreilles existaient et qu'en même temps on se servait de cet ornement de tête fait avec des médailles en or.

D'ailleurs, j'ai pu voir des planches en couleur d'un ouvrage publié sur les fouilles de Karanda, et j'ai pu remarquer que les bijoux qui y sont reproduits sont contemporains de ceux dont je m'occupe, qu'ils étaient identiquement de la même fabrication, mais en argent. J'estime que ces bijoux sont de l'époque carlovingienne, et je n'exagère pas, puisque l'épée de Childéric I^{er}, trouvée dans son tombeau à Tournay, en 1450, est faite d'un travail identique à celui de nos bijoux. Childéric I^{er} est mort en 481.

D'autre part, il existe dans le cabinet des antiques de la Bibliothèque nationale des objets d'or catalogués sous le n° 2714 qui me paraissent avoir une grande analogie de fabrication avec les deux derniers (*figures 3 et 4*). Ils sont d'origine carlovingienne.

Près de Poitiers, on a trouvé dans un champ un bout de

ceinture d'or qui paraît avoir appartenu à un des chefs battus par Charles Martel. Il est aussi d'un caractère analogue.

L'étude de ces bijoux est donc fort intéressante pour l'histoire du pays, et il serait utile de savoir quels souvenirs historiques se rattachent à Alluy depuis Childéric jusqu'à Charlemagne; car le sarcophage où étaient les bijoux n'était pas seul; un grand nombre d'autres, plus de douze, ont été mis à jour à cet endroit et ont été ensuite recouverts de terre.

Il est à regretter aussi qu'on n'ait pas extrait celui qui renfermait ces bijoux; peut-être aurait-on trouvé des indices curieux, inscriptions ou dessins; d'ailleurs, à côté, dans un champ appartenant à M. Buisson, sabotier, et près des murs de sa maison, est un sarcophage mis à jour, avec un fragment de son lourd couvercle; la tête est décorée d'une petite croix pattée.

On peut donc supposer que des fouilles habilement conduites seraient utiles et fructueuses, non-seulement pour l'*Art*, ce qui est immense, mais encore pour l'histoire de France de l'époque carlovingienne, si entourée de suppositions, de légendes et de conjectures.

MASSILLON ROUVET,

Architecte.



DÉCOUVERTE DE MONNAIES ROMAINES

A MILLAY (NIÈVRE).

Si l'antiquaire n'est point indifférent aux travaux de l'agriculture, c'est qu'il espère toujours qu'en creusant son sillon, l'homme des champs pourra par aventure ramener sur la surface du sol quelque débris des temps passés.

Or, voici précisément que dans la commune de Millay, le colon du domaine de Marié vient de faire jaillir du soc de sa charrue un dépôt de monnaies, disons le mot, un trésor, puisque le Digeste lui donne ce nom : *Thesaurus est votus quædam depositio cujus non estat memoria*.

La trouvaille, qui se composait d'un fond de vase en poterie grossière et de monnaies fortement vert-de-grisées, intéressa fort peu le laboureur qui abandonna le tout sur le revers du sillon.

Heureusement, le propriétaire du domaine, M. Arthur Épinat, arriva sur les lieux, il recueillit l'épave ; et comme c'est un jeune ami que je connais depuis son enfance, il s'empessa de mettre à mon entière disposition contenant et contenu.

La numismatique n'est-elle point de l'histoire ? Nous pensons donc qu'il est opportun de mentionner dans nos annales nivernaises, la restitution qu'après dix-sept siècles vient de nous faire notre vieux sol gallo-romain.

§

Nous ne décrirons pas pièce par pièce toutes ces médailles ; nous les classerons en deux séries.

La première comprend seize médailles grand bronze, qui nous offrent les noms des empereurs : HADRIEN — ANTONIN-LE-PIEUX — COMMODE — ALEXANDRE-SEVÈRE et PHILIPPE.

Nous y rencontrons aussi une *Faustina-Junior*.

La plus intéressante est sans contredit celle qui porte en légende : IMP. PHILIPPVS AVG. — Tête laurée et juvénile.

Il convient de l'attribuer à *Marcus Julius Philippus Cæsar*, qui, à l'âge de sept ans, avait été associé à l'empire par son père.

Le revers donne pour légende : PAX AETERNA.

C'était là sans doute une aspiration acclamative pour cette paix féconde reposant sur la tête d'un enfant ; c'était là l'espérance toujours déçue de revoir ces *saturnia regna* qui,

deux cent cinquante ans avant notre ère, avaient été promis par les vers virgiliens.

Nous savons qu'après la mort de son père, le jeune empereur Philippe fut assassiné par les prétoriens, à l'âge de douze ans.

§

La seconde série comprend vingt-cinq pièces ou deniers en argent.

Disons de suite que ce métal était loin d'être aussi pur que celui qui composait les monnaies consulaires et celles des premiers empereurs.

A partir du règne de Caracalla, la fabrication des monnaies d'argent subit une sensible altération.

C'est ce qui sert à expliquer la présence d'une épaisse couche d'oxyde qui recouvrait les pièces dont nous allons rendre compte.

Tous ces deniers, émis dans une période de cinquante ans, nous présentent une assez grande variété de types et de noms. A cette époque l'empire changeait bien souvent de maître.

Voici l'énumération de ces médailles :

Caracalla, 211-217; — *Maximinus*, 235-238; — *Gordianus*, 237-246; — *Philippus*, 244-247; — *Herenia Etruscilla*, femme de *Trajanus Decius*, mort en 251; — *Caius Vibius Trebonianus Gallus*, 251-253; — *Valerianus*, 253-260.

Le denier au nom de *Philippus* porte en légende à son revers :

ANNOŃA AVGG.

Nous supposons que c'est là une de ces monnaies jetées en largesse au peuple et aux soldats, soit à l'occasion de la proclamation de Philippe comme empereur, soit à l'occasion de sa déclaration comme *Auguste*.

Les deniers de *Caracalla* sont au nombre de deux ; l'un et l'autre méritent un examen particulier.

Sur l'avers du premier nous lisons :

ANTONINVS . PIVS . AVG.

La tête est laurée, le menton imberbe, la chevelure épaisse et bouclée ; c'est bien là l'effigie de l'empereur *Caracalla*, à qui son père *Septime-Sévère* avait donné le nom d'*Antonin*, qu'il devait si odieusement déshonorer.

Si *Julius Cæsar* portait ordinairement une couronne de laurier, pour cacher sa calvitie, *Caracalla*, pour suppléer à la rareté de ses cheveux, avait recours à des cheveux d'emprunt.

Le revers représente une galère avec son ban de rameurs ; la proue est ornée du *cheniscus* (cou d'une oie) ; à l'arrière se voit la cabine, *tronus*, dans laquelle se distinguent deux minuscules personnages.

On lit pour légende :

ADVENTVS AVGG.

Le mot *adventus* peut sans doute être traduit par *avènement* ou *arrivée* ; mais, d'après *Eckhel*, notre maître à tous, m'écrivait un jour *M. de Longperrier*, il faut le traduire par *retour*.

Il précise le retour à Rome (l'an 202 de notre ère), de *Septime-Sévère* et de *Caracalla*, revenant d'*Égypte*.

Cette monnaie, qui caractérise parfaitement ce retour des *Augustes*, ADVENTVS AVGVSTORVM, se trouve donc le monument d'un fait historique.

Le second denier, au nom de *Caracalla*, porte le surnom de *Britannicus*, qu'il adopta après son expédition dans la Grande-Bretagne.

Dès que nous sommes au règne de *Caracalla*, il n'est point hors de propos de signaler que les numismates anglais se

sont toujours tout particulièrement intéressés à cet empereur, par la raison que ce fut à Yock qu'il revêtit la pourpre.

Or, dans une de ses dernières livraisons, la *Particular Review*, qui s'imprime à Londres, a publié une nouvelle médaille de Caracalla, qui porte pour légende à son revers :

FELIX CONCORDIA.

L'auteur de la communication prétend que ces deux mots doivent rappeler le mariage de *Bassianus Severus*, plus connu sous le nom de *Caracalla*, avec *Fulvia Plautilla*.

Mais ne peut-on point supposer que la légende FELIX CONCORDIA s'applique préférablement à la réconciliation de Caracalla avec son frère Geta; ce qui constituait, pour la tranquillité de l'empire, un événement important — FELIX.

Quoi qu'il en soit, nous savons que dans l'un comme dans l'autre cas la prospérité de cette *concorde* ne dura guère; car en 202 Caracalla donnait des ordres pour faire mourir Plautilla, et lui-même assassinait Geta sous les yeux de sa mère.

§

Pour terminer le rapport succinct sur la découverte faite en la commune de Millay (*Miles*), nous dirons que l'époque probable du dépôt de ces monnaies romaines ne doit guère dépasser que de quelques années le milieu du troisième siècle.

Nous ajouterons encore que le domaine de Marié, qui vient de nous les restituer, est traversé par la voie romaine qui allait d'Autun à Decize, et que ce point est indiqué par l'auteur de la *Vie de César* et par M. Bulliot, comme étant le lieu où, cinquante-huit ans avant notre ère, César combattit victorieusement les Helvètes et ces valeureux Boiens qui, après la bataille, demandèrent au conquérant des Gaules à s'établir dans nos contrées.

L. ROUBET.



SÉANCE DU 27 JANVIER 1881.

Présidence de M. l'abbé BOUTILLIER, vice-président.

M. le Président donne lecture des lettres : 1° de M. de Grandpré, informant la Société qu'il se met complètement à sa disposition pour l'excursion du Chailloux-Magnin ; — 2° de M. l'abbé A. Monin, curé de Dun-sur-Grandry, signalant la découverte d'importantes substructions romaines et d'un hypocauste en la commune de Dommartin, canton de Château-Chinon ; — 3° de M. le Directeur du musée Guimet, à Lyon, demandant l'échange de nos publications contre l'envoi de ses *Bulletins* périodiques et des ouvrages suivants :

- 1° *Congrès des Orientalistes*, deux volumes ;
- 2° *Annales*, tome I^{er} ;
- 3° *Revue de l'histoire des Religions*, tomes V et VI ;
- 4° *Ascie des Égyptiens* ;
- 5° *Arabes et Kabyles* ;
- 6° *Anciens peuples du Mexique* ;
- 7° *Musique populaire*.

En présence d'un envoi aussi considérable, la Société décide non-seulement l'acceptation de l'échange, mais l'envoi du *Sacramentaire* du onzième siècle, notre publication la plus importante, de la *Monographie de la Cathédrale* et des trois derniers volumes de nos *Bulletins*.

La parole est donnée à M. Victor Léonard, qui lit une note concernant les fouilles opérées sur la commune de Luthenay dans le courant de décembre 1880 et janvier 1881. En voici le texte :

Sous le carrelage de l'ancienne chapelle d'Uxeloup, commune de Luthenay (Nièvre), M. Ferdinand Clair, fermier très-intelligent de la propriété de M. Arthur de Rosemont, en faisant opérer des nivellements, a rencontré dernièrement, au-dessous de la pierre tumulaire de Guy de Digoyne, découverte il y a près de cinq ans sous les dalles de la chapelle d'Uxeloup, démolie pendant la révolution de 1793 :

1° Une vingtaine de médailles bien frustes, de petit module, quelques-unes en argent, les autres en bronze, cuivre, de différentes époques, parmi lesquelles deux ou trois liards de Louis XIV.

2° Une quinzaine de bagues sur le chaton desquelles une croix de Malte bien visible est tracée au trait, dont quatre, dites chevalières, sont en argent; les autres sont en bronze, en fer ou cuivre; deux autres, en cuivre, portent gravé sur le chaton le monogramme du Christ (J. H. S.) très-bien ciselé. Tous ces anneaux étaient mêlés à une grande quantité d'ossements.

3° Tous les ossements étaient superposés à trois rangs les uns au-dessus des autres, et formaient un carré à peu près régulier, m'a-t-on dit. Il est probable que ce charnier est le lieu où l'on a entassé pêle-mêle tous les corps des guerriers tués après une sanglante bataille livrée en cet endroit près du vieux château.

On a aussi trouvé un crâne entier, et auprès un vase en terre cuite rouge un peu cassé par le haut et plusieurs autres fragments de pots et vases engobés de terre brune, noire, blanche et rouge, à bord droit ou renversé, dont un seul a été peint de raies rouges placées verticalement, dont le haut

a la forme d'une cruche avec un biberon; plus une petite bouteille en terre brune, intacte, paraissant avoir été faite au tour.

4° On a recueilli une assez grande quantité de biscaïens, de boulets de toutes grosseurs en pierre du pays, à en juger par le grain, analogue à celui des pierres extraites des carrières voisines; un vieux fer de lance bien détérioré, un manche de poignard en cuivre, avec rainures, patiné, mais sans autre lame qu'un petit bout cassé; des boucles avec leurs ardillons, des épingles à toilette en grand nombre, des clous plats et autres morceaux de fer en si mauvais état qu'on ne peut dire à quoi ils ont servi.

5° On a extrait du même endroit un petit pilastre carré en pierre ou petit édicule d'un mètre de haut environ sur quarante centimètres de large, bien conservé, décoré sur chaque face d'un écusson non gravé, se trouvant sous une espèce de chapiteau en saillie de sept à huit centimètres environ, terminé par une toiture imbriquée à quatre pans, sur laquelle sont sculptées des tuiles gironnées imitant des écailles de poisson et reposant en bas sur un large socle; puis encore plusieurs débris de statues et objets divers, parmi lesquels nous avons remarqué deux fragments d'une pierre tumulaire où se lisent ces mots : *Chassigny, Annot, Givry*.

Qu'on veuille bien nous permettre, à ce sujet, de donner le texte exact de l'inscription de la belle tombe de Guy de Digoyne, telle que nous avons pu la lire :

CY . GIST . NOBLE . ET . PUISS^t . S^r . MESS^{rs} . GUY . DE . DIGOYNE .
EN . SON . VIVANT . CHLR . S^r . D'UXELLO . DE LA POTE EN NIVERN .
ET CHASSIGNY . LA MOTE D'YLAN . ANNOT . GYVRY . S^t THIN . VILLIERS
LE CÔTE . B . TINTS EN BORGOGNE . LEQUEL . TRESPASSA . LE . XIII^{ie} .
SEPTEMBRE . L'AN . MIL : III^{ie} . LXXVI . (1476) ET . AUSSA . GIST .
NOBLE . DAM^{le} . KATHERINE . DE . LA . RIVIERE . SA . FEMME . DAME .
DE . VERNEUL . LAQUELLE . TRESPASSA . LE . XXIII^{ie} . D'OCTOBRE .
L'AN . MIL . V^{ie} ET XI . (1511) .

DIEU . AYE . LEURS . AMES . AMEN .

Cette grande dalle, qui mesure 2 mètres de longueur sur 1 mètre 30 de largeur, fort bien conservée d'ailleurs, offre gravés au trait les deux personnages debout, les mains jointes : à droite, le chevalier, tête nue, de longs cheveux retombant en boucles sur ses épaules ; à gauche, la dame, coiffée d'un large bonnet et vêtue d'une longue robe. Sur l'armure de Guy de Digoyne sont gravées devant la poitrine trois grandes coquilles, et trois petites sur chaque bras, ce qu'semblerait rappeler le souvenir d'un triple pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Aux quatre angles de la tombe sont figurés quatre écussons, dont les deux d'en bas sont demeurés vides ; ceux du haut portent : l'un, de Digoyne, *échiqueté d'argent et de sable* ; l'autre, *écartelé, aux 1 et 4 de Digoyne, aux 2 et 3 de La Rivière, qui est de sable, à la bande d'argent*.

Aux pieds des deux personnages, nous avons aussi remarqué une tête de mort entre deux fragments d'un bâton brisé, signe du mariage rompu par la mort de l'un des époux, à moins que ce ne soient simplement deux ossements.

Enfin dans la sépulture violée du vieux chevalier, les ouvriers trouvèrent plusieurs boucles avec leurs ardillons, et un fragment d'éperon présentant une petite molette à cinq pointes (1).

M. le Président informe la Société qu'il a été trouvé récemment à Lurcy-le-Bourg, dans les travaux de démolition et de reconstruction partielle de l'église, sept pièces d'or, écus à la couronne de Charles VII, d'une parfaite conservation, portant sur la face l'écu de France couronné avec la légende : † . KAROLUS . DEI . GRACIA . FRAN-

(1) Tous ces détails avaient été omis dans le procès-verbal du 7 février 1878, signalant la découverte faite en 1876. (*Bulletin*, t. VIII, p. 238.)

CORUM . REX ; et sur le revers une croix fleuronnée cantonnée de quatre couronnes avec la légende ordinaire : † . KRS . (*Christus*) VINCIT . † . KRS . REGNAT . † , KRS . IMPERAT .

M. l'abbé Boutillier achève la lecture de la notice sur Mgr Crosnier, et annonce que le portrait de notre Président sera gravé à Paris par M. Massart, artiste distingué avec lequel M. Massillon Rouvet s'est mis en relations.



SÉANCE DU 24 FÉVRIER 1881.

Présidence de M. ROUBET.

En réponse à une communication de M. Michot, libraire de la Société, demandant qu'un membre soit désigné pour achever au plus tôt le volume des *Congrégations religieuses de femmes dans le diocèse de Nevers*, volume que Mgr Crosnier a eu le regret de ne pouvoir terminer, M. l'abbé Boutillier est prié d'accepter cette mission et de s'entendre à ce sujet avec M. Michot.

La parole est donnée à M. le chanoine Laborde sur la question de la *méridienne de la cathédrale* dont plusieurs fois déjà l'architecte M. Ruprich-Robert a annoncé la destruction, par suite du projet d'abaissement du dallage dans cette partie de l'édifice. M. l'abbé Laborde se fait l'interprète des sentiments de toute la population de Nevers

en en demandant la conservation, et il lit à l'appui une note indiquant le moyen qu'il croit pouvoir être employé pour la reproduire sur le nouveau dallage avec la plus rigoureuse exactitude :

Il suffirait d'étendre sur cette méridienne une longue règle articulée, d'y marquer des traits correspondant aux divisions et d'y noter de la même manière les mois, les signes du zodiaque, la ligne équatoriale, etc... Cette règle, repliée sur elle-même, serait mise en lieu sûr. Elle conserverait comme l'empreinte de la méridienne actuelle que l'on reporterait plus tard sur le nouveau dallage pour l'y reproduire avec exactitude.

Si, comme il en est question, on baisse le dallage de vingt-cinq à trente centimètres, il faudra abaisser dans les mêmes proportions le gnomon; et tout ce qui constitue la méridienne, descendant ensemble et parallèlement, rien ne sera changé dans les relations qui existent entre l'ouverture du gnomon et les lignes qu'il éclaire; il y a d'ailleurs une pierre commémorative datée de 1781, sur laquelle on a indiqué la hauteur du gnomon au-dessus de la ligne méridienne; elle est de 42 pieds $\frac{1}{6}$.

Avant de rien détruire, on devra marquer le point de départ de la méridienne sur le mur au pied duquel elle commence, et marquer également sur le mur opposé le point où elle aboutit. Ces deux signes indiqueront plus tard la position de la ligne principale. Parmi les pierres de l'ancien dallage, on fera bien de conserver celles qui indiquent les divisions principales et qui représentent les signes du zodiaque, afin de les copier fidèlement dans le nouveau tracé.

Mgr l'Evêque et le chapitre de la cathédrale ont déjà adressé à Son Excellence M. le Ministre l'expression de leur vœu pour le maintien ou le

rétablissement de ce monument, très-apprécié de tous les Nivernais. La Société nivernaise des sciences, lettres et arts manquerait à son titre si elle demeurait indifférente en cette occurrence. M. le Président est donc prié de se faire, auprès de M. le Ministre, l'interprète des sentiments unanimes de tous les membres (1).

Une discussion s'engage ensuite sur l'auteur de la méridienne, attribuée à Cassini, selon les uns,

(1) Nous croyons devoir ici donner, pour mémoire, le texte de la lettre adressée, dès le 10 février, par le M. le Ministre à M. l'Architecte de la cathédrale :

« Paris, le 10 février 1881.

» MONSIEUR,

» Par votre lettre du 23 décembre dernier, vous m'avez fait l'honneur d'appeler mon attention sur la méridienne que possède la cathédrale de Nevers, en me demandant de m'assurer si elle a une importance scientifique et historique et si elle devra être rétablie au moyen d'un tracé modifié.

» J'ai fait prendre à ce sujet des renseignements à l'Observatoire; il en résulte qu'il n'est pas certain que la méridienne de la cathédrale de Nevers ait été tracée par Cassini, et que le contraire est plus probable. Au surplus, ajoute M. Tisserand, qui a bien voulu me donner ces indications, lors même qu'elle eût été tracée par Cassini, elle n'offrirait aujourd'hui qu'un médiocre intérêt scientifique. Une question analogue a déjà été posée au bureau des longitudes à propos d'une méridienne qui se trouvait dans une église d'Auxerre, et il a été répondu dans le même sens.

» Vous pouvez donc, Monsieur, faire exécuter les travaux de reconstruction du pavage, qui vous semblent devenus inévitables, sans vous préoccuper de la conservation de la méridienne dont il s'agit.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

» Le Ministre de l'intérieur et des cultes,

» Pour le Ministre :

» Le Conseiller d'État, directeur général des cultes,

» Signé : FLOURENS. »

au chanoine Laviro, selon d'autres. M. l'abbé Boutillier observe que le véritable auteur est M. Bouys, président de l'élection de Nevers avant 1789, et plus tard professeur de mathématiques à l'école centrale de cette ville. Il entre à ce sujet dans des détails très-curieux que la Société le prie de vouloir bien relater dans un mémoire spécial qui serait inséré au *Bulletin*.

M. de Villenaut présente une croix espagnole en cuivre bronzé, à double branche, offrant d'un côté, fort bien gravée, l'image du Crucifix; de l'autre, l'Immaculée-Conception, la Vierge sans tache, ayant à ses pieds, au-dessous du croissant symbolique de la lune, ces deux mots : SIN PECADO (sans péché).

M. Adolphe de Rosemont présente alors une pièce d'or, aussi espagnole, trouvée dans les ruines du château de Lurcy-le-Châtel ou Ligny, commune de Saint-Benin-des-Bois. M. Roubet lit sur la face, autour des têtes couronnées de Ferdinand V et d'Isabelle, sa femme : FERNANDVS . IXABELLA . DI . GRA ; sur le revers, à l'entour de l'écu couronné, *aux 1 et 4 de Castille et de Léon, aux 2 et 3 d'Aragon et de Sicile* : SVB . VMBRA . ALARVM . TVA (*rum*).

Au-dessous de l'effigie de Ferdinand et d'Isabelle, que l'on nommait communément *les deux rois*, on remarque l'empreinte d'un petit écusson offrant une grenade. Ce poinçonnement n'a dû être opéré qu'après la conquête de Grenade, qui eut lieu en 1492.

M. le Président lit un chapitre important de l'histoire qu'il a entreprise sur le présidial de Saint-Pierre-le-Moûtier.

A la suite de cette lecture, écoutée avec intérêt, M. de Villenaut exprime le désir, partagé par ses collègues, que des notes explicatives déterminent le sens précis qu'il faut attacher à tous les termes de l'ancienne organisation judiciaire, au point de vue royal, féodal et religieux, beaucoup d'expressions encore en vigueur au siècle dernier étant aujourd'hui incomprises.

M. Massillon Rouvet entretient la Société d'un travail qu'il a entrepris sur la commune de Nevers et ses franchises, et notamment sur l'architecture militaire des remparts de Pierre de Courtenay au douzième siècle. Les membres présents examinent avec curiosité les dessins que l'auteur désire joindre à son étude.



SÉANCE DU 31 MARS 1881.

Présidence de M. ROUBET.

M. le Président donne lecture des lettres et documents ministériels relatifs à la réunion des sociétés savantes à la Sorbonne.

Dépôt est fait sur le bureau par M. l'abbé Boutillier, au nom de M. Chevalier-Lagénissière, notre collègue, actuellement à Turin, d'une intéressante plaquette reliée avec luxe, intitulée :

Vita et morte dell' illustrissimo e eccellentissimo sig. Lodovico Gonzaga duca di Nivers et di Retel compostata e ricevata da Antonio Possentino della Compagnia di Gesu.

La Société envoie ses remerciements à M. Lagénissière et lui offre un de ses jetons d'argent ; il est décidé aussi que M. le Secrétaire fera un rapport sur cette curieuse brochure.

M. l'abbé Boutillier signale ensuite une inscription lapidaire récemment découverte dans des travaux de reconstruction des bâtiments de l'hôpital général de Nevers, et dont MM. les Administrateurs ont fait présent au musée ; en voici le texte :

D. O. M.

LE 16 MAI 1779, M^e CHARLES MAILLOT,
AVOCAT EN LA COUR, ANCIEN MAIRE DE NEVER^e
ET ANCIEN PROCUR^e DU ROI AUX EAUX ET FO-
RÊTS DU NIVERNOIS ET BOURBONNOIS, A DON-
NÉ DEUX MILLE QUATRE CENS LIVRES AUX PAU-
VRES DE L'HÔTEL-DIEU, A LA CHARGE QU'IL
SERA CÉLÉBRÉ A PERPÉTUITÉ LE 4 9^{hrs} DE CHA-
QUE ANNÉE UNE MESSE POUR LE REPOS DE SÔ AME
ET DE TOUS SES PARENS, APRÈS LAQ^le ON DIRA LA PRO-
SE LANGUENTIBUS, UN LIBERA, ET LE DE PRO-
FUNDIS; LE TOUT ÉNONCÉ DANS LA DÉLIBÉRA-
TION DU BUREAU DU D. JOUR 16 MAI 1779.
M^e MAILLOT EST DÉCÉDÉ LE 16 AVRIL 1783, AGÉ DE
91 ANS.

REQUIESCAT IN PACE.

Le même membre donne lecture du mémoire annoncé à la dernière séance sur M. Théodore

Bouys, l'auteur de la méridienne de la cathédrale.

Sur la proposition de M. de Pierredon, une excursion est décidée au Chailloux-Magnin le jeudi qui suivra la séance d'avril.

M. René de Lespinasse rappelle le curieux manuscrit de notre compatriote Imbert d'Anlezy, seigneur de Dunflun (1), qui contient une si précieuse collection de devises et d'emblèmes sur la fortune, et demande si la Société ne pourrait pas, de temps en temps, publier quelques-uns de ces dessins, de manière à en former un album. Sans renoncer d'une manière absolue à cette publication, la Société est d'avis que l'état de nos finances en nécessite l'ajournement.

MM. Roubet et Boutillier présentent, en qualité de membres titulaires, M. Henri Marandat, qui possède au château de Thé (près Saincaize) des archives importantes sur différentes propriétés de sa famille, et M. Charles Lutz, architecte à Nevers, le restaurateur d'un très-grand nombre d'églises du diocèse.

Ces Messieurs sont admis.

(1) Voir *Bulletin de la Société nivernaise*, tome VIII, p. 74-75.



L'AUTEUR DE LA MÉRIDIENTE

DE LA CATHÉDRALE DE NEVERS.

Tout le monde connaît à Nevers la méridienne tracée sur le dallage du transept méridional de la cathédrale ; et, bien que personne n'en eût fait mention avant l'époque où parut la *Monographie* (1), elle est cependant, écrivait alors Mgr Crosnier, une des plus curieuses et des plus complètes que l'on connaisse.

Que de fois nous avons vu des visiteurs considérer avec attention les grandes lignes, les signes, les chiffres et les inscriptions disposés sur toute l'étendue de la méridienne, et qui constituent un véritable calendrier complet indiquant tous les jours de l'année, les signes du zodiaque et les noms des mois correspondants ! C'était une des curiosités de notre cathédrale...

Mais quel est l'auteur de ce curieux travail ? Nous l'ignorons, répondait notre président ; puis il ajoutait : « La tradition du pays raconte que César-François Cassini fut reçu à Nevers avec bienveillance par le Chapitre, lorsqu'il s'occupait de son grand travail sur la triangulation de la France, et que, par reconnaissance, il établit la méridienne de notre cathédrale. D'autres prétendent que c'est M. l'abbé Laviro, chanoine de Nevers et secrétaire de Mgr Tinséau, qui en est l'auteur. On peut allier ces deux versions en disant que Cassini a travaillé de concert avec M. Laviro, qui était un mathématicien distingué. »

Les archives du Chapitre ne contiennent malheureusement aucun document capable d'indiquer la part que Cassini et

(1) *Monographie de la Cathédrale de Nevers*, par M. l'abbé Crosnier, vicaire général, président de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts. — Nevers, 1854.

l'abbé Laviron purent prendre à l'établissement de la méridienne. Cependant les archives révolutionnaires de 1793 nous font connaître de la manière la plus certaine le véritable auteur de ce travail.

Le 27 frimaire an II (17 décembre 1793), le citoyen de Bouys, assistant à la réunion du conseil général de la commune, demande la parole, et, l'ayant obtenue, il prie qu'on lui permette de faire quelques additions et changements nécessaires, pour que rien ne subsiste de l'ancien calendrier dans le temple de la Raison, ci-devant cathédrale, et que tout soit conforme aux décrets de la Convention sur cet objet ; et encore de changer les *capucinades* (1) qui se trouvent dans les murs de la nef et au-dessus de la porte d'une chapelle, et dont les ci-devant chanoines avaient cru devoir orner le travail du citoyen Bouys ; il propose de les remplacer par l'inscription suivante, adressée au soleil :

Astre qui dans ton cours ne t'arrête jamais,
Annonce à l'univers la grandeur des Français ;
Dis que la liberté dans leurs cœurs est gravée,
Dis qu'ils l'ont conquise et qu'ils l'ont conservée.

(1) Sur le piédestal d'un obélisque en marbre blanc, auquel vient aboutir la ligne méridienne tracée dans le transept de l'église Saint-Sulpice à Paris, une trentaine d'années avant celle de Nevers, on lisait ces inscriptions pieuses :

*Quid mihi est in cœlo ? et a te quid
Volui super terram ! Deus cordis mei
Et pars mea Deus in æternum.*

.....
*Ecce mensurabiles posuisti
Dies meos, et substantia mea
Tanquam nihilum ante te.*

(Ps. xxxviii.)

(*Inscriptions de la France du cinquième au dix-huitième siècle recueillies et publiées par M. F. de Guilhermy, tome I^{er}, p. 331.*)

Sans doute les chanoines de Saint-Cyr avaient fait placer quelques inscriptions de ce genre. Elles ont entièrement disparu.

Enfin, il propose de mettre au-dessus de chaque porte, en dehors du temple :

A la raison, à la philosophie
Sont consacrés les temples des Français.
Nature, droits de l'homme, égalité chérie,
Liberté, République, amour de la patrie,
Vous serez nos dieux désormais.

Sur quoi le conseil général autorise ledit citoyen de Bouys à faire tous les changements qu'il croirait nécessaires à une *méridienne orizontale qu'il traça en 1781, dans la nef de la ci-devant cathédrale*, d'effacer les inscriptions et de faire placer celles qu'il a composées, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du temple de la Raison (1).

Ainsi, nous avons, avec le nom de l'auteur, la date de l'exécution du travail, date qui naguère encore était inconnue, — bien qu'elle fût gravée sur la pierre avec quelques autres inscriptions indiquant la hauteur précise du gnomon et la longueur de la ligne méridienne, depuis le pied du gnomon, — cachée quelle était, depuis 1830, derrière le monument de la croix de Mission. On lit en effet sur le mur, un peu au-dessus du dallage, à la naissance de la méridienne :

ALTITVDO GNOMONIS

42 PEDVM 1/6

LONGITVDO LINEÆ

MERIDIANÆ A PEDE

GNO. 117 1/2

1^o Dⁱ (anno Domini)

1781.

Au mois de juillet 1794, les changements proposés par le citoyen Bouys n'étaient pas encore exécutés, malgré leur caractère d'urgence.

(1) Registre des délibérations de la municipalité, conseil général de la commune de Nevers. (*Archives de la mairie.*)

Le 15 messidor an II (3 juillet 1794), le conseil général de la commune, de nouveau saisi de cette affaire par le citoyen Pillet, ingénieur libre et instituteur national de mathématiques de la cité, lequel offre gratuitement ses talents et ses soins pour faire exécuter la nouvelle division horaire républicaine sur les méridiennes et horloges solaires publiques, arrête que, ne voulant conserver dans son sein aucune trace des *heures de l'esclavage*, le cadran décrit sur la maison commune sera entièrement effacé et que la nouvelle division sera substituée à l'ancienne; que les chiffres indiquant les heures, demi-heures, quarts et minutes, qui sont gravés à la *méridienne horizontale et lignes horaires du pavé du temple dédié à l'Etre suprême*, seront aussi totalement effacés et que, pour éviter la dépense, on conservera les lignes horaires qui y sont tracées, à l'extrémité desquelles on gravera les chiffres de la nouvelle division correspondant à l'ancienne.

Hâtons-nous d'ajouter que, malgré ces deux arrêtés si impératifs, la méridienne demeura intacte, telle qu'elle avait été tracée en 1781.

Nous voudrions espérer qu'il en sera de même aujourd'hui, et que M. le Ministre des cultes, revenant sur sa décision, ordonnera la conservation de ce remarquable travail dans notre cathédrale, déjà dépouillée de tant d'autres monuments.

Quoi qu'il en soit, puisque s'en présente l'occasion, disons quelques mots de ce M. Bouys, l'auteur de la méridienne de Saint-Cyr. Fils de François-Théodore-Claude de Bouys des Broses, président de l'élection de Nevers, qui, dès l'année 1746, figure sur la liste des échevins, Théodore Bouys avait succédé à son père jusqu'en 1789 dans la charge de président de l'élection; plus tard, en 1800, il devint professeur de mathématiques d'abord à l'école centrale de Nevers, puis à l'école secondaire jusqu'en 1805, où il fut remplacé par M. Ogier. Partisan convaincu et très-ardent défenseur de la science, alors si violemment combattue, du *magnétisme animal*, M. Bouys s'empara de la politique pour faire préva-

loir ses idées. Étant encore président de l'élection en 1789, à propos de la convocation des États-Généraux, il publia à Paris, — chez Bailly, libraire, rue Saint-Honoré, barrière des Sergents, — plusieurs brochures d'une extrême originalité, fort peu connues, d'ailleurs, et dont nous nous bornerons à donner ici les titres :

1^o *Délibération proposée aux François, avant la tenue des États-Généraux*, « ouvrage dans lequel on exposera le moyen le plus simple et le plus efficace pour terminer en trois jours les séances de cette assemblée nationale, avec le plus grand succès et à la satisfaction générale; moyen digne de tout homme qui s'intéresse au bonheur de la France; moyen qui, dans l'exacte vérité, doit obtenir autant de suffrages que M. Necker peut en compter. »

Cette fameuse délibération n'est qu'un panégyrique de M. Necker, « le grand homme à qui il n'est pas un seul François qui, dans le fond de son cœur, ne serait disposé, intérêt personnel à part, à élever des autels »; et le *moyen si efficace* est de nommer M. Necker ministre plénipotentiaire de la nation et du roi, avec des pouvoirs qui durent jusqu'à une nouvelle Assemblée nationale.

2^o *Réflexions impartiales adressées aux États-Généraux et particulièrement aux communes, sur les questions préliminaires qui sont l'objet des divisions actuelles*, par l'auteur de la *Délibération proposée aux François*.

Ces réflexions impartiales avaient pour objet de prémunir les communes contre ceux qui, prenant trop vivement et aveuglément leurs intérêts, étaient, sans le savoir, leurs plus grands ennemis et provoquaient contre elles de légitimes défiances, faisant repentir le roi de sa générosité, « comme autrefois les crimes des hommes firent repentir le Créateur de les avoir tirés du néant. »

3° *Très-petits moyens capables d'opérer de grands effets et d'établir l'union et la concorde parmi les États-Généraux* (1).

Rien de plus bizarre que ce produit d'une imagination extraordinairement exaltée :

1° Il faut que les députés de tous les ordres se voient tous les jours ensemble, aux églises, aux promenades ou dans la société ;

2° Que tous les jours ils puissent manger ensemble dans le même lieu, en observant le même ordre et la même place qu'ils auront la première fois choisie ;

3° Que plusieurs fois pendant le repas on suive l'usage observé dans l'antiquité de faire passer de bouche en bouche, à tous les convives, un vase rempli de liqueur, qui devient comme une coupe enchantée par le mélange des émanations, ou du fluide le plus subtil dont cette coupe se charge ;

4° Que tous les convives, au commencement et à la fin du repas, veuillent faire la chaîne en se tenant par la main et se touchant par l'extrémité des pouces ;

5° Enfin, que pour atteindre à la perfection des rapports physiques, on établisse un centre d'unité, un président des convives, qui devrait être essentiellement Louis XVI ; il y aurait à craindre qu'un autre président ne communiquât à l'assemblée l'esprit de son ordre, et que ce président, pour mettre les députés en rapport, emploie les procédés du magnétisme animal, etc.

Du reste, l'auteur ne se faisait pas illusion sur le sort de sa proposition. « Combien de milliers, que dis-je, combien de millions de François vont me traiter d'insensé, d'homme digne des petites-maisons ; mais quelques plaisanteries qu'on

(1) Ces trois brochures se trouvent reliées dans un volume in-8° de la bibliothèque nivernaise de Nevers, intitulé : *Mélanges nivernais*, coté 191, tome 1^{er}.

puisse faire, les procédés magnétiques indiqués n'en pourraient pas moins être le moyen le plus efficace pour établir l'union et la concorde parmi les États-Généraux. »

Un autre ouvrage, le plus important, de M. Bouys, est un fort volume in-8° de 400 pages, imprimé à Paris en 1806; il comprend trois parties, qui constituent vraiment trois ouvrages distincts, et dont on nous pardonnera de donner encore les titres malgré leur longueur :

I. *Nouvelles considérations puisées dans la clairvoyance instinctive de l'homme, sur les oracles, les sibylles et les prophètes, et particulièrement sur Nostradamus*, sur ses prédictions concernant : 1° la mort de Charles I^{er}, roi d'Angleterre; 2° celle du duc de Montmorenci sous Louis XIII; 3° la persécution contre l'Église chrétienne, en 1792; 4° la mort de Louis XVI, celle de la reine et du dauphin; 5° l'élévation de Napoléon Bonaparte à l'empire de France; 6° la longueur de son règne; 7° la paix qu'il doit procurer à tout le continent; 8° sa puissance, qui doit être un jour aussi grande sur mer qu'elle l'est actuellement sur terre; 9° enfin la conquête que ce héros doit faire de l'Angleterre, ouvrage dans lequel on donne les moyens de diriger cette clairvoyance instinctive sur des objets bien plus utiles, bien plus intéressants que l'art de tirer des horoscopes et de prédire des événements sinistres qu'on ne peut éviter.

II. *Nouvelles considérations sur Jeanne d'Arc, surnommée la pucelle d'Orléans*; sur la nature de ses pressentiments et de ses prédictions; sur la cause de leur cessation aussitôt après le sacre de Charles VII à Reims; sur les moyens qu'on aurait pu employer pour en prolonger la durée; enfin sur ceux que l'on pourrait employer actuellement pour trouver, pour organiser, pour créer d'autres Jeannes d'Arc.

III. Prospectus d'un ouvrage intitulé : *Traité du magnétisme de l'homme, du somnambulisme magnétique et de la clairvoyance instinctive qu'il procure*, qui comprend l'art

de développer, de renforcer ou de recouvrer plusieurs facultés humaines, et particulièrement un sixième sens; cette clairvoyance instinctive de l'homme, source de plusieurs phénomènes aussi curieux qu'utiles, aussi intéressants pour la santé et le bonheur des hommes que pour la prospérité des États, suivi d'un discours sur le magnétisme de l'homme, avec des réponses aux objections.

Dans son enthousiasme pour une science « qui, d'après lui, tient aux premiers principes de l'univers et des sociétés, et doit un jour régénérer les nations, » à plusieurs reprises, dès le début de son travail, M. Bouys s'ingénie, entre autres choses, à démontrer que son système n'est pas plus contraire à la religion et est appuyé d'autant de probabilités que le système de Copernic sur le mouvement de la terre, etc.

Cependant ces grandes prétentions ne tardèrent pas à susciter de violentes critiques. Il nous souvient d'avoir lu, à la bibliothèque de la ville, un pamphlet très-acerbe publié à Nevers, le 26 juillet 1806, sous ce titre : *Questions d'un imbécile ignorant au nouveau Copernic* (1).

« Lorsque, pour la première fois, y est-il dit en commençant, j'entendis parler de votre sublime système, mes préjugés me le firent regarder comme un jeu d'esprit, une plaisanterie d'érudition, et je fus fort surpris de voir, dans votre réponse à M. Motret (2), que par la vente d'une trentaine

(1) Il nous a été impossible, malgré toute la complaisance du bibliothécaire, de retrouver cette petite plaquette de huit pages que nous avions seulement analysée rapidement en 1859.

(2) M. Motret, manufacturier de faïences à Nevers, et avant la Révolution grand-vicaire, official et archidiacre de Paris, s'était beaucoup occupé de l'explication des prophéties de Nostradamus dont il prétendait être le fidèle interprète, en sa qualité de *figulier*. Outre des notes manuscrites considérables, nous avons de lui une *Explication* (imprimée à Nevers, chez Lefebvre le jeune, 10 juillet 1816) d'une prophétie de 1555 et 1558, au sujet du mariage de LL. AA. Monseigneur et Madame d'Angoulême. Cette

d'exemplaires, vous aviez proclamé dans toute l'Europe un système bien plus savant que celui de Copernic et dont il n'y avait plus que d'imbéciles ignorants qui pussent douter. J'apprends avec peine aujourd'hui, par vos observations adressées au ministre des cultes, qu'une découverte qui doit contribuer au bonheur des sociétés autant que l'Evangile, ne paraît pas être goûtée par eux, et que vous êtes persécuté par les prêtres de la nouvelle loi, comme Jésus-Christ par ceux de l'ancienne. J'avais beaucoup de considération pour l'égal de Copernic et de Galilée; mais mon admiration n'a plus de bornes pour l'émule de Jésus-Christ... »

Et les pages se succèdent ainsi sur un ton dont le diapason va toujours s'élevant.

M. Motret, pris à partie par M. Bouys, adresse aussi un pamphlet, resté manuscrit, *au très-grand et très-clairvoyant prophète Théodore*. « Quel prophète, dit-il, que celui qui en un tour de main fait et défait des milliers de prophètes, et qui, dans l'excès de son amour pour les hommes, leur prépare à grands frais, non-seulement des générations entières de clairvoyants comme lui, mais encore des pucelles toutes aussi braves que la pucelle d'Orléans, lesquelles se mettront toutes à parler comme des oracles, après que leur double et triple instinct aura été habilement développé, exalté même par certains procédés qui sont à sa connaissance, etc. »

Cette même année 1806, M. Bouys avait encore fait paraître à Nevers, à l'imprimerie de L. Roch, des *Réflexions* adressées à M. Louis de Saintemarie, concernant son *Essai historique* sur l'effusion continuelle du sang humain par la

explication, qui ne s'est point réalisée, annonçait l'heureuse fécondité de la princesse. « J'en suis, pour mon compte, tellement persuadé, qu'au grand étonnement des profanes, d'ailleurs bon François, je ne me contente pas de crier avec eux et comme eux : Vive le Roi ! Vivent les Bourbons ! Mais j'ajoute toujours : Vive le fils aîné de la fille du Roi ! » Signé : L'abbé MOTRET, manufacturier de faïences à Nevers.

guerre. Enfin, nous n'avons pas cru devoir noter un certain nombre de poésies publiées pendant la période révolutionnaire et dans le style de l'inscription au soleil citée au commencement de cet article.

Jean-Théodore-Claude Bouys mourut le 18 mai 1810, âgé de cinquante-neuf ans, laissant un fils, Pierre-Théodore (1), alors employé des postes.

On lit sur sa tombe, au cimetière de Nevers, que

SES TALENTS, SON SAVOIR, SES VASTES CONNAISSANCES,
AURAIENT PU LE PLACER AU TEMPLE DE MÉMOIRE;
MAIS SES VERTUS, SA BONTÉ, SA DROITURE,
LE FERONT VIVRE ENCORE PLUS DANS LE CŒUR
DE CEUX QUI SURENT LE CONNAÎTRE.

Le véritable *temple de mémoire*, c'était bien la cathédrale, où l'auteur de la méridienne s'était placé lui-même aux jours paisibles de sa vie; et puisque cette œuvre dont il avait cru devoir demander la réformation, aux jours de la tempête, est maintenant menacée d'une ruine complète, encore était-il opportun, ce semble, de faire revivre un instant: par le simple énoncé de ses principaux écrits, si singuliers qu'ils soient, un nom digne de prendre place dans la liste des hommes qui ont fait quelque honneur à notre pays.

L'Abbé BOUTILLIER.

(1) On sait que nos anciennes familles conservaient avec soin, à côté de leur nom patronymique, le même nom de baptême; nous constatons ici: Pierre-Théodore Bouys, fils de Jean-Théodore, lequel descendait de François-Théodore.



SÉANCE DU 28 AVRIL 1881.

Présidence de M. ROUBET.

Lecture est donnée par M. le Président d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, annonçant qu'une exposition internationale d'électricité sera ouverte à Paris, le 1^{er} août de cette année, et demandant le nom du délégué que la Société désignera pour la représenter au congrès international des électriciens. M. le chanoine Laborde est désigné à l'unanimité.

M. le docteur Fichot lit un rapport sur une épidémie d'angine couenneuse qui a récemment sévi à Nevers. Il indique les moyens par lesquels il a combattu avec succès cette terrible maladie. Ce rapport sera inséré au *Bulletin*.

M. le Président continue la lecture de son travail sur le présidial de Saint-Pierre-le-Moutier.

Suit la lecture, par M. l'abbé Boutillier, des ouvrages offerts à la Société depuis le mois de janvier :

Société des sciences et arts agricoles et horticoles du Havre, dix-neuvième bulletin, 1880, deuxième trimestre.

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, tome VII, n° 106, troisième trimestre de 1880.

Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille, tome XL, cinquième de la huitième série, 1880.

Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du département du Var, septième série, tome IV, cinquième livraison, 1880. Nous signalons dans la section des lettres : une *Excursion archéologique à Neuvy-en-Sullias*, par M. Léon Dumuys, et un travail de M. l'abbé Desnoyers sur une *Arme de Jupiter Labrandéen trouvée à Saint-Cyr-en-Val*; — dans la section de médecine, deux mémoires de M. le docteur Charpignon, intitulés, le premier : *Rebouteurs, bandagistes, secours aux indigents malades avant 1800*; le second : *Résumé des statuts et règlement des maîtres chirurgiens d'Orléans au dix-huitième siècle*, par M. le docteur Patay.

Annales du musée Guimet. — *Revue de l'histoire des religions*, publiée sous la direction de M. Maurice Verner, première année, tome II, n° 6, novembre-décembre 1880

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers, première année, troisième livraison, janvier-février 1881.

Comité archéologique de Senlis. — *Comptes-rendus et mémoires*, deuxième série, tome V, 1879. — La moitié de ce volume est occupée par l'*Essai d'une monographie sur les rues, places et monuments de Senlis*, de M. E. Muller. Les dernières pages sont consacrées à un curieux mémoire de M. Gustave Millescamps sur des *Silex taillés et parfaitement emmanchés, de l'époque mérovingienne*, découverts par M. l'abbé Hamard dans une sépulture franque au mont de Hermes (Oise). D'où cette conclusion de l'auteur qui mérite d'être signalée : « Aujourd'hui plus que jamais, nous pensons que les instruments en silex étaient encore en usage à l'époque mérovingienne, et que, se servant de la pierre, les Francs savaient la tailler et l'approprier à leurs besoins. Quelle était la destination de ces instruments?... Le silence de l'histoire autorise toutes les conjectures. Nous appuyant donc sur l'immense quantité de silex taillés recueillis durant ces six dernières années dans des nécropoles mérovingiennes, nous maintenons cette opinion : que les outils en silex, d'une

pratique facile et peu coûteuse, aisément retailés et remplacés là où abonde la matière première, avaient dû, chez certaines populations franques, être fréquemment et concurremment employés avec les outils de fer, et peut-être utilisés de préférence, par économie ou pour toute autre cause, dans certains usages journaliers que, dans l'état actuel de la science, nous ne saurions avoir la prétention de connaître et moins encore la témérité d'indiquer. »

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence, première année, première livraison, septembre-octobre 1880.

L'Investigateur, ancien Institut historique, quarante-sixième année, livraisons de mars-avril 1881.

Journal des Savants, octobre, novembre et décembre 1880.

Bulletin de la Société académique hispano-portugaise de Toulouse, tome I^{er}, n° 3, 1880.

Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres, tome II, juillet 1880.

Recueil de la Société des sciences, agriculture et belles-lettres de Tarn-et-Garonne, 1877-1878.

Société des sciences et arts agricoles et horticoles du Havre, dix-septième et dix-huitième bulletin, 1879-1880.

Notice biographique sur François Henricq-Bey, ancien président de l'intendance sanitaire d'Égypte, par M. Réveillé de Beauregard. Marseille, 1880. (Hommage de l'auteur.)

Nouveaux cas de myiasis observés dans la province de Cordova (République argentine) et dans la République de Vénézuéla, par P. Auguste Conil. Cordova, 1880.

Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, tome VII, cinquième et sixième livraison, 1880.

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, tome VII, n° 104-105, 1880.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, trente-quatrième volume, 1880, deuxième de la troisième série.

Nous signalons dans ce volume, comme intéressant

particulièrement le Nivernais, un important travail de M. E. Palliez, modestement intitulé : *Recherches sur l'histoire de Châtel-Censoir*. L'auteur nous pardonnera toutefois de relever en passant une inexactitude relative aux rapides progrès du calvinisme à Châtel-Censoir et dans le Nivernais : « Des églises protestantes, dit-il, s'établirent à Corbigny, à Vézelay et à Nevers. » Pour les deux premières villes, le fait est certain ; mais pour Nevers nous ne saurions l'admettre. C'est d'ailleurs un des titres d'honneur des habitants de Nevers d'être demeurés toujours inviolablement attachés à la foi catholique. « Jamais aucune hérésie n'a pénétré dans leurs murs, rapporte M. de Saintemarie (*Recherches historiques sur Nevers*, page 28) ; et lorsque les nouvelles opinions se répandirent en France, dans le seizième siècle, entourés de villes protestantes, ils ne suivirent pas cet exemple et résistèrent même à celui de leur propre évêque, Jacques-Paul Spifame, qui, lorsqu'il voulut prêcher le nouvel évangile, fut obligé d'aller chercher des auditeurs à Bourges et à Issoudun. »

L'auteur avance également que le duc Louis de Gonzague, alors seigneur de Châtel-Censoir, prit part aux discussions qui commençaient à s'élever en France sur le culte réformé, rendu populaire dans ces contrées par Théodore de Bèze, né à Vézelay, et qu'« il fut même prêt, un instant, à adopter les nouveaux dogmes, comme le firent plusieurs seigneurs voisins ». — Cette dernière assertion nous paraît tout à fait gratuite et absolument contraire aux sentiments de piété bien connus du duc Louis de Gonzague.

Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, tome VIII, première livraison, 1881.

L'Investigateur, journal de la Société des études historiques, quarante-sixième année, deuxième livraison, juillet, août, septembre, octobre.

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand, tome XXI, cinquante-deuxième volume de la collection des annales, 1879.

Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar, vingtième et vingt-unième année, 1879-1880.

Recueil des publications de la Société havraise d'études diverses, quarante-quatrième et quarante-cinquième année, 1877-1878.

Il convient de remarquer tout spécialement dans ce volume une belle étude de M. l'abbé Lamurée, alors vice-président de la Société havraise, sur *l'Art et le Symbolisme religieux*. Nous y avons vu, cité avec honneur, parmi les promoteurs éclairés de la science de l'iconographie, le nom de Mgr Crosnier à côté de ceux de MM. de Caumont et Didron et des abbés Corblet et Cochet.



UNE ÉPIDÉMIE D'ANGINE COUENNEUSE

A NEVERS.

L'épidémie d'angine couenneuse qui vient de sévir à Nevers n'a pas duré longtemps : un mois environ. Comme toutes celles qui l'ont précédée, elle a offert des variétés très-diverses. On a pu constater qu'il existait en même temps la bronchite, l'angine simple, l'angine pultacée, la laryngite et le croup.

A cette époque, il y eut une grande différence entre la température du matin : environ 5° au-dessus de 0, et celle du milieu du jour : 15°. Les vents du nord-est et du sud-est soufflèrent d'abord, ensuite ce fut le tour des vents du nord-ouest et du sud-ouest. C'est quand le baromètre était le plus élevé que les malades étaient le plus nombreux. Quatre enfants sont morts; ils étaient âgés de trois à huit ans. Quelques personnes trouveront peut-être que les décès ont été peu nombreux. Si un seul enfant eût succombé, le malheur eût été bien grand quand même, car à cet âge un enfant commence à tenir une grande place dans la famille.

La première petite fille qui a été atteinte est morte le 14 mars. Elle habitait la caserne. Sa mère et trois soldats sont tombés malades les jours suivants. Les taches blanches qui recouvraient leurs amygdales n'offraient pas la résistance des fausses membranes diphthériques; on les enleva facilement à l'aide de l'acide chlorhydrique et du crayon d'azotate d'argent. Quatre jours de traitement ont suffi pour amener la guérison. Nous avions eu affaire plutôt à l'angine pultacée qu'à l'angine diphthérique.

Un enfant, rue de Nièvre, 31, était atteint depuis quelques jours de bronchite et d'angine simples, lorsque le 23 mars on vit des fausses membranes apparaître sur les amygdales. Quatre jours plus tard on cessa de les voir. Les narines cependant étaient le siège d'un suintement très-abondant. Tout-à-coup les symptômes du croup vinrent nous inquiéter. Le 26 au soir l'enfant mourait asphyxié. C'est le croup secondaire qui l'a fait succomber.

Une petite fille, âgée de six ans, demeurant rue de Mouësse, 17, n'avait qu'une bronchite légère le 28 mars. Ce jour-là, elle offrit tous les symptômes du croup; le lendemain, 29, elle était morte. Le même jour, son frère, âgé de quatre ans, fut atteint d'angine couenneuse. Les fausses membranes disparurent plusieurs fois; mais le nez laissa couler continuellement un liquide sanguinolent qui contenait des microbes diphthériques. La mort arriva le 9 avril, causée par la septicémie.

La perte de ces enfants a rempli d'effroi toute la ville. C'est surtout dans la partie que j'habite que les familles furent épouvantées. Aussi a-t-on amené à ma consultation un grand nombre d'enfants. Les mêmes faits que j'avais observés dans la terrible épidémie de Saint-Benin-d'Azy se sont reproduits. J'ai vu que plusieurs enfants étaient affectés d'angine simple et que quelques-uns avaient sur les amygdales une tache blanche, semblable à du blanc d'œuf cuit, et que j'appelle la tache prémonitoire. On a bien soigné l'angine simple, on a fait disparaître les taches nacrées; la diphthérie

s'est trouvée arrêtée. Quand l'angine couenneuse disparaît à son début, le croup secondaire arrive rarement.

Pendant que cette épidémie régnait, le laryngoscope a rendu quelques services. Une jeune fille âgée de huit ans se portait très-bien le matin. A midi elle fut prise d'une toux rauque, sa voix était éteinte, sa respiration offrait tous les symptômes du croup. La face un peu rouge faisait craindre l'asphyxie. On la ramena de la pension chez ses parents, qui habitent place Guy-Coquille. Les parents eurent peur ; les maîtresses de la pension craignaient qu'une maladie contagieuse n'existât dans leur maison et qu'on ne fût forcé de licencier les autres élèves. A quelle affection avions-nous affaire ? Trois enfants venaient de mourir du croup. Cette dernière maladie existait-elle ? Devait-on pratiquer la trachéotomie ? Le laryngoscope pouvait seul nous tirer d'embarras. La petite fille était bien docile ; elle se prêta volontiers à l'examen de sa gorge. L'instrument fit découvrir les cordes vocales un peu rouges, légèrement gonflées et nullement recouvertes de fausses membranes. On était en présence d'une laryngite simple. On comprend à présent pourquoi certains trachéotomistes obtiennent tant de succès. Ils doivent commettre quelques erreurs de diagnostique.

A quelques jours de là, on m'amena un petit garçon de dix ans qui respirait et avalait bien ; il avait des glandes engorgées sous le menton. A l'aide du laryngoscope on reconnut des taches diphthériques derrière les amygdales et sur le pharynx. Ces fausses membranes négligées auraient envahi le larynx.

Cette épidémie ne s'est pas bien étendue dans la ville et n'a pas duré longtemps. Cela tient à ce que tout le monde sait que la diphthérie est éminemment contagieuse et qu'elle peut être transmise même par des personnes qui n'en sont pas atteintes, mais qui ont séjourné dans le voisinage des malades.

Les médecins ont aussi pris de grandes précautions ; ainsi, le chirurgien-major a fait évacuer la chambre de la caserne

dans laquelle était morte la jeune fille, a fait blanchir les murs avec de la chaux et l'a remplie de vapeurs de soufre.

Chez les indigents, il n'était pas facile de recourir à ces moyens. Ils n'ont qu'une chambre qu'ils ne peuvent pas quitter. Ils ne peuvent pas non plus envoyer leurs enfants chez leurs parents, aussi étroitement logés et aussi malheureux qu'eux. J'ai fait laver plusieurs jours de suite leurs demeures avec de l'eau phéniquée. Quand je l'ai pu, j'ai fait sortir des maisons où il existait un cas d'angine couenneuse les enfants qui n'étaient pas souffrants, je les ai éloignés des parents; car s'ils fussent restés dans le voisinage, leurs mères auraient tenu à aller les voir et auraient pu porter dans leurs vêtements les germes de la maladie.

Pour traiter les malades on s'est servi, suivant les cas, de miel citrique ou aluné; on a cautérisé avec l'acide chlorhydrique ou l'azotate d'argent; on a fait vomir aussi. L'angine pultacée a été guérie facilement; il n'en a pas été de même du croup et de la véritable angine couenneuse.

Les médecins qui enregistrent continuellement des succès lorsqu'ils traitent ces dernières maladies engagent leurs confrères à alimenter leurs malades. Ils sont plus heureux que moi. Dès que ces affections sont graves, tous ceux que je soigne refusent absolument de boire et de manger. Ils n'acceptent les aliments que quand ils vont mieux.

Il résulte de tout ce qui précède que si la diphthérie règne, il est nécessaire d'examiner chaque jour la gorge et la poitrine des enfants, de soigner les angines, les laryngites et les bronchites même les plus légères et de prendre toutes les précautions pour prévenir le développement de ces affections; les fausses membranes ne se forment jamais sur une muqueuse saine.

Il y a eu trente ans le 11 mars dernier que j'ai été nommé médecin du bureau de bienfaisance. Pendant tout ce temps j'ai vu la misère de près. J'ai pénétré bien souvent dans des logements humides, privés d'air et de soleil. Je dois dire qu'ils n'ont jamais été la cause de l'angine couenneuse et du

croup ; mais en facilitant l'apparition des maladies des voies respiratoires, ils exposent au développement du microbe diphthérique, qui ne demande qu'un terrain bien préparé pour se multiplier et déterminer de grands accidents.

Il est bien difficile d'appliquer la loi sur les logements insalubres. Comment, en effet, empêcher d'habiter une chambre malsaine ? Comment contraindre à faire des réparations quand le propriétaire est dans la gêne ? Un seul moyen est praticable : une ville devrait tous les ans employer une somme à l'achat de maisons inhabitables et à leur démolition. Nous savons qu'on fera plusieurs objections à notre système ; aussi nous engageons nos contradicteurs à en trouver un autre qui lui soit préférable. Nous nous y rallions bien volontiers.

28 avril 1881.

CH. FICHOT.



SÉANCE DU 3 MAI 1881.

Présidence de M. l'abbé BOUTILLIER, vice-président.

Il est donné lecture par M. le Président : 1^o du programme du Congrès archéologique de France (48^e session), dont l'ouverture aura lieu à Vannes le 28 juin 1881 ; — 2^o d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts annonçant la création d'une *Revue scientifique du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes*, chargée d'étudier d'une manière détaillée tous les mémoires ou bulletins des Sociétés, et demandant en conséquence l'envoi de cinq exemplaires (au lieu de deux) des publica-

tions, pour les mettre en même temps entre les mains de plusieurs rapporteurs.

M. Brichteau, trésorier, fait connaître la situation budgétaire de la Société telle qu'elle lui a été fournie par M. Morlon au 31 décembre 1880. Le passif de la Société est malheureusement assez élevé; mais, s'il y a lieu de supprimer toute dépense extraordinaire, la Société peut continuer sans inquiétude la publication périodique de son *Bulletin*.

Sont ensuite présentés :

1° Par M. Charles du Verne et M. le comte de Maumigny, M. Albert Maron, rédacteur du journal *le Conservateur*;

2° Par M. l'abbé Boutillier et M. du Verne, M. Félix Le Blanc-Bellevaux, ancien archiviste du département;

3° Par M. Henri Marandat et M. l'abbé Boutillier, M. Edmond Duminy, à Nevers, et M. l'abbé Gustave Girard, curé de Gimouille;

4° Par M. de Pierredon et M. Roubet, M. Louis Thévenin, directeur des usines de La Pique, et M. Félix de Grandpré, propriétaire à Imphy.

A l'unanimité, les six candidats sont élus membres de la Société.

M. de Toytot donne lecture du rapport annoncé dans une précédente séance, sur la brochure italienne relative à la vie et à la mort de l'illustrissime et excellentissime prince Louis de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel.

Ce travail sera inséré au *Bulletin*.

LIVRES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Annuaire de la Société d'ethnographie, publié par Ed. Madier de Montjau, secrétaire général de la Société, 1874.

Travaux de l'Académie nationale de Reims, soixante-cinquième volume, années 1878-1879, n^{os} 1 et 2, 1881.

Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne, publié par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand, n^o 1, janvier-avril 1881.

Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, tome VIII, deuxième livraison, mars-avril 1881.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, tome XXII, n^o 1, 1881, premier trimestre.

Bulletin de la Société d'émulation du département de l'Allier, tome XVI, deuxième livraison, 1880.

Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Béziers, quatrième année, 1879.

Boletín de la Academia nacional de ciencias de la República argentina, tomo III. Cordoba, 1879.

Description d'une nouvelle espèce d'ixode (ixode auricularius), et d'une nouvelle espèce de gamase (gamasus inæquipes), par P. Auguste Conil. Buenos-Ayres, 1879.

Études sur l'acridium paranense burm, ses variétés et plusieurs insectes qui le détruisent, par P. Auguste Conil. Cordoba, 1881.

Effectos producidos por el rayo el 30 de enero de 1881, en Cordoba (République argentine).



LES LIVRES DE FAMILLE

DANS LE NIVERNAIS.

Nous n'avons plus à expliquer ce qu'il faut entendre par cette appellation de *livres de famille*. La plupart des sociétés archéologiques de province, stimulées par les si intéressants travaux de MM. Le Play et Charles de Ribbe, ont déjà apporté leur pierre à la reconstruction du magnifique édifice de la vieille famille française et chrétienne.

Les coutumes qui présidaient à la rédaction du *livre de famille* ou *livre de raison*, les formules qui y étaient le plus communément employées, les diverses parties qui le composent ordinairement, tout cela est maintenant bien connu et parfaitement défini. Et bien que, dans cette enceinte, aucune étude n'ait encore paru sur ce sujet si plein d'attrait, — il convient ici de le rappeler, — un de nos collègues, M. l'abbé Dufrène, supérieur de l'institution Saint-Cyr, à Nevers, choisissait, il n'y a que quelques mois, à la cérémonie solennelle de la distribution des prix, cette tête de famille par excellence, pour thème de son discours : *Les archives domestiques* ou *livres de famille*.

A la Société nivernaise il appartient donc maintenant, ne serait-ce que dans le but d'appeler l'attention sur un sujet d'étude qui est partout à l'ordre du jour, et de provoquer ainsi d'utiles découvertes, il appartient de faire connaître les premiers documents que nous aurons pu rencontrer.

Jusqu'à ce jour, la bonne fortune de mettre la main sur un de ces précieux manuscrits, où se trouve pleinement réalisé le type des beaux livres de raison de la Provence, nous a été refusée; mais nos recherches cependant n'ont pas été sans fruit.

On sait que d'ordinaire, la première partie de ce recueil comprend l'état civil de la famille, c'est-à-dire les naissances,

les mariages, les décès; le tout accompagné de réflexions écrites au cours de la plume, de conseils, de recommandations adressées aux enfants. La seconde partie était réservée au patrimoine, aux affaires d'administration. En résumé, le livre de famille affecte, selon le génie de l'esprit de celui qui le rédige, les formes les plus variables. L'homme positif se borne à des indications laconiques, notées à leur date et avec un soin scrupuleux; les gens sensibles s'y livrent à des effusions du cœur, et il en est, dit M. Charles de Ribbe (1), qui, sans avoir aucune prétention au beau style, se montrent vraiment éloquents.

Or, nous avons précisément à signaler un curieux volume qui, sans donner aucune indication d'état civil, aucune mention d'affaires d'intérêt, offre cependant cette forme particulière du livre de famille dans sa plus noble expression. C'est un petit in-quarto de cent treize feuillets, avec reliure du temps, première moitié du dix-huitième siècle. Un de nos confrères, M. l'abbé Rolland, chanoine honoraire, aumônier des religieuses Ursulines de Nevers, en est le détenteur, comme l'aîné des héritiers de la famille Duminy; l'auteur, Claude Duminy, marchand à La Charité-sur-Loire, ayant eu soin d'écrire à la première page que sa volonté est « que ce livre reste à l'aîné de mes descendants ».

Dans le genre laconique, dépourvu de toutes réflexions sentimentales, où ne se rencontrent que la copie des titres de propriété de la famille et les mentions d'état civil, un grand registre in-folio de soixante-douze feuillets de parchemin, avec belle reliure en veau noir couverte de riches gaufrures, aujourd'hui conservé aux archives de l'hôpital de Nevers (2), va nous offrir aussi un spécimen d'autant plus intéressant qu'il concerne plusieurs familles des plus honorables du pays.

(1) *Le Livre de famille*, un volume in-18; Mame, éditeur. Du même auteur, *les Familles et la Société en France*, tome I^{er}.

(2) Fonds de l'hôtel-Dieu Saint-Didier, B. 54.

C'est le terrier de la famille de Corbigny, que des alliances firent entrer dans la famille Roy, et de là à l'hôtel-Dieu Saint-Didier, quand, en 1689, le vénérable Charles Roy constitua cette maison son légataire universel. Ce livre fut écrit en 1549, par Claude Cordelier, notaire royal au bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier, à la requête de honorable homme Hugues de Corbigny le jeune, marchand à Nevers, lequel, tant en son nom que comme procureur de noble et scientifique personne maître Guillaume Maignen, chanoine et archidiacre de « Saint-Estienne de Tholozé », et aussi au nom de honnête femme Jacqueline Maignen sa femme et sœur dudit maître Guillaume, avait obtenu, à la date du 21 juin de cette année, lettres royaux de Henri II l'autorisant à faire terrier et inscrire en icelui « tous et chascuns les reddevables et tenans héritaiges desdictz maître Guillaume Maignen et Jacqueline Maignen, tant à tiltre de rente, cens, bourdelaiges, champart que aultres charges ». La copie de tous ces titres remplit donc le volume; nous passons outre. Mais, Hugues de Corbigny, s'emparant de la première feuille de garde respectée par le notaire, a pris soin d'y consigner, après la mention de son mariage avec Jacqueline Maignen en 1538, les noms de ses six enfants, de 1542 à 1553. L'aînée de ses filles, Jeanne de Corbigny, ayant contracté mariage, maître Martin Roy, son mari, s'empare à son tour d'une des dernières feuilles du registre demeurées vacantes, et il y inscrit de même la naissance de ses cinq enfants, de 1572 à 1586. Enfin, le plus jeune frère de Jeanne, le dernier des fils de Hugues, ayant épousé Marie Mosnier en 1577, choisit, au milieu du registre, le verso d'un feuillet inoccupé, pour y noter la naissance de deux filles et le décès de sa femme en 1586.

On sait qu'à cette époque les registres de l'état civil, institués seulement en 1539 par l'ordonnance de Villers-Cotterets rendue par François I^{er}, étaient tenus d'une façon très-irrégulière sur de petits cahiers de tous formats qui, pour la plupart, ont disparu. Les plus anciens que possèdent les

archives du greffe de Nevers, ceux de la paroisse Saint-Étienne, remontent à l'année 1553; ceux de Saint-Aricle à 1554...; mais le plus souvent, dans les paroisses rurales surtout, la série régulière de ces registres ne commence qu'en 1668, à la suite de l'ordonnance connue sous le nom de *Code Louis*, promulguée en 1667, laquelle enjoignit à tous curés de tenir deux registres pour l'inscription des naissances, mariages et décès de chaque paroisse (1).

Dès-lors on comprend tout le prix qui s'attache à la publication des notes d'état civil antérieures à cette époque. Il est certain d'ailleurs que les chartriers ou les terriers des familles nobles contiennent souvent des documents de ce genre disséminés un peu partout (2), et nous ne doutons pas que des recherches sérieuses faites dans les archives particulières des familles nivernaises n'amènent la découverte de bien des pages intéressantes.

I.

LIVRE-TERRIER DE LA FAMILLE DE CORBIGNY.

(Seizième siècle.)

Sur le premier feuillet de garde sont inscrites, par une même main, malheureusement avec une orthographe des plus incorrectes et, par surcroît, avec une encre trop blanche qui rend le texte presque indéchiffrable, les naissances des six enfants de Hugues de Corbigny et de sa femme Jacqueline Maignen, de 1542 à 1553. Non-seulement le quantième du mois et de l'année, mais le jour et l'heure de la naissance sont minutieusement désignés, et l'on remarque que les

(1) *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France*, par A. Chéruel, 1865.

(2) On en rencontre même sur les feuilles de garde des vieux livres d'heures, sur tous les livres en un mot qui se conservaient avec le plus de soin dans les familles.

garçons ont deux parrains et une marraine, les filles au contraire un parrain et deux marraines. Cette coutume, alors générale, ne fut abolie dans le diocèse de Nevers qu'au mois de juin 1607, par ordonnance de Mgr Eustache Dulys, qui, au synode de cette année, prescrivit de n'admettre plus, selon le concile de Trente, qu'un parrain et une marraine tant pour l'un que l'autre sexe (1).

La plupart des enfants ici dénommés sont morts en bas âge ; des notes marginales l'indiquent. Deux cependant ont formé souche : Jeanne de Corbigny, par son mariage avec Martin Roy ; Jean de Corbigny, le dernier né, qui épouse en 1577 Marie Mosnier. En regard des lignes où la main paternelle inscrivait leur naissance, on remarque la mention du jour, de l'heure de la mort, du lieu de la sépulture écrite ; pour la première, de la main de son fils aîné Charles Roy ; pour le second, de la main de son neveu Pierre Roy.

Premier feuillet de garde, recto.

« S'ensuict les henfent de Hugues de Corbigny et de Jaquette Maignen, sa femme, lesqueulx hont hété heposé le vinct sept^e jenvyer mil cinq cens trente huict. »

« Le vinct deulxiesme jour de au pril, cinq cent quarente deulx, et uns mardy, entre sinq et six de matin, naquist Hugues de Corbigny, et fure sés parrins, son père grant, Hugues de Corbigny et messire Gilles de Corbigny, sa marrène Marye de Lopital, femme de M^e Jehan Pollet. »

(1) Notes du curé de Saint-Martin, l'abbé Brisson, dans ses registres paroissiaux, aux archives du greffe de Nevers. — Le concile de Trente voulait ainsi obvier à la multiplicité des empêchements au mariage qui résultent de l'affinité spirituelle contractée par les parrains ou marraines, lesquels ne peuvent épouser l'enfant, son père ou sa mère ; et il ordonnait pour cette raison que l'enfant présenté au baptême ne serait tenu que par une seule personne, soit parrain, soit marraine, ou tout au plus par un parrain et une marraine ensemble.

En marge est écrit : *Ledit de Corbigny est désédé le XIX^e juing 1557.*

« Le XXII^e desembre, cinq cent quarente troys et uns samedi au soert, entre quatre et cinq nequist Jehanne de Corbigny, et fure ses parrin et marrènes Guillaume Maignen, Jehanne Le Sage, et Fransoise de Corbigny, femme de Gilles Tonelyer. »

En marge : *Dame Jehanne de Corbigny ma mère est décédée le lundy XV^e janvier VI^e XVIII, entre les VII et VIII heures du soir, et fut enterrée le lendemain, en l'église Saint-Arigle, à trois heures et demye après midy (1).*

« Le XXVI^e de desembre cinq cent quarente cinq, et uns samedi au soert, entre neuf et dix, nequist Gellybert de Corbigny, et fust son parrin Guillaume Thonelyer et ses marennes Jehanne Pollet, femme de M^e Joset Le Rousset, médesin, et Marye de Faverdin, femme de Guillaume Maignen. »

Premier feuillet de garde, verso.

« Le XXI^e de jeuing cinq cent quarante-neuf, et ung vendredy matin, entre cinq et six heures, nequist Guillaume de Corbigny, et fure ses parrins, Guillaume Bourdier et Guy Rapines, et sa marrène... de La Marche, femme de M^e Frensois Monory. »

En marge : *Est désédé le XXVII^e audit 1549.*

« Le XV^e jour de desembre cinq cent cinquante, et ung lundy, entre dix et unze du soer, nequist Guillaume de Corbigny, et fure ses parrins, M^e Léonerd du Montet et M^e Frensoys Monory (Maulnorry), et sa marrène Quaternye de Corbigny, veve de feu Guion Bouron. »

(1) Elle avait épousé maître François Phizelin, argentier de Mgr le marquis d'Isles. (1561. *Archives des notaires. Minutes Taillandier.*)

En marge : *Item.*

« Le III^e jenvyer cinq cent cinquante et troys, ung mécredy, entre dix et unze et demye du matin, nequist Jehan de Corbigny, et fure ses parrins nobles et scientifiques personnes M^e Jehan de La Platière, chanoine de Nevers, et M^e Estienne Tenon, chanoine de Nevers, et sa marrène Marye de Châteaувieux, veve de mons. de Prie. »

En marge : *M^e Jehan de Corbigny, mon oncle, advocat au bailliage et pairrie de Nivernois, est décédé le XI^e novembre M. VI^e III et est enterré en l'église Saint-Laurens.*

Les notes du dernier feuillet de garde, très-élégamment écrites et signées de la main de Martin Roy, époux de Jeanne de Corbigny, ajoutent aux détails précédemment signalés la mention de l'église où se fait le baptême. Tous sont faits sur les fonts Saint-Vincent, en l'église Saint-Aricle, le jour même de la naissance ou le lendemain ; un seul le surlendemain.

Mais on remarque surtout dans ces notes quelques-unes des expressions qui, d'ordinaire, font le charme des livres de raison.

C'est d'abord l'acte même du mariage qui, ayant été « accordé et contracté par l'advis et consentement des parentz et amis, fut solennisé le dimanche, en face de sainte Esglise catholique, apostolique et romaine ».

Dudit mariage « sont hissus, par la grâce de Dieu », successivement cinq enfants, deux fils, trois filles, de 1572 à 1586. Cette grande page est comme un cantique de joie.

Puis, les années se sont écoulées ; en regard de la note relative à l'accord et à la célébration du mariage, Jeanne de Corbigny inscrit, en 1605, la mort de son mari. Treize ans plus tard, le fils aîné, Charles Roy, marque, en 1618, la mort de sa mère ; et en 1625 Pierre Roy écrit à son tour la mort de son frère et sa sépulture au couvent des Carmes de

Nevers, dont il était le fondateur, et il continue de même pour ses trois sœurs, Marie, Jeanne et Françoise.

En vérité, on ne saurait se défendre d'une touchante émotion, au simple regard de ces lignes où tour à tour apparaissent, comme des ombres vivantes, tous les membres d'une de ces belles et pieuses familles qui faisaient au seizième siècle l'ornement de notre cité.

Dernier feuillet de garde, recto.

« Le II^e jour d'aoust mariage fut accordé et contracté entre Jehanne de Corbigny et moy, par l'advis et consentement de noz parentz et amis. Le dimanche vingt-cinquesme jour dudict moys notre mariage fut solemnisé en face de sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. »

En marge est écrit : *Mon mary est désédé le XX^e julliet, jour de sinte Marguerite mil VI^e V, et fut enterré en l'église Sinct-Arille, qui estoit un mequredy.* Et au-dessous : *Dame Jehanne de Corbigny ma mère est décédée le lundy XV^e janvier VI^e XVIII et le mardy XVI^e dudict mois fut enterrée en l'église Saint-Arille.*

« De nostre mariage, par la grâce de Dieu, sont hissuz : notre filz Charles Roy, qui nasquit le lundy vingt-deuxième jour de septembre mil cinq cens soixante-douze, entre les cinq et six heures du matin. Ses parrins furent M^e Charles Roy, son grand-père, et M^e Guy Coquille, sieur de Romenay, procureur général de Monseigneur de Nevers au bailliage et perrie de Nyvernois et Donziois ; sa marraine Magdelaine....., femme de M^e Guillaume Bardin, sieur de Champaignes, advocat de mondict seigneur ; fut baptisé à Saint-Arille le XXIII. »

En marge est écrit : *Mons^r M^e Charles Roy, mon frère, conseiller du Roy en sa cour de Parlement à Paris et abbé de Saint-Séver de Rostain en Gascogne, est décédé à Nevers, le dimanche XVII^e septembre M. VI^e.XXIII, à dix heures*

du soir, et enterré au couvent des R^{ds} PP. Carmes-Des-chaussez par luy fondé.

« Nostre fille Marie Roy, qui nasquit le samedy septiesme jour de janvier mil cinq cens soixante-seize, entre midy et une heure. Son parrin fut M^e Jehan Louault, procureur à Saint-Saulge, son oncle par aliance; ses marraines Marië Lévesque, sa grand (*sic*), et Marie de Corbigny, tante de ladite de Corbigny, ma femme. Et fut baptisée sur les fontz Saint-Vincent, en l'esglise Saint-Arille, le lundy neufiesme dud. moys. »

En marge : Dame Marie Roy, ma sœur, femme de noble M^e Jehan Bogne, advocat au bailliage et pairie de Nivernois, est décédée le dimanche premier may 1644 et enterrée en l'église Saint-Arille le lundy deuxiesme dudit mois.

« Jehanne Roy, nostre fille, nasquit le lundi cinquiesme janvier, vigille des Roys, mil cinq cens soixante-dix-neuf, entre deux et trois heures du matin, et fut le mesme jour baptisée en ladite esglise Saint-Arille, et fut son parrin M^e Jehan de Corbigny, son oncle, advocat en Parlement et bailliage de Nivernois. Ses marraines..... Pyon, femme de M^e Érard Bardin, et Marguerite Lurquin, femme de M^e Imbert de Favardin. — Signé : M. Roy. »

En marge : Dame Jehanne Roy, ma sœur, femme de noble M^e Jehan Roussel, controlleur au grenier à seel de Nevers, est décédée le lundy XIX^e aoust 1647 et enterrée en l'église S.-Arille ledit jour.

Même feuillet, verso.

« Françoise Roy, nostre fille, nasquit le lundy, dernier jour de janvier mil cinq cens quatre-vingtz et troix, entre sept et huit heures du soir, et fut baptisée le premier febvrier, en ladite esglise Saint-Arille. Fut son parrin noble et religieuse personne domp Estienne de Favardin, prieur du

prioré et seigneur du bourg Saint-Etienne de Nevers, et ses marraines noble et religieuse dame Françoise de Fontenay, abbesse de l'abatie Notre-Dame de Nevers, et damoiselle Marguerite de Fontenay, dame de Foucheraïnes. »

En marge : *Françoise Roy, ma sœur, abbesse de Hidoiseau, de l'ordre de Saint-Benoist, en Anjou, est décédée le jeudi jour de l'octave de l'Ascension de Notre-Seigneur, XXI^e may 1643, et enterrée audit lieu.*

« Pierre Roy, nostre filz, nasquit le mardy septiesme octobre mil cinq cens quatre-vingtz et six, à neuf heures trois quartz du soir, fut baptisé le lendemain en l'esglise Saint-Arille. Ses parrains furent M^e Erard Bardin, procureur au domaine de Monseigneur et Madame, M^e Pierre de Favardin, recepveur des décimes au diocèse de Nevers, et sa marraine Marie Mousnier, femme de M^e Jehan de Corbigny, sa tante par alliance. »

» M. Roy. »

Au verso du folio 55, le dernier des enfants de Hugues de Corbigny, le frère de Jeanne, l'épouse de Martin Roy, note tout d'abord, comme son beau-frère, et avec ces mêmes expressions pleines de foi, la date de son mariage célébré en 1577 « en face de sainte Eglise »; puis les naissances : 1^e de sa fille Marie de Corbigny « yssue de nostre mariage par la grâce de Dieu », laquelle Marie fut baptisée en l'église Saint-Martin; 2^e d'une autre fille, Jacqueline, née le vendredi 11^e jour de février 1583, baptisée le lendemain à Saint-Laurent, et morte le vendredi suivant 18^e jour dudit mois de février.

Le digne mari termine en 1586 par l'acte de décès de sa femme « Marie Mosnier, que Dieu absolve », et il signe : de Corbigny. Et, quand la mort est aussi venue le frapper, sa sœur aînée qui lui survit a le triste privilège d'ajouter la douloureuse mention de son décès, le 11 novembre 1603.

Folio 55, verso.

« Le lundi, neufiesme jour de décembre mil cinq cens soixante-dix-sept, mariage fut célébré en face de sainte Eglise, entre moy Jehan de Corbigny, fils de feu Hugues de Corbigny et Jacqueline Maignen, et Marie Mosnier, fille de feu Jacques Mosnier et Barbe de La Herse; nous fusmes espousez en l'esglise Saint-Aricle de ceste ville de Nevers.

» De nostre mariage est yssue, par la grâce de Dieu, Marie de Corbigny, qui nasquit le seiziesme jour de janvier, qui estoit un jour de sabmedi, entre cinq et six heures du soir mil cinq cent quatre-vingtz, et fut son parrin maistre Martin Roy, son oncle par alliance, et ses marraines Barbe de La Herse, sa mère-grand, et Simone Le Normand, tante de ma femme par alliance. Elle fut baptisée à Saint-Martin. »

En marge est écrit : *Décédée le jeudy treiziesme may 1660, sur les sept heures du soir, et enterrée le vendredy en l'église Saint-Aricle 14 dudit mois, en la chappelle de MM. les Destrappes.*

« Cy est aussi sortie Jacqueline de Corbigny, qui nasquit un vendredi unziesme jour de febvrier mil cinq cens quatre-vingtz et trois, entre unze et douze heures du matin et fut son parrin maistre Erard Bardin, advocat au bailliage de Nivernois, et ses marraines Marie de Corbigny, vefve de feu Guillaume Thonellier, sa grand'tante paternelle, et Jehanne de Corbigny, femme de maistre Martin Roy, sa tante paternelle; elle fut baptisée à Saint-Laurens le douziesme jour dudit moys. »

En marge : *Elle est décédée le vendredi dix-huictiesme dudit moys de febvrier, environ les cinq heures du soir 1583.*

« Marie Mosnier, ma femme, que Dieu absolve, est décédée le sabmedi vingt neufiesme novembre, entre une et deux

heures du matin mil cinq cens quatre-vingtz et six, et a esté inhumée en l'esglise de Saint-Laurens, soubz la tombe des de Corbigny ledict jour.

» Signé : DE CORBIGNY. »

« Mon frère, M^e Jehan de Corbigny, avocat au baliage de Nivernois, est décédé XI^e novembre, jour de Sinct-Martin, mil VI^e III, et est enterré en l'église Sinct-Loren. »

II.

LE LIVRE DE FAMILLE DE CLAUDE DUMINY, MARCHAND A LA CHARITÉ-SUR-LOIRE.

(Dix-huitième siècle.)

Ce volume commence en des termes qui en précisent de suite la destination :

« Ce manuscrit appartient à Claude Duminy, marchand à La Charité-sur-Loire, écrit de sa propre main, avec un grand zèle; et en conséquence des belles vies de saints, noëls et remontrances qui sont attachés à cedit livre, ma pensée et volonté est que ce livre reste à l'ainé de mes descendants et l'invite à le lire souvent, et qu'à l'ouverture de ce livre il se ressouvienne de celui qui lui en a fait présent et qu'il prie Dieu pour son âme et celle de sa mère. C'est ce que j'espère d'un bon enfant, comme mon devoir m'oblige d'en faire autant en ressouvenance de mes père et mère que j'estime tant (1). »

Les « remontrances » annoncées sont d'abord les com-

(1) Tout en respectant scrupuleusement, même dans ses incorrections, le texte de l'auteur, nous avons cru devoir supprimer les fautes d'orthographe qui surabondent et qu'il n'y avait, à une époque si rapprochée de nous, aucun intérêt à conserver.

mandements des anciens philosophes à leurs disciples, en 1600 :

Ne dis à personne ton secret;
Parle peu et bien;...
... Regarde bien qui tu es,
Ne te réjouis du mal d'autrui,
Sois soigneux en ta vocation...
Fuis haine et courroux...
Sois ferme en tout mal,
En ton bonheur sois avisé,
En toutes choses, modeste,
Honore les grands, ne méprise les pauvres.
Bien faire vaut mieux que dire...
Fuis ingratitude et dissimulation,
Fuis paresse, avarice et orgueil...
Pense à tous moments à ton Dieu,
Souviens-toi qu'il faut mourir,
Et lis souvent ce commandement,
Et l'exécute à tous moments.
C'est ce que je vous souhaite.

C. D.

Puis, ce sont les *paroles de Tobie à son fils*, telles que nous les lisons dans nos livres sacrés....

Le cœur tout ému au souvenir du saint patriarche, modèle des parents vraiment chrétiens, le vénérable père de famille écrit alors quelques lignes, on ne peut plus touchantes, où la sublimité des pensées s'allie sans recherche à la plus aimable simplicité :

« Je vous donne toute ma bénédiction qu'un père peut donner à son fils, et je prie la très-sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, de vous garder et de vous préserver de tout mal, et principalement de mourir en péché mortel, afin que nous puissions, après cette vie, être ensemble devant Dieu, et lui rendre grâces et louanges sans fin, en son royaume du paradis; c'est ce que je souhaite ainsi. »

Au milieu du volume sont ensuite transcrites, en 1732 : premièrement, la vie et histoire de sainte Marie Egyptienne, telle que la donne la légende dorée; secondement, en

1738, la vie du bienheureux Père dom Robert Mauvielle, premier supérieur de l'étroite observance de Cluny dans le monastère de Notre-Dame de La Charité-sur-Loire. L'auteur de cette vie demeurée, croyons-nous, manuscrite, est dom Jacques-François Bouillet de Saint-Léger, religieux réformé de Cluny, chambrier de Saint-Pierre-le-Moûtier. Les documents qu'elle contient sont d'ailleurs des plus authentiques, dom Bouillet ayant pris soin de déclarer qu'il a rédigé son mémoire d'après : 1° un petit manuscrit du R. P. Chérubin, ancien directeur de dom Mauvielle, remis entre ses mains par le R. P. sous-prieur des Carmes-Déchaussés de Nevers; 2° plusieurs lettres de M. Rapine, prieur titulaire de Saint-Pierre-le-Moûtier, écrites à ses religieux; 3° l'acte de profession de dom Mauvielle...; 4° du petit écrit de dom Martin Fiteau trouvé dans le trésor des religieux, et des procès-verbaux de ses trois sépultures.

Notre regretté président, Mgr Crosnier, lorsqu'il fit paraître son *Hagiologie nivernaise*, avait eu connaissance de cette vie, et il ne put qu'en extraire quelques détails pour compléter l'article consacré à dom Mauvielle, article qui déjà était en partie imprimé.

L'œuvre de dom Bouillet, dans son ensemble, est donc demeurée inédite, et il est à propos de constater qu'un habitant de La Charité, par le désir d'édifier ses enfants et petits-enfants, a conservé dans son livre de famille un précieux monument qui ne lui fait pas moins d'honneur qu'à sa ville natale.

On lit dans l'*Hagiologie nivernaise* que sur la tombe du saint religieux encore existante dans l'église de La Charité, au milieu de la chapelle de la Sainte-Vierge, on ne distingue plus que ces mots : ROBERTVS MAUVIELLE; le manuscrit nous donne le texte entier de l'építaphe; il est bon de le publier :

HIC JACET REVERENDUS PATER ROBERTUS MAUVIELLE HUIUS
CENOBII PRIOR CLAUSTRALIS, EJUSDEMQUE OBSERVANTIAE RES-
TAURATOR QUI OBIT DIE IV^a NOVEMBRIS, ANNO 1628, AETATIS
SUAE 33^o.

Enfin, à part une page consacrée aux devoirs mutuels des pères et des enfants, et à la manière dont il faut traiter ses serviteurs, n'usant point envers eux de rudesse ni de menace, tout le reste du livre n'est plus qu'une véritable bible de noëls. Trente-trois sont transcrits tout au long, et nous ne saurions nous en étonner. Autrefois, dans les familles chrétiennes, et grâce à Dieu il s'en trouve encore, non-seulement tous les soirs, on lisait en commun la vie du saint de chaque jour, mais, quand revenaient les longues veillées d'hiver, alors que les ménétriers, payés par les échevins, s'en allaient, pendant les avent, « cornant les advenues et joyeux advenemens de Notre-Seigneur, » alors que, faisant écho aux grandes antiennes de la liturgie, on entend le vent siffler les *o de Noël* (1), les vieux parents entonnaient quelques-uns de ces noëls dont les airs, tour à tour pleins de gaieté ou empreints d'une suave mélancolie, faisaient le charme de notre enfance.

Il serait superflu sans doute d'indiquer, même par leur seul titre, ces noëls, « plutôt vieux que nouveaux », comme l'observait déjà notre auteur; ils se rencontrent tous, avec de légères variantes, dans les fameuses « Bibles de noëls renouvelées » dont la ville de Troyes eut si longtemps le privilège.

Tout au plus, à cause de leur originalité, citons le premier couplet de ce *noël nouveau*, sur l'air : *Au gai lan la lan lire* :

Quelle réjouissance
Dans ces bas lieux,
Règne par la naissance
Du Roi des cieux.
Nos bergers quittent leurs troupeaux,
Et loin des hameaux vont de çà et là
Au gai lan la lan lire, au gai lan la.

(1) Voir dans le tome VIII du *Bulletin : Dramès liturgiques dans l'église de Nevers*, titre I^{er}, l'*Avent*.

Et cet autre encore, sur l'air : *Tourlourirette lan la derirette* :

As-tu, chère Léandre, oui cette voix (*bis*)
Que je viens d'entendre,
Qui remplit, tourlourirette,
Qui remplit, lan la derirette,
Nos champs et nos bois ?....

Mais, nous ne saurions laisser passer inaperçu un de ces noëls des plus curieux, et d'ailleurs inédit, composé par l'auteur même du livre, et qui ne comprend pas moins de quarante-quatre couplets ; c'est la pièce capitale du livre de famille de Claude Duminy. En voici l'intitulé : « Convocation de l'auteur aux sieurs curéz, viquaires, religieux, religieuses, maistre et maistresse d'écolle, et à tous les habitants et habitantes de La Charité, pour aller visiter le petit Jésus dans sa crèche, sur l'air : *Grosse méchante*. » Il commence par ce premier couplet :

Sus bon courage ! Ne pleurons désormais,
Notre esclavage est fini pour jamais.
Le Sauveur vient, tout maintenant,
De naître en Bethléem (1) ;
Béniissons tous cette heure,
Que personne ne pleure !
Encore faut-il se réjouir,
Il vient nous secourir.

Après les vénérables Pères de Saint-Benoît, les Récollets et leurs novices, les curés et leurs vicaires, les maîtres, régents et écoliers, et jusqu'à la femme à Piquet qui commence à montrer l'A B C ; puis les religieuses du Mont-de-Piété et autres qui devront porter :

Pour le petit nouveau venu
Qu'on dit qu'il est tout nu...

(1) On prononçait autrefois et on écrivait *Bethléan*.

Du linge et quelque bon lambeau
Pour lui faire un drapeau
Ou une *environoir*
Si vous me voulez croire.....

Voici s'avancer :

La confrairie du bon Saint-Honoré
Qui fait plusieurs pièces de four
Sucré tout à l'entour.....

L'un porte de fort bons massepains, l'autre de fort bons
macarons...; puis vient la musique; on dirait aujourd'hui un
véritable orphéon :

Compère Pierre
Prends ta guiterre...
Jeannot, Pierrot et Jean Jacquin
Leurs cornettes à bouquin,
Pendant que je m'ajuste
Pour jouer de ma flûte.
Didier, va dire à Jean qu'il vienne aussi
Avec sa lyre...
Et prends ton *manicordion*;
Valentin son cléron,
Lancelot sa timballe,
Alexis sa symballe.
Et toi Tiennette... Ton espinette...
Et toi Grimbelle, prends ta vielle,
Et Margotin son luth.....
Lubin prendra ses castagnettes,
Pasquelin ses cliquettes.
Que Polycarpe, l'amant de Marion,
Prenne sa harpe, Roch son psaltérion,
Germain prendra son clavecin,
L'amoureux de Martine,
Sa trompette marine.
Toi Théodore, prends ta mandore;
Rémy chantera de sa voix
Lucien du haut au bois,
La jeune Guillemette jouera de sa musette, etc...
Pour tous les anges imiter,
Il nous faudra chanter :

Gloire aux cieux, paix en terre,
A jamais point de guerre!

Cependant s'organise la solennelle procession; le curé de Saint-Jacques apportera sa basse, tous marcheront sous la bannière de la paroisse Sainte-Croix...

François et George Chauveau, nos marguilliers,
A pleine gorge chanteront les derniers,
Car il faut le monde avertir
Qu'il est temps de partir;
Quittez là vos galoches,
Courez sonner les cloches.

Et comme il est pour nous aussi temps d'en finir avec ce Noël interminable, voici enfin le quarante-unième couplet, puis le quarante-quatrième, qui est le dernier :

Chacun se peine pour voir ce souverain,
Même on y meine le grand Denis Guérin
Qui réveille la nuit nos corps
Pour prier pour les morts
Avec sa clochette.
Puisqu'un Dieu nous rachette,
Encore faut-il se réjouir,
Il vient nous secourir.

L'après-soupée, tout le long de l'Avent.
En vos veillées, ce Noël chantez souvent;
Et ne censurez point l'auteur,
Votre humble serviteur;
Priez la bonne Dame,
Que Dieu aye son âme;
Qu'elle vienne vous secourir,
Quand vous devrez mourir.

Novembre 1880.

L'Abbé BOUTILLIER.

SUITE DES LIVRES DE FAMILLE DANS LE NIVERNAIS.

I.

ENFANTS ISSUS DU MARIAGE D'ENTRE CHARLES DE FRADEL
ET ANNE PITOYS.

1.

Le lundi 12 décembre 1650 est né Roger de Fradel, à sept heures du soir. A pour parrain M. le comte de Bussy, et pour marraine Mme de Villemolin, fille de feu M. le bailli de Châtel-Chinon. Le baptême a eu lieu à Saint-Hilaire.

2.

Ce mercredi 24^e de janvier 1652 est née Louise de Fradel, à onze heures du matin. A pour parrain M. François de Champs, sieur de Saint-Léger, et pour marraine dame Louise de Verneuil, dame de Solière. Le baptême a été fait à Saint-Hilaire, le 22 décembre de la même année.

3.

Ce samedi 29 novembre 1653 est né Charles de Fradel, et a pour parrain M. de La Tornelle, et pour marraine Mlle Dougny. Le baptême s'est fait à Châtel-Chinon.

4.

Ce jeudi 21 janvier 1655, à huit heures du matin, est né Pierre de Fradel, et a pour parrain M. de Quincize, bailli de Châtel-Chinon, et pour marraine ma belle-sœur du Lonzat la cadette. Le baptême s'est fait à Saint-Hilaire.

5.

Ce samedi 2 aoust 1657 est née Françoise de Fradel, et a pour parrain Félix de Champs, et pour marraine Mme de

La Clayette. Le baptême s'est fait à Saint-Hilaire, le 29 octobre.

6.

Ce mardi 6 novembre 1658 est née Laurence de Fradel, entre quatre et cinq heures du matin; a pour parrain messire Antoine de Damas, seigneur de La Clayette, et pour marraine Mme de Busseaux. Le baptême a été fait à Saint-Hilaire, le 25 av. il 1659.

7.

Ce 9^e février, à deux heures du matin 1662, est née Marie de Fradel; a pour parrain messire Louis de Champs, prieur de Prépourcher, et pour marraine Madelaine Pitois, dame religieuse Ursule. Le baptême fait à Saint-Hilaire le même jour.

8.

Ce 13^e octobre 1663 est né Gaspard de Fradel; a pour parrain Gaspard de Champs, seigneur de Champcourt, major de Marseille, et pour marraine sa sœur Louise de Fradel. Le baptême s'est fait à Saint-Hilaire le même jour.

9.

Ce vendredi 3^e juillet 1665, à quatre heures après midi, est né Jean, et a pour parrain Jean de Clesroy, seigneur de Marry, et pour marraine Françoise Moreau, femme de M. Le Prenarit, des maréchaux de Châtel-Chinon, et a été baptisé à Saint-Hilaire-en-Morvan, le mardi septième du même mois.

10.

Le vendredi 9^e septembre 1667, à quatre heures et demie du matin, est né Louis Roger; a été baptisé à Saint-Hilaire-en-Morvan, le 22 du même mois; a pour parrain M. le comte de Bussy, lieutenant-général, et pour marraine Mme Louyse de Bar, femme de M. de Buranlure.

11.

Le mardi 3^e de septembre 1669, entre deux et trois heures du matin, est née Catherine de Fradel, fille de M. Charles de Fradel et de demoiselle Anne Pitois, son épouse; a été baptisée en l'église de Saint-Hilaire-en-Morvan, près Châtel-Chinon. Ses parrain et marraine sont M. Claude de Meun de La Ferté et Mlle Catherine de Chandioux.

12.

Le 23^e de juin 1671, à onze heures du matin, est née Anne Charlotte de Fradel; baptisée le 9 septembre, à Saint-Hilaire-en-Morvan. Ses parrain et marraine sont M. le chevalier de Certaines et Mlle Ricaud.

13.

Le 4^e novembre 1672, à onze heures du matin, est née Pierrette-Marguerite de Fradel; a été baptisée à Saint-Hilaire, le 17 dudit mois, et a eu pour parrain messire Pierre de Torcy-Seizi de Lantilly, et pour marraine Mme Marguerite Gascoing, femme de M. d'Argoulais, conseiller à Saint-Pierre-le-Moustier.

14.

Le 6 juillet, à six heures du matin, 1676, est né Claude de Fradel; a été baptisé à l'église de Saint-Hilaire-en-Morvan, et a pour parrain M. le comte de Montmor, et pour marraine dame Françoise Bourgoing, femme de M. Pitois, bailli de Châtel-Chinon.

II.

ENFANTS NÉS DU MARIAGE D'ENTRE NICOLAS AMYOT, AVOCAT EN PARLEMENT, ET DEMOISELLE MARIE DE FRADEL, FILLE DE CHARLES DE FRADEL ET DE ANNE PITOIS.

I.

Le jeudy douziesme octobre mil six cent quarante-quatre, à dix heures trois quarts du soir, est née Marie, fille de maistre Nicolas Amyot, advocat en Parlement, et de demoiselle

selle Marie de Fradel, laquelle a esté baptisée en l'église de Saint-Romain, paroisse de Château-Chinon, par le sieur Guiard, vicaire, le samedi quatorze desdits mois et an, et a eu pour parrain M^e Claude Amyot, docteur et professeur ès-droits civil et canon en l'Université de Paris, y demeurant, et pour lors à Château-Chinon, et pour marraine demoiselle Marie Sallonnier de Chandioux, femme de M^e Gérard, président en l'élection de Château-Chinon.

En marge se trouve cette mention :

« Elle est morte le 24 janvier 1707, en odeur de sainteté; a esté inhumée le 25 dans l'église de Grazac, au pied du sanctuaire, sous une tombe près mon siège. »

2.

Le lundi 1^{er} avril 1686, à deux heures après midi, est né Charles Amyot, qui a été baptisé en l'église et paroisse de Château-Chinon par messire Jean Thoumelin, curé dudit lieu, le lendemain, et a eu pour parrain messire Charles Jacob, prêtre, curé de Corancy, et pour marraine demoiselle Guitte Drouillet.

Le mercredi 23 avril 1692, jour de Saint-Georges, est décédé ledit Charles Amyot, à une heure après minuit, à Château-Chinon; a été inhumé en l'église de Saint-Romain, en nostre place, sous la chaire du prédicateur.

3.

Le samedi 26 mars 1689, à neuf heures et demie du matin, sous le signe du Bélier, est né Isaac Amyot, qui a esté baptisé en l'église de Saint-Romain, paroisse de Château-Chinon, par M. J. Thoumelin, curé dudit lieu, le dimanche 27, et a eu pour parrain M^e Isaac Drouillet, docteur en médecine, et demoiselle Marie Sautereau fille pour marraine.

4.

Le lundy 10 mars 1692, à neuf heures du soir, trois heures avant que la lune soit entrée en son dernier quartier,

soubs le signe du Sagittaire, est né Jean-Paul Amyot, qui a été baptisé à Saint-Romain de Château-Chinon le jeudi 13 du même mois, et a eu pour parrain Jean-Baptiste de Fradel, son oncle, escuyer, lieutenant de milice, et Mme Jeanne de Certaines, veuve de sieur président Besave, pour marraine.

5.

Le jeudi 11 mars 1694, entre minuit et une heure, avant le dernier quartier de la lune, est née Esmée-Henriette Amyot, laquelle a été baptisée en l'église d'Osnay, le dimanche 14 du même mois, à l'issue de la messe de paroisse, par M^e Jean Beliard, prieur d'Osnay, et a eu pour parrain Henry de Mesgrigny, chevalier, fils de messire Jacques-Louis de Mesgrigny, chevalier, seigneur comte de Villebertin, Osnay et autres lieux, et de dame madame Le Prestre de Vauban, et pour marraine Mlle Esmée de Coing, demoiselle de Souleau, demeurant au château d'Osnay.

6.

Le vendredi 24 février 1696, à dix heures et demie du soir, quatorze heures et demie avant le dernier quartier de la lune, soubs le signe de *la Vierge, au domicile de Mercure*, est né Nicolas-François Amyot, qui a esté baptisé en l'église de Saint-Romain le samedi 25 du mesme mois, par M^e Estienne Parnotte, vicquaire audit Château-Chinon, et a eu pour parrain M^e Nicolas-François Rollot, greffier en chef de l'élection dudit Château-Chinon, et pour marraine demoiselle Marie Tridon, fille de M^e Tridon, vivant lieutenant-général du bailliage de Château-Chinon.

7.

Le dimanche 17 aoust 1698, sur les quatre heures après midy, trois jours après le commencement du premier quartier de la lune, qui commença le 14, et quatre jours avant la pleine lune, qui sera le 21, soubs le signe de la Vierge, est né

Jean Bernard, fils de M^e Nicolas Amyot, conseiller-procureur du Roy des eaux et forêts d'Autunois, et de damoiselle Marie de Fradel, son épouse, demeurant à Autun, qui a esté baptisé en l'église de Saint-Pierre audit Autun, le lundy 25 du mesme mois, par le sieur Rome, curé dudit Saint-Pierre, et a eu pour parrain noble Jean Pillot, lieutenant-général au bailliage et siège présidial d'Autun, et pour marraine dame madame Bernarde de Pernes, comtesse, femme de M. le comte de Toulangeon.

8.

Le dimanche 13 février 1700, à six heures du matin, est né Barthélemy Amyot, qui a été baptisé en l'église Saint-Pierre d'Autun, le mesme jour, à l'issue des vespres, par M. Rome, curé dudit Saint-Pierre, et a eu pour parrain M. Barthélemy Boulay, et pour marraine demoiselle Louise Rabiot.

Il est décédé à Grazac, prieuré et bourg dépendant de l'abbaye de Cluny, en la province de Velay, le jeudi 21 septembre, jour de Saint-Mathieu, à dix heures du soir, au château de Verchères, audit lieu de Grazac, où il a esté inhumé en l'église paroissiale le lendemain 22, par M. Massarac, curé dudit Grazac.

Ensuite est cette mention :

« J'approuve tout ce que dessus, et me suis soussigné

» AMYOT, *baillif de Grazac.* »

Nous venons de voir que Nicolas-François Amyot était né sous le *signe de la Vierge, au domicile de Mercure.*

Cette locution astrologique provoque naturellement un point d'interrogation. Et tout d'abord, il nous est permis de conjecturer que noble Amyot, avocat à Château-Chinon et père du nouveau-né, partageait encore à cette époque certaines croyances attachées aux influences sidérales:

Boileau n'avait-il point écrit cette terrible sentence restrictive à l'adresse des téméraires amis du Parnasse ?

Si son astre en naissant ne l'a formé poète...

Au surplus, l'astrologie avec ses arcanes fut pendant bien longtemps à l'état de science.

Il était admis que le ciel était un grand livre où Dieu avait écrit de sa main l'histoire du monde, et où quelques initiés pouvaient lire leur destinée.

Le sévère Tacite ne répudiait point cet art qu'il disait avoir renfermé de son temps, *præclara documenta*.

Nous savons aussi combien les astrologues furent en faveur à la cour d'Henri III, et même à celle d'Henri IV.

Quoi qu'il en soit, revenons au *domicile de Mercure*. En astrologie, chaque signe du zodiaque est dans la dépendance particulière de l'une des sept planètes ; c'est là qu'elle exerce tout son empire : on dit donc de chaque signe du zodiaque qu'il est le *domicile* de cette planète. Cela ne signifie pas que la planète se trouve réellement dans la constellation au moment considéré, mais que c'est le signe qui a la propriété correspondante à la planète.

Il était admis que chaque planète communiquait ses propriétés aux constellations qui sont leur domicile.

Chaque planète a deux domiciles, puisqu'il en fallait douze et qu'on n'avait que cinq planètes, avec le soleil et la lune.

Mercure avait pour domicile les Gémeaux et la Vierge ; voici l'origine de ces principes :

Les Égyptiens prétendaient qu'à la naissance du monde, la lune se leva la première dans l'Écrevisse, le soleil suivit dans le Lion, puis Mercure dans la Vierge, etc. ; c'est-à-dire que l'un des domiciles de chaque planète est la constellation où elle se trouvait au jour de la création ; l'autre domicile lui a été attribué en suivant les signes du zodiaque.

Il résulte de tout cet énoncé que Nicolas-François Amyot, étant né sous le signe de la Vierge, et ce signe étant (de droit non de fait) le domicile de Mercure, il devait partager les attributions correspondantes.

Or, nous savons que Mercure gouvernait les arts et l'esprit... ; il faisait aussi les voleurs.

Il est bien présumable que l'avocat de Château-Chinon, en

conjecturant sur l'avenir de son fils, ne s'arrêta point à ce dernier horoscope.

Nous dirons en terminant que Nicolas Amyot était de la famille de Jacques Amyot, le célèbre traducteur de Plutarque.

Nous restituons ses armoiries, qui sont : *D'azur, à trois fasces d'or, à la bande d'argent chargée de trois mouchetures d'hermine brochant sur le tout.*

L. ROUBET.



SEANCE DU 30 JUIN 1881.

Présidence de M. ROUBET, président.

M. le Président donne lecture à la Société :
1° de quelques extraits généalogiques de la famille de Fradel qui lui semblent provenir d'un livre de famille de cette maison ; il propose d'ajouter la copie de ces actes au travail de M. l'abbé Boutillier sur les livres de famille dans le Nivernais ; — 2° de la note suivante sur une inscription lapidaire et un denier du comte Hervé, découverts dans les travaux de restauration du château d'Apremont :

Le remarquable château d'Apremont que Philibert de Boutillat, bailli du Nivernais, avait fait construire vers 1472, se trouve actuellement soumis à une complète réfection.

L'épaisse muraille qui, à l'aspect du levant, reliait la tour ou chapelle de Sainte-Catherine avec la tour dite de Saint-Christophe, vient d'être démolie en même temps que les bâtiments qui y étaient adossés du côté de la cour, et qui dataient d'une époque plus récente.

Dans les substructions il a été découvert une pierre portant cette inscription :

I . H . S .

I . A V R I L

1644 .

C . DE ROFFIGNAT . P .

Cette inscription ne satisfait point suffisamment la curiosité de l'archéologue.

Nous savons que la terre d'Apremont entra dans la famille des Roffignac au moyen de l'acquisition qui en fut faite au bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier, les 2 septembre 1602 et 16 février 1603, par Francois de Roffignac, seigneur de Bouis, fils de Guy de Roffignac, seigneur de Meaulce.

Le *posuit* de cette pierre doit-il être attribué à Charles de Roffignac, alors doyen du chapitre de Saint-Cyr, fils de François, ou bien à Charles de Roffignac, son petit-fils, qui épousa Madeleine de Bonneval.

Dans tous les cas, cette date de 1644 indique l'époque précise de la nouvelle appropriation du châtel-fort construit par Boutillat; c'est à savoir l'époque où, sous l'influence d'un pouvoir monarchique, les grands seigneurs ne cherchaient plus dans leur habitation qu'une vie à la fois luxueuse et commode.

Dans le remaniement des terres il a été trouvé aussi un denier d'Hervé :

COMES ERVEVS

Entre-filets légèrement denchés. — Espèce de faucille qui est acceptée comme le *type nivernais*, et qui n'était que la représentation du mot REX. — Comme on le voit, le mot avait bien changé en route.

Au-dessous de la faucille se trouve un astre qui remplace l'annelet primitif de Pierre de Courtenay (1).

(1) M. le comte de Soultrait, *Numismatique nivernaise*.

Au revers : NIVERNIS CIVIT.

Entre-filets denchés, croix à branches égales couronnées au 1^{er} d'un astre et au 3^e d'un besant.

Ce denier, qui date des premières années du treizième siècle, est d'une conservation parfaite. Il est demeuré entre les mains de M. le marquis de Saint-Sauveur.

M. le docteur Subert annonce à la Société la publication prochaine, en cinq volumes, à la librairie de M. Ernest Leroux, éditeur, rue Bonaparte, à Paris, du magnifique travail de notre collègue, M. Achille Millien, intitulé : *Littérature populaire, traditions et mythologie du Nivernais* : contes, chansons, légendes, coutumes, superstitions, croyances médicales, prières, incantations, dictons, sobriquets, énigmes populaires ; tout cela a été recueilli depuis bien des années, avec une patience obstinée, par le vaillant lauréat de l'Académie française. Trois volumes seront consacrés aux chants, et chaque chanson sera précédée de l'air original noté par un compositeur de talent, M. Pénavaire, qui a reproduit avec exactitude tout ce qu'il y a de saisissable dans ces mélodies quelquefois aussi incorrectes que charmantes.

M. l'abbé Boutillier communique ensuite à la Société les premiers fascicules d'une publication d'un autre genre, œuvre des plus considérables aussi, et qui offre un intérêt particulier pour notre province ; il s'agit du lexique de la vieille langue française de M. Frédéric Godefroy.

M. le Vice-Président lit un rapport fait au

point de vue nivernais, sur le travail du célèbre érudit.



UNE ORAISON FUNÈBRE

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

LOUIS DE GONZAGUE, DUC DE NEVERS.

*Nec retro gradior,
Nec devio.*

Orazione funebre di Lodovico di Gonzaga duca di Nevers et de Retel composta et recitata da Antonio Possentino della Compagnia di Giesu nella chiesa di Sancta Barbara in Mantoua, tel est le titre d'une petite plaquette italienne imprimée à Mantoue en 1596, aux armes des Gonzague. Le papier et les caractères de cette plaquette sont peu faits, il faut bien l'avouer, pour réjouir l'œil des collectionneurs, des bibliophiles et des antiquaires, qui estiment que les documents d'archéologie et d'histoire, même les plus rares et les plus précieux, n'ont de prix qu'autant qu'ils se présentent à nous avec cet aspect artistique si fort recherché des premiers imprimeurs et des *dilettanti* du livre, quel qu'il soit.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, si ce petit volume est modeste quant à l'impression et au format, il a pour la *Société nivernaise* un prix tout particulier. Il est le don d'un de nos confrères et correspondants de Clamecy les plus distingués, M. Chevalier Lagénissière, auteur de l'*Histoire des Evêques de Bethléem*. M. Lagénissière a depuis plusieurs années abandonné notre terre nivernaise pour se fixer sur ce sol fortuné de l'Italie que nous avons, Français et Niver-

nais, un peu le droit de considérer comme le berceau primordial de notre renaissance, de nos arts, de notre littérature. Nevers tient à l'Italie par ses ducs, par plusieurs de ses familles d'origine transalpine, par son vieux langage, par plusieurs de ses monuments, par ses faïenciers, ses verriers et ses plus précieuses traditions artistiques.

C'est par respect pour ces traditions du passé que nous nous efforçons nous-mêmes de conserver pieusement dans le modeste asile de notre vieille porte du Croux, que M. Lagé-nissière a eu la délicate attention d'adresser à la bibliothèque de la Société, comme un souvenir de nos origines italiennes et de nos princes de Mantoue, le petit volume dont j'ai à vous entretenir.

L'Orazione di Lodovico Gonzaga, à défaut de l'impression de luxe que son auteur, le P. Possevino, ne crut pas devoir lui donner en 1596, se présente du moins avec une riche reliure de chagrin La Vallière, le dos et les plats ornés de filets et de fleurons d'un goût exquis, digne en un mot, à tous égards, du prince illustre dont elle retrace la vie et la mort, et digne aussi du confrère italo-nivernais qui, d'au-delà des monts, veut bien demeurer en relation avec nous. Qu'il reçoive ici publiquement le témoignage de notre gratitude et l'assurance que son souvenir nous est tout particulièrement précieux.

Il nous reste maintenant à rendre compte de ce que ce discours funèbre peut avoir pour nous d'intéressant au point de vue de notre histoire locale. J'ai lu et dépouillé avec la plus minutieuse attention la plaquette italienne; mais j'ai le regret de dire que ma tâche de traducteur, fort inexpérimenté d'ailleurs, à travers la langue du seizième siècle, a été presque absolument ingrate et sans résultat.

A l'exception de quelques lignes rapides que je mentionnerai tout à l'heure, je n'ai rien trouvé qui concernât même de très-loin notre histoire, ni même la ville de Nevers, capitale et résidence, à de très-rares intervalles, il est vrai de l'illustre duc. Quant à l'histoire générale de Louis de Gon-

zague, bien faite cependant pour inspirer un orateur chrétien, le P. Possevino l'a tracée à grands traits, sans entrer presque dans aucun détail, en ayant soin d'écarter les questions irritantes que soulevait tout naturellement le récit des grands événements auxquels fut mêlée sa vie. Il est vrai que le P. Possevino lui-même, jésuite italien, historien, diplomate, politique, chargé par le Saint-Siège de diverses négociations importantes, prit lui-même une part active à ces événements, notamment aux démêlés et à la réconciliation de Henri IV avec Rome. Comment aurait-il pu traiter avec impartialité et de sang-froid, en 1696, des sujets encore si brûlants ? Peut-être faut-il le louer d'avoir su garder, au milieu des pompeux éloges qu'il décerne à son héros, une réserve pleine de tact et de convenance sur les circonstances difficiles où il s'était trouvé, et comme allié et comme partisan de la ligue, et comme ami et soutien de la cause royale après la conversion de Henri IV au catholicisme.

Quoi qu'il en soit, l'oraison funèbre de Louis de Gonzague rend surtout aux vertus privées de ce prince un juste hommage.

Après avoir célébré, suivant la mode du temps, en termes un peu emphatiques, les splendeurs de sa maison sa parenté avec les empereurs d'Orient et d'Occident, ses alliances avec la plupart des rois de l'Europe, les illustrations des princes de Mantoue, ses ancêtres, l'orateur trace à grands traits le tableau de sa vie :

« Il y a à peine quarante années, ô Mantoue, que nous le vîmes tout jeune encore quitter tes murs pour se rendre à la cour de Henri II, alors roi de France. Il emportait le cœur et l'affection de tous ceux qui l'avaient connu, et nous-mêmes nous gardions ineffaçable le souvenir de ce jeune prince.

» Or, je vous le demande : depuis tant d'années, est-il jamais parvenu aux oreilles de personne qu'il ait été atteint d'aucun vice ?

» Cela n'est jamais arrivé. A-t-on jamais appris qu'il ait

été entaché de la moindre souillure et du moindre déshonneur ? Jamais ! Les hérétiques, si disposés à porter atteinte à la réputation des princes catholiques, purent-ils trouver matière à l'accuser ? Ils ne le purent point. »

Élevé saintement en France par sa mère, qui elle-même vécut et mourut en odeur de sainteté, il se conserva pur au milieu des artifices du démon et des séductions de la licence et du monde, bien faites pour le détourner du chemin de l'honnêteté et de la vertu. Les vieux hommes de guerre, les jeunes princes, les princesses gardaient devant lui une respectueuse réserve, car sa présence servait à tous d'exemple et de frein pour la pudeur et la chasteté. Avant tout il se préoccupait de plaire à Dieu, et il pouvait dire, comme Godefroy de Bouillon répondant au Soudan qui l'interrogeait sur la cause de ses victoires et la raison de sa valeur :

« C'est que mon bras ne s'est jamais porté malhonnêtement sur aucune chair : *Percioche questo mio braccio non ha mai tocco dishonestamente carne veruna.* »

Sur la vie privée de Louis de Gonzague le P. Possevino entre dans des détails circonstanciés ; je les ai traduits fidèlement ici, comme présentant un intérêt plus spécial. Il joignait, dit l'orateur, la tempérance à la chasteté, et jusque dans sa vieillesse, épuisé par de si longs voyages, des guerres, des fatigues, des préoccupations de l'esprit, il ne mangeait que le soir, se contentant de prendre deux bouchées de pain et de boire une seule fois,

« Au milieu des affaires les plus lourdes et les plus difficiles, jamais il n'omit ses lectures pieuses, cherchant toujours à conformer sa vie à la parole de Dieu. Je l'ai vu bien des fois, et encore qu'il fût appelé au conseil du roi, accablé d'infirmités et de souffrances, noter de sa propre main les livres qui pouvaient servir de règle chrétienne à sa vie. Il savait qu'il ne pouvait agir avec rectitude sans s'inspirer de cette divine parole, qui est comme la

boussole pour le navigateur Et non-seulement il conformait ses actions à cette doctrine dont il se pénétrait profondément, mais il demandait conseil aux hommes intelligents et autorisés pour toutes les choses douteuses qui intéressaient la conscience. Il le fit notamment sur la question des duels, persuadé que c'est un déplorable honneur que celui qui prétend être soutenu contre la volonté et l'honneur de Dieu même. Et de sa main il nota ces résolutions pour s'en servir le cas échéant.

» D'habitude il communiait six fois par an, avec une grande dévotion, sans compter les époques spéciales comme les jubilés et autres nécessités particulières. Chaque fois qu'il remplissait ce pieux devoir, il avait coutume, selon l'usage antique de la noblesse de France, de se retirer dans un monastère, et là de se préparer à l'eucharistie sous la direction des pères spirituels. Enfin, il offrait chaque jour à Dieu le tribut de ses prières et celui de ses jeûnes. Il faisait en un mot tout ce qu'il convient de faire à quiconque veut posséder Dieu et demeurer catholique. C'est à cause de cela aussi qu'il ne cessa de prêter secours et protection aux personnes religieuses et vertueuses; à cause de cela enfin qu'il ne toléra à sa cour aucun langage obscène, aucun blasphème, aucune de ces paroles injurieuses ou immodestes, aucun de ces vices qui peuvent porter atteinte à la réputation des princes, encore qu'ils ne s'en rendent point coupables. Nous connaissons encore un gentilhomme qui nous a affirmé, après avoir servi le duc trente-quatre années, que sa cour pouvait être comparée à un monastère.

» Tel il avait été dans sa jeunesse, tel il fut pendant son mariage. Jamais l'ombre d'un soupçon, jamais l'ombre d'un mot ne permit de dire qu'il ait porté la moindre atteinte au lien sacré qu'il avait contracté en présence de Dieu et de la sainte Église. »

C'est à ces vertus que l'orateur attribue les faveurs que Dieu prodigua à Louis de Gonzague. Préféré à tous les autres

princes de la chrétienté, le roi lui donna en mariage sa cousine germaine Henriette de Clèves, avec les duchés de Nevers, de Rethel, avec les marquisats et les comtés qui en dépendaient. Brave et valeureux comme personne, il eut la gloire de défendre le royaume de France qui était devenu sa patrie, et auquel il resta jusqu'à sa mort invinciblement attaché.

Plus loin, le P. Possevino insiste sur la modestie, la prudence, la réserve, qu'il sut montrer dans toutes les circonstances de sa vie.

« Je ne puis passer sous silence, dit-il, sa vertu fondamentale. C'était une humilité magnanime et une simplicité grandiose qui le rendaient aimable et sympathique à tous. Cette simplicité cependant, qui était chez lui, disent d'autres historiens, le résultat d'un sage esprit d'ordre et d'économie, ne l'empêchait point de tenir son rang avec honneur et même prodigalité chaque fois que les circonstances l'exigèrent. C'est ce qu'il fit, notamment à Bayonne, dans l'entrevue qu'il eut avec la reine d'Espagne, alors qu'il assista le roi Charles IX et les deux Henri, devenus plus tard rois de France. Le duc de Nevers, avec la duchesse sa femme, ne se montra en rien inférieur aux autres princes qui furent par eux traités avec un luxe vraiment royal. »

A la fin de son discours le P. Possevino énumère, mais ce n'est qu'une simple énumération, sans le moindre détail intéressant, les gouvernements de la cour, les divers États et les duchés de Louis de Gonzague.

C'est à ce chapitre qu'il signale le soin du prince pour l'éducation religieuse de la jeunesse et la fondation du collège des jésuites à Nevers.

« Instruit, dit-il, par l'exemple de la France et par celui de l'empereur Ferdinand qui, en Bohême, en Germanie, en Hongrie, commençait à faire instruire les jeunes gens par les religieux de la Compagnie de Jésus, il se hâta d'établir un

collège semblable dans sa ville de Nevers. Il fonda également un monastère de l'observance de saint François dont il fit venir les religieux de Paris et d'Italie, pour la gloire de Dieu et le salut de la cité. Enfin, de concert avec la duchesse sa femme, il fonda des rentes perpétuelles destinés à marier et à doter chaque année soixante jeunes filles dans toute l'étendue de la seigneurie.

M. de Saintemarie, l'historien de Nevers, nous donne à cet égard des détails plus circonstanciés que le P. Possevino. La dot, dit-il, était de 50 fr. Les filles étaient choisies parmi les plus pauvres et les plus vertueuses de chaque châtellenie, par des électeurs tirés au sort, en assez grand nombre d'abord, puis réduits successivement au nombre de six au moyen de tirages tellement combinés, que toute fraude ou toute connivence était rendue impossible. De ces 60 filles, 23 étaient prises dans le Nivernais, dont 4 dans la ville même de Nevers et 11 dans le Donzinois. L'auteur des *Recherches* qui nous donne ces détails fait remarquer avec l'historien Gillet que si cette belle fondation, qui précéda de beaucoup celle des rosières, a fait moins de bruit que cette dernière, c'est parce qu'elle n'a pas été choisie pour le sujet d'une pièce de théâtre.

Puis, à côté de cette institution, le P. Possevino en cite une autre non moins intéressante, celle d'une fondation destinée à nourrir et à recueillir un certain nombre de femmes veuves âgées de soixante ans au moins.

Mais le passage le plus intéressant pour nous de l'oraison funèbre est celui de la description, malheureusement ici encore trop courte, que fait l'orateur de la construction élevée par le duc de Nevers sur le maître-autel du dôme (*del duomo de Nevers*). Le P. Possevino donne à notre cathédrale, qui n'a jamais eu de dôme, le nom usité en Italie pour toutes les églises épiscopales.

« C'était, dit-il, un magnifique édifice (*fabrica*) construit tout en marbre, sur les parois duquel étaient représentés les

principaux mystères de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec des personnages de grandeur naturelle. Cet édifice fut construit avec un tel luxe et une telle perfection, que les maîtres de l'art qui ont voyagé en Italie, en France, en Allemagne, affirment n'avoir rien vu dans ce genre d'aussi merveilleux. Ajoutez à cela que la piété du prince se manifeste dans cet ouvrage. Rempli de dévotion pour la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il avait mis tous ses soins à faire exécuter cette œuvre, alors que le démon poussait les hommes sous un faux prétexte religieux à abattre les saintes images et à détruire les emblèmes sacrés des mystères de notre religion. »

Qui de nous en lisant ce passage pourrait se consoler que notre cathédrale, notre *duomo* de Saint-Cyr, pour lui garder sa désignation italienne, n'ait point conservé ce chef-d'œuvre que les artistes de la Renaissance signalèrent à l'admiration de leurs contemporains ?

« Il introduisit en outre les arts et les industries diverses dans la ville de Nevers, pour procurer du travail aux habitants et venir en aide aux pauvres. Il était surtout désireux de ne pas aggraver les charges et les souffrances du peuple, et jamais envers personne il n'eut à se reprocher la moindre injustice (je l'ai appris de sa bouche même il y a moins d'un an). Aussi la cité augmenta-t-elle en nombre et en prospérité. Les peuples voisins affluaient dans un pays où ils trouvaient la sécurité, protégés qu'ils étaient par un prince si grand, si catholique, si juste, alors qu'ailleurs ils étaient si durement opprimés. »

« Aussi, dit Possevino, de tous les duchés de France, aucun, si ce n'est celui de Nevers, n'a un évêché. La divine Providence en a remis la charge aux mains d'un illustre prélat, jadis prédicateur distingué du roi Charles IX, et qui vit encore aujourd'hui. C'est ce qui démontre, dit l'orateur, de quel secours peut être, pour le salut des peuples et pour la

gloire de Dieu, l'union du gouvernement spirituel et du temporel. » Cette maxime, énoncée si hautement dans la chaire de Mantoue à la fin du seizième siècle, trouverait-elle encore aujourd'hui quelque écho dans les gouvernements modernes ?

Tels sont les rares passages qui, dans l'oraison funèbre du P. Possevino, semblent toucher à la ville et au duché de Nevers.

Il y aurait eu cependant, en dehors des guerres auxquelles prit part le prince de Gonzague, en dehors de sa bravoure personnelle, de ses qualités de grand capitaine, de grand diplomate, d'homme de bon conseil, de curieux épisodes à citer dans sa vie, et des éloges plus grands encore que ceux que lui décerne l'orateur.

Je citerai parmi les historiens du duc de Nevers : Gomberville, Guy-Coquille, Turpin en 1789, de Thou, et enfin M. de Saintemarie, auquel j'ai déjà emprunté un passage curieux. Je pourrais ajouter Scribe qui, dans le livret de l'opéra des *Huguenots*, donne à notre glorieux prince, sous le nom de Nevers, un rôle qui est conforme en tous points à celui de l'histoire.

En lisant sa vie d'après Turpin, on verra quel prix Louis de Gonzague attachait à sa qualité de Français. Élevé à la cour de Henri II. et naturalisé Français, il était resté dévoué à la cause de la France, malgré ses liens de famille et les sollicitations qui tentèrent plus d'une fois de l'attacher à l'Espagne. Catholique ardent et dévoué, beau-frère du duc de Guise, il prit part à toutes les grandes batailles de la Ligue ; il combattit contre le prince de Condé, son beau-frère ; il accompagna le duc d'Anjou Henri III en Pologne ; il fut un des champions les plus illustres de la cause catholique et royale ; il prit Mâcon, Issoire, La Charité ; mais jamais il ne voulut tremper dans le complot de la Saint-Barthélemy, et en conseil du roi il lutta énergiquement contre cette odieuse mesure ; il sauva même la vie au prince de Condé ; et lorsque, gouverneur de Paris, en l'absence du roi Henri III, il fut question de renouveler le massacre, il fit

conduire en prison le chevalier d'Angoulême, qui avait ouvert cet avis d'exterminer le reste des huguenots.

Toutefois, la foi catholique à laquelle il fut toujours profondément dévoué ne l'empêcha point de se rallier après la conversion de Henri IV et la bataille d'Ivry à la cause royaliste ; ce ne fut point cependant sans de grandes hésitations, jusqu'au jour où il connut clairement quel était le chemin de l'honneur et du devoir. Alors il n'hésita plus. Tenu en haute estime par les catholiques défenseurs de la Ligue et de l'unité religieuse, il ne l'était pas moins par le roi Henri IV, légitime héritier du trône. Celui-ci n'hésita pas à choisir le duc de Gonzague pour ambassadeur à Rome auprès de Clément VIII, en compagnie du célèbre d'Angennes, évêque du Mans, et de Séguier, doyen de la cathédrale de Paris.

Dans cette ambassade le duc triompha des plus grandes difficultés. Il sut, respectueux de l'autorité du Saint-Siège, maintenir sans faiblesse et sans crainte les immunités et les droits du souverain qu'il représentait.

Nommé au retour de cette ambassade président du conseil des finances et ensuite commandant des armées en Flandre, il mourut peu de temps après, à l'âge de cinquante-six ans, dans son château de Nesle. Son corps fut apporté à Nevers et inhumé dans la cathédrale, tandis que son fils Charles, duc de Rethelois, succédait à tous ses États, à l'exception des duchés de Nevers et de Rethel qu'Henriette de Clèves, sa mère, conserva jusqu'à mort, arrivée le 24 juin 1601.

Je ne puis au reste terminer mieux ces extraits trop rapides d'une illustre vie qu'en citant, en manière de conclusion, le jugement porté par ses contemporains ; plusieurs paraissent avoir admirablement résumé la vie du prince qui fut une des gloires de notre Nivernais. Sauf Sully, son ennemi personnel, qui lui reproche à tort, dans ses mémoires, d'avoir été pour Henri IV un ami incertain, ce que les faits démentent pertinemment, la plupart des historiens le représentent comme un grand homme d'État et un grand général.

Louis de Gonzague, dit de Thou, avait l'âme grande, il était très-prudent, mais d'une prudence peut-être trop lente et trop circonspecte pour notre nation ; il passait aussi pour un homme trop exact et trop attentif à tout.

Au reste, il était droit et réglé dans sa conduite, humain et poli, magnifique, jaloux de son honneur et de son rang. Il favorisa en toutes occasions les gens de lettres ; il était regardé lui-même comme un des plus savants hommes de son siècle.

Il voulait, dit Guy-Coquille, *connaître et savoir jusqu'aux subtilités et petites inventions dont chacun use en son art et métier*, mais sans pour cela négliger le soin des autres affaires propres à sa qualité de prince.

Il tenait, dit Brantôme, *de cette vieille bonne paste dont si peu de gens tiennent encore aujourd'hui. Faire le bien et laisser à Dieu faire le reste* était la maxime favorite et la règle de sa conduite.

Enfin, la devise qu'il avait adoptée et qu'il inscrivait à son écu le peint en deux mots : *Nec retro gradior, nec devio*. C'est la devise, c'est l'honneur d'une vie noblement et glorieusement accomplie, celle d'un homme, d'un prince et d'un chrétien.

ERN. DE TOYTOT.



LE DICTIONNAIRE DE L'ANCIENNE LANGUE FRANÇAISE

ET DE TOUS SES DIALECTES DU NEUVIÈME AU QUINZIÈME SIÈCLE

Par FRÉDÉRIC GODEFROY,

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

I.

Je ne viens pas faire ici l'éloge, bien moins encore la critique de cet immense travail, que l'on pourrait appeler le *Lexique de la vieille langue française*, véritable monument

qui ne formera pas moins de dix volumes in-4°, et n'est pourtant, dans l'esprit de l'auteur, qu'un fragment d'une œuvre beaucoup plus considérable, le *Dictionnaire historique*, « qui a été et qui reste le rêve de toute sa vie. »

Pas davantage je ne songe à faire apprécier l'auteur bien connu de tant d'œuvres importantes, et notamment de *l'Histoire de la littérature française* depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, ouvrage couronné par l'Académie.

Dans ces quelques lignes, je voudrais seulement faire remarquer l'intérêt particulier qu'offre pour notre cité nivernaise le *Dictionnaire de l'ancienne langue française*.

Pour mener à bonne fin une œuvre si étendue, l'auteur, il nous l'apprend lui-même, a dû depuis plus de trente années, avec une infatigable persévérance, chercher ses matériaux pour ainsi dire aux quatre vents du ciel, dépouillant tous les plus importants manuscrits ou imprimés qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de la France et de l'Europe, et dans les principales archives départementales, municipales, hospitalières ou privées.

Au mois de juin de l'année dernière M. Godefroy était à Nevers, étudiant avec un soin scrupuleux, aux archives du département, les vieilles chartes françaises que lui communiquait notre collègue, M. de Villefosse ; et s'il y glanait quelques mots, je puis dire qu'il recueillait une ample moisson aux archives de la ville, dans cette série si précieuse des comptes des receveurs de l'hôtel-commun, dont le premier registre remonte à l'année 1389. Aussi bien, les fascicules du *Dictionnaire* parus depuis cette époque contiennent tous plusieurs mots extraits des archives de Nevers (1).

(1) Nous n'en citerons que quelques-uns, des plus intéressants :

Amenger (même sens que *amanchier*, *emmancher*).

Au royer des Ardillers pour amenger et bailler les manges de 11 piç (pics). (1401, Comptes de Nevers, CC. 10, f° 12, v°.)

Aquarrer (équarrir).

A Jehan Lotat, charpentier, pour sier une aguille en 11 tronces et *aquarrer* pour faire des ays pour les ponz leveiz de la ville ; —

Cependant, dès son retour à Paris, M. Godefroy m'écrivait : « Permettez que je vous redise combien je vous serai obligé si vous pouvez reprendre à mon intention le dépouillement de ces comptes de Nevers si importants, à la place où nous l'avons laissé... »

Et il y a quelques semaines, après plusieurs envois de

pour *aquarrer* vi toyses de merrains. (*Comptes de Nevers*, 1389-92, CC. 1, f° 4, v°, f° 18, r°.)

Arbelestier.

A Regnaut le Court, charpentier, pour avoir fait 1 *arbelestier* ou petit engin du bateiz. (1389-1392, CC. 1, f° 57, r°.)

Arbeletières.

Pour avoir amené jusques au pont de Loire l'aguille du grant engin, 11 celles, 11 *arbeletières* et plusieurs autres pièces pour ledit engin. (1398, CC. 6, f° 23, v°.)

Assiger (même sens que *assegier*, *asseiger*), asseoir, placer, établir, disposer.

A maistre Richart le paveur, pour appareiller et assiger une table de pierre. (1398, CC. 6, f° 12, v°.)

Assuir, continuer.

Pour *assuir* de mettre des chevoistres ez aiguilles au pont de Loire; — pour *assuir* de mettre des piarres sur les fagoz desdiz bateiz. (1389-92, CC. 1, f° 34, v°, et 48, r°.)

Atramper (même sens que *atempérer*), tempérer, modérer, régler.

A religieuse et honneste personne le soubz-prieur de Saint-Estienne de Nevers, pour ordonner et *atramper* ou fere ordonner et *atramper* le reloige dudit lieu de Saint-Estienne, 111 livres tournois. (1402, CC. 2, f° 57, v°.)

Athene ?

A Guillaume de Parregny, couvreur de maisons, pour avoir couvry et mis sur ladite chambre 11 milliers d'asseaulne et 1 millier et demi de tyole de la ville..., pour ix toises de jables et une toise d'athene..., pour iv cens de late... (1401, CC. 10, f° 24, r°.)

Atrayer, tirer.

Avoir trait et *atrayié* la piarre en la perrière. (1401, CC. 10, f° 33, r°.)

Averaige, droit de corvée dû au seigneur par le vassal.

Item baillé en *averaiges* seur Guillaume Panier. (1389-92, CC. 1, f° 26, r°.)

mots nouveaux, c'est-à-dire de ces mots vieillis et tombés en désuétude, qui trouvent une si large hospitalité et reprennent toute leur jeunesse dans le *Dictionnaire* de M. Godefroy, l'auteur m'écrivait de nouveau : « Encore tous mes remerciements pour la continuation de ces dépouillements si utiles de vos registres municipaux. Dans quelques jours vous recevrez le septième fascicule. Vous y verrez le nom des archives de Nevers inscrit glorieusement maintes fois. Continuez avec le même zèle, je vous en prie bien, et ne craignez pas qu'il n'y ait plus de mots nouveaux à trouver..., tout ce que vous m'avez envoyé a été employé.

» Peu de villes possèdent des documents aussi précieux. Il serait bien désirable que le conseil municipal de Nevers aidât périodiquement à la publication d'une partie de ces importants trésors... »

Sans doute, il serait à souhaiter que ce vœu, sorti d'un cœur si ardent, pût se réaliser, et certainement je serais le premier à redire : *Non recuso laborem* ; mais le conseil municipal de Nevers a déjà fait, il est juste de le rappeler, une œuvre dont la postérité lui saura gré, en publiant à grands frais l'*Inventaire des archives communales antérieures à 1790*.

De son côté, la Société nivernaise a maintes fois publié des extraits importants de ces pages si chères aux amateurs de notre vieille langue. Qu'il suffise de rappeler : l'*État des dépenses de la construction de la porte du Croux en 1394* (*Bulletin*, 2^e série, tome III, pages 435-463), et le compte du receveur de la ville pour les dépenses faites à la venue de saint Vincent Ferrier à Nevers, en 1417. (Même volume, pages 188-191.)

Toutefois, si la Société le trouve bon, il serait à propos de continuer de temps en temps, et dans de justes limites, la publication de quelques-uns de ces curieux extraits. Au surplus, voici aujourd'hui la copie de quelques pages du receveur Perrin Giron, pour la dépense des obsèques du comte de Nevers, Philippe de Bourgogne, et du duc de

Brabant, son frère, tous les deux victimes de la bataille d'Azincourt, le 10 octobre 1415.

Il est d'ailleurs intéressant de remarquer avec quelle magnificence nos échevins voulurent faire célébrer, en l'église cathédrale, les obsèques de ces deux malheureux princes si cruellement égorgés, avec tous les autres prisonniers, par ordre du roi d'Angleterre.

Tout d'abord furent chantées, selon le rit accoutumé de l'Église romaine, dont les traditions, pendant tant de siècles, ont été si fidèlement observées en France, vigiles solennelles le dimanche soir, et le lundi matin trois grand'messes, puis furent dites soixante messes basses pour Mgr le Comte; et de même furent aussi chantées vigiles le lundi soir et une grand'messe le mardi, puis furent célébrées douze petites messes pour Mgr de Brabant.

Outre le nombreux clergé de Saint-Cyr, les religieux de Saint-Martin, les bénédictins de Saint-Étienne, les clercs de Saint-Sauveur et de Saint-Victor, les religieuses de l'abbaye Notre-Dame, les Jacobins et les Frères-Mineurs ou Cordeliers avaient été invités et se rendirent en procession à la cathédrale. Les cloches furent sonnées dans toutes les églises paroissiales. La cathédrale était tendue de deuil, et des écussons aux armes des deux seigneurs défunts étaient attachés à tous les piliers, aux torches et cierges du catafalque et des autels; enfin, un religieux jacobin, frère Guillaume Boillaut, fut prié de faire « une collacion », c'est-à-dire l'oraison funèbre, à la dernière grand'messe.

II.

Extrait du registre des comptes de Nevers. (1415, CC. 20.)

Folio 14, verso.

Item sensuit la despense faicte pour les obsèques de feu Nosseigneurs les duc de Berbant et Monseigneur le comte de Nevers, lesquelx obseques furent fais en l'église Saint-Cyre de

Nevers, par l'ordonnance de plusieurs bourgeois de ladite ville, et fut fait et distribué en la manière qui sensuit :

Premièrement, à Guillin Philippe, pour cvi livres de cire achetée de luy pour fere le luminaire pour lesdiz obseques, pour chascune livre iiii sols tournois valent pour ce xxi l. iiii s. t.

Item pour lymignyon acheté de Pierre Maignyen. xvii s. viii d. t.

Item à Humbert frère et Jehan Lyonnet, pour avoir ouvrée ladite cyre et fait xxvi grans torches, iiii grans cyerges mis environ la présentation faicte en manière de sépulture et grant quantité de petiz cyerges mis à l'entour du cuer et ailleurs en ladite église, es haultiers où on chantoit les messes; pour chascune livre ouvrée ii deniers tournois, valent pour ce xvii s. viii d. t.

Item pour despens de bouche et pour boys acheté pour ouvrer ladite cyre. xii s. t.

Item à xxvi petiz enfans qui tindrent les torches ardans es vigilles et aux grans messes, à chascun xv deniers, valent pour ce. xxxii s. vi d. t.

Item pour pain acheté pour lesdiz enfans à eulx baillé en tenant lesdictes torches. xx d. t.

Item au distirbueur et boursier de ladite église pour bailler et distirbuer es chanoynes et à ceulx de la basse forme (1), c'est assavoir qui furent aux vigiles le dymanche au soir et le lundi matin aux troys grans messes qui furent célébrées pour ledit Monseigneur le Comte, ledit jour au soir, à vigilles, et le mardi ensuivant pour la grant messe de mors qui fut célébrée pour ledit Monseigneur de Berbant, pour ce xii l. v s. v d. t.

(1) Les ecclésiastiques de la basse-forme, qui siègent au chœur, non dans les hautes, mais dans les basses stalles; on les appelait aussi les *bas-formiers*, par opposition à ceux de la haute-forme ou *haut-formiers*.

Item à ceulx qui chantèrent lesdictes **iiii** grans messes en ladicte église, es dyacres et soubz-dyacres et tenans cuer (1) en faisant ledit service, pour ce. **xxvi s. viii d. t.**

Item pour **lx** messes basses célébrées le lundi en ladicte église pour ledit Monseigneur le Conte, pour chascune messe **ii** sols **vi** deniers, valent pour ce. **vii l. x s. t.**

Folio 15, recto.

Item le mardi ensuivant pour **xii** petites messes célébrées en faisant l'obsèque pour ledit Monseigneur de Berbant, chascune messe **ii** sols **vi** deniers, valent pour ce **xxx s. t.**

Item pour les offrandes de **iiii** grans messes, païé pour ce. **xxxvii s. xi d.**

Item pour le droit et salaire des coulteres (2) de ladicte église à cause des draps d'or (3) et autres paremens mis en cuer sus la sépulture, pour ce. **x l. s. t.**

Item au secrestain de ladicte église pour son droit d'avoir lessié ardoir le candelabre durant lesdiz anniversaires, pour ce. **x l. s. t. (4)**

(1) Les ecclésiastiques qui tiennent le chœur et assistent le célébrant, les choriers, choristes ou chapiers, parce qu'ils sont revêtus de la chape.

(2) Les coutres, *thesauri custodes*, étaient des clerks chargés, sous la dépendance du chanoine sacriste, de la garde des vases sacrés, des reliquaires et ornements, et généralement du trésor et de tout le matériel de l'église. (Voir dans le tome I^{er}, 2^e série du *Bulletin*, deux notices sur les coutres de Saint-Cyr, p. 393, 455.)

(3) La forme du drap mortuaire, dit Mgr Barbier de Montault (*Traité pratique de la construction, de l'ameublement et de la décoration des églises selon les règles canoniques et les traditions romaines*, t. II, l. XII, ch. v), est un carré en drap d'or ou en soie jaune, avec une large bordure noire tout autour. Les anciens inventaires français font souvent mention de ces *pannos deauratos ad ponendum super corpora mortuorum*.

(4) A l'anniversaire solennel pour très-haut, très-puissant et très-excellent le roi notre sire souverain seigneur, célébré, « comme raison estoit », en l'église cathédrale de Saint-Cyr, en 1422, maître Jehan

Item à la procession de Saint-Martin, pour avoir esté esdis
obsèques en ladicte église xx s.

Item à la procession de Saint-Estienne de Nevers pareil-
lement xx s. t.

Item à la procession de Saint-Saulveur et pour ceulx qui
ont sonnées les *cloiches* (1) de leur église xv s. t.

Item à la procession de Saint-Victour pareillement . . . xv s. t.

Item à la procession des Cordelliers et pour celui qui
sonna leur cloiche xxv s. t.

Item à la procession des Jacobins pareillement . . . xxv s.

Item aux marilliers de Saint-Cyre qui ont sonnées les
cloiches de ladicte église durant le temps desdis obsèques,
pour ce x l. s. t.

Item au secrestain et marilliers de Saint-Martin, pour leur
sonnerie xxv s. t.

Item au secrestain et marilliers de Saint-Estienne pareil-
lement xxv s. t.

Item à la secrestaine et marilliers de l'abbaye Notre-Dame
de Nevers pareillement xxv s. t.

Item à ceulx qui ont sonné es eglises parochiales. C'est
assavoir à Saint-Truys (Saint-Trohé) v s. t.

Item à Saint-Père v s. t.

Item à Saint-Aricle iiii s. iiii d.

Item à Saint-Laurens ii s. vi d.

Item à Saint-Didier ii s. vi d.

Item à frère Guillaume Boillaut, jacobin, lequel fist une

Rouer, « secrestain » de ladite église, reçoit iiii livres tournois pour
« le clais et la sonnerie tant du soir, la veille à vigilles, comme le
jour es messes; pour le candalabre et iiii petiz cierges, xxx sols
tournois. »

(1) Les termes varient selon les receveurs. Aux obsèques de Mgr de
Bourgogne (Philippe le Hardi), faites le vendredi ix^e jour de mai 1403,
en l'église du « colliège de Saint-Cyre », le receveur Pierre Cordier
note : Baillé pour sonner les *clays* en l'église de Saint-Estienne, x s. t.;
item pour le *cloys* de Saint-Martin de Nevers, la somme de vii s.
vi d. t. » (CC. 12, f^o 30, v^o.)

collacion en ladicte église le lundi, à la derrenière grant messe, à lui donné pour ce v s. t.

Item au crieur qui fist assavoir à la campane lesdis obsèques. xx d.

Item pour viii aulnes de toille noire achatée pour revestir v aultiers, esqueulx on chanta les petites messes, pour chacune aulne, iii s. iii d., valent. xxvi s. viii d.

Item à Droin Martin, pour l'achast d'un drap noir bien estroit achaté de lui, lequel fut mis et cloué à l'entour du cuer de ladicte église et en icellui drap furent estachiez les *escuçons* (1) des armes desdits seigneurs, pour ce. . . vi l. t.

Item pour ii c. de petiz cloux achatez pour atachier et clouer ledit drapt et les *escuçons* mis es torches, pour ce. xii d. t.

Item à la procession des religieuses de Notre-Dame de Nevers, pareillement, ... xx s. t.

Folio 15, verso.

Item pour ii c. espingles achatées pour atacher les *escuçons* des armes desdis seigneurs au drap dessusdit, pour ce xx d. t.

Item à Jehan Tranquement, pointre, pour sa poyne d'avoir fais plusieurs *escuçons* des armes desdis seigneurs, lesqueulx ont esté mis environ la sépulture es torches et cyerges environ le cuer de ladicte église, es petis haultiers et aussi es pilliers de pierre de ladicte église, d'accord et marchié fait à lui pour ce. iiii l. t.

Lesquelles parties dessusdictes montent en somme toute lxxix l. v s. t. Païé par mandement desdis quatre, valant quittance, pour ce que esdis payement fere ils estoient présens

(1) Le même receveur de 1403, Pierre Cordier, pour l'obsèque dudit « feu Monseigneur de Bourgoigne, que Dieu pardoint », ajoute: « à ceux qui ont point les *escuceaux* esqueulx sont pointes les armes dudit feu Monseigneur es pilliers, et pour les cloux qui ont esté mis à poindre lesdis *escuceaux*... » (CC. 12, f° 30, v°.)

et auxi estoit présent Guillaume Mathe, contreroleur de ladicte ville.

Donné le III^e jour de décembre l'an dessus dit, cy rendu pour ce. LXXIX l. v s. t.

Pour copie conforme :

L'abbé BOUTILLIER,

Conservateur des archives communales de Nevers.



SÉANCE DU 28 JUILLET 1881.

Présidence de M. ROUBET.

Lecture est donnée : 1^o d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique demandant que la Société fasse connaître son historique, ses œuvres et ceux de ses membres qui se sont fait un nom par leurs travaux ; 2^o du programme des questions fixées par M. le Ministre de l'instruction publique et qui feront l'objet des séances de la Sorbonne en 1882. En voici la copie :

1^o Faire connaître les récentes découvertes de monnaies gauloises ;

2^o Étudier les questions relatives aux camps à murs vitrifiés ; s'attacher principalement à en déterminer la date ;

3^o Déterminer, en s'appuyant sur les inscriptions, les caractères de la sculpture de figures et d'ornements dans les monuments romains du midi de la Gaule ;

4^o Signaler et expliquer les inscriptions de l'antiquité trouvées en France dans ces dernières années ;

5^o Signaler et expliquer les inscriptions du moyen-âge trouvées en France dans ces dernières années ;

6° Quels sont les monuments et les produits de l'art ou de l'industrie, principalement ceux dont la date est certaine, qui peuvent servir à fixer les caractères de l'art mérovingien et de l'art carlovingien ;

7° Signaler les caractères de l'architecture française du onzième siècle, d'après les monuments dont la date peut être fixée à l'aide de textes contemporains ;

8° Faire connaître les systèmes d'après lesquels a été fixé le commencement de l'année, au moyen-âge, dans les différentes régions de la France ;

9° Faire connaître, d'après les documents authentiques, l'origine, l'objet et le développement des pèlerinages antérieurs au seizième siècle ;

10° Faire connaître l'organisation des corporations de métiers en France avant le seizième siècle ;

11° Étudier les procès-verbaux des réformateurs des coutumes au quinzième et au seizième siècle ; y rechercher l'état de la législation et les progrès déjà réalisés à l'époque où ont pris fin les guerres avec les Anglais ; — dresser, d'après ces procès-verbaux, la statistique des bénéfices ecclésiastiques et des seigneurs laïques existant au seizième siècle ;

12° Mettre en lumière les documents historiques qui font connaître l'état de l'instruction primaire en France avant 1789 ;

13° Signaler et apprécier les documents relatifs aux assemblées provinciales du temps de Louis XVI, qui n'ont pas encore été mis en œuvre par les historiens ;

14° Exposer, d'après les textes et les monuments, l'état de l'imagerie populaire en France, antérieurement à la fin du dix-huitième siècle ;

15° État des bibliothèques publiques et des musées d'antiquités dans les départements ; — mesures prises pour que ces établissements contribuent aussi efficacement que possible au développement des travaux historiques et archéologiques.

Dépôt est fait sur le bureau, par M. le docteur Subert, de quatre brochures de M. le docteur Janicot, médecin consultant à Pougues, sur les documents médicaux relatifs aux eaux de Pougues aux seizième et dix-septième siècles. Cette étude bibliographique et critique offre un véritable intérêt. Le titre de membre correspondant est offert à l'unanimité à M. le docteur Janicot.

M. Massillon-Rouvet fait hommage à la Société d'un exemplaire de son ouvrage : *la Commune de Nevers, origine de ses franchises*. M. le Président remercie l'auteur.

M. Canat offre aussi pour la bibliothèque nivernaise de la Société, de la part de l'auteur, M. Brevière, membre de la Société botanique de France, un opuscule intitulé : *Le Catalogue des mollusques, testacés, terrestres et fluviatiles observés dans le département de la Nièvre. 1880.* — Remercîments à l'auteur.

M. le chanoine Laborde donne lecture d'un intéressant travail sur la manifestation de l'attraction universelle dans tous les corps.

M. l'abbé Boutillier signale comme une source précieuse de documents pouvant aider à la solution de plusieurs questions formulées dans le programme des séances de la Sorbonne, dont il a été donné lecture, les procès-verbaux des séances préparatoires aux États-Généraux relatés dans les registres des délibérations de l'hôtel de ville de Nevers. Il lit à ce sujet les notes sommaires qu'il a recuei-

lies. Ces notes et le travail de M. Laborde seront insérés au *Bulletin*.

Sur la proposition de M. le Président, M. Henri Canat est nommé conservateur du musée lapidaire, en remplacement de M. Lhospied, démissionnaire.

A raison des vacances, la prochaine séance est remise au dernier jeudi du mois d'octobre.



ATTRACTION UNIVERSELLE.

Il ne s'agit pas, comme on pourrait le supposer d'après ce titre, du système de Newton ou du mouvement des astres obéissant à l'attraction universelle, mais de la manifestation de cette même force dans tous les corps, quelles que soient leurs dimensions.

Une expérience déjà ancienne, puisqu'elle remonte à Cavendish (1798), a mis cette force en évidence; mais elle exige un instrument parfait et des précautions si minutieuses, que bien peu de physiciens ont osé la renouveler.

L'expérience que je vais décrire est au contraire très-facile à faire, si l'on se contente du fait principal, sans prétendre en tirer les conséquences. Il suffit d'avoir à sa disposition un pendule ou fil à plomb, et deux grandes caisses que l'on remplit de terre ou de sable, ou bien, ce qui est préférable, deux pierres de taille qui se prêtent mieux aux différentes positions qu'on veut leur donner.

On fixe le fil à plomb au point le plus élevé d'une salle, et l'on fait descendre le poids jusqu'au niveau du parquet. Ce poids doit pouvoir osciller très-également dans tous les sens; cependant, ce n'est pas comme pendule qu'il agira, mais comme *un moyen de manifester une force excessi-*

vement faible, en cumulant, en superposant ses effets. Tel est le principe qui m'a dirigé et conduit au succès.

On trace sur le parquet une ligne que la première oscillation devra suivre, et de chaque côté de cette ligne on place à la suite l'une de l'autre les deux pierres, de telle manière que, dans son oscillation descendante, le poids côtoiera la première pierre placée à droite, et dans son oscillation ascendante, il côtoiera la seconde placée à gauche. En passant devant la première pierre, il subit une attraction qui le fait dévier à droite; et en passant devant la seconde, l'attraction qu'il subit concourt à le faire dévier dans le même sens. Cette première déviation, tout à fait insensible, n'en subsistera pas moins jusqu'à la fin de l'expérience. Les mêmes effets se produisent lorsque le poids revient sur lui-même, et chaque oscillation donne ainsi son faible contingent. Elles ne se terminent pas sans que l'on ait observé une déviation très-sensible vers la droite; déviation qui se compose de toutes celles qui ont été produites par les oscillations précédentes. On recommence plusieurs fois cette expérience, et lorsqu'on s'est assuré que le poids dévie invariablement vers la droite, on transporte la première pierre à gauche et la seconde à droite. La déviation se produit alors à gauche de l'observateur.

Cette seconde expérience est un peu moins concluante que la première; car le poids qui oscille se trouve dans les conditions du pendule de M. Foucault: l'invariabilité de son plan d'oscillation sur la terre en mouvement le fait dévier à gauche

Lorsqu'au contraire il est dévié à droite, on ne peut pas douter des forces qui l'y attirent. Cependant il est facile de voir que la déviation à gauche se fait plus promptement que si elle était due uniquement au mouvement de la terre.

Voici maintenant les remarques que j'ai faites dans le cours de mes expériences.

Le fil qui soutient le poids doit être attaché à une pièce massive et très-solide; pour peu que le point de suspension

puisse être ébranlé, même par un poids beaucoup plus lourd que celui qu'on emploie, on peut s'attendre à des irrégularités. Le poids offre d'autant moins de résistance aux forces attractives que le point de suspension est plus élevé. J'ai trouvé très-avantageux de lui donner la forme d'un cylindre de dix à quinze centimètres de hauteur; il offre ainsi plus de prise aux surfaces attractives qu'une simple sphère. Je me suis servi souvent de flacons de verre bien cylindriques; je les remplissais de sable, car les oscillations se prolongent d'autant plus, et sont d'autant moins influencées par des causes étrangères, que le poids est plus lourd.

Pendant longtemps je n'ai obtenu que des résultats médiocres, parce que je mettais les surfaces attractives trop près du corps attiré : les parties situées au-dessus l'attirent alors de bas en haut; celles qui sont au-dessous l'attirent de haut en bas : ce sont des forces presque perdues pour la déviation. Il en est de même de celles qui agissent en avant et en arrière. En les éloignant, leur action devient moins oblique et plus efficace. Il faut tenir compte aussi de la résistance de l'air placé entre deux corps, dont l'un est en mouvement. Cette force est bien faible, il est vrai, mais elle est l'antagoniste d'une force plus faible encore; et ce qui le prouve, c'est que si l'on rapproche les deux corps autant qu'il est possible de le faire sans qu'ils se touchent, la déviation se fait en sens contraire. L'air, resserré entre le cylindre en mouvement et la surface qu'il effleure, cède plus difficilement que sur le côté opposé; il agit alors comme un plan incliné, et repousse le mobile qui glisse sur lui.

Après avoir relevé le poids que l'on veut mettre en mouvement, il faut éviter, en l'abandonnant à lui-même, de lui communiquer une oscillation latérale. On le reprend tant qu'il ne suit pas une ligne droite dans sa première oscillation.

Lorsque la déviation commence à se manifester, le poids en mouvement ne suit plus une ligne droite, il trace des ovales très-allongés dont le grand axe s'incline progressivement, tandis que le petit axe grandit peu à peu.

Toutes ces expériences réussissent avec une seule pierre de taille, et lorsqu'on ajoute la seconde, on est loin de doubler l'effet, surtout si elles sont trop rapprochées du centre d'oscillation, car alors elles se nuisent mutuellement. Le poids dans son oscillation descendante n'a pas encore quitté la première pierre, que déjà il subit l'attraction de la seconde, ce qui diminue d'autant l'effet de la première. Lorsque celle-ci est à droite, on peut même, en rapprochant les deux pierres et leur faisant dépasser le centre d'oscillation, équilibrer tellement les forces, que le poids en mouvement conserve le même plan d'oscillation, et ne dévie ni à droite ni à gauche.

Il faudrait, je crois, n'employer qu'une seule masse attractive, si l'on entreprenait de faire une étude mathématique de ces expériences. Leurs conséquences ne me paraissent pas faciles à établir; elles doivent être les mêmes que celles de Cavendish : conséquences très-importantes, puisqu'elles ont servi à mesurer la densité de la terre; et cette densité, une fois bien déterminée, a servi à son tour à mesurer la masse du soleil, la masse des planètes et de leurs satellites.

L'abbé LABORDE.



SÉANCE DU 27 OCTOBRE 1881.

Présidence de M. ROUBET.

M. le Président communique : 1° une lettre de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, demandant l'échange de ses *Bulletins*; — adopté; 2° une lettre de la Société académique de Maine-et-Loire annonçant qu'elle reprend officiellement son titre d'*Académie des sciences et belles-lettres d'Angers*.

M. l'abbé Boutillier propose avec M. Léonard M. l'abbé Cadeau, curé de Livry, comme membre titulaire. Il propose au même titre, avec M. l'abbé Soyer, MM. Sery, curé de Saint-Germain-des-Bois, et Charrier, vicaire de Clamecy. — M. Roubet propose avec M. Boutillier M. Raoul Meynier, officier d'état-major; et avec M. l'abbé Soyer, M. Pierre Morin, commis au chemin de fer. — MM. Frédéric Flamen d'Assigny et Victor du Verne présentent M. Gaston de Montrichard.

Il est procédé au scrutin, et les six membres sont élus à l'unanimité.

M. le Président donne ensuite lecture d'un travail intitulé : *Essai de quelques rectifications*, où il établit, contrairement à l'assertion du livre : *la Commune de Nevers*, que la salle romane contiguë à l'abside Sainte-Julitte de la cathédrale n'a jamais été « la salle des échevins », que d'ailleurs il n'y a pas eu de salle des échevins à Nevers avant le quinzième siècle.

Dans le même ordre d'idées, M. l'abbé Boutillier lit un passage des *Voyages liturgiques* de Lebrun-Desmarettes, puis une phrase du *Gallia christiana*, d'où il ressort clairement que la salle attenante à ladite abside est l'ancienne sacristie ou trésor; qu'au onzième siècle la cathédrale avait son abside à l'occident, et qu'il faut attribuer à l'évêque Guillaume de Saint-Lazare la construction de l'abside orientée. Une note intéressante de l'abbé Guynet, curé de Saint-Jean, au dernier siècle, dont M. le Vice-Président donne aussi lecture, révèle l'exis-

tence de trois pignons qui surmontaient anciennement le transept de la cathédrale primitive sur trois côtés, et qui furent démolis en 1759.

M. Victor Léonard communique une courte notice biographique sur M. Ogier (Pierre-Jean-Marie), né à Nevers, le 15 août 1773, lequel, après avoir professé au collège de Nevers, fut docteur ès-sciences, inspecteur de l'Université, professeur à Sainte-Barbe et à Louis-le-Grand. Cet honorable savant s'occupa surtout de mathématiques, d'astronomie et d'histoire naturelle. Il a laissé un très-joli volume de mousses et de plantes sylvestres recueillies en collaboration avec Henri Cassini, de nombreux mémoires qui ont servi à Legendre pour ses ouvrages de géométrie, et une correspondance très-intéressante avec tous les savants de l'époque. Il s'occupa aussi un instant d'agriculture, et fit tous ses efforts pour introduire dans la Nièvre les méthodes nouvelles; les déboires qu'il rencontra dans cette tentative le forcèrent à y renoncer. Enfin, M. Ogier aimait à se reposer des labeurs des hautes mathématiques par des traductions anglaises et italiennes, et cultivait aussi la muse pour son propre compte. Plusieurs de ses poésies furent insérées dans le *Mercure de France* de 1809.

La Société adresse des remerciements à notre collègue M. de Villefosse, archiviste du département, pour le don qu'il fait au musée de la porte du Croux d'un fragment de taque de cheminée offrant trois écussons aux armes de Mgr Arnaud

Sorbin, telles qu'elles sont gravées en tête du bréviaire et du missel de cet évêque, en 1600, avec la légende : *Arnaldus Sorbinus Nivernensis episcopus*. Cette taque se trouvait dans une maison voisine de l'ancienne église de Saint-Lazare, près Nevers.



ESSAI DE QUELQUES RECTIFICATIONS.

M. l'abbé Sergent, alors recteur de l'académie à Nevers, et depuis évêque de Quimper, disait un jour, dans une séance de notre Société, qu'il était important de rectifier les faits erronés qui pouvaient s'introduire dans la reproduction de nos annales nivernaises; et il ajoutait que c'était là un des devoirs d'une Société établie pour le progrès de la science et la connaissance de la vérité historique. (Février 1852. — *Bulletin*.)

En même temps, notre regretté président exposait que, dans sa notice sur Saint-Pierre-le-Moûtier, publiée dans l'*Annuaire de la Nièvre 1845*, M. N. Duclos avait accueilli des bruits plus que légers, ayant trait à la mort de Mgr de Séguiran, évêque de Nevers, lequel, disait-il, aurait succombé par suite d'une blessure reçue en duel de la main du marquis de Langeron.

M. l'abbé Crosnier et M. l'abbé Lebrun faisaient alors justice de ces allégations; ils apportaient ensemble et séparément des preuves de nature à les faire considérer comme complètement apocryphes, sinon calomnieuses.

Aujourd'hui, sur un autre fait qui a bien aussi son importance, nous allons à notre tour convaincre M. N. Duclos d'une notable erreur :

Dans sa notice sur Saint-Pierre-le-Moûtier, le chroniqueur devait naturellement être amené à donner son appréciation

sur la manière dont se rendait la justice dans le bailliage royal qui avait été établi par Henri III.

Il raconte donc ce qui suit :

« Un jour, dit-il, on fit pendre à Saint-Pierre, *sans autre forme de procès*, un moine accusé d'avoir assassiné un sieur Lamazille, dont il aurait séduit la femme.

» Plus tard, après plus ample informé, le moine fut reconnu innocent.

» D'autres prétendent que le clergé avait exercé une certaine influence sur ce jugement posthume. »

Disons tout d'abord que l'auteur de la notice connaissait bien inexactement un fait d'histoire locale qui cependant ne remontait à peine qu'à une centaine d'années ; et nous ajouterons qu'il semblait ignorer complètement les formes et les attributions de la justice criminelle d'autrefois.

Jamais moine a-t-il été pendu *sans autre forme de procès*, à moins que ce ne soit révolutionnairement ?

Est-ce que les moines ne faisaient point partie de la classe des privilégiés ? Et partant, les présidiaux, tout royaux qu'ils fussent, n'avaient ni le droit ni la compétence de prononcer contre eux une sentence en dernier ressort

Le moine dont s'agit n'était autre que domp Philipps, prieur de Coulonges, inculpé, il est vrai, dans une inextricable affaire ; mais il ne fut point pendu, et mourut de sa belle mort, le 21 janvier 1731, à Paris, au collège de Cluny.

Voici au surplus une très-courte indication du procès que M. Duclos a voulu viser, parce qu'il tenait avant tout à justifier le fameux dicton : « A Saint-Pierre condamné aujourd'hui et jugé demain. »

Le 2 mars 1727, dans la rue Lienet, qui va de Coulonges à Cercy-la-Tour, une tentative d'assassinat était pratiquée contre Léonard Meschine de Lamazille ; celui-ci sut habilement se défendre contre ses agresseurs, parmi lesquels il reconnut un nommé Chatelain, qui fut décrété de prise de

corps. Au bout d'un an, il put être arrêté. Conduit aussitôt dans les prisons de Saint-Pierre, il y fut soumis à la question ; et, dans les douleurs de la torture, il avouait son crime, et dénonçait en même temps ses complices et instigateurs, au nombre desquels il citait le prieur de Coulonges.

Dès le lendemain, Chatelain était condamné à être pendu ; et le même jour la sentence était mise à exécution, sans que préalablement aucun des complices ait été appelé en confrontation, pas même domp Philipps, que le présidial décrétait de prise de corps.

A l'occasion d'une simple note rectificative, nous ne saurions entrer ici dans de plus amples détails, et parler des étranges péripéties d'un procès qui dura près de vingt-six ans, et qui eut pour conséquence la prise à partie du présidial de Saint-Pierre, la condamnation de nombreux inculpés, et enfin la réhabilitation de plusieurs d'entre eux.

Nous avons voulu simplement prouver, par ce court exposé, que M. N. Duclos puisait aux mêmes sources ses assertions sur la mort de l'évêque de Nevers et sur celle du moine de Cluny.

§

En suivant le même ordre d'idées, nous prenons l'occasion pour donner communication à la Société d'une lettre que nous avons reçue du pays des Bituriges.

Cette épître, quelque peu archéologique, emprunte l'allure alerte d'un article de revue ; à la fois critique et courtoise, nous sommes suffisamment autorisé à en donner lecture ; on y parle de Nevers ; en voici le texte :

LA PREMIÈRE D'UN BERRICHON A UN NIVERNAIS.

« Vous le savez, mon bien cher collègue, l'étude des choses d'autrefois a été instituée pour la liesse et la tribulation de nous autres pauvres archéologues, *gens difficilior*.

» Elle soulève chaque jour des problèmes qui ont l'étrange privilège de pousser ses adeptes à se frapper sans cesse la tête contre les murs. En vérité, s'il en est parmi eux qui soient dignes d'estime, d'autres ont presque droit à la commisération. Je suis de la deuxième catégorie : Plaignez-moi.

» J'ose donc avoir recours à vous pour obtenir, si faire se peut, un allègement à la curiosité qui me tourmente, c'est-à-dire la solution de quelques menues questions historiques et archéologiques.

» Voici le point de fait :

» Je venais de parcourir les contrées alpestres de votre Morvand, et après une station obligatoire à Saint-Honoré, — pardon, je veux dire *ad aquas Nisinei*, — un touriste archéologue doit toujours porter avec lui un *Guide-Joanne* et la carte de Peutinger — je voulus encore une fois revoir Nevers et votre porte du Croux.

» Je me trouvais donc dans l'enceinte de ces murs qui furent, dit-on, construits par Pierre de Courtenay en 1194.

» Elle fut donc bien féconde pour votre bienheureuse cité cette année 1194, puisque, d'après vos chroniques, elle aurait entendu promulguer vos franchises municipales et vu s'élever le fier château du comte, puis ces tours et ces remparts qui eurent d'abord 1,060 toises de *circuite* pour arriver ensuite à 2,016 toises, d'après la computation de la fameuse bougie de saint Sébastien, puis encore les annexes de votre cathédrale du onzième siècle, etc. ?

» Acceptez-vous sans réserve ce millésime stéréotypé de 1194 pour le commencement et la fin de tant de travaux ? Nevers n'était point la capitale de la Béotie, et le petit-fils de Charles-le-Gros n'avait point en main la lyre d'Amphion. Dès que je viens de mettre le pied dans la mythologie, permettez-moi encore d'ajouter que je ne tiens pas pour certain que, semblables à Minerve issant de la tête de Jupiter, vos franchises municipales soient sorties de vos chartes d'affranchissement aussi complètes qu'on semble le supposer.

» En quittant Saint-Honoré, une main amie, — quelques-

uns disent perfide, — m'avait confié un guide archéologique fraîchement éclos : édition portative, typographie irréprochable, dessins d'une bonne exécution ; mes yeux étaient réjouis.

» Certain d'y rencontrer quelques aperçus nouveaux et quelques révélations inédites, je parcourus avidement les pages du petit volume qui prenait pour titre : *la Commune de Nevers*.

» Dans mon rapide examen, je rencontrai quelques épisodes pittoresques empruntés au *Roman de la Violette* et à la *Légende du Charbonnier*. J'aurais préféré, je l'avoue, y lire quelques citations puisées dans le texte même du vieux fabliau, plutôt que d'y trouver la constatation un peu technique des *pitons*, des *tringles de fer* et du *solivage* qui existaient, dit-on, dans la chambre du comte Gérard, ou dans celle de la tant belle Euriant sa mie.

» Je n'ai point retrouvé non plus sans quelque surprise les poétiques hémistiches d'Hippolyte Guérin, incrustés dans de la bourgeoise prose, ainsi que l'on voit sur le sol de la Grèce et de l'Italie des débris de marbre artistiques mêlés à l'*opus incertum* des plus modestes clôtures.

» Mais je m'égare dans de légers détails ; pardonnez à ma téméraire appréciation : Horace n'a-t-il point dit qu'il faut laisser la fantaisie aux poètes et aux peintres ?

» Découvrir quelque *monumentum* d'archéologie pure, tel était mon objectif. Je fus bientôt affriandé en trouvant sous mes doigts un chapitre qui avait pour entête : *SALLE DES ÉCHEVINS*.

» J'avais autrefois visité Bruxelles ; j'avais admiré les palais communaux de Gand et de Saint-Quentin ; j'avais vu avec intérêt l'hôtel de ville d'Amboise, que baignent les eaux de votre Loire. J'éprouvai le vif désir de visiter la salle, sans nul doute plus modeste, où s'assemblaient les bourgeois de Nevers, pour délibérer en paix à l'ombre de la cathédrale.

» Je plaignais déjà le sort de MM. les abbés Bourrassé et Crosnier, et la malechance de Touchard de La Fosse, et de

notre maître à tous, Arcisse de Caumont, qui étaient morts avant la découverte d'un monument si digne d'intérêt.

» Je me rendis donc, sans plus tarder, sur les lieux indiqués ; je pénétrai d'abord dans cette partie de la cathédrale construite par l'évêque Atton et reprise par ses successeurs ; et là, avisant un pacifique surveillant des travaux en cours d'exécution : Voudriez-vous, monsieur, lui dis-je, avoir l'obligeance de m'indiquer le *parloir aux bourgeois*. — Je compris que ma demande ou plutôt ma locution n'était point comprise : je la réitérai en demandant la salle des échevins.

» Mon interlocuteur me répondit : « Très-volontiers, monsieur ; veuillez me suivre. »

» En peu d'instants, mon cicerone improvisé me faisait franchir quelques marches d'escalier, ouvrait une porte pratiquée dans une épaisse muraille, m'introduisait dans une salle voûtée en berceau, et me disait laconiquement : « Voilà, Monsieur, ce que l'on appelle la salle aux échevins... depuis deux mois. »

» Je crus deviner que mon officieux cicerone n'était point précisément pourvu d'une foi bien robuste sur la véritable destination de cette salle historique ; je me gardai de lui adresser aucune question ; mais, malgré moi, je ressentais comme un vague refroidissement : une effluve contagieuse de scepticisme m'avait effleuré.

» Je me trouvais dans une salle construite en la fameuse année 1194 (?). Deux arcs en saillie partagent la voûte ; ils retombent sur des piliers carrés et rustiqués qui s'appuient contre les murs latéraux. A droite et à gauche de chaque pilier apparaissent, noyés dans les parois, les claveaux de trois arcs dits de soutènement ou de décharge.

» L'aspect sévère et solide de cette salle me parut tout à fait claustral ; la construction en est plus cistercienne que clunisienne.

» Je ne recherchai point sans doute la *tabula* sur laquelle aurait pu être gravée la fameuse charte d'affranchissement ; mais mes yeux cherchaient quelques vestiges indiquant les

armoiries de la ville avec deux angelets pour supports, ou bien quelques cartouches, sur lesquels j'aurais lu *camera communis urbis Niv.*, ainsi que le reproduisent quelques jetons nivernais. Hélas ! tout a donc disparu sans laisser de trace, comme l'oiseau dans les airs ?

» Je cherchai vainement les symboles honorifiques de la bourgeoisie, le beffroi, la vigie, le porche ou le perron qui, placé devant la salle, devait servir de tribune ou de balcon au parloir des bourgeois.

» On nous dit aussi que cette salle, munie d'archières, avait été construite *ad munitionis militaris instar*, autrement, pour le français, qu'elle était un ouvrage défensif, soit pour protéger le comte, soit au besoin pour lui résister.

» Je connais nombre d'églises et de prieurés qui ont été munis de fortifications ; mais Saint-Cyr, placé tout près du château du comte, devait-il se trouver dans cette condition toute particulière.

» Votre cathédrale a-t-elle eu un jour à subir quelque entreprise militaire ou insurrectionnelle ? L'histoire de votre province doit sans doute mentionner de telles aventures.

» Les boulets de pierre catalogués à la porte du Croux ont-ils vraiment été lancés contre le château de votre cité ? N'auraient-ils point plutôt fait partie de ces projectiles dont parlent vos archives communales, et qui furent transportés sur le pont de Loire alors que la vigie annonçait que les Anglo-Bourguignons rôdaient entre les deux rivières ?

» Veuillez me dire s'il existe quelques chartes inconnues qui puissent vous autoriser à graver synthétiquement sur le front de la *cella* que j'ai visitée le *titulus* définitif de *SALLE DES ÉCHEVINS* ?

» De Caumont nous apprend que l'on désigne, par assimilation, sous le nom d'archières, des ouvertures étroites et oblongues pratiquées dans des murs de clôture et jusque dans les cages d'escaliers.

» Les terribles archières qui ont été signalées dans cette

salle ne seraient-elles point autre chose que des prises d'air et de jour ?

» Si je ne me trompe, les chanoines composant le Chapitre de l'église de Nevers vivaient primitivement en commun. La salle en question n'aurait-elle point servi de magasin d'approvisionnement, *cella alimentaria* ? De même que les caveaux qui existent dans le sous-sol ont pu constituer la *cella vinaria*, c'est-à-dire le cellier de la communauté canoniale.

» J'en ai fini avec l'archéologie pure, et aussi avec ma trop longue épître. Plein de bonne volonté, j'ai voulu tenter un peu d'esthétique. Assimilant donc votre salle des échevins à une expression algébrique, j'ai fait mes efforts pour en tirer une conséquence qui me permit d'accepter son *édification* comme ayant un rapport plus ou moins direct avec la charte de 1194, ou comme ayant été une émanation du fait de la promulgation des précieuses franchises de la cité. Je l'avoue, je ne trouvai point une solution logique à ce problème.

» Je recherchai aussi si la construction de cette annexe avait pu être provoquée avec une pensée d'utilité militaire ou absidionale ; je l'avoue encore, mes yeux, comme ceux de M. de Caumont, ne purent rien découvrir *de re*.

» Ainsi donc, égaré dans la pénombre de l'incrédulité ou de l'ignorance, je ne puis que m'écrier : *Fiat lux*.

» En attendant, mon bien cher collègue, je demeure en sentinelle sur le seuil de la *cella* dans l'attitude de l'un ou de l'autre de ces *gardes nationaux mobiles* sortis de la compagnie organisée par M. Viollet-le-Duc. Relevez-moi de ma faction et de mes fautes, *quoniam arcades ambo*.

» Tout à vous et à l'archéologie.

» X⁺⁺⁺. »

§

Je me trouvais dans la rigoureuse nécessité de répondre à l'appel de mon terrible collègue ; et, pour éviter la tâche peu facile de le suivre sur le mode humoristique qu'il avait

adopté, je prétextai ne sais plus quel spécieux *decorum* qui me tenait au rivage.

Il n'y avait point lieu, dans l'occurrence, à produire ni cours d'histoire locale ni une thèse plus ou moins doctorale ; voici donc en substance quelques extraits de la réponse succincte que je fis à *l'épître première du Berrichon*.

Je commençai solennellement par une profession de foi : je dis donc qu'en archéologie, et souvent en histoire, j'aimais mieux une assertion bien nette et bien hardie que ces vagues et fugitives conjectures auxquelles se complaisent trop souvent les érudits ; en toute chose l'imagination doit jouer son rôle ; elle donne libre champ aux interprétations contradictoires de l'inconnu et provoque ainsi d'intéressantes élucidations.

Sans plus de commentaires, j'abordai de plain-pied la salle dite *des échevins*, qui me parut être le point controversé.

J'avouai que je ne connaissais aucune charte, aucun document qui pût, d'une façon ou d'une autre, nous permettre de considérer cette annexe comme ayant joué un rôle quelconque dans ce que l'on appelait autrefois le *faict commun* et comme ayant servi jadis de *parlouer* aux bourgeois.

Je dis que la lettre métropolitaine de Michel de Sens, adressée à Jean, évêque de Nevers, n'était à mes yeux qu'un enregistrement, un *munimen*, une approbation ecclésiastique de la charte du primitif essai d'affranchissement, en même temps qu'elle en prescrivait canoniquement l'observance et la recommandation.

La cour de Rome, l'archevêque de Bordeaux, les évêques d'Autun et de Chalons n'ont-ils point aussi voulu formuler des lettres de semblable nature ?

La charte octroyée par le comte Guy et la comtesse Mathilde, n'était-elle point corroborée et revêtue des scels particuliers des quinze barons du Nivernais, lesquels, d'après le texte lui-même, auraient été les principaux instigateurs des immunités accordées aux bourgeois ? *Maxime baronorum consilio !*

La prépondérance du clergé dans cette circonstance n'est donc pas aussi manifeste qu'on semble disposé à le croire.

J'en suis bien désolé pour ceux de nos contemporains qui se laissent enivrer outre mesure au mot de liberté et qui, pour célébrer des affranchissements qu'ils disent arrachés aux détenteurs du sol, ont des clichés tout préparés.

Il faut bien le reconnaître, le plus souvent ces émancipations n'étaient, pour les seigneurs, qu'un moyen de se procurer de l'argent et une redevance fixe et solidaire.

Louis X, si vanté en affranchissant les serfs de ses domaines, stipulait une récompensation des émoluments qui, desdites servitudes, pouvaient advenir à lui et à ses successeurs.

Quoi qu'il en soit, tenons pour certain qu'après les chartes de 1194 et de 1231, la commune de Nevers n'offrit point une floraison aussi spontanée qu'on veut bien le conjecturer.

Nevers fut bien longtemps sans patrimoine ; ce n'est qu'en 1358 que le roi lui accorda un modeste privilège d'octroi.

La cité, comme bien d'autres villes au beau pays de France, ne possédait point d'hôtel municipal ; elle avait recours à des hôtels de location.

C'est ainsi qu'en 1359, d'après une charte que cite Parmentier (1), les échevins s'assemblaient, non pas dans la salle que l'on sait, mais dans les dépendances de l'abbaye de Saint-Martin ; là ils avaient placé leur glorieux beffroi ; alors leurs archives ne pouvaient être bien considérables. En 1798, une partie des papiers était dans une simple arche chez le receveur.

En 1433, ils occupèrent une maison située rue des Merciers et qui était une succursale de l'hôpital Saint-Didier.

Plus tard ils s'installèrent dans la maison de Guillaume Bourgoing ; ils siégeaient sur des escabeaux de bois, et sur

(1) *Archives de Nevers*, t. I^{er}, p. 57, et *passim*, p. 131-133.

le mur de leur *camera* se voyait appendue la charte qui proclamait les immunités de la cité.

Comme preuve de ce que nous venons d'avancer, nous citerons un document puisé dans les *Olim* ; il en résulte d'une manière bien authentique qu'en 1320 « la ville ne formait point corps, qu'elle n'avait ni cloche ni sceau, ni biens communaux ni caisse communale. »

Nous voilà bien loin de cet épanouissement subit de bien-être social que semblaient indiquer la fameuse charte de 1194 et la *salle des échevins* ; en toute chose, le bien n'arrive que lentement.

Quant à la destination pseudo-militaire de cette salle, nous partageons l'avis de notre collègue le Berrichon ; nous croyons même lui venir en aide en disant que dans la restitution graphique du mur extérieur, le dessin fait figurer, peut-être pour le besoin de la cause, deux archières dans le segment de chaque arc de décharge, tandis que, vérification faite, nous n'en avons pu découvrir qu'une seule...

A une époque où la police était bien loin d'être suffisamment organisée, Nevers, comme beaucoup d'autres villes, a été témoin d'émotions populaires : la cherté des grains, la crue de la Maltôte, les désordres des écoliers, l'emprisonnement de quelque personnage influent, en étaient les motifs.

Les annales ne nous disent point que les coustres ou gardiens de la cathédrale aient eu à se défendre contre des attaques dirigées contre Saint-Cyr ou le cloître.

Nous trouvons encore dans les *Olim* qu'une sédition à main armée pénétra dans la cour de l'évêché pour obtenir la délivrance de deux prisonniers que réclamait la justice du comte, et qui se trouvaient dans la prison de l'officialité.

Les prisonniers furent restitués, et en cette occasion nul trait n'effleura les archières de la salle annexe à Sainte-Julitte.

Nous avons ouï dire du reste que, dès longtemps, cette salle servait de sacristie ou de trésor pour le Chapitre.

En terminant, je répétais une vérité banale, c'est à savoir

que généralement les *Guides* des voyageurs ne se piquent pas d'une scrupuleuse exactitude; l'amour du pittoresque porte aussi un bandeau.

Je signalai notamment un *Guide* imprimé à Nevers en 1827, dans lequel on peut lire que l'inventeur du flottage a sa statue *en pied* érigée à Clamecy, œuvre de David.

Or, le marbre dû au ciseau de l'artiste d'Angers est un simple buste.

Quant aux traits de Jean Rouvet, ils ne sont pas plus véritables que ceux donnés à la figure de Guy-Coquille sur la statue qui orne le lieu de sa naissance.

L'ingrate postérité n'a point eu souci de conserver les portraits de l'une et de l'autre de ces illustrations nivernaises.

Voici au surplus une anecdote qu'il convient d'enregistrer, puisqu'on m'assure qu'elle est véridique :

En 1822, M. Dupin voulut faire élever à Clamecy un monument qui consacra la mémoire de l'inventeur du flottage; une souscription fut organisée; elle produisit de quinze à seize cents francs. C'était peu.

Néanmoins, M. Dupin ne craignit point de s'adresser à David d'Angers pour obtenir un buste; il le voulait à prix réduit.

L'artiste désirait volontiers complaire à l'avocat défenseur du maréchal Née et de Béranger. Mais cependant les œuvres produites par son ciseau étaient fort recherchées et cotées à haut prix. L'embarras était grand, quand tout-à-coup il s'écrie : « Je puis vous satisfaire ! » Dans un coin obscur de son atelier, David venait d'aviser un buste qui n'avait plus cours : c'était celui de Napoléon I^{er}, qu'il offrit à M. Dupin. Celui-ci l'accepta, à la condition que quelques coups de ciseau rabattraient un peu le collet de l'habit.

Et voici comment la ville de Clamecy possède le buste figuratif de Jean Rouvet, œuvre de David.

L. ROUBET.



EXAMEN DE QUELQUES DOCUMENTS

RELATIFS A LA CATHÉDRALE DE NEVERS DU ONZIÈME SIÈCLE.

L'achèvement des travaux de restauration de la partie de la cathédrale comprenant l'abside Sainte-Julitte, avec le vaste transept qui la précède, et, d'autre part, la description de la *cathédrale du onzième siècle*, récemment publiée dans l'ouvrage : *la Commune de Nevers*, nous ont remis en mémoire plusieurs textes, d'ailleurs peu connus, relatifs à ce vénérable monument.

Il nous a paru faire œuvre d'actualité archéologique en les soumettant à l'examen de la Société.

§

L'auteur des *Voyages liturgiques de France*, Lebrun-Desmarettes, qui se cache sous le pseudonyme du sieur de Moléon, parlant, dans ce curieux ouvrage, de sa visite à la cathédrale de Nevers sur la fin du dix-septième siècle ou dans les premières années du dix-huitième (1), observe qu'au bout de l'église « il y a un escalier de neuf ou dix degrés pour monter, sous l'orgue, à un autel qui n'a rien de beau, sinon que l'on tourne autour à l'antique. C'est l'ancienne abside, dit-il, car *l'église était tournée à l'occident* ; il y a des bancs de pierre tout autour et *l'ancienne sacristie, qu'ils appellent trésor*, à côté. »

(1) Il existe à la bibliothèque du grand séminaire de Nevers une édition des *Voyages liturgiques* ou *Recherches faites en diverses villes du royaume*, datée de 1718, à Paris, chez Florentin Delaulne, et les approbations de l'ouvrage, imprimées après la préface du livre, sont datées de 1697, 1698, 1706 ; la dernière est de 1717.

De ces lignes si simplement écrites, comme un écho fidèle des traditions transmises à travers les siècles parmi les membres de l'ancien Chapitre de Saint-Cyr, deux faits importants se dégagent : *Premièrement*, l'ancienne abside de la cathédrale était tournée à l'occident; *deuxièmement*, à côté de cette abside était la sacristie ou trésor. Entrons ici dans quelques développements.

I.

L'ancienne église était tournée à l'occident. — C'est là un fait qui nous paraît incontestable et que semble justifier tout d'abord la belle et vaste crypte qui règne sous l'abside Sainte-Julitte.

C'était, on le sait, sur les tombeaux des martyrs que les premiers chrétiens construisaient secrètement leur oratoires, *martyria, memoriae*, et c'est dans ces cryptes qu'ils se cachaient pour prier en commun. La crypte est donc, de sa nature, souterraine; non pas qu'elle doive être, comme une cave, creusée dans le sol, mais parce qu'elle s'étend sous une partie de l'édifice, le plus ordinairement sous le chœur, et rappelle les temps de la primitive Église (1).

La crypte de Sainte-Julitte nous reporte ainsi aux origines de notre église nivernaise. Ici se sont agenouillés saint Eulade, notre premier pontife, et ses successeurs; saint Jérôme, au temps de Charlemagne, y déposa le bras de saint Cyr, obtenu d'Héribold, évêque d'Auxerre; puis quand, sur les ruines de l'église d'Atton, l'évêque Hugues II reconstruisit la cathédrale, par respect pour le saint enfant que Nevers avait choisi pour patron, la crypte s'agrandit sur l'emplacement consacré déjà par des traditions séculaires, et l'on voulut que le berceau du culte de saint Cyr, dans notre province, continuât à être le sanctuaire de la basilique élevée en son nom (2).

(1) M^{re} BARBIER DE MONTAULT, *Traité pratique de la construction, de l'ameublement... des églises*, tome I^{er}, page 71.

(2) *Monographie de la Cathédrale*, par Mgr Crosnier, page 97.

En face du siège épiscopal, placé au centre de l'abside, au haut des marches qui donnent accès à cette partie de l'édifice, fut élevé, comme dans les siècles passés, l'autel majeur, au-dessus de la crypte, et les évêques célébrant à cet autel avaient devant eux la foule des fidèles remplissant les bras du vaste transept et les trois nefs de leur cathédrale, et, comme l'observait Lebrun-Desmarettes, on pouvait autour de cet autel *tourner à l'antique*.

« Cependant, il n'en reste pas moins un problème à résoudre, écrivait Mgr Crosnier dans sa *Monographie de la Cathédrale* : Pourquoi la cathédrale de Nevers, contrairement aux règles généralement admises, aurait-elle eu son abside à l'occident ? Il est certain que la coutume de prier la face tournée vers l'orient remonte aux temps apostoliques.....

» Il faut toutefois remarquer que, dans le principe, l'autel n'était qu'une simple table ; l'évêque ou le prêtre, siégeant au fond de l'abside, venait, pour célébrer les saints mystères, se placer devant cette table, de manière à se trouver en face des fidèles, séparés de lui par la table eucharistique ; si, dans ce cas, l'église eût été disposée comme les nôtres, le prêtre n'eût pas regardé l'orient, mais bien l'occident... L'église devait donc être orientée à l'inverse des nôtres, comme on le remarque encore souvent en Italie : Saint-Pierre de Rome a son abside à l'occident, mais le célébrant est tourné vers l'orient, il regarde le peuple.

» L'église de Nevers, ajoutait notre président, aura peut-être tenu plus longtemps que d'autres à cet antique usage... »

En réalité, il en fut ainsi jusqu'à la reconstruction de la cathédrale, par Guillaume de Saint-Lazare. Une tradition constante nous l'affirme.

Dans les dernières années du seizième siècle, Guy-Coquille, en son *Histoire de Nivernois*, parlant de l'évêque *Willelmus de Sancto Lazaro*, s'exprime ainsi : « Il fit commencer la structure du chœur de l'église de Saint-Cyre d'ouvrage de pierre de taille, en la beauté, artifice et magnificence qu'il est

de présent, et la bâtit pour la plupart à ses dépens; et, par le moyen dudit chœur ainsi construit de nouveau, le grand autel et le reste de l'église fut tourné à soleil levant, qui souloit être à soleil couchant; se voyent encores les marques de cette antiquité en une voute qui est au bout de la nef vers occident, où est l'autel Saint-Cyre, qui étoit la voute du chœur; et par même moyen la principale porte qui souloit être du côté du septentrion, en laquelle est l'image saint Christophle, est devenue la moindre, et la principale porte a été faite du côté du midy pour être à la dextre du chœur. »

Parmentier, vers 1770, dans son *Histoire manuscrite des évêques de Nevers*, signale aussi le maître-autel tourné au couchant, « comme on le voit par la voûte que nous supposons avoir été le sanctuaire. »

Dans le même temps, enfin, les auteurs du *Gallia Christiana*, après avoir scruté les précieuses archives de l'évêché et du Chapitre, s'expriment en ces termes on ne peut plus concluants :

« *Structuram chori, ex opere lapideo, suis impensis, affabre admodum et ornatè, ædificavit, eo quo nunc conspicitur schemate ad orientem, cum prius esset ad occidentem.* »

Guillaume de Saint-Lazare reconstruisit le chœur à ses frais, avec beaucoup de soin et de luxe, en bel appareil de pierre, de telle sorte que l'église transformée se trouva tournée vers l'orient, alors qu'auparavant elle l'étoit à l'occident.

Ne semble-t-il pas, en vérité, que c'est là désormais un fait acquis et que le problème, pour rappeler l'expression de Mgr Crosnier, est définitivement résolu !

Mais voici qu'à propos de la légende du *Feu du Charbonnier* qui rappelle la fondation du prieuré de Faye, et dont un poète nivernais, H. Guérin, a imaginé de placer le premier acte dans l'église de Saint-Cyr, en la nuit

de Noël (1), l'auteur de la *Commune de Nevers* nous donne une description toute nouvelle de la cathédrale du onzième siècle.

« La scène se passe en 1100... L'église de l'évêque Atton existait encore (2) ; c'était une belle construction à l'aspect sévère et imposant ; une vaste nef, recouverte en charpente, ayant de capricieux rinceaux sur ses parois ; de beaux lambris, inclinés sous les pentes des toits, étaient enrichis de nielles aux brillantes couleurs. A chaque extrémité était une abside voûtée. Celle du levant, au niveau de la nef, était précédée d'un ciborium enrichi de lames d'or, fermé par de superbes rideaux tissés d'or ; dessous, une simple table de pierre, sans gradins.

» L'évêque, revêtu de ses habits pontificaux, la couronne épiscopale sur la tête, était assis sur un siège élevé au fond de cette abside, ayant à ses côtés, sur des bancs circulaires disposés à droite et à gauche de la chaire, ses principaux clercs.

» Les murs étaient décorés de fresques superbes ; ceux de l'abside représentaient le jugement dernier. Dieu y était entouré des évangélistes, des apôtres et des prophètes ; des anges sonnaient aux quatre points cardinaux avec des busines d'or et des olifants.

» Du côté opposé, au couchant, était une autre abside, celle de Sainte-Julitte, que l'on voit encore de nos jours, surélevée de marches, etc.

» Le peuple, en entrant dans la cathédrale, apercevait ainsi au-dessus de la table de l'autel la tête de l'évêque, comme entourée d'une auréole lumineuse (3). »

(1) *Album du Nivernais*, t. I^{er}, p. 143-156.

(2) L'auteur veut dire sans doute l'église d'Hugues II ; cet évêque avait reconstruit vers 1028 l'église d'Atton, ruinée comme celle de saint Jérôme après un siècle environ d'existence.

(3) *La Commune de Nevers, origine de ses franchises*, suivie d'un guide archéologique dans Nevers et ses environs, par Massillon Rouvet, architecte, p. 24-29.

Certes ! nous serions tenté d'admirer de quelle façon ingénieuse, et avec quelle hardiesse d'intuition l'auteur de cette riche et brillante description reconstitue le plan jusqu'à ce jour mystérieusement caché de notre ancienne basilique. Rien n'y manque, pas même le détail des fresques superbes de la problématique abside orientale !

Je sais bien que Mgr Crosnier, s'ingéniant à retrouver au milieu des constructions du treizième siècle les indices du plan carré de l'église d'Atton, admettait comme M. Massillon l'existence de quatre absidioles faisant face à l'abside Sainte-Julitte et d'un « rond-point oriental » qui se développait en conservant les mêmes dimensions que présente la chapelle de Sainte-Julitte (1); cependant, si la cathédrale du onzième siècle avait une nef de la même largeur que celle d'aujourd'hui, s'allongeant jusqu'aux portes latérales du Doyenné et de Loire, nef qui semble reposer sur les fondations de la cathédrale carrée dont on aura voulu profiter, pourquoi la faire fermer « par une abside voûtée en cul-de-four (2) » que rien ne justifie, tandis que les traditions semblent indiquer une façade monumentale telle qu'on la retrouve habituellement dans les autres églises de cette époque ?

Parmentier dit, en effet, dans son ouvrage déjà cité : « On pense que la principale porte de l'église était au même endroit où est aujourd'hui le grand autel du chœur (3). »

Au surplus, étant admise même l'existence de l'abside orientale, — nous n'avons pas à discuter pour le moment cette grave question, — la chapelle de Sainte-Julitte demeure, toutes les traditions nous l'affirment, le sanctuaire principal et le siège de l'autel majeur de la cathédrale; c'est tout ce que nous voulions prouver.

(1) *Monographie*, p. 94-95.

(2) *La Commune de Nevers*, p. 16.

(3) Elle était plutôt, pensons-nous, à l'endroit où commence le chœur actuel...

II.

A côté de l'abside était l'ancienne sacristie qu'ils (les chanoines) *appellent trésor.* — Et rien de plus naturel, en vérité, que cette destination ! L'autel majeur étant à Sainte-Julitte, c'est tout auprès que devait se trouver la sacristie.

Bien avant la construction de la sacristie actuelle, près de la porte de Loire, par le chanoine-recteur de la fabrique de la cathédrale en 1473, Henri de Saxe (*Henricus de Saxonia*), le Chapitre avait son trésor ou *sacrarium*, contenant, avec les reliquaires, vases sacrés, ornements précieux et linges de l'église, les archives et les livres liturgiques. Souvent il en est fait mention dans l'ancien *Livre noir* du Chapitre (1) qui cite des titres importants conservés *in armoria thesauri*.

Le trésor avait ses gardiens, *thesauri custodes* ou coutres ; chaque année, le mardi après *Reminiscere*, ils devaient, en présence des chanoines, du sacriste et du trésorier, faire la montre (*ostensionem*) de tous les objets précieux appartenant à l'église, en or, argent, cuivre, étoffes et livres (2).

Avant la reconstruction de la cathédrale par Guillaume de Saint-Lazare, et peut-être encore longtemps après — par suite de l'accoutumance — la sacristie était demeurée à son ancienne place, dans cette salle voûtée attenante à l'abside, du côté du nord, salle que la tradition avait continué, jusqu'au dix-huitième siècle, à dénommer le trésor.

Nous avons donc le regret de nous trouver ici en complet désaccord avec l'auteur de la *Commune de Nevers* qui, s'appuyant sur la fameuse charte de Pierre de Courtenay, *communiam concedentis*, en 1194, fait immédiatement construire tout exprès cette salle, en la même année 1194, pour la première réunion des échevins.

(1) Livre des statuts, dont une copie manuscrite du dernier siècle est conservée à la bibliothèque de l'évêché.

(2) *Bulletin de la Société nivernaise*, t. III (premier de la deuxième série), p. 455-459.

« Avec notre connaissance de la topographie de Nevers, dit-il, il nous serait difficile de donner à cette salle une autre destination, et à la salle des échevins une autre place (page 138)... » Et un peu plus loin :

« A quoi aurait donc servi cette salle, vu sa situation, puisque les chanoines étaient de l'autre côté et sur la rue du Cloître-Saint-Cyr (page 139) ? »

Ici, relevons en passant une assertion qui paraît erronée. L'évêché se trouvait au midi, et c'est de l'autre côté, celui qui nous occupe, et tout autour de l'église, qu'étaient le cloître et les lieux réguliers.

« On en aperçoit encore les restes, écrivait Parmentier, dans presque toutes les maisons voisines de la cathédrale, et l'on remarque surtout dans celles du couchant, au nord, plusieurs parties des anciens murs de la ville qui les appuient ou qui y sont renfermés. »

Quant à la destination de la salle, nous l'avons suffisamment fait connaître.

Comme signe caractéristique, en effet, la salle n'avait d'issue, au dehors, que du côté de l'évêché, par la crypte ; et il semblait qu'on eût cherché exprès à accumuler les obstacles pour y arriver ; car, depuis cette entrée, il fallait traverser quatre portes et monter par un petit escalier pour pénétrer dans cette salle (1).

Quelle entrée solennelle pour les représentants du corps-de-ville, pour les premiers échevins de la cité !

Mais cela, dit-on, ne semble-t-il pas vouloir indiquer toutes les précautions que l'on avait prises pour laisser les échevins délibérer en paix et à l'abri de toute surprise (2) ?

Assurément, les échevins ainsi enfermés dans une annexe de la cathédrale pouvaient délibérer en paix ; mais que penser

(1) *La Commune de Nevers*, p. 104 et 140.

(2) *Idem*, p. 141.

de l'admirable condescendance du seigneur évêque et de Messieurs les quarante chanoines du Chapitre de Saint-Cyr qui, à cette époque, menaient encore la vie claustrale ? C'est bien peu tenir compte, pensons-nous, de l'esprit si fier, si indépendant, si jaloux de leurs prérogatives, des anciennes communautés, que d'admettre une immixtion si extraordinaire de l'autorité civile dans l'intérieur même d'une basilique, d'un *monastère*, selon l'expression usitée à cette époque. La salle étant au contraire affectée à la sacristie, au trésor des chanoines, tout s'explique sans peine. Une porte se trouvait en effet à l'est de cette salle, porte qui a été débouchée dans les dernières restaurations, et qui atteste un long service, laquelle donne encore directement dans le transept (1), et servira désormais d'entrée à la fameuse salle redevenue la sacristie pour les offices de la paroisse.

Il convient d'ajouter que, pour établir l'existence de la salle des échevins, on insiste particulièrement sur son aspect prétendu militaire, sur la présence des archières ou meurtrières au rez-de-chaussée et dans le sous-sol, et sur la similitude qui existe entre cette construction et les restes des remparts de Pierre de Courtenay auxquels elle devait faire suite; mais, étant admises de véritables meurtrières, au lieu de simples prises d'air et de jour, comme on l'a cru jusqu'à présent, en quoi cela peut-il confirmer l'existence de la salle des échevins ?

Nous ne saurions même nous étonner de retrouver la trace de quelques précautions militaires, de quelques moyens de défense pour mettre à l'abri d'un coup de main une construction où se conservaient les richesses de la basilique.

Mais ce qu'il faut bien exprimer encore, c'est l'incontestable et selon nous l'insurmontable difficulté que l'on rencontre, au seul examen des caractères architectoniques de cette salle, à en reculer la date jusqu'en 1194, c'est-à-dire

(1) *La Commune de Nevers*, p. 107.

à l'aurore du treizième siècle. Et notre collègue n'a garde d'en disconvenir.

« Ces constructions, dit-il (il s'agit des deux annexes, c'est-à-dire aussi de l'autre passage construit à l'opposé, au sud de l'abside et dans des dispositions tout à fait analogues), n'ont pas une bien grande différence pour un œil même un peu exercé avec les constructions de Saint-Étienne, commencées en 1063 et finies en 1097, ou de l'abside Sainte-Julitte, lesquelles datent de 1028.

» Même système, même plein-cintre, même taille ou à peu près. Ce n'est qu'en examinant plus attentivement qu'on remarque la différence de méthode: d'abord, le mortier n'est plus en tuileaux, les joints sont moins épais et ne sont plus saillants ni faits avec une truelle, comme il en existe à Sainte-Julitte et à Saint-Étienne.

» La nuance ne peut être appréciée ici que pour qui a beaucoup vu et observé (1)... »

Ainsi, tout le progrès accompli dans l'architecture de 1028 à 1194, c'est-à-dire pendant près de deux siècles, ne consisterait que dans la variation du mortier, dans la moindre épaisseur ou la suppression de la saillie des joints et dans une taille plus fine, plus régulière, tout en étant faite de la même manière !

Depuis les travaux si intéressants de la cathédrale, nous avons maintes fois visité, avec des architectes et des archéologues, l'antique abside de Sainte-Julitte et les constructions qui l'entourent; tous étaient unanimes à reconnaître dans les annexes des constructions du onzième siècle.

A l'intérieur, en effet, ces petites fenêtres si étroites, qu'on leur a pu donner le nom de meurtrières, et dont une seule pierre forme l'archivolte, avec de petits claveaux figurés, ne sont-elles pas, comme le disait M. de Caumont, caractéristiques de cette époque ? Nous les retrouvons dans toutes nos

(1) *La Commune de Nevers*, p. 121.

vieilles églises romanes, à Sauvigny-les-Chanoines en particulier.

Et à l'intérieur, cette voûte en berceau cintré, ces simples piédroits avec leurs impostes pour soutenir les archivoltes, ne sont-ils pas également caractéristiques ? Sur la fin du douzième siècle, aurait-on fait une construction aussi rudimentaire et dépouillée de tout ornement ? La voûte ne serait-elle pas déjà en berceau brisé, peut-être même en arc d'ogive ?

Que les anciens usages aient persisté pendant un demi-siècle, un siècle même, depuis 1028, on pourrait le concéder ; mais jusqu'en 1194, non ! Au reste, nous n'ignorons pas que le côté nord de la cathédrale et l'ancien trésor sont d'une date postérieure à la partie du midi.

Une charte reproduite dans le *Gallia christiana* (1) rapporte qu'en 1028 l'évêque Hugues II donne au Chapitre deux autels érigés à la droite et au midi du monastère ou lieux réguliers de Saint-Cyr, *duo altaria in dextera parte et contra meridiem monasterii S. Cyrici sita*, à la condition que les chanoines feront construire, à leurs frais, tout un côté de l'église, *totum membrum basilicæ ædificarent*. Le côté de la tour et sans doute l'abside étaient donc achevés en 1028 ; mais le côté qui fut plus tard abandonné à la paroisse Saint-Jean était encore à construire, et il dut être édifié dans les premières années qui suivirent, avec la salle accolée à l'abside.

Ainsi, cette annexe n'est pas une construction militaire de 1194, elle n'a point servi de salle des échevins ; elle est l'ancienne sacristie ou trésor du Chapitre.

§

Avant de quitter notre église du onzième siècle, faisons maintenant connaître, et sans y ajouter aucun commentaire,

(1) Tome XII, *instrumenta, ecclesiæ nivern.*, col. 324.

un autre texte absolument inédit jusqu'à ce jour et qui ne peut manquer d'intéresser vivement les architectes chargés de la restauration de notre cathédrale.

C'était en 1759 : de très-importantes restaurations se faisaient, comme de nos jours, dans cette même partie de l'édifice, et le curé de Saint-Jean ne pouvait sans danger, pour le desservissement de sa paroisse, établie depuis cinq siècles dans cette partie du transept, entrer en sa chapelle paroissiale par la petite porte dite encore aujourd'hui porte Saint-Jean. Il lui fallut solliciter de Messieurs du Chapitre l'autorisation de passer par la grande porte du Doyenné pour ses fonctions curiales. Le fait était assez important pour mériter d'être consigné *ad memoriam, pro successoribus*, sur le registre de paroisse.

Mais donnons la parole au vénérable abbé Guynet, à la fin de son registre de 1759 :

« Pendant cette présente année, on a achevé la couverture de l'église Saint-Cyr en ardoises, *depuis et en deçà le dôme* jusqu'à l'orgue, et pour le faire plus solidement et plus promptement, on a rasé trois *grands pinions*, l'un au midi, l'autre au couchant, et le dernier au septentrion, au-dessus de la porte de Saint-Jean. Cette porte a été longtemps fermée, tant à cause de la démolition du pinion et de la construction des entablements, qui ont tous été montés à cet endroit, qu'à cause des pièces de bois de la charpente refaite en croupe sur ces trois faces qui ont été montées au-dessus de cette porte où on ne pouvait passer sans un péril évident.

» C'est pourquoi, par nécessité, il a fallu faire mes fonctions curiales par la porte appelée de Saint-Christophe, que le Chapitre m'a fait ouvrir pour administrer les sacrements et faire les convois (1). »

On pourra remarquer dans ces lignes, qui sont toute une

(1) Registres de l'état civil. Paroisse Saint-Jean. (Archives du greffe.)

révélation, l'expression singulière de *dôme* appliquée au carré du transept en face l'abside Sainte-Julitte. Cette partie de l'édifice devait en effet dépasser les nefs par ses toitures et sortait en tour trapue au-dessus d'elles (1); mais l'attention sera particulièrement éveillée, sans nul doute, par ces trois pignons placés au douzième siècle ou au commencement du treizième sur les trois faces nord, ouest et sud de l'antique cathédrale. Ainsi doivent se taire les critiques suscitées, dans ces derniers temps, par le grand pignon récemment élevé au-dessus du mur qui domine l'abside Sainte-Julitte. On peut trouver à redire à certains détails d'ornementation, mais c'est un honneur pour l'architecte d'avoir su reconstituer cette partie si importante de l'ancien plan de notre insigne basilique de Saint-Cyr.

L'abbé BOUTILLIER.



OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Journal des Savants, janvier, février, mars, avril 1881.

L'Investigateur, ancien *Institut historique*, quarante-septième année, janvier-février 1881.

Annales du musée Guimet, revue de l'histoire des religions, deuxième année, tome III, n° 2, mars-avril 1881.

Annuaire de la Société philotechnique, 1880, tome XL.

Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille, tome XL, deuxième partie du cinquième de la huitième série, 1881.

Offerts par l'auteur, M. le docteur Janicot, médecin-consultant à Pougues, lauréat de la faculté de médecine de Paris :

1° *Étude sur l'hydre féminine ou Traité des maladies des femmes*, d'Augustin Courrade, 1634.

(1) *La Commune de Nevers*, p. 23.

2° *Étude bibliographique et critique sur les eaux de Pougues*, d'après les notes de feu le docteur Félix Roubaud.

Fascicule I. — Documents médicaux du seizième siècle, 1879.

Fascicule II. — Documents médicaux du dix-septième siècle, 1880.

Fascicule III. — Documents médicaux complémentaires du dix-septième siècle, 1881.

Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard, troisième série, deuxième volume, deuxième partie, 1880, contenant une notice historique sur le pays de Montbéliard à l'époque de la Révolution française (1789 à 1796).

Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, tome IV, 1881.

Revue des Sociétés savantes des départements, septième série, tome III, deuxième livraison, 1881.

Bulletin des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 1880, trente-quatrième volume (troisième de la quatrième série).

Romania, janvier-avril 1881, n° 37-38.

Bulletin de la Société linnéenne de la Charente-Inférieure, quatrième année, deuxième volume, 1880 (deuxième, troisième et quatrième trimestre).

Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, tome VIII, troisième livraison, mai-juin 1881.

Mémoires de l'Académie de Nîmes, septième série, tome II, année 1879, contenant une magistrale *étude historique* sur les pharmaciens d'autrefois à Nîmes, par le docteur Albert Puech.

Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne, publié par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand, n° 2, mai 1881.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers, tome XXI, 1879.

Smithsonian report, 1879, étude fort curieuse, accompagnée d'un très-grand nombre de dessins sur *the savage*

Weapans, à l'exposition centennial de Philadelphie en 1876.

Journal des Savants, livraisons de mai, juin, juillet, août, septembre, octobre 1881.

Société zoologique de France. — De la nomenclature des êtres organisés.

Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne, publié par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand, n^{os} 2, 3, 4, mai, juin, juillet 1881.

Recueil des mémoires et documents de l'Académie de la Val-d'Isère. — Série des mémoires, troisième volume, septième livraison, 1881.

Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du département du Var, septième série, tome IV, septième livraison, 1881.

Société d'histoire naturelle de Toulouse, quatorzième année, quatre fascicules, 1880.

Bulletin de la Société académique hispano-portugaise de Toulouse, tome II, 1881, n^o 1.

Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, onzième volume, 1879-80. — Beau volume contenant huit rapports des plus intéressants sur le cimetière gallo-romain de Strasbourg et illustré de six planches reproduisant les vases, la plupart en verre, remarquables par l'élégance de leur forme, trouvés dans ce cimetière.

Travaux de l'Académie nationale de Reims, soixante-sixième et soixante-septième volume, 1881.

Annales de l'Académie de Mâcon, deuxième série, tome III, 1881.

Annual report of the board of ingents of the Smithsonian Institution, 1879.

Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, tome VIII, troisième, quatrième et cinquième livraison, 1881. — Cette dernière livraison contient un curieux mémoire intitulé : *Explication de l'apparence de taille de certains silex tertiaires*, accompagné d'une planche

figurant en regard les silex des bords de la mer et les silex tertiaires. L'auteur, M. Michel Hardy, rappelle la question de l'homme tertiaire proposée pour la première fois à la discussion des géologues en 1863, et indique les deux sortes de preuves invoquées jusqu'ici pour démontrer l'existence de l'homme à cette époque reculée :

1° Les stries ou incisions qu'on observe sur certains ossements fossiles appartenant aux formations tertiaires ;

2° L'apparence de taille qu'offrent bon nombre de silex et de quartzites rencontrés dans ces mêmes terrains.

Pour les premières, leur peu de valeur est surabondamment démontrée ; elles ont été faites par des mammifères carnassiers. On a même pu, dans la plupart des cas, déterminer le genre et l'espèce des animaux qui les avaient produites.

Mais les silex tertiaires, revêtant une apparence de taille, n'ont point cessé d'occuper l'attention des géologues et des antiquaires. Or, autant l'action intentionnelle se montre avec évidence dans le plus grossier instrument en silex façonné par l'homme de Saint-Acheul, autant la taille des silex tertiaires nous apparaît confuse, indéterminée, fortuite en un mot. Cette apparence de taille est due à une cause naturelle qui n'est autre que le mouvement des vagues heurtant l'un contre l'autre les silex de la grève et en détachant des éclats.

« Nous trouvant, dit M. Hardy, à Dieppe, sur les bords de la Manche, en 1878, et ayant examiné avec attention les silex de la grève, nous recueillîmes promptement toute une série de silex identiques à ceux des gisements tertiaires, et présentant comme eux des conchoïdes de percussion, fréquemment de fines retailles, quelques-uns même les traces d'enlèvement de plusieurs éclats. »



SÉANCE DU 24 NOVEMBRE 1881.

Présidence de M. ROUBET.

M. le Président lit une note rectificative au sujet du cachet d'oculiste trouvé à Alluy et conservé à Nevers, au musée d'antiquités de la ville.

M. Arthur de Rosemont, président de la Société niçoise des sciences naturelles et historiques, demande la parole et entretient la Société de la découverte faite par lui d'un maxillaire humain dans un terrain diluvien à Carabacel, près Nice, en novembre 1880. La Société écoute avec intérêt le développement des théories de M. de Rosemont sur la géologie, et en particulier sur le diluvium dans le delta du Var. Notre collègue annonce aussi la prochaine publication de son essai d'un commentaire scientifique de la Genèse.

Sur la proposition de M. le Président, et par suite de la démission de M. Lhospied, pro-secrétaire, chargé de faire les convocations mensuelles et d'envoyer les *Bulletins*, M. Pierre Morin, membre de la Société, est nommé pro-secrétaire.

M. l'abbé Boutillier, avec MM. Duminy et Raoul Meynier, propose comme membres titulaires MM. Édouard Marandat et André Grincour. Ces Messieurs sont admis. Est également admis M. Albert Robelin, commis principal à la direction des contributions directes, à Nevers,

proposé par M. le président Roubet et M. Maurice Canat.

M. l'abbé Boutillier dépose sur le bureau son travail sur les États-Généraux lu dans la séance de juillet dernier.



LE CACHET D'OCULISTE ROMAIN D'ALLUY.

Le musée Ducal possède un très-curieux spécimen de cachet d'oculiste trouvé à Alluy en 1855; il remonte à l'époque gallo-romaine; il a été publié par Mgr Crosnier.

Nous savons tous que ces cachets étaient ce que nous appelons des estampilles, destinées à être imprimées soit sur l'argile du vase qui devait contenir le remède, soit sur une couche de cire appliquée sur le vase.

Les médecins-oculistes pratiquaient alors aussi la *spécialité*; voilà pourquoi les collyres indiqués sur les cachets sont d'une composition très-variée, bien qu'ils dussent presque toujours s'employer avec un mélange d'œuf, *ex ovo*.

On a admis l'hypothèse que ces collyres étaient exclusivement destinés aux armées; cette conjecture a été basée sur ce fait, qu'aucun cachet d'oculiste n'a été recueilli sur le sol de l'Italie, puisque les armées devaient toujours stationner au-delà du Rubicon.

Un assez grand nombre de ces cachets (1) a été trouvé dans les Gaules; notre Nivernie en offre deux: l'un trouvé à Entrains et l'autre à Alluy.

C'est celui-ci qui va faire l'objet de cette communication rectificative.

(1) Le nombre des cachets annotés jusqu'à ce jour par M. de Villefosse s'élève à 161.

M. A. Héron de Villefosse, l'un des directeurs du musée du Louvre, et M. l'abbé Thédénat, du collège de Juilly, viennent de publier en collaboration un très-intéressant et très-savant travail sur les cachets d'oculistés.

Celui d'Alluy, *nec pluribus impar*, a dû y trouver sa place.

Cette pierre sigillaire porte une inscription latine gravée sur deux de ses tranches. Les lettres se suivent sans aucune séparation entre les mots.

Voyez la première inscription :

LPOMPNIGRINIARPAS
TONADRECENTLIPPIT
VDINEODENDIENXOVO.

La lecture et la traduction produites par le *Bulletin* de la Société nivernaise (t. 1^{er}, 1855, p. 352) étaient celles-ci :

LUCII POMPONII NIGRINI ARPASTON
AD RECENTEM LIPPITUDINEM
EODEN DIE EX OVO.

C'est-à-dire : *Collyre Arpaston de Lucius Pomponius Nigrinus, pour l'ophtalmie au moment de son début. Il faut l'employer le même jour en le mélangeant avec du blanc d'œuf.*

Arpaston est le nom particulier du collyre et dériverait du mot *arpax*, qui veut dire *astringent, mordant, diripiens*.

M. de Villefosse propose de lire :

LUCII POMPEI NIGRINI ARPASTON
AD RECENTES LIPPITUDINES
ODENTES DIEM EX OVO.

C'est-à-dire : *Collyre Arpaston de Lucius Pompeius, à appliquer dans du blanc d'œuf contre les ophtalmies récentes que blesse la lumière.*

Sur la seconde tranche on lit :

LPOMP..... (F)OOS

ADLIPP..... XOVO.

La traduction donnée par le *Bulletin* précité était :

Collyre de Lucius Pomponius Nigrinus, pour l'ophtalmie ; on le mélange avec du blanc d'œuf.

Plusieurs lettres du milieu sont effacées : M. de Villefosse les a définitivement rétablies en restituant la lettre F qui se trouve encore assez visible, et propose de lire :

LUCII POMPEII NIGRINI FOOS (1)

AD LIPPITUDINES EX OVO.

C'est-à-dire : *Collyre Foos de Lucius Pomponius Nigrinus, à appliquer dans du blanc d'œuf.*

Grâce à l'obligeante communication que tout d'abord M. A. Héron de Villefosse, qui aime le Nivernais, a bien voulu nous adresser, les curieux et les savants pourront désormais posséder le texte complet et la lecture certaine du cachet d'oculiste d'Alluy, qui est un des objets les plus intéressants du musée du palais Ducal.

L. ROUBET.



DOCUMENTS INÉDITS

RELATIFS AUX ÉTATS-GÉNÉRAUX DE 1560 A 1651 ET CONSERVÉS
AUX ARCHIVES COMMUNALES DE NEVERS.

Plusieurs sociétés archéologiques de province ont déjà, sous un titre semblable, publié d'importants travaux, et d'autre part, M. Georges Picot, membre du Comité des tra-

(1) Foos est tiré d'un mot grec qui signifie lumière, en latin *lux*.

vaux historiques à Paris, dans son rapport publié en 1876 sur les documents inédits relatifs aux États-Généraux, signalait les innombrables fiches déposées dans les archives du Comité sur ce sujet si intéressant pour notre histoire nationale. Sans nul doute, le programme des séances de la Sorbonne pour 1882 contribuera encore à diriger l'attention des historiens vers cette source si précieuse et encore peu explorée. C'est là en effet que se trouve en grande partie la réponse à la onzième question : « Étudier les procès-verbaux des réformateurs des coutumes au quinzième et au seizième siècle ; y rechercher l'état de la législation et les progrès déjà réalisés à l'époque où ont pris fin les guerres avec les Anglais. »

Nous nous bornerons aujourd'hui à signaler aux travailleurs que tenterait le dessein d'une œuvre plus complète, les matériaux que nous ont fait découvrir, dans les registres des délibérations de l'Hôtel de Ville, les minutieuses recherches nécessitées par la rédaction de l'*Inventaire des archives communales de Nevers* (1).

(1) La collection beaucoup plus ancienne des registres des comptes (recettes et dépenses) de la ville ne contient que quelques indications très-sommaires. Pour les États tenus à Tours en 1467, afin de régler l'apanage de Monsieur, frère du Roi, maître Dreux-Cotignon avait été nommé député. (CC. 62.) — Pour les États de 1588, il est question d'un poinçon de vin envoyé à noble homme et sage maître Guy-Coquille, seigneur de Romenay, de présent à Blois, en l'assemblée des États. (CC. 230.) — Une requête du portier de Loire, sollicitant un rabais sur sa ferme, contient ce curieux passage : « En l'année dernière, 1588, l'espérance fust par tout ce royaume d'ung asseuré repos et liberté des passaiges et commerces par le moyen de l'assemblée des *sainctz et sacrez Estats*, et que la fin d'iceulx nous apourteroit paix et tranquillité par toute la France ; — mais le malheur et malice des hommes tout après, comme chacun scait, ont tellement embroillé ce pauvre royaume de guerres que tous les passaiges ont esté empeschez aux marchands, etc. » (CC. 232.)

I.

ÉTATS-GÉNÉRAUX DE 1560.

1^{re} Séance du dimanche 13 octobre 1560.

(Série BB. 18, f^o 107.)

A l'égard de l'édit du Roi en date du 21 septembre, par lequel, « ayant oy la plainte de ses subjectz. » il ordonne la tenue des trois États de son royaume, le 10 décembre prochain, en la ville de Meaux; — il a été conclu qu'à l'assemblée particulière, qui se tiendra le 4 novembre prochain, par-devant M. le Bailli, en cette ville, pour obvier à la confusion et au tumulte qui pourraient advenir par trop grande multitude de personnes, assisteront seulement les échevins, le procureur du fait commun, avec huit personnages ci-après nommés, et « affin que toutes et chacune personne particulières du tiers-état de cette ville et lieux circonvoisins n'ayent occasion de mescontentement pour n'estre oye, sur ce qu'ils voudroient dire et proposer, a été advisé que chacun dimanche jusques audit quatriesme novembre assemblée sera faicte en la maison de ville..., auquel lieu toutes et chascune personne, tant de longue robbe, marchans, artisans que gens de labour, seront receuz à dire, déclarer, proposer et remonstrer tout ce que bon leur semblera par escript ou verballement, — affin de le rapporter par lesdits eschevins et les esleuz en l'assemblée par-devant Monsieur le Bailly... »

2^e Séance du dimanche 4 novembre 1560.

(BB. 18, f^o 114 à 117.)

Lecture du cahier rédigé d'après les observations faites aux séances particulières. Les conseillers de ville donnent successivement leur avis motivé. MM. Guy de Sainte-Marie, lieutenant-général, et Guy-Coquille, sieur de Romenay,

s'expriment surtout avec une grande précision. La plupart des membres se rattachent à leurs avis.

3^e Séance du mercredi 13 novembre 1560.

(BB. 18, f^o 118.)

Les conseillers de ville et les députés des bailliages réunis élisent à l'unanimité maître Gilbert Duclo, procureur du fait commun de cette ville, pour porter à Mgr le Duc les articles accordés en l'assemblée des Trois-États et lui faire entendre qu'on ne veut proposer aucune chose devant le Roi sans son consentement et son bon plaisir. Tout en acceptant sa mission, l'élu déclare que « combien qu'il ne récuse le labeur, bon luy semble qu'il serait bien séant que monsieur de Romenay, qui a proposé lesdits articles, y allast ».

4^e Séance du dimanche 1^{er} décembre 1560.

Nomination des trois députés à l'assemblée des Trois-États : MM. le Lieutenant du Nivernais, de La Montaigne et maître Guy-Coquille.

5^e Séance du 10 avril, après Pâques 1561.

(BB. 18, f^o 132, v^o.)

Assemblée générale des députés des villes de la province, sur les moyens à proposer aux États-Généraux pour l'acquit des dettes du Roi. Certains avis sont d'une nature qui fait pressentir la Réforme et ses conséquences... Ainsi, les habitants de Clamecy proposent que dans les bénéfices où il n'y a que deux ou trois religieux on les renvoie vivre au monastère principal de leur ordre ; ceux de Montreuilhon demandent que l'on prenne les deniers des Chartreux, leur nourriture et entretènement déduits, et le revenu des commanderies, etc.

II.

ÉTATS-GÉNÉRAUX DE BLOIS EN 1588 (1),

OU LE ROI HENRI III FIT LIRE L'ÉDIT D'UNION ENTRE LES CATHOLIQUES.

Séance du 7 août 1588.

(Série BB. 20.)

1^o Il est arrêté que les échevins se présenteront à l'assemblée particulière de ce pays et dresseront remontrances et mémoires pour tout le pays, comme aussi nommeront deux personnes qui iront les porter aux États-Généraux. Pour l'exécution de l'édit de l'union, les échevins prêteront le serment, le 16 de ce mois, par-devant le bailli de Nivernais.

2^o Remontrances et supplications qui sont à faire et présenter au Roi par les députés du Thiers-Estat du pays de Nivernois et Donziois, et enclaves en l'assemblée générale des États assignés par Sa Majesté en la ville de Bloys au 15 septembre prochain et autres lieux qui pourraient être assignés.

Cette copie avec le long procès-verbal de la séance solennelle d'approbation du cahier par tous les députés remplit quatorze grandes pages in-folio; le tout translaté dans un registre suivant après le cahier des États de 1614.

Nous nous contenterons d'indiquer ici les titres des articles: Pour l'Estat du royaume; — pour l'Eglise; — hospitalx; — pour la justice; — marchandises; — estats mécaniques; — laboureurs; — finances; — tailles; — universités; — noblesse.

En dehors des propositions d'un ordre supérieur concernant l'Eglise et l'État, toutes propositions d'une très-grande hardiesse, signalons en passant, à l'article *Marchandises*,

(1) Les registres des délibérations et ceux des comptes des receveurs manquent de 1569 à 1576; nous n'avons rien, par conséquent, sur les premiers Etats de Blois tenus en 1576, où fut décidée la guerre contre les huguenots.

ce vœu maintenant réalisé : *que tous poids et mesures soient réduits en un*, avec défense aux marchands de vendre à autre mesure en France ; — à l'article suivant, *États mécaniques*, cet autre vœu dont la réalisation a produit des résultats aujourd'hui encore diversement jugés : Soit suppliée Sa Majesté d'éteindre les maîtrises et métiers-jurés des états mécaniques, pour ce que d'iceux proviennent les monopoles, les grandes et extrêmes chertés des denrées. Mais afin que les denrées et manufactures soient loyales, seront élus gens de bien et expérience pour visiter sur chacun état, qui prêteront serment par-devant les juges des lieux et y feront leur rapport.

III.

ÉTATS GÉNÉRAUX DE 1614.

1^o Séance du 13 juillet 1614.

(Série BB. 21, f^o 99.)

Procès-verbal d'élection de quatre notables habitants qui assisteront, avec les conseillers de ville, à l'assemblée des États du pays et duché de Nivernois, le 17 du présent mois, en la grande salle du chastel de cette ville, pour communiquer ensemble des remontrances, plaintes et doléances à faire concernant le bien et utilité de l'État et soulagement d'un chacun, et nommer aucuns de chacun ordre, d'intégrité et suffisance, pour porter le cahier aux États-Généraux que Sa Majesté doit tenir en la ville de Sens.

2^o Séance du jeudi 17 juillet.

(Ibid, f^o 100.)

Assemblée solennelle présidée par Mgr le duc Charles de Gonzague, en présence de Madame et de Monsieur le Duc, leur fils, des évêques de Nevers et de Bethléem, de la noblesse, du clergé et du Tiers-État, représenté par Messieurs les Éche-

vins ou Députés de toutes les villes et châtellenies du Nivernais.

M. de Sainte-Marie, dans ses *Recherches historiques sur Nevers* (p. 221-225), a reproduit en partie le procès-verbal de cette réunion, tenue avec une grande magnificence et absolument à l'instar des États-Généraux du royaume.

3° Du même jour.

(*Ibid.*, f° 101.)

Long procès-verbal de l'assemblée tenue à quatre heures du soir, dans l'hôtel commun, à l'issue de l'assemblée générale des trois ordres, pour élire les deux députés de chacune des villes de Nevers, Donzy, Decize, Clamecy, Moulins-Engilbert, Saint-Saulge, Luzy, Tannay, Antrain (*sic*), Druy, Corvol-l'Orgueilleux, Taix, Billy, Monceaux, Metz-le-Comte, Neuffontaines, Dornecy, Montenoison, Champallement, La Ferté-Chaulderon, Cuffy, Chastel-Sansoy (*sic*), Saint-Brisson, Savigny-Poil-Fol, La Guerche, Saint-Léonard (Corbigny); quelques villes ont « fait default » et n'ont point envoyé d'électeurs; ce sont : Saint-Sauveur, Amazy, Saizy, Montreuillon et Liernoys.

4° Texte du cahier des « remonstrances et supplications ».

(*Ibid.*, f° 133 à 140.)

Les articles sont à peu près les mêmes qu'en 1588 et rangés en cet ordre : Pour l'estat ecclésiastique, — hospitalux, — justice, — noblesse, — finances.

A l'article de la justice nous ferons remarquer ce vœu relatif aux registres de l'état civil qui continuèrent d'ailleurs à être tenus d'une manière très-imparfaite jusqu'en 1668 :

« Les curés satisferont à l'ordonnance touchant les registres de baptêmes, devront y faire mention du jour de la naissance et y écriront le nom des père et mère, comme aussi tiendront registre des mariages et sépultures, et feront signer

aux parrains et marraines et aux mariés et témoins qui assisteront aux mariages et sépultures jusqu'au nombre de deux, lesquels registres ils seront tenus de mettre au greffe des lieux, le dernier jour de chacun an, sous peine de saisie de leur temporel... »

IV.

ÉTATS-GÉNÉRAUX DE 1649.

Séance du dimanche 28 février 1649.

(BB. 24, f° 255.)

1° Nomination de six personnes qui, de concert avec les échevins, devront dresser et arrêter les cahiers des plaintes et doléances aux États-Généraux convoqués d'abord en la ville d'Orléans le 15 mars prochain, puis remis au 15 avril par Sa Majesté.

2° Procès-verbal de la séance solennelle tenue en « l'auditoire » de Nevers, sous la présidence de M. de Langeron, bailli du Nivernois, où étaient Messieurs les Officiers du bailliage et pairie de Nivernois, Messieurs de l'Église, de la noblesse et du Tiers-Estat.

Pierre Gueneau, avocat en Parlement et premier échevin, remontre, au nom de toutes les villes et communautés de la province, « le sujet que nous avons de remercier Leurs Majestés de ce qu'elles veulent entendre leurs plaintes et leurs misères... »

Messieurs de l'Église nomment leurs députés en assemblée tenue au palais épiscopal ; Messieurs de la noblesse restent à cet effet dans la salle de l'auditoire et Messieurs du Tiers-Etat le font en la grande salle de l'hôtel commun.

3° Copie du cahier des plaintes et doléances. (*Ibid.*, f° 364 à 315, verso.)

4° Copie des lettres du Roi, en date du 24 janvier 1649, à Monsieur le Bailli de Nivernois, pour la convocation des trois États de la province. (*Ibid.*, f° 368.)

V.

ÉTATS GÉNÉRAUX DE 1651.

1° Extrait des registres du conseil privé du Roi. Ordonnance pour envoyer des députés aux États-Généraux de Tours, les trois ordres étant convoqués en la ville de Nevers. (BB. 25, 1^{re} 197 à 206.)

2° Séance du 23 juillet 1651. (*Ibid.*, f^o 207.)

Nominations des « compilateurs des cayers » pour l'assemblée des États qui doit se tenir à Tours le 8 septembre prochain.

3° Séance solennelle tenue le 3 août en l'auditoire de Nevers, comme en 1649, sous la présidence de M. de Langeron. Le même jour, réunion à l'hôtel commun pour l'élection des députés de toutes les villes et châtellenies.

VI.

D'après l'avis presque unanime des historiens, les *États* tenus à Paris en 1614 sont les derniers qui se réunirent jusqu'en 1789. Cependant, disent les auteurs de l'*Encyclopédie*, il paraît aussi qu'en 1651 la noblesse se donna de grands mouvements pour faire convoquer les États-Généraux ; que le Roi avait résolu qu'on les tiendrait à Tours, mais que ces *États* n'eurent pas lieu... On voit par ce qui précède qu'il y eut au moins bien des assemblées d'*États* particuliers, et que les provinces semblaient accueillir toujours avec un extrême empressement toute convocation plus ou moins officielle d'États-Généraux.

Nous ne pouvons, en terminant, qu'indiquer, — puisqu'ils ne sont plus inédits, — les cahiers, procès-verbaux, opérations électorales des assemblées du clergé, de la noblesse et du Tiers-État du Nivernois et Donzinois tenues à Nevers et à Saint-Pierre-le-Moûtier en 1789 ; tous ces documents ont été réunis et publiés, à Nevers, en 1866, en un fort volume

11-8°, par M. Labot, ancien avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, sous le titre : *Convocation des États-Généraux et Législation électorale de 1789.*

Coulanges-les-Nevers, juillet 1881.

L'abbé BOUTILLIER.



SÉANCE DU 30 DÉCEMBRE 1881.

Présidence de M. ROUBET, président.

M. l'abbé Boutillier communique une lettre de M. l'abbé Sery, curé de Saint-Germain-des-Bois, demandant si quelque membre de la Société n'aurait pas en sa possession le poème en vers latins sur Tannay et ses environs, composé par le Père Gabriel Brotier, Jésuite, né à Tannay, en 1723, et mort en 1789, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Notre collègue observe que son oncle, M. l'abbé Sery, curé de Mars-sur-Allier, a retenu de ce poème un dystique qu'il avait entendu citer dans son enfance :

*Hoc Tannense solum, hæc est urbs. Quis amænior orbis
Est locus ! Hic vita, Pol ! remanente colam.*

Ce dystique pourrait être ainsi traduit :

Salut, sol de Tannay ! Salut, ville chérie !
Quel lieu dans l'univers paraît plus enchanteur ?
O ciel ! comble mes vœux, m'accordant le bonheur
D'y couler à loisir le reste de ma vie.

Parmi les membres présents, il n'en est point

qui possède cet ouvrage, devenu fort rare et qui n'existe même pas à la bibliothèque nivernaise de la ville.

Nous croyons que M. le comte Georges de Soultrait en possède un exemplaire dans sa bibliothèque nivernaise. Il est certain que les auteurs de l'*Album du Nivernais* avaient eu cet ouvrage entre les mains ; ils en citent ce curieux passage, qui est le commentaire des deux vers précités :

Et quel pays n'a pas son Tempé ? Qu'ai-je besoin de parler des contrées étrangères, alors que j'ai sous les yeux notre vallée de l'Yonne, plus large que celle du Pénée et que j'aime aussi davantage : c'est ma patrie. Qu'il m'est doux de parcourir du regard les détours de notre rivière dans ces campagnes fertiles, la verdure de ses rives, les fleurs de ses prés, les ondulations du blé mûr de ses champs, les collines toutes vertes de pampres, les montagnes ombragées de forêts, et çà et là les vallées, au flanc ou au sommet des hauteurs, des villas, des bourgs, des villes et les ruines de châteaux autrefois redoutés même des rois, le lieu où Jules César a recueilli le butin de la conquête gallique (1).....

M. le Vice-Président communique aussi un manuscrit qui lui a été remis par M. l'abbé Cadeau, curé de Livry, intitulé : *Apologie de la religion contre les incrédules et les matérialistes*, par E.-J. G., prêtre, licencié en théologie, cy-devant chanoine de l'église de N. et V. G. L'auteur de ce travail, d'ailleurs d'un très-médiocre intérêt, est l'abbé Étienne-Jean Goussot, chanoine

(1) BROTIER, *Hortor. Hist. Renati Rapini, Hort.*, lib. IV, p. 189; Bayleu, 1780. — *Album du Nivernais*, t. II, p. 150-151.

de Nevers, puis vicaire général de l'évêque constitutionnel Tollet, mort en 1807. Le manuscrit est précédé d'une dédicace à Mgr François de Fontanges, évêque d'Autun.

M. Massillon Rouvet annonce qu'il désire présenter quelques observations en réponse aux critiques faites par MM. le Président et le Vice-Président sur son livre *la Commune de Nevers*. Il lui est répondu qu'il pourra le faire dès que les critiques auront paru dans le *Bulletin*.

Lecture est donnée par M. Ernest de Toytot d'une étude sur l'interprétation des premiers versets de la Bible. Ce travail sera inséré au *Bulletin*.

M. l'abbé Boutillier lit un chapitre du travail qu'il prépare sur l'histoire de la paroisse de Coulanges; ce chapitre a pour titre: *le Pont-Patin, Givry-les-Nevers, La Pique et ses usines*.



SÉANCE DU 26 JANVIER 1882.

Présidence de M. ROUBET, président.

La parole est donnée à M. le docteur Fichot pour la lecture d'un rapport sur l'épidémie de fièvre typhoïde qui a sévi récemment à Nevers. Ce travail, très-intéressant, sera publié dans le *Bulletin*.

M. l'abbé Boutillier dépose sur le bureau un livre d'heures manuscrit du quinzième siècle,

appartenant à M. Tournebeuf, domicilié à Nevers.

A ne considérer que la composition de ce volume et même les vignettes, d'une assez médiocre exécution, que le temps a respectées, il n'y aurait pas lieu de s'arrêter à l'examen de ce livre ; mais M. l'abbé Boutillier fait remarquer, après le calendrier, une inscription curieuse dont voici le texte :

EN L'AN MIL QUATRE CENS CINQUANTE ET SEPT
EON DE LA VALLÉE PAR SON FET
OU BOURE DE PLEMOT FIST ESCRIPRE
A GUILLE CHARLES CEST LIBVRE
ET Y FIST METTRE CEST ESCUCZON
GARNI DE FOILLES AVIRON
POUR ORFRAIZE SANS FAILLIR
DE QUEDILLAC EST SANS MENTIR
OU LEURS ARMES SONT POSÉES
PAR LA MOITIÉ BIEN DEVISÉES
OR PRION DIEU A TOUZ DIS
QUE IL NOUS DOINT PARADIS.

Au-dessous de ces lignes est peint un écusson garni sur les côtés et par-dessous « pour orfrois » de feuilles peintes en rouge et en bleu, et parti *de gueules, à trois bandes d'argent*, qui est de « Quedillac » et *de gueules, à trois boucles ou fermaux d'argent, deux et un*, qui est de La Vallée-Fossez.

Le *Dictionnaire de la noblesse*, par La Chesnaye-des-Bois, décrit ainsi ces armoiries, mais il ne donne pas celles des Cadillac ; il indique seulement que la terre de Cadillac, sise en Bretagne,

fut longtemps possédée par les seigneurs de ce nom.

Le manuscrit doit donc être d'origine bretonne, et M. le Vice-Président ajoute que la lecture des litanies insérées dans le livre ne permet pas d'en douter. On y trouve, en effet, après les docteurs de l'Église tous les saints confesseurs bretons les plus illustres : *Sancte Yvo, S. Brioce, S. Sanson, S. Melani, S. Paterne, S. Maclovi*, puis la formule ordinaire : *Omnes sancti confessores Dei, orate pro nobis.*

M. Ernest de Toytot donne lecture de son troisième article sur le *Glossaire du Morvand*, de M. de Chambure, et il annonce pour une prochaine séance la fin de cet intéressant travail que la Société désire voir publié au *Bulletin*.

M. l'abbé Soyer lit une étude littéraire intitulée : *le Sophiste et l'Orateur*.

MM. Maron et Boutillier présentent M. Jullien, employé des ponts et chaussées, pour membre titulaire de la Société; MM. Boutillier et Subert présentent également M. Billardon, économe de l'hospice général de Nevers. Ces Messieurs sont admis à l'unanimité.



UN MOT SUR LES CAUSES DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE

A PROPOS D'UNE ÉPIDÉMIE QUI VIENT DE RÉGNER A NEVERS.

La fièvre typhoïde, qui existait sporadiquement à Nevers depuis deux ans, a présenté la forme épidémique dans la rue

de la Raie au milieu du mois d'avril dernier. De là elle a gagné les rues de Saint-Benin, des Petites-Carrières, du Crot-Maillot, de la Grippe et des Mariennes, et s'est répandue ensuite dans l'intérieur de la ville.

Du 16 avril au 14 juin, vingt-neuf personnes furent atteintes, et environ deux cents depuis cette époque jusqu'au milieu de novembre. Les trois décès de la première période furent constatés dans la rue de la Raie.

Cette rue s'élève en pente jusqu'au sommet des Montapins; elle a été établie sur l'étage falunien, ou calcaire d'eau douce, dans lequel on rencontre : *lymnaea pyramidalis*, *paludina pygmaea*, *planorbis cylindrica*. Au-dessous de cet étage se trouvent des moellons tendres de l'oxford-clay, avec *ammonites cordatus* et *perarmatus*, *ostrea dilatata*.

Un peu plus bas est l'étage callovien avec *ammonites coronatus*, *macrocephalus*, *collyrites ellipticus*, *belemnites hastatus*.

Lorsqu'il pleut l'eau s'écoule facilement dans cette rue; on n'y rencontre pas de mares croupissantes; les fumiers y sont rares; l'air s'y renouvelle continuellement. Les maisons peu nombreuses paraissent saines; les portes s'ouvrent du côté du midi; quelques fenêtres regardent le nord.

Une certaine aisance, entretenue par le travail, existe chez les habitants. Les uns sont occupés dans les jardins et les vignes, les autres au chemin de fer. Quelle cause a donc pu engendrer une épidémie typhoïque intense dans cette partie de la ville?

La plupart des médecins qui ont à s'expliquer sur la nature de cette terrible affection se copient le plus ordinairement. Ils considèrent comme causes : les fumiers, les matières animales en décomposition, les mares croupissantes, les rues étroites, les logements insalubres, les conduites d'eau mal construites ou mal entretenues, la misère, une mauvaise alimentation. Ils croient être dans le vrai; ils se trompent. Quelques-unes de ces causes peuvent préparer le corps à recevoir le principe contagieux, elles peuvent même entre-

tenir la maladie, mais certainement elles ne la déterminent pas.

Cette affection est contagieuse ; tout ce qui facilite la contagion ne produit pas la maladie.

Si une chambre trop étroite et non susceptible d'aération est habitée par un malade atteint de fièvre typhoïde et par plusieurs autres personnes saines, ces dernières seront exposées à contracter cette affection en respirant continuellement l'air chargé des corpuscules que contiennent l'urine, les crachats et principalement les matières fécales du malade.

Lorsque ces matières fécales sont déposées sur des fumiers qui communiquent avec des puits, l'eau de ces puits pourra donner la fièvre typhoïde à ceux qui la boiront. Celui qui enlèvera ces fumiers fera une opération inutile, s'il continue de vider les déjections des malades à côté de ces puits.

En Allemagne on a pensé que la fièvre typhoïde était plus commune sur les terrains d'alluvions, et rare sur les terrains compacts et rocheux. La rue de la Raie se trouve sur le diluvium quaternaire, c'est-à-dire sur les alluvions anciennes. Le terrain est assez compact et ne ressemble pas à la partie de notre département baignée par la Loire ou l'Allier, où l'on rencontre les alluvions modernes. Du reste, la plupart des épidémies que j'ai observées à Marzy, à Parigny-les-Vaux, à Saint-Sulpice, à Limon et dans d'autres villages, existaient dans des pays à terrain compact et rocheux.

Quelques personnes ont cru que la maladie qui nous occupe n'avait paru qu'à la suite des grands travaux de terrassement exécutés pour la construction de la nouvelle caserne située près du quartier Saint-Benin, le plus éprouvé de tous. Elles prétendent qu'il s'est élevé du milieu des terrains remués des effluves délétères qui ont couvert de leurs miasmes toute la contrée environnante.

Se sont-elles bien rendu compte de ce qu'elles appellent effluves et miasmes ? Ont-elles analysé l'air qui régnait au-dessus du terrain remué ? Ont-elles découvert quelque chose qui pût donner raison à leur théorie ?

Je me suis procuré de l'air atmosphérique qui circule au-dessus de l'emplacement de la nouvelle caserne. Je l'ai trouvé semblable à celui qu'on peut examiner dans d'autres parties de la ville et de la campagne. Il ne contenait aucune des algues, aucun des microbes que j'observe dans la salive, dans le sang et dans les déjections des malades atteints de fièvre typhoïde.

Il en est d'autres qui prétendent que la pluie a détrem pé la terre remuée et entraîné des matières animales et végétales qui ont empoisonné l'eau des sources. Ce raisonnement est facile à combattre. La nouvelle caserne repose sur l'étage callovien, au-dessous duquel existe une masse argileuse qui le sépare de l'étage bathonien. C'est cette couche argileuse qui sert de support à la grande nappe d'eau qui alimente les sources de Nevers. L'eau des pluies filtre lentement à travers les bancs du kelloway-roch et arrive pure aux sources. Elle a la même composition à la fontaine d'Argent et dans les puits de la route de Fourchambault, de la rue du Donjon, des Petites-Carières et du quartier Saint-Benin. Pourquoi la fièvre typhoïde aurait-elle sévi surtout dans cette dernière contrée ? Pourquoi aurait-elle atteint les habitants du milieu de la ville ? Ils ne boivent pas l'eau de ces puits ; ils se servent de l'eau de la Loire et de celle des fontaines de Jeunot et de Veninges.

A gauche de la caserne, sur la route de Fourchambault, à la fontaine d'Argent, aux Bédisses, il n'y a pas eu de malades. Il y a une douzaine d'années, dans ce village, j'ai observé une épidémie de fièvre typhoïde, et pourtant à cette époque il n'y a pas eu dans cette contrée de travaux de terrassement.

La preuve, a-t-on dit, que les terrains de la caserne ont déterminé la fièvre typhoïde, c'est que le vent du nord a soufflé presque continuellement et a porté les miasmes au sud, c'est-à-dire sur le quartier Saint-Benin.

D'autres personnes soutiennent que c'est l'abattoir qui est coupable et que le vent du sud, ayant soufflé souvent, a porté au nord les corpuscules délétères. Ces derniers ignorent que

les bouchers, les équarrisseurs, les fossoyeurs, les fabricants de noir animal et de colle forte, les garçons de salles de dissection ne sont pas plus exposés que d'autres à la fièvre typhoïde. Il faut donc chercher ailleurs les causes de cette affection.

Il est certain qu'elle règne à Nevers depuis deux ans au moins. La première année elle existait dans cette ville à l'état sporadique. J'ai observé le 6 septembre 1880 un cas assez grave rue de la Rotonde, dans la maison triangulaire. La jeune fille atteinte était allée une douzaine de jours auparavant dans une maison de la rue du Midi, où un enfant avait la même affection.

La véritable cause de la fièvre typhoïde réside dans les déjections des malades. J'ai remarqué que chaque fois qu'on avait recours à de grands soins de propreté, que les vases de nuit étaient vidés dans les fosses d'aisances et non sur la terre, dans le voisinage des habitations, chaque fois qu'on avait le soin de laver ces vases avec de l'eau phéniquée, de laver avec la même eau les chambres occupées par les malades, on évitait la contagion, et une seule personne était atteinte, jamais deux.

Le plus ordinairement, si plusieurs individus étaient malades dans la même maison, cela tenait à ce qu'elle était dépourvue de lieux d'aisances et que les matières fécales étaient versées près de la porte et non enfouies dans la terre.

Ces matières desséchées, soulevées par le vent, s'attachent aux habits. C'est ainsi qu'on peut, sans le savoir, et bien involontairement, communiquer une maladie terrible aux personnes qu'on va visiter. Ce sont principalement les vêtements qui servent de véhicule à la fièvre typhoïde.

Autrefois on ne prenait aucune précaution pour se préserver de cette affection quand elle régnait épidémiquement. C'est ainsi que je m'explique pourquoi il n'était pas rare de trouver plusieurs personnes de la même famille atteintes en même temps. Je me souviens que j'ai eu jusqu'à quatre malades

dans la même maison à Saint-Sulpice et à Limon; j'en ai même eu une fois sept à Marzy.

La fièvre typhoïde est contagieuse. C'est toujours un malade qui communique sa maladie à une autre personne.

A partir du 16 avril dernier, j'ai suivi avec soin la marche de l'épidémie, qui a surtout sévi dans le quartier Saint-Benin. Je puis même dire comment tel malade a gagné l'affection dont il a été atteint; mais à partir du moment où l'épidémie a pénétré dans l'intérieur de la ville, j'ai eu beaucoup de peine à étudier sa marche. Le hasard m'a quelquefois servi. Nous n'avions autour de nous aucun cas de fièvre typhoïde, lorsque la domestique de mon voisin est tombée malade. Ce dernier, une quinzaine de jours avant, avait reçu chez lui une famille qui habitait rue de la Banque et qui venait de perdre un de ses membres. Cet homme, qui avait succombé à une fièvre grave, l'avait gagnée en allant deux ou trois matins de suite rue Saint-Benin, chez une personne qui n'avait qu'une fièvre typhoïde excessivement légère.

Lors donc qu'on voudra connaître le point de départ de cette maladie, lorsqu'on voudra la combattre et l'empêcher de s'étendre, il faudra d'abord chercher l'homme qui en est atteint, l'isoler, si cela est possible, et désinfecter ses déjections.

26 janvier 1882.

CH. FICHOT.



SÉANCE DU 23 FÉVRIER 1882.

Présidence de M. ROUBET.

Lecture est donnée par M. le Président, d'une note du *Journal de Clamecy* (numéro du 12 février) signalant la découverte à Entrains, d'un cimetière qui aurait été affecté aux esclaves romains, dans

la propriété de M. Tartarin (Benjamin). Il convient, avant de se prononcer sur un point aussi intéressant, d'attendre des informations plus précises.

M. l'abbé Boutillier lit dans la *Revue des Sociétés savantes* (VII^e série, t. IV) le compte-rendu par M. Hippeau, secrétaire de la section d'histoire et de philologie, d'une étude sur les *Dépenses du duché de Nivernais*, par un de nos membres correspondants, M. Le Higneur. L'impression de la plus grande partie de ce compte-rendu est demandée.

La parole est donnée à M. Massillon Rouvet au sujet de la salle annexe de l'abside Sainte-Julitte, sur l'époque de sa construction et sur sa destination. Les conclusions ne paraissant pas suffisamment établies, notre collègue est invité à donner en seconde lecture un travail plus précis.

Sur la proposition de MM. Boutillier et Ernest de Toytot, M. Henri de Flamare, nouvel archiviste du département, est admis, à l'unanimité, membre titulaire de la Société.

M. Roubet termine la séance par la lecture d'un chapitre de son histoire de la commune de Sermoise. Notre président est prié de faire insérer le plus tôt possible au *Bulletin* son travail, qui promet de très-curieuses révélations.



LES DÉPENSES DU DUCHÉ DE NIVERNAIS

ÉTUDE SUR L'ANCIEN RÉGIME D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS,

Par M. LE HUGEUR,

Professeur agrégé d'histoire au lycée, à l'école normale et à l'école
supérieure d'Angers,
membre de la Société académique de Maine-et-Loire.

*Compte-rendu par M. HIPPEAU, secrétaire de la section
d'histoire et de philologie.*

Après avoir fait connaître, dans une lecture faite l'année dernière à la Sorbonne, l'état des revenus des ducs de Nivernais, M. Le Hueur se propose de rechercher quelles étaient la nature et l'importance de leurs dépenses. Grand propriétaire et grand seigneur, le duc de Nivernais était forcé de tenir un grand état de maison. Au dix-huitième siècle, il n'avait plus d'armée féodale, mais il commandait à une multitude de valets, de concierges, de cuisiniers, de palefreniers et « chevaucheurs d'écurie », de jardiniers, de gardes-chasse, dont les émoluments forment une somme considérable. L'entretien et les réparations du château tiennent, dans le budget ducal, une place importante. Les forges du duché exigent d'assez coûteuses réparations. On ne connaît qu'imparfaitement les dépenses de l'hôtel ducal. Au bas de tous les mémoires des ouvriers et des fournisseurs on trouve un ordre du duc à son receveur général de payer la somme; il ajoute souvent : « De laquelle somme il sera tenu compte au sieur de La Planche sur les deniers de sa recette en rapportant le présent quittancé. » De grosses sommes sont dépensées chaque année pour les fêtes du château, pour les réceptions, feux d'artifice, festins et présents. C'est un devoir pour un duc d'être hospitalier et de retenir de son mieux les nobles visiteurs qui promènent de châteaux en châteaux leur esprit et leur gaieté.

Le duc est aussi tenu, par sa richesse et sa haute situation, à de nombreuses libéralités, pensions, dons, aumônes, fondations, etc.

En 1784, on constate une douzaine de pensionnés, en ne comptant que les particuliers. Un ancien receveur général qui touche 2,300 livres, un ancien juge, des veuves d'officiers, de vieux gardes. Les pensionnés reçoivent du duc un brevet qu'enregistre la Chambre des comptes. Le montant des pensions est de 6,680 livres en 1784. Le duc fait aussi des rentes à plusieurs couvents. Il respecte les pieuses fondations de ses pères et fait dire des messes pour le repos de leur âme. Il subventionne aussi des collèges, comme ceux de Nevers et de Châtel-Censoir, des hôpitaux, l'hôpital général de Nevers, l'Hôtel-Dieu de Paris. Enfin, en vertu d'une fondation d'Henriette de Clèves en 1573, le duc donne chaque année, à soixante jeunes filles pauvres, une petite dot qui leur permet de se marier.....

Dans les mauvaises années, le duc de Nevers remet à ses fermiers une partie de l'arriéré; il accorde à ses débiteurs des facilités de paiement et des indemnités. Nous le voyons aussi recueillir des enfants trouvés, distribuer de l'argent aux pauvres, etc.

A ces libéralités volontaires ou imposées par la tradition se joignent d'autres dépenses qui tiennent au régime féodal. Le duc est le plus grand seigneur du Nivernais, et comme tel il perçoit des revenus considérables, possède des droits importants, péages, casuels, paulette, etc.

Mais s'il n'y est le vassal de personne, plusieurs de ses terres se trouvent dans la mouvance d'autres terres ecclésiastiques ou laïques (la plupart ecclésiastiques); il ne doit l'hommage à aucun souverain, mais il paye des redevances à d'autres propriétaires, aux Bénédictins, au chapitre de Nevers, à l'abbaye de Reconfort, au prieuré de La Fermeté, etc., résultats de la hiérarchie féodale et non de fondations pieuses. Ainsi, une partie des domaines est engagée dans les liens féodaux, et le duc, sans être vassal

d'aucun propriétaire, paye des redevances comme l'ancien vassal dont il a pris la terre.

L'ancien souverain féodal est aussi devenu le sujet du roi de France, et, comme tel, il est astreint aux impositions royales, qui se réduisent pour la noblesse à l'impôt des vingtièmes.

L'auteur du mémoire présente des détails intéressants sur la Chambre des comptes du duché, le personnel de l'administration financière, l'administration de la justice, les prisons, la procédure et les dépenses nécessitées pour ces divers services. En résumé, la recette et la dépense du duc de Nevers, qui était en 1703, pour la recette de 21,720 livres, et pour la dépense, de 26,588 livres, étaient en 1784 : la première, de 307,573 livres, et la seconde, de 257,890 livres.

Cette étude montre, dans le duc de Nivernais, un grand propriétaire et un souverain déchu, mais un personnage dont la place est encore fort élevée. C'est un des derniers grands seigneurs français; il est sujet et courtisan, sans cesser d'être duc; ses prérogatives ont été diminuées, mais il lui en reste encore d'assez notables et d'assez importantes.



OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Bulletin de la Société linnéenne de la Charente-Inférieure, quatrième année, deuxième, troisième et quatrième trimestre, 1880.

Mémoires et documents publiés par la Société archéologique de Rambouillet, tome V, 1879-1880. — Ce volume contient le nobiliaire et armorial du comté de Montfort-l'Amaury.

Romania, n° 39, juillet 1881. — Chansons populaires recueillies en octobre 1876 à Fontenay-le-Marmion, arrondissement de Caen (Calvados).

Revue historique nobiliaire et biographique, dernière livraison, 1880.

Société des médecins de la Nièvre, vingt-deuxième assemblée générale, 1881.

Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, tome VIII, novembre-décembre 1881.

Revue de l'histoire des religions, deuxième année, tome IV, n^{os} 4 et 5, juillet-octobre 1881.

L'Investigateur, ancien *Institut historique*, quarante-septième année, mai-octobre 1881.

Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne, n^{os} 5 et 6, août-décembre 1881.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 1881, 35^e volume. — Nous avons remarqué une étude très-complète sur la cathédrale de Sens, par M. E. Vaudin.

Statuts de l'Académie des sciences et belles-lettres d'Angers, 1881.

Mémoire de la Société des antiquaires du Centre, 11^e volume, 1881. — Ce volume contient un intéressant travail, par M. de Raynal, sur l'économie agricole d'un domaine féodal au treizième siècle.

Comité archéologique de Senlis, 2^e série, tome VI, année 1880. — Dans ce volume se trouve la fin de l'*Essai d'une Monographie des rues, places et monuments de Senlis*.

Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire, tome XXXVI, 1881. — Volume très-important, rempli par deux travaux sérieux : 1^o *Mémorial des Abbesses de Fontevrault, issues de la maison royale de France*, par M. Armand Parrot; 2^o *Glossaire angevin étymologique comparé avec différents dialectes*, par M. Ch. Menière.

Société des sciences et arts agricoles et horticoles du Havre, 20^e bulletin, 1880.

Bulletin d'histoire ecclésiastique ou d'archéologie religieuse du diocèse de Valence, deuxième année, livraison de novembre-décembre 1881.

Le Chemin de fer de Calais à Marseille, par M. Émile Level. (Extrait de la *Nouvelle Revue* du 15 novembre 1881.)



SÉANCE DU 30 MARS 1882.

Présidence de M. ROUBET.

M. Charbonnier, gérant de l'imprimerie Fay, dépose sur le bureau une demande de M. Vallière, successeur de M. Fay, en augmentation du prix de la feuille d'impression du *Bulletin*, à raison des surélévations successives des prix de main-d'œuvre, Le prix serait porté de 35 à 45 fr.

M. E. de Toytot communique une lettre de notre collègue M. René de Lespinasse, exposant que la Bibliothèque nationale doit prochainement livrer au public une collection de pièces provenant de l'abbaye de Cluny, parmi lesquelles se trouvent 136 chartes originales relatives au prieuré de La Charité-sur-Loire. M. de Lespinasse, qui a déjà pris copie d'un cartulaire de La Charité, appartenant à M. Girerd, s'offre de copier à Paris les chartes inédites et de collationner les autres avec le cartulaire précité, si toutefois la Société veut bien consentir à l'impression de son travail dans un délai très-court, lui donnant même la priorité sur le cartulaire de Saint-Cyr, dont l'impression est depuis longtemps décidée. M. de Flamare se joint à M. de Toytot pour appuyer cette proposition.

La Société prie le bureau de prendre les informations nécessaires pour préparer avant la prochaine séance la solution des deux demandes qui lui sont adressées.

M. Roubet présente, avec M. l'abbé. Boutillier, qui s'est excusé de ne pouvoir assister à la réunion, M. Hippolyte Blanc, ancien directeur au ministère des cultes; M. H. Blanc est reçu à l'unanimité membre titulaire.

M. le Président commence la lecture d'un rapport sur une curieuse découverte d'objets gallo-romains faite dans une carrière du Veuillin, près La Guerche (Cher).

M. Henri Canat lit une note sur une station de la pierre taillée dans le département de Saône-et-Loire, arrondissement de Charolles.

Le même membre dépose sur le bureau une brochure, hommage de l'auteur, M. L. Brevière, sur les Limaciens des environs de Saint-Saulge.

M. Adolphe de Villenaut propose à la Société de faire paraître dans le *Bulletin* quelques notices généalogiques sur les familles les plus anciennes du Nivernais; comme spécimen, il lit une étude sur la famille de Charry et ses principales alliances. L'auteur est invité à continuer ces études d'un intérêt incontestable pour le pays.



NOTE

PRÉSENTÉE PAR M. H. CANAT AU SUJET DE SILEX OUVRÉS PROVENANT D'UNE STATION DE LA PIERRE TAILLÉE DONT L'EXISTENCE N'A PAS ENCORE ÉTÉ SIGNALÉE.

Cette station est située dans la commune d'Oudry, arrondissement de Charolles, département de Saône-et-Loire.

Les pièces recueillies par M. Canat sont au nombre de 150, savoir : 74 haches ou hachettes, 40 pointes de lances ou de flèches, 36 ustensiles divers.

Ces pièces sont d'une bonne facture et semblent n'avoir jamais servi. La matière première est un silex d'une pâte fine et de couleur jaunâtre. Cette teinte, tout extérieure, paraît être due à la nature du sol avec lequel la pierre a été en contact.

Elles gisaient à fleur de terre et ont été ramenées à la surface par les travaux de culture.

Les haches ou hachettes, qui se terminent par une pointe plus ou moins aiguë, ont la forme lancéolée courte. Un petit nombre, d'une forme plus allongée, se rapprochent du type dit *langue de chat*. La plupart sont taillées sur les deux faces et dans tout leur pourtour. Quelques-unes ne le sont que d'un côté et présentent de l'autre une surface plane presque toujours enlevée d'un seul éclat et seulement mamelonnée par le bulbe de clivage. Un assez grand nombre se terminent à la partie opposée à la pointe par un talon épais pour lequel la croûte du silex a le plus souvent été utilisée. Les plus grandes n'ont pas moins de vingt centimètres de longueur ; les plus petites en ont à peine cinq.

Les pointes ont la face plane d'un côté, la face opposée étant relevée d'arêtes longitudinales avec bords tranchants et très-exceptionnellement retouchés.

Les pointes de lances sont de forme amygdaloïde, sauf deux ou trois qui se rapprochent de la forme triangulaire.

Les pointes de flèches sont de figures et de dimensions très-variées, passant de la forme amygdaloïde aux diverses variétés du triangle, au losange ou à l'ovale, avec les extrémités appointies. Deux sont pédonculées : l'une, quoique bien caractérisée, est d'un travail assez primitif ; l'autre au contraire est très-finement retaillée sur les deux faces. Cette pièce, dont la teinte est d'un blanc tirant sur le gris et qui paraît cacholonnée, pourrait bien ne pas appartenir au dépôt primitif.

La station d'Oudry ne paraît pas avoir été un atelier. On n'y trouve, en effet, ni pièces inachevées ou de rebut, ni ces monceaux d'éclats et de déchets qui sont la marque ordinaire des anciens centres de fabrication.



SÉANCE DU 27 AVRIL 1882.

Présidence de M. ROUBET, président.

M. le Président rend compte des décisions du bureau relativement aux questions proposées à la dernière séance : 1^o l'augmentation du prix des feuilles d'impression du *Bulletin* est accordée ; 2^o le cartulaire de La Charité sera publié en fascicules spéciaux qui alterneront avec les fascicules ordinaires du *Bulletin*, le tout au fur et à mesure des ressources de la Société. M. le Ministre de l'instruction publique sera prié de souscrire à un certain nombre des exemplaires tirés à part, dont la quantité sera déterminée ultérieurement.

Ces décisions sont adoptées à l'unanimité.

M. le Trésorier, qui avait fait part au bureau de

l'état des finances de la Société, est prié d'en donner connaissance en séance.

Les recettes de toute nature, à partir du 1^{er} juin 1881 jusqu'au 30 avril 1882, se sont élevées à. 2,299 25

Pendant la même période les dépenses se sont élevées à. 1,922 58

Reste en caisse à ce jour. . . 376 67

Sur la présentation de MM. les abbés Boutillier et Rolland, M. l'abbé Boitiat, archiprêtre, curé de la cathédrale, est reçu à l'unanimité membre titulaire de la Société.

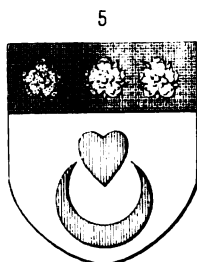
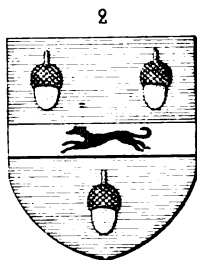
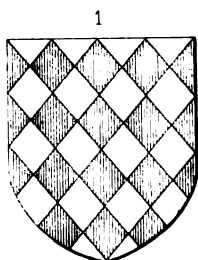
M. le Président dépose sur le bureau le *Guide médical et pittoresque de Pougues*, offert par les auteurs, MM. le docteur Janicot et Giron.

M. l'abbé Boutillier demande la parole à l'occasion de la communication faite à la dernière séance par M. de Villenaut sur la famille de Charry. Il rappelle qu'il y a quelques années M. Alfred Robert avait présenté une ancienne généalogie de cette famille, qui paraît avoir pour auteur le Père Alixand, religieux Récollet. On y trouve des documents très-précieux, entre autres des copies de chartes du douzième siècle.

Dans le même ordre d'idées, M. l'abbé Boutillier lit quelques extraits d'une généalogie de la famille Carimantrand, famille bourgeoise que l'on peut suivre sans interruption depuis la fin du treizième siècle jusqu'à ce jour. Cette généalogie, écrite



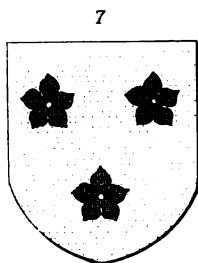
SEIGNEURS DE SERMOISE.



1 Girard de Pacy
de Chevenon.

2 Chassaigne.

3 Villaines.



4 Chantelot.

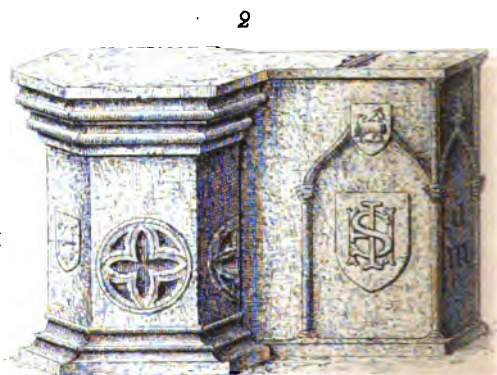
5 Girard de Vannes.

6 Choiseul.

7 Sérent.



1 Chapiteau.
2 Fonts-baptismaux
de l'Eglise.



en 1736, sous le titre de : *Description de l'origine et antiquité de la famille des Carimantrand, de leurs commerce et vacation*, contient quelques documents originaux, mais manque un peu de critique. M. le Vice-Président a l'intention de la compléter par des notes nombreuses recueillies aux archives de la ville et du département, dans les minutes des notaires et les registres des paroisses.



NOTICE HISTORIALE.

SERMOISE.

AVANT - PROPOS.

Entreprendre d'écrire l'histoire complète de Nevers, serait peut-être moins téméraire que de tenter de produire une simple notice sur cette petite contrée qui gentiment se nomme Sermoise.

C'est que notre glorieuse cité a eu déjà ses historiographes, ses chroniqueurs, ses chartriers ; tandis que, délaissée ou ignorée, la modeste contrée suburbaine n'a jamais fait parler d'elle.

Divisée par le moyen-âge en deux parties distinctes, dont l'une continue à relever de la comté du Nivernais, en même temps que l'autre entrait dans cette mosaïque territoriale qui constitua la province du Bourbonnais, l'antique paroisse de Sermoise n'a jamais obtenu les honneurs d'une mention historique.

Imitant en cela Guy-Coquille lui-même, les auteurs modernes et du *Bourbonnais-Ancien* et du *Nivernais-*

Nouveau n'ont point daigné une seule fois prononcer son nom.

Il est vrai de dire que, dans les retraits de la forêt qui la couvre en partie, nul menhir, nul cromlech n'y a jamais été indiqué, et que la charrue a passé et repassé si souvent sur son sol fertile, que tout vestige de l'occupation gallo-romaine a complètement disparu.

On y signale pourtant une vallée féerique qui s'appelle la vallée de la *Demoiselle*, et un bois qui prend mystérieusement le nom de bois des *Ombres*; mais n'interrogez point ni les brises éoliennes, ni les échos de ces lieux, ils gardent leurs silencieux secrets, et nulle part quelques ruines orgueilleuses ou légendaires n'apparaîtront sous la mousse ou le lierre.

Semblable à la fleur des champs, Sermoise emprunte tous ses attraits dans la nature; pour le chroniqueur amant du pittoresque c'est peu de chose, pour l'archéologue ce n'est rien.

Après tout, la plus belle commune du monde ne saurait donner que ce qu'elle a.

Bientôt, prolongée jusqu'au quai de Loire, la place du duc Charles de Gonzague va voir tomber les derniers habitacles qui, comme un écran, lui masquent l'aspect magnifique des deux rives du fleuve.

Bientôt, affectant les graduations et les redans d'un immense cirque, le coteau de Sermoise offrira son riant amphithéâtre.

Alors, plus d'un touriste demandera sans doute : Quel est ce manoir qui, là-bas, à l'horizon, détache ses grands toits ardoisés sur les vertes frondaisons de la forêt? — On lui répondra : — C'est le château de Sermoise.

Peut-être aussi demandera-t-il qu'est-ce que Sermoise?

C'est à cette question qu'à titre de bon voisinage, nous nous proposons de répondre tant bien que mal.

Pour ce faire, nous puiserons nos documents dans ce grand et avare cartulaire qui se nomme *PASSIM*, et qui, pareil à la

sibylle, ne livre ses secrets que sur des feuilles détachées et éparses.

Nous nous souviendrons aussi que l'histoire locale ne se compose point uniquement de millésimes et de quelques lignes pleines de sécheresse.

Arrivant le premier, nous avons le mince avantage de ne point être exposé à tomber dans trop de redites ; mais, il faut bien l'avouer humblement, plus de ronces que de violettes nous sont réservées à travers ces buissons qu'il nous a fallu battre pour mener à telle fin que possible notre patiente entreprise. *Habent sua fata libelli.*

ARGUMENTATION.

L'institution de la paroisse de Sermoise remonte à la fin du neuvième siècle, c'est-à-dire à cette époque où la rude féodalité, soit par octroi, soit par force, érigeait son pouvoir seigneurial. Nous avons lieu de croire que dès-lors cette contrée fut divisée par les Carlovingiens en quatre fiefs principaux, ayant chacun sa justice particulière, savoir :

1° SERMOISE, que d'anciennes chartes désignent sous les noms de *Sarmasia*, *Sermasa*, *Sermaisia*, *Sarmasa*, *Sar-maïze*, *de Sermaciis*, *de Sermatiis*.

2° CHEVIGNY, primitivement *Sauvigny*, *Salvinacum*, *Calviniacum*, *Chevigicum*, et enfin *Chevigniacum-versus-Sarmasiam*, pour le distinguer d'avec beaucoup d'autres localités qui portent le même nom.

3° PULLI, *Puli*, *Puliacum*, *Epuliacum*, *Polly*, *Puilly*, aujourd'hui *Peuilly*.

4° BOIS, *Boscum*, *Boium*, *Boia*. Le nom a complètement disparu et l'assiette de ce fief serait bien difficile à topographier.

Par la suite, la justice de Chevigny se trouva réunie à celle de Sermoise ; de même il arriva que la justice de Bois fut annexée à celle de Peuilly.

Les noms de Sermoise et de Pulli prévalurent comme dénominations seigneuriales ; c'était la conséquence de la charte de 1389 dont nous aurons à parler, en vertu de laquelle SERMOISE dut relever du Bourbonnais et Pulli du Nivernais.

Puis il advint que toutes ces terres passèrent dans la même main, et le détenteur prit alors plus volontiers le titre de seigneur de Sermoise, par le motif que cette qualification impliquant le siège nominal de la paroisse, il s'y rattachait naturellement préséance et notoriété.

Chroniqueur fidèle, mais indépendant, nous déclarons en toute franchise que, dans le travail que nous offrons, nous n'avons point voulu nous soumettre à la sécheresse d'une nomenclature de statistique, ni accepter les limites d'un programme ministériel ; mais comme avant tout, pour arriver à coordonner les diverses parties d'une œuvre quelconque, il faut chercher quelque méthode, nous donnerons aux diverses parties de notre récit les titres suivants : *Sermasia vetus*, — Justice, — Assiette topographique, — Paroissiage, — Eglise, — le Château, — le Bourg, — Boys, — Pulli, — Busson, — Villebourse, — la Tuilerie, — les Bourgeois de la ville, — Seigneurs de Sermoise, — Girard de Chevenon, — La Chasseigne, — Villaine, — Chantelot', — Girard de Vannes, — Choiseul, — Apport, — Appendice, — 15 août 1779.

SERMASIA VETUS.

La recherche des étymologies aspire chaque jour à se constituer en science positive ; elle réclame son admission dans l'étude générale de la philologie ; comme la botanique, elle essaye de formuler ses systèmes, ses classifications.

Elle admet en principe que l'application de certains noms à certaines localités, n'est point due exclusivement à l'effet du caprice ou hasard ; parmi les genres, elle signale notamment les noms empruntés à la constitution naturelle du sol, à raison des diverses essences d'arbres qui s'y trouvent implan-

tés, et les noms dérivant des noms d'hommes, qui eux-mêmes ont pu tirer leur *nomen* ou *cognomen* de leur pays d'origine.

Sans doute, c'est en obéissant à ce dernier système que quelques archéologues ont répété que notre *Sermasia* avait emprunté son ethnique aux Sarmates.

Nous avons le regret de ne point partager leur opinion, et nous aimons mieux accepter la leçon naturelle que vont nous offrir les étymologistes *forestiers*.

Si la sixième légion, partant avec Aurélien pour la conquête de la Perse, chantait :

Nous avons tué mille, mille
Mille Francs, mille Sarmates ;

Si les Sarmates, ou plutôt les Sauramates, après avoir, pendant une longue période d'années, fourni un nombreux tribut de gladiateurs aux cirques de Rome et de l'Italie, finirent par prendre part aux invasions du cinquième siècle ;

Si l'on trouve *Augustodunum* obéissant à un chef qui prend le titre de *Prefectus sermatorum gentilium* ?

Doit-on en conclure pour un besoin étymologique que quelque barbare *impius miles* parti des rives de la Vistule ou du Tanaïs, soit venu prendre possession du territoire *Sermasia*, qui aurait ainsi perpétué son nom d'origine étrangère ?

Nous ne saurions accepter ces conjectures historiques ; nous préférons croire que la contrée qui nous intéresse a dû emprunter sa désignation nominative tout simplement à l'essence des arbres qui croissent encore dans son antique forêt.

Dans notre langue d'oïl, on dit Bouloi ou Bouloise, pour indiquer un lieu planté de boules, c'est-à-dire de bouleaux.

On dit Ormoi, Ormoie et Ormoise pour indiquer un lieu où verdissent les ormes.

Méloï et Méloise provient de mélïer, nom attribué vulgairement au néflïer.

N'est-il point permis d'en conclure que Charmoi ou Charmoise, c'est-à-dire Sermoise (1), a emprunté son nom au charme qui abonde dans sa forêt ?

On ne nous dira point sans doute
Qu'il ait changé beaucoup en route ?

Surtout, quand nous savons avec Guy-Coquille (p. 338) que dans notre dialecte on prononce volontiers *s* au lieu de *ch*.

Nous trouvons dans les romans de *la Rose*, *charmoie* pour *charme*, arbre (2).

Dans certaines lettres-patentes datées de 1658, qui érigeaient en comté la baronnie de Druy, le roy déclare que cette seigneurie tire son nom des anciens druides. Nous n'avons ni la volonté ni l'autorité du grand roi pour affirmer l'étymologie que nous donnons à Sermoise ; mais nous ferons observer que dans son étendue paroissiale il existait quatre autres fiefs ou arrière-fiefs qui semblent avoir pris leur dénomination à une source identique à celle que nous indiquons.

C'est d'abord CHEVIGNY ou SALVIGNY, qui veut dire saulaie ;

Busson, *Busso*, qui doit signifier buisson ;

Bois, *Boscum*,

Et enfin PULLI, *Pullium*, *Puliacum*, que Ducange traduit par *silva-cædua*, bois-taillis.

Il faudrait donc constater que, pour désigner les divisions de son territoire, la contrée de Sermoise s'est complu à demander des appellations aux végétaux arborescents.

(1) Les noms de Sermoise, Charmoi ou Sermages sont assez communs ; on les retrouve dans la Nièvre, dans l'Aisne, dans la Marne et dans Seine-et-Oise. Nous doutons que les Sarmates aient passé dans tous ces lieux.

(2) Auguste Sceler et Brachet, dans leur *Dictionnaire de l'étymologie de langue française*, font dériver le mot charmoie de charme, charne, *carpinus*, et *carnus* par abréviation.



Sous le prétexte que le petit territoire qui a nom Sermoise se trouve rapproché du confluent de la Loire et de l'Allier, nous ne saurions nous livrer à de longues dissertations sur la topographie gauloise.

Nous ne rechercherons point si les Boïens, avant leur émigration, ont occupé la contrée comprise entre les deux fleuves, et si, devenu Eduen, ce pays fut précisément celui qui fut assigné et *restitué* par César aux Boïens de la Norique.

Hélas ! nous savons trop que cette région dite *inter amnes* n'a jamais été complètement individualisée, et que, comme conséquence la fugitive *Gergovia* ou *Gorgobina*, n'a pas encore trouvé son point fixe sur la carte des Gaules.

Sermoise peut donc être compris dans ce *pagus gentilicus* qui offre cela d'extraordinaire que tandis que toutes les régions voisines de l'autre côté de l'Allier et de la Loire, avant le quatrième siècle, avaient accepté l'Évangile, lui seul demeura dans l'idolâtrie jusqu'au sixième siècle, époque à laquelle saint Patrice vint évangéliser la contrée (1).

Nous avons déjà eu occasion de dire (2) que le fleuve de Loire avait été accepté dans les premiers siècles comme limite naturelle et historique.

Sur la rive droite s'étendait la Nivernie, et la rive gauche fit partie du diocèse *administratif et ecclésiastique* d'Autun, jusqu'au moment où, sous Clovis, fut institué le diocèse de Nevers.

La Nivernie et son comté parvinrent à franchir la rive gauche, sur laquelle s'exerçait déjà le pouvoir épiscopal, *ecclesia Nevernensis*.

Le plus ancien chartier que conservait la Chambre des

(1) *Histoire de Jules César*, par Napoléon III.

(2) *Le Châtel de Bois-Rogerain*. (*Bulletin de la Société nivernaise*, année 1881.)

comptes mentionnait que Mgr le Comte tient en fié du roy, de toute ancienneté, le droit dict *le fil de l'eau* (1).

La Loire se trouvait donc être la propriété du comte.

Or, comme nous verrons plus loin qu'aux détroits de Sermoise et de Chevenon, la moitié du fil de l'eau appartenait aux seigneurs de ces lieux, nous en concluons que l'inféodation de Sermoise au comté fut le résultat d'une concession ou possession suzeraine qui doit remonter à une époque fort reculée.

Les sires de Bourbon ont constamment appliqué leurs puissance et richesses à l'agrandissement de leur maison. C'est par ce motif que nous les trouvons guerroyant entre Loire et Allier avec Landry, comte de Nevers, et combattant avec Guillaume 1^{er}, autre Comte, qui parvenait victorieusement à délivrer le seigneur de Montigny, retenu prisonnier.

Ces compétitions, basées sur le droit ou la force, finissaient par s'amortir pour un temps.

Enfin arriva le mariage du fils d'Archambaud VI (1228) avec Yolande, nièce de Hugues de Châtillon; il s'ensuivit que le Nivernais et le Bourbonnais se trouvèrent un moment réunis dans les mains d'Agnès de Bourbon et de Eudes, fils du duc de Bourgogne,

Cette dernière alliance, et surtout les questions dotales, ont dû faciliter et motiver bien des transactions et bien des mutations de territoire.

Nous supposons donc que c'est à cette époque que Sermoise passa pour partie dans la sirie de Bourbon.

Quoi qu'il en soit, les limites du pays qui, en 1329, prit le nom de duché de Bourbonnais, et les limites de la comté de Nivernais suscitèrent dès avant et depuis des contestations qui durèrent bien des années.

C'est dire que les prétentions respectives des deux puissants

(1) *Droits féodaux sur la Loire.* (Bulletin de la Société nivernaise, année 1867.)

seigneurs voisins ne reposaient point sur des titres *fermes et estables*.

Aussi, en 1293, le roi Philippe donnait-il mission à Étienne de Champlitte et à Simon de La Salle, de prendre information sur les différends qui s'étaient élevés entre le comte de Nevers et le comte de Clermont, oncle du roi, à cause de l'hommage qui pouvait être dû au comte de Nevers sur le territoire de Bourbon.

Une autre lettre du même roi était adressée à Robert de Corneto, clerc, et à Pierre de Sarginis, chevalier, pour s'enquérir sur le même fait, et notamment pour savoir si AMPHY et SERMOISE étaient du comté de Nevers (1294).

L'année d'après, le roi *mandait* à son très-cher oncle le comte de Clermont, pour rendre hommage au comte de Nevers, *selon que ses prédécesseurs avaient coutume de le rendre*.

Or, précisément Robert, comte d'Artois, et Agnès de Bourbon, sa femme, avaient rendu en 1282 l'hommage qui faisait l'objet de la contestation.

Le mandement du roi fut-il exécuté par le très-cher oncle ? Nous l'ignorons. Il est probable qu'il donna lieu à des protestations : au treizième siècle, est-ce que le baron sire de Bourbon ne se reconnaissait point vassal de nos comtes ? Est-ce qu'il ne promettait point ses services *envers tous hommes, excepté le roi* ?

C'était l'éternel réveil de l'ancienne querelle qui avait forcé Landherik (Landry) de Nevers à faire la guerre au deuxième Archambaud de Bourbon, entre Loire et Allier. Il y était toujours facile de soulever des conflits au sujet « d'aucuns fiefs, justices, souverainetez, domaines et ressorts, estant des confins et mettes desdits pais de Nivernois et de Bourbonnois.

» Après une longue durée et prolixité de comptes, riotes, débats et procès, il intervint enfin en 1389 un accord entre Pelipe, filz de roy de France, duc de Bourgoigne, ayant le gouvernement de son aîné fils, Jean de Bourgoigne, conte

de Nevers, *d'une part*, et Loïs, duc de Bourbonnois, *d'autre part.* »

Cet accord avait pour but de régler, par commissaires diligents, tous les débats mus entre eux, avec pouvoir de laisser et bailler à l'un ou à l'autre : ce que mieux serait séant et profitable, faire recompensation, et fixer les limitations esdits pays.

Les commissaires respectèrent les limites anciennes, et par suite :

SERMOISE demeura de Bourbonnais en fief et souveraineté (1) ;

PULLI demeura du fief, ressort et souveraineté de Nivernais.

Le titre original fut dûment revêtu du scel des puissants duc de Bourgogne et duc de Bourbonnais, *in cera rubra et duplicata cauda.*

Sermoise releva alors de la châteltenie bouronnaise de Sagonne,

Et Pulli releva de la châteltenie nivernaise de Château-neuf-sur-Allier.

Le libellé du compromis si bien scellé n'avait pu prévoir bien des difficultés qui devaient incomber à une paroisse qui se trouvait avoir ainsi son quartier nivernais et son quartier bourbonnais

Déjà en 1410 les sergents du comte se trouvaient obligés de faire sommation aux habitants de Sermoise d'avoir à ouvrir de corvées aux fossés du Rivage, à quoi ceux-ci répondaient : « Nous sommes Bourbonnais. »

Puis en 1477, Sagonne appelait à son tour les habitants de Sermoise pour les contraindre à faire guet et garde au château ; à quoi ils répondaient : « Nous sommes Nivernais. »

Et Dreux-Cotignon, licencié, recevait 40 sols tournois de la ville pour aller, dans l'intérêt de Sermoise, à Sagonne, où

(1) Asmpy figurait aussi dans cet accord comme devant faire partie du Bourbonnais.

se trouvait le seigneur Charles d'Amboise, premier du nom.

C'était peu que Sagonne réclamât les habitants de Sermoise pour défendre son château ; en 1508 ils étaient appelés :

« A l'effet de faire le guect à Molins, combien qu'ils fussent guestables de Nevers. »

Le bailliage de Saint-Pierre fut saisi de la question, et les droits du comte furent encore confirmés.

Il y eut aussi la bienheureuse gabelle de Nivernois, qui prétendit exercer son monopole sur Sermoise et Imphy. Le bailliage de Saint-Pierre ne fut point consulté ; mais il intervint des lettres-royaulx qui déclarèrent en 1470 que les habitants de ces deux seigneuries étant du ressort du Bourbonnais, se trouvaient par suite déchargés de la gabelle de laquelle on voulait les y mettre.

A cette époque la Chambre des comptes était instituée, et MM. les Chambriers, ainsi au surplus qu'ils en étaient tenus par serment, s'appliquaient en toutes choses à faire le prouffit de Mgr le comte de Nevers et de Rethel, lequel avait précisément reçu du roi les aydes du grenier à sel en Nivernais (1467).

JUSTICE.

Dans les archives du comté de Sagonne⁽¹⁾, dont relevait Sermoise en plein fief, il se trouve un titre qui énumère le nombre des vassaux qui sont tenus de faire foi et hommage au seigneur suzerain.

Dans cette nomenclature, Sermoise figure en première ligne avec le titre de Baronnie (?).

Nous n'avons rencontré aucun seigneur qui prît la qualité de baron de Sermoise. Ce titre ne fût certainement point tombé en désuétude pour peu qu'il ait dû exister.

Nous supposons que dans l'extrait du cartulaire de Sagonne qui nous est passé sous les yeux, le mot *baronnie* a été

(1) Archives du Cher, fonds de Châteauneuf-sur-Cher.

employé pour désigner un fief ancien et d'une certaine importance. Nous allons voir que la justice de Sermoise n'avait droit qu'à trois fourches patibulaires, tandis que les quatre piliers symbolisaient la justice baronniale.

Voici l'énumération des droits qui afféraient aux seigneurs du lieu :

Droits honorifiques, prééminence, devoirs et autres, *ainsi que d'avoir signes patibulaires à trois piliers* ;

Droit de pouvoir mettre et instituer : bailli, lieutenant-juge, notaire, procureur, greffier, prévôt, sergent ;

Droit de voirie, droit de corvée, suivant la coutume de Bourbonnais qui est que tous les habitants doivent trois corvées l'an, avec bœufs, chevaux et charrettes, ceux qui en ont, et à bras, ceux qui n'ont ni bœufs ni chevaux ;

Plus deux boisseaux d'avoine, *mesure de Sagonne*, valant trois boisseaux de Nevers, sur ceux ayant bétail ;

Droit de langue sur toutes les bêtes tuées sur l'étendue de la justice ;

Droit d'aunage, poids et mesures, sur chaque boisseau marqué.

Est dû audit seigneur, le premier boisseau de blé qui sera mesuré avec ledit boisseau, et le premier vin mesuré au pot.

En outre, sur chacune pièce de vin qui est vendue en détail, soit à table, soit au pot, est due une pinte.

Plus le jour de Saint-Antoine, droit de prendre à Saint-Antoine la moitié de l'aide des étaux et boutiques de ceux qui exposent marchandises en vente, soit merciers ou autres ; l'autre moitié appartenant à MM. du Chapitre Saint-Cyr ;

Plus le droit de pêcher dans la moitié de la rivière de Loire, suivant les limites de la justice ;

Plus le droit de dîme, blés, vins, chanvre, pois, légumes, et généralement toutes dîmes vertes et charnage qui est de un sur treize sur les veaux et les agneaux ;

Plus le droit de banalité sur les sujets de la justice qui sont

obligés de moudre au moulin banal, *lorsqu'il* en aura été construit un *suffisant* pour le public.

Enfin, le seigneur avait sur la rivière ce droit d'épaves que Montesquieu déclarait être *summa injuria*, quand ses épaves advenaient pour cause de naufrage.

Nous ne devons point omettre que les mariniers pêchant dans le détroit de Sermoise étaient tenus de présenter à Mgr le Comte de Nevers les deux premières aloses provenant de leur pêche, et les deux secondes à M. de Sermoise.

Tels étaient alors ces droits féodaux qu'en langage coutumier il était convenu d'appeler « les beaux droits du seigneur, utiles ou honorifiques. »

Leur énumération est précise, et nous sommes dûment avertis que pour le passage *de ripa ad ripam*, de Sermoise à Saint-Eloi, le seigneur de Sermoise ne se trouvait point dans l'obligation de tenir bac ou sentine pour la commodité des voyageurs ; mais que c'était là une faculté qu'il s'était réservé d'exercer selon son bon plaisir.

Nous ferons remarquer que la coutume de Bourbonnois, à laquelle était subordonnée la justice de Sermoise, était généralement moins rigoureuse que celle de Nivernais. Ce fut là sans doute un des motifs qui contribuèrent à l'accroissement rapide de la province de Bourbonnais ; nous avons, en effet, rencontré plusieurs chartes d'affranchissement provoquées par ce fait, que beaucoup d'hommes et sujets nivernais s'en allaient demeurer en l'autre pays, pour être exemptés de la main-morte qui pesait sur eux.

Quant aux fiefs nobles, ils ne devaient au fief dominant que la bouche et les mains, tandis que dans la coutume de Nivernais, toutes et quantes fois qu'aucune chose mouvant en fief d'aucun seigneur était en autrui main, le quint et le requint étaient dus à Monseigneur. « Ce qui est bien dur » disait notre judicieux Guy-Coquille, qui, nonobstant, ne faillait point à ajouter « mais la loi est telle ! »

Dans la paroisse de Sermoise, il suffisait donc de transporter sa demeure du village de Peuilly en celui de

Sermoise, pour se soustraire aux conséquences rigoureuses de la main-morte.

Au nombre des droits utiles qui afféraient à la seigneurie de Sermoise nous trouvons qu'il était dû :

I.

Par chaque mutation d'abbesse des Bénédictines de Nevers, deux sols six deniers.

II.

Par le prieur de l'abbaye de Saint-Martin, la directe de deux deniers de cens, pour la fête de saint Maurice.

III.

Par les curés de Saint-Genest et de Saint-Sauveur, chacun quatre deniers, pour chaque mutation de curé.

IV.

Enfin Messieurs de la cathédrale de Saint-Cyr étaient tenus à un service solennel à la mort de chacun des seigneur ou dame de Sermoise.

Le droit à cet office funéraire avait été accordé en 1773, en échange de la permission concédée par le seigneur de mettre bourdelage sur certains héritages de la censive de Sermoise, que le Chapitre avait reconnu autrefois tenir à terrier.

La redevance due par chacun des quatre curés de Saint-Genest avait une même origine.

Bien que souvent ravivés par de nouvelles reconnaissances, tous ces droits seigneuriaux si fortement établis ne pouvaient néanmoins se soustraire aux commutations que les siècles apportent sans cesse parmi les hommes et les choses.

ASSIETTE TOPOGRAPHIQUE.

Au temps passé, pour franchir la Loire du côté de Nevers, on rencontrait, — quand par fortune ils n'étaient point

rompus par les grandes eaux ou par les glaces, — un premier pont qui aboutissait à un îlot ou terre-plein, puis un second pont à la suite, nommé le pont de Notre-Dame.

Enfin, un peu plus loin, à l'endroit où en rayonnant venaient aboutir les chemins de Saint-Antoine, du Bec-d'Allier (rive gauche) et de Sermoise, il existait un troisième pont appelé le pont de l'Official. Ce nom lui avait été donné parce qu'il avait été construit par les soins de Pierre Reignier, grand archidiacre et official de Nevers (1483).

Arrivé là, on se trouvait déjà sur le territoire de la paroisse de Sermoise.

Limité d'un côté par le fleuve, de l'autre côté par l'ancienne voie dite du Bourbonnais, ce territoire s'étendait vers l'orient, en formant une espèce de triangle qui avait pour base la ligne séparative d'avec la paroisse de Chevenon.

Le val présentait un sol bien tourmenté; les diverses parties dont il était composé prenaient des désignations appropriées à leur changement naturel. Nous y trouvons : îles, îlots, mottes, *graverins*, butiaux, chaumes, pâtureaux, oseraies, champbonage, gours, crots, noues, combes.

Ces dénominations passagères étaient subordonnées au caprice des habitants et à celui de la rivière; peu à peu la main opiniâtre de l'homme a fini par rendre tous ces terrains cultivables et fertiles. Mais telle est la force des traditions, qu'aujourd'hui on persiste encore à désigner sous le nom *des Sables* ou de *chaumes de Loire*, les terrains qui constituent le long faubourg *Saint-Antoine*.

En approchant de la ville, la Loire se divisait en deux cours distincts. L'un d'eux était désigné sous le nom de *vieille Loire* : c'est celui qui baignait Sermoise.

Guy-Coquille, qui ne se gênait pas pour attribuer à des causes purement atmosphériques l'inconstance périodique de la rivière, ajoutait qu'elle se signalait par ses inondations, et qu'elle apportait aux riverains de grandes incommodités.

Tour à tour, les flots comblaient les ravins ou formaient

ces excavations profondes dont quelques-unes ont perpétué leur nom.

Nous retrouvons ainsi les crots de Chevigny, de la Frette, du Four, de la Justice, le crot Senaut et le crot Châtie-Vache.

Aussi, pour qu'il n'y eût point lieu à surprise, le tabellion chargé de rédiger le contrat de vente ou d'accense de quelques-uns de ces terrains limitrophes de la vieille Loire, prenait-il soin de mentionner que « lesdits terrains étaient soumis à la visite de la rivière ».

Les annales du duché nous apprennent qu'au-delà des ponts, les chemins étaient le plus souvent impraticables, et qu'au temps des grandes eaux, la ville avait été dans la nécessité d'entretenir une sentine (barque) destinée à aller quérir et reconduire les voyageurs et les habitants des paroisses voisines.

Pour avoir droit à l'usancé de cette sentine, la paroisse de Sermoise s'était imposée à une redevance en orge.

En 1606, cette redevance se trouva amortie par le fait de l'établissement d'une levée longue de 530 toises qui, partant de l'extrémité du pont, allait se terminer à la croix de Saint-Antoine.

*
* *

Nous avons dit que nous négligerions tout ce qui peut intéresser la statistique industrielle ou agricole ; nous pouvons néanmoins appliquer en particulier à Sermoise ce que notre Guy-Coquille disait du Nivernais en général.

C'est à savoir : « que le naturel de la contrée est de soy fort commode pour fournir aux habitants tout ce qui est nécessaire en bons bleds, pascaige pour le bétail, tant au couvert des bois qu'ès prairies qui s'y trouvent.

» Que la Loire qui l'arrose est abondante en poissons tant naturels en icelle qu'en poissons de mer, comme aloses et lamproies.

» Quant aux saumons, disait notre vieil historien, il y a

trente ans de ça qu'ils s'en sont allés, effarouchés par la présence des mulets qui ont commencé à s'y repaître en grand nombre. »

En abandonnant les rives de Sermoise, le poisson à la chaire rosée, si prompt à s'effaroucher, avait laissé au moins comme un lointain souvenir de son passage en donnant son nom à un îlot qui verdoyait près de la Loire. Cet îlot s'appelait l'île des Saumons, *Salmonum insula*.

Plus tard le nom se trouva transmuté en celui de *Salomon*.

On ne s'attendait guère à voir dans cette affaire le glorieux fils de David.

PAROISSIAGE.

L'institution du paroissiage de Sermoise remonte à une époque très-reculée. La charte qui aurait pu en transmettre la date ne nous est point parvenue.

La *Statistique monumentale* précise l'année 888; le *Tableau synoptique de l'Histoire du Nivernais* indique une date antérieure de quelques années.

Nous ferons observer que saint Jérôme, évêque de Nevers, ayant demandé à Charlemagne la restitution des biens qui avaient été enlevés à l'église Saint-Sauveur, obtint des concessions qui lui permirent de doter à nouveau ladite église en y instituant un prieuré (795-815). Les paroisses de Cougny, de Sermoise, d'Aglan et de Gimouille formèrent la première couronne de Saint-Sauveur.

Il est donc permis de faire remonter au commencement du neuvième siècle l'érection de la paroisse de Sermoise.

Lorsque Challuy, qui tout d'abord avait été donné au Chapitre par Atton et son frère Tédalgrin, l'un et l'autre évêques de Nevers, fut érigé en paroisse (903), ce fut aux dépens du territoire paroissial de Gimouille et de Sermoise. La charte constitutive de l'érection stipule précisément à titre d'indemnité, que le curé de Challuy devra payer le jour

de Saint-Maurice trois sous de cens annuel au curé de Sermoise.

Il existe aussi plusieurs chartes libellées sous l'épiscopat de Francon (894) (1) qui font mention de l'église de Sermoise, et il est suffisamment établi qu'avant d'être adjointe à Saint-Sauveur, la paroisse dépendait du Chapitre.

Le prieuré de Saint-Sauveur créé par saint Jérôme fut ensuite donné à l'abbé de Cluny par Hugues de Champallement; mais le droit de collation à la cure de Sermoise ne fut point sans doute compris immédiatement dans la donation, puisqu'il existe une bulle du pape Lucius (1182) qui affirme au Chapitre de l'église de Nevers le privilège de nomination à la cure de Sermoise (2).

Il intervint plus tard quelques nouveaux arrangements, et nous trouvons dans les plus anciens pouillés que Saint-Maurice de Sermoise était à la collation du prieur de Saint-Sauveur, en même temps que celui-ci était à la nomination de l'abbé de Cluny :

*Abbatis Cluniacensis, prioratus S. Salvatoris Nivern.
Prioris S. Salvatoris cura de Sermaisia.*

La paroisse de Sermoise fut ensuite comprise dans l'archiprêtré de Saint-Pierre-le-Moûtier. Elle était imposée à une redevance annuelle de xxv solidos au profit de l'évêque; antérieurement elle ne devait que xx solidos, *secundum scripta archidiaconi*.

En 1286, la quête presbitérale qui s'opérait de *bienno* fut le *bienno* s'élevait à lxxi solidos.

(1) Le *Nivernais* attribue à Francon l'établissement de l'église de Challuy, et désigne cet évêque comme successeur de Atton et de Tédalgrin. C'est là une erreur : Francon est le trente-quatrième évêque de Nevers, Atton est le trente-cinquième, et Tédalgrin fut le vingt-septième.

(2) *Gallia christiana*.

Elle était répartie entre les paroissiens de cette époque dont voici quelques noms :

Regnaudus Rodani, Martinus de Amblevallis, Guiotus Roclani, Baro de Campo, Morelli de Campo, Stephanus Piglox, Dictus Jaloux, Regnaudus Choet, Johannes Amblart.....

Aucune de ces familles n'a perpétué son nom dans la paroisse. Le plus fort imposé était *Regnaudus Rodani*.

En 1295, nous trouvons un insoumis, *Theobaldus Dictus Frebertz*, qui est condamné à cinq sous d'amende, comme ayant fait défaut à la convocation du plaid ou mail épiscopal : *placitum maleti in crastino anni novi*, c'est-à-dire le lendemain de Pâques (1).

ÉGLISE.

Après trente-huit ans de délaissement révolutionnaire, l'église de Saint-Maurice de Sermoise a été réparée et rendue au culte en 1831. L'édifice est orienté. La porte principale, à plein cintre, était accostée de deux colonnettes qui n'ont point été rétablies. Nous avons retrouvé hors de la paroisse les chapiteaux qui les surmontaient. Ils offrent des entrelacs mêlés à des feuilles végétales ; ils sont anglés de petites têtes humaines. L'exécution de ces *têtes-plates* est toute primitive, et atteste l'époque où la main du *tailleur des images* n'était propre qu'aux ornements géométriques ou végétales.

Au pourtour, on ne distingue plus cette litre qui avait été peinte après le décès de M. de Vannes, seigneur du lieu, et qu'on retrouve encore blasonnée dans l'église de Jaugenay, avec trois roses d'or, un croissant et un cœur de gueules.

La nef, le chœur et les chapelles latérales ne présentent plus aucun vestige de l'époque romane qui primitivement caractérisait le monument.

(1) *Bulletin de la Société nivernaise* (juin 1869).

Il est aujourd'hui en parfait état de propreté et d'entretien. Le plâtre qui recouvre les parois est d'une entière blancheur; elles semblent n'attendre plus qu'une tenture en papier, me disait un jour un humoriste, qui ajoutait : « C'est pourtant de l'Italie, pays des arts et de la foi, que nous sont arrivés tous ces artistes en sulfate de chaux que l'on devrait chasser du temple. »

Néanmoins l'archéologue s'arrêtera avec complaisance devant un délicieux baptistère en pierre d'Apremont que la Révolution et les badigeonneurs ont respecté.

Ces curieux fonts baptismaux, à forme polygonale, avec piscine et couvercle armaturé de verticelles, ne se rencontrent plus que dans quelques rares églises de nos campagnes.

Ceux de Sermoise datent du commencement du seizième siècle.

La cuve en est octogonale; sur l'un des côtés se prolonge un pédicule rectangulaire. Le socle et le couronnement supérieur se détachent en diverses moulures profondes ou saillantes.

La face antérieure du pédicule offre un blason qui n'a jamais été sculpté; il était sans doute destiné à recevoir les armoiries du donateur. Les panneaux latéraux sont ornés d'une rosace à nervures contournées.

Les faces de l'octogone sont sculptées avec soin et présentent des arcatures légères dont les retombées s'appuient sur des culs-de-lampe engagés dans les arêtes.

Le sommet d'une de ces arcatures en accolade supporte l'agneau symbolique avec le *labarum*.

Au-dessous de l'un des arcs se trouvent, en caractère gothique, les lettres A et M (*Ave Maria*). Sous un autre arc, ressort en relief le monogramme du Christ très-gentiment entrelacé. Nous l'indiquons comme spécimen aux ornementistes.

C'est devant ces fonts baptismaux que, le 7 mai 1709, officia Mgr Bargedé, évêque de Nevers, pour suppléer aux

cérémonies du baptême de Madelaine-Xavière, fille de Jacques Girard, seigneur de Sermoise.

Cette cuve baptismale s'ouvrait encore le 21 septembre 1764 pour offrir ses eaux saintes à une enfant du château dont le front devait ceindre un jour la couronne de duchesse....

Mais pénétrons dans le clocher. Grâce à Dieu et à une sage économie, sa partie basse a échappé à tous revêtements de plâtre ou de chaux. On peut donc y reconnaître les substructions que le temps et peut-être l'incendie ont rubéfiées.

Voici d'abord une jolie baie ouvrant en pavillon, ses claveaux taillés en biais; voilà une porte qui se dissimule dans la muraille, laissant néanmoins apercevoir ses oreillons et son linteau en retrait et mitriforme. Ça et là, quelques pierres de grand appareil signalent la lettre G gravée en cinq cassures, et présentent comme un millésime, les stries ou hachures diagonales formées par le large taillant de l'ouvrier du onzième siècle, dont le nom commençait par un G.

En 1792, le clocher de Sermoise possédait deux cloches; l'une d'elles avait été donnée par Charlotte-Ferdinande de Choiseul, à l'époque de son mariage avec le comte de Sérent. L'achat de cette cloche et les frais de son somptueux baptême dépassèrent la somme de dix mille francs.

Puis il arriva un décret de la Convention qui prescrivait aux communes de ne garder qu'une seule cloche; alors, par patriotisme sans doute, on ne laissa à Saint-Maurice que la plus petite des deux cloches. C'est celle qui existe encore.

Elle date de 1537 et porte en lettres gothiques l'inscription suivante :

† IHS . MA . LAN MILVCXXXVII IE FVS FAITTE.
S. MAVRICII . S . BARBARA ORATE PRO NOBIS (1).

(1) Mgr de La Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, qui aimait les archéologues, nous disait un jour que dans la liturgie il n'avait rien trouvé de relatif à l'influence de sainte Barbe sur les effets de la foudre.

A l'époque où cette cloche fut donnée à Saint-Maurice vivait un seigneur d'Uxeloup, capitaine de cent hommes d'armes pour le service du roi, qui possédait des biens dans la paroisse de Sermoise. Il était de la famille de Fontenay, qui donna onze dignitaires à l'église de Nevers ; il se pré-nommait Barbe.

Tout d'abord nous avons pensé qu'il convenait d'attribuer à ce personnage le don de la cloche et le vocable qui s'y trouve inscrit. Mais nous avons préféré admettre cette autre leçon qui est : que l'acclamation *Sancta Barbara* trouvée fréquemment sur les cloches, était alors d'un usage assez général.

Sainte Barbe était invoquée contre l'effet des tonnerres et des foudres, et au moment de l'orage on sonnait avec confiance surtout la cloche où était inscrit son nom.

Lors du baptême des cloches, dans certains rites on récitait une oraison *pro sancta Barbara*.

Ces usages dévotieux ne prenaient-ils point leur origine dans la légende de l'illustre martyre, qui nous apprend que Dioscore, son père, qui la dénonça comme chrétienne, et le juge Marcien, qui la condamna, furent l'un et l'autre frappés de la foudre comme punition du ciel en courroux ?

Après l'époque de la Révolution, notre pauvre petite cloche demeura fidèlement suspendue au haut du vieux clocher, muette, ou doucement murmurant sur le mode éolien quand elle était effleurée par la brise ou par l'aile des oiseaux de nuit.

Confiant dans son sommeil, elle se réveilla enfin après trente-huit ans de délaissement, et le jour de la mort de Mme de Sérent, la bienfaitrice de son église, elle put faire entendre cette voix plaintive qui pendant trois siècles avait parlé à bien des générations.

L'intérieur de l'église, réparé avec soin, n'offre plus aucune pierre tombale ni aucune inscription murale.

Le cimetière s'étendait autrefois tout autour de l'église. Sur un des contre-forts extérieurs nous avons trouvé, gravée

en petits caractères, l'inscription suivante, qui nous semble être plus philosophique que chrétienne :

CONSPIRANT..... LINTEA CARNIS
IN HOC VARIO STAMINE VITÆ.

Sur un autre contre-fort nous avons lu quelques mots en langue italienne, qui suffisent pour nous rappeler qu'au commencement du dix-septième siècle vivait au village de Pulli un sieur Philippe de Bourdejean dit l'Italien. Peut-être le corps du vieux routier repose-t-il au pied de ce contre-fort.

Il nous souvient aussi d'avoir vu autrefois, gisant dans un coin du clocher, un fragment d'inscription lapidaire qui rappelait que messire Lepiot, curé de la paroisse, avait créé dans son église une fondation à cause de mort. Ce débris d'inscription a disparu, la pieuse fondation n'a point été réalisée.

La prise de possession du curé Lepiot remontait au mois d'avril 1766. C'est dire qu'il était déjà vieux au moment de la Révolution. Pour préserver le reste de ses jours, il ne craignit point de se soumettre à toutes les exigences civiles et civiles de cette époque; il n'eut ni la gloire ni le courage de partager le sort de ses plus proches voisins, les curés de Challuy et de Chevenon.

Un jour on les vit s'embarquer sur les eaux de cette Loire qui baignait leur paroisse... et on ne les vit plus revenir...

Le curé de Sermoise participait aux fêtes civiles du champ de la Fringale !

La porte du jardin du presbytère est surmontée d'une statuette de pierre qui représente une *Mater assumpta* accostée de quatre anges.

Cette œuvre sculpturale provient de l'ancienne église d'Apremont et date du commencement du dix-septième siècle. Sur le socle nous avons reconnu les armoiries de François de Roffignac et de Anne du Plessis, sa femme, seigneur et dame d'Apremont; mais depuis dix-huit ans la pluie a lavé les métaux et les couleurs de leur blason.

LE CHATEAU.

L'auteur des *Bords historiques de la Loire* a écrit : « Sermoise offre à mi-côte un château moderne. » Plus loin il dit : « Sur le sommet de la colline est bâtie cette *ancienne* maison féodale. »

Cependant, afin que nul n'en ignore, la seigneuriale demeure porte inscrite sur une pierre de son soubassement le millésime 1751.

Le château se compose d'un corps principal flanqué de deux pavillons avancés; le tout est commodément distribué et grandement ajouré.

La construction n'offre rien de remarquable pour l'art. L'architecte a promené avec complaisance dans tous les coins et recoins l'angle droit de son équerre.

Si à cette époque les tourelles, les encorbellements, les toits aigus avaient fait leur temps, ne restait-il point encore à mettre en œuvre les bossages, les charmants motifs d'ornementation que le château épiscopal d'Urzy pouvait offrir comme modèle ?

En vérité, le constructeur a trop mis en oubli que moins de cinquante ans auparavant le seigneur de Sermoise avait dû faire foi et hommage à Jules Hardouin Mansart lui-même.

Il entrait dans le goût et le style du dix-huitième siècle que le pied de tout château moderne dût se poser sur une terrasse qui pût servir de promenoir ou de salon d'été.

Il y a donc au château de Sermoise une terrasse qui lui prête un certain air de grandeur et domine les jardins.

L'embellissement de la terrasse nécessitait l'association mythologique du myrte et du laurier, du grenadier et de l'oranger. Sermoise avait donc son *orangerie*.

L'orangerie était devenue l'accessoire indispensable de toutes les nobles demeures. Elle avait presque détrôné le féodal colombier, et semblait remplacer la tour où soulaît estre fait hommage au seigneur.

●

La situation du château et de ses abords avait été merveilleusement choisie, et de la terrasse on apercevait à travers les arbres blanchir le cours sinueux de la Loire. L'œil pouvait tour à tour contempler : en face, les multiples clochers de la cité, s'élevant dans les airs ; à gauche, le promontoire de Marzy ; à droite, les coteaux de Pougues et les montagnes bleuâtres du Morvand.

Les abords de la noble demeure avaient été tracés conformément aux règles transmises par Lenôtre.

Placé sur ce charmant plateau qui pour repoussoir avait le sombre manteau d'une forêt, l'artiste paysagiste avait pu, sans de grands efforts d'imagination, aligner ses avenues, dessiner ses quinconces, faire étoiler ses carrefours et planter ses boulingrins. Prodiguant partout le tilleul allemand, le platane grec, le frêne et le marronnier, il avait su créer ces jardins et ces bosquets que Née de La Rochelle déclarait être de *bon goût*, tout en avouant qu'il ne les avait point visités.

En vérité, le grand bailli du Nivernais, qui avait présidé à tous ces *ajustements* et ordonné tous ces embellissements, pouvait dire à ce territoire privilégié ce que Mme de Savigné avait dit à sa terre de Bretagne : « Je vous fais parc. »

Les anciens seigneurs de Sermoise eurent pendant bien des années leur résidence à Chevigny.

D'après un ancien terrier, cette résidence de *Saulvigny* consistait en un hostel, avec granges, cour et garenne.

Le lapin et le pigeon paraissent avoir toujours été en très-grand honneur dans les cuisines seigneuriales.

Le château actuel de Sermoise n'a pas été construit, comme on peut le supposer, sur les ruines d'un ancien manoir.

Il a été édifié sur une pièce de terre qui s'appelait autrefois la *Ville-Neuve*. Elle avait été acquise par Madeleine de Girard, veuve de Sallonnier d'Argoulais, qui l'avait transmise à son futur héritier, Pierre-Jacques Girard de Vannes, son neveu.

Le bosquet avait été tracé sur une pièce de terre nommée le *Champ-du-Puits*.

Une vaste cour formant un parallélogramme régulier précède le château; elle est entourée en partie, de fossés en cuvette dont les parois de soutènement persistent encore à garder quelques vestiges de charmille que le lierre, cette pieuvre végétale, est parvenue à déplacer.

Ne cherchons plus aujourd'hui le gentil bosquet avec sa fraîcheur et son écho mystérieux. Après un siècle d'existence, sous les coups de la coignée utilitaire, il a vu disparaître ses labyrinthes et ses retraits de verdure; les lilas, les chèvrefeuilles, les cytises aux grappes de safran et les viornes aux globules de neige, tout a été coupé, déraciné et jeté au feu, tout, jusqu'à ce sapin superbe et solitaire qui élevait son front majestueux au-dessus des arbres d'alentour, fier d'avoir été planté par la main de Mlle Marie de Vannes.

Le bosquet est redevenu le *Champ-du-Puits* comme ci-devant; le sol a été restitué à l'industrie agricole! La terre a toute espèce de revendications.

Avant le siècle d'Homère, les *agroicoi* ou colons, psalmodiant en chœur l'invocation à Cérès, disaient :

Toi qui bénis les moissons,
Qui leur donnes la couleur d'or,
Aimable et douce divinité,
Amène avec toi la paix et la richesse (1)...

Nous souhaitons ces bienfaits aux colons du *Champ-du-Puits*; mais, en continuant sur le mode orphique, et sans blesser l'aimable Cérès, nous dirons que les nymphes de l'ancien bocage se sont enfuies en cachant leur visage.

Maintenant que nous avons donné un souvenir au bosquet qui n'est plus, revenons au château ainsi déshérité de son plus gracieux ornement champêtre.

(1) Frédéric Greuzer, *Religion de l'antiquité*.

Incrustée au flanc d'un des pavillons, nous lisons l'inscription qui suit :

SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM.

LE 16 AOUST 1751, CETTE PIERRE A ÉTÉ POSÉE PAR DEMOISELLE
DEMOISELLE MARIE-JEANNE-FRANÇOISE DE DEVANNE ;

FILLIE DE MESSIRE

PIERRE-JACQUES DE GIRARD, SEIGNEUR DE VANNE, DE SERMOISE,
BOISE, PULLI, BUISSON, CHEVIGNY, LES CHAMONS, CHEMINEAUX, SAINT-
PARIZE-LE-CHATEL ET SES DÉPENDANCES, DE VAUCLOUX, DEVAUX,
CHARNOY, LAVAUT DE VERDOUX,
LIEUTENANT DES MARÉCHAUX DE FRANCE, LEUR SUBDÉLÉGUÉ EN NIVERNAIS,
ET DE

DAME MADAME FRANÇOISE DE BEZE DE LA BELOUZE SA MÈRE,
TOUS TROIS PRÉSENTS, QUI DÉSIRENT PLUS QUE LEURS NOMS SOIENT ÉCRITS
AU LIVRE DE VIE QUE SUR CETTE PIERRE PÉRISSABLE.

SAINTE MARIE, MÈRE DE DIEU, SOYEZ LA PROTECTRICE DE CETTE MAISON.

SAINT PIERRE, APOTRE, INTERCÈDE POUR SA CONSERVATION.

SAINTE FRANÇOISE, POUR QUE SES MAÎTRES IMITENT VOS VERTUS.

Au moment de la Révolution, le cadre qui renferme cette inscription avait été prudemment recouvert d'un enduit de ciment.

C'est ainsi que cette intéressante page de pierre a pu être préservée de l'atteinte du marteau égalitaire; il n'y a guère qu'une trentaine d'années que, le hasard l'ayant fait découvrir, elle a été restituée.

Dans son exécution le lapicide a commis plus d'une erreur. Il convient notamment de lire Bois-et-Pulli, au lieu de Boise-Pulli, et Bussou au lieu de Busson.

* *

Le château était terminé en 1753. Sa proximité de la ville et l'affabilité des châtelains en firent bientôt le rendez-vous de la nombreuse noblesse de robe et d'épée qui habitait Nevers et ses environs, surtout quand, après dix longs mois de sollicitations, Girard de Vannes, succédant à Louis de Richerand en qualité de grand bailli, devenait le dépositaire de cette

large épée à fourreau de velours fleurdelysé que, selon le cérémonial, il devait tenir croisée sur ses genoux aux jours solennels de l'assemblée provinciale du Nivernais.

Les joyeuses et brillantes réceptions, les plaisirs de la chasse se succédaient à Sermoise. On y *donnait le bal*, on y faisait de la musique avec Champollion et Gascoing du Chazeau ; on y jouait l'opérette.

Quand l'automne était venu, Mlle Marie de Vannes y oubliait bien vite les réglemens du couvent de l'abbaye de Nevers où elle était pensionnaire, et le *maussade* carnaval qu'on y passait.

Une nouvelle fête annuelle et champêtre y avait été instituée ; et jusqu'au moment de la Révolution, les nobles dames du château se faisaient un agréable devoir de se mêler à la foule et d'ouvrir la danse avec de simples villageois sur la pelouse du bosquet qu'ombrageaient les marronniers.

Bientôt un grand événement remplissait le bienheureux château de joie et d'orgueil légitimes. Mlle Marie de Vannes épousait César de Choiseul qui, dédaignant le titre adjonctif de marquis que lui conférait une de ses terres, ne voulait être que baron, mais baron de Choiseul. Il apportait en dot la promesse d'un office d'ambassadeur.

Longtemps le château de Sermoise conserva le gracieux privilège d'être l'un des plus fréquentés des environs ; nous y voyons arriver successivement les brillants officiers des régiments de Damas, de La Roche-Aymon et du Royal-Piémont.

Nous y retrouvons toute cette honorable noblesse de robe et d'épée qui, dans nos contrées, s'étendait comme un vaste réseau et contractait entre elle de multiples alliances. Nous y voyons en 1753 J.-J. de Bèze de La Belouze, qui était alors au nombre des membres du Parlement de Paris (1)

(1) Nous le trouvons élève au collège de Nevers et remplissant un rôle dans une tragédie écrite en latin, à l'occasion d'une distribution de prix.

exilés à Bourges, et qui venait en famille charmer ses loisirs en apportant quelques nouvelles chansons joyeuses de son ami abbé de L'Atteignant, exilé comme lui.

C'est à Sermoise que se célébrait aussi en grande pompe, le 18 avril 1757, le mariage de Joséphine de Vaux de Buffière, fille du seigneur de Fleury et de La Motte-Farchat, et de défunte Jeanne de Bèze, nièce de Mme de Vannes. Elle épousait Louis Sarraasin de Laval, capitaine au régiment de La Roche-Aymon, qui s'était distingué à la prise de Mahon (1).

*
* *

Un temps approchait qui, dans sa tourmente, devait emporter toutes ces joies, toutes ces somptuosités, en effaçant jusqu'à ces souvenirs que nous rétablissons à grand'peine.

Après avoir pendant vingt ans représenté la monarchie près la cour de Turin, le baron de Choiseul dut un jour résigner ses hautes fonctions.

Il s'en revint alors se réfugier dans son château de Sermoise, sans songer à quitter la France.

Le ci-devant haut et puissant seigneur se résignait stoïquement aux exigences du nouvel état des choses.

Il avait de bonne grâce livré sur réquisition les chevaux de son écurie; seul un âne lui était resté.

C'était là la monture qu'avait adopté celui qui avait été patron de Notre-Dame d'Autun, commandeur de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare, et ambassadeur près le roi de Sardaigne, Chypre et Jérusalem.

Il nous a été raconté que lorsqu'il se rendait de Sermoise à son hôtel de Nevers (2) et qu'il traversait l'extrémité du pont, où stationnait journellement quelque groupe de mariniérs, il accueillait avec une fine bonhomie les propos goguenards que les bons patriotes se plaisaient à lui lancer.

(1) Archives du château de Sermoise.

(2) Situé rue du Sort.

— Citoyen César, disait l'un, tu portes un beau nom, mais tu es porté par une bien vilaine bête.

— Ce n'est pas la faute à mon âne, répondait-il, si j'ai les jambes par trop longues.

— Citoyen Choiseul, disait un autre, nous projetons d'aller couper du bois dans la forêt.

— Allez, mes enfants, vous me ferez plaisir.

— Citoyen ci-devant, nous allons ce soir pêcher dans les gours de Sermoise.

— Allez, allez, mes amis; vous voilà exempts d'apporter au château la première alose et la première lamproie. Je regrette d'être ainsi privé d'y recevoir votre corporation avec quelque générosité.

— Citoyen de Sermoise, ajoutait un autre marinier, nous ferons une station dans ta maison-*galeuse*.

— Vous avez là assurément un droit d'entrée, répondait l'ancien diplomate.

*
* *

Rentrons dans l'intérieur du château dont nous nous étions éloigné un instant.

Les appartements offrent encore le même ameublement qui existait au siècle dernier; cependant quelques objets d'art assez précieux ont été dispersés.

Nous ne retrouvons plus les belles copies de deux tableaux du Poussin, représentant l'un la vierge Marie, l'autre la Vierge, l'Enfant-Jésus et saint Joseph.

Nous rechercherions en vain la *Résurrection du Christ* par Santerre, et un *Saint Pierre pénitent*.

Ces tableaux avaient été légués en 1731 par le marquis d'Espeuilles à sa tante Madeleine de Girard, veuve Sallonnier d'Argoulais, qui les avait transmis à son héritier Jacques de Vannes, seigneur de Sermoise.

Un seul tableau n'a pas été enlevé, parce qu'il était solidement fixé au trumeau de la cheminée du salon. Il repré-

sente deux vestales entretenant le feu sacré qui brûle sur l'autel. Son exécution révèle la main d'un artiste de talent.

Dans un coin du salon, posé sur une console qu'on appelait autrefois un *pied doré*, se voit le buste du duc de Choiseul, l'habile ministre de Louis XV, qui parvint à conclure le *Pacte de Famille* et qui termina la guerre de sept ans (1).

Avec son sourire affable et spirituel, avec ses yeux bleus et expressifs, il est là à Sermoise, comme il devait être à Chanteloup, ce glorieux exilé de la cour qui, au dire du chevalier de Boufflers, recevait tant de visites,

Qu'il fallût que l'on rappelât
Pour que Paris se repeuplât.

A défaut de tableaux nous trouvons au moins dans les divers appartements du château des tentures peintes sur toile et des tapisseries qui sont dignes d'attirer les regards des curieux.

Le salon est complètement tendu de toiles peintes ; elles représentent UNE FÊTE AU VILLAGE.

Les personnages sont de grandeur naturelle. Au son de la vielle, voici des villageois et villageoises qui, à cœur joie, comme sur la septième tapisserie de la *Satire Ménippée*, se livrent à la danse.

Près des groupes se promène gravement un marchand portant sur un éventaire des aiguilles, des rosettes, des rubans et autres affiquets. Il est coiffé d'un bonnet d'astrologue.

Plus loin, un marchand de gaufres prépare ses légères friandises.

La lanterne magique mérite que nous nous arrétions un moment devant elle.

(1) César-Gabriel comte de Choiseul avait été créé duc de Praslin. Il devint ministre des affaires étrangères, comme l'avait été son cousin Étienne-François duc de Choiseul. Il mourut en 1785.

Arlequin, monté sur des tréteaux, promet merveille aux curieux, et débite au public ce que notre langue si riche appelle aujourd'hui un boniment.

Au premier plan, au pied de l'estrade, le peintre réaliste a figuré un gros marmot vu de dos. La mère de l'enfant lui relève son dernier vêtement; à demi courbé, il s'apprête à donner aux spectateurs une exhibition qui n'entraîne point dans le programme. La maman, à l'air riarquois, semble répéter : « Lanterne magique, pièces curieuses. »

Plus loin, à l'écart, un mystérieux chiromancien révèle la bonne aventure à deux grandes fillettes qui ont au moins la beauté du diable.

O les aimables peintres que ceux du dix-huitième siècle, si féconds en *fêtes galantes* et en *amusements champêtres* !

*
* *

La salle à manger est tendue de toiles peintes en grisailles violacées.

Elles représentent des animaux sauvages attaqués et poursuivis par des molosses. Le sujet est hardiment mouvementé.

Si nous faisons un inventaire régulier, nous dirions que dans cette salle à manger on y trouve encore des pièces de faïence de Nevers bien dignes de figurer au musée du palais Ducal.

*
* *

Les dessus de porte, selon la mode du temps, offrent invariablement les quatre saisons de l'année. C'était alors un thème pictural presque obligatoire pour l'exécution duquel le peintre s'ingéniait à apporter mille variantes fantaisistes.

Nous citerons entre autres un *Hiver* et un *Été*.

Une bergère un peu camargo va s'aventurer sur la glace; son berger à genou lui attache le patin.

Un moissonneur vient de faire sortir du milieu des blés

toute une nichée de perdreaux; accourues à sa voix, des moissonneuses s'évertuent à arrêter les fugitifs oiseaux très-effarouchés.

Ce sujet, plein d'une charmante naïveté, est digne d'avoir été emprunté à quelque œuvre de Boucher.

*
* *

De curieuses et anciennes tapisseries ornent encore quelques appartements du château. Nous ne saurions en préciser ni l'origine ni la provenance manufacturière. Nous dirons seulement que, jusqu'au seizième siècle, les textes sacrés ont fourni aux tapissiers les sujets les plus variés et les plus nombreux. A l'époque de la Renaissance, les sujets religieux furent en partie remplacés par des épisodes empruntés à la fable, à l'antiquité, à la mythologie et à l'histoire.

Les plus remarquables que nous ayons à signaler se divisent en deux séries :

La première représente les *Merveilles du Monde*.

La seconde série reproduit quelques phases de la vie biblique du prophète Élie.

Malheureusement l'une et l'autre série sont incomplètes. Pour l'exécution d'une bonne tapisserie, il fallait : le poète qui indiquait le sujet, le peintre qui le traduisait avec son pinceau, et enfin le tapissier qui l'œuvrait avec son aiguille.

Première série.

En fournissant le sujet puisé dans les *Merveilles du Monde*, le poète a dû avoir la même pensée que Lamennais qui a dit que l'architecture était la poésie du monde, des corps et des formes inanimées.

Il s'était donc proposé de produire la *glorification* des architectes et des statuaires qui ont mis leur génie à la création de ces merveilles, en même temps qu'il glorifiait les souverains qui les avaient provoqués.

Les personnages, de grandeur naturelle, figurent tous au premier plan, tandis que leur œuvre immortelle n'occupe que le fond du tableau en perspective.

I.

Nous contemplons les fameuses pyramides avec Chéops ou Chephren, Pharaons de Memphis.

II.

Nous voici à Halicarnasse : Artémise vient visiter les travaux du tombeau qu'elle fait préparer pour Mausole. Elle est accompagnée de ses suivantes, dont l'une tient une coupe et l'autre une aiguière.

Près de la reine, l'ordonnateur de l'œuvre prescrit son commandement aux travailleurs.

III.

Nous voilà à Athènes : un homme est en adoration devant le Jupiter olympien ; une femme dépose aux pieds du dieu une corbeille de fruits.

Périclès, couronné de lauriers, offre une semblable couronne à Phidias, l'Homère de la sculpture.

IV.

Le dernier panneau représente le colosse de Rhodes avec le mythologique navire qui passe à pleines voiles entre ses jambes.

Une reine, la tête ceinte de lauriers, tient un livre d'une main, et de l'autre des palmes qu'elle va offrir à Thalès et à Charès, qui avaient su fondre et dresser le colossal Apollon d'airain qu'un tremblement de terre devait renverser un demi-siècle après.

Deuxième série.

Les sujets bibliques que nous offrent les tapisseries sont empruntés au troisième Livre des Rois, chapitre XIX.

Leur interprétation est facilitée par des cartouches qui contiennent des citations en latin.

Nous les donnons tout d'abord textuellement, avec la traduction que nous avons demandée à une Bible ancienne.

I.

ABCONDERE IN TORTEM
TE CARITH EX QUO LIBES
CORVISQUE PERCEPI
VT PAS(C)AT TE.

La parole de Dieu fut portée à Élie : *Retire-toi d'icy et va en Orient, et te cache au torrent de Carith, lequel est entre le Jordain, et là tu boiras du torrent. J'ai commandé aux corbeaux qu'ils te nourrissent.*

II.

ALTERIA TVA DEXTRVXERVNT
PROPHTAS OCCIDERVNT ET
TE RELICTE EGO SOL.

La parole de Dieu luy fut fayte, et luy dit : *Que fais-tu Élie? — Il répondit : Les enfants d'Israël ont détruit tes autels et ont occis par l'épée tes prophètes, et je suis délaissé seul; ils cherchent mon âme pour me l'ôter.*

III.

SVRGE COMEDE
GRANDIS ENIM TIBI
SVPER EST VIA
RESTAT.

Élie se coucha et s'endormit à l'ombre du genèvre; voici l'ange du Seigneur qui lui dit : Lève-toi et mange, car il te reste un grand chemin.

Le prophète Élie est le principal personnage de ces trois tableaux.

I.

Il est assis près du torrent; deux colombes apparaissent apportant l'une du pain et de la chair, et l'autre une bouteille d'eau.

L'artiste a cru devoir transformer en blanches colombes les noirs corbeaux du texte biblique.

Autour du prophète se voient les nombreux animaux du désert, qui semblent vivre entre eux parfaitement en paix.

Au loin se dressent l'autel de Baal, et l'autel élevé par Élie, où brûle le feu céleste; un homme est en fuite, un de ces faux prophètes sans doute, que le peuple voulait massacrer.

II.

Élie, toujours dans le désert d'Horeb, a demandé au Seigneur de lui retirer son âme; il s'endort, et trouve à son réveil un gâteau cuit et une bouteille d'eau.

III.

Élie est couché à l'ombre du genévrier; près de lui l'ange apparaît, tenant à la main une branche de palmier.

Le fond du tableau est orné de verdure, d'oiseaux, d'animaux de diverses espèces; un lion emporte sa proie; un arbre est chargé de jolis fruits rouges. Aux pieds du prophète on voit le vase et le pain qu'apportaient les corbeaux *dès le matin et semblablement en vespre*.

Il n'entre pas dans notre notice locale d'étudier ces tapisseries sous le rapport de l'art; elles comportent pourtant un sérieux intérêt. Il est évident que celles qui empruntent leur sujet aux textes sacrés sont autrement anciennes que celles qui glorifient l'archéologie.

*
**

Le château de Sermoise devint momentanément, en 1815, la résidence d'un état-major du corps d'armée qui, tout d'abord, ne devait occuper que la rive droite de la Loire.

Nous interrogeons un jour un vieil habitant de la commune sur quelques faits relatifs à cette occupation militaire; le seul souvenir resté encore vivace dans sa mémoire était que les Wurtembergeois avaient complètement vidé les caves du château. — Le vin de la comète !

Sans doute que le bonhomme était de la parenté du vigneron Beauquesne qui, au jour de la fête de Mme la baronne de Choiseul, lui disait :

Rien n'inspire mieux l'allégresse
Qu'abondance d'excellent vin.

On nous a dit aussi que c'est vers 1815 que l'on crut prudent d'enlever du château les archives les plus précieuses qui s'y trouvaient déposées; et les chroniqueurs, qui ont toujours tant de regrets à soupirer, attendront en vain qu'elles reviennent de leur émigration inconnue.

LE BOURG.

Le bourg de Sermoise possède çà et là quelques habitacles qui ont conservé leur bonne physionomie des siècles derniers, et le touriste s'arrête volontiers devant ces portes qu'un auvent assombrit en protégeant l'escalier de pierre qui rampe contre le mur.

Une de ces maisons est remarquable par sa bonne conservation; elle date du seizième siècle et n'a point subi l'outrage d'une réfection moderne.

La pièce principale offre ses poutrelles carrées et rapprochées, sa vaste cheminée à nervures, sa fenêtre croisillonnée, avec banquettes de pierre dans l'embrasure.

Dans l'âtre d'une autre cheminée il existe une belle taque de fonte armoirée. L'écu est sommé d'un timbre; le fond d'azur est chargé de deux *colombes* volant de profil en chef et d'un lion armé et lampassé en pointe. Il est accompagné de cette devise allégorique :

MANSUETVDO FEROCIAM
SVPERAT.

Était-ce là un blason fantaisiste de quelque membre de la famille *Des Colons*? Nous n'osons le supposer.

La maison que nous décrivons a été construite par un membre de la famille des Marion de Nevers.

Nous y trouvons graffité sur la pierre du perron le nom de JEHAN MARION, suivi du millésime 1597. Nous présumons que ce Jean Marion est le même que le secrétaire-argentier des duc et duchesse de Nevers, frère de Simon, qui devint baron de Druy.

De la famille des Marion, l'immeuble passa à Charles ou Guillaume Vaillant, l'un et l'autre échevins de Nevers.

Nous avons dit que les seigneurs de Sermoise avaient droit à toutes sortes de dîmes; ils avaient donc leur grange dîmeresse.

Or, cette grange était précisément située « à cousté de la maison qui fust Marion et Vaillant (1) ». Elle a conservé quelques vestiges de sa seigneuriale destination.

En face se trouvait la vigne du château.

Au *Crot-de-Chevigny* il existe de bien vieilles maisons; peut-être parmi elles se trouverait encore l'hostel de Jehan Mithier de Savigny, qui pendant deux jours hébergea les compagnons de la ville de Nevers que les échevins avaient envoyés pescher au ruau de Savigny, afin d'en prendre la possession et saisine, malgré l'opposition de Mme de Pacy (Hélieette Girard, dame de Chevenon et Sermoise) — août 1437...

(1) Archives de la préfecture.

A l'entrée de la principale avenue qui mène au château, il existe une construction pittoresque, avec promenoir autrefois planté de tilleuls ; c'était là ce que les artistes décorateurs du siècle dernier appelaient une *fabrique*.

Comme les parois extérieures de ce châlet étaient formées de pierres rocailleuses, le vulgaire lui avait infligé le nom peu respectueux de *maison-galeuse* qui persiste encore aujourd'hui.

A l'époque où le baron de Choiseul était ambassadeur auprès de S. M. le roi de Sardaigne, Chypre et Jérusalem, il avait à son service un valet bien découpé et de bonne mine ; il se nommait Maurice. Dans toute la ville de Turin il n'était pas un haiduque, pas un *corridore* qui lui fût comparable.

Un jour Maurice se présente devant Son Excellence : il expose humblement que, depuis dix ans bientôt, il a l'honneur de porter le flambeau devant la litière ou le carrosse de l'ambassade de France, et que pour récompense il sollicite son congé, afin d'allumer pour son propre compte le flambeau de l'hyménée.

A cette requête presque mythologique, le haut et puissant seigneur montra ce qu'il était : il daigna sourire et octroyer la licence qui lui était demandée, puis il ajouta : « Maurice, nous savions apprécier tes services. Comme nous tenons à la conservation et à la propagation de ta race, nous mettons deux conditions au congé que nous t'accordons. Tu devras choisir une femme digne de toi, et tous les enfants mâles qui naîtront de ton union devront demeurer attachés au service de notre maison. — Dans nos terres de Nivernais, à l'entrée du parc de Sermoise, il existe une fabrique ; tu iras l'habiter, nous t'en confions la gardiennerie. »

Maurice accepta avec reconnaissance l'une et l'autre condition. Il se maria. Son union fut des plus prospères... Il en issit sept enfants... tous étaient du sexe féminin.

Ainsi la race de Maurice, tombée en quenouille, ne put fournir ni haiduque ni *corridore*.

La Révolution, au surplus, décrétait l'abolition de ces noms serviles pour ne tolérer que les *officieux*.

Ainsi que les seigneurs du lieu qui avaient droit aux épaves provenant des naufrages, les musées que nous aimons ont droit aussi aux épaves provenant du naufrage des siècles; mais, hélas! jusqu'à ce jour ils ne sauraient guère s'enrichir en demandant quelques restitutions au vieux sol de Sermoise.

La voie romaine qui, vers le quatrième siècle, prit le nom de chemin des Allemands, *via dicta des Alemans* (1), traversait la contrée de Sermoise, passait près de l'église, en se dirigeant vers Plagny.

Précisément, non loin de l'église, à l'angle formé par le chemin de Plagny et celui qui descendait aux noues (nohes) de Pulli, il se trouvait un tertre qui a disparu il y a vingt-cinq ans. Il était composé d'un amoncellement de petites pierres sous lesquelles on découvrit des ossements humains. Il est probable que c'était là cet *acervus lapidum* que les canons d'Hibernie nous désignent comme ayant servi *in primis temporibus* de tombes à nos aïeux les Gallo-Celtes.

Nous avons regretté de n'avoir pu voir ou recueillir les armilles qu'on dit y avoir été rencontrées.

Des vestiges d'anciennes inhumations ont aussi été découverts dans le domaine de Vauvrière(2); mais tout avait disparu avant qu'il fût possible de déterminer l'époque approximative du gisement.

Près de Vauvrière, se trouvait le champ des Pendus. Nous

(1) De Plagny, ce chemin passait par Challuy et arrivait sur la rive droite de l'Allier, en face le château d'Apremont, pour de là se rendre vers *Tinconium*, Sancoins.

A la fin du siècle dernier, il était en si mauvais état que les habitants de Sancoins s'adressèrent à l'évêque de Nevers, afin d'obtenir de M. l'Intendant les réparations nécessaires. Ils disaient que ce chemin devrait plutôt se nommer chemin des Aliments que chemin des Allemands. (Archives de la préfecture.)

(2) Verville, aujourd'hui Vauvrière, *Viridis*, villa, était un petit fief

n'osons pas, en vérité, supposer que l'on ait retrouvé les ossements de quelques malheureux suppliciés.

Il y a exactement trente-un ans, M. B. Giraud faisait pratiquer un silo dans un terrain situé sur le bord du chemin, précisément en face de la cour de Peully. Arrivés à deux mètres de profondeur, les ouvriers mirent à découvert, sous nos yeux, les fragments d'un grand vase qui remontait à cette époque dont parle Platon, où l'homme primitif s'ingénia à fabriquer des vases de terre séchés au soleil et durcis à la flamme.

Pour prouver au besoin notre assertion, nous avons fidèlement conservé le fond de ce vase *préhistorique*.

Placée si près de ce *Castrum Noviodunum* où César avait établi ses magasins de guerre, la contrée de Sermoise n'offre aucun vestige qui révèle l'époque gallo-romaine.

C'est que son sol a bien des fois été soumis à plus d'un bouleversement; et nous savons qu'en 1430, alors que Nevers se tenait fortement barricadé et fortifié, le pays d'alentour était rempli de troupes ennemies qui ravageaient tout le pays jusqu'aux portes de la cité.

BOYS.

La seigneurie de Boys, *de Bosco*, possédait son petit manoir; il était situé au lieu dit actuellement le Petit-Peuilly, et qui, au siècle dernier, s'appelait bourgeoisement le domaine Hardy, du nom de ses propriétaires.

relevant de Chevigny. Il appartenait en 1495 à Simon Le Breton, fils d'Antoine, conseiller à la cour du comte.

Avant 1693, un sieur Guerry avait légué ses biens de Sermoise au couvent de la Visitation.

En 1731, Jeanne de Girard de Vannes, sœur du seigneur de Sermoise, était religieuse au même couvent.

C'est là, nous le supposons, l'origine, en partie, de la propriété du domaine de Vauvrière qui appartient aujourd'hui aux sœurs de la Visitation de Nevers. Ce domaine s'appelle aussi le domaine des Religieuses.

Une porte surbaissée, avec arc en accolade, une large cheminée mordorée par la fumée, une fenêtre à croisillons à gorge, un petit cadran solaire tracé sur la pierre, et dont les heures n'ont plus d'ombre, voilà ce qui reste de l'époque seigneuriale.

L'époque bourgeoise nous offre une vaste porte de grange à plein cintre. Sur une pierre de l'entablement sont grafités les noms qui suivent : la Résolu, la Mignione, la Chapi, la Baré, la Revevey. Voilà une épigraphie murale vraiment agricole; elle servait en 1768 à constater que les bonnes génisses du domaine susnommé promettaient une parturition à date certaine.

De toute ancienneté le dîme de Boys se partageait entre le seigneur de Sermoise et le prieur de Saint-Étienne.

Nous ignorons à quelle époque l'exercice de la justice afférant à ce fief se trouva annexé à la justice de Pulli. Cette unification a sans doute été la conséquence de la charte de 1389 plus haut relatée.

En 1558, le seigneur de Chevenon, qui possédait Sermoise, Pulli et Boys, vit frapper ce dernier fief de saisie féodale pour hommage non fait.

Quelques années après, le même seigneur aliénait et démembrait une partie de la seigneurie de Boys, en faisant réserve de ses droits de justice, et encore sous la charge de divers cens dont le principal était stipulé amortissable.

Boys devenait dès-lors un domaine roturier.

Il appartenait, au commencement du dix-septième siècle, à un ami de maître Adam Billault et du prieur de Saincaize, c'est-à-dire à Jean Marceau qui, au dire de la légende,

Scavait beaucoup de raretés
Et surtout les antiquités.

« et qui, pour la science et la mémoire, l'eût emporté sur l'illustrissime cardinal du Perron (1). »

(1) *Légende de Saincaize*, par de Berthier.

Après lui, le domaine passa à François Marceau, qui le transmit à Catherine Marceau, sa fille, épouse de François Hardy (1), bourgeois de Nevers, par suite d'un partage intervenu entre elle et autre Jean Marceau, son frère, conseiller-secrétaire au bailliage de Nevers.

Le domaine Hardy fut ensuite vendu à Guillaume Vaillant et à Claire Née, sa femme, moyennant 4,000 livres, indépendamment des redevances dues au seigneur de Sermoise, à l'hôtel Saint-Didier, à Saint-Étienne, à la sacristie de Saint-Cyr et enfin à l'abbesse de Nevers.

Bien que tombé en roture, l'ancien fief de Boys ne perdit point son nom primordial, auquel se trouvaient attachés des droits féodaux et coutumiers, et, jusqu'à la Révolution, les seigneurs de Sermoise ne laissaient de prendre le titre de seigneurs de Boys et de Pulli, et quelquefois de Boys-de-Pulli, qui est la mauvaise leçon.

PULLI.

La justice de Pulli était distincte de celle de Sermoise : l'une relevait de Nivernais et l'autre de Bourbonnais.

Les affaires judiciaires de Sermoise avaient pour ressort la châtellenie de Sagonne et la sénéchaussée de Moulins.

Pulli ressortissait à la châtellenie de Châteauneuf-sur-Allier et au bailliage et pairie de Nevers.

Le territoire de Pulli était séparé de celui de Sermoise par le ruisseau de Vindé, qui chemine en creusant la prairie, sans se douter que son nom impliquait autrefois un *droict de maintenue*, en prescrivant de *n'aller point au-delà : Vendere* (Ducange).

Après avoir reçu dans son cours les eaux d'une fontaine

(1) Il était fils de Jacques Hardy, l'un des recteurs de l'hôpital en 1603. La famille Hardy compte parmi ses membres dom Robert Hardy, né à Nevers en 1621, qui devint prieur du chapitre de Saint-Denis, près Paris, et de Saint-Ouën de Rouen.

située non loin de l'hostel de Pulli, le ruisseau traversait un vaste étang.

Un ancien terrier nous apprend que parfois le ruisseau et la fontaine de Vindé se trouvaient noyés par les eaux de l'étang qui refluaient.

Aujourd'hui l'étang est desséché, le ruisseau n'a plus crainte de se voir *noyé*, mais il n'est point assuré contre les ardeurs de l'été qui le peuvent *brûler*.

Pauvre petit ruisseau qu'un tronc de saule abaissé sur sa rive suffit à franchir, il ne se souvient plus que, semblable aux grands fleuves géographiques, il a servi, lui aussi, à délimiter deux provinces. Après avoir souterrainement traversé un grand chemin et le canal qui côtoie la Loire, il reparait tout-à-coup clair et murmurant pour s'en aller vers Saint-Anthoine-lez-Nevers, où il ne retrouve plus le vieux pont séculaire dict *Messire-Regnault* ou *Rignaud*. Le génie moderne l'a transformé en un ponceau qui a glorieusement son numéro d'ordre administratif. Messire-Regnault n'est plus qu'un chiffre.

C'est à partir des hautes chaussées de l'étang de Pulli que commençait cette plaine qui était désignée sous le nom de Champagne, *Campania de Puliaco*. Nous aurons occasion d'en parler plus loin.

Le nom de Pulli (1) se trouve relaté dans plusieurs chartes bien dispersées, mais que l'on aime encore à signaler; c'est faire hommage à ce qui est d'ancienneté : *Ad antiquitatem revertimini*.

Le cartulaire du couvent de Fontmorigny, dont la reliure a résisté à demi contre l'incendie qui dévora les archives de Bourges il y a vingt ans, peut encore nous apprendre que

(1) *Territorium de Puliayo*, 1282; *Puliacum*, 1283-1296; *Epuliacum*, 1333; Puly, hostel de Pulys, Polli, Pulli, aujourd'hui Peuilly.

Par opposition au nom de Petit-Peuilly donné par désignation au domaine Hardy, notre bien affectionné comte de Soultrait a donné le nom de Grand-Peuilly à l'ancien fief dont nous parlons.

Belone de Puli, épouse de David Bardelin, vendait à Pierre Brunehaume, clerc, une pièce de terre qu'elle tenait de son père, laquelle pièce de terre, appelée le Champ-Poissière (1), était attenante à d'autres terres sur lesquelles *Perollus de Turmello* (Perrin de Turmel, bourreau de Nevers) exerçait sa censive.

Nous voyons aussi que ce même Brunehaume, au moment de sa mort, léguait à l'abbaye de Fontmorigny trois pièces de terre qu'il avait acquises de Belbne de Puli. En créant son anniversaire, il voulait qu'à « toujoursmais » il fût entretenu devant les degrés du dortoir du couvent, une lampe qui brûlerait toutes les nuits.

Les chanoines de Saint-Cyr possédaient, soit individuellement, soit en communauté, plusieurs héritages et droits divers dans la paroisse de Sermoise.

Nous signalerons une charte de l'an 1283 (2), par laquelle *Johanna et Yolandis filiae defuncti D. Regnaudi Gaudoe Barberii* (chirurgien) *quondam civis Nivernensis* cédait à vénérable et discrète personne *Gaufrido de Insula*, chanoine, moyennant douze livres, une pièce de terre sise en la paroisse de Sermoise, au territoire des Chamorins, près du chemin qui va de *Puliaco ad putheum de Plagny*.

Disons de suite que le puits dont il est question existe encore, par la raison fort simple que ce *putheum* est une fontaine d'eau vive dont on a soin d'entretenir le petit mur qui l'entoure; il est situé à l'entre-croisement des deux rues qui limitent le pourpris de l'ancien hostel seigneurial de Plagny.

Nous possédons un titre notulaire daté de 1373, sous le scel de Jehan Desmoulins, alors archidiacre de Decize. Il en appert que *Dionisius Rosseli de Puliaco* faisait vendition à Jehan, fils de Guillaume Dauveau, *quamdam peciam terræ sitam juxta ruam dictam Alemand in territorio Puliaco*.

(1) *Champoissier* (champ dans lequel on a le droit d'envoyer des bestiaux après l'enlèvement de la récolte).

(2) Communication de M. l'abbé Boutillier.

Il faut en tirer la conséquence qu'à cette date le fief de Pulli n'était pas encore arrivé entre les mains du seigneur de Sermoise, puisque Denis Roussel en était détenteur.

Pulli et Boys formaient une agglomération d'habitants qui, en 1525, étaient décimés par la contagion, et alors deux gardiens avaient été placés à la porte de Loire pour empêcher d'entrer en ville « ceux du village de Puli et lieux circonvoisins où l'on se mourait de la peste ».

De haute ancienneté les seigneurs de Sermoise se trouvèrent possesseurs des fiefs de Boys et de Pulli.

Il n'y a donc point lieu de les mentionner ici nominativement.

Au commencement du dix-septième siècle, un des seigneurs de Sermoise aliéna la terre de Pulli, mais il se réserva, avec quelques redevances censitaires, les droits de justice et d'investiture.

Nous supposons que cette aliénation eut lieu au profit de Guillaume Vaillant, fils du notaire de l'évêché, et qui devint en 1679 échevin de Nevers et capitaine de la milice.

Guillaume Vaillant laissa Pulli à Gabriel, son fils, bourgeois de Nevers, qui prit le titre de sieur de Pulli.

En 1758 nous voyons Jacques de Saulieu, chevalier, seigneur de la Chomonnerie, capitaine au régiment de Navarre, demander l'investiture au seigneur de Sermoise, au nom de ses enfants issus de son mariage avec N. Brisson.

En 1764 Pulli appartenait à Casset de Verville et à Dollet de Saulieu, son beau-frère.

Après eux, nous rencontrons François de Saulieu de Soulangy, capitaine au régiment de Limousin, et Marie-Victoire de Prisye, sa femme, qui, en 1784, remplissent les mêmes devoirs dus au fief suzerain.

De Saulieu ayant émigré, la vente de ses biens fut ordonnée, le 19 mai 1791, au nom de la nation. Sa femme, qui avait des droits dotaux à exercer, fit opposition, mais malheureusement elle ne put justifier de la résidence de son mari, et la justice eut son cours.



La justice de Pulli s'étendait jusqu'à Saint-Anthoine; une borne était placée à l'endroit du pont Maître-Regnault. C'est là que commençait le dîme foncier dit de Pulli, auquel avaient droit indivisément les prieurs de Saint-Étienne et de Saint-Sauveur, le chapitre de Saint-Cyr, le curé de Challuy et le seigneur de Sermoise.

Ce dîme était d'une gerbe sur treize, d'un agneau et d'un veau sur treize. Ces droits étaient presque toujours accensés, ce qui évitait les difficultés qui auraient pu être provoquées par l'exercice d'un tel fractionnement.

Les tenanciers et laboureurs, ayant feu et lieu dans cette partie de la paroisse, étaient assez nombreux; plusieurs avaient le droit de *champoissier*, et encore un droit d'usage dans les nohes de Pulli; mais ils étaient tenus envers le seigneur du lieu de délivrer un demi-boisseau d'avoine par chaque joug de bœufs.

Ces droits étaient légalement reconnus en 1580 par-devant M^e Gilles Dyen, notaire à Nevers, lequel s'était exprès transporté devant la porte de l'église de Saint-Anthoine.

En 1429, noble Jean de Favardin, damoiseau, demeurant à Nevers, et Jeanne de Maintenant, sa femme, vendaient à Perrin Meslier l'osche du Corbier, justice de Pulli. Serait-ce de cette ouche que provenait le maillet de corbier qu'en 1415 Étienne Boutart amenait de Pulli pour estre mis à l'engin à battre les aiguilles (pieux) servant aux culées du pont de Nevers alors en reconstruction (1) ?

Nous avons dit qu'à partir de l'étang de Pulli commençait cette plaine qui se nommait la Champagne-de-Pulli et qui s'étendait au-delà du grand chemin du Bourbonnais.

C'est dans cette *campania*, en deçà, que les sportsmen nivernais ont établi un champ de course.

C'est dans cette plaine, au-delà, qu'à l'époque de la

(1) Archives municipales.

Révolution la commune de Nevers avait établi son *Champ-de-Mars*.

Voici un épisode mémorable qui s'y passait en l'an II et qui nous a été raconté par un témoin oculaire :

La Convention avait successivement envoyé dans la Nièvre les représentants Goyre, dit La Planche, et Forestier ; mais leur administration souleva tant d'opposition et de plaintes sérieuses, qu'ils durent être l'un et l'autre relevés de leurs fonctions.

A son tour le citoyen Fouché fut délégué pour administrer le département.

Le nouveau représentant arriva donc dans le ci-devant duché de Nivernais, investi de pouvoirs bien autrement étendus que ceux qu'il eut à exercer plus tard dans son glorieux duché d'Otrante.

Il apparut tout d'abord aux yeux de la population comme un dieu de la paix descendu sur la terre (1), et qui arrivait pour y faire refleurir la bienveillance, la justice et l'humanité.

Déjà, comme un témoignage de sa sympathie envers ses administrés, il daignait donner le nom de *Nièvre* à sa fille qui venait de naître à Nevers.

Aux Grecs, il fallait des jeux olympiques et aux Empereurs romains, les spectacles du cirque ; à Fouché il fallait des fêtes civiques et populaires.

Il fit donc annoncer une grande solennité qui devait avoir lieu au Champ-de-Mars. — Les citoyens étaient convoqués à un immense et fraternel banquet.

Le premier jour de la décade de l'an II, dès l'*aurore naissante*, de nombreux véhicules transportant le vin et les

(1) Extrait d'un procès-verbal de dénonciation contre Fouché. (Bibliothèque de Nevers.)

Fouché ne tint guère ses promesses. Il abolit le culte, fit inscrire sur la porte de chaque cimetière : *La mort est un sommeil éternel*. Il promettait de faire bonne justice des prêtres mis en prison. (Auto-graphe entre nos mains.)

victuailles, avaient franchi le pont de Loire pour se rendre en l'enceinte désignée ; les agapes que se promettait le populaire nivernais devaient surpasser les festins que le fils d'Agrippine aimait à offrir au peuple romain....

Fouché, hautement empanaché et largement ceinturé, présidait à la fête ; sa main agitant une légère baguette en signe de commandement.

Et tandis que sous les *voûtes de la nature* et devant l'autel de la Patrie, de longs discours se débitaient avec emphase, le peuple arrivait, arrivait encore :

Tandis qu'au pied de l'autel de l'hyménée, avant ou après divorce, il était procédé à des mariages dits républicains, le peuple arrivait, arrivait toujours....

Au nom de la suprême égalité, tous les hameaux circonvoisins étaient accourus pour prendre part au festin patriotique ; l'affluence devint bientôt si considérable que l'ordonnateur comprit bien vite qu'il serait chose impossible que de satisfaire à tant de bouches impatientes.

La circonstance était critique ; son génie lui suggéra un dénoûment héroïque.... Après qu'un roulement de tambour se fût fait entendre, il lève et agite la baguette qu'il tenait à la main et s'écrie : Pille, pille !

Au même instant une cohue avide, inouïe, se pousse, se précipite sur les vivres qui avaient été déposés sur de longues plates-bandes gazonnées ; tout est enlevé et conquis à l'assaut dans une étrange mêlée.

Les plus altérés assiègent les tonneaux de vin défoncés à l'avance ; un marinier s'élance d'un bond par dessus les assiégeants et vient tomber la tête la première dans une des futailles....

Le plus grand nombre des assistants s'en retournèrent sans avoir pu prendre une petite part au festin préparé, et dans son dépit le peuple infligeait au Champ-de-Mars, le nom devenu célèbre de Champ-de-la-Fringale, que le cadastre officiel se charge respectueusement de transmettre à la postérité.

Pourquoi sommes-nous dans la nécessité d'ajouter que le ci-devant curé de Sermoise fut du nombre de ceux qui, ce jour-là, s'approchèrent de l'autel de l'hyménée?... Il avait reçu de Fouché 4,000 livres pour sa dot !

BUSSON — VILLEBOURSE — LA TUILERIE.

De la justice de Pulli relevaient un grand nombre de tènements divers, et notamment deux arrière-fiefs : Busson et VILLEBOURSE.

En 1258, Etienne de Fessard, prenant le titre de *citoyen* de Nevers, comme pour affirmer l'affranchissement octroyé vingt-sept années auparavant par Mahaut de Courtenay, abandonnait par échange à Jean Belin, chapelain de l'autel M. Saint-Gervais et M. Saint-Protais, une pièce de vigne sise à *Buyssso*, paroisse de Sermoise.

En 1263, le chapelain était devenu chanoine. Il acquérait de Acelote, veuve de Robert Pichet, moyennant quatre sous forts de Nevers et deux deniers de cens, les droits que possédait la venderesse dans une pièce de terre et une pièce de vigne situées à Busson qu'elle détenait en franc-allevu (1).

Si les dignitaires de Saint-Cyr savaient apprécier le rendement du clos de Busson, hâtons-nous d'ajouter qu'ils savaient aussi mettre en pratique l'observance si chrétienne de l'aumône ; et nous trouvons en 1326 Jean de Cluny, chantre de la cathédrale, qui lègue par testament une portion de ses biens, *in elemosinam pauperibus de villa de Busso in parochia de SERMOSIA*.

Dans le territoire de Busson se trouvait le champ Chauldron, qui rappelle d'ancienneté la possession du seigneur Arnoul de La Ferté-Chaudron.

(1) On entendait par franc-allevu la taxe qu'un non-noble, possesseur de fief, acquittait tous les vingt ans, ce qui devait représenter le revenu d'une année.

*
**

VILLE-BOURSE, *Villa Bursa*, indique suffisamment que ce fief était soumis à une redevance pécuniaire.

Son territoire comprend le champs *des Mutins*, le bois *des Ombres* et le vallon *de la Demoiselle*.

A cette époque critiquée par Molière, où la plupart des gens avait la démangeaison de quitter le vrai nom de leur père

. et de leur métairie
Se faire dans le monde un nom de seigneurie.

nous rencontrons René Pernin, capitaine des gardes du duc gouverneur de Nivernais, qui allonge son nom de celui de Villebourse, et prend pour blason trois roses de gueules sur fond d'or.

Il n'est point jusqu'à Jean-François Carpentier qui, détenteur d'un arrière-petit fief situé entre Busson (1) et Villebourse, se fasse appeler sieur de la Tuilerie. Il est vrai que, par fortune, il avait pour devise héraldique *Frustra crescit la-trantibus* : « Je grandirai malgré vos cris. » Le blason figurait une lune à son croissant.

En 1496, Jean Maillet, qui exploitait la tuilerie, fournissait sept milliers de tuile pour la couverture de l'hôtel de ville, à raison de 28 sols 4 deniers le mille.

En 1525, Pierre Bergeron, chaultier, fournissait quarante quartauts de chaux pour l'œuvre du boulevard de la Porte-de-la-Barre.

Le 16 novembre 1637, devant Micault, notaire, noble Flamen, apothicaire du roi, devenait acquéreur du lieu de la Tuilerie, qui continue encore aujourd'hui à fabriquer les céramiques indiquées par son nom.

(1) Florimond Esmangard, qui fut président du tribunal de première instance de Gand, devint un instant adjudicataire de Busson, par suite d'une licitation intervenue entre lui et René Le Roy de Chavigny, allié aux Choiseul (8 mai 1811).

Busson, Villebourse, la Tuilerie dépendent présentement de la terre de Sermoise.

Quant au clos de vigne de Jean Belin, il ne forme plus qu'une seule pièce de terre dépendant de Peuilly, sous le nom de champ des *Clous*.

Signalons en passant aux collectionneurs de fossiles, la facile récolte qu'ils pourraient y faire, de ces fossiles qui attirent l'attention par leur forme de *doigt* ou de *fer de flèche*, et qui, par cette raison, sont appelés *belemnites*.

PLAGNY.

Le territoire de Plagny s'étendait sur la paroisse de Challuy, mais son manoir féodal se trouvait dans la paroisse de Sermoise.

En 1285, Simon, doyen du chapitre de Nevers, en était le seigneur et faisait construire une grange et un colombier; il avait avant de mourir affecté 60 sous de rente perpétuelle au profit des chanoines de Saint-Cyr, auxquels ils devaient être distribués aux Quatre-Temps. C'est là l'origine des droits du chapitre sur Plagny.

L'abbaye de Nevers possédait le droit de justice sur Plagny. Comme nous avons déjà vu que le territoire de Sermoise avait appartenu en partie aux seigneurs de La Ferté-Chaudron, — nous trouvons parmi les abbesses de Notre-Dame, Aélis *La Chaudronne* et encore Béatrix de *La Chaudronne* (1266) (1), — nous pouvons supposer, sans crainte de commettre grande erreur, que c'est à la générosité de l'une ou l'autre de ces nobles abbesses que la communauté se trouva en possession de ces droits féodaux.

Quoi qu'il en soit, Alis ou Aalipdis, qui reçut la crosse abbatiale en 1281, faisait huit ans après un traité avec le comte Louis I^{er}, au sujet de l'exercice de cette justice (2).

(1) *Gallia christiana*.

(2) *Titres de Nevers*.

Il était alors convenu que la justice de Plagny demeurerait à l'abbesse pour la faire exercer dans toute son étendue, mais qu'elle ne pourrait faire exécuter à mort ceux qui auraient été condamnés par son prévôt ou son bailli. L'exécution en était réservée au comte.

Au surplus, toutes les exécutions capitales prononcées par les justices ecclésiastiques, devaient bientôt être remises au bras séculier.

Au seizième siècle, Plagny advint à la famille Brisson, *Brissonnia gens* (1), qui fut aussi nombreuse à Nevers que la famille Gascoing.

L'an 1648, Pierre Brisson et sa femme Claude de Bongards étant décédés, Joseph Brisson, sieur de Plagny; Pierre Brisson, bourgeois de Nevers; Joseph Moquot, sieur d'Aignon, avocat en Parlement, et Anne Brisson, sa femme; Guillaume Brisson, sieur du Couteau, et Jeanne Brisson, sa femme, procédaient à partage. Joseph Brisson, en qualité d'aîné, demeurait sieur de Plagny.

Au moment de la Révolution, Plagny appartenait à dame E. Boyau, veuve de Charles Amiral, qui en faisait sa résidence. Accusée de *conspiration*, elle était condamnée à mort le 4 thermidor an II. Son fils avait connu Fouché, il se rend auprès de lui. En le voyant, le conventionnel lui dit : « Tu viens chercher la grâce de ta mère, la voilà... » Il était trop tard, la Révolution avait encore besoin de la tête d'une femme.

LES BOURGEOIS DE LA VILLE.

La proximité de la ville, la fertilité du sol et la riante exposition du coteau avaient, sans nul doute, provoqué, dans le courant du seizième siècle, un morcellement notable du territoire de Sermoise.

Nous rencontrons en effet parmi les tenanciers portion-

(1) Épitaphe. — Église de Saincaize.

naires du sol, un grand nombre de bourgeois de Nevers et particulièrement des conseillers de ville.

Nous voyons tour à tour les Olivier, les Brisson, les Marion, les Vaillant, et Jacques Dubois, et Jacques Bolacre, ou encore les Després, les de Lucenay, les Maintenant, les Flamen, qui successivement viennent demander l'investiture de quelques pièces de terre, soit pour Chevigny, soit pour Pulli, et qui s'empressent d'acquitter cens ou redevances féodales.

Les uns construisent des maisons de plaisance, qui se nomment la *Folie-des-Chaumes* et la *Folie-de-la-Coulmelle*; d'autres, comme les Marion, y bâtissent un véritable hôtel.

La contrée semblait agréer surtout à MM. les apothicaires. Y créèrent-ils des jardins botaniques ? Nous l'ignorons ; mais nous leur devons presque une mention toute particulière, d'autant mieux que nous allons voir bientôt l'art de la poterie en faïence donner la main à la pharmacopée.

Élisabeth Leclerc, veuve de noble Guillaume Flamen, apothicaire et valet de chambre du roi, demeurant à Nevers, acquérait une grange et divers héritages situés à Chevigny.

Son fils, Louis-Marie, qui exerçait les mêmes fonctions, acquérait de Jeanne Collot, opérateur ordinaire du roi *pour la pierre*, demeurant à Paris, une tuilerie et une quartelée de terre sises encore à Chevigny, paroisse de Sermoise.

Philibert Tin, autre apothicaire, possède des terres dans la justice de Sermoise.

En 1601, Guillaume Bernard, même profession, en qualité de tuteur des enfants de Jean Flamen et de Claude Bourgoing, sa femme, reconnaît que divers héritages relèvent du fief de Pulli.

Enfin, le 21 février 1688, Imbert Bardot, maître apothicaire, qui avait succédé à Philippe, son père, est conjoint par mariage dans l'église de Saint-Maurice de Sermoise avec Catherine Custode, fille de défunt Jean Custode, vivant maître faïencier à Nevers, et de Marie Regnault.

Le mariage avait lieu en présence de Michel Custode, frère du conjoint.

Pour plaire aux céramographes, nous ajouterons que c'est encore en l'église de Sermoise que Pierre Bergerat, peintre en faïence, contractait mariage avec Jeanne Courroux le 24 septembre 1748. A cette cérémonie assistait Marie Thonnellier, veuve de Seigne (1), maître en cet art de la faïence qu'un généreux habitant de la commune de Sermoise a naguère tenté, non sans succès, de rétablir, sur des bases artistiques, dans cette ville de Nevers, dont il fut quelque temps le premier magistrat.

Enfin, pour terminer cette nomenclature, rappelons que Augustin Conrade, conseiller et premier médecin de la reine de Pologne, acquittait, entre les mains des dames religieuses de la Visitation de Sainte-Marie de Nevers, le cens annuel de 7 sous et 6 deniers qu'il devait de redevance sur une pièce de terre qu'il possédait dans cette bienheureuse paroisse de Sermoise, dont le sol paraît avoir été tant recherché.

SEIGNEURS DE SERMOISE.

Le plus ancien seigneur ou tenancier de Sermoise dont les chartes nous aient conservé le nom est Simon de Sermoyse (2) qui figure comme témoin appelé par le prieur de La Charité, dans une charte de 1170, par laquelle les religieux de Fontmorigny et ceux de La Charité font accord au sujet de leurs dîmeries limitrophes.

Après Simon, nous trouvons André; celui-ci eut pour fils Rignaud, qui dictait en 1201 ses dispositions dernières.

(1) Vers cette époque, un faïencier de Nevers, nommé Seigne (Claude), était parti du Nivernais pour l'Espagne, afin de travailler de l'art de la faïence, ainsi que d'autres étaient partis pour aller à Rouen, à Montpellier et en Hollande. (Note communiquée par M. C. Davillier.)

(2) Archives du Cher, fol. 57, de *Sermaciis*. — La charte originale porte *Simo de Sermantiis*.

Il voulait que, si la mort venait le surprendre sans enfants, « la maison qui fut à Jean de Saylant (1) retournât à noble seigneur Arnous Chauldron (2), seigneur de la Ferté et de Saint-Patrice.

Nous ne savons rien autre chose, ni sur André, ni sur Rignaud, mais nous sommes porté à croire que ce fut ce Rignaud de Sermoyse qui donna son nom à un petit pont construit sur le grand chemin de Nevers à Saint-Antoine, sous l'arche duquel s'écoulaient le ruisseau de Vindé et quelquefois aussi les eaux vagabondes de la Loire.

Ce pont, nommé le pont Messire-Rignaud, existait encore en 1580. Il était situé tout au bout de la rue dite la Pétiotte, qui aboussait à la porte de Saint-Anthoine-les-Nevers, et faisait séparation de la justice du Bourbonnais, en cousté de la ville, et de la justice du Nivernais, du cousté de l'hôpital de Saint-Anthoine.

♦♦

Dans l'étendue de la paroisse de Sermoise nous ne trouvons aucuns vestiges de châtel ou maison-forte qui indiqueraient à une époque quelconque la résidence des seigneurs du lieu.

Il convient d'en chercher le motif d'abord dans la grande proximité de la ville, où les habitants de Sermoise pouvaient se retrayer en cas de danger, et ensuite dans ce fait, que les seigneurs possédaient dans le voisinage le fier donjon de Chevenon qui devait suffire à leur orgueil et à leur humeur guerrière.

Le *Crot* de Savigny avait bien son petit manoir, comme

(1) Jean de Saylant, paroissien de Saint-Parice-le-Château, tenait encore en 1301, différents biens en fief, d'Isabelle, dame de La Ferté-Chauldron. — Il existe sur les confins de Sermoise, près de Message, un champ qui a gardé le nom de Champ-Chauldron.

(2) Arnous Chauldron fut un des barons qui signèrent la chartre d'affranchissement donnée en 1231 par Mahaut de Courtenay.

Pulli avait son hostel ; mais ce n'étaient là que des villas ou hébergements.

GIRARD DE CHEVENON.

Il est bien difficile de préciser l'époque à laquelle divers fiefs situés dans la paroisse de Sermoise entrèrent dans la maison de Chavanon ou Chevenon.

Nous supposons que dès avant la fin du treizième siècle la seigneurie de Sermoise appartenait à cette famille, puisque Guillaume de Chevenon et Jehan, son fils, cédaient à Nicolas de Poisieux, en 1293, les droits qu'ils percevaient sur la foire du pont de Nevers ; or, nous avons dit que le territoire de ladite seigneurie s'étendait jusqu'à l'entrée du pont de Loire.

Jean succéda à son père. Il mourut vers l'année 1323.

Ses deux fils, Jean, deuxième du nom, et Guillaume, surnommé Bouchard, faisaient foi et hommage au comte de Nevers en 1324 (1).

Leur sœur Jeanne prit alliance dans la maison de Chevigny. Il en résulta que les droits afférant à *Guillome* dit *Bouchard* passèrent à un titre quelconque à Jeannet de Chevigny, qui dut fournir aveu et dénombrement.

Bouchard était mort en 1331. Nous retrouvons en 1352 Guillaume de Chevenon, écuyer, l'ainé, et un autre Guillaume de Chevenon le jeune, qualifié de damoiseau : *Nobilis domicellus dominus de Chevenone de Paciaco hostiarius domini regis* (chambellan du roi).

L'un d'eux était appelé à assister Louis, fils de Hugues Breschard, concurremment avec Humbault de La Porte, Jehan de Vassigny et Jehan de Charenton, seigneur de Trézy, oncle dudit Breschard, dans un accord par lequel Jehan Breschard réglait les droits indivis des père, mère, frères et sœurs, qui pouvaient appartenir à Jeanne de Charenton, mère desdits Jehan et Louis ; cet acte avait lieu en 1361 (2).

(1) *Titres de Nevers* (abbé de Marolles).

(2) La Thaumassière.

Nous arrivons à Jean, seigneur de Chevenon, fils de l'un ou de l'autre Guillaume ; nous le désignerons sous le nom de Jean III. Il était marié en 1371 avec Philiberte de Digoine, et prenait le titre de seigneur de l'Estallier (1) dans un dénombrement qu'il faisait en 1388.

Nous le voyons apparaître encore en 1398 ; il conférait alors procuration à Jean de Fournery et à Jean Morigny, l'un et l'autre chanoines de Nevers, à l'effet de poursuivre le recouvrement de 100 florins de Florence qui lui étaient dus par les héritiers de Jean Breschard.

Le 27 novembre 1405 il assistait à l'installation de Guichard Daulphin, chevalier, baron de La Ferté-Chaudron, lequel, éperons dorés, l'espée ceinte et le faulcon sur le poingt, était reçu comme chanoine en la cathédrale de Nevers.

En 1407, il est qualifié d'écuyer d'écurie du roi, et de conseiller et chambellan du duc de Bourgogne.

En 1414, il est conseiller du comte de Nevers et l'un des préposés pour la *pacification* entre le pays et duché de Bourbonnais et le pays et comté de Nivernais ; il s'ensuivait une entente entre les *deux peuples*, et il était interdit, à l'un comme à l'autre, d'aller faire dommage et injures sur leurs terres respectives.

A Jean III succéda Guillaume de Chevenon, qui épousa Héliette Girard de Pacy. Il fut du nombre des chevaliers nivernais qui trouvèrent la mort à la funeste journée d'Azincourt (1405) en même temps que le comte de Nevers.

Il y a lieu de supposer que Guillaume ne laissa point de postérité et qu'il légua ses biens à sa femme, puisque nous la trouvons, en son privé nom, rendant foi et hommage au comte de Nevers pour l'hostel de Pulli et le châtel de Chavenon.

(1) Lestallier, aujourd'hui l'Atelier, commune de Chevenon. — *Estallier* signifie en vieux français *un lieu planté de pieux enfoncés dans la rivière*.

FAMILLE DES GIRARD DE PACY.

Les seigneuries qui nous intéressent, c'est-à-dire celles qui se trouvaient dans la paroisse de Sermoise, demeurèrent dans la maison des Girard de Pacy depuis 1415 jusqu'à l'année 1602, époque à laquelle Sermoise, Chevigny, Bois et Pulli passèrent par acquisition à la famille de La Chasseigne.

Héliette Girard (1), veuve de Guillaume de Chevenon, faisait en 1464 le transport des terres et seigneurie de Chevenon et *autres*, au profit de son neveu, noble et puissant seigneur Joachim Girard, écuyer, seigneur de Bazolle, conseiller et maître d'hôtel du roi (2). En 1467, il prenait la qualité de seigneur de Saint-Eloi, de Bois et de Pulli. Sa fille épousait Antoine de Rochefort, sire de Châtillon-en-Bazois. Dès 1463, Joachim Girard rendait foi et hommage au comte de Nevers, pour les seigneuries de Bois et Pulli.

En 1456 il était député, en l'absence de Jean de Bar, baron de La Guerche, pour obtenir l'octroi de l'aide que demandait Charles de Bourgogne, comte de Nevers, à l'occasion de son mariage avec Marie d'Albret.

A Joachim succéda Jean Girard; il faisait, en 1469, partie des hommes d'armes reçus aux montres du comte, où il s'était présenté avec sa *lancè garnie de coustilliers et deux archers* (3).

Après Jean nous trouvons Louis Girard, qui part en 1503, avec le ban et l'arrière-ban du pays de Nivernais, pour rendre service à Sa Majesté.

L'année d'avant, 18 mai, il avait reçu mandat de Philibert de La Platière à l'effet d'ériger la seigneurie des Bordes en haute, moyenne et basse justice.

Après Louis apparaît Joachim II, qui épousa en premières

(1) Est-ce cette dame qui écrivait mélancoliquement sur la pierre d'une fenêtre: *A Chavenon trop je demeure ?*

(2) *Histoire des grands officiers de la couronne.*

(3) *Titres de Nevers.*

noces Marie de La Perrière, et en deuxièmes Louise Aubert, veuve de Bertrand de Culant, baron de Châteauneuf-sur-Cher, lequel avait été assassiné le 9 juillet 1529 par Pierre et Jean Sarrazin, habitants de Châteauneuf, à la suite d'une querelle au sujet de la possession d'un morceau de pré.

Vers 1537, Joachim II soutenait un procès intenté par la ville de Nevers contre lui et ses serviteurs, au sujet des méfaits dont les habitants avaient à se plaindre : à cette occasion le procureur du roi avait fait entendre trente-trois témoins devant le présidial de Saint-Pierre-le-Mouëtier.

Nous ne connaissons point l'issue du procès.

Il eut de son premier mariage deux enfants, savoir :

1° François, que nous retrouverons bientôt ;

2° Gilberte Girard, qui devint dame de Saint-Franchis, et fut conjointe par mariage à François de Culant, baron de Châteauneuf, âgé de quatorze ans, et fils du premier mariage de Louise Aubert.

Le contrat était daté du 14 janvier 1532 ; et Gilberte recevait en dot la terre de Saint-Franchis, moitié pour droits maternels et moitié par avancement d'hoirie sur la succession de son père, qui prenait la qualité de seigneur de CHAVENON, SERMAISE, ROIS et PULLY, ainsi que l'écrit La Thaumassière.

Le mariage ne fut pas heureux. Nous laissons la parole à l'historien du Berry :

« Outre, dit-il, que Dieu ne le bénit de la naissance d'aucuns enfants, le seigneur de Châteauneuf eut procès contre sa femme et son beau-frère François de Chavenon, contre lequel il obtint jugement du prévôt des maréchaux de Bourges, le 14 avril 1551, par contumaces. Par ce jugement, François Girard et Jean d'Arcy furent condamnés à avoir la tête tranchée, comme dûment atteints des insidiations, excès, voyes de fait et énormes blessures proditoirement commises en sa personne ; et sa femme condamnée à l'amende hono-

nable, l'audience tenant au bailliage de Châteauneuf, et à perdre sa dot et son douaire. »

Nous ajouterons que la sentence ne fut exécutée qu'en effigie.

La branche de Culant s'éteignait vers 1556, et Châteauneuf était déjà passé dès l'année précédente, et par acquisition, à Claude de L'Aubespine.

François Girard, seigneur de Chevenon, de Sermoise, de Boys et de Pulli, avait hérité de ces seigneuries après la mort de son père, vers 1550.

Il se distingua par la bravoure, la hardiesse et l'intelligence qui sont les vertus de l'homme de guerre.

Il se fit remarquer dans le corps d'armée que dirigeait Ludovic de Gonzagues, sous Henri II. Il fut blessé à la main dans une escarmouche auprès de Thionville, et ne dut son salut qu'à l'habileté avec laquelle il sut manier son cheval.

Il devint bientôt le fléau des calvinistes, et ne tint guère compte de l'édit de 1562 qui leur permettait de s'assembler.

Après avoir éprouvé un échec devant La Charité, il s'en revint en demandant passage pour ses troupes par la ville de Nevers. Le seigneur d'Achun, qui en commandait une partie, fut forcé de loger hors des murs, dans le faubourg de Sainte-Valière et de Coulanges.

Trois jours après, on accordait à ses hommes de passer par Nevers, par bande de dix, pour se rendre à Chevenon.

Dans ces circonstances, la ville se trouva mise en frais, qu'elle ne put recouvrer qu'en partie, malgré les nombreuses requêtes adressées au roi.

Enfin, après une existence féconde en événements de toutes sortes, François Girard décédait en 1588, et transmettait à Louis Girard les terres de Sermoise.

Louis Girard, deuxième du nom, vivait encore en 1593, et délaissait à Paul Girard, son fils, les seigneuries de Sermoise et Pulli. Celui-ci les vendait en 1602 à Philibert de La Chasseigne.

LA CHASSEIGNE.

La famille de La Chasseigne était déjà ancienne en Nivernais quand, en 1498, Robert de La Chasseigne, écuyer, et Alixand du Verne, sa femme, faisaient reconnaissance au comte de Nevers pour les Crots et Chevanne (paroisse de Coulanges).

Un de leurs descendants, Christophe de La Chasseigne, devint seigneur de Rosemont, et fut un personnage important.

Déjà, en 1555, au nom de M^{me} de Nevers, il accomplissait avec son père la soumission du portage de l'évêque d'Auxerre. Dans cette circonstance, il avait été chargé de renouveler la *protestation* (1) qui déjà bien des fois avait été faite contre ce privilège épiscopal.

En 1599, 23 février, il assistait au contrat de mariage, dressé en la ville de Soissons, entre Charles de Gonzagues, duc de Nevers, et Catherine de Lorraine, fille du duc de Mayenne.

Il était alors président de la Cour des comptes et baron de Givry-Cours-les-Barres, par sa femme, Félice de Saint-Vincent. C'est dire qu'il était tenu personnellement, lui quatrième, de porter l'évêque de Nevers lors de son entrée en sa ville épiscopale, sans autre protestation que celle qui pouvait résulter des droits de préséance entre les quatre barons nivernais.

C'est à ce titre qu'en 1603 il fournissait dénombrement à Arnaud Sorbin, concurremment avec ses deux fils, Ludovic et Philibert, seigneurs de Sermoise (2).

(1) Cette protestation ne semblait guère fondée. On trouve en effet dans le *Gallia christiana* le texte suivant : *Aliquando post die martis post Brandones, anni 1272. Yolendis comitissa Nivernensis, coram Hugone Burgondia duce, recognovit se teneri ad portandum autissiodorensem episcopum in die inthronisationis suæ non tantum ratione feodi Donziaci sed etiam feodi autissiodorensis.*

(2) Christophe de La Chasseigne avait acquis en 1588 de François

En cette même année, nous voyons Philibert de La Chasseigne partir à la tête de cinq cents hommes et aller jusqu'au-delà de Germigny pour recevoir Mgr Charles de Mayenne, qui venait à Pougues prendre les eaux.

D'après le désir exprimé par Mgr de Nevers, la ville s'était mise en devoir de rendre tous les honneurs dus à ce grand personnage; aussi, violons, hautbois, discours, canons, arquebuses, sonneries de cloches et vin rosat, rien ne manqua à la solennité; mais, sans contredit, le personnage le plus glorieux fut notre seigneur de Sermoise, que l'on vit marcher à la tête de cinq cents hommes d'armes.

Le laps de temps que Philibert de La Chasseigne demeura seigneur de Sermoise fut une époque des plus fécondes en procès. Sans doute, il avait droit à la moitié de la rivière contiguë à ses terres; mais le fil de l'eau qui faisait le départage était chose très-mobile de sa nature, et la possession des îles et îlots formés ou modifiés par les crues successives laissait toujours matière à controverse.

Le bailli des justices de Sermoise et Pulli était alors Jean Decolons, avocat, auquel Guy-Coquille, son beau-père, ne semble pas avoir transmis en dot toute sa bonne judiciaire (1).

Nous voyons tout d'abord le seigneur de Sermoise, assisté de Vaillant, son notaire, qui, au mois d'avril 1603, interpelle Michel Borne, Gabriel Bellin, Jean Ratillon, Noël

des Barres-le-Barrois et de Philiberte de La Chambre, sa femme, la moitié de la terre et baronnie de Givry-Cours-les-Barres; l'autre moitié était acquise par Françoise Mige, veuve de Philibert Garnier, qui les transmet en 1646 à ses neveux Hiérosme, Louis, François et Jean de La Chasseigne.

(1) Après la mort d'Odette, sa femme, Decolons persista à vouloir plaider contre Guy-Coquille et Guyonne Coquille, épouse de Robert Pommereuil, sa belle-sœur. Il entendait ne point déguerpir de la maison qu'il habitait à Nevers, rue des Francs-Bourgeois. C'est aujourd'hui la maison rue du Lycée, n° 12. — Les pièces du procès sont entre nos mains.

Couturier, Claude Boireau, Claude Picard, Simon Bernard, Nicolas Dubois, Jean Cousin, Germain Estienne, et autres mariniers de Nevers, auxquels il dict et faict entendre qu'à cause de sa terre de Sermoyse luy serait deu les deux secondes aloses qui se prennent au dedans des destroits de sadite justice, partant, les somme de satisfaire à leur redevance.

La corporation des mariniers-pêcheurs intervint; elle exige l'exhibition des titres et prétend que ce qui est dû à Mgr de Nevers et à M. de Chevenon peut fort bien ne point conférer semblable droit à M. de Sermoise.

Les plaidoiries ont leur cours, après quoi on finit, *toujours pour norrir paix*, à arriver à une transaction presque ichthiologique.

Comme au temps passé les deux premières aloses pêchées dans le détroit seront acquises à Mgr de Nevers, à cause de la moitié de la rivière qui lui appartient; mais M. de Sermoise n'aura point droit aux deux secondes aloses qu'il réclame; — il ne lui sera donné que la deuxième alose et la deuxième lamproie, et faute de ce, il lui sera fourni un brochet de *peau* et une carpe de *pied* (1).

Après avoir terminé son différend avec la corporation des mariniers, M. de Sermoise, n'abandonnant jamais le fil de l'eau, faisait renaître certaines prétentions sur la possession ou saisine de quelques flots situés sur la rive gauche de la Loire et que l'on désignait sous le nom de *pâturaux*. Il attaque donc les échevins, qui s'empressent d'exhiber le titre qu'en 1454 Charles de Nevers et de Rethel, avait octroyé à la communauté des habitants.

Philibert de La Chasseigne prétendait que les crues suc-

(1) Le poisson, selon son âge, était classé en trois catégories: le *feuille*, le *nourrin* et le *peau*.

On appelait brochet *quarreau* celui qui mesurait un pied entre la tête et la queue. Les poissonniers avaient aussi une numération distincte; en Brenne, la douzaine de carpes était de vingt-deux, le millier était de mille quatre cents.

cessives du fleuve avaient *déchiré* le titre ; bref, après de longues et coûteuses écritures, il intervenait une transaction devant le notaire Vaillant (7 juillet 1607). La ville se déporte de tous ses droits, mais le seigneur de Sermoise cède aux échevins une rente annuelle de 75 livres, qui sera affectée exclusivement à l'entretien du collège.

C'était là une bonne et intellectuelle solution.

Philibert de La Chasseigne avait épousé Marie des Jours dont il eut plusieurs enfants qui étaient encore mineurs à l'époque de sa mort (1608).

Sa veuve se remariait, deux années après, avec noble Scipion Le Mareschal, sieur de Corbet, qui fut échevin de Nevers en 1619 et 1620, et devint président de la Cour des comptes.

On disait autrefois : « Nulle terre sans seigneur. » Nous devons reconnaître, en passant, que la vanité abusait étrangement de ce bienheureux principe de droit coutumier, sous le rapport qualificatif.

Il suffisait d'une alliance, d'un minime droit indivis, d'un usufruit passager ou d'une prétention successorale, pour prendre occasion d'ajouter à son nom le titre de seigneur de tel ou tel fief, et de faire peindre ou graver son blason dans l'intérieur des chapelles, des églises et sur les portes et cheminées des châteaux et manoirs. Et par ainsi, les pauvres chroniqueurs et généalogistes se trouvent condamnés trop souvent à d'inextricables difficultés.

Nous voyons donc, aussitôt après son mariage, Scipion Le Mareschal, premier président de la Chambre des comptes et garde du scel établi aux contrats au duché de Nivernais, ajouter à son titre de sieur de Corbet, celui de seigneur de Sermoise, Bois et Pulli, ce qui ne l'empêche point de faire dénombrement pour Pulli, au nom et comme tuteur des enfants de Philibert de La Chasseigne (1613).

François du Broc du Nozet, qui avait épousé Françoise de La Chasseigne, trouve aussi l'occasion de se dire seigneur de Sermoise.

VILLAINÉ.

Quoi qu'il en soit, le titre de seigneur justicier de Sermoise advint à Jacques de Villaine, seigneur de Fleury, qui avait épousé Jeanne de La Chasseigne, fille de Philibert et de Marie des Jours.

Cette terre lui fut dévolue soit en dot, soit en partage.

Il mourait vers 1629, et la seigneurie passait entre les mains de son fils aîné, Jacques, second du nom.

Celui-ci avait pris en mariage Gabrielle de Bonnet, fille de Louis de Bonnet et de Magdeleine du Lys, seigneur et dame de Givry.

Il devint baron de Givry, à la *part de Luzarches*, tandis que la baronnie de Givry, à la *part des Barres*, demeurait aux Bonnet jusqu'au moment où Ignace Marion s'en rendait adjudicataire (15 juillet 1697).

Les seigneurs de Sermoise, fiers sans doute de posséder la moitié de la rivière, ce qui constituait un droit presque régalien, aimaient à stipuler des redevances prises à l'élément aquatique.

Plusieurs maisons du bourg de Sermoise étaient soumises à des redevances en poisson ; c'est ainsi que la maison qui, en 1661, était occupée par le curé Gouneau, se trouvait chargée d'un plat de poisson.

Quand, en 1660, Jacques de Villaine résidant à Chevigny, concédait à Rogin et à Simon des droits de pêche depuis le *batterier* (1) de la rivière de Loire, vis-à-vis le Saule-à-la-Mignonne, jusqu'à la Grange-Badeau, qui fait séparation des justices de Nivernais et Bourbonnais, il exigeait, indépendamment de vingt-deux livres de prix principal, trois plats de poissons *konnêtes* ; mais il s'engageait à faire garder la rivière par son prévôt.

(1) *Batterier*, sentier battu. On trouve aussi le mot *battée* qui a la même acception.

Le 4 novembre 1661, Jacques de Villaine, chevalier, baron de Givry, seigneur de Gascogne, de Sermoise, Bois, Pulli et Chevigny, déclarait foi et hommage entre les mains de Amador François, procureur fiscal de Charles de L'Aubespine, comte de Sagonne (1), il disait devant Bordesolle, notaire, que la terre de Sermoise lui était advenue par droit successif de Philibert de La Chasseigne, son aïeul maternel, lequel le tenait de Paul de Girard, seigneur de Chevenon (2).

Il mourut après avoir marié sa fille, Gabrielle de Villaine, à Jean-Gilbert de Chantelot, qui suit :

CHANTELOT.

J.-G. de Chantelot était fils du seigneur de la Chèze et de la Garde, et de Magdeleine de La Blanchis.

Il prit le titre de seigneur de Sermoise, Bois, Pulli et Chevigny.

Le 17 mars 1699, Jules-Hardouin Mansard, en sa qualité d'engagiste (3) du duché de Bourbon, opérait un retrait féodal sur le comté de Sagonne, dont il devenait adjudicataire moyennant 100,600 livres. Il prenait le titre de comte, et faisait officiellement dénoncer à ses vassaux l'*ouverture de fiefs*.

Obtempérant à cet appel le 14 novembre 1699, Jean-Gilbert de Chantelot, accompagné de Gabrielle de Villaine, sa femme, se rendait à Sagonne et s'arrêtait devant le grand portail crénelé que flanquaient deux hautes tours.

Chantelot heurte à la porte; l'huissier, Pierre Dabert, apparaît :

— Qui êtes-vous ? demande-t-il. — On lui répond : — Seigneur et dame de Sermoise.

(1) Il avait eu pour marraine Elisabeth d'Angleterre.

(2) Archives de Bourges, fonds de Châteauneuf-sur-Cher et Sagonne.

(3) L'*engagement* était un contrat par lequel on cédait la jouissance d'un privilège ou d'un bien pour un temps convenu.

— Que désirez-vous ? — Parler à *Monsieur* le Comte.

— *Monseigneur* le Comte, reprend fièrement le concierge, est absent, à cause de sa charge de surintendant et *autres*, qui le retiennent auprès de Sa Majesté ; mais il y a ici M. de Hauteclair qui est chargé de recevoir en son absence les *vassaux* de son comté.....

Peu d'instants après Pierre Dabert revient tenant une hal-lebarde appuyée sur l'épaule ; il est suivi de Bernard Taillard, sieur de Hauteclair.

Celui-ci justifie d'un pouvoir dressé par maîtres Lambron et Aveline, notaires au Châtelet de Paris, à l'effet de recevoir les *devoirs* dus au comte.

Et aussitôt le noble seigneur de Sermoise se met en devoir de vassal, teste nue, sans épée ni gants, sans bottes ni éperons ; il baise le verrouil de la porte, le genouil en terre, de tout quoi il est dressé acte.

Jean-Gilbert de Chantelot étant mort, sa veuve et Claude de Chantelot, son fils, demeurant alors à la Chèze, paroisse du Breuil, vendaient leurs terres de Sermoise à Girard de Vannes.

GIRARD DE VANNES.

Le contrat de vente fut dressé par Testelette (1), notaire à Nevers, le 9 février 1708. Le prix principal fut de 28,000 livres.

Les acquéreurs étaient Jacques-Léonard Girard, écuyer, seigneur de Vannes, grand-maître des eaux et forêts de Nivernais et Donzinois, et Marie Jogues, sa femme. Ils furent sur le point de se voir enlever en majeure partie les terres qui leur avaient été vendues.

Ainsi que nous l'avons dit, Sermoise et Chevigny relevaient en plein fief de la châtellenie de Sagonne ; or, la

(1) Testelette avait un oncle, Gilbert Testelette, mort en 1680, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, auteur de divers ouvrages en latin.

coutume de Bourbonnais, comme celle de Nivernais, autorisait, au profit du suzerain, l'exercice du retrait féodal.

Mansart se fit donc présenter un mémoire circonstancié, tendant à établir s'il y avait lieu et avantage à user du droit que lui donnait son fief dominant.

Ce rapport est un curieux monument de législation comparée entre les coutumes de l'une et l'autre province.

L'auteur commence par établir que, sous la coutume du Bourbonnais, les terres nobles et féodales ne doivent que *la bouche et la main* ; tandis que sous la coutume du Nivernais elles sont sujettes au *quint* et *requint*.

Il énumère ensuite les articles de la première coutume depuis le n° 424 jusqu'au n° 457, et depuis l'article 21 de la coutume nivernaise jusqu'au n° 36.

Nous n'avons garde d'en faire ici une analyse quelconque ; nous dirons simplement que le rapporteur, M^e Georges Gerbault, alors bailli de Sagonne, concluait, bien entendu, qu'il y avait lieu et avantage à exercer le droit de retenue féodale.

Mais ce retrait n'eut point le temps d'être accompli. La mort venait de surprendre subitement Hardouin Mansart à Marly, dans le château qu'il avait édifié pour le grand roi.

C'est ainsi que Sermoise n'arriva point aux Mansart.

Le 17 juin 1708, Girard de Vannes était admis, en qualité de seigneur de Sermoise, à se présenter à Moulins pour rendre foi et hommage entre les mains de Jacques Hardouin Mansart, alors intendant de justice, police et finances de la généralité de Bourbonnais, qui avait hérité de son père le comté de Sagonne.

Le 7 mai 1709, Mgr de Bagedé, évêque de Nevers, donnait le baptême à Madeleine Xavière, fille du nouveau seigneur (1).

En 1735, Jacques-Léonard Girard de Vannes était tou-

(1) Elle eut pour parrain noble Jacques Girard, écuyer, chanoine de Nevers. Elle épousa Sallonnier d'Argoulais et décéda sans enfants.

jours seigneur foncier de Sermoise; nous ignorons à quel titre l'évêque de Nevers, Charles des Montées, se disait usufruitier des terres de Sermoise, Bois et Pulli.

Le 6 juillet 1746, au moyen de l'abandon qui lui en était fait par ses père et mère, Sermoise passait à Pierre-Jacques Girard; néanmoins, le donataire n'avait droit qu'à la jouissance de cette terre; le fonds en était réservé par substitution à ses enfants.

P.-J. Girard de Vannes servit d'abord comme capitaine dans le régiment de Touraine, infanterie. Il devint successivement lieutenant des maréchaux de France pour le Nivernais, conseiller à la Chambre des comptes et grand bailli d'épée.

Lors de sa réception à la Chambre, il fut complimenté par le président Carrelet d'Hautefeuille. Celui-ci adressa un exemplaire de son discours à l'archevêque de Vienne, qui le remercia en ces termes :

« J'ai lu avec un véritable plaisir, monsieur, le compliment que vous avez fait à M. de Vannes; rien de mieux dit, de plus poli et de plus vrai. Je suis persuadé que le choix de M. le duc de Nevers a été applaudi de toute la ville. Je vous rends mille grâces des nouvelles que vous me donnez de mon frère, et de toutes les bontés qu'on a eues pour lui, à Nevers, dont je suis bien reconnaissant.

» Je vous prie d'être bien persuadé du sentiment respectueux avec lequel je suis, monsieur, votre humble serviteur.

» L'ARCHEVÊQUE DE VIENNE (1). »

P.-J. de Vannes avait épousé Françoise de Bèze de La Belouze. Il devint, après le décès de ses père et mère, et de M^{me} d'Argoulais, sa tante, et encore du chef de sa femme,

(1) Guillaume d'Hugues, né au château de la Mothe, diocèse de Gap (1690), fut nommé évêque de Nevers en 1740, et devint archevêque de Vienne; il prit possession le 30 décembre 1751.

possesseur de riches et nombreuses seigneuries au nombre desquelles nous citerons Saint-Parize, Charnoy et Vauclaux.

En 1751, il fit construire le château de Sermoise.

S'il est vrai que le style soit l'homme, nous ne saurions mieux faire que de transcrire textuellement une lettre datée de Charnoy du 27 février 1755; elle était adressée à M. de Carrelet (1).

La reproduction de cette lettre nous paraît assez intéressante, parce qu'elle mentionne à la fois certaines actualités locales et quelques appréciations politiques qui sont aujourd'hui du domaine de l'histoire.

La voici dans toute sa bonne intimité :

« *A M. de Carrelet, président de la Chambre des comptes.*

» Par la première occasion, je vous *enverrez*, monsieur, une provision d'avoine mondée; puisse-t-elle contribuer à améliorer votre santé.

» Monseigneur, dans la permission qu'il a donnée de faire gras, a fait une vraie œuvre de charité, dans un temps aussi dur que celui-ci, quoique le froid diminue. Il a senti toute la misère qui règne surtout dans le *Rivage*, car la misère était plus grande, ou au moins égale dans ce quartier, et dans les *Fangeas*, qu'en 1741.

» L'embarquement décidé est une grande affaire. Que je plains les malheureux destinés au trajet d'une si longue route. Je ne crois pas que par chaque bataillon il y ait en

(1) Bernard Carrelet, sieur d'Hautefeuille, d'une famille distinguée de Dijon, avait épousé en Nivernais Anne de La Vanne. Il acquit la closierie dite de la Pétroque, avec autres héritages qu'il fit ériger en fief sous le nom de Marzy, avec droit de basse et moyenne justice. Sa santé laissait à désirer. Il obtenait de Thomas Maugue, maître en chirurgie des hôpitaux, un certificat pour être autorisé à ne faire maigre que deux fois par semaine. Il payait 13 sols chaque visite de son médecin.

arrivant un homme en état de combattre. M. Dupleix s'est donc fait roy. Il n'est pas par bonheur pour lui si près de la Corse que nous; et si il a quelques rois indiens de ses amis, il ne sera pas aussi aisé de le débusquer que le roi Théodore; c'est un beau sort de suite, mais il faut voir la fin.

» Ceci ne fera pas augmenter les actions (1).

» Nous vous chargerons de faire mention de nous à cette *demoiselle (2) de l'abbaye, qui a si mal passé son carnaval.*

» J'espère cet automne lui donner le bal à Sermoise.

» Nous sommes ici dans la musique toute la journée avec M. Le Roy (3) et l'incomparable Champollion.

» Mes compliments à vous et à nos chambriers. »

M. de Vannes décéda le 29 novembre 1767, ne laissant qu'une fille, Marie-Jeanne-Françoise de Girard de Vannes, née en février 1741, et qui épousa Louis-Marie-Gabriel-César baron de Choiseul, marquis d'Esguilly, seigneur de Chely, de la Rue, de Meulon, de Bussière, de Magny et autres lieux.

CHOISEUL.

Le grand bailli d'épée du Nivernais étant mort, les terres de Sermoise passèrent à M^{lle} de Vannes; et le baron César (4) de Choiseul, son époux, prit le titre de seigneur de Sermoise. Il fut le dernier seigneur du lieu.

Cette famille, dont le nom primitif était Ferry, existait déjà dès avant les premières croisades; elle prit le nom de Choiseul à une terre qu'elle possédait en Bassigny (Champagne) (5).

(1) Il s'agit des actions de la Compagnie des Indes.

(2) Marie de Vannes, sa fille.

(3) Le Roy de Pruneveaux.

(4) Le nom de César a généralement été adopté par les Choiseul, parce qu'il avait été porté par le maréchal de Choiseul que Louis XIV créa duc et pair en 1665, pour le récompenser de ses services militaires.

(5) Moréri (*Dictionnaire de*).

La souche principale de cette maison forma successivement plusieurs branches qui souvent s'entre-croisèrent entre elles.

Nous devons en signaler trois particulièrement ; ce sont celles qui vinrent dans nos contrées de Nivernais emprunter de nouveaux titres et des qualifications adjonctives propres à les faire reconnaître.

1^o BRANCHE DITE DES CHOISEUL DE CHEVIGNY ET DE RIVIÈRE.

François de Choiseul, deuxième du nom, comte de Chevigny, prenait en mariage, le 31 janvier 1665, Paule de La Rivière, fille unique de Humbert baron de La Rivière, lequel avait stipulé contractuellement que les enfants à naître de ce mariage joindraient à leur nom celui de La Rivière.

2^o BRANCHE DITE DES CHOISEUL D'ESGUILLY.

François de Choiseul, premier du nom, avait épousé par contrat du 7 février 1578, Florimond d'Esguilly, fille unique de Jacques, seigneur d'Esguilly et de Chassy.

Ce dernier avait institué pour son héritier Claude-Alexandre de Choiseul, qui prit le titre de baron d'Esguilly, à la charge que son nom serait porté par lui et ses descendants ; mais celui-ci étant mort à la guerre en 1622, son frère puîné se trouva substitué dans tous ses droits.

3^o BRANCHE DES SEIGNEURS DE BUSSIÈRE SORTIE DE CELLE D'ESGUILLY.

C'est à ce rameau que se rattache le nouveau seigneur de Sermoise, par Antoine de Choiseul, petit-fils de François, le premier du nom.

A cette époque, la branche prédominante, c'est-à-dire la plus considérable de la maison de Choiseul, était celle des Duplessis-Praslin, à laquelle nous verrons bientôt s'adjoindre le rameau de Bussière.

Louis-Marie-Gabriel-César de Choiseul, né le 6 juin 1734, était fils de François-Bernard-César de Choiseul, baron d'Alligny, seigneur de Bussière, Mont-Sauge, Argoulais, etc., lequel avait épousé, le 23 mai 1730, Louise-Charlotte de Foudras.

Il fut d'abord cornette de la compagnie des cheveau-légers d'Orléans en 1758. Le 20 février 1761, il recevait commission pour la charge de capitaine-lieutenant de la compagnie des gendarmes de Mgr le Dauphin aux lieu et place de M. de Rouillé du Coudray, « pour les preuves qu'il nous a données de ses valeur, courage, expérience de la guerre et bonne conduite depuis qu'il a été pourvu de la charge de lieutenant. »

C'est ainsi que s'exprimait le brevet royal ; nous aimons à croire que ce n'était point là un libellé passé dans le formulaire de l'administration.

Bientôt après le jeune officier recevait la commission pour tenir rang de lieutenant-colonel de cavalerie, de la charge d'enseigne de la gendarmerie de Mgr le duc de Berry. A la mort de son père, il devint patron de l'église collégiale et paroissiale de Notre-Dame d'Autun ; ce titre avait été apporté en 1655 à Antoine de Choiseul, son bisaïeul, par suite de son mariage avec Marie de Pernes, fille de Louis, seigneur de Rochefort-sur-Armanson.

* *

L'alliance de la petite de Vannes, comme on le disait alors, fut presque un événement dans la province de Nivernais.

On énumérait toutes les illustrations qui avaient brillé dans la famille de Choiseul ; on y comptait des prélats, des ambassadeurs et trois maréchaux.

On se rappelait la pompeuse solennité qui eut lieu quand, le 7 juillet 1749, les dignitaires de la collégiale d'Autun se trouvèrent réunis au château de Bussière pour recevoir le corps du comte de Choiseul, décédé la veille, et le conduire

processionnellement en l'église de Notre-Dame, où il est inhumé.

Cette alliance fut accueillie par la noblesse de Nevers et des environs avec un sentiment d'orgueil et de joie ; chacun s'empressa de consulter sa généalogie pour établir à un degré quelconque une alliance ou une parenté avec les Girard de Vannes.

On répétait partout : M^{lle} de Vannes va être présentée à Versailles ; M^{lle} de Vannes va être fêtée au château de Vaux ; le baron de Choiseul n'a qu'à choisir entre une ambassade ou un régiment.

Obtenir un régiment était alors la plus enviable de toutes les ambitions pour cette noblesse de province qui, tout en versant son sang sur les champs de bataille, se contentait d'une commission de capitaine et de la croix de Saint-Louis (1).

Peu de temps après son mariage, le baron de Choiseul était envoyé en qualité d'ambassadeur auprès du roi de Sardaigne.

Le jour où Marie de Vannes alla visiter le couvent où elle avait été élevée, la révérende abbesse M^{me} Marguerite Le Maistre laissa échapper une larme de tendresse et de bonheur.

Nous n'avons point à suivre le seigneur de Sermoise dans sa longue carrière diplomatique. Il dut y rencontrer bien des difficultés à vaincre et à éviter. Nous savons en effet que, situé dans le nord de la Péninsule, le royaume de Sardaigne avait été constitué par l'influence de l'Espagne et de l'Autriche, dans le but principal de fermer aux Français les portes de l'Italie.

Le baron de Choiseul sut néanmoins conserver pendant plus de vingt ans ses importantes fonctions d'ambassadeur

(1) En 1753, le comte de Damas écrivait : « Si l'on créait mille colonels, on ne viendrait pas me chercher si je ne fréquente point la cour et si je n'y ai point quelques faveurs. (*Archives de la Nièvre, maison de Damas.*) »

qu'il continua même pendant la disgrâce du ministre qui portait son nom, et qui avait signé le fameux traité connu sous le nom du *Pacte de famille*.

Délaissant les seigneuriales demeures qu'il possédait au pays du Morvand, c'est à Sermoise que l'ambassadeur aimait à venir se reposer, à de courts intervalles, des soucis inhérents à ses hautes fonctions.

C'est à Sermoise que sa femme avait passé ses plus jeunes années, c'est à Sermoise que vit le jour Louise-Joséphine, sa fille aînée, qui devint si remarquable par ses grâces et sa beauté que dans le monde comme à la cour, elle ne fut plus connue que sous le nom de la *belle Hippolyte*.

Elle était née le 20 septembre 1764 ; les dernières cérémonies du baptême ne s'accomplirent que le 22 novembre 1769.

Le parrain fut Jean-Joseph de Bèze de La Belouze, chevalier, seigneur de Beaumont-la-Ferrière, président au Parlement de Paris, grand-oncle de la *présentée*. La marraine fut haute et puissante dame, M^{me} Louise-Charlotte de Foudras, dame de Cluny, veuve de François-Bernard comte de Choiseul, grand-mère de la *présentée*.

Au banquet solennel qui eut lieu au château en cette occasion, il fut servi une bouteille de barbade (rhum) qui datait glorieusement de 1734 ; — c'était l'année de la naissance de César de Choiseul, seigneur de Sermoise.

Dans la pièce à ariettes, que nous donnerons en appendice, il est question de la *belle Hippolyte* et de la *brillante sphère* qui la retient éloignée de ses parents.

C'est qu'en effet, avant qu'elle eut atteint l'âge de quinze ans, le 2 mai 1799, Louise-Joséphine de Choiseul contractait mariage avec César-Hippolyte comte de Choiseul, encore mineur ; il était alors lieutenant-colonel de cavalerie et sous-lieutenant des gendarmes de la reine, charge qui avait coûté 50,000 livres.

Il était fils de Regnault-César-Louis de Choiseul, maréchal des camps, ci-devant ambassadeur à Naples, et de Marguerite-Guyonne de Durfort de Lorge, dame du palais de la reine.

Le contrat avait été signé à l'hôtel de Praslin, le 26 avril 1779, en présence de César-Gabriel de Choiseul, son grand-père, ministre d'Etat, gouverneur des huit évêchés de la Haute et Basse-Bretagne, duc et pair, et ci-devant ambassadeur du roi près Leurs Majestés Impériale et Royale.

Le duc et Marie de Champagne, sa femme, avaient fait donation à leur petit-fils d'une somme de 200,000 livres.

Il advint ensuite que celui-ci, par bénéfice de successions collatérales, put recueillir le titre de duc qui tout d'abord était dévolu à son frère le comte de Sainte-Suzanne.

Les titulaires peuvent disparaître, mais les hauts titres de noblesse s'éteignent bien rarement.

Le baron de Choiseul avait eu de son mariage avec M^{lle} de Vannes une seconde fille, Charlotte-Ferdinande, qui fut mariée, le 28 octobre 1788, à Armand-Sigismond-Félicité-Marie comte de Sérent.

Il était originaire de Bretagne et attaché au régiment du duc d'Angoulême.

Il semble que la belle Hippolyte, qui devint duchesse, eût pour ainsi dire, par droit d'aînesse, enlevé à sa sœur toutes les adulations, toutes les joies de ce monde.

Deux affreux malheurs devaient atteindre la comtesse de Sérent.

La Révolution éclate, M. de Sérent est élu représentant de la noblesse aux États-Généraux ; mais, forcé bientôt d'abandonner la France, il se réfugie en Angleterre, d'où il ne revenait que pour trouver la mort à la triste journée de Quiberon (30 juillet 1795).

Pour consoler son veuvage, il restait à M^{me} de Sérent une enfant unique, Georgine-Ferdinande-Marie. Sur cette tête si chère elle avait reporté son légitime orgueil, ses affections, ses espérances.

En 1815, elle accordait la main de sa fille au jeune prince de Léon, Auguste de Rohan, capitaine aux mousquetaires-rouges. Le roi Louis XVIII avait signé au contrat.

Hélas ! tous les bonheurs que semblaient promettre ce

brillant hyménée ne devaient avoir qu'une durée tristement éphémère, quelques semaines à peine.

Un soir, la jeune duchesse se préparait pour se rendre à une fête donnée par le comte d'Appony, ambassadeur d'Autriche; on était dans la saison d'hiver, un feu vif brillait dans l'âtre de l'appartement, quand les plis de sa robe flottante vinrent effleurer la flamme du foyer, et soudain, rapide comme une explosion, un tourbillon de feu enveloppe la malheureuse princesse. Tous secours devinrent inutiles. Elle succombait bientôt dans d'affreuses souffrances.

Et l'on avait dansé jusqu'au matin à l'ambassade d'Autriche.

Frappé dans sa plus vive affection, le duc de Rohan, bien jeune encore, prit une résolution à laquelle le monde, dans sa frivolité, se refusait de croire. Il entra dans l'état ecclésiastique (1).

Devenu successivement archevêque d'Auch et de Besançon, il était créé cardinal au mois de juillet 1830, et mourait trois ans après d'une maladie contractée dans l'exercice de son haut ministère.

*
* *

Le baron de Choiseul assistait le 14 mars 1789 à la réunion de la noblesse à Nevers, tant en son nom que comme représentant le duc de Choiseul, son gendre.

Bientôt, avec l'effacement de la vieille monarchie, il dut abandonner Turin.

Toujours prudent et prévoyant, il s'en revint habiter

(1) V. Hugo, que nous sommes loin d'accepter comme un historien, donne à M^{me} de Sérent le titre de *duchesse*, comme à M^{me} de Choiseul. Il appelle ces dames *magnates mulieres*, à cause du privilège qu'elles avaient de pouvoir pénétrer dans le couvent cloîtré de Picpus.

Il raconte que la première fois que l'abbé de Rohan prêcha dans ce couvent, une voix féminine se fit entendre dans le cloître, qui s'écria : « Tiens, c'est Auguste ! »

philosophiquement son bien-aimé Sermoise, où il avait constitué une riche bibliothèque. Il avait dit avec Sénèque et avec Chaulieu :

Loin du peuple et du bruit recherchant la sagesse,
Sans crainte des méchants, sans faste, sans tristesse,
Je ne veux point quitter mon aimable séjour.

Il y vivait donc aussi paisiblement que possible en société d'un brave soldat, son compagnon d'armes, qui lui avait sauvé la vie dans un de ces nombreux combats qui signalèrent la guerre de sept ans.

Son château n'avait ni donjon ni tourelles capables d'offusquer l'orgueil démocratique ; mais il prit soin de faire masquer par un enduit, le cadre de pierre attaché au flanc de l'un des pavillons qui rappelait des titres féodaux contraires à la parfaite égalité.

Il faisait en même temps disparaître l'écusson d'alliance des Choiseul et Girard, qui surmontait la grille de la cour d'honneur dont les barreaux de fer allaient se convertir en piques nationales.

Se soumettant à la loi avec une résignation pleine d'indifférence, il se disposait à faire enlever les tentures de tapisseries qui ornaient l'intérieur du château et qui représentaient la reine d'Halicarnasse et le prophète Élie ; mais ce nouveau sacrifice à la patrie ne fut point consommé, le décret qui déclarait la guerre aux tapisseries fut rapporté.

Entre temps, le ci-devant ambassadeur faisait enfouir dans un coin de la forêt la riche vaisselle d'argent qu'aux jours de gala il avait bien des fois étalée, alors qu'à Turin il invitait François de Maistre et les ministres de Charles-Emmanuel.

Et comme le temps révolutionnaire s'assombrissait de plus en plus, pour se soustraire aux dangers qui menaçaient sa tête, il partit de Nevers, muni d'un passeport régulier, et s'en alla se réfugier à Sancerre, où il demeura quelque temps caché dans une des vieilles tours du château, sous la protection d'un fidèle serviteur.

*
* *

A la mort de son père, la comtesse douairière de Sérent obtint en partage les terres de Sermoise.

Accablée sous l'immense tristesse que lui avait apportée la mort si lamentable de sa fille, elle ne vécut que pour consacrer ses jours à la pratique des bonnes œuvres.

Elle aimait surtout à fréquenter le couvent de Picpus, où les secours de la religion lui semblaient plus consolants, et où elle trouvait de touchantes marques de sympathie.

Grâce à ses soins, l'église de Sermoise avait été rétablie, et par deux testaments, l'un de 1840 et l'autre de 1841, elle léguait annuellement deux cents francs aux pauvres de cette paroisse, et pareille somme au curé, chargé de dire chaque année un certain nombre de messes pour le repos de son âme.

Enfin, le 10 avril 1845, la dernière dame de Sermoise quittait cette terre pour un monde meilleur.

De son mariage avec sa belle cousine, César-Hippolyte comte, puis duc de Choiseul-Praslin, eut deux enfants :

Albéric-César-Guy de Choiseul, qui mourut sans laisser de postérité,

Et Marie-Nicolette, qui épousa, le 23 juin 1807, Augustin-Marie-Élie de Talleyrand-Périgord, prince de Chalais.

Après le décès de M^{me} de Sérent, sa tante, M^{me} la princesse de Chalais hérita de la terre de Sermoise, qui appartient maintenant à sa descendance.

APPORT.

En terminant cette notice empruntée aux temps passés, nous ne saurions oublier d'ajouter qu'au printemps de chaque année, il se tient à Sermoise une assemblée qui a le privilège d'attirer une joyeuse affluence de promeneurs.

Disons au moins l'origine de cet *apport*.

A l'extrémité du pont de Loire il existait d'ancienneté un petit oratoire qui fit place à une chapelle à laquelle on donna le nom de Notre-Dame-de-la-Colombe, parce qu'on y voyait représenté l'Enfant-Jésus sur les bras de sa mère et tenant entre ses mains l'oiseau symbolique.

Il en est question en 1390. En ce temps-là, un pieux ermite y avait établi son retrait.

En 1563, cette chapelle se composait d'un petit édifice carré, avec toiture en forme de pyramide surmontée d'un clocheton.

L'entretien de cet édifice fut par la suite si négligé, qu'au siècle dernier il ne présentait plus qu'une ruine qui néanmoins était encore respectée comme un pieux souvenir. Il arriva alors que quelques habitants du quai de Loire et de la paroisse Saint-Sauveur, se constituèrent en confrérie sous le titre de Sainte-Solange, et parvinrent à reconstruire l'antique chapelle.

Ils consentirent, le 22 août 1771, qu'on y inhumât neuf malheureux ouvriers tués par la chute de la dernière arche du pont alors en construction.

Sainte-Solange déplaça ainsi Notre-Dame-de-la-Colombe ; et chaque année, le lundi de la Pentecôte, la fête de la patronne du Berry était célébrée avec une pompe qui attirait notamment les habitants des quartiers du *Croux* et de *Loire*.

Tout en recherchant les cérémonies religieuses, les faïenciers et les mariniers de Nevers mettaient volontiers en pratique ce principe tolérant et commode : « Ne sont pas chrétiens ceux qui ne savent point le christianisme joyeux ».

Aussi, quand était terminée la solennité religieuse, avaient-ils coutume de se réunir sous les tonnelles improvisées, là où le vin s'échappait de ces grands brocs de faïence illustrés de devises bachiques.

Vers 1754, le château de Sermoise était construit ; l'aspect nouveau des bosquets en floraison et des avenues qui rayon-

naient à l'entour, et sans doute aussi la gracieuse tolérance des châtelains, attirèrent le populaire qui déserta les tonnelles du bout du pont pour aller à Sermoise chercher d'attrayantes distractions.

La Révolution éclata, la petite chapelle disparut; Sainte-Solange fut oubliée. Mais chaque année, le lendemain de la Pentecôte, les habitants de Nevers aiment encore à faire leur pèlerinage à Sermoise.

Et tous ignorent le nom de l'ancien seigneur du lieu qui leur a préparé la magnifique esplanade où s'arrêtent leurs pas !

APPENDICE.

REPRÉSENTATION D'UNE PIÈCE DE CIRCONSTANCE AU CHATEAU DE SERMOISE.

Il fut une époque où il était d'usage de célébrer en prose, en vers, en musique, l'anniversaire de la naissance et de la fête patronale de ses parents, de ses amis, de ses supérieurs et de ses protecteurs.

C'était alors tout à la fois un *beau jour* et une *fête de famille*.

Aujourd'hui, l'expression a vieilli dans son enveloppe de simple vérité; elle est déjà remise dans le glossaire à l'usage de M. Prudhomme; et la coutume dont nous parlons ne sera bientôt plus permise qu'aux tout jeunes enfants.

Le temps n'est plus des bouquets symboliques, des présents avec devises, des harangues bien senties et des madrigaux bien marivaudés.

Le sarcastique sourire du scepticisme a fait évanouir bien de charmantes choses; la bonne et douce gaieté d'autrefois s'est envolée tout effarouchée.

Pourtant, il y a un siècle, on trouvait encore des auteurs et des entrepreneurs plus ou moins littéraires au fait du compliment de circonstance.

Le monopole en était réservé aux écrivains publics, aux maîtres d'école, ou bien encore à quelques humanistes qui avaient l'inoffensive prétention de poser ou de se faire agréer en qualité de bel-esprit.

Ce genre de naïve littérature n'a jamais prétendu à l'honneur des couronnes poétiques. Les compliments les plus haut cotés étaient ceux qui traçaient en acrostiche le nom de la personne à laquelle ils étaient adressés. L'anagramme était réputée œuvre d'hors concours. — *Rara avis !*

Pour célébrer plus dignement ces solennités annuelles, on ne se contentait point toujours d'un simple sonnet ou d'un rondeau ; il fallait quelquefois une petite pièce dramatique bien enguirlandée, à laquelle on donnait le nom fugitif de *pièce de circonstance* ; et l'inséparable épithète de *analogue* se trouvait écrite au programme. L'improvisation toujours présumée de l'œuvre, la faisait accepter avec une joyeuse indulgence.

C'est une pièce de ce genre que nous avons eu la chance de retrouver en manuscrit, et que nous allons restituer.

Cette œuvre, sans nulle prétention, a dû être composée, lue et corrigée dans notre bonne ville de Nevers ; elle a donc droit de cité, dût-elle être trouvée sans saveur par le goût moderne.

15 AOUT 1779.

Ce jour-là, c'était joyeux émoi au château de Sermoise ; selon l'usage annuel et presque pastoral, on y célébrait la fête de la dame du lieu, Marie de Vannes, épouse du baron de Choiseul, alors ambassadeur à Turin.

La haute et puissante dame avait conservé une prédilection toute particulière pour le gracieux manoir où s'étaient écoulées ses plus tendres années.

Délaissant sans regret le prestige des cours, elle aimait à revoir ces magnifiques ombrages que l'art et la nature se plaisaient à répandre comme à l'envi dans les alentours de son cher Sermoise.

Au surplus si, pour veiller aux affaires de la France, son glorieux époux était absent, un galant message allait bientôt lui assurer que

Bien que sous un climat lointain
Son cœur n'en restait pas moins plein
De l'amour de Marie.

L'organisation de la fête avait été confiée aux soins de M^{lle} de Choiseul, la nièce bien-aimée de M^{me} la baronne qui, en toute circonstance, savait faire preuve et d'esprit et de grâces naturelles.

Sous sa fraîche inspiration, une pièce de circonstance avait été composée, lue et répétée.

A chaque serviteur, à chaque familier du château, il avait été confié, sinon un rôle à remplir, du moins quelques petits couplets à chanter.

Dans son enthousiasme lyrique, l'*impresario* avait dit gaiement « Au château de Sermoise, tout le monde doit savoir chanter. »

Et depuis la vieille demoiselle Noroy, qui répétait à tout propos : « Il faut de l'ordre en toute chose, » ce qui indiquait suffisamment qu'elle était préposée aux soins intérieurs des appartements, jusqu'à la petite Nanette, qui ne sortait guère de l'office ; depuis le prétentieux M. Dorville, un des intendants de la maison, jusqu'au gros jardinier Léon, tous avaient répondu : « Nous chanterons. »

*
*

La représentation avait lieu en plein jour ; et déjà, pour laisser pénétrer quelques nobles dames de la ville et des environs, la cour d'honneur avait ouvert ses grilles.

Déjà étaient arrivées M^{me} la baronne de Givry, qui avait la manie de faire trop d'esprit, et M^{me} de Montjournal, qui en faisait trop peu.

C'était encore M^{me} C. Amiral de Plagny, qui devait plus tard devenir une des victimes du tribunal révolutionnaire de Paris.

C'était leste et tapageuse M^{me} Aspasia Alixand de Maux qui, après l'émigration de M. de Pruneveaux, grand-bailli d'épée, son époux, acceptait sans vergogne le bénéfice du divorce.....

Sur les vertes pelouses on voyait se grouper les tenanciers et les vassaux de la seigneurie ; ils étaient accourus de Chevigny, de Pulli, de Busson, de Villebourse, de Jaugenay et de Saint-Parize.....

De loin en loin, dans les longues avenues qu'ils avaient souvent parcourues aux jours de chasse ou de promenade, on voyait cavalcader quelques brillants officiers du régiment de Royal-Piémont, dont le colonel, M. de Lorge, était l'allié des Choiseul.

C'était partout grande profusion de guirlandes et de fleurs.

Le jardinier Léon qui, depuis vingt-quatre heures, ne cessait de fredonner l'unique couplet qu'il devait chanter, avait été surpris dissimulant maladroitement les *immortelles*, les *pommes*, le *pampre* et son *fruit précieux*, et autres accessoires qui étaient appelés à jouer un rôle muet et allégorique dans le scénario.

Enfin, comme en toute chose la curiosité doit mystérieusement exercer son empire, les jeunes garçons et les jeunes filles du village se questionnaient pour savoir s'il était bien vrai que M. le baron eût envoyé exprès de Savoie ou du Piémont, des vieilleses pour concourir à la solennité de la fête.....

Mais l'heure de la représentation a sonné.

Le clavecin et les violons se font entendre : M^{me} la baronne fait son entrée dans la salle ; — elle est accueillie par de vives acclamations — le signal convenu est donné, le silence se fait et la pièce commence.

NOMS DES ACTEURS.

M^{lle} DE CHOISEUL,
M. DESVIGNES,
M. SAULNIER,
M. DORVILLE,
BEAUQUESNE,
Le jardinier LÉON,
M^{lle} NOROY,

M^{lle} DESBIDAS,
M^{me} GIROUX,
FANCHETTE,
NANETTE,
La Jardinière,
Deux Vieilleuses,
Paysans et Paysannes.

Tous les paysans entrent d'un côté et se parlent entre eux d'un air très-affairé.

M^{lle} de Choiseul entre de l'autre côté, et ils ne la voient pas.

M^{lle} DE CHOISEUL.

Mes enfants, que faites-vous donc là ? Vous paraissez bien préoccupés.

M. DESVIGNES.

Morgué, nous en avons sujet, et, sauf votre respect, mademoiselle, nous n'aurions jamais cru que vous auriez pu nous mettre dans l'embarras où nous sommes.

M^{lle} DE CHOISEUL.

Moi !

M. SAULNIER.

Vous-même, permettez-nous d'vous l'dire. Tous les ans il était de votre grâce de nous endoctriner sur la manière dont nous d'vions fêter M^{me} la baronne, not' bonne maîtresse, afin que ça li soit plus agréable ; et v'là-t-il pas qu'aujourd'hui vous protégez des étrangers de préférence à nous !

M^{lle} DE CHOISEUL.

Non, mes enfants, je ne vous préfère personne ; je connais votre attachement à M^{me} la baronne, et je sais tout le plaisir qu'elle a lorsque, par vos empressements, vous lui faites voir que vous appréciez ses bontés ; mais croyez-vous avoir le

droit exclusif de lui rendre des hommages ? Quand vous saurez de quelle part me sont adressés les gens qui paraissent vous faire tant d'ombrage, vous ne m'en voudrez certainement pas de leur avoir simplement permis de les introduire.

DORVILLE.

Ah ! pis qu'c'est comm' ça, j'n'avons pu rian à dire ; mais j'croions tout d'abord qu'y voulient nous supplanter, et ça nous faisait vraiment un sarment de cœur. Dam, qu'aurait donc dit notre bonne maîtresse, si l'jour de sa fête al n'voyait que des figures étrangères pour la célébrer, ça li aurait donné une fameuse idée de not' r'connaissance, nous qui tous les jours recevons des marques de ses bontés.

Mlle DE CHOISEUL.

J'approuve, mes enfants, vos raisons, et je suis persuadé que M^{me} la baronne vous saura gré de votre zèle, qui paraît égal au mien, et j'espère qu'après avoir reçu vos hommages, elle permettra aussi à ces étrangers de lui présenter les leurs, et de s'acquitter de la mission dont ils sont chargés ; mais si vous n'avez rien appris par cœur, comment pensez-vous vous en tirer ?

M. DESVIGNES.

Vraiment, quand j'avons vu arriver ces gens-là, que v'nont de j'ne sais d'où, ça nous a tout brouillés. Je r'cordions queuques couplets.

Air : *Le 1^{er} de janvier.*

Mais dans la mémoire j'avons
Tout c'qu'à madame j'disions,
Comm' not' curé ses pat'nôtres ;
Tenez, chaque refrain disait :
Qu'al vive un siècle ; on ajoutait : } *En chœur.*
Accompagné de plusieurs autres.

M^{lle} DE CHOISEUL.

Je vois Lucas, avec plaisir, que dans ce que vous vouliez dire à M^{me} la baronne, vous aviez bien saisi les vœux que chacun, et moi surtout en particulier, formons pour elle, et pour un impromptu cela n'est pas mal s'en tirer.

M. SAULNIER.

AIR : *Quand un tendron vient dans ces lieux.*

Pour exprimer ce que l'on sent,

Faut-il tant de science ?

On est toujours éloquent

En parlant comme on pense.

Nous lui dirons ce qui viendra ;

Tout notre esprit se trouvera

Là, là.

(En portant la main sur son cœur.)

Oh, oh, oh, ah, ah, ah !

Nous nous sentons en fond pour ça.

Le chœur répète :

Oh, oh, oh, ah, ah, ah !

Faut pas être grand sorcier pour ça.

M^{lle} NOROY.

AIR : *Hé mais oui-dà !*

1.

Ici que tout s'apprête

A goûter les plaisirs

De célébrer la fête

Au gré de nos désirs ;

Hé mais oui-dà !

Nous sentons là

Tout ce qu'il faut pour ça.

2.

Pour lui dire qu'on l'aime

Sans fard et sans détours,

Que le bonheur suprême

Est de l'aimer toujours ;

Hé mais oui-dà !
Nous sentons là
Tout ce qu'il faut pour ça.

M^{lle} DE CHOISEUL.

Courage, mes enfants, l'occasion est favorable, et puisque M^{me} la baronne nous permet en ce moment de lui offrir le tribut de nos sentiments, sachons en profiter.

M^{me} GIROUX.

AIR : *L'occasion fait le larron.*

Qu'elle est modeste au sein de la retraite !
Malgré les noms qu'elle a tant mérités,
Il faut user d'un compliment de fête
Pour lui dire ses vérités.

M^{lle} NOROY.

Avec votre permission, mademoiselle, il me semble que c'était à moi à commencer la première, parce qu'il faut de l'ordre en toute chose, et que je suis la doyenne, et que d'ailleurs je ne pense pas que personne puisse me le disputer sur l'attachement.

AIR : *Jardinier ne vois-tu pas.*

1.

Je sais bien que l'on pourrait
Mieux chanter ma maîtresse,
Mais mon cœur, quoi qu'il en soit,
Ne cédera pas son droit
D'ainesse, d'ainesse, d'ainesse.

2.

Si je n'ai pour cet égard
La parole assez preste,
J'aurai d'elle un doux regard
En la complimentant par
Ce geste, ce geste, ce geste.

(Elle porte la main à son cœur.)

M^{me} GIROUX.

AIR : *Lisette est faite pour Colin.*

Oui, pour célébrer ses bontés
D'une juste manière,
Occupons-nous des qualités
Qui nous la rendent chère :
Chacun se sent à son aspect
Rempli d'amour pour elle;
Mais je trouve que le respect
Intimide le zèle.

M. DORVILLE.

Pourquoi tant de timidité, madame est si bonne ; et quoi-
que ce que j'pouvons lui dire soit pas ben tourné, all' com-
prendra plutôt ce que j'voulons lui dire que ce que j'disons.
Moi je lui dirai tout franc ma façon d'penser.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Je sais que de tout compliment
Son âme est ennemie,
Mais nous demandons cependant
Grâce à sa modestie.
A chaque instant dans ce séjour
On sent sa bienfaisance ;
Qu'elle nous laisse au moins un jour
Pour la reconnaissance.

M. SAULNIER.

Même air.

Malgré tout l'éclat de son rang,
Elle n'est pas plus fière ;
Chacun de nous est son enfant ;
Dieux ! qu'elle est bonne mère !
Qui ne dit pas, en la voyant
Du pauvre la ressource,
Que la noblesse de son sang
Dans son cœur a sa source.

LE JARDINIER LÉON.

AIR : *Où allez-vous ?*

Chacun vous dit de beaux couplets
Et vous offre de gros bouquets ;
Moi je n'ai qu'une rose,
Hé bien !
Ordonnez qu'on l'arrose,
Vous m'entendez bien.

JULIE, femme du jardinier, présentant des pommes dans un panier.

AIR : *Des fraises.*

Je joins mon présent au tien
Pour celle que l'on chôme ;
Un cœur fait comme le sien
Ne mérite-t-il pas bien
La pomme, la pomme, la pomme ?

M. DESVIGNES.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Rien qu'une fois dans l'année,
La terre donne des fruits ;
Dans nos cœurs chaque journée
Le plaisir se reproduit,
Et pour vous notre tendresse
Est de toutes les saisons ;
Ainsi vous pouvez sans cesse
En faire d'amples moissons.

M. DORVILLE.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Tous les jours du mois,
Sans faire de choix,
Comptez sur notre tendresse.
Depuis lundi,
Jusqu'au samedi,
Sans cesse
De parler de vous
Chacun de nous

S'empresse ;
Le dimanche vient
C'est même entretien,
Tant le sujet intéresse.

Un vigneron portant un cep de vigne garni de feuilles et de fruits.

BEAUQUESNE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Lorsque pour célébrer Marie
L'on nous rassemble dans ces lieux,
Aux fleurs m'est avis qu'on marie
Le pampre et ses fruits précieux.
Aux fêtes sied un peu d'ivresse,
Il faut donc de ce jus divin ;
Rien n'inspire mieux l'allégresse
Qu'abondance d'excellent vin.

Le même, présentant la branche de vigne.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Mes présents sont un faible gage
De mon respect, de mon amour ;
Je n'en dirai pas davantage :
Un compliment doit être court.

FANCHETTE, offrant un bouquet d'immortelles.

Recevez de mes tendres vœux
L'interprète et le gage ;
Qu'il soit de mes sincères feux
La véritable image.
Que je puisse dans nombre d'ans
Vous peindre mon hommage,
J'offrirai les mêmes garants
Sans changer de langage.

M^{lle} DE CHOISEUL.

Cela va à merveille, et je suis comblée de votre zèle pour
M^{me} la baronne.

Air : *Dans ma cabane obscure.*

1.

Oui, c'est à moi sans doute
Qu'appartient cet honneur;
Chez ma tante je goûte
Le plus parfait bonheur.
A mes plaisirs sans cesse
On la voit s'employer;
De toute ma tendresse
Puis-je trop la payer.

2.

Soit honte, soit réserve,
Si mon zèle avait peur,
De maman qui m'observe
J'affligerais le cœur.
Je porte la parole
Pour tous mes bons parents;
J'ai dans leur tendre école
Puisé mes sentiments.

Mais j'entends, je crois, les instruments de nos étrangers,
et, avec la permission de M^{me} la baronne, je demande qu'on
les fasse entrer. (*Aubade.*)

UNE VIELLEUSE, avec un air embarrassé.

Pardonnez, madame, la liberté que nous prenons, mais
on nous a chargés d'une commission, et puisque... mais...

M^{lle} DE CHOISEUL.

Rassurez-vous, ma bonne, M^{me} la baronne vous écoutera,
je vous assure, avec autant de bonté que de plaisir.

UN ÉTRANGER.

Air de *la Rosière.*

Ah ! pardon si j'ons balancé;
Mais c'est que j'trouvons dans chacune

Une ressemblance de bonté
Qui paraît vous être commune.
Il faudrait avoir de bons yeux
Pour voir celle qui vaut le mieux.

DEUX VIELLEUSES.

Air de l'Amour quêteur.

1^{re}.

En partant de notre séjour
Pour aller voyager en France,
Un seigneur de grande importance,
Vanté dans plus d'une cour,
Nous dit : Vous verrez ma patrie,
Mais n'oubliez pas, s'il vous plaît,
Pour moi d'offrir ce bouquet
C'est pour une Marie.

2^e.

Quand vous trouverez la gaieté
Unie à la délicatesse,
La gratitude et la tendresse
Aux genoux de la bonté,
N'allez pas plus loin, je vous prie;
Présentez-vous à votre tour,
Vous serez dans le séjour
Où réside Marie.

1^{re}.

En lui présentant tous les vœux
Dont je lui fais un tendre hommage,
Vous aurez du moins l'avantage
De vous montrer à ses yeux.
Dites-lui bien, je vous supplie,
Qu'étant en un climat lointain
Mon cœur n'en est pas moins plein
De l'amour de Marie.

2^e.

Si vous voyez en ce séjour
Une dame qui l'intéresse,

Soudain guidés par la tendresse,
Pour moi faites-lui la cour;
Elle a de sa fidèle amie
Les vertus, le cœur généreux,
Et, pour lui ressembler mieux,
Se nomme aussi Marie.

NANETTE.

AIR : *Dans ma cabane obscure.*

1.

C'est la belle Hippolyte
Qui m'envoie en ces lieux,
Pour me mettre à la suite
De vos vassaux heureux,
Pour vous dire, Marie,
Ses regrets, son tourment,
Et qu'elle porte envie
A ses heureux parents.

2.

De votre bienfaisance
Elle sent la douceur,
Et la reconnaissance
A pénétré son cœur.
Recevez son hommage
Avec cette bonté
Qui fait votre partage.
Et sa félicité.

3.

Dans sa brillante sphère
Qu'à vous seule elle doit,
Vous aimer et vous plaire
Est sa plus douce loi.
Hélas! que ne peut-elle
Ajouter à vos jours
Ceux dont son tendre zèle
Vous offrirait le cours.

FINALE.

Air de *la Petite Thérèse*.

M. DESVIGNES.

1.

Formons ensemble une danse,
Que nos vœux à l'unisson
Viennent marquer sa cadence
Par quelque simple chanson.
Nous n'avons que l'allégresse
En présent à vous offrir,
La gaieté vaut la richesse,
C'est la mère du plaisir.

M^{me} GIROUX.

2.

Parmi nous chaque filette,
Pour célébrer ce beau jour,
N'a pu faire que l'emplette
Des fleurettes d'alentour.
Leur parfum peint la tendresse
Qui nous a fait accourir.
La gaieté, etc.

M. DORVILLE.

3.

On ne se fête à la ville
Qu'avec de grands compliments;
La politesse est habile
A masquer les sentiments.
Mais aux champs moins de finesse,
Le cœur n'y sait point mentir.
La gaieté, etc.

FANCHETTE.

4.

Malgré que je suis petite,
Comme les grandes je vous aimons;

C'est du séjour que j'habite
La plus douce des leçons.
Aux jeux de notre jeunesse,
Quand vous daignez applaudir,
Pour nous la joie est richesse,
C'est la mère du plaisir.

M. SAUNIER.

5.

C'est à qui dans ce village
Viendra grossir nos bouquets ;
Le zèle conduit l'ouvrage,
Avec lui c'est bientôt fait.
A la porte on s'empresse :
Chacun y voudrait venir.
La gaieté vaut la richesse,
C'est la mère du plaisir.

M^{lle} NOROY.

6.

Que cette heureuse journée
Puisse revenir longtemps ;
Moi, par la joie délaissée,
Je retrouve mes jeunes ans.
Chantons ce refrain sans cesse
Que l'on ne peut démentir :
La gaieté vaut la richesse,
C'est la mère du plaisir.

*
* *

Telle est la pièce de circonstance que nous avons cru
devoir restituer ; elle servira au moins à prouver combien

Les pièces d'à présent s'éloignent de ces mœurs.

Sans doute, cette improvisation n'aspire point à se poser
en œuvre littéraire ; la fabulation n'en est point compliquée ;
c'est simple : « la gaieté vaut la richesse » ; c'est facile, c'est
chantant.

Destinée à être représentée à la fois devant des personnages

de bonne compagnie et devant une assemblée de villageois, elle n'a même point dû apporter à l'auteur, quel qu'il fût, le souci inhérent à certaines pièces qui, tout en tombant, ne font de mal à personne.

Il est aisé de deviner que l'auteur a pris pour modèle les œuvres de Sedaine, dans lesquelles tout s'y dit tendrement, et qui ne contiennent aucune question de sentimentalité transcendante.

A l'époque où vivait le bon Michel Sedaine, Guétry et Monsigny avaient rapporté d'Italie une mélodie simple et gracieuse, et l'opéra à ariettes avait pris naissance. Ce genre nouveau se distinguait par la vérité et le naturel.

L'auteur du libretto écrit pour le château de Sermoise, avait tenté d'imiter ces maîtres, en empruntant pour ses ariettes des airs dont quelques-uns, en dépit des insanités qui chaque jour frappent nos oreilles, sont encore demeurés populaires.

Hommage posthume et lointain, adressé à une œuvre nivernaise : Daignons accorder un sourire de bienveillance à l'auteur inconnu, quoique ou parce que, dans les nombreux madrigaux qui figurent dans la pièce, il ait un peu abusé de ce critérium monosyllabique qui se nomme le *Cœur*.

EXEGIT.

Notre tâche est terminée. Nous avons essayé de rendre, tant en gros qu'en menus grains, la dîme historique qui était due à Sermoise ancien.

Puisse cette recurrence être acceptée sans trop de blâmes ou contestes.

Un devoir tout gracieux nous reste à accomplir, c'est celui auquel a droit notre ami suzerain le lecteur.

Qu'il veuille donc agréer l'*hommage des mains* tel que le prescrivait la coutume du lieu : *In fœdere, dextræ copulantur*.

L. ROUBET.



SÉANCE DU 25 MAI 1882.

Présidence de M. ROUBET.

Lecture est donnée par M. le Président :

1^o D'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique invitant la Société à dresser le programme des questions qu'elle jugerait dignes de figurer à l'ordre du jour du congrès de la Sorbonne de 1883 ;

2^o D'une lettre de M. le Secrétaire de la *Société d'émulation littéraire d'Agen* annonçant qu'elle a résolu de marquer le dixième anniversaire de sa fondation par un grand concours poétique qu'elle se propose d'ouvrir prochainement, et demandant les noms des personnes s'occupant de poésie, afin de pouvoir leur envoyer les conditions du concours.

M. le Président répondra à ces deux lettres.

Dépôt est fait sur le bureau par M. le docteur Subert : 1^o d'un opuscule de notre collègue M. Lhospied : *L'Économie populaire, Caisse nivernaise* ; 2^o de divers objets, fragments de vase en terre noire, monnaie romaine et petite statuette en pierre, trouvés dans les fondations de la nouvelle maison Hézard, sise à Nevers, rue des Sept-Prêtres. Ces objets sont généreusement offerts par le propriétaire au musée de la Porte du Croux, et M. le Président s'engage à faire à la prochaine séance un rapport sur cette intéressante découverte.

La parole est donnée à M. Edmond Duminy, qui lit un mémoire, dont il est l'auteur, sur les causes de la translation momentanée de l'Université d'Orléans à Nevers et sur son retour à Orléans. Ce travail sera inséré au *Bulletin*.

M. l'abbé Boutillier termine la séance par la lecture des dernières pages du premier chapitre de son histoire de la verrerie et des gentilshommes verriers de Nevers.



OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Romania, 8 octobre 1881.

Fin des *Contes populaires lorrains*, — *Chants du Velay et du Forez*.

Journal des Savants, novembre et décembre 1881, janvier 1882.

Le numéro de décembre contient un article très-intéressant sur l'*Archéologie préhistorique*, par M. le baron J. de Baye.

Bulletin de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, tome III, n° 6, avril 1882.

Revue de l'histoire des religions, 2^e année, tome IV, novembre-décembre. (*Annales du musée Guimet*.)

Congrès archéologique de France, XLVII^e session. — Séances générales tenues à Arras et à Tournay en 1880.

Travaux de l'Académie nationale de Reims, 68^e volume, année 1879-80.

Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons, tome X, 2^e série, 1879.

Bulletin de la Société d'émulation du département de l'Allier, tome XVI, 3^e livre, 1881.

Compte-rendu par MM. Bouchard et A. Bertrand d'une découverte de ruines gallo-romaines et mérovingiennes à la Couronne, commune de Molles, près Cusset (Allier).

Notice sur les registres de comptes des receveurs municipaux de Moulins, depuis 1400, par M. Grassoreille. — Rappelons ici qu'il existe aux archives communales de Nevers une semblable série de comptes commençant à 1389.

Mémoires de l'Académie des sciences de Clermont-Ferrand, tome XXII^e, 1880.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, tome XXII, n^{os} 2, 3 et 4; — *le Chant de la Passion de la Sologne orléanaise*, par M. Léon Dumuys; — *Histoire de l'Abbaye de Voisins*, par M. A. du Faur, comte de Pibrac, tome XXIII, n^o 1, 1882.

L'Investigateur, ancien *Institut historique*, novembre-décembre 1881, janvier-février 1882.

Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, tome V, 1^{er} bulletin.

Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne, janvier 1881; — *les Troglodytes arvernes*, par M. le docteur Plicque, février 1882.

Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, tome IX, 1^{er} livre, janvier-février 1882.

Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du département du Var, 7^e série, tome V, 1^{re} livraison, 1882.

Antiquités et monuments du département de l'Aisne, par Edouard Fleury, 4^e volume, accompagné de 145 gravures, de monuments des diverses phases de la période ogivale; apogée de l'ogive, sa décadence; nécessité d'une réforme; prodrome de la Renaissance.



CAUSES

DU TRANSFERT DE L'UNIVERSITÉ D'ORLÉANS A NEVERS ET DE SON RETOUR A ORLÉANS.

Les auteurs nivernais attribuent presque tous à un prétendu interdit jeté sur Orléans par le pape Jean XXII le départ de l'Université de cette ville et son installation à Nevers, et semblent croire que la seule cause de son retour dans la première de ces villes fut une querelle violente qui s'éleva entre les écoliers et les habitants de Nevers. Ces deux opinions me paraissent également inexactes.

La raison invoquée par Guy-Coquille pour l'abandon d'Orléans par l'Université n'est indiquée par aucun des historiens orléanais et est démentie par l'histoire. Symphorien Guyon et Lemaire, qui s'étendent assez longuement sur les commencements de l'Université d'Orléans, donnent à son départ d'autres motifs qui me paraissent être les véritables; Lemaire combat même l'assertion de Guy-Coquille.

Si l'on veut bien comprendre pourquoi cette Université est venue s'établir à Nevers, il est nécessaire de remonter à sa fondation.

Les écoles d'Orléans étaient depuis longtemps célèbres, lorsque le pape Clément V, qui venait de monter sur le trône pontifical, les érigea en Université, par une bulle donnée à Lyon, le 27 janvier 1305. Par cet acte, il déclarait autoriser les docteurs à se constituer en Université semblable à celle qui avait été peu auparavant établie à Toulouse; puis, en souvenir du temps qu'il avait lui-même passé dans les écoles d'Orléans, il leur concédait des privilèges considérables pouvant leur permettre de lutter contre les autres Universités de l'Europe.

En temps de cherté les maisons devaient être louées aux docteurs, élèves et suppôts de l'Université, et les vivres leur

être fournis d'après une taxe fixée par quatre personnes, dont deux choisies par les docteurs et les écoliers et deux par les bourgeois de la ville ; en cas de désaccord, une cinquième personne, choisie par les bourgeois, mais qui devait nécessairement être prise parmi les docteurs, était adjointe à ces quatre taxateurs ; si les habitants refusaient de louer ou de vendre d'après la taxe ainsi établie, les docteurs avaient le droit de suspendre leurs leçons. Toute connaissance des délits commis par les membres de l'Université ou leurs serviteurs était attribuée exclusivement à l'évêque, même en cas de flagrant délit. Enfin aucun étudiant ne pouvait être arrêté pour dettes.

La création de l'Université fut vue avec déplaisir par les habitants d'Orléans. On sait combien les étudiants étaient quelquefois turbulents. Si ces grandes agglomérations d'élèves des écoles procuraient de sérieux avantages aux cités, elles n'étaient pas sans offrir des dangers aux paisibles bourgeois. A Orléans même les écoliers avaient déjà plusieurs fois occasionné des troubles. En 1236 surtout ils avaient été cause d'une sédition sanglante, à la suite de laquelle la ville avait été mise en interdit par l'évêque Philippe Berruyer. Le titre d'Université donné aux écoles devait encore augmenter le nombre des élèves, et les bourgeois devaient se demander ce que deviendraient ces étudiants, déjà si turbulents, avec les privilèges que leur octroyait le Saint-Siège. Aussi refusèrent-ils dès le début de reconnaître ces privilèges ; de leur côté, les docteurs et les étudiants se constituèrent en Université et voulurent jouir des prérogatives attachées à ce titre. De là des rixes et des querelles violentes entre les « escholiers et les bourgeois », querelles assez sérieuses pour nécessiter l'intervention du Pape. Clément V fut obligé de défendre aux étudiants de porter des armes et nomma une commission, composée de neuf anciens docteurs des écoles d'Orléans, à l'effet de faire pour cette Université des règlements qu'il approuva le 27 avril 1308.

Les bourgeois basaient leur refus d'observer les privilèges

de l'Université sur ce qu'ils n'avaient pas été confirmés par le roi de France. Clément V avait déclaré, dans sa bulle de fondation, qu'il entendait ne déroger aucunement à la juridiction royale, mais qu'il réservait les privilèges qu'il accordait, en tant qu'ils dépendaient du roi, à son approbation. La conduite de Philippe-le-Bel peut paraître singulière dans cette circonstance, de la part d'un roi aussi jaloux de son autorité. En effet, sans s'opposer à ce qu'avait fait le Souverain Pontife, il avait laissé l'Université se constituer, mais sans confirmer ses privilèges. On ne peut s'expliquer son abstention que par les embarras dans lesquels il se trouvait, et en particulier à cause de l'affaire des Templiers.

Quel que soit le motif qui ait guidé Philippe-le-Bel, cette manière d'agir fut très-préjudiciable à l'Université d'Orléans. Les bourgeois refusant d'accepter les privilèges des docteurs et des élèves, tant qu'ils n'auraient pas été approuvés par le roi, et l'Université ne pouvant obtenir la confirmation royale, les querelles continuèrent. Enfin, après avoir attendu cinq ans l'approbation du roi, les membres de l'Université résolurent de s'en passer. Ils annoncèrent qu'à un jour désigné ils feraient eux-mêmes la publication des bulles pontificales, pour se mettre en possession des privilèges qui leur étaient octroyés. A cette nouvelle une véritable émeute éclata à Orléans ; les habitants se portèrent au couvent des Jacobins, où siégeait l'Université, brisèrent les portes, se jetèrent dans le couvent, menaçant les professeurs et les écoliers, demandant que l'Université renonçât à ses privilèges, sans quoi, disaient-ils, ils ne pourraient jamais avoir la paix.

Une plainte ayant été portée tant par les professeurs que par les Jacobins, intervint un arrêt du Parlement du lundi après l'Annonciation 1310, condamnant vingt-cinq habitants d'Orléans, dans des proportions différentes, à une amende totale de mille livres. De plus, si l'Université l'exigeait, deux habitants, dénommés en l'arrêt, devaient, nu-pieds et

en chemises, suivre la procession du dimanche après Pâques ; cette même procession devait être également suivie des autres condamnés, en habit décent. Chacun devait porter un cierge de deux livres, pour l'offrir à l'église des Jacobins ; puis tous devaient, à genoux, demander pardon devant six docteurs et six élèves. L'Université se contenta des excuses des coupables, et consentit à ne pas exiger l'exécution de cette disposition.

L'abstention de Philippe-le-Bel ne pouvait pas se prolonger davantage ; il se décida enfin à intervenir. Par lettres royales de juillet et décembre 1312, il confirma la création de l'Université, déclarant prendre sous sa protection spéciale tous docteurs et écoliers allant, venant ou séjournant dans cette Université ; puis il approuva presque tous les privilèges octroyés par le Pape. De plus, le roi accorda à tous professeurs et élèves exemption de toutes tailles et impositions et franchise de tous droits de péage.

Ces lettres du roi ne parvinrent pas à rétablir la tranquillité à Orléans ; la turbulence et l'arrogance des élèves augmentèrent encore. Ils ne tardèrent pas, si l'on en croit Symphorien Guyon, à abuser de tous leurs privilèges (1). Beaucoup étaient membres des plus puissantes familles du royaume, et il était difficile d'obtenir justice contre eux. Ils faisaient venir de grandes provisions de marchandises de toutes sortes qu'ils appelaient leurs garnisons ; puis les domestiques et serviteurs attachés à leurs personnes, profitant des exemptions des tailles et des péages, trafiquaient de ces marchandises, au grand préjudice des marchands de la localité. Comme ils ne pouvaient être emprisonnés pour dettes, ils refusaient de payer les fournitures qui leur étaient faites. Les habitants se plaignirent aussi des taxes des loyers et des vivres établies en réalité par deux bourgeois et trois docteurs. Un des docteurs, nommé conservateur des privilèges apostoliques, émettait la prétention de connaître exclusivement, avec le

(1) *Histoire d'Orléans.*

recteur, de presque toutes les causes dans lesquelles un étudiant se trouvait intéressé, ce qui l'arrachait à la justice régulière.

On comprend que la confirmation royale fut impuissante à mettre fin à l'opposition des habitants. Plusieurs plaintes furent portées au Parlement contre les bourgeois, qui continuaient à ne pas vouloir reconnaître les privilèges de l'Université.

Ne pouvant obtenir tout ce qu'ils désiraient, les docteurs songèrent à user de la faculté que leur avait octroyée Clément V de suspendre leurs leçons jusqu'à ce que satisfaction leur eût été accordée. En 1231, ce même droit de suspension des cours avait été concédé par le pape Grégoire IX à l'Université de Paris, qui en avait usé plusieurs fois avec succès pour obtenir ce qu'elle désirait. Les docteurs d'Orléans firent de même. A cet effet les membres de l'Université s'obligèrent, par un serment solennel, à ne plus faire et à ne plus écouter de leçons dans la ville d'Orléans tant que les conditions qu'ils voulaient imposer n'auraient pas été acceptées.

La formule du serment que prêtèrent les membres de l'Université se trouve rapportée dans une lettre du pape Jean XXII qui nous a été conservée par Lemaire.

Comme on le voit, il n'est aucunement question dans toute cette affaire d'un interdit pontifical. Ce sont les membres de l'Université qui, de leur plein gré, ont quitté la ville d'Orléans, parce qu'ils croyaient avoir à se plaindre de ses habitants. C'est ainsi que tous les historiens orléanais racontent le fait; c'est aussi l'opinion de Chopin qui nous a conservé le traité fait avec la ville de Nevers : *In ipsis novæ academix cunabulis*, dit-il, *ita male accepti habitique sunt musarum alumni, ut in Nivernense oppidum turmatim successerint* (1).

Les membres de l'Université d'Orléans, en faisant le serment de suspendre les cours à Pâques (1316), espéraient

(1) *De Domanio Franciæ*, lib. III.

ainsi obliger le roi à les protéger plus efficacement, et les bourgeois à accepter leurs conditions, dans la crainte de voir disparaître leurs écoles. Mais ces espérances furent trompées, et les docteurs fermèrent l'Université et songèrent à chercher une autre ville dans laquelle ils pussent continuer leurs leçons.

C'est alors qu'ils s'adressèrent à Nevers. Cette ville était très-petite, et on ne voit aucune raison qui l'ait fait préférer à une autre. Elle avait, il est vrai, l'avantage d'être peu éloignée d'Orléans, mais c'était une cité complètement inconnue. Une partie des étudiants suivant les cours à Orléans étaient étrangers à la France; on y comptait notamment un certain nombre d'Allemands et d'Anglais; ils étaient attirés dans cette ville par une célébrité déjà ancienne; mais Nevers, qui n'avait jamais joué aucun rôle dans l'histoire, n'avait rien qui pût les attirer. L'Université était très-fréquentée; Lemaire estime le nombre des élèves à cette époque à cinq mille (1). Ce chiffre est considéré comme exagéré; mais ce qui est certain, c'est qu'ils étaient assez nombreux pour être divisés en dix nations. Beaucoup d'étudiants de grande famille avaient avec eux un assez grand nombre de serviteurs. Comment la ville de Nevers, avec son enceinte si peu étendue, pouvait-elle recevoir brusquement une semblable augmentation de population? Cette question avait dû préoccuper les docteurs dans le choix d'une nouvelle résidence. Aussi serais-je assez porté à croire que ces derniers s'adressèrent à Nevers, faute d'avoir pu se fixer dans d'autres localités plus importantes.

Quoi qu'il en soit, le jeudi avant la Pentecôte, 27 mai 1316, intervint un traité entre le habitants de Nevers et les recteur, docteurs et suppôts de l'Université d'Orléans, pour l'introduction des écoles dans nos murs. Mais si les bourgeois de Nevers consentaient à recevoir l'Université, ce n'était qu'à

(1) Antiquités de la ville d'Orléans.

la condition que leurs nouveaux hôtes renonceraient à tous leurs privilèges. Par ce traité, dont Chopin nous a conservé au moins les clauses principales, les recteur, docteurs, étudiants étaient déclarés justiciables des juges ordinaires de la ville, du comté et de la baronnie. Ils renonçaient à tous les privilèges qui pouvaient leur avoir été accordés à ce sujet soit par le Souverain Pontife, soit par le roi, et même à tous ceux qui pourraient leur être accordés à l'avenir par qui que ce fût. Par suite de ces renonciations, ils s'obligeaient à ne pas entraîner les citoyens, leurs successeurs ou héritiers hors de leurs juridictions ordinaires. Les membres de l'Université délinquants devaient aussi être punis par les juges ordinaires, et l'Université renonçait à intervenir en faveur des docteurs ou élèves convaincus de délit, si ce n'est dans le cas où ils offriraient une réparation suffisante.

Les serviteurs et personnes attachées aux membres de l'Université étaient déclarés justiciables des juges de la ville, du comté et de la baronnie. Les docteurs et les étudiants renonçaient aux taxateurs des loyers et des vivres et au système des garnisons qui avait été si préjudiciable aux marchands orléanais, s'engageant à n'acheter de vivres que pour les besoins de chacun, comme les autres habitants de la ville, et s'interdisant la faculté de trafiquer sur les vins, blés et autres provisions.

De plus, ils s'engageaient à respecter tous les droits, privilèges, chartes de la ville et de ses habitants, et spécialement les coutumes et réglemens du prieuré et du bourg Saint-Étienne, malgré les privilèges et statuts de l'Université : *Privilegia, carthas et instrumenta quibuscumque habitatoribus dictæ civitatis et ejus communitati et comitatui concessa, necnon consuetudines et statuta prioratus et burgi Sancti Stephani, nostris non obstantibus privilegiis et statutis, in suis robore et virtute volumus perdurare.* Ce n'est qu'à ces conditions que le prieur de Saint-Etienne consent, en tant qu'il est en son pouvoir, au transfert de

l'Université : Quibus mediantibus, nos prior prædictus rectorem, doctores, baccalaureos et scholares Universitatis prædictæ favorabiliter admisimus et translationi dicti studii, quantum in nobis est, salvis supradictis omnibus, consentimus.

Ce traité est signé par Pierre, prieur de Saint-Etienne, *frater Petrus humilis prior Sancti Stephani Nivernensis* ; mais le préambule énonce que les habitants de Nevers avaient été convoqués par le crieur de la ville, selon la manière habituelle, pour donner leur assentiment. On sait qu'à cette époque le bourg Saint-Etienne formait, pour ainsi dire, une ville différente de la cité de Nevers, et appartenait au prieur du couvent, qui avait seul juridiction dans cette partie de la ville, en vertu des privilèges concédés à ce couvent par Guillaume, comte de Nevers en 1090. C'était dans cette partie de la ville que l'Université songeait à s'établir.

On possède si peu de renseignements sur son passage dans nos murs, qu'on ignore même où se tinrent ses cours ; il est probable que ce fut dans une des dépendances du monastère. De même qu'à Orléans les leçons furent d'abord données au couvent des Jacobins (caserne de l'Étape actuelle). Le traité du 27 mai 1316 prouve que l'Université s'établit sinon dans les dépendances du prieuré, au moins dans le bourg Saint-Etienne, sans quoi il n'aurait pas été signé par le prieur spécialement ; c'est lui seul qui consent à admettre les docteurs et les élèves. Mais ce bourg ne pouvait contenir toute la population que devait amener l'Université ; elle devait être obligée d'envahir les autres parties de la ville. Au reste, le bourg Saint-Etienne ne formait pas une ville complètement distincte ; sous certains rapports il faisait partie de Nevers. Les habitants étaient donc intéressés au transfert des écoles ; voilà pourquoi ils furent convoqués pour donner leur approbation à ce traité. D'ailleurs Chopin ne nous a pas conservé le texte entier de ce concordat ; peut-être contenait-il des clauses intéressant les autres parties de la ville. On voit en effet, dans

l'arrêt du 21 juin 1320, condamnant les auteurs des troubles de Nevers, à l'occasion de l'Université, que les heures des cours étaient annoncées par la cloche de l'abbaye Saint-Martin, sise en dehors du bourg Saint-Etienne. C'était probablement la cloche de la communauté qui resta placée au clocher de l'abbaye Saint-Martin jusqu'en 1439. Il fallait l'assentiment des habitants pour s'en servir. Il ne paraît pas, dans ce traité, du moins tel que nous l'a conservé Chopin, que le comte de Nevers y ait donné son consentement.

Le comté de Nevers était alors possédé par Louis de Flandre, fils de Robert de Béthune et petit-fils de Guy de Dampierre, comte de Flandre. Ce prince avait hérité du caractère turbulent de son père et de son aïeul et s'occupait beaucoup plus des querelles des Flamands contre les rois de France que des affaires de son propre comté. Philippe-le-Bel avait confisqué ses possessions françaises par suite de la part qu'il avait prise à ses démêlés avec la Flandre. Louis-le-Hutin venait de lui rendre le comté de Nevers, mais il le négligeait aussi complètement qu'auparavant, passant presque toute son existence dans les États de son père. L'espoir de n'éprouver aucune opposition de la part du comte Louis, tandis que les seigneurs des autres pays auraient pu craindre de mécontenter le roi en recevant l'Université, avait peut-être été une des causes ayant déterminé les docteurs à se retirer à Nevers.

Si nous avons la date du traité par lequel les habitants de Nevers consentirent à recevoir l'Université, nous ignorons à quelle époque précise elle vint se fixer dans nos murs. Il semble résulter du texte même du traité que le 27 mai 1316 elle y était déjà arrivée : *Universitas studii Aurelianensis, ad civitatem Nivernensem nuper translata*. D'un autre côté, un mois plus tard, le 31 juillet 1316, Philippe-le-Long, alors simple régent du royaume, après le décès de Louis-le-Hutin, écrivit à son bailli d'Orléans de faire cesser tous les troubles

entre les habitants de cette ville et les étudiants, confirmant les privilèges donnés à l'Université par Philippe-le-Bel, son père. Cette lettre laisse supposer qu'à cette époque il y avait encore des membres de l'Université à Orléans. Ne serait-elle pas la réponse à une démarche que les docteurs auraient faite avant d'abandonner complètement cette ville ?

On a lieu de s'étonner que les membres de l'Université aient osé, de leur autorité privée, transporter leurs cours d'une ville dans l'autre sans l'agrément du roi ni du Pape. Comment aucune opposition ne fut-elle faite à un acte accompli incontestablement au préjudice des droits de la royauté et de la papauté ? C'étaient, sans contredit, ces deux puissances qui seules pouvaient établir une Université et fixer sa résidence. « C'est un droit de privilège entièrement royal, dit Chopin, de pouvoir établir, fonder et ériger Universitez, pour enseigner les escoliers, qui n'est point communiqué aux autres seigneurs de France. » En changeant de résidence et en renonçant à tous les privilèges attachés à l'Université d'Orléans, les docteurs fondaient, pour ainsi dire, une Université nouvelle. Pour bien comprendre ce qui se passa, il faut se souvenir qu'à cette époque la France n'avait pas de roi et que le Saint-Siège était également vacant.

Louis-le-Hutin était mort le 5 juin 1316, quelques jours après le traité fait avec le prieur de Saint-Étienne, et Philippe, comte de Poitiers, son frère, son successeur, soit comme régent, soit même comme roi, n'eut pas l'autorité suffisante ou ne voulut pas s'opposer ouvertement à cet acte. Par sa lettre du 31 juillet 1316, il ne fit qu'approuver les privilèges concédés par son père, et ne répondit même pas aux autres demandes des docteurs.

Clément V était mort à Roquemaure, le 20 avril 1314, et la vacance dura plus de deux ans après quoi Jean XXII fut élu à Lyon le 7 août 1316. C'est pendant ce temps que les docteurs d'Orléans firent leur traité avec le prieur de Saint-

Étienne de Nevers, ainsi que l'annonce le texte même du traité, *apostolica Sede vacante*.

C'est cette coïncidence de vacances simultanées du trône de France et du Siège apostolique qui permit à l'Université de changer de résidence sans éprouver d'opposition. Lorsque Jean XXII fut élu et que Philippe-le-Long eut commencé à établir solidement son pouvoir, l'Université était déjà à Nevers. Mais, comme nous le verrons bientôt, dès qu'ils le purent efficacement, ils s'occupèrent de la question des écoles d'Orléans.

Chopin semble dire qu'il ne resta point d'étudiants à Orléans, et que tous se retirèrent à Nevers. Guyon pense, au contraire, qu'il en était resté un certain nombre dans la première de ces villes, soit qu'ils n'eussent pas prêté le même serment que les autres, soit qu'ils ne se fussent pas considérés comme tenus de l'observer. Quoi qu'il en soit, il est probable que les membres de l'Université réfugiés à Nevers ne furent pas longtemps sans regretter Orléans, car Nevers était loin de leur offrir les mêmes ressources, et les élèves devaient se recruter avec moins de facilité. En outre, des querelles n'avaient pas tardé à surgir entre les étudiants et les habitants. De leur côté, les bourgeois d'Orléans paraissent avoir bientôt désiré le retour des écoliers; si la ville avait gagné en tranquillité, il est incontestable qu'elle perdait beaucoup sous d'autres rapports. D'ailleurs, le traité du 27 mai 1316 était-il légal? Non-seulement les docteurs avaient changé de résidence sans droit, ils avaient renoncé à des privilèges accordés non à des particuliers, mais à un corps tout entier, ce qui ne paraît pas avoir été dans leur droit. Aussi l'arrêt du 21 juin 1320, malgré toutes les renonciations contenues au traité, considère-t-il encore les docteurs et les élèves comme sous la sauvegarde royale sous laquelle ils avaient été mis par Philippe-le-Bel, *salvam gardiam nostram regiam, in qua dicti doctores et scholares erant*.

Cette situation devait nécessairement attirer l'attention du monarque aussitôt que les embarras du commencement du règne furent passés. Mais il ne pouvait agir sans le Pape qui, seul, avait le pouvoir de permettre aux docteurs de reprendre leurs leçons à Orléans en les déliant de leur serment. C'est pourquoi il envoya à Avignon un archidiacre d'Orléans, son secrétaire, nommé Amicius, pour s'entendre avec Jean XXII à ce sujet. Philippe désirait le rétablissement et la réforme des écoles, mais demandait au Pape de leur enlever le titre d'Université. Il insistait surtout pour faire dispenser les membres de l'Université de l'observation de leur serment. Jean XXII, comme son prédécesseur, avait étudié à Orléans et avait conservé une grande reconnaissance aux professeurs qui l'avaient instruit pendant plusieurs années. Il répondit au roi qu'il ne lui paraissait pas convenable de révoquer ce que ses prédécesseurs avaient fait, et qu'il ne pouvait convenablement enlever l'Université fondée à Orléans par Clément V. La lettre du Pape est du 6 juin, seconde année de son pontificat (1318).

En même temps, Jean XXII donna commission à son neveu Jean Gaucelin, chancelier du Saint-Siège apostolique, d'arranger cette affaire et de faire des réglemens pour cette Université.

Tous ces faits montrent bien que Philippe-le-Long et Jean XXII eurent toujours l'intention de faire rentrer les écoles à Orléans; il ne fut jamais question entre eux de maintenir ce que les docteurs avaient fait en s'installant à Nevers. Cette dernière ville ne fut donc pas privée de son Université uniquement à la suite d'une sédition contre les docteurs et les écoliers, ainsi que le prétendent Guy-Coquille et la tradition rapportée par Parmentier. Le Pape et le roi ne pouvaient souffrir la continuation d'un fait qui était une violation de leurs droits. Voilà quelle fut la véritable cause du départ de l'Université et de son retour à Orléans. Les docteurs avaient bien pu, par suite de circonstances exceptionnelles, changer leur résidence, mais cette situation devait

cesser dès que l'entente s'établirait entre le roi et le Pape, car elle était illégale. Si la fuite de l'Université avait été considérée comme régulière, une simple émeute des habitants de Nevers n'aurait pas, je crois, entraîné son retour à Orléans. Le roi en punissant les auteurs des troubles aurait maintenu le siège des écoles dans la même ville. Il se serait passé ce qui était arrivé à Orléans en 1310, où l'Université était restée fixée quoique les chaires des professeurs eussent aussi été brisées dans la sédition du couvent des Jacobins.

Cependant il est incontestable qu'une émeute eut lieu à Nevers contre l'Université ; mais même sans cette circonstance nous n'aurions pas gardé l'Université.

Après la commission donnée au cardinal Gaucelin par le Pape les pourparlers entre Philippe-le-Long et Jean XXII furent suspendus pendant assez longtemps. Le roi, occupé des autres affaires du royaume, négligea celles de l'Université. Il est supposable que ce fut la sédition de Nevers qui rappela son attention sur ce sujet. On ne sait pas au juste à quelle époque elle éclata. Les seuls détails précis que l'on possède sur elle viennent de l'arrêt du Parlement du 21 juin 1320, condamnant les auteurs de ces troubles, et qui se trouve rapporté dans une chronique découverte et publiée, il y a quelques années, par M. Leblanc de Lespinasse (1).

A la suite de cette sédition, les docteurs ne purent reprendre leurs cours à Nevers et quittèrent sans doute la ville. Philippe-le-Long, sûr de l'assentiment du Pape, rétablit l'Université à Orléans. Dans sa lettre du mois d'avril 1320, il déclare qu'il a résolu de porter remède aux dommages innombrables que la dispersion des écoliers d'Orléans causait non-seulement dans le royaume, mais encore dans le monde entier. *damna innumerabilia quæ dissipatione seu dispersione studii Aurelianensis, non solum in regno nostro Franciæ, sed in cunctis mundi partibus provenerunt*, et il ajoute qu'il veut qu'il y ait une Université à Orléans. Puis il fait un

(1) Voir *Bulletin* de la Société nivernaise, t. V, 2^e série, p. 85-92.

règlement pour les écoles, comprenant les modifications proposées par le cardinal Gaucelin et accordant en outre le droit pour les bourgeois de se servir, dans les procès qu'ils pourraient avoir, des docteurs de l'Université, nonobstant toute prohibition contraire qui aurait pu être faite.

Le roi pouvait décréter le rétablissement des écoles à Orléans, mais les docteurs se trouvaient toujours liés par le serment qu'ils avaient fait; de plus, Philippe désirait que la nouvelle organisation fût expressément approuvée par le Pape. C'est pourquoi il envoya à Avignon, pour demander la confirmation pontificale, Jean Mandevillain, professeur de droit civil, porteur d'une lettre d'excuses pour le retard que Sa Majesté avait mis à écrire au Souverain Pontife, sur diverses affaires importantes et difficiles dont il avait eu à s'occuper. De plus, tous les ecclésiastiques d'Orléans avaient donné à Jean Mandevillain des lettres dans lesquelles ils exposaient au Pape le malheureux état où le départ des écoliers avait réduit leurs églises et le service divin dans leur ville. Jean XXII confirma tout ce que Philippe-le-Long avait fait, et donna pouvoir à son neveu, le cardinal Gaucelin, de dispenser, par autorité apostolique, les docteurs et les écoliers de l'observation du serment qu'ils avaient fait, comme étant contraire à l'utilité publique, et de leur permettre de reprendre leurs leçons à Orléans.

Tous les détails concernant les pourparlers entre Philippe-le-Long et Jean XXII, ainsi que les pouvoirs donnés à Jean Gaucelin se trouvent rapportés dans une lettre du Pape à son neveu du 15 novembre 1320.

Le 24 août de cette année, le recteur de l'Université, Étienne de Beau cousin, *Stephanus Bellicognati*, et huit docteurs, réunis au couvent des Jacobins d'Orléans, firent un règlement intérieur pour l'Université. Ce fait prouve que les membres de l'Université, ou au moins une partie d'entre eux, avaient quitté Nevers et étaient retournés à Orléans après le rétablissement des écoles par Philippe-le-Long, sans attendre la confirmation pontificale. Peut-être avaient-ils été déliés

de leur serment antérieurement par Jean Gaucelin, en vertu de pouvoirs donnés par le Pape. Il est possible aussi qu'après la sédition de Nevers ils aient quitté cette ville et soient revenus à Orléans, en attendant la réponse du Pape que l'on savait certainement devoir être favorable. En tout cas, on ne peut admettre que tous les cours furent rouverts et les élèves revenus avant les lettres de confirmation de Jean XXII; car, dans son rescrit du 15 novembre 1320 ce Pape constate que Jean Mandevillain, porteur des lettres dans lesquelles les ecclésiastiques d'Orléans se plaignaient du tort que l'absence des écoliers faisait à leurs églises, était arrivé tout récemment à Avignon.

Déjà, le 1^{er} février 1320, le Souverain Pontife avait envoyé à Milon de Chailly, évêque d'Orléans, les pouvoirs nécessaires pour absoudre des censures ecclésiastiques tous ceux qui avaient porté atteinte aux privilèges accordés par la papauté aux docteurs et aux écoliers.

Ce fut ainsi que, du consentement du roi et du Pape, l'Université rentra dans Orléans.

E. DUMINY.



SÉANCE DU 29 JUIN 1882.

Présidence de M. ROUBET, président.

Étaient présents : MM. Roubet, l'abbé Boutilier, Ernest de Toytot, l'abbé Soyer, Massillon Rouvet, le docteur Subert, H. Blanc, de Ville-naut, du Mesnil, Henri et Ed. Marandat, Léonard, Adolphe de Rosemont.

M. le docteur Subert présente, avec M. Ed. Marandat, M. le docteur Jourdan.

M. de Villenaut et M. de Langle présentent M. le colonel de Charrant.

M. le docteur Jourdan et M. le colonel de Charrant sont admis à l'unanimité.

M. le président Roubet donne lecture d'un rapport intéressant sur la découverte faite rue du Cloître Saint-Cyr d'une statuette de Mercure.

M. Massillon Rouvet dépose sur le bureau une épée à main et une sorte de poignard, au sujet desquels il lit une note. Ces objets auraient été trouvés dans une sépulture de Beaumont-la-Ferrière.

La Société pense que ces objets ne sont nullement authentiques ni anciens.

M. Marandat montre une clé du quatorzième ou du quinzième siècle trouvée dans la maladrerie de Saint-Antoine.

M. de Villenaut donne lecture d'un travail généalogique : 1° sur la famille de Chabannes, 2° sur la famille de Courvol, toutes deux illustres dans la Nièvre.

M. Massillon Rouvet donne lecture d'une note en réponse aux opinions exprimées au *Bulletin* précédent, sur la *Commune de Nevers*, par MM. Roubet et Boutillier.

Une courte discussion s'engage, à la suite de cette lecture, entre MM. Roubet, Boutillier et Massillon Rouvet.

M. Victor Gueneau, percepteur à Clamecy, a envoyé à la Société une monographie sur le prieuré de La Fermeté. M. l'abbé Boutillier donne

lecture de divers passages de ce travail, qui relate beaucoup de noms intéressants pour l'histoire locale. Cette notice sera insérée au *Bulletin*.



UN MERCURE ASSIS.

Nous savons tous que l'oppide gaulois que César désigne sous le nom de Noviodunum (Nevers), occupait en partie le plateau sur lequel se trouvent actuellement la cathédrale et ses abords.

Déjà, en 1843, dans un mémoire adressé au ministre de l'instruction publique, M. A. Duvivier signalait la découverte, dans le sous-sol d'une maison alors en construction rue du Cloître-Saint-Cyr, d'une grande quantité de grains de froment, de seigle, d'avoine, de paille, de foin, de fèves, mêlés à des débris de bois carbonisés qui prouvaient surabondamment que le tout avait subi l'action des flammes.

Le correspondant ministériel n'hésitait point à faire remonter les traces de ce violent incendie à l'année 52 avant notre ère, c'est-à-dire à cette époque où les Éduens, violant le traité qui les liait avec Rome, entraient par surprise dans Noviodunum, s'emparaient des vivres, des bagages, du trésor de leurs alliés, massacraient sans pitié toute la garnison, et livraient aux flammes cet oppide, *ne cui esset usui Romanis*.

Sans nul doute, à bien des époques différentes, le sol de notre cité a dû offrir des restitutions dignes d'intéresser son histoire; mais les traditions, les éphémérides locales restent à peu près muettes sur ces découvertes.

Il faut bien le dire, il fut un temps où, selon l'expression d'un philosophe du siècle dernier « l'oreiller de l'ignorance et de l'incuriosité était réputé comme très-doux »; mais aujourd'hui, grâce au fonctionnement des sociétés archéo-

logiques, il n'est plus permis d'être accusé sinon d'ignorance, du moins de manquer de curiosité. Il convient donc de consigner dans notre *Bulletin*, quelque minime qu'elle puisse être, la récente découverte dont le rapport nous a été confié.

Au mois de mai dernier, une maison, sise à l'angle des rues de l'Évêché et des Sept-Prêtres, était en reconstruction ; les déblais qu'il a fallu opérer pour asseoir les fondations ont amené à la surface des débris de l'époque gallo-romaine, notamment un petit vase en terre noire assez bien conservé, des fragments de poterie de ce rouge vernissé dit de Samos, et quelques petits bronzes au type de Constantin II ; et enfin une petite statuette en pierre qui va faire l'objet principal de notre communication.

Cette figurine, haute de vingt-cinq centimètres, est privée de sa tête et de ses bras ; néanmoins ce qui reste est encore en assez bon état de conservation.

Le personnage mythologique qu'elle représente est exactement nu ; ses formes sont juvéniles et plastiquement bien accentuées ; nous en faisons de suite une divinité.

Le dieu est assis sur un siège soutenu par quatre pieds ajourés. Le dossier du siège est recouvert d'un drapel avec franges qui retombe à l'arrière. Nous ne saurions le confondre avec une clamyde momentanément déposée sur le dossier.

Le pied gauche de la statuette s'appuie sur un escabeau, ce qui indique un dieu de premier ordre.

A gauche, touchant le sol, se voit l'extrémité fracturée d'un sceptre ou d'un bâton.

A côté du pied droit apparaît la tête d'un animal cornigère dont le corps se continue en entier sous le *stratum*, au-dessus du siège ; Ovide appelle *cava* la forme de ce siège.

La description ainsi faite, il ne nous reste plus qu'à émettre notre opinion sur le nom qu'il convient de donner à cet habitant de l'Olympe.

Il est évident que les attributs dont sont pourvues les

divinités païennes, sont les indications les plus certaines pour arriver à les caractériser.

Or, l'animal qui accompagne le dieu doit sûrement nous aider à résoudre le problème.

Cet animal étant un bouc, nous n'hésitons point à supposer que nous sommes en présence d'un *Hermès*, d'un *Mercur*.

Ce dieu était le protecteur des bergers ; c'est pourquoi il est représenté tantôt avec un bouc, tantôt avec un bélier. Il était aussi par excellence le protecteur des marchands ambulants ; voilà pourquoi il était encore représenté tenant une bourse à la main.

Le sceptre ou le bâton dont il reste un fragment, était probablement surmonté d'un appendice caducéiforme sur lequel s'appuyait la main gauche, tandis que la main droite tenait une bourse dont l'ablation a laissé quelque trace sur le genou de la jambe droite.

Il est vrai que les pieds de notre *Mercur assis* ne sont point pourvus de talonnières ailées ; mais nous dirons bien vite que la statuaire se débarrassait volontiers de cet attribut complémentaire. Nous pourrions citer bien des images de *Mercur* qui n'ont point d'ailerons ni à leurs talons ni à leur pétase, et notamment le *Mercur* gravé au temps d'Auguste par le célèbre *Discordis*.

Le culte de *Mercur* était très-répandu dans les Gaules. César dit quelque part : *Deum maxime Mercurium colunt, ejus sunt plurima simulacra*. Nous savons avec *Plin* que les *Avernes* avaient commandé à *Zénodore* la statue colossale de ce dieu à laquelle il travailla pendant dix années.

Le type de *Mercur assis* était le plus généralement adopté. Nous ne saurions rechercher si ce type était ou non une représentation inspirée par le fameux groupe statuaire de *Leschée* (*Lecheum*) que *Pausanias* a décrit, bien qu'il soit admis qu'il a servi de prototype à toutes les images de ce dieu représenté assis.

Le sol nivernais a déjà donné plusieurs exemplaires du *Mercur assis*.

Nous pouvons en citer deux en bronze :

L'un trouvé en 1842 à Saint-Révérien, par MM. Méline et Charleuf, et l'autre trouvé à Entrains.

Le premier représente le dieu assis sur un piédestal ; il n'a point de pétase, mais sa chevelure est ornée de deux ailes. Il tient le caducée de la main droite et une bourse de la main gauche.

Le second a été scrupuleusement décrit par M. A. de Villefosse (*Revue archéologique*, f. xxxi). Le dieu est nu ; il tient dans la main droite une bourse négligemment posée sur le genou ; sa hauteur est de trente-cinq centimètres.

La statuette de pierre qui va prendre place dans notre musée de la porte du Croux sera donc le troisième exemplaire de Mercure assis. Il est surtout particulièrement intéressant aux yeux des curieux, par la pose presque canine du bouc qui l'accompagne comme attribut.

En terminant, nous ne saurions omettre que, pendant un assez grand nombre d'années, nous avons vu précisément, à l'angle de la maison de la rue des Sept-Prêtres dont nous parlons, le corps tronqué d'une statue de moyenne grandeur qui servait de borne. Ce vieux débris avait le caractère gallo-romain et avait certainement la même provenance que la statuette que nous venons de décrire.

Nous ajouterons encore, pour ne point délaissier notre sol gallo-romain, qu'il existe présentement, dans l'arrière-cour d'une maison située place de Saint-Laurent, une stèle qui malheureusement est brisée dans sa partie supérieure.

Cette stèle a un mètre trente centimètres de hauteur ; elle était en forme d'arcade accostée sans nul doute de deux ailettes. Le fond du tableau, profondément fouillé, représente un personnage dont la tête est complètement mutilée ; le vêtement qui le recouvre et qui descend jusqu'aux pieds ressemble à un *indutus*, ce qui nous porte à croire que ce monument funéraire a été élevé aux mânes d'une femme. La main gauche tient un objet sphérique ; la main droite a été brisée.

Sur le cintre de l'arcade on lit la fin d'un nom écrit circulairement, *VIANI*, peut-être *Serviani* ?

Nous espérons que cette épave intéressante viendra bientôt orner notre musée lapidaire.

L. ROUBET.



LE PRIEURÉ DE LA FERMETÉ.

I.

La commune de La Fermeté, *vulgo* La Ferté, canton de Saint-Benin-d'Azy, a été formée par la réunion des anciennes paroisses de Prye et de Cicogne « au cy-devant couvent de » La Fermeté (1) ».

Le chef-lieu de la commune est bien situé. Il possède une école de garçons et une école de filles, mais n'a pas d'église.

L'ancienne église de *monsieur Saint-Vincent* de Prye sert pour toute la commune. Celle de Cicogne n'existe plus depuis longtemps, ses traces même ont disparu.

De la grande place du village de La Fermeté part un chemin des plus pittoresques qui, serpentant entre des murs en pierres sèches, descend assez rapidement vers l'Ixœur, sur les bords de laquelle fut construit, pendant la période carlo-vingienne, un château-fort (*Firmitas*, *Feritas*) (2). Un siècle ou deux après sa construction, le château-fort reçut des reli-

(1) Inventaire des effets des églises supprimées du canton de Nevers *extra muros*. (*Almanach général de la Nièvre*, 1869, p. 49.)

(2) DU CANGE. — *Firmitas* : *munitio*, *castrum undique firmatum seu clausum*. *Hinc diminutivum* Ferté, *quo nomine donantur etiamnum complura in Gallia castra*. — Un autre chemin, passant devant la mairie, conduit également aux ruines du couvent, mais il est loin d'avoir les charmes de celui dont nous parlons.

gieuses bénédictines et devint le prieuré de Notre-Dame de La Ferté-ès-Nonnains.

Des ruines imposantes, entourées de broussailles, attestent encore aujourd'hui l'antique grandeur de ce prieuré (1).

II.

Quand saint Bernard, dont l'éloquence pathétique remuait si profondément les cœurs, gagna Cîteaux, en 1113, à l'âge de vingt-deux ans, il entraîna à sa suite ses cinq frères et un grand nombre de ses parents et de ses amis.

Plusieurs femmes, enflammées par l'exemple de sainte Hombeline et de la bienheureuse Elisabeth, sœur et belle-sœur de saint Bernard, firent aussitôt le vœu de quitter le monde.

Quelle retraite leur donner ?

Saint Bernard résolut la question en obtenant de Milon, comte de Bar-sur-Seine et petit-fils de Milon, comte de Tonnerre, la donation de son château de Jully en faveur de Notre-Dame de Molêmes, *ut idem locus religiosus integro deserviat feminis.....*

Les religieuses qui vivaient à Molêmes, sous la direction des moines, se retirèrent à Jully avec leurs nouvelles sœurs et continuèrent à être dirigées par les moines de Molêmes (2).

Cette coexistence de moines et de religieuses se retrouve un peu partout à cette époque.

Le couvent de Jully-les-Nonnains, aujourd'hui Jully-sous-Ravières, canton d'Ancy-le-Franc, département de l'Yonne,

(1) Voir le *Répertoire archéologique de la Nièvre*, par M. de Soultrait. A l'exception de la tourelle d'angle, qui est ronde, les tours dont il est question dans l'article concernant La Fermeté sont carrées.

(2) Molêmes, aujourd'hui commune du canton de Laignes, arrondissement de Châtillon-sur-Seine.

fut dédié à la Vierge, et les religieuses qui y entrèrent se soumirent à la règle de saint Benoît (1).

Sous la direction d'Elisabeth, ce couvent ne tarda pas à avoir une grande renommée, et, quelques années après sa fondation, *non cessans adhuc ampliorem facere fructum*, il fonda à son tour plusieurs monastères, parmi lesquels nous trouvons celui de Crisenon, en 1134.

A Crisenon (commune de Prégilbert, département de l'Yonne), Adelaïde, fille du roi Robert I^{er} et femme de Renaud I^{er}, comte de Nevers, avait fondé, vers 1030, une chapelle dédiée à saint Nicolas et confiée à des moines de Molêmes (2). Nous n'avons pu contrôler cette assertion de Mgr Crosnier; mais le *Cartulaire de l'Yonne* nous apprend que, vers 1100, Ithier, Hugues et Narjod de Toucy donnèrent tout ce qui était nécessaire pour établir un monastère dans leur alleu de Crisenon. A son retour de Terre-Sainte, Hugues y fit construire une église de pierres et soumit le monastère de Saint-Nicolas de Crisenon à celui de Molêmes. Plus tard les comtes de Nevers comblèrent Crisenon de leurs bienfaits. Nous ne savons au juste à quelle époque les religieuses de Jully en prirent possession; mais nous savons que c'est par l'ordre du Pape et sur la demande de l'abbé de Molêmes que Hugues, évêque d'Auxerre, opéra ce changement (3).

Des contestations s'étant élevées entre les religieuses et les moines de Molêmes, Hugues, évêque d'Auxerre, Ébrard, abbé de Molêmes, et Guillaume, comte de Nevers, se réunirent à Crisenon en 1134 pour terminer le différend. L'abbé de Molêmes abandonna Crisenon aux religieuses, en se réservant le soin des âmes et le droit d'y placer trois ou quatre de ses moines (4).

(1) *Histoire du prieuré de Jully-les-Nonnains*, par l'abbé Jobin. Paris, 1881.

(2) *Les Congrégations de femmes*, par Mgr Crosnier.

(3) *Cartulaire de l'Yonne*, 2^e volume, 1137, charte XLIX.

(4) *Idem*, 1^{er} volume, charte CLXXVI.

Six ans plus tard, le 1^{er} novembre 1140, le pape Innocent II fit savoir à l'abbesse de Crisenon qu'il approuvait que son monastère ne dépendît plus de celui de Molêmes pour la juridiction : *Vos et locum vestrum cum appenditiis suis a jugo et dominatione Molismensium monachorum penitus absolutas esse audivimus et gratum habuimus* (1). Une bulle de 1145 nous paraît avoir annulé cette décision. Nous en parlerons plus loin.

Peu après, appelées par Adelaïde, femme de Guillaume, comte de Nevers, des religieuses de Crisenon vinrent s'établir à La Fermeté.

Dans sa bulle du 16 janvier 1145, le pape Eugène III reconnaît cette filiation. S'adressant, en effet, à l'abbesse Elisabeth, Eugène III lui annonce qu'il a pris le monastère de Crisenon sous sa protection, puis il énumère les biens qui en dépendent. Parmi ces biens, nous trouvons le monastère de La Fermeté avec ses dépendances : *In episcopatu Nivernensi monasterium de Firmitate, in quo congregationem sororum vestrarum posuistis, et ad usus earumdem sororum quidquid Hugo de Limo et Petronilla, uxor ejus, Seguinus et Agnes, uxor ejus, Ogerus et Christiana, uxor ejus, de jure suo vobis dederunt in villa quæ dicitur Lunum, in Luguen, in Chalma, in Cœnni, in Suenci, in Tribus Aquis, in Cigogniis, in Chassennis et in Ruenni; decimam quam Guillelmus Carolus et ejus uxor ad Linum habuerunt; decimam partem piscium clusæ Guillelmi comitis ad Disisam. Præfatum vero monasterium de Firmitate sub regimine et obedientia vestra semper conscit* (2).

(1) *Cartulaire de l'Yonne*, 1^{er} volume, charte ccvi.

(2) *Idem*, charte ccxlv. Les noms de lieux indiqués dans cette charte répondent aux appellations suivantes : *Lunum*, probablement pour *Limum*, Limon; *Luguen*, Lugue, commune de Beaumont-Sardolles; *Chalma*, la Chaume, même commune; *Cœnni*, Cougny, commune de Saint-Jean-aux-Amognes; *Suenci*, Saint-Cy-Ferrière; *Tribus Aquis*, Trezaigle, commune de La Fermeté; *Cigognii*,

Le 1^{er} mai 1196, le pape Célestin III reconnut à son tour le droit de l'abbesse de Crisenon sur le prieuré de La Fermeté, *jus quod habetis in monasterio de Firmitate vobis nihilominus confirmamus* (1).

Des moines vinrent s'établir à La Fermeté, à côté des religieuses, pour gérer leurs affaires et diriger leurs consciences. Un couvent d'hommes existait encore à La Fermeté, à la fin de l'épiscopat de Raoul de Beauvais, 1239 ; il ne disparut à cette époque qu'après avoir été détruit par les flammes (2).

D'où venaient les moines de La Fermeté ? Très-probablement de Molêmes, puis de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun (3). Quoi qu'il en soit, le couvent d'hommes nous semble être la conséquence obligée des ordres d'Eugène III. En effet, après avoir confirmé, dans sa bulle de 1145, les donations faites à l'abbé de Molêmes du monastère des religieuses de Jully, par Milon, comte de Bar-sur-Seine, ce Pape ordonna que ce monastère resterait sous l'autorité de cet abbé ainsi que les maisons qui en sont nées ou qui en naîtront : *Vel si quæ futuræ sunt Juliaci propagines arbitrio et ordinatione abbatis Molismi regulariter disposite ad laudem et gloriam Dei, sub ditione Molismensis ecclesiæ jugiter perseverent*. Et il ajoute que, comme ces religieuses observent une clôture absolue, elles auront des moines de Molêmes pour gérer leurs affaires : *Quia vero predictæ sanctimoniales, secundum Juliacensis instituti propositum, perpetua signate clausura, ad secularia non declinant negotia, de monachis Molismensibus habebunt sibi spiritualium et temporalium bonorum provisores et ministros pro suorum oportunitate*

Cigogne, même commune ; Chassennis, les Chazeaux, commune d'Imphy ; Ruenni, Reugny, commune de Franay ; Linum, Linières, commune d'Imphy ; Disisam, Decize.

(1) *Cartulaire de l'Yonne*, 2^e volume, charte cclxiii.

(2) PARMENTIER, *Chronique manuscrite des évêques*.

(3) Nous donnerons à la fin de cette étude quelques extraits des visites faites au couvent de La Fermeté par les grands-prieurs de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun.

locorum electos, tamen et probatos, abbatis sui fratrumque suorum sano et provido consilio, et eorumdem euntes et redeuntes imperium (1)...

Après avoir remarqué, comme nous venons de le faire, que des moines vinrent s'établir à La Fermeté, à côté des religieuses, pour administrer les sacrements et gouverner les affaires extérieures, l'*Album du Nivernois*, dont les gravures ont toujours fait nos délices, ajoute : « Toutefois, il est probable que ces moines, comme à Fontevault, ne pouvaient rien faire sans le consentement des religieuses. Quant à elles, elles pouvaient administrer, avec toutes les cérémonies d'usage, le sacrement de Baptême : elles le firent solennellement, en 1662, lorsque dame Marie-Françoise d'Aumale, veuve de Jean de Jaucourt, seigneur de Vault, et son fils Léonard, âgé de dix-huit mois, abjurèrent le calvinisme entre leurs mains (2). »

L'*Album du Nivernois* n'indique pas la source où il a puisé ces renseignements que nous tenons, jusqu'à preuve du contraire, comme inexacts. Un chapelain, choisi par la prieure et approuvé plus tard par l'abbé de Saint-Martin d'Autun, fut toujours attaché au couvent de La Fermeté, et, en 1662, c'était Gabriel Fiéry qui remplissait ces fonctions. Une seule fois, dans la visite du 5 juin 1615, frère Lazare Oudin, sous-prieur de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, permit à la prieure de donner les *bénédictions accoutumées*. Nous n'avons pas trouvé, dans les visites suivantes, le renouvellement de cette permission (3).

III.

Les religieuses de La Fermeté étaient dirigées par une prieure qui fut nommée par l'abbesse de Crisenon, puis, en

(1) *Cartulaire de l'Yonne*, 1^{er} volume, charte cclxviii.

(2) *Album du Nivernois*, t. II, p. 116.

(3) Voir le procès-verbal de cette visite.

1615, après la réformation de l'ordre, par le roi. Une sous-prieure, choisie par les religieuses elles-mêmes, aidait ou remplaçait la prieure. La vie des religieuses se retrouve tout entière dans les procès-verbaux des visites du couvent. Sous une forme ou sous une autre, les textes varient peu ; nous nous contenterons donc de citer les points suivants :

« La dame prieure conservera de tout son pouvoir les
» droits et privilèges de son monastère, en quoy nous luy
» aiderons de tout nostre pouvoir.

» Elle aymera et chérira ses filles religieuses avec l'amour
» maternel qui leur est dû ; elle les traitera avec douceur et
» charité, et lesdites religieuses, comme vrayes filles d'obéis-
» sance et de soubmission en son endroit, lui rendront tous
» les respects et honneurs dus à sa personne et à sa qualité.

» Les religieuses anciennes chériront cordialement les
» jeunes religieuses, lesquelles les honoreront et reconnoi-
» tront les respects qu'elles leur doibvent, affin que récipro-
» quement elles puissent être dans une sainte et parfaite
» union conformément à notre règle.

» Elles commenceront matines à quatre heures du matin
» en toutes saisons... Les offices divins se feront à l'église
» avec pose et méditation, sans qu'aucune s'en puisse dis-
» penser ny de jour ny de nuict sans la permission de la
» supérieure.

» La prieure fournira et pourvoira à la nourriture et
» vêtue de ses dittes religieuses, raisonnablement et autant
» que le revenu le permettra, surtout des infirmes, que nostre
» père saint Benoist recommande ainsy que Jésus-Christ.

» Elles feront grand état du silence tant recommandé par
» nostre père saint Benoist à ses religieux, surtout en
» l'église, dortoir et refectoir.

» La révérende Mère prieure prendra soin d'établir en
» son prieuré un prêtre de probité et capacité pour la célé-
» bration de la sainte messe et administration des saints
» sacrements.

- » Le chapitre se tiendra au moins une fois par mois, où
- » madame la prieure entendra les coupes de ses religieuses.
- » Les postulantes pour être sœurs converses resteront un
- » an complet dans l'habit séculier avant que de recevoir
- » l'habit de religion. »

Ajoutez à cela l'emploi, heure par heure, de la journée, qui se passe en prières et méditations, et vous aurez exactement la vie au couvent de La Fermeté. Un pensionnat y fut joint plus tard ; il ne manqua pas de prospérité.

Nous avons indiqué au chapitre précédent quelques-unes des propriétés des bénédictines de La Fermeté ; nous allons donner maintenant, par ordre chronologique, tout ce que nous avons pu recueillir un peu partout sur leurs droits et leurs devoirs. Nous ne nous dissimulons pas la pauvreté de notre récolte ; mais nous espérons que, le terrain étant préparé, d'autres chercheurs plus heureux que nous pourront terminer cette étude si pleine d'intérêt pour notre pays.

N..., PRIEURE. — La prieure avait à sa collation la cure de Limon, la chapelle Saint-Pierre-de-Rose (*capella Sancti Petri de Rosseo*) et la chapelle des Morts (*capella Mortuorum alias des Folz*) (1).

N..., PRIEURE. — En 1178, Ida, veuve de Guillaume III, comte d'Auxerre, « donne aux religieuses de La Ferté, proche » Nevers, les moulins et le fouloir qu'elle avait à Mailly-en- » Auxerrois et qui provenaient de sa dot (2). »

Gui de Pierre-Pertuis, mourant à Acre, en 1191, légua, après divers dons faits en présence d'Herbert, vicomte de Clamecy, *sanctimonialibus de La Ferté, residuum redditus Nivernis* (3).

(1) *Monographie de la Cathédrale de Nevers* : Register vocatus Polio beneficiorum insignis Nivernensis ecclesiæ.

(2) LEBŒUF, *Histoire d'Auxerre*, tome II, page 88.

(3) *Cartulaire de l'Yonne*, tome II, charte CDXXIX.

N..., PRIEURE. — En août 1233, Alips, dame de Glane, du consentement d'Eudes, seigneur de Châtillon-en-Bazois, son fils, fait divers legs à plusieurs églises, parmi lesquelles celle de La Fermeté est la première citée : *Ecclesia de Firmitate, decem libras annui redditus, scilicet pro anniversario meo annis singulis faciendo* (1).

L'année 1239 nous donne le précieux acte qui suit :

Omnibus presentes litteras inspecturis, magister Petrus officialis curie Nivernensis, salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod de universis causis, contentionibus et querelis que tum moti fuerant, tum moveri poterant a Radulpho de Montibus, domicello et Aanordi, ejus uxore contra... priorissam et conventum de Firmitate et contra executores testamenti defuncti Radulphi de Montibus quondam patrum ipsius domicelli, et tum ab ipsis priorissa, conventu et executoribus, tum ab eorum aliquo contra ipsos Radulphum et Aanordim super quibuscunque rebus mobilibus et immobilibus, tum ratione, tum occasione quacunque, compositum extitit coram nobis inter ipsas partes in hunc modum videlicet, quod eadem partes de omnibus ipsis causis, contentionibus et querelis sese ad invicem quittaverunt et absolverunt penitus ac precise, et insuper, dictis Radulpho et Aanordi acceptantibus et concedentibus legatum a memorato Radulpho quondam patruo ipsius domicelli factum quittaverunt dicta priorissa et dictus conventus quintam partem hereditatis dicti defuncti, legatam, ut dicitur, ipsis monialibus ab ipso defuncto. Ipsique Radulphus et Aanordis dederunt et concesserunt in elemosinam perpetuam et etiam promiserunt se garentizatos eisdem priorisse et conventui duas pecias terrarum arabillum quas ipsi Radulphus et Aanordis habebant inter grangiam de Bellovisu et domum de Foux, in recompensationem dicte quinte partis, et ad opus anniversariorum eorundem Radulphi et Aanordis ab ipsis priorissa et conventu in perpetuum celebrandorum; juramento ab eisdem Radulpho et Aanordi prestito coram nobis quod ipsi non veniant contra ista nec contra istorum aliquid ullo unquam tempore per se, nec etiam per alium ullo modo; quoad hec vero per suum juramentum renunciaverunt dicti Radulphus et Aanordis actionibus et exceptionibus universis ac omni auxilio et beneficio cujuscunque privilegii, consuetudinis, statuti et juris tam canonici quam civilis. In quorum memoriam et testimonium presenti scripto sigillum

(1) *Cartulaire de l'église d'Autun*, charte LVIII.

curie Nivernensis apposuimus ad instantiam eorumdem. Actum die lune post dominicam qua cantatum fuit *Reminiscere*, anno gratie millesimo duccentesimo (*sic*) tricesimo nono (1).

EGIDIA est la première prieure connue. Le *Trésor des chartes* cite la reconnaissance suivante, qu'elle fit en janvier 1242 au profit du comte de Nevers : *Egidia, priorissa de Feritate, totusque ejusdem loci conventus recognoscunt se teneri ad decem libras Nivernensis monetæ, quotannis, in festo omnium Sanctorum, Karissimæ Dominæ suæ M... (Mathildi) comitissæ Nivernensi, quandiu vixerit, solvendas. In cujus rei testimonium presentes litteras fecimus sigilli nostri munimine roborari. Datum anno Domini M° CC° quadragesimo secundo, mense januario.*

Le sceau qui append à cet acte, et qui n'est pas indiqué dans l'*Armorial du Nivernais*, est ainsi décrit, sous le n° 9450 de la *Collection de sceaux* des Archives nationales :

Sceau ogival de 52 millimètres.

La Vierge assise avec l'Enfant - Jésus.

SIGILLUM BEATÆ Mariæ DE FIRMITATE.

Contre-sceau :

Un Agnus Dei.

† ECCE AGNUS DEI.

En 1246, nous trouvons la reconnaissance à titre de bordelage suivante :

Omnibus presentes litteras inspecturis, magister Guillelmus officialis curie Nivernensis salutem in Domino. Noveritis quod magister Robertus Anglicus et ejus uxor nomine Agnes Sarre de Chasteler, parrochiani de Pria publice confessi fuerunt et in jure coram nobis

(1) Archives de la Nièvre, série H, prieuré Notre-Dame de La Fermeté, antérieurement faisant partie d'un autre dossier où elle se trouvait indûment.

se tenere ad bordelagium a... priorissa et conventu de Firmitate medietatem cujusdam domus quam ipsi tenebant apud Boscum Forrer, in loco qui appellatur li Chastelers et oschiam que cita est retro ipsam domum et se teneri reddere pro ipsis rebus singulis annis in nundinis pontis octo solidos et tres boyssellos avene atque unam galinam et tres denarios nomine bordelagii jamdictis priorisse et conventui vel earum (*sic*) mandato, confitentes etiam se, per pactum initum inter eos et dictas moniales non posse vendere nec invadiare, neque alio quoquo modo extra manum suam ponere res predictas absque voluntate monialium earumdem, volentesque pariter et concedentes expresse quod si eos a dicto loco recedere, et extra ipsum mansionem facere per annum et diem contigerit, ipse moniales ex tunc possint res ipsas saysire et de eis suam facere voluntatem. Fidu- ciaverunt etiam in manu nostra dicti magister Robertus et Agnes quod ipsi non venient contra ista nec contra istorum aliquod ullo umquam tempore per se nec per alium ullo modo; concedentes et se quoad hoc jurisdictioni nostre supponentes quod ipsos, ubicunque sint per censuram ecclesiasticam si necesse fuerit compellamus ad obser- vantiam premissorum; renunciantesque per eorum fidem quo ad ista exceptioni fori, actioni in factum de dolo, conditioni sine causa, cete- risque actionibus et exceptionibus universis, necnon et auxilio totius juris tum canonici tum civilis. In cujus rei testimonium ad peti- tionem dictorum Roberti et Agnetis, presenti scripto apposuimus sigillum curie Nivernensis. Datum anno gracie M° CC° quadragesimo sexto, mense februario (1).

Par un testament de 1257, la comtesse Mahaut donnait dix livres à l'église de *Firmitate, Nivernensis diœcesi*, et vingt ans plus tard Guillaume de Crux léguait vingt sols à la même église (2).

ISABELLE donne quittance, en 1298, à Louis I^{er} de Flan- dres, comte de Nevers, pour une somme de trente-cinq livres « qu'elle avait accoutumé de prendre tous les ans sur les » foires du pont de Nevers et sur les censives de Decize et de » Cuffy (3). »

(1) Archives de la Nièvre, série H, prieuré de La Fermeté; charte acquise le 13 novembre 1882.

(2) *Le Morvand*, t. II, p. 447.

(3) *Titres de Nevers*, p. 74.

ALIPS. — Le 17 avril 1327, Jean Abonneau, bourgeois de Nevers, *legavit monialibus de Firmitate monialium, centum solidos, videlicet cuilibet moniali duodecim denarios pro uno psalterio legendo semel pro remedio anime dicti testatoris a qualibet earumdem. Item legavit presbiteris ejusdem loci decem solidos pro ejus obsequio faciendo* (1).

En 1331, Louis, comte de Nevers, qui avait la garde gardienne du couvent, lui octroya le droit de planter des fourches patibulaires (2).

Cette même année, la prieure de La Fermeté avait des démêlés avec Guillaume de Moussy, seigneur de Limon, d'Azy et de Mouceau, au sujet de la mouvance de ce qu'il tenait « en ses domaines, villages et paroisses de Lymon, » Azy, Mouceau-sur-Azy, Prye-sur-Sarre et Cicongnes. » Guillaume de Moussy fit hommage au comte de Nevers, et nous n'avons pu découvrir comment se termina cette affaire (3).

Le 1^{er} mars 1341, Guillaume de Montcenis, demeurant à Nevers, vendit au prieuré de La Fermeté une pièce de vigne située aux Fondreaux, tenant de deux parts aux vignes des religieuses de ce prieuré (4).

Marguerite, comtesse de Flandres, testant à Donzy le 17 novembre 1354, légua « aux nonains de La Ferté une livre (5) ».

N..., PRIEURE. — En 1383, Jean La Bize et Marguerite, sa femme, fille de Jean Alery, citoyen de Nevers, donnèrent au couvent de La Fermeté la seizième partie du minage du sel de Decize (6). Deux ans après, les religieuses recevaient du duc de Bourgogne un don de dix livres (7).

(1) Archives de la Nièvre. Communication de M. l'Archiviste, auquel nous adressons tous nos remerciements.

(2) *Titres de Nevers*, p. 371 et 505.

(3) Voir notre *Causerie sur Saint-Benin-d'Azy*.

(4) Archives de la Nièvre. Communication de M. de Flamare.

(5) Archives du Pas-de-Calais, A. 86.

(6) *Titres de Nevers*, p. 215.

(7) Archives de la Côte-d'Or, B. 5506.

ISABELLE DE MAISON-COMTE (*de Domo Comititis*), religieuse professe au couvent de La Fermeté, fut nommée prieure, en novembre 1400, par Jeanne de Montagu, abbesse de Cricenon (1). Elle reçut, en 1402, l'*aumône* annuelle qui était faite à son couvent sur les cens des bourgeois de Decize (2).

HÉLÈNE DE LA RIVIÈRE, fille de Bureau de La Rivière et de Philiberte de Champlemy, est prieure en 1456 (3). Elle est nommée Catherine dans la généalogie de la maison de La Rivière.

MARGUERITE DE PRYE, fille de Jean IV de Prye et d'Isabeau de Chenac. Elle était religieuse à La Fermeté en 1440.

Lors de la construction d'un boulevard devant la porte du Croux (1472-73) pour la défense de la ville de Nevers, la prieure de La Fermeté fut requise d'envoyer « son charroy » audit ouvrage ». Toutes les paroisses, à quatre lieues à la ronde, furent tenues de faire le même envoi (4).

Le 27 juin 1477, Marguerite de Prye, « humble prieure » de La Ferté-ès-Nonains », donna, à titre de bordelage, à Jean Gonnot, de la paroisse de Limon, différentes pièces de terre au finage de Limon, dont l'une tenait « à la rue qui va » de Limon à La Ferté (5) ».

MAGDELEINE DE CHABANNES donne à bordelage à François Piat, le 31 décembre 1486, une pièce de terre sise à Orgevault, paroisse de Limon; le 21 avril 1493, à Jean Langlo, une pièce de terre au même lieu, et le 22 avril 1494, à Jean Gonnot, une pièce de terre sise en la paroisse de Limon, au territoire de Paray, tenant au chemin par lequel on va de Limon à La Ferté, et une autre pièce de terre au territoire

(1) *Congrégations de femmes*, par Mgr Crosnier.

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 4416.

(3) *Titres de Nevers*, p. 755.

(4) Archives communales de Nevers, CC. 67.

(5) Archives de la Nièvre.

de Montchane, tenant au même chemin (1). En 1514, elle donne au même titre divers héritages « assis à la chaussée » aux Cordeliers hors de la porte des Ardilliers, à Nevers (2). »

Gilberte de La Perrière, sœur de haut et puissant seigneur Gabriel de La Perrière, seigneur de Billy et de Franay-le-Ravier, était à cette époque religieuse à La Fermeté. Les comptes de Billy relatent à son sujet les deux paiements suivants : « 1523, 13 livres 10 sols tournois baillés pour » dame Gilberte de La Perrière, sœur de Mgr de Billy, et » religieuse à La Ferté, à cause de trois aulnes de drap noir, » deux aulnes de drap blanc et une paire de soliers liées à » trois semelles. — 1524, 14 sols 2 deniers pour une dou- » blure de charge pour doubler les manches de deux robes à » Mme Gilberte de La Perrière, sœur du seigneur de » Billy (3). » Léonarde de La Perrière, tante de Gilberte, avait déjà été religieuse à La Fermeté; nous verrons tout à l'heure une autre de La Perrière arriver à la tête du couvent (4).

JEANNE DE GROSSOUVRE prit possession du prieuré le jeudi 20 mars 1532, après le décès de Magdeleine de Chabannes (5). Quatre ans après, François I^{er} donnait, à Paris, des lettres royaux pour la réformation du prieuré (6). Nous ne pouvons affirmer que ces lettres reçurent une exécution immédiate; car c'est seulement en 1582 qu'Arnaud Sorbin, évêque de Nevers, fut délégué par le pape Grégoire XIII pour établir la réforme à La Fermeté.

La famille de saint Benoît s'était en effet laissé aller à un

(1) Archives de la Nièvre.

(2) *Titres de Nevers*, p. 450.

(3) Voir notre *Notice sur Billy-Chevannes*, p. 15.

(4) Léonarde était fille de Gibaut de La Perrière et de Marguerite Ogier.

(5) *Titres de Nevers*, p. 459.

(6) *Les Congrégations de femmes*, par Mgr Crosnier.

déplorable relâchement. Bénédictins et bénédictines ne suivaient plus guère les lois de leur ancienne discipline, et une réforme était nécessaire. Nous ne savons trop dans quel état se trouvait alors le prieuré de La Fermeté ; mais nous verrons qu'il se soumit vite aux nouvelles règles et que, pendant l'administration de Louise de Marcellanges, l'évêque d'Auxerre y choisit des religieuses pour tenter de ramener à une vie plus régulière leurs sœurs de Charentenay.

Le 15 mars 1535, noble et scientifique personne Claude d'Anlezy, archidiacre et chanoine de l'église de Saint-Cyr de Nevers, en son nom et comme curateur de Jean, Imbert et Philibert d'Anlezy, écuyers, ses frères, seigneurs de Dumphlun, Espeuilles et Cizely, requis par honorable homme Gilbert Doreau, au nom des religieuses de La Fermeté, « qui exhibe deux lettres en parchemin de janvier » 1243 et du lundy après le dimanche des Rameaux 1383, » passées par feu Jean de Mongazon, écuyer, seigneur de » Sizelly, et Odette, sa femme, dame dudit lieu, au profit » desdites religieuses, » reconnaît, par-devant Guilot et Vaillant, notaires, devoir chacun an et perpétuellement aux religieuses de La Fermeté, le lendemain de Noël, cinquante sols tournois de rente sur les étangs, moulins et terre de Cizely (1).

En 1557, Jeanne Galoppe était sous-prieure (2).

ANTOINETTE D'ANLEZY. — Le 28 janvier 1573, le seigneur de Lamenay lui fit reconnaissance pour divers héritages au finage de Lancy et de Ris, paroisse de Cossaye (3).

CLAUDE DE LA PERRIÈRE, fille de Gabriel de La Perrière,

(1) Archives de Semelins, communiquées par M. le lieutenant-colonel Canat.

(2) *Almanach général de la Nièvre* 1882. — Archives paroissiales de Nevers (Saint-Aricle).

(3) Notre notice sur *le Marquisat d'Espeuilles*. (*Bulletin de la Société nivernaise*, t. VII, p. 399.)

seigneur de Billy, et de Charlotte de Montmorillon. « Le
» 7 mars 1592, pardevant Antoine Pillot, clerc, notaire,
» demeurant à Saint-Saulge, commissaire établi à la confec-
» tion du papier terrier et cartulaire des cens, rentes, borde-
» lages et autres droits appartenant au prieuré de Notre-
» Dame de La Ferté-sur-l'IXeure (1), noble et révérende dame
» Claude de La Perrière, prieure du prieuré et dévot couvent
» de La Ferté, a délaissé à titre de cens à noble et puissant
» seigneur Léonard de La Perrière, seigneur de Billy,
» Semelins, Patry et Saint-Franchy-en-Archière, une place
» où anciennement souloit avoir un moulin à bled avec le
» biez, escluse et le sault d'icelluy, sis au lieu, justice, finage
» et village de Semelins, avec un pré au-dessous dudit
» moulin, sous l'annuelle et perpétuelle charge de trente sols
» tournois de rente et cinq sols de cens payables chacun an au
» prieuré de La Ferté, à chacune feste Saint-Martin d'hiver,
» et à la charge de rebâtir, réédifier et remettre en nature de
» moulin moulant ledit moulin, ainsi que d'ancienneté il
» étoit, et ce dedans dix ans, à compter de cejourd'hui, et
» iceluy estant rebâti le maintenir en bon état. Lesquels
» moulin et choses souloient être tenues dudit prieuré de La
» Ferté, à titre de bourdelage, par un nommé Clément
» Revereaule, sous la charge de cent sols et un boisseau
» avoine, mesure de La Ferté ; lequel Revereaule seroit décédé
» sous plus de trente ans, depuis lequel temps seroit iceluy
» moulin demeuré en ruyne et friche, tellement qu'il n'y a
» guère d'apparence d'icelluy et depuis quel temps n'auroit
» été payé aucune chose. Ce que voyant ladite dame, procès-
» verbal fait, dressé et rapporté à l'assemblée de conclave de
» cedit couvent, qui arrêta que lesdits héritages seroient
» criez à prendre à nouvel bail de rente annuelle, à la charge
» d'icelluy moulin faire rebâtir, *et que le preneur à qui il*
» *seroit estrossez fourniroit quelque peu de deniers pour*

(1) Qui possède aujourd'hui, à Saint-Saulge, les minutes de Pillot :
Des recherches seraient à faire dans ces minutes.

» *ayder à avoir des ornements à l'église dudit prieuré, n'y*
» *ayant à présent aucun moyen d'en acheter, à raison*
» *des grandes guerres et subventions de décimes et de*
» *l'infertillité du temps.* Aucun ne s'étant présenté qui
» voulût prendre aucune charge que ledit seigneur de Billy,
» qui désire l'augmentation et entretienement du service qui
» se fait journellement audit prieuré et être participant à
» icelluy, le présent bail lui a été fait, et il a payé comptant
» à ladite dame de La Perrière dix écus d'or sol qui seront
» employés aux réparations et couverture de l'église.
» Témoins : messires Philippe Pennetrie, curé de Prye, et
» Michel Le Roy, curé de Franay (1). »

Le même jour, Claude de La Perrière donnait à bail diverses pièces de terre au finage de Mont (Cizely), sous la charge de 7 sols 6 deniers de cens et rentes (2). Peu après, elle laissait, moyennant certains avantages, les fonctions de prieure à sa nièce Louise de Girard.

LOUISE DE GIRARD. — était fille de Charles de Girard, seigneur d'Azy, et de Gilberte de La Perrière. Sa sœur épousa Louis de Marcellanges, seigneur de la Grange, dont elle eut Louise de Marcellanges que nous allons trouver comme prieure. A partir de 1615, le prieuré fut à la nomination du roi et devint bénéfice consistorial, c'est-à-dire proposé en consistoire et confirmé par bulle ou provision apostolique (3). L'année précédente, 1614, il avait été envahi par l'Ixeure, dont les eaux ruinèrent le chapitre et rendirent l'église tellement humide que toutes les religieuses en furent « mallades » enfluxionnées et catherées (4).

LOUISE DE MARCELLANGES. — Elle eut comme coadjutrice ou sous-prieure Anne de Marcellanges. C'est pendant son

(1) Archives de Semelins.

(2) *Idem.*

(3) *Congrégations de femmes*, par Mgr Crosnier.

(4) Voir le procès-verbal des visites du 5 juin 1615.

administration que se passa le fait très-digne de remarque que nous allons citer d'après une étude intitulée *Ancienne abbaye de Saint-Julien d'Auxerre* et insérée dans l'*Annuaire de l'Yonne* de 1849.

L'abbesse de Saint-Julien, Gabrielle de La Magdeleine, abbesse fort mondaine, affectionnait tout particulièrement la résidence de Charentenay, qui n'avait pas même de chapelle, mais qui avait des appartements bien aménagés où amis et connaissances pouvaient recevoir une large hospitalité, et s'y installa avec ses religieuses. La liberté, peu conforme aux règles de son ordre, dont elle usait sans gêne ni souci, éveilla l'attention de l'évêque d'Auxerre. En 1611, François de Donadieu voulut se rendre compte par lui-même de ce qui se passait à Charentenay, mais l'abbesse n'ouvrit pas sa porte. Une dizaine d'années après cette tentative de visite, une chapelle fut construite et bénite le 18 décembre 1623 par Gaspard de Bargedé, chantre de l'église cathédrale d'Auxerre. C'était bien ; mais peu après Gilles de Souvré voulut visiter le couvent et ne fut pas mieux reçu que son prédécesseur. Il s'adressa alors au Parlement qui, en 1629, rendit un arrêt soumettant le couvent à sa visite. La mort vint le surprendre avant d'avoir pu mettre cet arrêt à profit.

Son successeur, Dominique Segulier, fut reçu le 3 octobre 1634, avec protestations de la part de l'abbesse.

Enfin, Pierre de Broc, usant des grands moyens, obtint que plusieurs religieuses d'une communauté *bien régulière* fussent reçues dans le monastère pour y établir la réforme par leurs exemples et leurs leçons. Il choisit à cet effet trois religieuses du couvent de La Fermeté.

Louise de Marcellanges accorda la permission demandée, en faisant remarquer qu'elle envoyait ses sœurs « pour coopérer, avec la très-digne abbesse de Charentenay, à rétablir l'ancienne splendeur et observance de la règle de saint Benoît ».

Les sœurs de La Fermeté furent reçues à Charentenay en octobre 1642.

Elles y étaient encore au mois de juillet 1644, quand Pierre de Broc vint y faire sa visite. L'évêque fut peu satisfait d'apprendre que l'abbesse continuait à avoir des appartements où elle recevait des personnes étrangères à la communauté, et ordonna aux religieuses de quitter Charentenay avant le mois de novembre suivant et de se retirer à Auxerre pour y vivre régulièrement.

On suppose que les religieuses de La Fermeté, qui avaient gagné quelques jeunes sœurs, furent les instigatrices de cet ordre, car l'abbesse, en formant opposition à la décision de l'évêque, déclara que ces religieuses n'avaient pas le droit de donner des règles.

La lutte devint scandaleuse entre l'abbesse et l'évêque.

Cependant, grâce à l'intervention de Charles de La Magdeleine, évêque d'Autun et frère de l'abbesse, une transaction se fit le 25 juin 1646.

L'abbesse eut tous les honneurs de la lutte. Elle obtint de rester à Charentenay avec quatre de ses fidèles religieuses, de continuer à jouir des honneurs et prérogatives dus à sa qualité et de conserver l'administration de la communauté. Les autres religieuses se retirèrent à Auxerre, pendant que celles de La Fermeté regagnaient leur couvent.

Louise de Marcellanges fonda à Nevers une maison « pour » le soulagement de ses religieuses infirmes et pour une » retraite convenable et régulière en temps de guerre, et » surtout pour la gloire de Dieu et l'édification du prochain ». Cette maison fut visitée le 12 septembre 1640 par Antoine de Boucher, grand-prieur de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun. Nous n'avons pu trouver d'autres détails nous indiquant si elle avait prospéré et le temps qu'elle avait duré.

Le 20 mars 1655, haut et puissant seigneur messire Charles de Cossaye, seigneur de Beauvoir, Saint-Germain-en-Viry, la Vallée, Cizely et autres lieux, demeurant à Dumphlun, offrit aux religieuses de La Fermeté, en présence de Louise de Marcellanges, prieure, trente livres tournois pour parfaire les arrérages de cinquante sols de rente par an,

pus sur la terre de Cizely, échus en l'année 1644. Ce seigneur reconnaissait qu'il était tenu au payement de cette rente, tant pour lui que comme héritier de défunctes Hélène et Charlotte de Cossaye, ses sœurs, qui avaient possédé la terre de Cizely jusqu'au 2 mars 1645, époque à laquelle elles en avaient fait la vente à messire Paul de Remigny, qui l'avait acquise « sous les charges qu'elle pouvait supporter ».

Louise de Marcellanges répondit que, « n'ayant pour le » moment de conseil, elle ne voulait recevoir lesdites trente » livres, attendu qu'elle prétendait que la redevance était de » seize quintaux moudure, mesure de Nevers (1). »

Par son testament du 24 novembre 1666, Suzanne Albanne, veuve de noble seigneur Horace Ponte, qui, dès l'année 1597, était maître de la verrerie de Nevers, avec le seigneur Jacobo Sarodo (2), légua aux religieuses de La Fermeté « la maison dont elle occupe partie et le sieur » Castellane le surplus, et en laquelle est un fourneau à faire » verre, à condition que lesdites dames seront tenues de » recevoir parmi elles, en qualité de sœur de chœur, Fran- » çoise Roy, fille de noble Joseph Roy et de demoiselle » Jacqueline Panseron, ou à son défaut une des autres filles » dudit Roy, et de la nourrir et entretenir, etc., et si lesdites » demoiselles Roy venaient à décéder ou à ne vouloir pren- » dre le parti de la religion, elle entend que si Marie Piede- » cerf a cette vocation, elle soit reçue à leur place, à cause de » la grande amitié qu'il y a trente ans et plus elle a pour » dame Françoise Piedecarf, veuve d'honorable Michel Pan- » seron ». La testatrice termine en exprimant le désir que si une desdites filles est reçue à faire profession, elle soit nommée « la religieuse Ponte (3) ».

(1) Archives de Semelins.

(2) Voir sur la famille de Sarodes nos *Notes pour servir à l'histoire de la commune de Montaron*, fief de Mussy.

(3) Archives de la paroisse Saint-Laurent de Nevers. (*Almanach général de la Nièvre* de 1875.)

Sœur Jeanne Roy-Ponte signa le procès-verbal de la visite faite le 14 avril 1676.

En 1674, le 11 juin, messire Léonard des Gentils, seigneur de Lamenay, reconnut porter à titre de cens de noble et vénérable dame Louise de Marcellanges, prieure du couvent de Notre-Dame de La Fermeté, treize héritages au finage de Lancy et de Ris (1).

Louise de Marcellanges n'était plus prieure en 1675. Elle vivait encore comme simple religieuse en 1690.

JACQUELINE DE MARCELLANGES était probablement la nièce de la précédente.

Le 21 janvier 1690, un incendie assez considérable éclata « dans l'endroit où était le noviciat » et menaça de détruire toute la maison. Bien des titres furent alors perdus (2).

Un acte du 6 novembre 1690, cité dans notre travail sur *le Marquisat d'Espeuilles*, nous apprend que les dîmes de Montmartanges, paroisse de Cossaye, se partageaient entre les religieuses de La Fermeté et le chapelain de la chapelle de Notre-Dame de la Grotte, fondée en l'église Saint-Aré de Decize.

« Le 7 juin 1693, à Paris, noble François Godin ou »
» Gudin, licencié ès-lois, receveur et agent des affaires des »
» dames religieuses du prieuré royal de Notre-Dame de La »
» Fermeté-sur-l'Ixere, ordre de Saint-Benoît, diocèse de »
» Nevers, demeurant ordinairement à La Fermeté, paroisse »
» de Prye, de présent à Paris, rue Sainte-Anne, paroisse »
» Saint-Séverin, reconnaît avoir reçu de haut et puissant »
» seigneur Paul-Louis de Rémigny, seigneur de Billy, »
» Dumphlun, Nanteuil, Semelins, Patry, Cizely et autres »
» lieux, logé à Paris, rue et paroisse Saint-Christophe, »
» la somme de 191 livres 15 sols tournois due auxdites

(1) *Le Marquisat d'Espeuilles*.

(2) Voir aux pièces justificatives le procès-verbal de cet incendie.

» dames, savoir 71 livres 15 sols pour quarante-une années
» échues au jour Saint-Martin d'hiver dernier, à cause d'un
» moulin et pré lui appartenant, sis à Semelins, et le sur-
» plus pour frais et dépens faits tant au bailliage de Niver-
» nais qu'en la cour de Parlement (1). »

SUZANNE - FRANÇOISE - THÉRÈSE DE BLOSSET est désignée comme étant prieure, le 9 décembre 1720, dans un acte insignifiant du 22 août 1768, faisant partie des minutes de M^e Perreau, notaire à Saint-Benin-d'Azy. Elle était encore prieure en 1742.

Pierre Joffryot, prieur de Mazille, desservait le couvent de La Fermeté en 1713.

Nous n'avons rien sur Suzanne de Blosset ; mais, à l'année 1746, les registres de l'état civil de Cicogne nous offrent cette petite compensation : « Il est arrivé dans cette paroisse,
» ainsi que dans tout le royaume, un grand malheur. Les
» bœufs, vaches et veaux sont morts en cette paroisse, sauf
» cinq ou six paires, de plus de deux cents. Cette maladie
» ravage la France depuis quatre ou cinq ans. On n'en sait
» pas le nom. Dieu a caché aux hommes le remède de cette
» terrible maladie, si on peut ne luy donner que ce nom, car
» il paraît que les bestiaux en meurent différemment, même
» qu'il y a cinq ou six sortes de maux qui causent cette
» mortalité. Elle a commencé à la fin d'août de cette année
» 1746, en cette paroisse, et a fini au commencement d'oc-
» tobre du même an. — BIGARNE, curé. »

CÉCILE DE LAS DE VALOTTE, fille de Michel de Las, seigneur de Valotte, d'Azy et d'autres lieux, et de Catherine de Fils-jean. Elle fit profession au couvent des Ursulines de Moulins-Engilbert le 19 mai 1723. Elle est marraine à Prye le 8 mai 1756, ayant pour compère Louis-Balthazard de Nourry, seigneur de Plancheville, d'Amasy et autres lieux,

(1) Archives de Semelins.

chevalier de Saint-Louis, brigadier des gardes du roi, compagnie de Luxembourg.

Le 27 mai 1759 elle afferme son dîme de Trois-Aigues, aujourd'hui Tresaigle, paroisse de Prye, moyennant trente-quatre livres, et son dîme de Segoule, paroisse d'Azy, moyennant quarante livres.

Elle afferme, le 12 juin 1767, son dîme de Grandchamp, paroisse de Rouy, « même celui qui se lève au village du » Creuzot, » moyennant trente boisseaux froment, vingt-six boisseaux seigle et vingt-huit boisseaux avoine, mesure de Châtillon-en-Bazois, et, le 24 avril 1768, « le dixme de » Montgoublin, les Gamards, Valotte et autres lieux, » moyennant vingt-un quartauts bled froment, mesure du prieuré de La Fermeté, contenant un huitième de plus que celle de Nevers ; et enfin, le 28 mai, le dîme de Roche, paroisse d'Achun, moyennant vingt-cinq livres par an.

Le 1^{er} juin 1768, elle délaisse à messire Étienne Soupe, curé de Limon, « pour sa vie curiale de Limon, tous les » dixmes de bled froment, seigle et autres espèces de graines » qui se lèvent annuellement en la paroisse de Limon, » conjointement et indivisément avec ledit curé, moyennant trente-cinq quartauts froment, mesure de La Fermeté, » cent faix de paille et six livres par an (1). »

Le 8 décembre suivant, *Pierre de Chatre* et Charles Frebault, époux de *Marie Chatre*, fille de Pierre, lui font une reconnaissance de leur bien sis au village de Bois-Fourré (2), paroisse de Prye, justice de La Fermeté, appelé anciennement le Champ-de-Petot, etc.

En 1769, elle afferme le domaine de Thiernay, le dîme de Curtil, paroisse d'Imphy, et le dîme de Segoule, paroisse d'Azy. L'année suivante, le 21 avril, elle donne à ferme à Joseph Ravary, bourgeois, demeurant à Bouteuille, paroisse

(1) Nos actes.

(2) Bois-Fourré n'existe plus ; mais il doit y avoir des habitations au Champ-Petot. L'un a remplacé l'autre.

d'Alluy, le dîme appelé dîme de Bouteuille et la Fontaine-Saint-Germain, situé paroisse d'Alluy, moyennant vingt boisseaux froment, cinquante boisseaux seigle, cinquante boisseaux avoine, mesure de Châtillon-en-Bazois, et 48 livres d'argent, le tout conduit à la Croix-de-Crien, paroisse de Chevannes-Gazeaux.

ANNE DE NOURRY, « prieure de La Fermeté, en vertu de la » démission de dame Cécile de Las de Valotte, ancienne » prieure, entre les mains du roy, qui a jugé convenable d'en » gratifier ladite dame ». Elle était fille de Guillaume de Nourry, seigneur de Palluau et de Turigny, et de dame Marie Millin. Le 7 janvier 1770 elle était religieuse professe des Ursulines de Moulins-Engilbert, mais habitait le couvent de La Fermeté, dont elle devint prieure vers 1772. Quelques actes la nomment Anne-Mélanie.

Le 21 juin 1773, elle loue à messire Antoine Chedez, docteur en théologie, curé de Champvert, tous ses droits de dîme « appelés les dixmes de Bornai et Bussiére, sis en la » paroisse de Champvert », moyennant 60 livres et à condition que le preneur ne pourra rien exiger du bailleur pour son supplément de portion congrue ni pour la portion « de » monsieur son vicaire ». Le 28 février 1774, elle afferme à M. Michel Godin, curé de Saint-Ouen, les dîmes dépendant de son prieuré, en la paroisse de Saint-Ouën, moyennant 81 livres. Le 18 avril suivant, Jean-Marie Pougault, docteur en théologie, curé de Prye, lui prend à bail les dîmes de *Trois-Aigles* (1) et de Bois-Fourré, « ensemble les parties de dîmes » dépendant du chapitre de Nevers aux droits desquels sont » les dames religieuses de La Fermeté, par transaction reçue » Brisson, notaire royal à Nevers, le 11 août 1636 », moyennant de payer au chapitre trois quartauts froment, trois quartauts seigle et deux quartauts avoine, mesure du

(1) Trois-Aigues, puis Trois-Aigles et enfin Tresaigle.

chapitre, et aux religieuses de La Fermeté 106 livres et cent faix de paille (1).

D'après un titre, dont la collation porte la date du 15 juin 1774, le couvent de La Fermeté possédait sur le trésor royal une rente annuelle de 700 livres, au principal de 14,000 livres. Nous verrons, dans le procès-verbal de la visite faite le 25 octobre 1698, qu'il se faisait, par année commune, un revenu de 4,490 livres, qu'il devait de 9 à 10,000 livres et qu'on lui en devait 7,540.

Le 11 janvier 1775, Anne de Nourry donna à ferme à messire Antoine Herbuté, docteur en théologie, curé de Saint-Benin et Saint-Christophe d'Azy, le dîme appelé vulgairement dîme de La Fermeté, sis en la paroisse d'Azy, moyennant deux quartauts froment, mesure de Nevers.

Le 15 mars 1782, elle reconnaît devoir à haut et puissant seigneur Emmanuel-Gaspard-Jeanne-Marie marquis Dubourg et de Bozas, et à haute et puissante dame Louise de Las de Prye, son épouse, seigneurs de Saint-Benin-d'Azy, Prye, Imphy et autres, la rente annuelle, foncière et perpétuelle de douze quartauts de froment, qui font quarante-huit boisseaux, mesure de Nevers, payable au château de Prye, au jour et fête Saint-Martin d'hiver, chaque année, « laquelle »
» rente est hypothéquée sur un moulin à bled aux dames
» prieure et religieuses appartenant, situé au-dessus du
» château de Prye, sur la rivière de l'ixeure, appelé le
» moulin des Sautereau, et sur le pré Jobé. La présente
» reconnaissance faite suivant celle de dame Thérèse de
» Blosset, prieure, à hauts et puissants seigneurs Michel de
» Las, comte de Valotte, et Jean-Baptiste de Las, comte de
» Prye, père et aïeul de ladite dame Dubourg, le 13 sep-
» tembre 1742, énonçant celle faite par dame Louise de
» Marcellanges, prieure, à dame Anne d'Ancienville,
» baronne de Prye, le 21 avril 1646, laquelle dame

(1) Nos actes. — Le chapitre de Nevers possédait à Jeugny et à Chiffort de nombreux héritages.

» d'Ancienville a déchargé, par acte dudit jour, les prieure
» et religieuses de La Fermeté du cens qui était dû sur le
» moulin des Sautereau et le pré Jobé, même de donner
» homme vivant et mourant (1). »

Elle eut avec le curé de Prye des démêlés assez graves, qui nous sont connus par la note suivante, que nous avons copiée sur les registres de l'état civil de Prye : « 3 juin et
» 17 octobre 1784, lettres de Mgr de La Rochefoucault,
» cardinal, au curé de Prye, au sujet des honoraires dus
» audit curé pour les services qu'il aurait dû dire lors de
» l'inhumation de l'homme d'affaires des religieuses de La
» Fermeté, et dont il aurait été privé par la prieure, que le
» cardinal annonce vouloir condamner, en indiquant les
» personnes qui doivent être comptées dans l'intérieur ou
» dans l'extérieur du couvent ; ces lettres sont à l'évêché..... »
Malheureusement, les anciennes archives de l'évêché ont été complètement dispersées et nous ne pouvons espérer de retrouver la copie de ces lettres.

MARIE-JEANNE DU CLERROY, des seigneurs de Marry, Niault et Villars, est la dernière prieure de La Fermeté.

Un extrait des actes capitulaires de la communauté, retrouvé par M. l'abbé Boutillier dans les archives de la ville de Nevers, nous apprend que l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 17 juin 1786, Mme Marie-Jeanne du Clerroy, religieuse professe du couvent des Ursulines de Moulins-Engilbert, nommée par le roi au prieuré de Notre-Dame de La Fermeté, fit profession suivant la règle de saint Benoît et les statuts de l'ordre de Cluny, en présence de dom Gilbert Bourdier, prêtre, prieur claustral du prieuré de Saint-Etienne de Nevers, de dame Marie-Claire de Saillans, abbesse de Notre-Dame de Nevers, et de la communauté.

Cette même année, elle reconnaît avoir reçu six cents livres

(1) Voir notre *Causerie sur Saint-Benin-d'Azy*, p. 58.

du marquis de Rémigny, seigneur de Cigogne, pour le droit et profit des acquisitions qu'il a faites, mouvantes du prieuré de La Fermeté (1).

Le 30 mai 1789, Jean-Alexandre marquis de Prevot de La Croix, capitaine de dragons au régiment royal, et Louise-Françoise-Thérèse Viel de Lunas, son épouse, reconnurent porter à titre de cens des dames prieure et religieuses du prieuré royal de Notre-Dame de La Fermeté, ordre réformé de Saint-Benoît, agrégé à celui de Cluny, dame Marie-Jeanne du Clerroy, prieure perpétuelle, acceptant, une pièce de pré au finage de Ris, paroisse de Cossaye, et plusieurs autres héritages... (2) »

ANNEXES.

Nous devons à l'obligeance de notre savant collègue, M. d'Espiard, la communication de divers procès-verbaux des visites faites au prieuré de La Fermeté par les grands-prieurs de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, et avant d'analyser ces procès-verbaux, nous nous empressons de lui adresser l'expression de notre cordiale gratitude.

Visite du 5 juin 1615 faite par frère Lazare Oudin, sous-prieur, suivant commission à lui donnée par noble et religieuse personne frère Florent de Montmorillon, grand-prieur de l'abbaye de Saint-Martin-les-Ostun, de visiter les prieurés de Saint-Augustin-le-Château, Saint-Himbert, La Fermeté-sur-l'Ixure, Saint-Saulge et Commagny, dépendant de ladite abbaye de Saint-Martin, accompagné de Jacques Ladone, avocat à Autun, bailli de la justice temporelle dudit Saint-Martin; de Jean Danthault, marchand à Bunas et clerc dudit lieu, et de dom Robert Maulvieille, religieux novice

(1) Archives de Dumphlun.

(2) *Le Marquisat d'Espeuilles*.

du prieuré de Saint-Pierre-le-Moùtier, dépendant de ladite abbaye, secrétaire. Arrivés sur les sept heures du soir. Reçu par noble et religieuse personne Loyse de Girard, prieure dudit lieu, mené et conduit à l'église où prières sont faites et, vu l'heure avancée, la visite de l'église et des bâtiments est remise au lendemain. Le lendemain, à six heures du matin, messe dite par messire F. Pasquotte, desservant audit prieuré. Le grand autel est bien orné et paré; au milieu est un tabernacle de bois bien élaboré et azuré par là-dessus; l'autel consacré à la Vierge au-devant duquel une lampe claire jour et nuit; l'autel Saint-Jean; les vaisseaux, croix, ciboires et reliquaires d'argent; les ornements, etc.; deux parements de velours noir doublés de toile rousse garnis de croix de satin blanc par le milieu, donnés par Mlle de La Grange; un tapis de laine bleu et rouge donné par Anne et Louise de Marcellanges, nièces de la prieure, religieuses audit prieuré; un vaisseau d'argent doré fort petit à mettre les saintes-huiles donné par dame Claude de La Perrière, ancienne prieure; le chapitre du prieuré entièrement ruiné par le moyen de la voûte qui est tombée par le milieu, à cause de la grande quantité d'eau qui entre tant en l'église et cloître dudit prieuré qu'audit chapitre par les neiges et pluies continuelles advenues pendant l'hiver, tellement que l'un des piliers, étant avallé de quatre à cinq pieds de profondeur, auroit attiré la ruine de ladite voûte, laquelle seroit tombée avec telle impétuosité qu'elle auroit rompu plusieurs sépulchres et monuments anciens qui étoient audit prieuré. La prieure ayant huit religieuses professes, plus ladite dame Claude de La Perrière, ancienne prieure, sa tante, à laquelle elle donne une grosse pension; plus Anne et Loyse de Marcellanges, ses nièces; Edmée de Tespes, Gabrielle de Berger, Françoise Jacob, Claude de Berger, Jeanne d'Escorailles, Simone Jacquinet et Gilberte de Ponard, toutes religieuses professes, outre trois autres filles qui sont audit prieuré et qu'elle est prête de recevoir au plus tôt, demande appui pour obtenir du roi de vendre quelques bois dépendant

du prieuré afin d'en employer les deniers qui en proviendront aux réparations desdites ruines et même du dortoir, qui est aussi tout en ruines par la chute de ladite voûte sur laquelle il étoit. La charpenterie et la couverture du cloître sont aussi en ruines, et l'église est tellement humide par le moyen des eaux qui y sont entrées l'hiver passé, qu'il y fait extrêmement froid et que la prieure et les religieuses en sont malades enfluxionnées et catherées, qu'il y a lieu de faire construire un jubé du côté de la chapelle dorée, afin d'y faire le service, ce qui est permis et octroyé. Assemblée des prieure et religieuses pour les interroger et savoir comment elles se comportent. Les religieuses s'acquittent fort bien de leur devoir et sont bien gouvernées par la prieure. Sur leur demande, le lundi 8 du présent mois, nous leur avons donné les réglemens et ordonnances qui s'ensuivent : Elles commenceront les matines à quatre heures du matin en toutes saisons ; les bénédictions accoutumées seront données par la prieure et en son absence par la plus ancienne. Après matines, lecture d'une demi-heure dans un lieu commode sur le sujet de la méditation ; méditation d'une demi-heure. Les primes commenceront à sept heures et demie précises : après primes, lecture du martyrologe par les plus jeunes, puis après chacune des religieuses dira sa coulpe étant prosternée devant la prieure ou la plus ancienne en son absence, afin qu'elle puisse être connue de toutes et qu'elle ait crainte d'y retomber. Les tierces commenceront à neuf heures précises, si mieux elles n'aiment à travailler aux œuvres manuelles. La grand'messe se dira à l'issue desdites tierces, puis elles diront sextes et iront dîner, pendant lequel dîner sera fait lecture de la vie des saints ou de la règle ou de quelques livres sacrés traduits en français. Ensuite, elles rendront grâces à Dieu en l'église, après quoy elles diront nones ; elles se reposeront une demi-heure et non plus, et jusqu'à vespres elles étudieront, enseigneront ou se livreront aux œuvres manuelles. Les vespres commenceront à trois heures, lesquelles dites les religieuses pourront se promener ensem-

blement ou séparément parmi l'enclos du prieuré. Le souper sera à six heures ; après elles elles iront à l'église, diront complies, pourront ensuite se récréer une demi-heure et non plus. Réciteront les litanies de Notre-Dame, feront leur examen de conscience et se coucheront à huit heures. Communieront au moins une fois tous les quinze jours. N'auront aucune chose de péculier et particulier à elles, mettront tout en commun... s'assembleront une fois par semaine, le vendredi, à heure commode, pour traiter de leurs affaires tant spirituelles que temporelles et en référer par ensemble. Et où il se trouveroit quelques religieuses réfractaires au commandement de la prieure, pour la première fois seront reprises particulièrement par la prieure, pour la seconde fois publiquement au chapitre et pour la troisième fois elles seront soumises à la correction et discipline régulière selon qu'il est accoutumé et prescrit par leur règle. Ladite dame prieure ne permettra que personne entre au couvent pour parler à ses religieuses, sinon les proches parents, et au regard des hommes on se contentera de les recevoir au parloir ou à la grille sans qu'ils puissent entrer au couvent. Et avons permis à ladite dame prieure de faire célébrer la sainte messe et le service accoutumé être fait à l'église par messire François Pasquotte, prêtre, jusqu'à ce que le prieuré soit pourvu d'un religieux de notre ordre, de l'âge et capacité requis, lequel nous a prêté serment à cet effet. Permettons aux religieuses de conférer avec les bons religieux qui viennent visiter le prieuré, de ce qui concerne leur salut et et des scrupules qu'elles pourroient avoir en leur âme et conscience. Avons encore ordonné que les religieuses feront alternativement, l'une après l'autre, l'office et le devoir de greneterie et de sommellerie... -- Signé : L. de Girard, C. de La Perrière, S. Anne de Marcellanges, S. Louyse de Marcellanges, S. E. de Tespes, S. Gabrielle de Berger, S. F. Jacob, S. Claude de Berger, S. Jeanne d'Escorailles, S. Simone de Jacquinet, S. Gilberte de Ponard, Oudin, Bernard, Pasquotte, Mauvielle.

Visite du 22 juin 1638, faite par frère Antoine de Boucher, sous-prieur en l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, en vertu de la commission de R. P. en Dieu Jacob Anthouard, grand-prieur, assisté de frère Jean-Baptiste Saulnier, chambrier, secrétaire. Arrivés à cinq heures du soir. Grand autel et tabernacle en bon état, deux chapelles de chaque côté du grand autel bien parées. Le lendemain, à sept heures du matin, messe, discours, visite des reliques, dortoirs, infirmerie, apothécairie, chapitre, réfectoire, cuisines, caves, boulangerie, fornier et autres lieux. Discipline régulière, service divin très-bien fait. Faire blanchir les dortoirs, faire poser des barreaux de fer au dortoir inférieur, aux fenêtres qui répondent à la cour ; faire apposer les vitres qui manquent au réfectoire. Approuvons messire Pierre Roy, desservant en qualité de chapelain, pour la célébration de la messe, confessions, administration des sacrements ; permettons aussi d'employer les RR. PP. Récollets. — Signé : Antoine de Boucher de Flogny, S. Louise de Marcellanges, prieure indigne ; S. Anne de Marcellanges, S. Esmée des Tapes, S. G. de Berger, S. Françoise Jacob, S. J. d'Escorailles, S. Marie de Jacquinet, S. Gilberte de Ponard, S. F. du Pré, S. A. de Chevigny, S. Gabrielle Bourg, S. Marie Moret, S. Claude Jacob, S. M. Bourdoyseau, S. J. de Chevigny, S. G. de Chevigny, S. Anne de Reugny, S. P. du Perron, S. A. Bourg, S. M. des Meurs, S. Christine de Bertolon, S. G. de Bonnay, S. Gabrielle de Bonnay, S. Louise Bault, S. F. de Roland, S. C. de Reugny, S. A. de Saint-Aulbin, S. Marguerite Rondeau, S. M. de Villars, S. C. de Villars, S. L. de Troussebois, S. F.-A. de Murat, S. A. de Troussebois, S. A. Decolons, S. L. de Murat, S. Espérance Gueneau, S. A. d'Arson, S. G. de Lanty. S. M. de Vin, S. Marguerite de Druy, S. Claude Cochet, S. Gabrielle Gascoing, S. Jeanne Moquot, F. J.-B. Saulnier, secrétaire.

Visite du 15 septembre 1640 par le même, alors grand-prieur, Louise de Marcellanges, révérende prieure, était en sa maison de Nevers ; réception par Anne de Marcellanges, sous-prieure et coadjutrice, qui ouvre la grille du chœur, présente l'*asperges* ; conduite en procession au chapitre. Les religieuses ne pourront se charger d'oraisons étrangères ou s'enrôler ès confréries sans permission de la supérieure. Les prieure ou sous-prieure seront tenues de visiter les chambres après le coucher et de prendre garde de ne laisser aucune religieuse parler à qui que ce soit, ce temps passé, notamment aux grilles, que nous voulons leur être interdites du tout à huit heures du soir. Les clefs de toutes les portes qui servent à sortir du prieuré, soit de la clôture ou du dehors, seront portées à la prieure. Le silence s'observera conformément à notre règle, sans qu'il soit permis d'entrer ès chambres les unes des autres sans permission et y faire aucune chose contre le vœu de pauvreté, non plus que d'écrire ou recevoir lettres ou présents sans permission de la prieure. Les pensionnaires se retireront aux départements qu'elles occupaient les années précédentes, sans qu'elles soient admises dans les lieux réguliers à la compagnie des religieuses deffendant à la prieure de recevoir aucune pensionnaire à moins de cent livres de pension par an. Défendons à ladite prieure de recevoir aucune compagnie, soit de séculiers ou ecclésiastiques, plus de vingt-quatre heures, à la réserve des révérends Pères Récollets, qui y pourront faire tel séjour qu'il sera nécessaire, tout ainsi que le prêtre ou religieux qui dessert l'église en attendant un chapelain habitué et ordinaire que nous approuverons. Invitons ladite prieure de procurer au dehors de sa maison une hôtellerie convenable pour recevoir ceux qui visitent son prieuré comme parents et amis, afin qu'il n'en demeure grevé et surchargé, comme il est notoire à tout le monde. La prieure garnira son réfectoire d'une honnête chaire pour la lectrice et d'un crucifix, avec tableaux de saint Benoît et de sainte Scholastique. Relevons ladite prieure et ses religieuses du défaut par elle fait en notre

chapitre général tenu l'année courante, le lundi après le dimanche de *Misericordia*, auquel avaient été citées par notre précédente visite, lequel défaut nous lui avons remis en considération des gens de guerre qui battaient la campagne et lesquels ladite dame nous assure avoir maltraité celui qu'elle y envoyait pour comparaître en son nom. — Signé : F. A. de Boucher de Flogny, S. A. de Marcellanges, S. Esmée de Tespes, S. G. de Berger, S. F. Jacob, S. J. d'Escorailles, S. François du Pré, S. A. de Chevigny, S. Marie Moret, S. C. Jacob, S. M. Bourdoyseau, S. J. de Chevigny, S. Gabrielle de Chevigny, S. Anne de Reugny, S. P. du Perron, S. Christine de Bertolon, S. Gilberde de Bonnay, S. Gabrielle de Bonnay, S. Louise Bault, S. François de Rolland, S. C. de Reugny, S. A. de Saint-Aulbin, S. Marie de Villars, S. Calixte de Villars, S. Louise de Troussebois, S. A. de Troussebois, S. A. Decolons, S. Louise de Murat, S. Anne d'Arson, S. Gilberte de Lanty, S. M. de Vin, S. M. de Druy, S. Gabrielle Gascoing, S. J. Moquot, F. J.-B. Saulnier.

Suit une lettre du grand-prieur à sa bien-aimée fille en Jésus-Christ, dame Anne de Marcellanges, sous-prieure et coadjutrice, nommée au prieuré de La Fermeté, lui permettant, « sur la présentation de votre personne à nous faite par » dame Louise de Marcellanges, révérende prieure dudit lieu, » pour aller demeurer en sa maison de Nevers, dépendant de » son prieuré, en qualité de supérieure », d'être supérieure de ladite maison de Nevers pour un an seulement, à compter du jour où elle y entrera.

Visite de la maison de Nevers, dépendant du prieuré de La Fermeté, le 12 septembre 1640, par le même grand-prieur. « Nous nous sommes acheminé audit Nevers, en la » maison du domaine dépendant dudit prieuré, en laquelle » avons trouvé la révérende prieure Louise de Marcellanges, » et avec elle S. Marie de Jacquinet, S. Gilberte de Ponard, » S. Magdeleine du Broc, S. Marguerite Rondeau, S. Espé-

» rance Gueneau, S. Anne-Françoise de Murat, S. Claude
» Cochet. » Cette maison avait été acquise depuis quelques
années, notamment « pour le soulagement des infirmes et
» une retraite convenable et régulière aux religieuses en
» temps de guerre, et surtout pour la gloire de Dieu et
» édification du prochain, et y établir une communauté de
» religieuses, jusqu'au nombre de douze pour le plus, tant
» saines qu'infirmes ». Cet établissement devra être toujours
dépendant, nourri et entretenu aux dépens du prieuré de La
Fermeté. La supérieure et les religieuses seront envoyées par
la prieure, savoir : la supérieure pour un an seulement,
laquelle supérieure devra avoir de nous son obéissance ; les
religieuses seront choisies par la prieure, mais elles ne devront
y rester plus de deux ans sans interruption. La supérieure ne
pourra altérer les bâtiments sans l'avis et consentement de la
prieure, et beaucoup moins donner l'habit de religion ou
recevoir à profession aucune religieuse, ce que nous lui
défendons très-expressément. La messe sera célébrée dans la
chapelle par un prêtre séculier, qui entendra les religieuses
en confession, au cas que lesdites religieuses n'eussent recours
aux révérends Pères Récollets pour se confesser à eux seu-
lement, sans qu'elles se puissent servir d'autres. Elles pour-
ront tenir des pensionnaires en tel nombre que la maison
en pourra recevoir. Ordonnons à la dame prieure de se retirer
en son dit prieuré dans le premier décembre prochain, lui
permettant néanmoins, à cause des affaires qui se peuvent
présenter en ladite maison de Nevers, de s'y acheminer trois
fois d'aujourd'hui en un an et d'y rester à chacune fois
quinze jours pour le plus. — Signatures des religieuses
nommées ci-dessus.

*Visite du 13 septembre 1642, par le même grand-prieur,
assisté de F. J.-B. Saulnier, sous-prieur, et de F. Étienne
Dodun, aumônier, secrétaire. Entré à l'église ; monté devant
la grille du chœur ; imperti notre bénédiction aux reli-
gieuses ; descendu devant le maître-autel. Visité le tabernacle*

et armoire des onctions, qui ont été ouverts par maître Charles Vaillant, prêtre, desservant audit prieuré ; l'autel Notre-Dame, qui est en l'une des ailes de l'église, du côté de l'épître, celui de saint Jean-Baptiste, à l'autre aile de l'église, du côté de l'évangile. Surplus de la visite remis au lendemain. Messe à l'église. Ouverture de la grille du chœur, marche processionnelle jusqu'au chapitre, exhortation. Visite du dedans du monastère, église, dortoirs, chapitre, réfectoire, chambres communes, cuisines, boulangeries, caves, greniers, « et généralement tous les bastiments et les accrues » faisant la clôture du monastère, puis les bâtiments de la basse-cour. — Faire blanchir les dortoirs, mettre des barreaux de fer au dortoir inférieur, faire poser les vitres qui manquent au réfectoire, et pour leur conservation les faire garnir d'un fil d'aréal ; garnir le réfectoire d'une haute chaire pour la lecture et d'un crucifix, avec les tableaux de saint Benoît et de sainte Scholastique. Défendons à la prieure de recevoir cy-après aucune compagnie séculière dans sa maison pour y vivre à ses dépens, ni même les ecclésiastiques, sinon pour le temps de vingt-quatre heures au plus ; entre les ecclésiastiques, nous n'entendons comprendre les révérends Pères Récollets, que nous avons permis et permettons d'appeler pour faire tel service qui sera nécessaire, tout ainsi que le prêtre qui dessert l'église. Relevons la prieure de l'amende par elle encourue, pour le défaut par elle fait à notre dernier chapitre, pour raison des gens de guerre qui occupaient le pays et ne permettaient que l'on aille librement au champ. — Signé : A. de Boucher de Flogny, F. J.-B. Saulnier, S. Louise de Marcellanges, S. Anne de Marcellanges, S. Esmée de Tespes, S. Gabrielle de Berger, S. F. Jacob, S. Jeanne d'Escorailles, S. Marie de Jacquinet, S. G. de Ponard, S. Françoise du Pré, S. Marie Moret, S. C. Jacob, S. M. Bourdoyseau, S. J. de Chevigny, S. G. de Chevigny, S. A. de Reugny, S. P. du Perron, S. A. Bourg, S. M. du Broc, S. C. de Bertolon, S. Gabrielle de Bonnay, S. L. Bault, S. F. de Roland, S. C. de Reugny, S. A. de Saint-Aulbin,

S. M. Rondeau, S. M. de Villars, S. Calixte de Villars, S. L. de Troussebois, S. A. de Murat, S. A. de Troussebois, S. A. Decolons, S. L. de Murat, S. E. Gueneau, S. A. d'Arson, S. G. de Lanty, S. M. de Vin, S. M. de Druit, S. C. Cochet, S. G. Gascoing, S. J. Moquot, F. Étienne Dodun.

Visite du 25 mai 1646, par le même grand-prieur, assisté de F. Jean-Baptiste Saulnier, sous-prieur et chambrier, et de dom Gabriel Ferry, sacristain de Saint-Saulge, secrétaire, et accompagné de Victor Dolet, prêtre, desservant audit prieuré. — Beau tabernacle tout doré et peint ; de chaque côté du grand autel il y a une crédence en fort bon ordre. Visite du chapitre, du trésor contenant les saintes reliques, qui y sont d'ancienneté, sacristie, dortoir, infirmerie, chauffoirs, chambre commune, celle des pensionnaires, parloirs, greniers, réfectoire, auquel les vitres manquent aux fenêtres d'en bas, les cuisines, fours, boulangerie et cave, les jardins et toute la clôture du cloître. Visite des dehors, consistant en plusieurs chambres, tant pour la réception des hôtes ecclésiastiques que pour habitation du chapelain y résidant, que du receveur, des domestiques et valets, granges, écuries et étables, le tout en assez bon état. La prieure fera réparer la muraille du jardin qui menace ruine ; elle fournira le chœur de l'église de deux antiphonaires pour le chant et l'office divin. — Signé : A. de Boucher de Flogny, F. J.-B. Saulnier, Louise de Marcellanges, Anne de Marcellanges, Gabrielle de Berger, J. Jacob, Jeanne d'Escorailles, Marie de Jacquinet, G. de Ponard, F. du Pré, Marie Moret, G. Jacob, M. Bourdoyseau, J. de Chevigny, G. de Chevigny, Catherine de Reugny, A. Bourg, M. du Broc, Christine de Bertolon, G. de Bonnay, L. Bault, Françoise de Roland, A. de Saint-Aulbin, Marguerite Rondeau, M. de Villars, Calixte de Villars, L. de Troussebois, A. Decolons, L. de Murat, Espérance Gueneau, G. de Lanty, M. de Druy, C. Cochet, G. Gascoing, J. Moquot, Ferry, secrétaire. ,

Visite du 24 septembre 1649, par le même grand-prieur, assisté de F. Étienne Darlay, secrétaire, et de maître Victor Dolet, prêtre, desservant audit prieuré. Rien de particulier.

Visite du 13 septembre 1652, par le même grand-prieur, assisté de F. J.-B. Saulnier, sous-prieur, en présence de maître Victor Dolet, prêtre, desservant audit prieuré. — Relevons la priure de l'amende à laquelle nous l'avions condamnée pour le défaut qu'elle avait fait de n'assister en notre chapitre général de 1651, en raison des gens de guerre, qui ne permettaient pas la liberté des chemins. En raison de la cherté du temps, elle s'abstiendra de nouvelles constructions. — Signé : A. de Boucher de Flogny, Louise de Marcellanges, prieure de La Fermeté; Anne de Marcellanges, humble coadjutrice; plus trente-quatre religieuses dont les noms ont déjà été cités, plus S. L. de Marcellanges, S. Isabelle Sallonyer et S. Jeanne-Louise de Marcellanges.

Visite du 18 septembre 1656, par le même grand-prieur, assisté du même sous-prieur et de Nicolas Brunat, religieux, secrétaire, et accompagné du R. P. frère Léonard Lourioux, religieux, prêtre de l'ordre de Grandmont, du prieuré de Faye, résidant de présent audit prieuré pour la desserte de l'église. — L'eau manque à la fontaine de la cuisine, parce que les canaux d'icelle sont rompus. La prieure veillera à ce que les pensionnaires ne fassent aucun bruit dans les lieux réguliers, qu'aucune religieuse ne leur fasse répéter leurs leçons dans leurs cellules, pour ne troubler et inquiéter les voisines, que lesdites pensionnaires seront instruites et nourries dans leurs chambres communes dès à présent, jusqu'à ce que commodément on les puisse éloigner plus loin du dortoir, et que toutes seront couchées pour le plus tard à même temps que les religieuses. Remettons à la prieure l'amende qu'elle a encourue pour n'avoir assisté, à cause des gens de guerre, à notre chapitre de l'année 1654. — Mêmes signatures que ci-dessus.

Visite du 11 septembre 1661, par le même grand-prieur.

— Il manque des carreaux au bout de l'un des dortoirs, en plusieurs endroits, des vitres au dortoir et au réfectoire ; il pleut en plusieurs endroits qui menacent de ruine ; le surplus est en aussi bon état que les biens et commodités de la maison le puissent permettre. Dans la basse-cour, plusieurs bâtiments ont besoin de couverture ; même il y a une grange de laquelle la plus grande partie, quant au couvert, est par terre, comme aussi les goures de la fontaine sont rompus en plusieurs lieux. Ordonnons à la prieure, autant que faire se pourra, que les pensionnaires ne couchent plus au dortoir, mais bien dans une chambre commune plus retirée, afin que le bruit qu'elles peuvent faire ne trouble le repos et la quiétude des religieuses. La prieure pourra employer maître Gabriel Fiery, prêtre desservant en ce monastère depuis cinq ans et en ça pour entendre les confessions de ses religieuses, et sur le louable rapport qui nous a été fait de sa probité et capacité, nous l'approuvons, en lui concédant pour ce monastère tout notre pouvoir et autorité, même au fait des cas réservés, si aucun, ce que Dieu ne veuille, s'offroit de cette fâcheuse et malheureuse qualité. Permettant à ladite prieure de continuer maître Charles Vaillant, curé d'Hué (?), pour confesseur ordinaire et d'appeler, lorsqu'elle le jugera à propos, les RR. PP. Récollets pour ouïr les confessions extraordinaires. — Signé : A. de Boucher de Flogny, Louise de Marcellanges, prieure ; Anne de Marcellanges, humble coadjutrice ; E. de Tespes, Jeanne d'Escorailles, G. de Ponard, Marie Moret, M. Bourdoyseau, Jeanne de Chevigny, G. de Chevigny, A. Bourg, M. du Broc, C. de Bertolon, L. Bault, C. de Reugny, A. de Saint-Aulbin, A. de Troussebois, A. de Murat, M. Rondeau, C. de Villars, L. de Troussebois, L. de Murat, A. Decolons, Espérance Gueneau, Gilberte de Lanty, Marguerite de Druy, Claude Cochet, Gabrielle Gascoing, Jeanne Moquot, Louise de Marcellanges, Marguerite d'Escorailles, Marie Gascoing, Jeanne-Louise de Marcellanges.

Visite du 15 juin 1667, par Jean-Baptiste Saulnier, sous-prieur et chambrier de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, par l'autorité de vénérable et religieuse personne Antoine de Boucher de Flogny, grand-prieur, assisté de Frère Nicolas Brunat, promoteur, et Lazare Dupasquier, secrétaire, « tous deux nos confrères, avec un valet ». Le marbre du grand autel aurait besoin d'être approché sur le devant pour éviter qu'on ne pose l'hostie consacrée hors d'icellui. Plusieurs beaux ornements, une croix, un encensoir, trois calices, deux plats bassins et deux paires de burettes d'argent. Le réfectoire a besoin d'être carrelé et vitré. Défense aux religieuses de s'arrêter aux parloirs à l'heure du coucher et de se promener aux jardins. Les aumônes seront distribuées par les religieuses employées à l'office de portière d'en bas ; les sœurs converses ne donneront rien aux gens du dehors sans la permission de la prieure ; on ne donnera ni à boire ni à manger à personne, tant dans la chambre des portières que dans les cuisines. On fournira du linge au réfectoire autant et si souvent qu'il en sera besoin pour conserver l'honnêteté et la bienséance. — Signé : F. J.-B. Saulnier, F. N. Brunat, S. Louise de Marcellanges, S. L. de Marcellanges, S. J. d'Escorailles, S. Marie Moret, S. M. Bourdoyseau, S. G. de Chevigny, S. J. Bourg, S. L. Bault, S. C. de Reugny, S. A. de Saint-Aulbin, S. C. de Villars, S. M. Rondeau, S. L. de Troussebois, S. A. de Troussebois, S. A. Decolons, S. L. de Murat, S. E. Gueneau, S. G. de Lanty, S. M. de Druy, S. C. Cochet, S. G. Gascoing, S. Jeanne Moquot, S. M. d'Escorailles, S. M. Gascoing, S. Isabelle Sallonnier de Pouilly, S. Anne Quartier, S. L. Dupasquier.

Visite du 2 juillet 1671, par le même sous-prieur, assisté de F. Nicolas Brunat, secrétaire, et accompagné d'un homme à cheval (1). — Maître Lazare Clerc, prêtre, desservant le

(1) Les arrivées ont toujours lieu de cinq à sept heures du soir. On fait une prière à l'église, et la visite générale est remise au lendemain.

prieuré, ouvre le tabernacle. Visité quatre reliquaires trouvés sur l'autel : le premier, qui est d'argent doré, contient au milieu d'un cristal une sainte épine ; le second, qui est aussi d'argent, mais plus petit, contient une parcelle d'un os de saint Jean-Baptiste, au rapport du billet qui est dedans, et les deux autres, qui sont de cuivre, faits en forme de châsse, contiennent plusieurs parcelles des reliques de divers saints, entre lesquelles se voit un gros morceau d'un os de saint Thomas de Cantorbéry. Vu la fabrique, le confessionnal des religieuses, bien régulier ; entré au chœur des religieuses, passé en la sacristie intérieure, revenu au confessionnal pour entendre chacune des religieuses. Il y a trois portes qui donnent entrée du dehors au dedans du monastère ; en murer au moins deux, qui sont bien superflues, savoir une petite porte qui entre depuis la basse-cour du dehors dans l'allée du milieu du grand jardin des religieuses, et celle qui communique depuis une chambre destinée à loger des séculiers, au-dessous de la chambre de Madame, dans un autre jardin des religieuses, dans laquelle chambre il y a encore une fenêtre ayant vue sur ledit jardin où il faudra du moins mettre des barreaux de fer, si on ne peut la murer. Dans les chants, les religieuses n'anticiperont point les unes sur les autres, pour ne pas tomber dans une irrévérence qui seroit odieuse à Dieu. La prieure fera achever les rideaux commencés pour couvrir la grille du chœur, afin que les religieuses ne soient point diverties, par la vue des séculiers, de leurs dévotions et oraisons. Les religieuses qui auront besoin de parler dans leurs cellules ne fermeront point la porte sur elles et éviteront toutes les partialités et factions secrètes qui pourroient causer dans le monastère la désunion des esprits et la ruine totale de la charité. — Signé : F. J.-B. Saulnier, S. Louise de Marcellanges, prieure ; S. M. Bourdoyseau, S. Anne Bourg, S. Louise Bault, S. C. de Reugny, S. M. Rondeau, S. C. de Villars, S. L. de Troussebois, S. A. de Troussebois, S. L. de Murat, S. Espérance Gueneau, S. Gilberte de Lanty, S. Marguerite de Druy, S. Claude Cochet,

S. Gabrielle Gascoing, S. Jeanne Moquot, S. M. d'Escorailles, S. Marie Gascoing, S. J. Sallonnyer, S. Anne Quartier, S. Marie de Grandchamp, S. J. de Marcellanges, S. M. Quartier, S. A. Michelon, F. Nicolas Brunat.

Visite du 14 avril 1676, par Hugues Berard, prieur, par permission de A. de Boucher de Flogny, grand-prieur, accompagné de dom J. Claude Laporte, secrétaire ; maître Lazare Clerc, prêtre, chapelain des religieuses. Les portes qui étaient superflues ont été murées ; il y a à réparer une brèche un peu considérable arrivée depuis peu, et quelques autres qui commencent à se faire à la muraille de clôture. — Signé : F. Hugues Bérard, S. Louise de Marcellanges, prieure ; S. C. de Reugny, S. M. Bourdoyseau, S. L. Bault, S. M. Rondeau, S. C. de Villars, S. A. de Troussebois, S. L. de Murat, S. Marguerite de Druy, S. C. Cochet, S. G. Gascoing, S. J. Sallonnyer, S. Anne Quartier, S. A. Michelon, S. Marie-Anne Hardy, S. Jeanne Roy-Ponte, S. Edmée Maulais, S. Marie de Grandchamp. S. J. de Marcellanges, S. J. Moquot, S. M. d'Escorailles, S. Marie Gascoing, S. Marie Quartier, F. J. Claude Laporte.

Visite du 3 mai 1683, par frère Agathange Collot, prieur, accompagné de dom Nicolas Brunat, secrétaire, et assisté de maître Lazare Clerc, curé de Sardolles, et de maître François de La Collancelle, prêtre et chapelain du couvent. Ordonnons que la portière et la cellière prendront soin qu'il n'y ait rien de superflu pour les refection des hôtes qui surviendront au monastère et deffendons à toutes en général de faire des collations splendides à leurs parents, se souvenant toujours de la frugalité religieuse. Nous exhortons toutes les religieuses à se rendre plus exactes à l'observance du silence dans le chœur et après complies, et dans tous les autres temps et lieux réguliers. — Signé : F. Agathange Collot, visiteur ; S. Louise de Marcellanges, prieure ; S. C. de Reugny, S. L. Bault, S. de Troussebois, S. M. de Druy, S. C. Cochet,

S. J. Moquot, S. M. d'Escorailles, S. M. Gascoing, S. J. Sallonnuyer, S. Anne Quartier, S. Marie de Grandchamp, S. Jacqueline de Marcellanges, S. Marie Quartier, S. Anne Michelon, S. Marie-Anne Hardy, S. Jeanne Roy-Ponte, S. Edmée Maulais, S. Marie Olivier, S. Jeanne de Marcellanges, F. N. Brunat.

Visite du 20 juin 1686, par dom Jean-Baptiste Lamesseur, grand-prieur de l'abbaye royale de Saint-Martin d'Autun, accompagné de dom Gaspard Bonnier. — Reçu par Jacqueline de Marcellanges, prieure, nommée par le roi. On fera incessamment réparer le marchepied du grand autel et on en fera faire aux petits autels ; on fera réparer le pavé de l'église dans les endroits où il est usé ou enfoncé. La porte qui communique de la cuisine grasse dans le lieu où mangent les ouvriers et étrangers du commun sera murée. La porte qui communique de l'église au dedans de la maison sera murée, sans y laisser aucune ouverture. La porte qui va du parterre dans la grande cour sera condamnée, et la supérieure seule en aura la clef. Les grandes portes de la basse-cour seront fermées à clef entre cinq et six heures, en hiver, et entre huit et neuf, en été, et la clef sera gardée par le receveur, qui veillera exactement sur la conduite et mœurs de tous les domestiques du dehors, dont il informera la supérieure pour y mettre les ordres nécessaires. Les deux grandes croisées qui ont vue sur la basse-cour, proche le grand escalier, seront condamnées avec des volets, depuis le bas jusqu'à moitié, de manière qu'on ne puisse les ouvrir. Nous défendons très-expressément à aucune religieuse de se présenter auxdites fenêtres, tous les messages ou autres réponses se devant faire dans un parloir exprès dans lequel il y aura un tour. On fera faire une clôture ou balustrade fermant à clef entre le dortoir de la communauté et celui des pensionnaires, auxquelles nous défendons expressément l'entrée dudit dortoir et des chambres des religieuses. Les religieuses ne devront se donner la liberté de parler aux

séculiers à la grande grille du chœur ; nous ordonnons que les degrés qui y conduisent soient fermés à clef en bas, en sorte qu'on ne les ouvre que pour la communion, après laquelle ils seront aussitôt fermés. Nous deffendons étroittement à aucune religieuse de donner ou recevoir quoyque ce puisse être sans une permission écrite de leur supérieure. Les religieuses ne pouvant, sans blesser le vœu de pauvreté, garder de l'argent ou en disposer par elles-mêmes à leurs volontés pour leurs nécessités personnelles, nous ordonnons que tout ce qu'elles recevront sera mis entre les mains de la supérieure. Les postulantes pour être sœurs converses resteront un an complet dans l'habit séculier. — Signé : Jean-Baptiste Lamesseur, grand-prieur ; S. Jacqueline de Marcellanges, nommée par le roy au prieuré de La Fermeté ; S. C. de Reugny, S. A. de Troussebois, S. M. de Druy, S. C. Cochet, S. J. Moquot, S. M. d'Escorailles, S. M. Gascoing, S. J. Sallonnyer, S. Anne Quartier, S. M. de Grandchamp, S. M. Quartier, S. Marie-Anne Hardy, S. J. Roy-Ponte, S. E. Maulais, S. Marie Olivier, S. Jeanne de Marcellanges d'Arson, S. M.-L. de Marcellanges, F. Gaspard Bonnier.

Visite du 24 septembre 1689, par le même grand-prieur, accompagné de dom Pierre Desdames, secrétaire. — On fera blanchir l'église et le chœur, en attendant qu'on soit en état de faire un rétable au grand autel. Les rideaux de la grande grille du chœur seront toujours tendus pendant l'office divin, et on en mettra un devant la porte du chœur. On n'écrira aucune lettre ni billet sans permission de la supérieure, et aucune religieuse ne se donnera la liberté d'envoyer rien prendre à crédit chez les marchands de Nevers ou d'ailleurs sans la même permission. Madame la Supérieure ne souffrira point que les pensionnaires portent des fontanges et autres ornements trop mondains. La quantité des sœurs converses n'excédera point le nombre de sept ou huit au plus. — Signé : J. Lamesseur, grand-prieur ; S. J. de Marcellanges, prieure ;

S. C. de Reugny, S. A. de Troussebois, S. M. d'Escorailles, S. M. Gascoing, S. J. Sallonnyer, S. Anne Quartier, S. M. de Grandchamp, S. Marie Quartier, S. Marie-Anne Hardy, S. Jeanne Roy-Ponte, S. E. Maulais, S. Marie Olivier, S. J. de Marcellanges, S. Marie-Louise de Marcellanges, S. J. Tenon, S. Gabrielle Rapine, S. J. de Marcellanges, Pierre Desdames.

Visite du 19 octobre 1692, par Placide Falgeyrat, grand-prieur, accompagné de dom Jean Berthier, secrétaire. — On fera la discipline à huit heures du soir dans le chœur ou dortoir, et toutes les religieuses s'y trouveront si elles n'en sont dispensées par la supérieure. Dans la réception des novices ou élection de la sous-prieure et maîtresse des novices, on gardera un secret inviolable de tout ce qui s'est dit. Les religieuses n'introduiront dans leurs chambres aucuns séculiers ou domestiques sans nécessité ou permission de la supérieure. On n'introduira personne du dehors dans l'intérieur du monastère sans permission expresse par écrit du visiteur, et on ne recevra aucune fille sans dot. Les religieuses seront plus discrètes et prudentes à taire ce qui s'est dit ou passé dans la communauté qui pourrait inspirer aux pensionnaires, novices ou sœurs converses, des sentiments de mépris ou d'aliénation pour les personnes. Les religieuses de chœur parleront avec plus de douceur aux sœurs converses et celles-ci avec plus de respect aux religieuses de chœur. La supérieure emploiera les dots des novices qui feront profession à acquitter les debtes de la maison. — Signé : Placide Falgeyrat, grand-prieur, visiteur ; S. J. de Marcellanges, prieure ; S. C. de Reugny, S. C. Cochet, S. M. d'Escorailles, S. M. Gascoing, S. Anne Quartier, S. M. de Grandchamp, S. Marie Quartier, S. Marie-Anne Hardy, S. Jeanne Roy-Ponte, S. E. Maulais, S. M. Olivier, S. J. de Marcellanges d'Arson, S. Marie-Louise de Marcellanges, S. J. Tenon, S. M.-G. Rapine, S. F. de Marcellanges, F. Jean Berthier.

Visite du 2 septembre 1695, par le même grand-prieur, accompagné de dom Nicolas Saulnier, secrétaire. — On gardera plus exactement le silence dans le dortoir, et Madame punira les religieuses qui le violent après complies sans nécessité. On ne fera point connaître au dehors ni aux pensionnaires ce qui se passe dans l'intérieur de la maison. Madame mettra en pénitence les religieuses qui entreront dans les chambres les unes des autres après complies. Elle fera mettre aux grilles du chœur des volets de sapin ; elle pourra accorder l'usage des mitaines fourrées pendant l'hiver aux religieuses qui le demanderont. On évitera d'écouter aux portes ce que l'on dit dans les chambres ou autres lieux. Madame veillera à ce que la dépense des externes soit plus modérée et qu'à la réserve des parents des religieuses on ne reçoive que ceux qu'on ne peut honnêtement refuser. Les religieuses éviteront entre elles les paroles qui peuvent blesser la charité et mal édifier ceux qui les entendent. Elles n'introduiront point d'externes ou autres dans leurs chambres ny dans l'intérieur de la maison sans permission expresse de la supérieure. — Signé : Placide Falgeyrat, visiteur ; S. Jacqueline de Marcellanges, prieure ; S. C. de Reugny, S. C. Cochet, S. M. d'Escorailles, S. Marie Gascoing, S. Anne Quartier, S. M. de Grandchamp, S. Marie Quartier, S. Marie-Anne Hardy, S. Jeanne Roy-Ponte, S. E. Maulais, S. Marie Olivier, S. J. de Marcellanges d'Arson, S. Marie-Louise de Marcellanges, S. J. Tenon, S. M.-G. Rapine, S. F. de Marcellanges, S. C. Rapine, S. M. Marceau, F. Nicolas Saulnier.

Visite du 18 décembre 1698, par Nicolas Richebraque, grand-prieur, accompagné de dom Étienne Poncet, secrétaire, assisté de maître Pierre Joffryot et de maître Philibert Delagoutte, curé d'Imphi, confesseur ordinaire du couvent. — Église en état ; grand autel avec tabernacle doré, deux assez grandes figures aux côtés, le tout surmonté d'un grand tableau et accompagné de plusieurs autres petits et médio-

cres ; deux petits autels dans chacun des collatéraux, l'un de Notre-Dame, du côté du midy, et l'autre de Saint-Jean-Baptiste, du côté du septentrion. Cuisine grasse pour les malades, pensionnaires et domestiques, et maigre pour la communauté, etc. Les couvertures ont besoin de réparations qui n'ont pu être faites à cause de la saison froide ou trop humide. La chapelle du jardin... Une grande armoire où sont les titres de la maison. Visité, avec le sieur Godin, receveur, et le sieur Clément, notaire, la forge appartenant au prieuré et les domaines de Thiernay et de la Croix. Vu les *bail* des fours de la grande forêt et de la petite forêt, du domaine de la Jarnelle grande et petite, le tout aux environs du prieuré ; les bois, pouvant faire environ cinq cents arpents, sont un peu mal exploités, fourragés par quelques paysans du voisinage, et en quelques endroits dégradés, les baliveaux néanmoins réservés suivant l'ordonnance. Après quoi nous avons examiné le temporel du prieuré. Nous l'aurions trouvé consister en un terrier montant à 703 livres 10 sols en rentes, loyers de maisons, dixmes affermés à 1,419 livres 18 sols en espèces ou denrées de bled froment, seigle, avoine, le tout estimé par année commune à la somme de 2,213 livres 4 sols, laquelle somme, jointe à celles ci-dessus de 703 livres 10 sols et de 1,419 livres 18 sols et encore à celle de 150 livres pour le casuel, font ensemble celle de 4.490 livres 12 sols, qui fait tout le revenu présent, plusieurs articles ayant été aliénés. Quant aux charges présentes, elles consistent en décimes, supplément de portion congrue, honoraires des sieurs chapelain et intendant, gages des domestiques, redevances, etc., toutes ensemble montant à la somme de 1,062 livres 2 deniers. Les debtes passives, en ce qui est dû par la maison, soit pour intérêts échus, soit pour décimes, pour marchandises ou redevances, tant en argent qu'en denrées, sont environ de 9 à 10,000 livres ; les debtes actives ou ce qui est dû à ladite maison, soit pour admodiation ou pour autre chose, montent à la somme de 7,143 livres, le tout sur et suivant les états,

mémoires et livres, tant de receptes que de dépenses, à nous fournis par ledit sieur Godin. Fait le saint jour de Noël, 25 décembre 1698. — Signé : Richebraque, grand-prieur ; S. J. de Marcellanges, prieure ; S. M. d'Escorailles, S. C. Cochet, S. M. Gascoing, S. Anne Quartier, S. M. de Grandchamp, S. Marie Quartier, S. Marie-Anne Hardy, S. Jeanne Roy-Ponte, S. E. Maulais, S. Marie Olivier, S. J. de Marcellanges d'Arson, S. Louise de Marcellanges, S. J. Tenon, S. M.-G. Rapine, S. F. de Marcellanges, S. C. Rapine, S. M. Marceau, F. Étienne Poncet.

SAISIES DE FIEFS RELEVANT DU PRIEURÉ DE LA FERMETÉ.

PROCÉDURE.

16 mars 1491. — Charles, par la grâce de Dieu roi de France, au bailli de Saint-Pierre-le-Moûtier ou à son lieutenant, salut. De la partie de nos bien-amées les religieuses, prieure et couvent de La Ferté au Nonains, ou diocèse de Nevers, nous a esté exposé qu'à cause de la dotation, fondation et augmentation de leur dicte esglise, leur compettent et appartiennent plusieurs belles terres et seigneuries, à cause desquelles sont tenuz et mouvans plusieurs fiefz, arrier fiefz, terres, seigneuries, et entre autres une muraille où souloit avoir maison, appelée la maison de Michery, le fief, terre et seigneurie de la Vault et Baldon et la huitiesme partie en la justice de Beaumont, et aultres heritaiges, lesquelz icelles suppliantes, par faulte de foyz et hommaiges non faiz, droiz et devoirs non payez, ont fait mettre en leur main par Guillaume Bouveault, leur sergent. Et depuis, en confortant leur dite main-mise, y auroient fait mettre et poser la nostre, et icelles mains-mises faict signifier à Guillaume et Pierre de La Vault, frères, Guillaume Pasquette, Huguenin Roverot dit Beau Jehan, Pierre Petault et aultres détenteurs desdictes seigneuries et heritaiges qui d'icelles n'ont appelé ne réclamé en aucune manière (qui soit encontre) icelles mains mises.

Et, en venant contre icelles, iceulx défendeurs s'efforcent chascun jour de joir desdictes terres, seigneuries et héritaiges en prenant et applicquant à leur proufit les fruiz, proufiz et revenus d'iceulx, ou grant préjudice et dommaige d'icelles suppliantes, requérant sur ce nostre provision. Pour quoy nous, ce considéré..... et pour ce que lesdictes fiefz..... sont situez en vostre dict bailliage..... appert iceulx heritaiges estre tenuz et mouvans en foy et hommaige desdictes exposantes, que par faulte de foy et hommaige non faiz, droits et devoirs non payez, elles aient fait mettre lesditz fiefz en leur dite main et depuis en la nostre, dont n'ait esté appellé ne reclamé, et des aultres choses dessus dites ou de tant que suffire doyt, en ce cas faictes régir et gouverner iceulx fiefz et heritaiges tenus en fief soubz nostre main par bons et suffisans commissaires, qui en puissent et saignent rendre bon compte et tel qu'il convient et à qui il appartiendra, en contreingnant à ce faire et souffrir les dessus dictz détenteurs d'iceulx fiefz et tous autres qu'il appartiendra, et aussi restablir et remettre es mains desdictz commissaires, tous et chascuns les fruitz qu'ils ont perceus ou fait prendre depuis ladicte main-mise, nonobstant oppositions ou appellations quelconques et sans préjudice d'icelles, en faisant auxdictes parties oyes bon et bref droit, car ainsi nous plaist-il et voulons estre fait nonobstant quelconques lettres susreptices impétrées ou à impétrer à ce contraire. Donné à Paris, le XVI^e jour de mars, l'an de grace mil CCCC quatre-vingt et dix et de nostre regne le huictiesme. — Par le conseil : Guibreteau.

16 mars 1491. — Lettres de sauvegarde accordées par le roi Charles VIII aux religieuses de La Fermeté pour faire administrer les fiefs qu'elles avaient fait saisir pour devoirs non faits sous l'autorité du bailli de Saint-Pierre-le-Moûtier.

14 août 1491. — Citation faite par Gilbert de Pierrepont, seigneur d'Arizolle, écuyer ordinaire d'écurie du roi, son bailli et capitaine de Saint-Pierre-le-Moûtier, aux tenanciers

récalcitrants du prieuré de La Fermeté, en exécution des lettres susdites.

9 mars 1492. — Assignation donnée aux mêmes.

INCENDIE DE 1690.

Cejourd'hui, vingt-uniesme du mois de janvier mil six cens quatre-vingt-dix, par-devant nous Vincent Bernard, advocat en Parlement, juge ordinaire des justices temporelles des dames prieure et religieuses du couvent Nostre-Dame de La Fermeté sur l'ixeure, en nostre hostel, en la ville de Nevers, environ les six heures du matin, s'est présenté le procureur d'office desdictes justices, lequel nous a dict avoir eu advis cette nuit par maître François Godin, licencié ès-loys, agent des affaires de mesdites dames les prieure et religieuses dudit couvent, qu'il estoit arrivé cette dicté nuyt un grand incendye dans les bastimantz dudict couvent, et nous a pryé et requis de nous transporter audit lieu avec luy pour dresser procès-verbal de l'estat des ruines qui sont arrivées au subject du feu, pour servir et valloir en temps et lieu ce qu'il appartiendra. A quoy inclinant, nous nous sommes, assistés dudict procureur d'office et de nostre greffier, transportés dudict Nevers, lieu de nostre demeure, audit lieu de La Fermeté, où estans arrivés environ les dix heures du matin, nous avons demandé dame Jacqueline de Marcelanges, prieure dudict couvent, à laquelle ayant dict le sujet de nostre transport, elle nous a dict que ce qui a esté rapporté est véritable, et que le feu se prit yer dans le grenier qui estoit au-dessus du noviciat dudict couvent, environ les sept heures du soir et continua jusques à minuit, ce qui les obligea de faire sonner le tocin pour appeller les voisins. Ne peult dire la cause dudict feu pour ne la sçavoir, quelques inquisitions qu'elle en ayt faicte, et nous a requis de dresser procès-verbal des ruines qui sont arrivé par ledit feu, et pour cet effect, nous a faict ouvrir les portes dudict couvent et con-

duit à l'endroit incendié, qui est dans le milieu de tous les bastimantz dudict couvent, entre l'infirmerye et le dortoir, et dans lequel endroit, avant l'incendye, estoit le noviciat ; et ayant visitté ledict endroit, nous l'avons trouvé tout consommé par le feu, avec partye de la couverture de l'infirmerye et partye de celle du dortoir, et avons aussy remarqué que dans plusieurs endroitz desdictz bastimantz il y a de grandes ouvertures où il n'y a ny lattes, ny chevrons, ce que ladicte dame nous a dict avoir esté faict par les gens du voisinage, qui estoient venus au secours au son du toxin, pour couper chemin au feu, et dans lesquels endroitz incendiés, ma dicte dame nous a dict qu'il y avoit beaucoup de meubles considérables qui ont esté brulés, et *a adjousté que dans un cabinet qui estoit proche ledit noviciat, il y avoit un buffet dans lequel il y avoit plusieurs papiers de conséquence, lesquels ont esté tous consumés ; et comme toute ladicte maison estoit menassée d'un incendye général, au sujet que tous les bastimantz sont attenantz ceux cy-dessus déclarés, les religieuses dudict couvent et aultres personnes qui estoient accourus ont transporté des meubles dudict couvent et rompu des fermetures où il y avoit des papiers, lesquels se sont trouvés dans un sy grand désordre, qu'elle appréhende qu'il ne s'en soit beaucoup perdu.* Dont nous avons dressé le présent procès-verbal, ce requérante madicte dame pour servir et valloir ce que de raison, et permis à elle de faire visiter par experts les lieux incendiés sy bon luy semble, et a signé avec nous. — Signé : de Marcellanges, prieure de La Fermeté ; Bernard , Moisy, Chevallier, greffier (1).

(1) Archives de la Nièvre, série E. — Minutes de Chevallier, notaire.

RELIGIEUSES CONNUES.

Egidia, prieure.	Jeanne d'Escorailles, 1615-
Isabelle, prieure.	1667.
Alips, prieure.	Simone de Jacquinet, 1615-
Isabelle, prieure.	1656.
Marguerite de Prye, 1440,	Gilberte de Ponard, 1615-
prieure en 1477.	1661.
Hélène de La Rivière, 1456.	Françoise du Pré, 1638-
prieure, 1456.	1656.
Léonarde de La Perrière, 1490.	A. de Chevigny, 1638-
Magdeleine de Chabannes,	1640.
prieure, 1494.	Gabrielle Bourg, 1638.
Gilberte de La Perrière,	Marie Moret, 1638-1667.
1523.	Claude Jacob d'Ougny, 1638-
Jeannede Grossouvre, prieure,	1649.
1532.	M. Bourdoyseau, 1638-1676.
Jeanne Galoppe, sous-prieure,	Jeanne de Chevigny, 1638-
1557.	1661.
Antoinette d'Anlezy, prieure,	Gabrielle de Chevigny, 1638-
1573.	1667.
Claude de La Perrière,	Anne de Reugny, 1638-
prieure, 1592.	1649.
Louise de Girard, prieure,	Paule du Perron, 1638-1656.
1615.	Anne Bourg, 1638-1671.
Louise de Marcellanges,	M. du Broc des Meurs, 1638-
prieure, 1638.	1661.
Jeanne de Marcellanges,	Christine de Bertelon, 1638-
sous-prieure, 1640.	1661.
Edmée de Tespes, 1615-	Gilberte de Bonnay, 1638-
1661.	1640.
Gabrielle de Berger, 1615-	Gabrielle de Bonnay, 1638-
1652.	1656.
Françoise Jacob, 1615-1656.	Louise Bault, 1638-1683.
Claude de Berger, 1615.	F. de Roland, 1638-1656.

- Catherine de Reugny, 1638-1695, sous-prieure en 1693.
A. de Saint-Aulbin, 1638-1667.
Marguerite Rondeau, 1638-1676.
Marie de Villars, 1638-1649.
Calixte de Villars, 1638-1676.
Marie de Troussebois de Faye, 1638-1676.
Louise de Troussebois, 1638-1676.
Françoise-Anne de Murat, 1638-1661.
Antoinette de Troussebois, 1638-1689.
A. Decolons, 1638-1667.
Louise de Murat, 1638-1676.
Espérance Gueneau, 1638-1671.
Anne de Marcellanges d'Arson, 1638-1646.
Gilberte de Lanty, 1638-1671.
M. de Vin, 1638-1646.
Marguerite de Druy, 1638-1686.
Claude Cochet, 1638-1698.
Gabrielle Gascoing, 1638-1676.
Jeanne Moquot, 1638-1686.
Louise de Marcellanges, prieure, 1649-1683.
Marguerite d'Escorailles, 1649-1691.
Isabelle Sallonnuyer de Pouilly, 1652-1689.
Jeanne-Louise de Marcellanges, 1652-1661.
Marie Gascoing, 1656-1698.
Catherine de Troussebois de Faye, 1661.
Anne Quartier, 1667-1698.
Marie de Grandchamp, 1671-1698.
Marie Quartier, 1671-1698.
Anne Michelon, 1671-1683.
Marie-Anne Hardy, 1676-1698.
Jeanne Roy-Ponte, 1676-1698.
Esmée Maulais, 1676-1698.
Marie Olivier, 1683-1698.
Jeanne de Marcellanges d'Arson, 1683-1698.
Marie-Louise de Marcellanges, 1686-1698.
Jeanne Tenon, 1689-1698.
Marie - Gabrielle Rapine, 1689-1698.
J. de Marcellanges, 1689-1698.
Claude Rapine, 1692-1698.
Magdeleine Marceau, 1695-1698.
Catherine Andras, 1713.
Marie-Anne Andras, 1713.
Suzanne-Françoise-Thérèse de Blosset, prieure, 1720.
Marie Lebrun, 1738.

Françoise Portepain des Barres, 1743.	Eugénie-Gilberte-Josèphe du Verne, 1777.
Marie-Louise Marceau, 1743.	Anne-Édouarde de Nourry, 1777.
Marie-Radégonde Petitjean de Bellaville, 1747.	Gabrielle Peutat, sœur converse, 1777.
Gabrielle de Sailly, 1747.	Gabrielle Sauger, 1782.
Cécile de Las de Valotte, prieure, 1756.	Marie-Jeanne du Clerroy, prieure, 1789.
Anne de Nourry, prieure, 1772.	

CHAPELAINS.

Frère Pasquotte, 1615.	Francois de La Collancelle, 1683.
Pierre Roy, 1638.	Pierre Joffryot, prieur de Mazille, 1713.
Charles Vaillant, 1642.	Dom Jacques Arambert, 1743.
Victor Dollet, 1646.	Étienne Soupe, curé de Limon, 1777.
Dom Léonard Lourloux, 1656	Dom Benoit Gaget, 1782.
Gabriel Fiery, 1662.	
Lazare Clerc, 1671.	

INTENDANTS ET RECEVEURS.

Gilbert Doreau, 1535.	Pierre Martin de Montorges, 1769.
Jean Thévenin, 1678.	Alexis-Prosper Ducourteix, 1782.
Noble François Godin, 1693.	
Louis Aupépin, 1703.	

VICTOR GUENEAU.



L'ACCORD DE LA SCIENCE ET DE LA BIBLE

AU SUJET DES SIX JOURS DE LA CRÉATION.

L'étude de la formation de notre globe, l'histoire de l'apparition première de l'homme sur la terre ont depuis quelques années passionné l'opinion publique. Des littérateurs et des savants, des philosophes et des théologiens, des historiens et des géologues, ont examiné à divers points de vue l'œuvre des six jours de la création.

Malheureusement, les découvertes surprenantes des sciences modernes ont été, bien à tort cependant, un sujet d'affliction, tout au moins d'inquiétude pour quelques esprits timides ou plutôt timorés, qui ont cru voir s'écrouler l'édifice de leurs croyances sous les affirmations superbes, mais dénuées de preuves, d'une science plus apparente que réelle.

Cette note rapide a pour but de montrer, d'après les plus récents travaux de la science et de l'exégèse, qu'il ne saurait y avoir aucune rivalité, aucune hostilité, aucune contradiction entre la religion et la science, entre la foi et la raison.

Beaucoup de gens se font de la Bible, et en particulier de l'histoire de la création du monde et de la formation de notre globe, une étrange opinion.

Les uns, s'en tenant rigoureusement au texte de la Genèse, qu'ils n'ont lu qu'en français, et dont ils prennent tous les mots dans le sens le plus rigoureux, croient comme une vérité dogmatique que la création s'est opérée en une période de six fois vingt-quatre heures.

Il se représentent, à l'aide des gravures de la Bible de Royaumont, qui ont charmé leur enfance, le Père Éternel débrouillant le chaos et faisant instantanément sortir avec un ordre méthodique, au matin de chacun des jours de la semaine, le soleil, la lune et les étoiles, les poissons qui nagent dans l'eau et les oiseaux qui volent dans l'air, les

reptiles et les quadrupèdes, l'homme et la femme enfin, ainsi qu'un décor d'opéra qui surgit au coup de sifflet du machiniste.

C'est se faire de la puissance de Dieu et de l'œuvre créatrice une idée bien peu élevée.

D'autres, par une voie inverse et des sentiments tout autres, arrivent à prêter aux livres sacrés, qu'ils repoussent et qu'ils bafouent, une interprétation littérale analogue. Au Dieu éternel, immuable, infini, créateur de toutes choses, qui a placé l'homme sur la terre en vue des destinées immortelles que nous révèle la Genèse, ils préfèrent une cosmogonie bien plus obscure et bien plus invraisemblable, une matière incréée et éternelle, une force aveugle à la fois effet et cause, produisant, à l'aide de transformations indéfinies, des atomes, des substances minérales ou prétendues organiques, le *bathybius* par exemple, des mollusques et des poissons, des singes et des hommes, et peut-être plus tard, qui sait ? des dieux, car rien n'est impossible à la toute-puissante nature ; mais, en attendant, ils prêtent à la religion catholique et à ses livres sacrés un sens et un enseignement qui ne furent jamais ceux de l'Église, encore qu'on soit libre d'admettre à l'égard de la période primitive de l'existence de notre globe tel système qu'on voudra.

On ne saurait trop le redire, en dehors du dogme qui nous enseigne que Dieu a créé le ciel et la terre, il n'a été donné à l'homme aucune révélation sur la manière et le temps dont cette formation s'est produite par la volonté et l'action du Tout-Puissant.

Le premier chapitre, ou plutôt les trente-quatre premiers versets de la Genèse, si intéressants qu'ils soient pour nos investigations, peuvent être interprétés de mille façons différentes, ainsi que l'ont fait de tout temps les Pères et les Docteurs de l'Église. Il est certain, en ce qui concerne les questions de science, de géographie, de chronologie, qu'aucun enseignement canonique n'a été officiellement donné.

Toutefois, dans le domaine de la science comme de l'exté-

gèse, de nombreux travaux se sont produits pour mettre d'accord le récit de Moïse avec les découvertes ou plutôt les données de la géologie moderne.

Il n'est pas sans intérêt de citer au moins les noms de ceux qui, sous des aspects divers, ont traité cette question des rapports de la Bible et de la science.

C'est, avant tous autres, M. de Bonald, fils du grand philosophe contemporain de de Maistre, qui, dès 1835, publiait un opuscule qui eut son jour de notoriété : *Moïse et les Géologues modernes*, ou le *Récit de la Genèse comparé aux théories des savants sur l'origine de l'univers*. Plus récemment, M. de Lapparent, l'éminent professeur de géologie à l'Université catholique de Paris, a traité ce sujet, tandis que le docteur en théologie Henri Reusch, professeur à l'Université de Bonn, publiait sous ce titre : *la Bible et la Nature*, des leçons sur *l'Histoire biblique de la création dans ses rapports avec les sciences naturelles*.

Mgr Meignan, évêque de Châlons, faisait, en 1869, des principes du docteur Reusch une application à la géogénie, et spécialement à la création de l'homme et à la chronologie des premiers âges.

La question de la chronologie biblique a été traitée d'une façon supérieure par le R. P. de Valroger, de l'Oratoire, dans deux ouvrages : *l'Age du monde et de l'homme d'après la Bible et le Transformisme*.

Un géologue éminent, M. l'abbé Lambert, a écrit le *Déluge mosaïque et l'Histoire et la Géologie*.

Un autre théologien, le révérend docteur Molloy, catholique irlandais, s'est occupé des origines du globe au même point de vue, dans un livre intitulé : *Géologie et Révélation*. M. l'abbé Hamard, prêtre de l'Oratoire de Rennes, a traduit en français l'ouvrage du docteur Molloy et l'a accompagné de notes et de commentaires qui font de cette traduction une œuvre vraiment originale.

Du haut de la chaire de Notre-Dame, le R. P. Montsabré, durant la station quadragésimale de 1875, a traité la question

à un point de vue plus élevé encore. Il a tracé dans une synthèse brillante les grandes lignes du tableau cosmogonique.

Dans un autre ordre d'idées, *la Terre et le Récit biblique de la création*, de M. Pozzy, met en relief, d'une façon magistrale, *l'accord de la science avec le premier chapitre de la Genèse*, tandis que dans un vaste ouvrage plus étendu encore : *la Religion en face de la science*, un théologien et un savant, M. l'abbé Arduin, donne une sorte de traité complet de philosophie cosmogonique.

C'est ce que fait aussi le savant abbé Moigno dans son ouvrage : *les Splendeurs de la foi, accord parfait de la révélation et de la science, de la foi et de la raison*.

Enfin M. l'abbé Vigouroux, dont les cours d'exégèse et d'écriture-sainte font autorité, discute la plupart des interprétations qu'on peut donner aux textes de la Bible.

Mais pour nous borner aux questions relatives à la création, nous citerons spécialement un auteur connu pour ses ouvrages de vulgarisation scientifique; M. Jean d'Estienne, dans un livre récemment publié : *Comment s'est formé l'Univers !* a exposé la thèse avec un rare bonheur et démontré que, loin de ruiner l'autorité des livres sacrés, la science met en relief la vérité historique et géologique de l'hexaméron.

Le savant auteur ne cherche d'ailleurs à nous imposer aucun système; il ne s'en approprie spécialement aucun; mais, avec une clarté merveilleuse et un charme de style exquis, il expose d'abord les principales explications fournies par la science, et retrace ensuite à grands traits la formation de l'univers telle qu'elle résulte des inductions les plus légitimes des découvertes modernes. Enfin, il compare avec ces données le texte sacré, en l'interprétant dans les limites qu'autorise une exégèse complète des diverses explications fournies par la science au sujet de la *formation de l'univers*.

L'histoire de cette formation, telle qu'elle résulte des inductions les plus légitimes des découvertes modernes, se trouve concorder d'une façon très-satisfaisante, pour l'esprit

même le plus difficile, avec le texte sacré de la Genèse, soit qu'on le prenne à la lettre, soit, à bien plus forte raison, qu'on l'interprète conformément aux règles d'une exégèse parfaitement orthodoxe.

Au reste, la plupart des objections relatives au grand débat soulevé contre l'accord de la science et de la Bible ne reposent que sur des apparences, des confusions, parfois même des erreurs formelles.

C'est ainsi, par exemple, qu'on confond très-souvent les vérités de l'ordre dogmatique et religieux contenues dans la Genèse avec des détails poétiques et des formes imagées de langage qui n'ont rien de rigoureux. L'écrivain sacré s'est servi de telles ou telles expressions, et il ne pouvait faire autrement, parce qu'elles étaient les seules usitées, les seules intelligibles au temps et dans le pays pour lequel la Bible était écrite.

De l'ignorance de ce principe, qu'il faut distinguer entre les vérités dogmatiques et les faits de l'ordre matériel, il résulte que nous prêtons parfois aux mots les plus simples et les plus naturels du récit sacré une signification et une portée qu'ils ne sauraient avoir.

Enfin, par la même raison, il ne faudrait attacher aux traductions latines de la Bible, même à celles autorisées par l'Église, qu'une valeur relative quand il s'agit de certains mots qui n'ont pas lieu d'être définis comme en matière de foi. La plupart des objections formulées contre le récit des six jours tombe devant l'explication textuelle que donne le mot restitué dans la langue hébraïque.

Ainsi, quand il est dit dès le premier verset qu'au commencement *Dieu créa le ciel et la terre*, beaucoup confondent cette création primordiale par laquelle Dieu tira du néant le principe même de la substance créée avec cette œuvre des six jours (improprement appelée *création* dans le latin de la Vulgate), et grâce à cette confusion, qui n'est qu'une ignorance de la langue, ils se flattent de mettre Moïse en contradiction avec lui-même. Il n'en est rien pourtant, et il

suffit de lire le texte hébraïque pour voir que l'écrivain sacré emploie deux mots absolument différents.

Est-il question de la création primitive, la langue hébraïque emploie le mot *créer*, faire de rien ; est-il question au contraire de l'œuvre des six jours, qui correspond à une phase d'ordonnancement, d'arrangement, d'organisation, par rapport à l'homme, de la matière créée et perfectionnée, on trouve dans la Genèse un mot qui signifie *former, façonner*, lequel, malheureusement, ni dans la langue latine, ni dans les langues modernes, n'a d'équivalent que le mot *créer*.

De même, quand il s'agit de la durée de cette formation de notre globe pendant une période de six jours, que de difficultés, que d'arguties de mots, que d'objections tirées de la physique, de la chimie, de la géologie !

Il est cependant aisé de donner une explication rationnelle, et pourtant très-orthodoxe, de ces six jours. Outre que, suivant un usage très-habituel chez les peuples orientaux, qui consiste à prendre le mot jour dans le sens métaphorique comme synonyme d'époque : *le jour de la vengeance, le jour de la calamité, le jour de la colère*, il est positif que le mot hébreux *yom*, employé par Moïse, signifie proprement, non pas seulement *jour, dies*, mais une *époque, une période* indéterminée. Le texte confirme d'ailleurs cette interprétation.

Comment les jours marqués par le coucher et le lever du soleil eussent-ils été de vingt-quatre heures, puisque ce n'est qu'à la troisième époque qu'apparaissent le soleil, la lune et les astres destinés à régler le jour et la nuit et à marquer la durée du temps ?

Comment aussi expliquer le *septième jour*, c'est-à-dire le jour du repos, s'il n'est comme les autres que de vingt-quatre heures, alors qu'il est constant que ce septième jour, c'est-à-dire l'époque pendant laquelle Dieu a cessé par rapport à nous son œuvre de formation, n'a point encore pris fin depuis environ six mille ans ?

Mais, dans le récit de la Genèse, on lit qu'après chaque

phase il y eut *un soir et un matin*. C'était donc une période de vingt-quatre heures ?

Éh bien ! là encore la connaissance de la langue hébraïque suffit à résoudre l'objection. Le mot traduit improprement dans la Vulgate par *soir* signifie, non point dans le sens métaphorique, mais dans le sens littéral, *obscurité, confusion*, de même que le mot désigné comme matin veut dire *lumière, ordre, arrangement*. Et cela est d'autant plus frappant que Moïse ne manque jamais d'écrire à la fin de chaque jour de sa cosmogonie : *Et il y eut un soir, et il y eut un matin !* Le soir précède le matin, c'est-à-dire qu'à l'obscurité et à la confusion succèdent la lumière et l'harmonie, tandis que dans l'interprétation littérale de ces mots *soir* et *matin*, c'est le contraire qui aurait dû avoir lieu, le matin commençant toujours la journée que termine le soir.

Ainsi, l'opinion qui ne limite pas la durée des six jours à une période de six fois vingt-quatre heures, outre qu'elle est parfaitement libre et légitime, se trouve conforme aux découvertes récentes de la géologie, comme elle est d'accord avec le sens hébraïque des mots du texte sacré. Cette interprétation, d'ailleurs, ne date point d'aujourd'hui. C'était celle de saint Augustin, celle du vénérable Bède, c'est celle aujourd'hui de la plupart des écrivains catholiques les plus autorisés, non moins que celle des géologues et des savants. Il est donc permis d'assigner à chacune des périodes des milliers de siècles ; là encore, ne l'oublions pas, les opinions demeurent libres ; car il n'existe dans la Bible aucune chronologie pour les époques primitives, et l'Église n'impose aucune interprétation canonique au sujet des premiers jours de la Genèse.

C'est ainsi qu'aux premiers siècles un grand nombre de Pères admettaient les six jours de vingt-quatre heures, tandis que d'autres, tels que Clément d'Alexandrie, Origène, saint Athanase, enseignaient que le monde entier avait été créé par un acte instantané de la volonté de Dieu.

Tout récemment encore un savant évêque catholique anglais, Mgr Clifford, en parfaite communauté avec Rome, écrit dans la *Revue de Dublin* que le récit des œuvres de la création, tel qu'il est présenté par Moïse, n'a aucune réalité chronologique ; ce récit n'est, selon l'évêque anglais, qu'un hymne destiné à faire rendre par le peuple hébreu au Créateur de toutes choses l'hommage des jours de la semaine en lui consacrant chacune des œuvres créées.

Nous ne prétendons pas que cette opinion soit exacte, ni qu'elle soit partagée par le plus grand nombre ; mais nous affirmons que, si hardie qu'elle paraisse, elle ne sort point des limites dans lesquelles se meut notre liberté d'interprétation. Bien plus, elle démontre, ainsi que la plupart des opinions analogues, elle démontre par-dessus tout le respect de l'Église pour la liberté dans l'appréciation de toutes les choses de la Bible qui ne touchent point au dogme ni à la morale.

Au reste, il faut prendre un à un les versets du premier chapitre de la Genèse et en discuter les termes. Y a-t-il une contradiction quelconque entre ce texte et la science, tout imparfaite et tout obscure qu'elle soit actuellement ? Il est facile, et tout le monde peut faire ce travail, de mettre en regard de la tradition littérale du texte hébreu le tableau des phénomènes physiques, suivant l'ordre où il nous apparaissent d'après les données scientifiques les plus généralement admises.

Ainsi, reprenant l'hypothèse d'Herschell et de Laplace, il semble que cette hypothèse sur la formation des étoiles et des planètes se vérifie parfaitement dans l'ordre attribué dès le PREMIER JOUR par la cosmogonie de Moïse à la formation de la lumière. Disons entre parenthèses qu'il ne faut pas confondre cette lumière primitive avec la lumière du soleil, chargé d'éclairer notre système planétaire, laquelle n'apparaît qu'au quatrième jour.

L'explication fournie par le système de Laplace s'applique merveilleusement aussi au récit du SECOND JOUR de la Bible.

alors qu'il est question du refroidissement de la terre, de son émergence du sein des eaux, de la formation de l'étendue et de l'immensité des cieux, que la Vulgate traduit improprement par *firmament*. Si on veut bien observer que le mot hébreu signifie non un *firmament*, non une *voûte solide*, laquelle n'a en effet jamais existé, mais au contraire *étendue* et *immensité*, une des plus fortes objections contre le texte de la Genèse tombe d'elle-même.

De même, au TROISIÈME JOUR, il semble démontré par la formation successive des végétaux que le verset 2 est conforme au développement des flores carbonifères et houillères.

Au QUATRIÈME JOUR, l'époque où, suivant Moïse, apparaît la lumière du soleil et celle de la lune, destinée à réchauffer et à éclairer notre planète, est précisément la même que celle où le grand astronome Laplace, dans sa *Mécanique céleste*, détermine que l'organisation de notre système solaire, par rapport à la terre, devient complète et définitive. C'est l'époque où la nébuleuse centrale d'où est sortie la terre vient de parvenir par son mouvement giratoire au point de concentration de chaleur et de lumière qui en fait le soleil ; l'astre a acquis assez de force et de puissance pour résorber l'enveloppe de brumes et de nuages qui interceptent ses rayons à la terre ; il règle dès-lors pour elle et le temps et les saisons, concurremment avec la lune et les étoiles.

Le CINQUIÈME JOUR, celui où Dieu crée les reptiles, les poissons, les oiseaux, correspond à l'époque appelée mésozoïque ; c'est l'âge secondaire des géologues, l'âge des grands sauriens, des grands animaux rampants et volants dont les terrains de l'étagé triasique, jurassique et crétacé nous ont conservé les débris fossiles. Ces débris sont les témoins non équivoques qui affirment l'authenticité du récit de la Bible.

Enfin, au SIXIÈME JOUR, quand Dieu a fait produire à la terre les animaux supérieurs, qui respirent et se meuvent en restant attachés au sol, quand il a béni cette population animale, quand sont apparus les grands mammifères, les bestiaux, les animaux rampants, les bêtes fauves de nos forêts, quand

les mastodontes et les monstres ont peu à peu disparu, quand la terre, à l'âge tertiaire des géologues et des botanistes, est épurée par des formations de terrains nouveaux, par une végétation plus parfaite, quand la vie végétale et animale a atteint son apogée, alors le Créateur complète et termine le grand œuvre par l'acte final et suprême : la formation de l'homme. Être matériel d'abord, sorti de la poussière du sol, peut-être même homme-animal, privé non de la vie, du moins de la vie surnaturelle, sans participation à la vie divine ; bientôt Dieu projette sur cet être imparfait, cet homme de terre, son souffle, et l'homme véritable, l'homme complet et parfait, le père unique du genre humain, celui à qui seul il a été réservé d'immortelles destinées, l'homme enfin est créé à l'image et à la ressemblance de son Créateur.

Puis, après qu'une compagne a été donnée à l'homme, pour qu'il ne soit pas seul, l'œuvre est accomplie ; le Tout-Puissant se repose, et le **SEPTIÈME JOUR** commence une nouvelle période, à laquelle du moins les plus formalistes ne refuseront pas d'avoir une durée de plus de vingt-quatre heures.

Qu'est-ce à dire ? Cette apparition au *sixième jour* des terres, des roches, des plantes, des animaux, de l'homme ; cette fixité de l'espèce contre laquelle rien ne saurait prévaloir, cette conservation, dès le *septième jour*, des êtres tels que nous les retrouvons aujourd'hui, sans qu'ils aient disparu ou se soient modifiés depuis, cette apparition ne prouve-t-elle pas la vérité du récit biblique, si rigoureux et si exact dans sa concision ? Personne n'ignore, ~~fen~~ effet, que les découvertes géologiques nous montrent, enfermées dans les strates, les preuves de la formation successive des espèces végétales et animales, et cela dans l'ordre croissant de leur perfection organique, établissant ainsi que l'homme est le dernier venu des êtres vivants, exactement comme l'enseigne Moïse.

Au reste, nous ne saurions mieux faire, pour résumer ce tableau rapide de l'œuvre des six jours, que de citer en terminant la conclusion qu'en tire, dans un magnifique

langage, l'auteur éloquent du livre : *De la formation de l'Univers* :

« Le Dieu tout-puissant, dit-il, peut maintenant cesser de créer. Son chef-d'œuvre est accompli. Au sommet du monde matériel il a composé un être mixte par l'alliance incompréhensible de la substance matérielle de la chair avec la substance immatérielle ou l'esprit pur. Quand bien même se produiraient encore quelques effets du dernier de ceux de ses commandements qui ont précédé l'élaboration de l'homme fait à son image ; quand même la terre, achevant d'obéir à sa loi, aurait donné naissance, après l'homme créé, à quelques animaux non parus jusqu'alors, le repos fécond de l'Éternel n'en serait point troublé, pas plus que ne l'ont troublé ou ne le troublent aujourd'hui les innombrables séries d'êtres végétaux, animaux, humains qui obéissent à la divine prescription de croître et de multiplier, pas plus que ne le troublent enfin ces lointains univers en formation que le Tout-Puissant a répandus comme une poussière lumineuse dans les insondables profondeurs de l'abîme. »

ERN. DE TOYTOT.



SÉANCE DU 27 JUILLET 1882.

Présidence de M. ROUBET, président.

Étaient présents : MM. Roubet, l'abbé Boutilier, Ernest de Toytot, Cannat, l'abbé Rolland, l'abbé Soyer, Massillon Rouvet, Chevrier, Fichot, de Rosemont, H. Marandat, l'abbé Pot, Ed. Marandat, du Mesnil, le docteur Subert, de Flamare.

M. Chevrier fait à la Société une communication intéressante au sujet d'une statue en faïence polychrome de Nevers, représentant sainte Barbe, avec la tour traditionnelle et cette inscription : *Pour la Compagnie des artilleurs de Lille*, et le nom de l'auteur, Jean Randu, 1683.

Cette statue, suivant M. Chevrier, aurait un grand intérêt, non-seulement en raison de son importance et de sa facture, mais aussi parce qu'elle prouverait à quel degré la faïence était répandue au loin.

M. de Toytot fait ressortir que l'usage des corporations était de faire exécuter leur patron en statuaire céramique par les fabriques de Nevers.

M. E. de Toytot signale aussi une statue de la sainte Vierge qu'il possède. Cette statue, dont on peut fixer la date à 1680 environ, représente la Vierge tenant entre ses mains un cœur ; elle l'offre à l'Enfant-Jésus, qui lui tend les bras. Sans insister sur le mérite et l'importance vraiment artistique de cette œuvre, il est à remarquer que le sujet et l'emblème du Sacré-Cœur qui sont ici mis en relief étaient, dès cette époque, populaires au point d'être reproduits par les faïenciers de Nevers. La date de la croyance au Sacré-Cœur se trouve ainsi fixée par cette œuvre céramique vers la seconde moitié du dix-septième siècle.

M. Roubet complète ces communications sur les faïences nivernaises. Il signale un vase portant la date de 1790 et représentant une danse de divers personnages autour d'un drapeau rouge, vraiment

teinté en rouge et non en jaune, avec cette inscription : *Vive la République !* M. Roubet fait remarquer cette double particularité du rouge sur une faïence de Nevers et du cri : *Vive la République !* en 1790.

M. de Toytot observe que si le rouge ne réussissait pas toujours sur les faïences, il réussissait quelquefois ; la preuve en est que les faïenciers employaient toujours pour faire le rouge la pierre de Thiviers, tandis que pour le jaune ils appliquaient l'ocre. En ce qui concerne le cri de : *Vive la République !* en 1790, il ne semble pas non plus très-extraordinaire, alors que les mémoires et les documents du temps parlent souvent de la République comme d'un vœu déjà populaire.

M. Chevrier demande la parole pour signaler un saladier de l'époque de la décadence, représentant la légende de l'Enfant prodigue. Ce saladier pourrait faire, comme style, couleur et forme, le pendant de l'*Arbre d'amour*.

M. H. Marandat, enfin, signale une pièce qui se trouve en sa possession : c'est un plat bleu monochrome, aux armes des Conrade, représentant un guerrier sur un char et divers personnages au milieu de paysages.

Ce plat, reproduit par M. Montagnon, est représenté à la Société. Il appartient à l'époque dite franco-nivernaise.

M. de Rosemont demande si, lors de la tempête et de l'ouragan du 15 juillet, un tremblement de terre ne s'est pas produit aux environs de Nevers.

M. Marandat confirme l'opinion de M. de Rosemont, en alléguant que plusieurs personnes, en diverses localités assez distantes les unes des autres, auraient ressenti ou cru ressentir ce tremblement de terre. Il conviendrait de l'ajouter aux phénomènes météorologiques du 15 juillet, si le fait était suffisamment établi.

M. l'abbé Boutillier lit un travail intéressant intitulé : *La Fontaine Saint-Révérien, près l'abbaye Notre-Dame, au nouveau jardin botanique de Nevers*. Cette communication est destinée à la *Semaine religieuse* du diocèse.

M. le docteur Fichot dépose sur le bureau, à titre d'hommage, trois brochures : *Une épidémie de fièvre puerpérale à Pont-Saint-Ours* ; — *Une épidémie de fièvre scarlatine à Nevers* ; — *Une épidémie d'angine couenneuse à Saint-Benin-d'Azy*.



SÉANCE DU 26 OCTOBRE 1882.

Présidence de M. ROUBET.

Étaient présents : MM. Roubet, *président* ; de Toytot, *secrétaire* ; Canat, Robelin, Massillon Rouvet, de Charrant, le docteur Fichot, le docteur Subert, Léonard, Chevrier, l'abbé Soyer, de Villenaut, Ed. et Henri Marandat, l'abbé Fouché.

M. le Président donne lecture du procès-verbal et fait une légère rectification au sujet de la sainte Barbe appartenant à M. Chevrier.

M. le docteur Subert donne lecture d'un article du journal *la France* par M. Marius Vachou, au sujet de la découverte d'une villa romaine aux environs de Poitiers, par le Père de La Croix, de la Compagnie de Jésus.

M. le Président donne lecture à la Société d'une lettre de la Société d'études des sciences naturelles de Nîmes. La Société de Nîmes demande l'échange de ses *Bulletins* avec les nôtres.

M. le président Roubet donne lecture d'un travail sur le *Prieuré de Coulonges, de l'obédience de Cluny*.

Sur la proposition de M. Canat, conservateur du musée, la Société décide qu'il y a lieu d'acquérir à prix débattu une stèle qui se trouve dans une maison de la place Saint-Laurent. Cette stèle intéresse la Société à divers points de vue ; elle provient des fouilles de la place Saint-Laurent.

M. Canat propose que le poêle de la salle de nos séances soit remplacé par un autre qui chauffe d'une façon plus complète.

Cette proposition est adoptée.

M. H. d'Assigny envoie à la Société, à titre de dons, plusieurs débris de statues provenant de l'église de Béard, notamment une statue de saint, un christ en bois, la base d'une autre statue. Il est voté des remerciements à M. d'Assigny.

M. Massillon Rouvet dépose sur le bureau une brochure imprimée en dehors de la Société. Cette brochure est intitulée : *Réponse à deux membres*

de la Société nivernaise sur leurs critiques du livre la « Commune de Nevers ».

M. Massillon Rouvet demande l'insertion au *Bulletin* de cette brochure.

Au sujet de cette demande, la Société consacre de nouveau le principe précédemment voté. Il est décidé à nouveau que lorsqu'un membre a publié un ouvrage quelconque en dehors de la Société, il ne peut en demander l'insertion au *Bulletin*; dans le cas particulier, M. Massillon Rouvet a perdu le droit qui lui avait été concédé de faire insérer sa réponse au *Bulletin* de la Société.

M. Canat montre à la Société l'empreinte d'un sceau représentant un cerf, d'un dessin extrêmement primitif.

Cet objet a été trouvé à Gueugnon, sur l'emplacement d'un ancien château appartenant à la famille de Tournon.

Divers membres font remarquer que cette empreinte n'est pas un sceau, mais simplement une marque n'ayant d'ailleurs aucun caractère héraldique.



SÉANCE DU 30 NOVEMBRE 1882.

Présidence de M. ROUBET.

Sont présents : MM. Roubet, *président* ; Boutillicr, *vice-président*; de Toytot, Canat, Chevrier, l'abbé Crosnier, le comte de Montrichard, de Charrant, du Mesnil, Robert, de Villenaut,

Léonard, de Flamare, l'abbé Soyer, l'abbé Fouché, de Rosemont, le docteur Subert, Ed. Marandat.

MM. le président Roubet et de Flamare présentent M. de La Fargue, à Pougues.

MM. l'abbé Boutillier et le docteur Robert Saint-Cyr père présentent M. le docteur Robert Saint-Cyr fils, à Nevers.

Ces Messieurs sont admis à l'unanimité.

Sur la proposition de M. de Villenaut, il est décidé qu'à partir de la séance d'aujourd'hui, lecture sera donnée du procès-verbal à la fin de la séance du jour, afin que les réclamations puissent se produire par ceux-là mêmes qui étaient présents à la séance.

M. le président Roubet donne lecture d'un travail sur un bas relief trouvé à Cuffy. Ce travail sera inséré au *Bulletin*.

M. de Flamare combat dans une certaine mesure la conclusion de M. Roubet, en ce sens que les jambards de l'écu de chevalier reproduit au lion de Flandre n'indiqueraient pas une antiquité aussi avancée que celle que lui attribue l'auteur du travail.

M. de Flamare lit une notice sur Sermoise.

Cet intéressant document, quand il sera achevé, sera inséré au *Bulletin*.

M. de Flamare ajoutera à son travail les chartes qu'il a recueillies concernant Sermoise.

M. René de Lespinasse a parlé d'un manuscrit d'Imbert d'Anlezy qui existe à la bibliothèque

Mazarine. Ce manuscrit, qui est du quinzième siècle et qui est enrichi de dessins exécutés par Jean Cousin, est en ce moment édité avec un grand luxe de reproduction par M. Ludovic Lalanne, de l'École des chartes.

M. l'abbé Boutillier donne lecture d'un travail sur les jeux de paume à Nevers, qui sera inséré au *Bulletin*.

M. Léonard prie M. l'abbé Boutillier de donner lecture d'une note sur la mort du général Moreau.

M. le docteur Subert dépose sur le bureau le compte-rendu de la vingt-troisième assemblée générale de la Société des Médecins de la Nièvre.



DU NOM DE SERMOISE

ET DE SES ANCIENS SEIGNEURS.

Écrire une notice historique sur un village, si humble qu'il soit, n'est pas toujours chose facile, et plus une localité est obscure, moins elle a d'importance, plus la tâche est ardue.

Pour une grande ville, malgré les diverses causes de destruction qui, dans le cours des siècles, sont venues successivement appauvrir les archives des établissements religieux ou civils qui la composent, les différents dépôts publics et les collections particulières conservent encore de nombreux documents qui concernent son passé, et grâce auxquels il est possible de la suivre pour ainsi dire pas à pas dans l'histoire de ses vicissitudes et de ses développements. Mais quand il s'agit d'une pauvre paroisse de campagne, c'est avec les plus grandes difficultés qu'on arrive à recueillir quelques

textes épars pour reconstituer ses annales, et souvent on se trouve forcé d'y laisser des lacunes, des points obscurs, par suite de la grande pénurie de documents, surtout pour les temps qui précèdent le quinzième siècle. Cependant, ces obstacles ne doivent pas décourager les travailleurs; bien au contraire, ils devraient être, pour eux un sujet d'émulation.

Ces travaux d'histoire locale, grâce auxquels les temps anciens de notre pays sont étudiés dans leurs plus petits détails, tendent de jour en jour à être plus goûtés des sociétés savantes des départements comme de celles de la capitale.

C'est un travail de ce genre que M. Roubet vient de publier dans le *Bulletin de la Société Nivernaise*; et c'est pour le compléter, par de nouvelles observations et quelques textes nouveaux, les uns trouvés dans les archives départementales, les autres récemment acquis par nous pour ce dépôt, que nous avons écrit les quelques notes qui vont suivre.

I.

DU NOM DE SERMOISE.

Nous devons dire tout d'abord que nous ne pouvons accepter l'opinion qui fait venir le nom de *Sermoise* de *charme* : *carpinum* a donné très-régulièrement, le *c* latin devant un *a* devenant toujours *ch* en français, *charne*, d'où *carpinetum*, la désinence *etum* indiquant une plantation : *Charnay*, *La Charnaye*. Par corruption, *charne* est très-vite devenu *charme*, d'où les nombreux *Charmay*, *Charmoy*, la *Charmaye*, le *Charmoy*, etc.

Le changement fréquent du *ch* en *s*, signalé comme un fait de prononciation locale, n'a pas dû s'étendre beaucoup; or, nous trouvons des *Salmaise*, *Sarmaise*, *Sermaise*, *Sermesse*, *Sermoise*, non-seulement dans la Nièvre, mais dans différents autres départements, et quelques-uns fort éloignés, ainsi que nous le prouverons plus loin.

Au contraire, l'opinion faisant dériver ce nom de celui des *Sarmates*, qui a pour elle la grande autorité de notre regretté maître, M. Jules Quicherat (1), paraît s'appuyer sur des faits bien constatés (2).

Les *Sarmates*, qui ont donné leur nom à ces localités, toutes restées assez obscures, ne faisaient pas partie de ces hordes qui, antérieurement à l'établissement des Francs, parcoururent les Gaules en tous sens. C'étaient de ces colonies de barbares que les empereurs romains établirent dès le quatrième siècle sur le territoire de l'empire pour en faire des pépinières de soldats, le recrutement de l'armée romaine devenant de plus en plus difficile et mauvais ; on appela ces colons barbares des *lètes* et les terres qu'on leur assignait *terres létiques*. Les *lètes*, Sarmates ou autres, étaient divisés en corps peu nombreux et disséminés dans certaines circonscriptions territoriales nommées *tractus*, mot que l'on peut traduire par *commandement* ; chacune de ces circonscriptions obéissait à un chef pris dans son sein et nommé *préfet* (3). Aussi le *præfectus Sarmatarum Gentilium Augustoduno*, très-probablement Sarmate lui-même, ne gouvernait pas Autun, mais commandait les *lètes sarmates* établis dans un certain rayon autour de cette ville.

La *Notitia dignitatum Imperii*, ce tableau si complet de l'organisation militaire romaine au cinquième siècle, énumère six de ces régions occupées par des *Sarmates* et commandées par des *préfets*, et dans toutes nous trouvons des localités dont les noms sont dérivés de celui de ces habitants barbares, et nous n'en trouvons que là.

(1) *Sermaise*, *Sarmatia* paraît avoir été une station de *lètes* ou de colons *sarmates* transplantés là du temps des Romains. — J. QUICHERAT, *De la Formation française des anciens noms de lieu*, p. 143. Il s'agit là de *Sermaises* (Loiret).

(2) M. Bulliot s'est occupé de la question d'une façon incidente en ce qui concerne l'Autunois : *Essai sur le système défensif des Romains dans le pays éduen*, p. 181-188.

(3) BOUTARIC, *Institutions militaires de la France*, p. 32 et 33.

1° *Præfectus Sarmatarum et Taifalorum Gentilium, Pictavis in Gallia.*

Dans cette région de l'Ouest, qui avait son quartier général à Poitiers, nous avons *Sermaise* (Maine-et-Loire), arrondissement de Baugé, canton de Seiches. Cent cinquante ans après la rédaction de la *Notitia dignitatum*, Grégoire de Tours constate encore la présence des Taïfales en Poitou, dans un canton qu'il appelle Taïfalia et qui est devenu *Tiffauges*, chef-lieu de canton du département des Deux-Sèvres (1).

2° *Præfectus Sarmatarum Gentilium a Chora Parisius usque.*

Dans cette circonscription nous remarquons :

Sermaise, hameau de Seine-et-Marne, arrondissement et canton de Fontainebleau, commune de Bois-le-Roi.

Sermaise, ferme (Aube), arrondissement et canton de Barsur-Aube, commune de Champignol.

Sermaises (Loiret), arrondissement de Pithiviers, canton de Malesherbes, appelé *Sarmatia* dans une charte de l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens, du 2 avril 836, *Sarmasia* en 988 et 1196 (2).

Sarmasia super fluvium Sedono, in pago Senonico, lieu détruit, situé sur la rivière du Serin (Yonne), arrondissement d'Auxerre, canton de Ligny-le-Châtel, dont il est question dans des chartes de 877, 884 et 1157 (3).

Sermoise (Yonne), arrondissement de Joigny, canton d'Aillant, commune de Fleury.

3° *Præfectus Sarmatarum Gentilium inter Remos et Ambianos, Belgicæ secundæ.*

(1) LONGNON, *Géographie de la Gaule au sixième siècle*, p. 176. — Cf. GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, liv. IV, ch. XVIII.

(2) QUANTIN, *Cartulaire de l'Yonne*, t. I^{er}, p. 51 et 151 ; t. II, p. 484.

(3) *Idem*, t. I^{er}, p. 102 et 112 ; t. II, p. 87.

Dans ces limites nous relevons :

Sermaise (Oise), arrondissement de Compiègne, canton de Guiscard.

Sermoise (Aisne), arrondissement de Soissons, canton de Braisne, pour lequel nous trouvons les formes *Sarmaises* vers 1172 et *Sarmoise* à peu près à la même époque (1).

4° *Præfectus Sarmatarum Gentilium per tractus Segolaunorum* (en Sologne).

Nous pouvons citer ici encore :

Sermaise (Loir-et-Cher), arrondissement de Blois, canton de Maves.

Sermaise (Nièvre), arrondissement et canton de Cosne, commune d'Annay.

5° *Præfectus Sarmatarum Gentilium Lingonas*.

Nous pouvons rattacher à cette circonscription :

Sermaiæ (Marne), arrondissement de Vitry-le-François, canton de Thiéblemont.

6° *Præfectus Sarmatarum Gentilium Augustoduno*.

Là encore nous rencontrons :

Salmaise-sur-l'Oze (Côte-d'Or), arrondissement de Semur, canton de Flavigny, appelé dans une charte de 1035 : *Sarmatiense Castrum et Sarmatia* (2).

Sarmaise (Côte-d'Or), arrondissement de Semur, canton de Pouilly, commune de Vandenesse.

Sermaise (Saône-et-Loire), arrondissement de Charolles, canton de Paray-le-Monial, commune de Poisson.

Sermesse (Saône-et-Loire), arrondissement de Chalon-sur-Saône, commune de Verdun-sur-le-Doubs, autrefois

(1) A. LONGNON, *Le Livre des vassaux du comté de Champagne et de Brie*, p. 86 et 89.

(2) PÉRARD, *Chartes de Bourgogne*, p. 184.

Sarmaticum cenobium, d'après le sceau du prieuré dudit lieu (1).

Sermesse (Saône-et-Loire), arrondissement de Chalon-sur-Saône, canton de Buxy, commune de Sainte-Hélène.

Sermoise (Nièvre), arrondissement et canton de Nevers.

On peut encore rattacher au nom des Sarmates :

Sermages (Nièvre), arrondissement de Château-Chinon, canton de Moulins-Engilbert, venant évidemment de *Sarmaticas*.

Mont-Sermage (Nièvre), arrondissement de Château-Chinon, canton de Montsauche, commune de Moux, traduction certaine de *Montem Sarmaticum*.

Sermaizey (Saône-et-Loire), arrondissement de Chalon-sur-Saône, canton de Sennecey, commune de Laives, de *Sarmatiacum* adouci en *Sarmasiacum*.

Sermizelle, dont la forme la plus anciennement connue est *Sarmisoliæ* (1189), mais qui nous paraît venir d'une forme antérieure : *Sarmatisolias* (Yonne), arrondissement d'Avalon, canton de Vézelay.

Sermoyer, au confluent de la Seille et de la Saône, que nous croyons dérivé de *Sarmatiarium*.

Toutes ces localités, situées autour d'Autun, étaient dans la circonscription du *préfet des Sarmates résidant à Autun* ; il ne peut y avoir doute que pour *Sermizelle*, très-près de l'emplacement de *Chora*, point de départ du second des commandements que nous avons énumérés plus haut.

En dehors de ces différents *Salmaise*, *Sarmaise*, *Sermaise*, *Sermesse*, *Sermoise*, et des dérivés *Sermages*, *Sermaizey*, *Sermizelles*, *Sermoyer*, on chercherait vainement une localité portant un de ces noms, et il est facile de voir par ce qui précède que toutes se trouvent dans les circonscriptions marquées par la *Notitia dignitatum*.

(1) BULLIOT, *Essai sur le système défensif des Romains*, p. 184.

Pour achever notre démonstration, nous ajouterons quelques remarques philologiques :

1° *S*, au commencement d'un mot latin, persiste toujours en français (1) :

Sapa, Sève.
Serum, Soir.
Saccum, Sac.
Sarmasiam, Sermoise.

2° La finale *atia* s'est très-rapidement adoucie en *asia* (nous en avons cité des exemples pour le milieu du neuvième siècle), qui a donné des formes françaises en *aïse* et en *oise*.

Ambasiam, Amboise.
Sarmasiam, Sermaise, Sermoise.

C'est d'après cette règle qu'*Asiam* a été rendu dans la traduction française du douzième siècle, de Guillaume de Tyr, si populaire pendant toute la durée du moyen-âge, sous le nom de *Livre* ou *Roman d'Éracles*, par *Aïse* (2).

3° *T*, entre deux voyelles en latin, tombe toujours en français (3) :

Abbatissam, Abbesse.
Catalaunis, Châlons.

Ce qui explique les formes latines *Sarmatisolias*, que nous attribuons hypothétiquement, il est vrai, à Sermizelles, et *Sarmatiarium*, d'où vient, selon toute évidence, Sermoyer.

(1) Paul MEYER, *Cours de langues romanes*.

(2) Édité par M. Paulin Paris, sous le titre de : *Guillaume de Tyr et ses continuateurs* ; t. I^{er}, p. 432, *Aïse* ; *id.*, p. 19, 43, 65 ; t. II, p. 126 et 412, *Aïse-la-Meneure* ; t. I^{er}, p. 120, *Aïse-la-Petite*.

(3) Paul MEYER, *Cours de langues romanes*.

4° La finale latine en *aticus*, *atica*, devient toujours *age* en français :

Sylvaticum, Sauvage.
Sarmaticas, Sermages.

II.

CHEVIGNY — SAVIGNY — PEUILLY.

Ces noms de lieux, que nous groupons ensemble, terminés tous trois par *y*, viennent de noms latins à désinence en *iacus*, *iacum*, qui est la traduction du suffixe celtique *ac*, *ec*. Or, cette désinence a plusieurs sens.

1° Sens d'adjectivité, comme dans :

Clip, pierre ; *clippec*, latin *clippiacum*, pays pierreux, Clichy ; *born* ou *bonn*, limite ; *Borniacum* et *Bonniacum*, Borny, Bonny.

2° Sens de propriété, possession :

Albinus, *Albiniacum* (propriété d'Albinus), Aubigny.
Calvinus, *Calviniacum*, Chauvigny, Chevigny.
Domicius, *Domiciacum*, Domecy, Donzy.
Sabinus, corrompu en *Savinus*, *Saviniacum*, Savigny.
Salvinus, *Salviniacum*,
Silvinus, *Silviniacum*, } Sauvigny.

3° Sens de collectivité :

Pullum, bois-taillis, pépinière ; *Pulliacum*, Peuilley ;

Nous ferons remarquer ici que nous distinguons *Chevigny* et *Savigny* qui, à nos yeux, ne sauraient dériver de la même forme primitive ; et en effet, nous trouvons ces deux localités nettement distinguées dans un *Procès-verbal des limites des dîmes du prieuré de Saint-Étienne de Nevers*, en date du

25 mai 1580 (1) : La dime de *Chevigny*, unie à celle de *Sermoise*, appartient pour moitié au prieuré et à François de Girard, seigneur de Chevenon et de Sermoise, tandis que celle de *Savigny*, qui vient après, se partage entre le prieuré de Saint-Étienne et le seigneur de Sermoise, chacun pour un quart, et le curé dudit Sermoise pour les deux autres quarts. Il s'agit donc ici de deux localités très-voisines, mais différentes, et nous croyons retrouver *Savigny* dans le hameau du *Crot-de-Savigny*.

III.

RESSORT ECCLÉSIASTIQUE.

Poursuivant son étude, après différents détails topographiques, M. Roubet, reproduisant l'opinion généralement adoptée, indique le diocèse de Nevers comme étant un démembrement de celui d'Autun. A l'encontre de cette opinion, nous ferons remarquer que M. Auguste Longnon, dans sa savante *Géographie de la Gaule au sixième siècle*, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, établit par des arguments très-solides que c'est de la *civitas Autissiodorum* ou du diocèse d'Auxerre que celui de Nevers a été détaché ; autrement il eût été suffragant de la métropole de Lyon, comme celui d'Autun, et non de celle de Sens. Le fait de l'érection du diocèse de Nevers à la fin du cinquième siècle paraît avoir été le résultat d'une division du diocèse primitif d'Auxerre entre deux royaumes : il est prouvé, en effet, qu'au commencement du sixième siècle Auxerre faisait partie du royaume de Clovis, tandis que Nevers obéissait au roi de Bourgogne. L'évêque d'Auxerre, Théodose, est signalé en 511 parmi les prélats du royaume de Clovis qui assistent au concile d'Orléans, tandis que l'évêque de Nevers, Tauricianus, figure en 517 au concile bourguignon d'Épône (2).

(1) Archives de la Nièvre, E. 547. Voir pièces justificatives, n° IV.

(2) A. LONGNON, *Géographie de la Gaule au sixième siècle*, p. 366.

IV.

REMARQUES SUR DIVERS NOMS PROPRES.

Parlant des négociations relatives aux limites du Nivernais et du Bourbonnais, M. Roubet dit que Philippe-le-Bel chargea, en 1294, *Pierre de Sarginis*, chevalier, et *Robert de Corneto*, clerc, de s'enquérir si Imphy et Sermoise étaient du comté de Nevers. Il s'agit ici de *Pierre de Sergines*, de l'ancienne famille des seigneurs de *Sergines* (Yonne, arrondissement de Sens, chef-lieu de canton), l'un des descendants, le fils peut-être, de ce brave chevalier *Geoffroy de Sergines* dont Joinville nous a retracé les exploits et auquel saint Louis confia le commandement du corps de chevaliers qu'il entretenait en Palestine ; quant à *Robert de Corneto*, faute d'impression pour *Carnoto*, son nom doit être traduit par *Robert de Chartres* (1). En outre, ce n'est pas l'année suivante, mais la même année, si l'on s'en tient aux indications données par l'abbé de Marolles, que Philippe-le-Bel donna mandement à « son cher oncle, le comte de Clermont », pour faire hommage au comte de Nevers (2). Nous ferons également observer que la forme *Landhêrik*, donnée au nom de *Landry*, n'était plus en usage depuis longtemps à l'époque où vivait ce comte, et, en la voyant employée dans une circonstance dont la date n'est pas rapportée, cela pourrait donner à croire qu'il vivait à l'époque des premiers Carolingiens, tandis que la forme réelle de son nom est bien *Landry*, ainsi que le prouve une charte de l'abbaye de Flavigny, datée du 28 juillet 1002, où il est nommé par le scribe dans le corps de l'acte : *Landricus comes* ; à la fin de l'acte, sa souscription est aussi *Landricus comes*, et celle de son fils *Landry* : *Landricus filius comitis* (3).

(1) Voir MAROLLES, *Inventaire des titres de Nevers*, édition Soullait, col. 487.

(2) MAROLLES, *id.*

(3) *Cartulaire de l'Yonne*, t. I^{er}, p. 159 et 160.

Il y a lieu de signaler encore, dans le *Procès-verbal des limites de la dime du prieuré de Saint-Étienne à Sermoise, en 1580*, la dime de *Tremeau*, localité disparue, mais qui semble avoir été voisine de Buisson et faisait partie du même membre de dime, dont le nom paraît traduire fidèlement celui de *Perellus de Turmello*, mentionné par M. Roubet comme bourreau de Nevers, mais qui devait vraisemblablement exercer l'honnête et un peu moins tragique profession de boucher. C'est probablement à la même famille qu'appartenait un Geoffroy Tremeau, boucher « *Gaufridus Turmello carnifex* », qui figure dans une charte de l'abbaye de Saint-Martin de Nevers, du mois de février 1259 (1).

V.

PREMIERS SEIGNEURS.

Les plus anciens seigneurs de Sermoise ont sans aucun doute porté le nom de cette seigneurie ; dans un acte de vente du 23 décembre 1263, on trouve encore un Guillaume, seigneur de Sermoise (2).

(1) 1259, février. — Vente par Geoffroy des Closeaux, chevalier, et Aalis, sa femme, à l'abbaye de Saint-Martin de Nevers, de 12 deniers de cens, « *seque (dicebant) censum eundem a longe retroactis temporibus recepisce ac etiam percepisse a Gaufrido Turmelli, carnifice, et Isabella la Girarde et eorum progenitoribus... in territorio de Closellis de Monteto.* » — (Archives de la Nièvre, H.)

(2) 1266, 23 décembre. — Vente par Luquette, veuve de feu André Lotier de Peully, et ses enfants, à Alix la Barléone, bourgeoise de Nevers, moyennant 10 livres nivernaises, de la moitié d'un pré situé en la prairie de Sermoise « *... nuncupati prata Feodorum, et juxta prata Emeniardis a la Maucouvente, cujus prati ipsa medietas erat de censiva ipsius emptricis, et movebat de capite dictorum liberorum, et altera medietas erat Guillelmi domini de Sarmasia, ut dicebant, liberam, absque quolibet onere..... Datum anno Domini millesimo ducentesimo sexagesimo sexto, die jovis ante Natale Domini.* » — (Original scellé autrefois en cire verte du sceau de l'officialité de Nevers, dont il ne reste plus que des fragments. — Archives de la Nièvre, E.)

Nous serions très-porté à reconnaître ce Guillaume, seigneur de Sermoise, dans Guillaume de Sermoise, chevalier, qui possédait, avant le mois de mars 1238, une maison à Nevers, rue de la Marche (1).

Il est probable aussi que c'est le Guillaume de Sermoise nommé comme possédant un pré à Sermoise dans des actes de vente du 21 avril 1261 (2) et du 4 avril 1278 (3) ; mais nous ne saurions l'affirmer.

(1) 1238, mars. — Accord entre Guillaume Charpentier, bourgeois de Bourges, et le chapitre de Nevers au sujet d'une maison « *sita Nivernis, in vico de Marchia, ut dicitur, juxta domum que fuit Guillelmi de Sarmasia, militis.* » — (Archives de la Nièvre, série G, chapitre de Nevers.) — Il est à noter que le nom de Guillaume de Sermoise n'est pas suivi du *quondam* qui accompagne toujours le nom des personnages défunts.

(2) 1261, 21 avril. — Vente par Geoffroy dit Lapyche, cordonnier à Nevers, à Alix dite Balue, bourgeoise de Nevers, pour six livres fortes nivernaises, de la quatrième partie d'un champ situé à Sermoise « *de super pratum Guillelmi de Sarmasia, inter Grangiam Rubeam et pratum domini Bartholomei Baye, canonici Nivernensis...* » Ce champ est dit possédé en franc-alieu. — (Archives de la Nièvre, E.)

(3) 1278, 4 avril. — Vente par Alix la Barlône à Jean de Château-Landon, prêtre, « *... constituta Aalipdis dicta la Barleone, presente magistro Johanno de Castro Nantonis presbitero, publice ac in jure vendidit ac concessa fuit se vendidisse et imperpetuum quittavisse ipsi presbitero et suis heredibus, successoribus et cunctis causam ab ipso habentibus pro quadraginta libris turonensium suis quittis sibi que solutis ab ipso emptore in bona probataque pecunia numerata quandam peciam vinee quam dicebat se habere, sitam apud Busso inter vineam Gaufridi Boverii, ex una parte, et viam seu cheminum Fontis de Buyso, ante domum Duranti dicti Bontous, quam vineam acquisierat, ut dicebat dicta Aalipdis a Guioto quondam preposito de Sarmasia. Item, quandam peciam terre seminatam frumentato, cum medietate fructuum, sitam in parrochia de Sarmasia desuper pratum Guillelmi de Sarmasia, et ratro grangiam Hugonis, domini de Chamlemis, militis, totum jus, dominium, proprietatem ac possessionem quam habebat ipsa venditrix et habere debebat in ipsis rebus venditis. Promittens... et quod garantizabit et deffendet dictas res venditas eidem emptori et suis heredibus adversus quoslibet contententes, absque censu, feodo, retrofeodo, costuma, servitute, et quolibet alio onere,*

C'est encore le même personnage « *Guillelmus de Sarmasia miles* » que nous voyons faire avec Jean de Rosières, prêtre, le 5 juin 1277, « *anno Domini millesimo [ducentesimo septuagesimo septimo, die sabbati post festum beati Reveriani]* », un accord par lequel celui-ci faisait abandon à ce chevalier de la possession d'un quartaut de froment et d'un denier de cens annuel, portant droit de lods et vente « *renodum* », que ledit Jean disait lui être dû par les héritiers de feu Regnaud, dit Lecomte, de Veninges, « *de Vaninpes* (1) », pour leur maison, la vigne qui se trouvait derrière, et le pourpris de la maison; en échange, Guillaume de Sermoise cédait à Jean de Rosières tous les droits téodaux auxquels Guillaume de Lonoy, écuyer, et sa femme, fille de feu Guillaume Séchant de Cosangy (2), chevalier, étaient astreints envers lui à cause d'un clos de vigne appelé le Verger-Grenon, situé près des Ulmes de Menay (3), entre le grand chemin de Nevers à Saint-Pierre-le-Moûtier et le bois nommé vulgairement le bois de la Breuille (4).

Dans deux actes de vente des 17 juin 1293 (5) et

excepta decima, quam in rebus supradictis esse nullatenus intendebat... Datum die lune ante Ramos Palmarum, anno Domini millesimo CC-septuagesimo septimo. » — (Archives de la Nièvre, E, 489, réintégré série G, fonds du chapitre de Nevers.)

(1) *Veninges*, château et hameau (Nièvre), arrondissement de Nevers, canton de Pougues, commune de Varennes-les-Nevers.

(2) *Courangy*, ferme (Nièvre), arrondissement et canton de Nevers, commune de Gimouille.

(3) *Les Ulmes de Menay*, lieu détruit (Nièvre), arrondissement et canton de Nevers, commune de Magny-Cours.

(4) Pièce justificative n° III.

(5) 1293, 17 juin. — Vente par Bienvenue, veuve de feu André Garreau, de Chevigny, Arnould, fils de ladite Bienvenue, et Isabelle, sa femme, à Hugues Crépillon, bourgeois de Nevers, de trois deniers de cens annuel sur deux pièces de terre : « *una sita au Fondreaul de Chevygniaco, juxta terram domine de Sarmasia... quas duas pecias terre dicti venditores dicebant se et antecessores suos usque nunc in franco allodio possedissee...* » — (Archives de la Nièvre, série G, fonds du chapitre de Nevers.)

23 février 1297 (1), nous voyons qu'à ces deux époques c'est une dame de Sermoise qui est à la tête de la seigneurie ; mais, jusqu'ici, nous ne savons rien autre sur elle, pas même son nom ; c'était peut-être la veuve du chevalier Guillaume de Sermoise.

Par la seconde de ces ventes, Jean dit Maucouvent, de Peuilly, paroissien de Sermoise, cède à maître Jean de La Brosse, dit Chocard, chanoine de Nevers, une vigne au territoire de Puerges et une pièce de terre au territoire du Bréot, chargées : ladite vigne d'une redevance d'un seau du vin envers les prieurs de Saint-Sauveur et de Saint-Étienne de Nevers, et la dame de Champlemy, et la pièce de terre d'une demi-dîme envers les mêmes personnages.

Ce sont là les seules mentions certaines de seigneurs de Sermoise que nous ayons pu relever.

Quant à *Renaud de Sermoise, fils de feu André de Sermoise*, rien absolument ne nous autorise à le compter au

(1) 1297, 23 février. — Jean dit Maucouvent, de Peuilly, paroisse de Sermoise, et Sébillonne, sa femme, vendent à maître Jean de La Brosse, dit Chocard, chanoine de Nevers, moyennant 19 livres 10 sous forts nivernais, une pièce de vigne et une pièce de terre situées au territoire de Puerges, « ... sitam dictam vineam in territorio de Puerges, juxta vineam domini Guinocheti civis Nivernensis, ex una parte, et juxta vineam que fuit defuncti Guillelmi Alvernarii, carnificis, ex altera, et dicitur partiri cum Hugone dicto Maucouvent, nepote dicti Johannis venditoris ex alia ; et dictam peciam terre sitam in territorio dou Breol, subius villam de Sarmesia, juxta campum domine de Sarmesia, ex una parte, et juxta terram Margarete relicte Mignardi dicti Gale, ex alia, et partiri dicitur cum prato dou Breol..... quitas et absolutas ab omni feodo, retrofeodo, censu, costuma, obligatione speciali et generali, servitute, et absque onere quolibet perpetuo et pacifice possidendas, salvo dumtaxat uno situlo vini debito a dicta vinea reddendo prioribus sancti Salvatoris et sancti Stephani Nivernensis, et domine de Chanlemis, in vindemiis, et salva dumtaxat dimidia decima debita a dicta petia terre, reddenda eis prioribus et domine... Datum anno Domini millesimo ducentesimo nonagesimo sexto, die sabbati ante cineres. » — (Archives de la Nièvre, série G, fonds du chapitre de Nevers, auparavant E, 349. Original scellé du sceau de l'officialité.)

nombre des seigneurs de ce lieu. Dans la déclaration du 16 décembre 1250, par laquelle il s'engage à ce que, dans le cas où il mourrait sans enfants de sa femme, le tènement qu'il avait reçu en fief d'Arnoul Chauderon, seigneur de La Ferté, ferait retour à ce seigneur, reconnaissant en outre qu'il avait reçu en fief, en échange de cet engagement, une partie de la terre patrimoniale dudit seigneur de La Ferté, équivalente à la valeur à laquelle étaient estimés ledit tènement et ses dépendances (1); aucune qualification n'accompagne son nom, et sans la mention de la tenure en fief, on pourrait même douter de sa qualité, tandis que le seigneur de La Ferté est nommé : « *nobilis Arnulphus Chauderuns dominus de Firmitate Chauderun* », et est désigné dans le reste de l'acte par les termes : « *eidem nobili* », « *nobili memorato* ». C'est cet acte que M. Roubet, suivant une leçon fautive de l'abbé de Marolles, indique comme le testament de Renaud, et date de 1201 (2).

Nous avons tout lieu de croire que c'est le même Renaud de Sermoise que nous voyons acheter, le 7 février 1241, de Guiot de Sermoise et de sa femme Agnès différentes pièces de terre situées en la paroisse de Sermoise (3); il est à

(1) Pièce justificative n° II.

(2) MAROLLES, *Inventaire des titres de Nevers*, édition Soultrait, col. 231.

(3) « *Universis presentes litteras inspecturis, Magister Guillelmus, officialis curie Nivernensis, salutem. Notum facimus quod Guiotus de Sarmasia, in nostra presentia constitutus et Agnes ejus uxor in presentia presbiteri de Sarmasia, cui super hoc specialiter commisimus vices nostras constituta, recognoverunt se vendidisse et in perpetuum quittavisse Regnaudo de Sarmasia et ejus heredibus tres petias terre, scilicet desertum de Clerofre, quarterium terre quod est juxta terram ejusdem Regnaudi et quarterium terre de la Praesle atque dimidium pratum de Coulans pro undecim libris et quinque solidis fortium Nivernensium suis quitis sibique solutis in numerata pecunia, ut dicebant, retentis tamen eidem Guioto et ejus uxori duobus denariis censualibus super desertum et super quarterium de la Praesle... Datum die jovis ante cineres anno Domini millesimo ducentesimo quadragesimo.* » — (Archives de la Nièvre, E.)

remarquer aussi que dans cet acte aucune qualification n'accompagne les noms des deux parties contractantes.

Il est probable que Renaud et son père André appartenaient à une branche cadette de la famille des anciens seigneurs de Sermoise, ainsi que Guyot de Sermoise, qui nous paraît devoir être identifié avec feu Guyot, prévôt de Sermoise, dont il est question dans un acte de vente du 4 avril 1278, cité plus haut. Il serait très-curieux de voir que l'administration de la justice, dans la seigneurie de Sermoise, se fût trouvée entre les mains d'un membre de la famille seigneuriale, même appartenant à une branche éloignée, portant le titre de prévôt de Sermoise.

Nous devons dire toutefois qu'une famille de la bourgeoisie de Nevers, au treizième siècle, portait le nom de *de Sermoise* ; nous voyons le chapitre de Nevers accenser, par un bail du mois de mars 1255, une maison en la Frénerie de Nevers à Perreau, fils de Pierre de Sermoise, à sa femme Julienne et à son fils Guillaume, bourgeois de Nevers, leur vie durant, avec cette clause que si ladite maison venait à être détruite par un incendie, lesdits de Sermoise auraient le droit de prendre dans les forêts du chapitre le bois nécessaire à sa réédification, s'ils ne pouvaient le trouver dans leurs propres bois ; ce qui montre que ces *de Sermoise*, bourgeois de Nevers, avaient une certaine fortune territoriale (1).

Il faut encore citer Gilles de Sermoise, chanoine de Nevers, que nous voyons acheter de Geoffroy et Guillaume, fils de feu maître Pierre de Sauvigny, avocat en la cour de Nevers, par acte du 23 mars 1283, divers biens situés sur la paroisse de Sermoise (2), mais nous ne savons à laquelle des

(1) Archives de la Nièvre, G, chapitre de Nevers.

(2) 1283, 23 mars. — Vente par Geoffroy et Guillaume, clerks, fils de feu maître Pierre de Sauvigny, aussi clerk, avocat en la cour de Nevers, à maître Gilles de Sermoise, chanoine dudit Nevers, de différents biens qu'ils tenaient en franc-allevé dans la paroisse de Sermoise : « ... *Quandamque aliam peciam terre vulgariter appellatam oschia*

deux familles de Sermoise, noble ou bourgeoise, il faut le rattacher.

Si nous trouvons le fief de Sermoise entre les mains d'une famille seigneuriale de ce nom jusque dans les derniers temps du treizième siècle, la seigneurie était loin d'avoir alors l'étendue et l'importance qu'elle acquit plus tard, dans les derniers temps du moyen-âge ; une partie de la paroisse même de Sermoise n'y était pas comprise : on voit en effet, en 1143, Hugues de Pierre-Perthuis vendre, avec l'approbation de son frère Rainaud, au prieuré de Saint-Étienne de Nevers toute sa part de la dîme de Sermoise, et cinq sous de cens à prendre sur le moulin de la Ronce (1).

En outre, l'acte de vente du 4 avril 1278, cité plus haut, mentionne une grange qu'Hugues, seigneur de Champlemy,

domus Terrace et edificium quod solebat esse in eadem... Quandamque aliam peciam terre vulgariter appellatam Campus dan Gauter, continentem duodecim arpenta terre adherentem ex parte superiori bosco dominorum de Sarmasia vulgariter appellato Gros Bos ; item, dimidium arpentum terre situm in eodem territorio adherens terre Johannini de Vaudegon, et terris dominorum de Ulmis... Item (asserabant) et medietatem decime fructuum pro tempore existentium in eisdem rebus esse dictorum fratrum, et ipsas res omnes superius nominatas esse de franco allodio et in franco allodio sitas, et se et antecessores suos ipsas res omnes et singulas usque modo in franco allodio possessisse et se tanquam veros dominos ipsarum rerum omnium posse ipsas omnes et singulas vendere et de ipsis rebus omnibus suam omnimode facere voluntatem... quas... (res) asseruerunt dicti fratres esse suas et omnes et omnimodas res alias hereditarias quas ipsi fratres habebant et habere poterant in predicta parrochia... Quocunque nomine censeantur, excepto clauso de Pucyn, quod dicebant dicti fratres se habere, situm in dicta parrochia de Sarmasia, movens de censiva domini de Chevanon et Johannini de Alligny... Datum anno Domini millesimo octogesimo secundo, die martis post dominicam qua cantatur oculi mei. » — Entre millesimo et octogesimo, il faut suppléer ducentesimo ; la présence des formules de l'acte (qui est rapporté par un vidimus du 30 septembre 1288) ne nous permet pas de le faire remonter plus haut. — (Archives de la Nièvre, E, 1232, réintégré série G, fonds du chapitre de Nevers.)

(1) Pièce justificative n° I.

possédait dans la paroisse de Sermoise ; nous avons vu qu'en 1297 la dame de Champlemy percevait des dîmes sur des terres situées dans l'étendue de la même paroisse ; dans un bail à bordelage du 6 décembre 1327, une pièce de terre, au territoire de la Presle, paroisse de Sermoise, est dite contiguë à la terre de Guillaume de Champlemy (1) ; puis, en 1355, le seigneur de Giry est chargé d'une redevance annuelle d'un quartaut de blé à payer au prieur de Saint-Étienne de Nevers sur la dîme de Peuilly, à cause de feu Guillaume de Champlemy, son beau-père (2). Faudrait-il conclure de tous ces faits que la seigneurie de Peuilly était entre les mains de la famille des seigneurs de Champlemy, d'où elle serait passée, par suite de mariage, dans la famille des de Thianges, seigneurs de Giry ? Nous n'avons pas trouvé de texte qui puisse nous éclairer à ce sujet, mais cette hypothèse nous paraît assez probable.

Nous remarquerons aussi que le seigneur de Chevenon et un autre seigneur, Jehannin d'Alligny, possédaient en 1282 des censives sur le territoire de la paroisse de Sermoise.

Un fait digne d'attention et que nous croyons devoir signaler, mais que nous ne ferons que citer, nous proposant d'y revenir avec plus de détails, c'est qu'à la fin du treizième siècle, à cette époque où la féodalité était partout constituée, dans presque tous les actes de vente que nous avons dû étudier pour notre travail, on voit les vendeurs déclarer que les terres qu'ils vendent ont été jusqu'au moment de la vente tenues en *franc-allevé*, tant par eux que par leurs prédécesseurs ; dans cette période du moyen-âge, l'existence de ces nombreux *francs-allevés* est tout à fait anormale. Le *franc-allevé*, qu'il ne faut pas confondre avec le *franc-fief*, était une terre non comprise dans la hiérarchie féodale, ne devant aucun service personnel ou pécuniaire et à qui personne n'en devait : c'était une véritable et complète propriété.

(1) Archives de la Nièvre, E.

(2) *Id.*, série H, prieuré de Saint-Étienne de Nevers.

T. 1^{er}, 3^e série.

Pour achever la tâche que nous nous sommes tracée, il nous reste à constater que le chapitre de Nevers et le prieuré de Saint-Étienne étaient non-seulement décimateurs, mais possesseurs d'une partie du territoire de la paroisse de Sermoise dès le milieu du treizième siècle : c'est ce que prouve l'acte d'échange du 18 février 1259 (et non 1258) (1), passé entre maître Jean Belin, chapelain de la chapelle des Saints-Gervais-et-Protais, en l'église cathédrale de Saint-Cyr de Nevers, et Étienne de Fessard, bourgeois (*civis*) de ladite ville, et Isabelle, sa femme : par cet acte celui-ci recevait un quartier de vigne que Jean Belin tenait du chapitre de Nevers, situé en la paroisse de Sermoise, à Buisson, « *in territorio de la Leschère* », entre la vigne du prieuré de Saint-Étienne de Nevers et celle de l'autel Saint-Denis ; il donnait en échange une pièce de vigne et une pièce de terre qu'il avait audit lieu, entre la vigne dudit chapitre et le grand chemin, et qu'il tenait en *franc-allevu*.

Le doyen du chapitre, Simon, possédait à Plagny un colombier et une grange qu'il avait fait bâtir depuis peu et qu'il légua au chapitre (2) ; mais, en présence du grand nombre de terres possédées en *franc-allevu* dans cette région, et non soumises à la hiérarchie et à la juridiction féodales, nous doutons que la propriété d'un colombier suffise pour faire du doyen Simon un seigneur de Plagny.

En terminant, nous manifesterons le regret de voir que M. Roubet a négligé beaucoup trop souvent de citer ses

(1) « ... *Datum Nivernis, anno Domini millesimo ducentesimo quinquagesimo octavo, die martis ante cathedram sancti Petri.* » — (Archives de la Nièvre, ancien E, 928, réintégré série G.)

Nous ferons remarquer que la fête de la Chaire de saint Pierre mentionnée ici est la fête de la Chaire de saint Pierre à Antioche, qui se célèbre le 22 février, la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome, qui se célèbre le 18 janvier, n'ayant été instituée que par le pape Paul IV, en 1558.

(2) MAROLLES, *Inventaire des titres de Nevers*, édition Soullait, col. 779.

sources (1) et qu'il s'est abstenu d'une façon beaucoup trop absolue de donner le texte des documents inédits dont il s'est servi pour faire son curieux travail.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.

1143. — *Confirmation par Fromond, évêque de Nevers, de la vente faite par Hugues de Pierre-Perthuis, avec l'approbation de Rainaud, son frère, au prieuré de Saint-Étienne de Nevers de sa part de sa dime de Sermoise et de quinze sous de rente sur le moulin de la Ronce.*

Ego Frotmundus, Dei gratia Nivernensis episcopus, notum facio omnibus sanctis matris ecclesie fidelibus quod Hugo de Petrapertus vendidit et concessit in presentia nostra partem suam de decima quam apud Sarmasiam habebat, et quindecim solidos censuales in molendino de Runza ecclesie beati Stephani et Bernardo tunc temporis priori et monachis ibi in perpetuum Deo servientibus. Et quia nostrum est ecclesiastico ordini et protectui vigilanter intendere, et nos quoque vendicionem ipsam monachis laudavimus. Omnes autem qui eis aliquam calumpniam vel injuriam super hoc inferre presumpserint, auctoritate Dei et nostra sub maledicto anathematis ponimus. Et, ut carta presens majorem auctoritatem habebat (*sic*), eam sigillo nostro roborari fecimus. S(*ignum*) Hugonis decani, S. Drogonis precentoris,

(1) C'est ainsi que, page 275, M. Roubet reproduit deux passages du *Registre-terrier de l'évêché de Nevers, rédigé en 1287 (et non 1286)*, publié en 1869, par M. René de Lespinasse, dans le tome IV de la deuxième série du *Bulletin de la Société nivernaise*. (Voir p. 91 et p. 165, où il faut lire *Treberx* et non *Freberx*, et dont la date est 1285 et non 1295.)

S. Teobaldi archipresbiteri, S. Stephani capellani mei ; Hugonis de Tilio, Rainaldi de Petrapertus, fratris Hugonis, qui venditionem istam laudavit, Gaufridi Bocie, Landrici de Frasneio ; et multi alii hoc viderunt et audierunt. Factum est anno ab Incarnatione Domini millesimo centesimo quadagesimo tertio.

(Original, Archives de la Nièvre, série H, fonds du prieuré de Saint-Étienne. — Pièce acquise par nous le 13 novembre 1882.)

II.

1250, 16 DÉCEMBRE. — *Regnaud de Sermoise, fils de feu André de Sermoise, s'engage à ce que, dans le cas où il mourrait sans enfants de sa femme, le tènement qu'il avait reçu en fief d'Arnoul Chauderon, seigneur de La Ferté, ferait retour à ce seigneur, et reconnaît en outre qu'il a reçu en fief, en échange de cet engagement, une partie de la terre patrimoniale dudit seigneur de La Ferté, équivalente à la valeur à laquelle étaient estimés ledit tènement et ses dépendances.*

Universis presentes litteras inspecturis, magister Albericus officialis curie Nivernensis, salutem in Domino. Notum facimus universis quod in nostra presentia constitutus Regnaudus, filius defuncti Andree de Sarmasia voluit et concessit quod si ipsum Regnaudum decedere contingerit prole non habita de uxore sua propria, quod casale quod fuit, ut dicitur, Johannis de Sayllant et ejus fratrum et pertinentie ejusdem casalis quod nobilis Arnulphus Chauderuns, dominus de Firmitate Chauderun dederat in perpetuum ac concesserat eidem Regnaudo, ut dicebat idem Regnaudus, ad ipsum nobilem et ejus heredes deveniant absolute. Preterea confessus fuit dictus Regnaudus se de terra seu hereditate sua propria accepisse a dicto nobili tantum quantum possunt dictum casale et ejus pertinencie, estimari pro donatione et

concessione eidem Regnaudo de dicto casali et ejus pertinentiis facta, ut dicitur, a nobili memorato. Promittens per fidem suam in manu nostra datam quod contra promissa non veniet in futurum, et se quo ad hoc supponens interdictioni curie Nivernensis, atque renunciatis quo ad hoc actionibus et exceptionibus universis, ac omni auxilio et beneficio totius juris tam canonici quam civilis. In cujus rei testimonium, ad petitionem dicti Regnaudi, presentibus litteris apposuimus sigillum curie Nivernensis. Datum anno Domini millesimo ducentesimo quinquagesimo, die veneris post festum Beate Lucie virginis.

(Original, Archives de la Nièvre, E, 34.)

III.

1277, 5 JUIN (VIDIMUS DU MOIS D'AOUT 1279). — *Échange entre Guillaume de Sermoise, chevalier, et Jean de Rosières, prêtre.*

Omnibus presentes litteras inspecturis.. Officialis curie Nivernensis salutem in Domino. Noveritis nos litteras infra-scriptas, sigillo curie archidiaconi Nivernensis sigillatas vidisse et diligenter inspexisse in hec verba : — Omnibus presentes litteras inspecturis.. Officialis curie archidiaconi Nivernensis sede vacante, salutem in Domino. Noveritis quod in nostra presentia constitutus Guillelmus de Sarmasia, miles, ex parte una, et Johannes de Roseriis, presbiter, ex altera, publice et in jure confessi sunt se diligenti deliberatione et tractatu prehabitis, fecisse permutationem inter se de quodam quartallo frumenti et uno denario censualibus renodum portantibus quos idem Johannes dicebat sibi deberi ab heredibus defuncti Regnaldi dicti Comitis de Vaninpes de domo et vinea eorum sita circumcirca domum predictam et percinctum ipsius domus, que omnia sita sunt apud Vaninpes extra vineam dicti Front de Buef, atque juxta vineam relicte dicti Jale, prout ipse partes dicebant ; ad

feodum in quo Guillelmus de Lonoy, armiger, et ejus uxor, filia defuncti Guillelmi Sechant de Cosengiaco, militis, ipsi Guillelmo de Sarmasia tenebantur ex quodam clauso vinee vulgariter nuncupato Virgulto Grenon, sito apud Ulmos de Menay, inter domum Bernardi Bonni, ex parte una, et domum dicti Poileian, ex alia, nichil medio, et inter cheminum magnum per quem itur a Nivernis apud Sancti Petri Monasterium, ex uno latere, et quoddam nemus vulgariter appellatum nemus de La Bruylle ex alio, prout ipse partes dicebant. Quapropter, ipsis partibus volentibus, laudantibus et acceptantibus permutationem hujusmodi, quittavit dictus Johannes dicto Guillelmo de Sarmasia et suis heredibus dictos quartallum frumenti et denarium census, et omne jus quod sibi competebat ratione dicti census in dictis domo et vinea, de quibus debetur ipse census perpetuo penitus et precise. Et promisit per fidem suam et sub obligatione omnium bonorum suorum quod non veniet contra permutationem hujusmodi per se vel per alium ullo modo; et garantizabit et defendet jamdicto Guillelmo de Sarmaysia et suis heredibus dictum censum adversus omnes gentes. Consimili modo, dictus Guillelmus de Sarmaysia jamdicto Johanni et suis heredibus quittavit dictum feodum sibi et suis heredibus suis debitum de dicto clauso, et omne jus quod sibi et heredibus suis competebat et competere poterat et debebat ratione dicti feodi, seu qualibet alia ratione in dicto clauso. Et ipse Guillelmus de Sarmasia, cedens ac transferens in ipsum Johannem et per eum in ipsius Johannis heredes omne jus, dominium, possessionem et proprietatem que sibi et suis heredibus competeabant in dicto clauso et in dicto feodo, ratione dicti clausi, promisit per fidem suam et sub obligatione omnium bonorum suorum quod non veniet contra ista, et quod garantizabit et defendet jamdicto Johanni et suis heredibus dictum feodum absque omni retrofeodo et onere quolibet alio possidendas, se ac heredes suos quoad hoc obligando. Supposuerunt etiam dicte partes se quoad hec jurisdictioni et cohercitioni curie nostre ac curie Nivernensis

que pro tempore erit. Renunciantesque per suam fidem, quantum ad ea, exceptioni fori ac permutationis non facte, deceptionis ultra dimidium justii pretii, actioni de dolo in factum, conditioni sine causa, beneficio restitutionis in integrum, necnon et omni juri canonici et civilis, ceterisque actionibus et exceptionibus universis, diffugiis et cautelis que contra hec possent dici, et maxime juri dicenti generalem renunciationem non valere. In cujus rei testimonium, ad ipsarum partium petitionem, presentibus litteris sigillum curie nostre duximus apponendum. Datum anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo septimo, die sabbati post festum Beati Reveriani. — Quod autem in dictis litteris vidimus contineri verbo ad verbum, transcribi fecimus et sigillo curie Nivernensis sigillari. Datum anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo nono, mense augusti. — Garnerius. Facta est collatio. G.

(Archives de la Nièvre, série E.)

IV.

1580, 25 ET 26 MAI. — *Extraits du « procès-verbal des limites du dixme foncier appartenant au prieur de Saint-Étienne de Nevers, assis en la paroisse de Sermoises et endroits circonvoisins ».*

A tous ceulx qui ces présentes lettres verront, Paul Prévost, garde du scel pour le Roy nostre sire estably aux contractz du bailliage de Saint-Pierre-le-Moustier, salut. Sçavoir faisons que par-devant Gilbert Dyen, notaire-juré du Roy nostredit sire soubz ledict scel, commis au faict du terrier du revenu temporel du prioré et couvent Saint-Estienne de Nevers au profit dudit prioré, en continuant à procéder au faict d'icelluy terrier, cejourd'huy vingt-cinquiemesme jour du mois de may mil cinq cent quatre-vingt, au devant de la porte de l'esglise et hospital Saint-Anthoineles-Nevers, heure de six heure du matin, par-devant moi

Gilbert Dyen, notayre royal du bailliage de Saint-Pierre-le-Moustier, commissaire député pour le fait du terrier du revenu du prioré et couvent Saint-Estienne de Nevers, s'est comparu noble et religieuse personne dom Estienne de Favardin, licentier en droit-canon, aulmonier du Roy, seigneur et prieur dudit bourg Saint-Estienne de Nevers, assisté de honorable homme M^{re} Jehan de Laigle, procureur au bailliage de Nivernois et procureur fiscal de ladite seigneurie dudit bourg, et de religieuse personne dom Pierre Rousseaul, religieux et secretain dudit Saint-Estienne, par la voix duquel de Laigle ledict sieur prieur m'a dict et remonstré que pour le fait de la limite de la dismerie foncière de Sermoize et membres d'icelle à luy appartenant à cause dudit prioré, il a fait bailler assignation à ce jourd'huy, lieu et heure, par-devant moy commissaire susdict, par Huguet Traille, sergent royal aux religieux, prieur et couvent de Saint-Sauveur de Nevers, aux vénérables doyen et chanoines et chapitre Saint-Cire de Nevers, aux religieuses, abbesse et couvent Notre-Dame dudit Nevers ; à noble seigneur messire François Girard, chevalier de l'ordre du Roi, seigneur de Chevenon et dudit Sermoise, à vénérables personnes messire Anthoine Duveault, curé dudit Sermoise, qui sont tous ceulx qui ont interestz au fait de ladite limite, comme ayant dismeries particulières joignantes et aboutissantes à sadite dismerie dudit Sermoise et membre d'icelle, et ce pour l'intéretz que chascung d'eulx y peult respectivement prétendre, comme de ce il m'a fait apparoir par les exploictz de Hugues Traille, sergent royal, desquels exploictz la teneur s'ensuict ; etc., etc.

Et le landemain, vingt-sixiesme jour dudit mois de may, audict an mil cinq cent quatre-vingt, heure de cinq heures du matin, au devant la porte de ladite esglise et hospital Saint-Anthoine, s'est comparu ledict dom Estienne de Favardin, prieur susdict, assisté dudit maistre Jehan de Laigle, son procureur ; aussy s'est comparu ledict messire Loys Duveaul, curé dudit Sermoise ; aussy se sont comparus

lesdictz Guillaume Duveaul, Clément Despeulx, Jehan Chaulmont, Nicolas Chantreault, François Hubert, Pierre Mitier, Jehan Baron, Guillaume Simon, Jehan Hugot, Jehan Gayot, Pierre Bergeron, Estienne Thibault et Nicolas Roy, dict Carteron, tous laboureurs demeurans en ladicte paroisse. Lequel de Laigle audict nom m'a requis de continuer à procéder au fait de ladicte limite, et à ceste fin, me transporter avec tous les dessusdictz à l'endroit d'une bonde qui est proche le lieu où souloit avoir un pont appelé le pont Messire-Regnault, proche la maison et mestairie Regnard, laquelle bonde a son aspect d'ung cousté à une grande rue appelée la rue de la Petiote, laquelle bonde fait séparation des justices du Bourbonnoys en cousté de la ville de Nevers, et du Nivernois du cousté de l'hospital dudict Saint-Anthoine; suivant laquelle requeste me suis transporté sur ladicte bonde avec tous les dessusdictz.

Lequel sieur prieur de Saint-Estienne m'a dict que à icelle bonde commence un mambre d'un autre disme appelé le disme de Pully, appartenant pour une moitié audict sieur prieur et pour l'autre moitié auxdictz vénérables doyen et chanoines de Nevers, auxdictz religieux, prieur et couvent Saint-Saulveur de Nevers, au curé de Challuy et audict sieur de Chevenon, à chascung pour ung quart d'icelle moitié, qui est une huitiesme en la totalité, le tout par indivis, sauf et réservé que le curé dudict Sermoise prétend avoir disme entier sur ses pièces de terre estant au dedans ledict clymat d'icelle dismerie; et de ladicte bonde se continue ladicte dismerie à main sénestre, etc.

Et dudict poirier Ravimault, entrant en une rue appelée la rue des Barres, et le long d'icelle rue, jusqu'à la mesure de maison qui fut appelée la maison des Barres, aussy audict endroit dudict poirier Ravimault se commence ung autre membre de la dismerie des Barres, appartenant pour la moitié audict sieur prieur, et l'autre moitié audict sieur de Chevenon, et se continue ladicte dismerie, etc.

Cejourd'huy, en présence de tous les dessusdictz, et aussy

audict lieu et endroict où estoit ladicte grange des Gruettes, qui appartenoit aux prédécesseurs dudict Pierre Crampillon, a esté encommencé de procedder avec tous les dessusdictz la limite d'ung aultre membre de dismerie appellé le disme foncier de Plaigny, partant par la moytié entre ledict sieur de Chevenon et les religieux et ouvent de Saint-Saulveur de Nevers pour une aultre moytié, qui est à chascung ung quart, à icelle prandre depuis ladicte place de Grange, à main dextre le long, etc.

Et en l'instant, ledict sieur de Favardin, prieur susdict, m'a dict qu'il a une aultre dysmerie en ladicte paroisse de Sermoize appellée le dixme de Tremeaul et Busson, auquel disme il a une quatriesme partye, et ledict seigneur de Chevenon ung aultre quart, et lesdictz vénérables au proffict de leur basse-forme, une moytié, le tout par indivis, etc.

Ensuite, ledict sieur prieur, par la voix dudict de Laigle, m'a requis de vouloir procéder à continuer au fait de ladicte limite d'icelle dismerie de Sermoise et commencer à ung aultre membre d'icelle dismerie qu'on appelle la disme de Sermoise et Chevigny, qui se part par moytié entre luy prieur et le seigneur de Chevenon pour l'aultre moytié par indivis ; et à ceste fin me transporter avec tous les dessusdictz au lieu appellé la Pierre-Point, assise aux Chaulmes de Loyre, près de la maison de feu Nauldin Breton, à présent détenue par Pierre Perrauldin, auquel lieu y a une bonde, etc.

Et ce faict, a esté reprins à fayre la limite de la dismerie de Savigny, qui se part entre lesdictz sieur prieur et sieur de Chevenon, chascung pour ung quart, et ledict curé de Sermoise pour les deux aultres quarts, par indivis, sauf toutesfois que cy-après sera limité à part et séparément le dixme où ledict curé Saint-Esloy prend droict pour ledict quart, ainsy que iceluy disme est pour partye enclavé en celuy disme de Savigny ; tout lequel disme de Savigny commence à une rue par laquelle on entre des chaumes de Loire à l'endroict de ladicte rivière, etc.

Auquel carré ledict de Favardin m'a dit que commence un membre de sa dicte dixmerie foncière de Sermoise, ledict membre appelé le climat de Sermoise, au champ de la Forest et Bourbonnois, auquel dixme, et selon qu'il sera cy-après limité ledict sieur prieur a ung quart, ledict sieur de Chevenon ung aultre quart, et ledict curé de Sermoise deux aultres quarts, faisant le tout et par indivis; lesquelz Favardin, prieur susdict, et Duveaul, curé de Sermoise, ont dict comme tous les dessusdictz estre dixmeurs fonciers dudict disme, selon ledict climat, et pour les pourtions susdictes; et se commence ledict dixme, etc.

Semblablement a esté procédé, en présence de tous les dessusdictz, au fait de la limitte d'ung aultre membre d'icelle dismerie de Sermoise, appelé ledict membre le disme foncier de Boys, qui se part, sçavoir : ledict sieur de Chevenon pour une moytié, et l'aultre moityé audict sieur prieur par indivis comme seigneurs fonciers d'icelle dismerie, qui se commence au carré du Bois des Plantes, etc.

Ainsy que tous les dessusdictz l'ont dict et rappourté en présence desdictz tesmoins, en présence desquelz lesdictz sieurs prieur et curé dudict Sermoise, tant pour luy que ledict sieur de Chevenon ont faict semblable protestation que par la limitte cy-devant spécifiée. Lesdictz Traille, ledict Pierre Paillet et Vincent Moineaul, qui a déclaré ensemble lesdictz laboureur ne sçavoir signer.

Signé : DE FAVARDIN, ROUSSEAUT, DUVAUT, DE LAIGLE,
TRAILLE, PAILLET, et plus bas : DYEN, notaire.

(Archives de la Nièvre, E, 547, d'après un extrait notarié du 12 mai 1772.)

HENRI DE FLAMARE.



SÉANCE DU 28 DÉCEMBRE 1882.

Présidence de M. ROUBET, président.

Étaient présents : MM. Roubet, Boutillier, de Toytot, Canat, l'abbé Soyer, Robert Saint-Cyr, Massillon Rouvet, de Pierredon, l'abbé Crosnier, Duminy, de Flamare, de Villenaut.

On vote l'impression d'un inventaire d'objets d'art, dressé par les ordres du duc de Nevers au seizième siècle. Cet inventaire sera lu à la Société à la prochaine séance.

Lecture est donnée par M. de Flamare d'un travail descriptif et archéologique sur le bas-relief du château de Cuffy, dont M. le Président avait entretenu la Société à la dernière séance.

Les deux travaux de M. Roubet et de M. de Flamare seront imprimés au *Bulletin*.

M. Roubet propose en outre la reproduction du bas-relief de la cheminée de Cuffy, qui sera exécutée sans frais pour la Société par un photographe qui se met à la disposition de la Société.

Une discussion s'engage au sujet de la date indiquée par le costume représenté au bas-relief entre M. Roubet, M. de Flamare et M. Massillon Rouvet.

M. Roubet donne communication à la Société de divers objets trouvés par lui à La Guerche ; il aura occasion de faire un rapport écrit sur ce sujet. En attendant, il signale spécialement une brique sigillée portant les lettres Y D O.

Sur la proposition de M. Massillon Rouvet, il est procédé à la nomination d'un secrétaire-adjoint.

M. l'abbé Soyer est élu.

Il est décidé également que, conformément au règlement, il sera procédé aux élections du bureau à la séance du mois de mai 1883.

M. de Flamare fait hommage à la Société du premier fascicule du *Cartulaire de Lérins*, annoté par ses soins.



SÉANCE DU 25 JANVIER 1883.

Présidence de M. ROUBET, président.

Sont présents : MM. Roubet, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; Canat, *conservateur* ; Ern. de Toytot, *secrétaire* ; Edouard Marandat, Chevrier, Duminy, de Flamare, de Rosemont, Massillon Rouvet, Jullien, l'abbé Fouché.

M. l'abbé Boutillier donne lecture de deux inventaires du dix-septième siècle, l'un, des meubles précieux de Mgr Arnauld Sorbin, évêque de Nevers, en 1606 ; l'autre, des biens meubles de Claude Gascoing, bourgeois de Nevers, en 1608. Ces inventaires proviennent des archives de la chambre des notaires de Nevers (minutes Taillandier). Ils seront insérés au *Bulletin* avec les notes qui les accompagnent.

M. de Flamare donne lecture d'un document judiciaire sur le commerce des faïences de Nevers.

MM. Massillon Rouvet et de Toytot présentent M. Col comme membre de la Société.

MM. Massillon Rouvet et Canat présentent M. Mohler.

MM. Col et Mohler sont admis à l'unanimité.



SÉANCE DU 22 FÉVRIER 1883.

Présidence de M. ROUBET, président.

Étaient présents : MM. Roubet, *président* ; l'abbé Boutillier, *vice-président* ; de Toytot, *secrétaire* ; Canat, *conservateur* ; l'abbé Rolland, l'abbé Soyer, Robert Saint-Cyr, Roblin, Ed. Marandat, Col, de Flamare, Massillon Rouvet, de Lespinasse, Léonard, de Charrant, de Rosemont, Chevrier.

M. le Président donne lecture : 1^o d'une lettre-circulaire du ministre de l'instruction publique relative au programme des questions proposées au congrès de la Sorbonne en 1883 (section des sciences économiques et sociales) ;

2^o D'une autre lettre-circulaire du ministre de l'instruction publique au sujet de la réunion des sociétés savantes à la Sorbonne.

M. de Lespinasse et M. l'abbé Boutillier présentent M. Griveau, juge honoraire au tribunal de Nevers, comme membre de la Société.

M. Massillon Rouvet et M. de Lespinasse présentent au même titre M. Debourges, avocat près

le tribunal civil de Nevers, et enfin M. l'abbé Boutillier et M. l'abbé Soyer présentent M. l'abbé Pochon, curé de Saint-Verain.

MM. Griveau, Debourges, Pochon sont admis à l'unanimité.

M. le président Roubet donne lecture de la première partie d'une étude sur le fief de Coude, près de Patinges (Cher), ancien Nivernais.

M. l'abbé Boutillier donne connaissance d'une lettre de M. l'abbé Pochon et d'un croquis relevé par lui sur un vitrail du treizième siècle de l'église de Saint-Verain. Avant de statuer sur l'insertion de ce document au *Bulletin*, la Société attendra l'envoi de la photographie que doit nous adresser ultérieurement M. le curé de Saint-Verain.

M. Massillon Rouvet donne lecture d'une note intitulée : *Note rectificative sur la notice historique de Sermoise*, imprimée dans un précédent *Bulletin*.

Plusieurs membres de la réunion considèrent cette étude rectificative comme une critique inopportune et inutile ; elle porte, selon eux, sur des détails insignifiants d'archéologie lapidaire, sans diminuer en rien le côté historique de la notice. D'autres pensent qu'indépendamment du bien ou mal fondé du jugement porté par M. Massillon Rouvet sur la description du portail et des fonts baptismaux de l'église de Sermoise, son mémoire contient contre le président de la Société des personnalités regrettables que la Société ne saurait insérer dans son *Bulletin*.

M. Massillon Rouvet soutient au contraire qu'il n'est jamais trop tard pour relever, même dans les publications d'une société, des erreurs, des omissions, des inexactitudes de science ou de langage; ce qui paraît minime à quelques-uns lui paraît au contraire extrêmement important. Il estime d'ailleurs que le droit de critique appartient à tout le monde au même titre; en tout cas, il est prêt à supprimer de son mémoire tout ce qui paraîtrait offensant à son collègue.

M. le président Roubet pense au contraire que si chacun est libre, sous sa responsabilité privée, de ses appréciations, de son style, de la forme littéraire qu'il lui convient d'adopter, il ne saurait être donné place au *Bulletin* à des critiques minuscules, reposant sur des confusions ou des malentendus, alors surtout que ces critiques sont inspirées par un sentiment de dénigrement systématique et peu justifiées par les arguments de celui qui les présente.

La Société laisse de côté pour un instant le mémoire de M. Massillon Rouvet; la question s'élève de savoir si tout travail lu en séance est nécessairement et de droit imprimé au *Bulletin*, même en posant ce principe, qui n'a jamais été contesté, que la Société ne prend sous son patronage absolu rien de ce qu'elle imprime, et qu'elle abandonne à chacun la responsabilité de ses œuvres.

Une longue discussion s'élève, au cours de laquelle on rappelle les précédents et les traditions

de la Société. On allègue que tout en maintenant le principe de la liberté et de la responsabilité personnelle, la Société ne saurait laisser insérer au *Bulletin* des études qui porteraient atteinte aux convenances, seraient dépourvues de toute valeur scientifique ou littéraire, ou enfin s'écarteraient par trop manifestement du but et de l'esprit de la Société.

Le secrétaire, M. Ernest de Toytot, présentera à la prochaine séance un règlement destiné à préciser et à fixer les précédents qui ont eu force de loi dans notre réunion depuis la fondation de la Société.

En ce qui concerne la lecture de M. Massillon Rouvet, sur la proposition de M. de Toytot, et avant qu'une consécration spéciale ait été apportée à nos traditions par un règlement écrit, il est procédé à un vote destiné à savoir si la *Note rectificative sur la notice historique de Sermoise* sera imprimée *de plano* ou si la solution de la question sera soumise, conformément à ce qui s'est toujours pratiqué en cas de difficultés et de doute, à la commission du bureau chargée de statuer sur l'impression.

A la majorité, il est décidé que le travail de M. Massillon Rouvet sera soumis à la commission (1).

(1) A la suite de divers changements apportés au titre de la notice et à la notice elle-même, l'étude de M. Massillon Rouvet sera insérée au *Bulletin*.

INVENTAIRE

DES MEUBLES PRÉCIEUX DE M^r ARNAULD SORBIN, ÉVÊQUE
DE NEVERS EN 1606, ET DES BIENS MEUBLES DE CLAUDE
GASCOING, BOURGEOIS DE NEVERS EN 1608.

I.

Mgr Arnauld Sorbin, prédicateur ordinaire des rois Charles IX, Henri III et Henri IV, évêque de Nevers pendant vingt-huit ans, mourut en son palais épiscopal, le premier jour de mars 1606, dans la soixante-quatorzième année de son âge. La veille même de sa mort, en présence de l'archidiacre de Nevers, d'un sien neveu, de son médecin et de l'apothicaire, le vénérable malade avait fait dresser l'inventaire de ses croix et anneaux, de ses vaiselles d'argent et espèces d'or, inventaire beaucoup trop sommaire, mais qui néanmoins présente encore un véritable intérêt.

Les premiers objets mentionnés sont les croix pectorales, au nombre de trois, dont l'une de cristal garni d'or renfermait du bois de la vraie croix.

Viennent ensuite vingt-trois anneaux d'or, où l'on trouve enchâssées les émeraudes, les améthystes et autres pierres précieuses, et la *licorne* (dent du narval), cet animal fabuleux qui passait pour avoir la propriété de servir d'épreuve contre le poison.

Parmi les principaux articles de la vaisselle, toute d'argent, on remarque un grand drageoir avec sa petite cuiller, une grande coupe avec son couvercle, un grand bassin au milieu duquel sont figurées en émail les armes du prélat ; et dans la menue vaisselle deux fourchettes seulement, tandis qu'il y a six cuillers et treize assiettes, etc. On sait qu'en effet l'usage de la fourchette n'était pas encore de mode à cette époque. C'est à la cour de Henri III, où

Mgr Sorbin avait d'ailleurs ses entrées comme prédicateur, que, d'après les satires contemporaines, on avait commencé à les vulgariser.

Enfin, les monnaies en espèces d'or sont des doubles ducats à deux têtes, etc.

Malgré la date relativement moderne de cet inventaire, il nous a paru bon d'en prendre la copie, ne serait-ce qu'à raison de l'importance du pontife qui fut une des gloires de l'église de Nevers.

« Inventaire et description sommaire des meubles précieux de Monseigneur le révérend messire Arnould Sorbin, évêque de Nevers, fait à sa réquisition et en sa présence, luy malade en son lict, en sa maison, à Nevers, en la présence de noble et scientifique personne maître Pierre Paulet, archidiacre en l'église de Nevers, conseiller du roi au bailliage et siège présidial de Saint-Pierre-le-Moûtier, et noble maître Aré Brisson, docteur en médecine; honorable homme maître Guillaume Bernard, marchand apothicaire à Nevers, et de maître Anthoine Salitot, neveu dudit seigneur, fait par moy, Gilbert Taillandier, notaire royal au bailliage de Saint-Pierre-le-Moustier, le mardi vingt-huitiesme jour de febvrier mil six cens et six, à heure de midi.

» 1^o Premièrement, une croix de cristal en laquelle y a enchassé du bois de la vraye croix, et au bout d'icelle une perle. Ladicté croix garnie d'or avec son ruben.

» 2^o *Item*, une aultre croix d'or azurée en laquelle y a quatre rubis enchassez, et au bout une perle pendante avec son ruben.

» 3^o Une aultre croix d'or au bout de laquelle y a un *Agnus Dei* pendant avec son ruben.

» 4^o *Item*, en un petit cofre ont esté trouvés vingt anneaulx d'or, esquels y a des pierres précieuses enchassées, scavoir : une bague d'or où est enchassée une grande pierre d'émeraude.

» 5° Une aultre bague où est enchassée une émeraude carrée.

» 6° Une aultre bague où est une émeraude en forme de triangle.

» 7° Deux bagues où sont enchassées deux pierres d'améliste.

» 8° Trois bagues où sont enchassées trois jacintes, desquelles y en a une grande, une cornalline, une roze à cinq pointes de saphir, une turquoise, deux grans saphirs, une topaze, une grande émeraude fort obscure.

» 9° Deux bagues esquelles y a de la licorne enchassée.

» 10° Deux bagues où y a un *Agnus* de cristal, deux grenaz, l'un carré, l'autre long, qui font en tout vingt anneaulx comme est dict.

» 11° *Item*, un grand drageoir d'argent, sur le couvercle duquel sont les armes dudit sieur, plus une petite cuillère d'argent propre pour ledit drageoir.

» 12° *Item*, un petit vase d'argent à metre les saintes huilles.

» 13° *Item*, un grand bassin d'argent au milieu duquel y a une aimalle aux armes dudit sieur.

» 14° *Item*, une grande coupe d'argent doré, avec son couvercle aussi d'argent doré.

» 15° *Item*, une grande aiguière d'argent avec son couvercle.

» 16° *Item*, deux chandeliers d'argent.

» 17° *Item*, un calice d'argent avec les chopinettes, la paix, une aiguière et un petit plat bassin, le tout d'argent, propre à servir à l'autel.

» 18° *Item*, deux grans platz, quatre moyens et deux petiz, le tout d'argent, plus deux coqueretz d'argent (1).

» 19° *Item*, une croix d'argent doré servant à la chapelle dudit sieur.

(1) *Coqueret*, petite coque, synonyme sans doute de *coquetier*, petit vase pour manger des œufs à la coque. Le *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, par F. Godefroy, cite le mot : *coquerette*.

» 20° Plus, treize assiettes neufves d'argent, deux sallières d'argent, six cuillières et deux forchetes d'argent.

» 21° Plus, un flacon d'argent, un poislon d'argent servant à réchauffer et bassinoère, en le dessus de la bassinoère est le bâton d'ébaine avec la viz d'argent. Toute ladicte vaisselle et choses d'argent marquées aux armes dudit sieur révérend et garnys de leurs estuis.

» 22° *Item*, un vase d'argent à mettre vinaigre.

» 23° *Item*, douze doubles ducatz à deux testes ; douze doublons de quatre escus pièce ; douze doubles ducatz Henris ; soixante-dix-neuf doubles pistolletz, douze escus sol.

» Toutes lesquelles bagues, vaisselle d'argent, espèces d'or et choses cy-dessus inventoryez, ont esté baillez et délaissiez à la charge et garde de vénérable et discrète personne maître Michel Cotignon, chanoine de Nevers et secrétaire dudict sieur révérend, par le commandement dudict sieur révérend, lequel sieur Cotignon s'en est chargé pour les conserver et garder pour ledict sieur révérend, sinon au cas qu'il pleust à Dieu l'appeller à sa part, les rendre et délivrer à noble et scientifique personne maître Jehan Genest, grand archidiacre de l'église de Nevers, docteur en la sainte faculté de théologie, étant de présent à Paris.

» Faict à Nevers, en la chambre dud. sieur, en présence des susnommez. Le sieur révérend a déclaré ne pouvoir signer, pour son indisposition. »

II.

Le document qu'on vient de lire était malheureusement très-court.

Il n'en est pas de même de l'inventaire des biens meubles et titres des immeubles trouvés en la maison de honorable homme Claude Gascoing le jeune, vivant marchand, bourgeois, demeurant à Nevers, et nous ne saurions vraiment nous en plaindre. Cet inventaire fut fait à la requête de honorable homme et sage maître Pierre Gascoing, procureur

du roi en l'élection de Nivernais; Claude Gascoing, élu en ladite élection, seigneur de la Belouze; Gilbert Gascoing, marchand à Nevers; maître Jacques Desprez, enquesteur au bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier, et Étienne Desprez, marchand à Nevers, tous oncles et héritiers dudit défunt, présents par-devant dame Jacqueline Roux, veuve dudit défunt, etc.; il ne contient pas moins de dix-sept pages d'une écriture très-fine, mais leur lecture intéresse. Elles nous montrent quel était, à la fin du seizième siècle et aux premières années du dix-septième, le mobilier d'un riche bourgeois gentilhomme de notre cité nivernaise. Ne croyant pas devoir entreprendre la copie de ce long inventaire, nous le suivrons du moins pas à pas, en signalant les articles qui paraîtront mériter une mention particulière.

Premièrement, en la chambre basse de la maison dudit défunt ont été trouvés : une table de bois de noyer qui se tire par les deux bouts, avec les deux marchepieds, puis six grandes et six petites chaises neuves toutes couvertes de basane rouge, garnies de clous dorés; douze escabelles, deux taborets, un banc à coucher tourné, de bois de noyer neuf; plus deux chenetz de fer battu recouverts de cuivre, sur le faiz desquels sont deux statues d'enfants aussi de cuivre, portant les armes : l'un de trois raisins (1), et l'autre de raisin et croix de Hiérusalem mi-partis, lesquels chenetz ledit maître Pierre Gascoing a dit avoir prêtés au défunt et être des biens de l'hérédité des père et mère desdits Pierre, Claude et Gilbert Gascoing.

2° Dans un buffet de bois de noyer neuf, garni de deux guichets fermant à clef, se trouvaient : la « monstre » du défunt, « avec le réveille-matin de la façon de M. Abraham Ceuzin, garnie de sa chaîne d'argent. » — Cet Abraham Ceuzin ou *Cusin* avait été reçu horloger de la ville

(1) Les Gascoing portent en effet pour armes : *D'argent, à trois grappes de raisin d'azur tigées et feuillées de sinople.* (*Armorial du Nivernais*, par le comte G. de Soultrait).

dès 1592 (1) ; — puis cinq anneaux d'or garnis d'un diamant, un rubis, un « *abatiste* » (améthyste), un « *chifle* » et l'autre d'émail ; un collier de perles ; un escu d'or ; une paire de *boursettes* de cuivre neuves (2) ; un pendant d'épée brodé de soie grise sur cuir blanc ; plusieurs paires de gans, les uns de cuir de cerf frangéz, les autres garnis de satin verd de mer ; puis des bas de soye de couleur de Minimes, ou de verd de mer ; des jarretières aussi de couleur de verd, ou de couleur de feuilles mortes ; une bordure de tapisserie pour mettre à une cheminée, recouverte en partie de noir et rouge et imparfaite, etc. ; enfin un livre relié, couvert de parchemin, où il y a quelques feuillets écrits, contenant les mémoires des affaires dudit défunt.

3° Dans le marchepied du même buffet se trouvaient divers objets précieux que la veuve dudit Gascoing a déclaré lui appartenir et les avoir apportés en la maison, pourquoi elle en requiert distraction, c'est à savoir : un chapelet de « *gez* » avec une croix et cinq gerbes d'or ; une ceinture de ruban noir avec *six fermillez d'or émaillez* ; un collier de petites perles et dix cordes de petites perles (3) ; une bourse à usage de femme, recouverte de soye et d'argent ; une autre bourse *au petit mestier, recouverte à petits poincts* d'or, d'argent et de soye ; quatre chaperons doublez

(1) Voir l'*Inventaire des archives communales de Nevers*, à la table onomastique.

(2) Petites bourses.

Entrailles, cœurs et *boursettes*
Aux amis doivent être ouvertes.

(Fr. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française.*)

(3) L'inventaire des bijoux et de l'orfèvrerie appartenant à Mme la comtesse de Sault, dressé en 1594 et publié dans le *Bulletin du Comité des travaux historiques* (1882), mentionne souvent de ces cordes (p. 82, n° 75) : « Une corde de petit grains de verre ou d'esmail bleu, — deux cordes de petites perles orientales faisant quatre grands tours à mectre au col, etc. »

de velours ; une coueste de tafetas et un masque ; une aulne et un quart de tafetas de couleur colombine, servant d'escharpe, etc. ; plus encore un panache de *ver de mer* et incarnat et un petit coupon de velours cramoisy à faire une bourse, le tout remis dedans ledit marchepied et refermé à clef.

4° Dans un coffre en forme de cassette couvert de peau noire clouté de cloux blancs, il n'y avait que du linge de maison et de corps : 22 *linceulx*, les uns d'estoupes, de deux toilles ou d'une toille et demie (1), les autres de toille de plain ; treize nappes de deux plains, tant neufves que *veugnes* (2) ; un linceul à mettre sur le lict, garni de carréz ouvraigéz ; trois *pannemains* ; deux bas de toille à *botter* ; un *pignouer* garni de dentelles, une camiselle de futaine et autres linges à usage de femme.

5° Dans une pannetière de bois de noyer a été trouvé seulement une *escuelle à oreille* et six cuillers, le tout d'argent, laquelle escuelle a déclaré ladite veuve lui appartenir pour lui avoir été donnée en *estraines*.

6° Dans la garde-robe, avec un chalcet garni, il n'a été trouvé qu'un sac de satin de Burges (3) ; rien à signaler dans un petit coffre de bahut et un autre coffre de bois de chesgne.

7° Dans un *comptouer*, proche la chambre, étaient quelques vaisselles de terre et la batterie de cuisine d'airain, d'acier, de fer ou de cuivre ; les escuelles, assiettes, pots, chopines, *motardier*, saleron, aiguières sont d'estain.

(1) Cette manière de déterminer la grandeur des linceuls ou draps de lit selon le nombre de lés cousus ensemble se retrouve dans des titres beaucoup plus anciens. L'*Inventaire du château de Cornillon*, en 1380, publié par M. l'abbé Albanès, cite, article 387 : *Unum par lintheaminum de tribus telis* ; art. 318 : *item III^m paria lintheaminum de quatuor telis*. (*Revue des Sociétés savantes*, VII^e série, t. I.)

(2) Ce mot est encore usité à la campagne : il s'applique au linge presque usé. M. le comte Jaubert l'a cité dans son *Glossaire du centre de la France*.

(3) Sans doute de *Bruges* et non de Bourges, comme on pourrait le croire.

8° Cependant il y a aussi une aiguière d'argent avec son estui ; plus quatre salerons d'argent et une escuelle à oreille d'argent, desquels salerons la veuve a dit lui en appartenir deux qui lui ont été donnés en étrennes avec l'écuelle.

9° Suit l'énumération d'une quarantaine de mémoires, contrats et obligations qui ne présentent aucun intérêt.

10° Dans une petite chambre regardant sur la cour de la maison, ont été successivement ouverts un coffre banf couvert de porcellin noir, plusieurs armoires, un autre *banf noir cloutté de clou blanc*, où ont été trouvés les hault de chausses, manteaux, pourpoings, cazaques, chapeaux et quatorze rabas à usage du défunt ; — puis douze robbes, tant chetifves que bonnes, sept *devantiers de thoille ou de serge d'ascoc* (1) ; quinze *quottes* à l'usage de ladite veuve et qui lui ont été délivrées ; dix *coiffes de nuictz* de thoille à usage d'homme, et autres *menues besongnes* de linge.

11° Plus, *ung siel d'escarlatte rouge en broderye*, étant en quatre pantes avec la frange et crespine de soye avec trois cortines, etc. ; la couverture de cinq chèzes en tapisserie de laine rouge et noire, de six petites chèzes moindres estant de verd et d'orange, de six autres grand chèzes de bleu et d'orange, lesquelles ladite veuve a dit lui appartenir, et en a requis distraction, mais les héritiers l'ont empêché ; plus, *ung cinturon avec les pandans en broderye*, etc.

12° Plus, encore une bourse de satin verd de mer en broderye d'or, laquelle ladite veuve a déclaré lui appartenir et être à son usage et lui avoir été donnée par ledit défunt, dont elle a requis distraction, comme aussi une *chesne de perles contenant neuf cordes* que ladite veuve a déclaré pareillement lui avoir été donnée par son défunt mari ; et de même, une cuissinière de thoille avec plusieurs carrez de lassie avec trois chefz et trois douchefz avec des bauderellens de soye (2) pour garnir ung siel, estant au

(1) Le terme *devantier* pour *tablier* est toujours usité en Nivernais.

(2) Le dictionnaire de M. F. Godefroy cite *baudrel*, *baudrel*, *bauderiaux*, *baudriaux*.

nombre de dix-sept pièces, toutes lesquelles besongnes lad. vefve a dict luy appartenir et ont néanmoins été remises dans le coffre avec la *chesne de perles* et la bourse.

13° Dans la chambre a été trouvé un autre *siel de tapisserie* de laine rouge et noire consistant en trois pantès avec le fond de thuille verte et le *dousiel* de camelot rouge (1); plus deux *catelongnes rouges* délaissées en la chambre, une *catelongne verte* (2) que maître Pierre Gascoing a dit avoir prêtée au défunt; un mousquet avec sa fourchette garnye de veuloux verd; une allebarde, quatre espées, quatre selles de cheval à usage d'homme et une à usage de femme, etc.

14° Dans une autre chambre sont les provisions de blé, de seigle, de pois, de chanvre, d'*estouppes*, de *plin*, le rouy à filler; cinq à six pintes d'huile dans deux touilles de terre; aux greniers sont les poinssons à mettre vin; à la cave se trouvent un quart de vin clairay nouveau, un poinsson de vin blanc nouveau, cinq poinssons de vin clair et deux de vin blanc; un grand et un petit charnier contenant plusieurs porcs de lard; « quatre mourtiers tant petitiz que grands, avec une paire de *sarces* (3) et ung petit achené à faire l'eau ».

(1) Cette garniture de lit se rencontre encore dans bon nombre de nos ménages du Morvand et du Nivernais. Elle se compose, en effet, d'un ciel, d'un dossier qui pend au chevet du lit, et de trois rideaux.

(2) Couvertures de lit en étoffe de Catalogne.

(3) *Sarce* ne se trouve pas dans le dictionnaire de Littré; on n'y rencontre que le mot *sarche*, ainsi défini : « S. f., cercle de bois auquel on attache une étoffe pour faire un tamis. Forme ancienne et altérée de cercle. »

C'est bien en effet le sens de *cercle* qu'il faut attacher aux *sarces*, destinées à être placées sur les mortiers à lessive pour retenir le charrier avec les cendres. Il est à remarquer qu'aujourd'hui les *sarces* sont de petites douelles telles qu'en emploient les tonneliers, affûtées d'un bout et destinées à être placées à l'entour du mortier, formant ainsi un cercle; quand le mortier ou cuvier à faire la lessive est insuffisant, on a recours aux *sarces*. Tous les ménages anciens ont leur paquet de *sarces*.

15° Enfin en la cuisine a été trouvé un lict avec une couverture de *bureau* qui est des meubles de madame la Beloze (1), plus trois bouteilles de verre couvertes d'ozières.

L'abbé BOUTILLIER.



VISITE A L'ÉGLISE DE SERMOISE

A LA SUITE DE LA NOTICE HISTORIALE DE SERMOISE

Parue dans le précédent fascicule du *Bulletin*, page 375.

En lisant au *Bulletin* de notre Société la *Notice historique* de M. Roubet sur Sermoise, nous avons eu le désir de visiter l'église décrite dans ce travail. Il nous a semblé qu'il y avait lieu de rectifier quelques inexactitudes de détails qui, probablement à l'insu de l'auteur, s'étaient glissées dans sa notice. En dessinant nous-même à nouveau les fonts baptismaux, qu'il nous soit permis de constater que la planche du *Bulletin* est inexacte et incomplète et qu'elle ne donne qu'une médiocre idée du petit monument archéologique dont nous voulons dire quelques mots.

En revenant sur ce travail déjà ancien, en fournissant une description et un dessin nouveau, en relevant quelques expressions architectoniques impropres employées dans le *Bulletin*, nous ne pensons point agir d'une façon incorrecte ni manquer en quoi que ce soit aux traditions de la Société. Les légères critiques que nous apportons n'ont d'autre but que de rectifier des erreurs et des omissions. Il va sans dire

(1) Sans doute la femme de Claude Gascoing, seigneur de la Belouze.

d'ailleurs que la Société n'est nullement tenue de partager notre opinion. Chacun garde, même après l'impression au *Bulletin*, la responsabilité de sa science, de ses affirmations, de son style même, s'il lui convient pour rendre sa pensée d'employer telle ou telle forme de langage excentrique ou inusitée.

L'auteur de la *Notice historique sur Sermoise* décrit la porte principale de l'église : « Elle était accostée de deux » colonnettes qui n'ont point été rétablies. »

Comme lui, nous avons retrouvé l'un des deux chapiteaux signalés dans la notice encore existant. C'est la propriété de M. l'abbé Soyer. Nous l'avons dessiné de trois quarts, de manière à embrasser tout ce qui est sculpté. Il est fort mal-traité, n'a pas d'abaque et ne ressemble qu'imparfaitement à celui qui est reproduit dans le *Bulletin*. C'est pourquoi nous demandons à la Société la permission d'en offrir un autre dessin, selon nous plus exact et plus complet.

Nous avons aussi entrepris le même travail de reproduction pour les fonts baptismaux que la *Notice sur Sermoise* décrit en ces termes :

« Néanmoins, l'archéologue s'arrêtera avec complaisance » devant un délicieux *baptistère* en pierre d'Apremont. Ces » curieux fonts baptismaux à forme polygonale, avec piscine » et couvercle *armaturé* de *verticelles*, ne se rencontrent » plus que dans quelques rares églises de nos campagnes. »

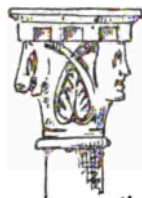
Qu'on nous permette tout d'abord de faire observer que le mot *baptistère* employé en premier lieu n'est pas le terme usité en archéologie.

Le *baptistère* est un édifice, parfois même une église tout entière, telles que celles de Florence et de Pise. Ce nom ne s'applique donc pas au modeste édicule de Sermoise. Au reste, nous n'attachons pas plus d'importance qu'il ne convient à cette critique, puisque notre savant président lui-même emploie indifféremment les mots *baptistère* et *fonts baptis-*

Romanesque à
l'église
de
SARMOISE



Vue de 3/4



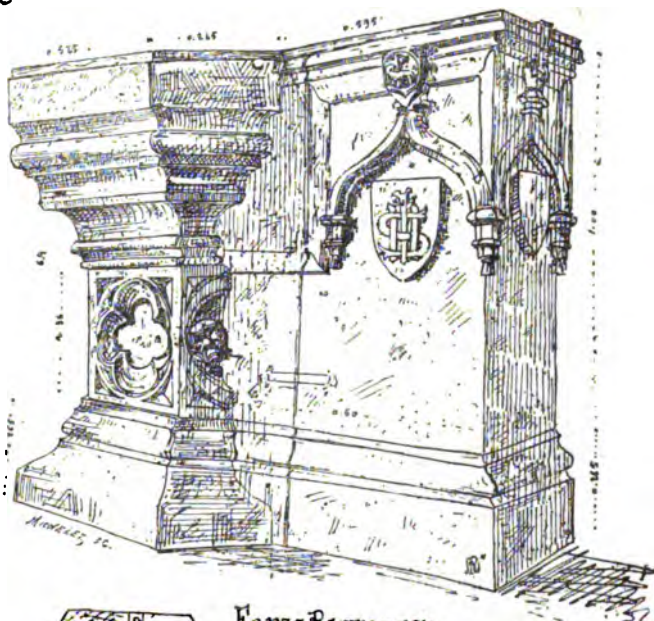
Ensemble probable



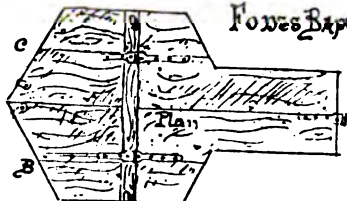
C



B



Fontes Baptismaux



Sarmaise 13 janvier 1935



maux pour désigner l'objet en question. Il fait d'ailleurs, quoique improprement selon nous, dériver le mot français *baptistère* du mot latin *baptisterium*, qui signifie à la fois lieu où on baptise et bassin destiné à accomplir le baptême.

Nous serions plus sévère pour l'*armature de verticelles*, qui nous semble une expression inusitée en construction aussi bien qu'en archéologie. Il nous a paru en outre que ledit couvercle *armaturé de verticelles* n'avait point une grande importance ni comme objet d'art ni comme antiquité.

Ce couvercle en planches de chêne, sans sculptures ni moulures, est une œuvre grossière de charonnage tout moderne, ainsi que M. Roubet veut bien le reconnaître lui-même ; il en est de même du moraillon qui ferme le couvercle. Enfin, de la partie fixe du dessus sortent deux anneaux à scellements, tandis qu'à l'angle opposé de cette partie se trouvent deux crampons également sans intérêt.

Mais là ne se bornent pas nos critiques.

C'est par erreur sans doute que M. Roubet nous dit que les fonts sont *octogones*, alors qu'ils sont réellement *hexagones* et que son dessin les représente hexagonaux.

Mais la face antérieure de l'appendice offre un blason, nous dit-il, et le dessin du *Bulletin* n'indique nullement ce blason, qui existe réellement.

En outre, il y a confusion évidente lorsqu'il dit que les côtés du pédicule sont ornés de rosaces et que les côtés de l'octogone présentent des arcatures légères, dont les retombées s'appuient sur des culs-de-lampe.

C'est le contraire qui existe.

D'abord, sur son dessin ces culs-de-lampe sont des chapiteaux, puisqu'il y a des fûts.

Ce qui est vrai, c'est que les côtés des fonts ont des rosaces : la première en forme de quadrilobe, inscrite dans un cercle, renfermé lui-même dans un encadrement carré ; la deuxième rosace est un trilobe, dans lequel est un écusson n'ayant reçu aucune sculpture ; la troisième est formée d'un cercle divisé en deux mouchettes flamboyantes.

Quant aux côtés de l'appendice (que nous croyons avoir été ajouté postérieurement au reste des fonts, le joint des deux parties étant très-évident et accusé encore davantage par un crampon de fer), ils sont ornés de minces arcades en accolades reposant actuellement sur des culs-de-lampe.

La première arcade renferme un écusson formé des initiales du Sauveur J. H. S. entrelacés, l'S servant en même temps de barre pour l'H. Cette arcade est surmontée d'un second écusson de petites dimensions sur lequel est sculpté un *Agnus Dei*, renfermé dans un encadrement en forme de raquette flamboyante.

Nous ferons remarquer ici que le dessin du *Bulletin* indique des colonnettes, qui ont pu exister autrefois, mais dont il ne reste plus trace aujourd'hui. Pour nous, les fonts primitifs se composaient de l'hexagone et d'un très-court appendice. Cette partie nous semble à peine du commencement du seizième siècle; plus tard on y souda l'appendice, qui n'est plus lui-même de la même pierre ni du même style et semble de la fin du même siècle.

C'est pour compléter ces explications et les rendre plus sensibles que nous ajoutons ici, au chapiteau précédemment décrit, un dessin perspectif, reproduction scrupuleuse des fonts baptismaux, sur lesquels nous nous sommes plus spécialement étendu.

Si maintenant nous pénétrons dans l'intérieur de l'église, qu'il nous soit permis de faire encore le procès à des expressions inusitées selon nous. Nous voulons parler en premier lieu de cette baie qui est décrite comme *s'ouvrant en pavillon*. Il eût mieux valu dire tout simplement qu'il s'agissait d'une *croisée évasée*. En second lieu, pourquoi parler de *claveaux taillés en biais*? Nous ne nous figurons pas bien ce que peuvent être des claveaux qui ne seraient pas taillés en biais.

Enfin, nous ne voyons pas très-bien ce que peuvent être les *oreillons* d'une porte et un *linteau en retrait et mitriforme*. Il nous a semblé cependant que ledit linteau n'était point en retrait, et quant à sa qualification de mitriforme, nous la lui

laissons volontiers, quoiqu'elle nous paraisse un peu trop poétique pour exprimer les pentes de décharge qu'on a coutume de mettre au-dessus des portes.

Telles sont en résumé les quelques observations que nous a suggérées notre visite à l'église de Sermoise. Ces observations, nous en prenons, cela va sans dire, la responsabilité personnelle, sans prétendre les imposer à personne; mais nous avons pensé que, dans l'intérêt même du *Bulletin*, et pour conserver à nos monuments la vérité rigoureuse de leur description, il n'était point inutile de relever les omissions et les inexactitudes qui peuvent parfois, à l'insu même des plus consciencieux, se glisser dans un travail d'archéologie.

MASSILLON ROUVET,

Architecte.



OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Annales du musée Guimet, tomes II, III et IV, 1881-1882.

Revue de l'histoire des religions, publiée sous la direction de M. Maurice Vernes, troisième année, tome V, première livraison, 1882.

Romania, n° 41, janvier 1882.

Compte-rendu de la quatrième session du congrès des Sociétés savantes savoisiennes, tenue à Moutiers, 1881.

Mémoires de la Société académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer, tome X, 1879; tome XI, 1880; tome XII, 1882.

Travaux de l'Académie nationale de Reims, 69^e volume, 1880-1881.

Bulletin de la Société académique hispano-portugaise de Toulouse. — Fêtes du centenaire de Calderon, 1881, tome II, n° 3 et 4.

Bulletin de la Société philomathique de Paris, fondée en 1788, 7^e série, tome V, 1880-1881.

Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, tome IX, 1^{re} livraison, 1882.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 35^e volume, 1881, 4^e de la 3^e série.

L'Investigateur, journal de la Société des études historiques, quarante-huitième année, mars-avril-mai-juin 1882.

Journal des Savants, février, mars, avril, mai, juin, juillet 1882.

Rapport fait au nom de la commission des antiquités de la France sur les ouvrages envoyés au concours de l'année 1881, par M. Gaston Paris.

Étude sur les chemins de fer des Pays-Bas, par M. Albert Jacquin, ancien élève de l'École polytechnique. Paris, 1882.

Société des sciences et arts agricoles et horticoles du Havre, 21^e-23^e bulletin.

Annuaire de la Société philotechnique, 1881, tome XLI.

Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne, n^{os} 9 et 10, mars et avril 1882.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, tome XXIII, n^{os} 2 et 3, 1882.

Bulletin du comité des travaux historiques et scientifiques, n^o 1, 1882.

Revue de l'histoire des religions, troisième année, tome V, n^{os} 2 et 3, mars-juin 1882.

Mémoires et documents de l'Académie de la Val-d'Isère, 3^e volume, 8^e livraison, 1882.

Société d'agriculture et d'industrie du département du Var, 7^e série, tome V, 2^e livraison, 1882.

Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard, 3^e série, troisième volume, 1^{er} fascicule. — A consulter, deux beaux mémoires : *César et Arioviste*, étude topographique et militaire, par M. Louis Trouillet, capitaine du génie. — *Notes sur les dernières fouilles exécutées aux envi-*

rons de Montbéliard, par M. Henry Lépée, avec huit planches.

Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille, tome XL, 1882.

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille, années 1881-82. — Nous signalons l'*Armorial des grands-maitres et des abbés de Saint-Antoine de Viennois*, travail très-intéressant de M. G. Vallier.

Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers, tomes XXII et XXIII, 1880 et 1881.

Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Béziers, 8^e année, 1880.

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, tome VII, n^o 112, 1882.

Société des sciences et arts agricoles et horticoles du Havre, 24^e et 25^e bulletin, 1881.

Bulletin de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, juillet 1882.



SÉANCE DU 29 MARS 1883.

Présidence de M. ROUBET.

Étaient présents : MM. Roubet, *président* ; l'abbé Boutillier, Ern. de Toytot, Canat, Col, l'abbé Soyer, de Maumigny, Léonard, de Flammare, de La Fargue.

Lecture est donnée du procès-verbal. Il est aussi donné lecture du projet de règlement destiné à fixer d'une façon formelle et précise les usages de la Société au sujet de l'impression des ouvrages qui soulèveraient quelques difficultés.

Le secrétaire, chargé de résumer les précédents qui ont eu force de loi dans notre Société depuis plus de trente ans, a l'honneur de présenter sur la délicate question du droit des sociétaires à faire imprimer leurs ouvrages le projet suivant qu'il soumet à l'appréciation et au vote de la Société :

« ARTICLE PREMIER. — Les travaux lus en séance à la Société des lettres, sciences et arts de la Nièvre, sont imprimés aux frais de la Société pour paraître au *Bulletin*, toutes les fois que leur lecture n'aura soulevé aucune objection ni aucune opposition résultant, soit de ce qu'ils contiendraient des personnalités injurieuses ou blessantes, soit de ce qu'ils s'écarteraient des études de la Société ou de ce que les ouvrages, trop volumineux, absorberaient à eux seuls une partie importante de ses ressources, soit enfin de ce que le fond ou la forme des travaux semblerait par trop défectueux.

» ART. 2. — Dans l'un ou l'autre de ces cas, et chaque fois qu'une demande en aura été faite par trois membres, l'ouvrage en discussion devra être soumis, pour être imprimé, à un comité de lecture ou d'impression.

» ART. 3. — Le comité de lecture et d'impression sera composé des membres du bureau, lequel aura toujours le droit de s'adjoindre tel membre qui lui conviendra.

» ART. 4. — Le comité pourra, à la suite d'une discussion contradictoire avec l'auteur du travail

en discussion, soit repousser l'impression, soit l'accorder, sous le bénéfice de corrections, retranchements ou additions, dont il restera juge en dernier ressort. »

Sur la proposition de M. de Flamare, qui demande s'il n'y a pas lieu d'ajourner le vote de ce projet de règlement, il est procédé au scrutin.

La Société vote qu'il n'y a pas lieu à ajournement et accepte le règlement écrit, par ce motif que ce règlement n'apporte aucune innovation à ce qui a toujours été mis en pratique.

M. le comte de Maumigny offre au musée des landiers en fonte très-beaux qu'il possède, sous la condition que le moulage pourra être pris de ces chenêts. La Société vote des remerciements à M. le comte de Maumigny.

MM. Canat présentent M. Regnault, avocat au tribunal de Nevers. M. Regnault est admis.

D'après une délibération du conseil municipal de Prémery, le vieux château de Prémery serait sur le point d'être démoli. M. le Président propose que la Société s'associe au vœu de plusieurs habitants de Prémery demandant à ce que cette vieille demeure de nos évêques de Nevers soit conservée et même classée comme monument historique.

M. le Président voudra bien écrire au nom de la Société à M. le Ministre.

M. de Flamare donne communication de fragments de sculptures trouvées au château de Cuffy, ainsi que du plan du château.

M. le Président donne lecture d'une note sur un *denier inédit de la comtesse Yolande* frappé pendant son veuvage. Cette note sera insérée au *Bulletin* avec la reproduction du denier.

M. l'abbé Boutillier donne communication d'une chronique manuscrite découverte au British museum (fonds Harleien) et publiée récemment, sous le titre de : *Annales nivernaises*, dans le tome XIII des *Monumenta Germanicæ historica*.

M. l'abbé Boutillier s'était empressé de faire faire à Paris, par un de nos collègues, M. Auguste Le Blanc-Bellevaux, une copie de cette très-intéressante chronique, quand il apprit que M. Jules Roy, professeur à l'école des chartes, se proposait d'en faire prochainement la publication avec un important commentaire. En conséquence, M. l'abbé Boutillier se contente de signaler quelques-uns des passages les plus curieux de ces annales nivernaises, et propose d'attendre la publication de M. Jules Roy pour les faire insérer en entier dans notre *Bulletin*.

M. le Président met aux voix la question de savoir s'il convient d'acquérir pour le musée une stèle romaine trouvée à Nevers sur la place Saint-Laurent. Un crédit de 25 fr. est voté à cet effet.

M. le président Roubet donne lecture de la suite de son travail sur le fief de Coudes (ancien Nivernais).



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Notice sur la vie et les œuvres de Mgr Crosnier, fondateur et premier président de la Société, par M. l'abbé Boutillier, vice-président	I-XLVIII
Procès-verbaux des séances des 1 ^{er} avril et 13 mai 1880.	1
Notes sur la feuille en forme de cœur des inscriptions antiques.	3
Le Châtel de Bois-Rozerein, par M. Roubet, président	5
Procès-verbaux des séances des 3 juin et 1 ^{er} juillet 1880.	34
Compte-rendu des ouvrages offerts à la Société.	37
Des anciens prédicateurs de la ville de Nevers pendant l'Avent et le Carême et de leur rétribution par les échevins et habitants (de 1395 à 1790), par M. l'abbé Boutillier.	41
Procès-verbaux des séances des 5 août et 7 octobre 1880.	70
Paroles de M. Amédée Jullien sur la tombe de M. l'abbé Bandiau, l'auteur du <i>Morvand</i>	74
Séance du 4 novembre 1880. — Election du président et formation du nouveau bureau.	77
Procès-verbal de la séance du 15 novembre 1880. — Vers de M. le Curé de Châtillon au sujet du trésor d'Alluy.	81
Ouvrages offerts à la Société.	83
Les Dragons à Germigny, 1693, par M. Roubet.	85
Séance du 30 décembre 1880.	97
Livres offerts à la Société.	98
Joyaux carlovingiens trouvés à Alluy, par M. Massillon Rouvet.	100
Découverte de monnaies romaines à Millay (Nièvre).	104
Séance du 27 janvier 1881. — Note sur les fouilles de Luthenay-Uxeloup, par M. V. Léonard.	109
Séance du 14 février 1881. — Note de M. le chanoine Laborde au sujet de la méridienne de la cathédrale.	113
Séance du 31 mars 1881	117
L'Auteur de la méridienne de la cathédrale de Nevers, par M. l'abbé Boutillier.	120

	Pages.
Séance du 21 avril. — Ouvrages offerts à la Société	130
Une épidémie d'angine couenneuse à Nevers, par M. le Dr Fichot.	131
Séance du 3 mai 1881. — Livres offerts à la Société	138
Les Livres de famille dans le Nivernais, par MM. Boutillier et Roubet.	141
Séance du 30 juin 1881. — Note sur quelques objets découverts dans la reconstruction du château d'Apremont.	166
L'Oraison funèbre de Louis de Gonzague, duc de Nevers, du Père Possevino, par M. E. de Toytot	169
Le Dictionnaire de l'ancienne langue française de M. Frédéric Godefroy, par M. l'abbé Boutillier.	179
Extrait des comptes de Nevers relatif aux obsèques du duc de Brabant et du comte Philippe de Bourgogne, son frère	183
Séance du 28 juillet 1881	188
L'Attraction universelle, par M. le chanoine Laborde.	191
Séance du 27 octobre 1881.	191
Note biographique sur M. Ogier, par Victor Léonard.	196
Essai de quelques rectifications, par M. Roubet.	197
Examen de quelques documents relatifs à la cathédrale de Nevers du onzième siècle, par M. l'abbé Boutillier.	209
Ouvrages offerts à la Société.	221
Séance du 24 novembre 1881.	225
Le cachet d'oculiste romain d'Alluy, par M. L. Roubet	226
Documents inédits sur les États-Généraux, de 1560 à 1651, et conservés aux archives communales de Nevers, par M. l'abbé Boutillier.	228
Séance du 30 décembre 1881. — Poème latin du P. Brotier, jésuite, sur Tannay.	237
Séance du 26 janvier 1882. — Inscription d'un livre d'heures breton du quinzième siècle.	239
Un mot sur les causes de la fièvre typhoïde, à propos d'une épidémie qui vient de régner à Nevers, par le docteur Fichot.	241
Séance du 23 février 1882.	246
Les Dépenses du duché de Nivernais, par M. Le Hueur.	248
Ouvrages offerts à la Société.	250
Séance du 30 mars 1882.	252
Note, par M. H. Canat, au sujet de silex ouvrés provenant d'une station de la pierre taillée, dont l'existence n'a pas encore été signalée.	251
Séance du 27 avril 1882.	255
Notice historique sur Sermoise, par M. Roubet	257
Séance du 25 mai 1882.	355
Ouvrages offerts à la Société.	356

